

Université Michel de Montaigne

Bordeaux III

**TRADUCTOLOGIE ET SÉMIOTIQUE PEIRCENNE:  
L'ÉMERGENCE D'UNE INTERDISCIPLINARITÉ**

Thèse pour le Doctorat d'Études Anglophones

présentée par

**Cécile COSCULLUELA**

sous la direction de

M. le Professeur Jean-Claude BARAT

1996

## REMERCIEMENTS

**N**OUS TENONS À EXPRIMER notre reconnaissance à toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation de ce travail, et tout particulièrement à M. le professeur Jean-Claude Barat - angliciste et linguiste -, guide plein de sollicitude qui ne nous a ménagé ni ses recommandations, ni son temps; et à Mme le professeur Joëlle Réthoré - angliciste, linguiste, et sémioticienne -, conseillère de tous les instants, à qui nous témoignons ici notre amitié admirative.

Nous devons aussi beaucoup à Mme Hélène Chuquet - angliciste, linguiste, spécialiste des problèmes de traduction), M. Michel Paillard (angliciste, linguiste et spécialiste des problèmes de traduction), M. le professeur Gérard Deledalle (spécialiste de philosophie américaine et introducteur de Peirce en France), Mme Janice Deledalle-Rhodes (qui est la première à avoir fait le lien entre traduction et sémiotique peircienne), M. Michel Balat (sémioticien, psychanalyste et mathématicien), et M. Jean-Marc Trigeaud (philosophe et juriste qui a joué pour nous le rôle de mentor).

Nous voudrions remercier également M. le professeur Peter Foulkes (linguiste et spécialiste des problèmes de traduction), M. Claude Bléton (traducteur professionnel), M. Jean-René Ladmiral (philosophe, linguiste et traductologue), M. le professeur Nathan Houser (responsable du Peirce Edition Project à l'université d'Indiana, USA), M. Jean-Marc Langé (responsable du département de traduction automatique chez IBM France), M. Rychlewsky (traducteur responsable des professionnels d'*Aquitaine traduction*, Bordeaux), les nombreux traducteurs et traductologues avec lesquels nous sommes entrés en contact sur Internet via Lantra, de même que nos parents et amis, dont les contributions se sont avérées déterminantes.

## AVERTISSEMENT

Afin de faciliter la lecture, nous avons estimé préférable de présenter en note, dans le corps du document, un certain nombre d'extraits à l'appui de notre propos, de façon à ce qu'il ne soit pas nécessaire de les rechercher en annexe.

On trouvera seulement en fin de volume le texte de Claude Bleton.

Notons par ailleurs que pour référer aux textes de Charles Peirce, nous emploierons les abréviations suivantes:

- CP pour *Collected Papers*,
- W pour les *Writings*,
- PW pour *Charles S. Peirce Letters to Lady Welby*,
- MS pour les manuscrits, et
- NEM pour *The New Elements of Mathematics by Charles S. Peirce*.

# TABLE DES MATIÈRES

## INTRODUCTION GÉNÉRALE

1. Présentation
2. La nécessité d'un bilan historique
3. La diversité des interprétations de l'histoire

## Première partie

### BILAN DES PRINCIPAUX COURANTS HISTORIQUES

Introduction de la première partie

#### Chapitre I: L' ANTIQUITÉ

##### *L'ÉMERGENCE DE L'ACTIVITÉ TRADUISANTE AU SEIN DU DUALISME AMBIANT*

Introduction

1. Des origines à la Grèce du troisième siècle avant Jésus-Christ

*La genèse des fondements duels de la traductologie*

(Pierre de Rosette, Bible des Septante, tour de Babel)

2. La Rome antique

*L'apparition de la dyade 'mot vs. sens' parmi d'autres couples d'oppositions*

(Livius Andronicus [v. 240 av. J.C.], et Cicéron [46 av. J.C.])

3. La fin de l'Antiquité

*Au centre du débat sur la fidélité: la prédominance du fond sur la forme*

(Saint Jérôme [395], et saint Augustin [389])

Conclusion

#### Chapitre II: LE MOYEN AGE

##### *L'ENRACINEMENT DE LA DUALITÉ DANS LES PRATIQUES ET LES THÉORIES DE LA TRADUCTION*

Introduction

1. De la chute de l'Empire romain au début du Moyen Age

*La prépondérance de la traduction des mots sur la traduction du sens.*

(Boèce [Ve s.] et Grammaticus [Xe s.])

2. Au coeur du Moyen Age

*L'enchaînement de cycles dualistes.*

(Hunayn Ibn Ishaq [IXe s.], et "l'École de Tolède" [XIIe & XIIIe s.])

3. De la fin du Moyen Age à la Renaissance

*La confirmation de la primauté du sens sur les mots.*

(John Wyclif & John Purvey [XIVe s.], et Leonardo Bruni [1420])

Conclusion ...

### Chapitre III: L'ÉPOQUE MODERNE

#### *L'ÉVOLUTION DYADIQUE DE L'HISTOIRE DE LA TRADUCTION*

##### Introduction

##### 1. Le XVIe siècle

*En marge du courant dominant: quelques exceptions notoires*

(De Seyssel, Du Bellay; et à contre-courant: Amyot, Luther et Dolet)

##### 2. Le XVIIe siècle

*Les " belles infidèles ", les littéralistes, et les partisans du compromis*

(D'Ablancourt vs. Dacier; de Tende et Dryden)

##### 3. Le XVIIIe siècle

*La constance de la dualité ne réprime pas la quête d'un juste milieu*

(Batteux vs. Beauzée, et Tytler)

##### Conclusion

### Chapitre IV: LA PÉRIODE CONTEMPORAINE ...

#### *DES DYADES CONFLICTUELLES A LA DYNAMIQUE DE LA TRIADE*

##### Introduction

##### 1. A l'aube du XIXe siècle

*A la recherche d'un équilibre associant la fidélité à la forme et au fond*

(Vaultier, Humboldt, et Schlegel)

##### 2. Le XIXe siècle

*Dualité: deux éléments incompatibles ou complémentaires?*

(Carlyle, Arnold et Newman; Schleiermacher)

##### 3. Les débuts du XXe siècle: un essor considérable

A. En marge des recherches dualistes: l'exploration d'une troisième voie  
(Benjamin)

B. Evolution remarquable aux niveaux pratique, technique et théorique  
(Mantoux, Kaminker, Evans, Lloyd, Booth, Dostert, Delavenay)

C. Formalisation des recherches sous l'impulsion du structuralisme  
(Mounin, Nida, Malblanc, Vinay et Darbelnet)

##### Conclusion

Conclusion de la première partie

## Deuxième partie

### LES THÈMES FONDATEURS DE L'ACTUALITÉ TRANSLATOLOGIQUE

Introduction de la deuxième partie

### Chapitre V: L'INTRODUCTION DE PERSPECTIVES LINGUISTIQUES ... 196

##### Introduction

##### 1. Une revendication nouvelle

- A. Les premiers essais de linguistique appliquée à la théorie de la traduction (Fedorov 1953, Catford 1965)
  - B. Revendications linguistiques et orientation vers la sémiologie (Vinay & Darbelnet 1958 & 1977)
  - 2. Ouverture de plus en plus nette sur d'autres disciplines
    - A. La linguistique et les premières références à la sémiotique peircienne (Jakobson 1959)
    - B. Les perspectives linguistiques se combinent à des références sémiologiques (Mounin 1963)
  - 3. Les recherches linguistiques s'orientent vers la science des signes
    - A. La science du langage s'associe à l'anthropologie et à la science des (Nida 1964)
    - B. Linguistique et sémiotique greimassienne (Ljudskanov 1969)
- Conclusion

## Chapitre VI: DE LA SCIENCE DU LANGAGE VERS LA SCIENCE DES SIGNES

### Introduction

- 1. Vers un au-delà de la linguistique
  - A. D'une linguistique à une poétique de la traduction (Meschonnic 1973)
  - B. Face aux inconsistances linguistiques: le recours à l'herméneutique (Steiner 1975)
  - C. Linguistique et sémiotique greimassienne (Ljudskanov 1975)
  - D. Sémiologie ou sémiotique? Problèmes de terminologie (Ladmiral 1979)
- 2. De la dualité vers la triadicité
  - A. La science du langage devrait s'étendre de la sociologie à la biologie (Pergnier 1976)
  - B. De la linguistique à la sémiotique. Mais quelle sémiotique? Confusion terminologique et insuffisance épistémologique (Bassnett 1980)
  - C. Vers une science des signes confuse et déroutante. Problèmes de terminologie, d'épistémologie, et de déontologie (Toury 1980)
  - D. Traduire un tout, c'est rétablir l'unité entre le fond, la forme et la fonction (Etkind 1982)
  - E. La théorie de la traduction au confluent de plusieurs disciplines (Garnier 1985)
- 3. L'orientation sémiotique des recherches
  - A. Pour une linguistique du texte à base de *sémiotisme* et *sémiotème* (Larose 1989)
  - B. Tentatives d'incursions de linguistes dans le domaine de la sémiotique (Hatim & Mason 1990)

C. Démarches triadiques en marge de la sémiotique

(Seleskovitch & Lederer 1994)

D. Le cheminement théorique d'un professionnel

(Bleton 1991)

Conclusion

## Chapitre VII: TRADUCTOLOGIE ET SÉMIOTIQUE: L'ÉMERGENCE D'UNE INTERDISCIPLINARITÉ

Introduction

1. La confirmation du courant sémiotique en traductologie

A. Des réflexions sémiotiques d'obédience greimassienne

(Güzelsen 1987)

B. Contribution à une sémiotique de la traduction

(Siskin 1987)

C. L'incertitude des termes sémiotiques appliqués à la théorie de la traduction (Barnstone 1994)

D. L'art de la traduction intersémiotique

(Plaza 1987)

2. L'émergence des recherches peirciennes

A. Les premiers jalons

(Deledalle-Rhodes 1988)

B. Analyse sémiotique des types de traductions

(Deledalle 1990)

C. Approfondir la voie indiquée

(Deledalle-Rhodes 1991)

3. Le développement de la mouvance sémiotique en matière de traduction

(Gorlée 1993)

A) Le premier ouvrage consacré à cette interdisciplinarité

B) La traduction conçue comme un jeu

C) Les références à la sémiotique peircienne

D) La notion d'équivalence

E) Le rôle du traducteur

F) Pour une sémiotraduction

Conclusion

Conclusion de la deuxième partie

## Troisième partie

### PERSPECTIVES INTERDISCIPLINAIRES

Introduction de la troisième partie

## Chapitre VIII: LES TEXTES PEIRCIENS ET LEUR APPLICATION À LA TRADUCTION

### Introduction

1. La sémiotique linguistique de C.S. Peirce  
(Réthoré 1988 & 1997, Balat 1993 & 1995)
2. Les réflexions sur la traduction dans les textes de Peirce
  - A) La priméité de la traduction
  - B) La secondéité de la traduction
  - C) La tiercéité de la traduction
  - D) D'autres généralités élémentaires et fondamentales

### Conclusion

## Chapitre IX: ELÉMENTS POUR UNE ÉTUDE SÉMIOTIQUE DE LA TRADUCTOLOGIE

### Introduction

1. Les fondements de la traductologie
2. La nature de la traduction
  - A) La traduction en elle-même
  - B) La traduction dans son rapport au réel
  - C) La visée pragmaticiste de la traduction
- D) Conclusion
3. Le processus de traduction
4. Les procédés de traduction
5. Définition de la traduction

### Conclusion

Conclusion de la troisième partie

## CONCLUSION GÉNÉRALE

Annexe

Bibliographie

Sommaire de la bibliographie

Index

<http://www.mshs.univ-poitiers.fr/Forell/CC/00Sommaire.html>

# INTRODUCTION GÉNÉRALE

## 1. Présentation

Le sujet qui sera abordé ici se trouve circonscrit dès l'intitulé: “ *Traductologie et sémiotique peircienne:<sup>1</sup> l'émergence d'une interdisciplinarité* ”. Il s'agira de montrer que ce thème est d'actualité, et qu'il est d'autant plus prégnant que ses racines sont profondément enfouies dans les siècles passés. Nous essaierons de retracer l'essentiel de l'évolution historique des principales théories de la traduction telles qu'on peut les envisager d'un point de vue peircien, en nous interrogeant sur leurs fondements, leur valeur et leur portée. Ces observations critiques donneront lieu à un certain nombre de constatations, d'interrogations et de propositions destinées à rendre nos idées plus claires et à contribuer au développement des recherches actuelles.

Notre travail se situe au confluent de plusieurs domaines: la traductologie (ou plus précisément l'étude théorique de la pratique de la traduction anglais ↔ français)<sup>2</sup> et la sémiotique bien évidemment, mais aussi l'histoire des idées et, dans une moindre mesure, la philosophie du langage puisqu'au fond nous cherchons à définir un cadre méthodologique pour étudier les phénomènes langagiers dans leurs médiations d'une représentation à une autre.

Nos recherches, qui sont donc interdisciplinaires, s'organisent en trois parties. Nous esquisserons d'abord, à la lumière de la sémiotique, un bilan des principaux courants historiques de la traductologie tels qu'ils se présentent avant l'introduction de la linguistique. La deuxième partie s'attachera à mettre en évidence les thèmes fondateurs de l'actualité traductologique, et en dernier lieu, nous nous concentrerons sur les perspectives de développement de l'interdisciplinarité qui nous intéresse.

L'objectif visé consiste ainsi à livrer notre propre lecture de l'histoire et de l'actualité de la traductologie, puis à essayer de contribuer à la progression des recherches. Pour ce faire, il nous a fallu choisir entre une présentation thématique et une présentation chronologique. Bien entendu, chaque option présente ses avantages et ses inconvénients. La première permet notamment de regrouper des idées, d'aller pour ainsi dire directement à l'essentiel, en évitant de reproduire les répétitions constatées au fil des siècles; mais elle a aussi tendance à aplanir la réalité, à en donner une vision expurgée qui empêche d'en mesurer toute la portée.

La seconde offre la possibilité de suivre l'évolution des phénomènes étape par étape, et permet alors d'en rendre compte de façon plus fidèle, mais par ailleurs elle implique certaines longueurs qui peuvent paraître fastidieuses. Après mûre réflexion, nous avons finalement opté pour une présentation chronologique qui mette en lumière certains

---

1 Le terme 'sémiotique' est très souvent ambigu, et nous avons estimé nécessaire de préciser qu'il s'agit ici de la science des signes telle qu'elle a été fondée par Peirce (1839-1914, Etats-Unis), selon lequel “ Logic, in its general sense, is, as I believe I have shown, only another name for semiotic (...) the quasi-necessary, or formal doctrine of signs. ” (CP 2.227, 1897). Voir aussi CP 5.488 (1906): “ I call semiotic (...) the doctrine of the essential nature and fundamental varieties of possible semiosis ”.

2 Il nous arrivera aussi de référer à d'autres langues.

thèmes fondateurs, car nous espérons pouvoir donner ainsi une vue d'ensemble de la progression réelle des pratiques et des théories.

Il nous semble en effet que cette méthode permet de mieux prendre conscience des diverses caractéristiques à souligner. En d'autres termes (et pour prendre un exemple), rappeler que l'activité traduisante est très ancienne n'a pas autant d'impact que l'évocation – même allusive – des inscriptions gravées au troisième millénaire avant notre ère sur les parois tombales de princes égyptiens; car cela nous replonge dans le contexte de l'époque: nous refaisons en quelque sorte le chemin, et de ce fait, nous mesurons mieux la distance parcourue depuis lors. Nous en avons en quelque sorte une connaissance intime.

En outre, cela permet de situer les phénomènes dans un cadre englobant, et nous pouvons davantage en saisir la portée en voyant comment ils s'enchaînent les uns aux autres, dans quelle situation ils surgissent, se renforcent, s'estompent, ou se perpétuent. On ressent le poids du passé, et on réalise pleinement à quel point l'histoire de la traduction est liée aux multiples autres facteurs qui font l'histoire, qu'ils soient économiques, culturels, politiques, etc. Au fil des siècles, on voit se dessiner des lignes de force, se distinguer certains aspects dont la position dominante se confirme.

Bref, cette approche reflète le développement grandeur nature de la traduction. Cela implique par ailleurs que ce qui apparaît à plusieurs reprises au cours de l'histoire soit également réitéré dans le panorama. Bien sûr, cela peut entraîner des lourdeurs propres aux répétitions, mais cela permet avant tout – nous semble-t-il – de mettre en relief le caractère répétitif des thèmes en question. Ce qui n'est pas sans importance lorsqu'on s'attache à repérer les principaux courants historiques et leur évolution.

Cette démarche nécessite également de faire une sélection parmi les textes relatifs à la théorie de la traduction, qui sont particulièrement nombreux, et le sont de plus en plus au fur et à mesure qu'on évolue dans le temps. Nous en avons consulté un assez grand nombre, et il nous a semblé remarquer des constantes, une tendance dominante, et d'autre part une orientation marginale mais néanmoins de plus en plus nette.

Cette hypothèse de départ s'est renforcée au fil de nos lectures, et nous avons essayé d'en rendre compte en retenant certaines des contributions qui nous ont paru les plus significatives. Car il aurait été trop long de mentionner même rapidement tous les auteurs les plus connus, et nous avons malheureusement dû en laisser dans l'ombre, mais nous croyons en revanche avoir mis l'accent sur les principales tendances.

C'est ce que l'on peut constater – ou du moins nous l'espérons – ne serait-ce qu'au vu de la table des matières, qui suggère en outre le caractère répétitif des dichotomies que génère une philosophie d'approche dualiste. Parallèlement à ce courant majeur, on voit émerger peu à peu, et puis s'affirmer de plus en plus, des recherches qui s'orientent du côté de la sémiotique en délaissant la dualité pour la triadicité.

La triadicité: un concept peircien s'il en est, et qui occupe une place centrale dans notre travail, au même titre d'ailleurs que d'autres éléments de la sémiotique peircienne. En effet, nous avons résolu de fonder notre démarche sur cette science parce que nous croyons – jusqu'à preuve du contraire – que c'est le système de pensée qui permet le mieux de saisir les phénomènes dans leurs dimensions réelles. Bien entendu, nous

sommes toujours prête à remettre en cause cette conviction personnelle si l'occasion se présente; chaque fois que nous pensons en termes de signes, nous nous interrogeons sur la pertinence de cette approche. Et jusqu'ici, il ne nous a pas paru qu'une autre discipline serve davantage l'appréhension du monde réel.

Car la philosophie fondée par Charles Peirce permet d'organiser toute notre pensée du réel grâce à quelques principes qui répondent aux exigences de la triadicité, sur laquelle ce chercheur fonde l'ensemble de sa démarche, et dont il a démontré la pertinence. Nous n'allons évidemment pas refaire ici cette démonstration, ni reprendre dans le détail les concepts fondamentaux de la sémiotique, dont nous avons d'ailleurs proposé une présentation dans le cadre de notre D.E.A. d'Etudes Anglophones.<sup>3</sup>

Rappelons simplement que cette science des signes repose dans une large mesure sur la théorie des catégories, à laquelle Peirce aboutit en essayant de classer les éléments du phénomène<sup>4</sup> en fonction de leurs caractéristiques.<sup>5</sup> Il distingue ainsi trois sortes de modes d'être, qu'il nomme respectivement '*firstness*', '*secondness*', et '*thirdness*', et que Gérard Deledalle a traduit en français par *priméité*, *secondéité*, et *tiercéité*. En bref, la priméité est le mode d'être de ce qui est tel qu'il est en lui-même, indépendamment de quoi que ce soit d'autre.<sup>6</sup> La secondéité réfère à ce qui est tel qu'il est par rapport à un autre.<sup>7</sup> Et la tiercéité est le niveau de mise en relation de deux éléments,<sup>8</sup> la tiercéité par excellence<sup>9</sup> étant la relation triadique du representamen à l'objet pour l'interprétant.<sup>10</sup>

Les travaux de Peirce montrent qu'en se fondant sur les idées de un (l'être en lui-même), deux (l'altérité) et trois (la relation), il se donne de solides fondements épistémologiques, qui remettent en cause les théories dualistes:

“First and second, agent and patient, yes and no, are categories which enable us roughly to describe the facts of experience, and they

---

3 “*La sémiotique peircienne: présentation et application à la traductologie*”, dossier réalisé en 1992 à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux III, sous la direction de M. le professeur J.C. Barat.

4 “By the phenomenon I mean whatever is before our minds in any sense. The three categories are supposed to be the three kinds of elements that attentive perception can make out in the phenomenon.” (Peirce, CP 8.265, 1903) Mais Peirce réfère plus souvent au *phanéron*: “I believe in inventing new philosophical words in order to avoid the ambiguities of the familiar words. I use the word *phaneron* to mean all that is present to the mind in any sense or in any way whatsoever, regardless of whether it be fact or figment. I examine the phaneron and I endeavor to sort out its elements according to the complexity of their structure. I thus reach my three categories.” (CP 8.213, c.1905)

5 Cf. notamment Peirce, CP 8.265 (1903): “The three categories are supposed to be the three kinds of elements that attentive perception can make out in the phenomenon.”

6 Cf. notamment CP 8.328 (1904): “Firstness is the mode of being of that which is such as it is, positively and without reference to anything else.”; et CP 1.25 (1903) en annexe.

7 Cf. notamment CP 8.328 (1904): “Secondness is the mode of being of that which is such as it is, with respect to a second but regardless of any third.” Et CP 8.330 (1904) en annexe.

8 Cf. notamment CP 8.328 (1904): “Thirdness is the mode of being of that which is such as it is, in bringing a second and third into relation to each other.” Cf. annexe.

9 Cf. notamment CP 8.332 (1904): “In its genuine form, Thirdness is the triadic relation existing between a sign, its object, and the interpreting thought”. Cf. annexe.

10 Cf. notamment CP 2.228 (c. 1897): “A sign, or *representamen*, is something which stands to somebody for something in some respect or capacity. It addresses somebody, that is, creates in the mind of that person an equivalent sign, or perhaps a more developed sign. That sign which it creates I call the *Interpretant* of the first sign. The sign stands for something, its *object*.” Cf. annexe.

satisfy the mind for a very long time. But at last they are found inadequate, and the third is the conception which is then called for. The third is that which bridges over the chasm between the absolute first and last, and brings them into relationship. ”<sup>11</sup>

Il est à supposer que certains demeureraient sceptiques même au vu d’une démonstration en bonne et due forme de l’intérêt qu’il y a à considérer la dualité comme le niveau second d’une approche théorique qui ne saurait être complète sans une perspective triadique. Mais il n’est pas de notre propos ici d’examiner la validité des théories peirciennes: elles constituent en fait notre principe directeur, notre postulat de départ en quelque sorte, et elles seront pour nous une source d’inspiration que nous ne justifierons pas parce que nous en avons préalablement admis l’intérêt, et que cela nous entraînerait dans de trop longs détours, qui ne sont pas l’objet de cette thèse.

Néanmoins, tout au long des pages qui vont suivre, nous serons amenée à observer les caractéristiques des théories duelles en les comparant à celles triadiques, et nous aurons ainsi l’occasion de repenser nos points de vue sur la question. Ce qui présente d’autant plus d’intérêt qu’il semble qu’un nombre croissant de chercheurs évolue dans le même sens. Nous allons en effet essayer de montrer que si les enquêtes traductologiques sont majoritairement dualistes, on peut néanmoins repérer une tendance – certes relativement marginale, mais de plus en plus marquée au fil des siècles – à dénoncer ces perspectives et à leur substituer des références d’ordre triadique.

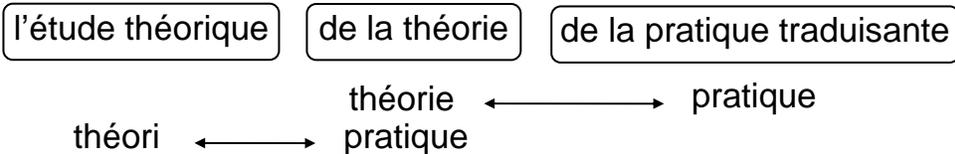
De telle sorte que ce que résume la citation ci-dessus serait précisément en train de se produire, et c’est ce que nous allons nous appliquer à examiner. Bien entendu, la tâche est loin d’être aisée, et pour nous lancer dans cette aventure interdisciplinaire, il nous faudra nous concentrer sur certains aspects et regretter de ne pas pouvoir couvrir tous ceux qui auraient donné plus de poids à nos arguments.

Nous allons donc mettre l’accent sur les développements théoriques, puisqu’au fond il s’agit de mettre en évidence l’apparition d’un champ de recherche commun à deux études théoriques, à savoir d’une part l’étude de la théorie de la traduction, et d’autre part l’étude de la théorie des signes. Dans la perspective qui est la nôtre, il ne fait pas de doute qu’une théorie se fonde sur une pratique et vice-versa, et on pourrait regretter de ne pas accorder suffisamment de place à la pratique.

Mais ceci est à nuancer, car nous allons en fait nous plonger dans une étude théorique de la façon dont on pratique la théorie de la traduction. La pratique qui nous intéresse en premier lieu est donc la façon dont on théorise, et par conséquent notre approche théorique est en réalité méta-théorique. De façon synthétique, on pourrait dire que notre travail porte sur l’étude théorique de la théorie de la pratique traduisante. La formulation est certes un peu lourde mais elle est concise; elle paraît peut-être plus claire dans une représentation schématique qui circonscrit les trois niveaux:

---

11 CP 1.359 (1890-91). Cf. en annexe (sous ‘*thirdness*’) CP 1.343 (1903) & CP 8.331 (1904).



On voit bien que le niveau (méta-)théorique où nous nous situons se fonde sur la pratique des habitudes de conceptualisation, qui constituent elles-mêmes la théorie des activités pratiques de traduction. De sorte que les quelques exemples de médiation d'un signe à un autre qui illustrent notre propos ressortissent en fait à une autre partie de l'étude de sémiotique de la traduction, non pas directement à celle qui nous intéresse ici au premier chef. Ils participent d'une démarche qui s'inscrit en quelque sorte dans le prolongement de celle que nous voulons faire notre, et permettent ainsi d'anticiper sur les développements pratiques que pourraient générer les perspectives méta-théoriques que nous nous proposons d'aborder, en commençant par faire un bilan historique.

## 2. La nécessité d'un bilan historique

La traductologie contemporaine est le fruit de l'enchaînement logique de phénomènes historiques dont on ne saurait retracer exhaustivement l'évolution; son origine demeure dans le vague. Les diverses fluctuations qu'elle a pu connaître au fil des siècles s'inscrivent, comme autant d'indices de sa genèse, dans la continuité des *semiosis*:<sup>12</sup> envisagée dans une perspective sémiotique, la traductologie s'avère logiquement être une discipline vivante dont l'actualité se pose comme un signe marqué par l'évolution historique dont il participe.

Les caractéristiques modernes de la traduction et de son étude se présentent ainsi comme le résultat *hic et nunc* du développement sans fin de l'influence triadique des signes, chaque interprétant se faisant à son tour représentamen par rapport au même objet pour un autre interprétant.

L'actualité traductologique s'offre finalement comme le signe interprétant tous les signes qui l'ont précédé dans la succession des sémoses relatives à la traduction. D'où la nécessité de considérer que les traits les plus saillants aujourd'hui gagneraient à être abordés à la lumière de ceux qui les ont précédés et générés tout à la fois. Il semble qu'un bilan panoramique de la traductologie soit un élément indispensable à toute recherche concernant la traduction.

En effet, ce serait, nous semble-t-il, se refuser la possibilité d'appréhender cet objet d'étude que d'en saisir les caractéristiques contemporaines indépendamment de leurs significations logico-historiques. Il conviendra par conséquent de fixer un minimum de points de repère dans l'enchaînement des phénomènes pour se donner les moyens d'interpréter leur actualité comme un moment dans l'évolution de cette discipline.

---

12 Cf. CP 5.484 (1906): "by "semiosis" I mean (...) an action, or influence, which is, or involves, a coopération of three subjects, such as a sign, its object, and its interpretant, this tri-relative influence not being in any way resolvable into actions between pairs."

Même si déjà l'on devine intuitivement que "l'origine de la traduction se perd dans la nuit des temps"<sup>13</sup>, s'intéresser à la traduction implique de déterminer l'essentiel des tendances historiques qui font qu'aujourd'hui la traductologie est telle qu'elle est. D'une façon générale, ce type de considérations occupe cependant une place limitée, notamment dans les publications contemporaines, qui se contentent, pour la plupart, de souligner certains points au passage. Michel Ballard s'est fait l'écho de cette situation critiquable:

“ les considérations sur l'histoire de la traduction sont relativement rares, elles ont pour caractéristiques principales d'être souvent succinctes, ponctuelles ou éclatées sous forme de références disséminées. ”<sup>14</sup>

Cet auteur cite au nombre des travaux dont les considérations historiques sont absentes (ou quasiment absentes) ceux de Séleskovitch, Pergnier, Delisle, Catford, Mounin, Garnier, Guillemin-Flescher, ou encore Ladmiral, Lavault, Vinay et Darbelnet, Chuquet et Paillard.<sup>15</sup> Bien d'autres pourraient encore venir s'ajouter à cette liste, en particulier tous ceux qui se concentrent sur des aspects théoriques de la traduction. On peut d'ailleurs considérer qu'ils ne s'intéressent pas particulièrement à l'histoire pour la simple raison qu'ils abordent leur objet d'étude d'un autre point de vue, lequel est le plus souvent linguistique. Mais cela n'exclut nullement le fait que ces auteurs s'appuient sur des références historiques.

Dans leur *Approche linguistique des problèmes de traduction*, par exemple, Hélène Chuquet et Michel Paillard s'inscrivent dans la lignée des travaux de Vinay et Darbelnet et de Guillemin-Flescher auxquels ils réagissent de manière critique en proposant leurs propres conceptions. Mais s'attarder sur ce type de considérations d'ordre historique n'est pas de leur propos. Pas plus, d'ailleurs, que cela n'est l'objet de Michel Ballard lui-même dans ses autres ouvrages où on ne trouve que des références assez sommaires.

Faisant contrepoids à cette tendance généralisée, l'importance de l'histoire dans les investigations traductologiques est néanmoins explicitement reconnue par un nombre croissant d'auteurs qui soulignent la nécessité d'une approche historique; c'est le cas par exemple de Ballard, dont c'est d'ailleurs l'une des motivations primordiales dans les recherches qui ont abouti à son ouvrage *De Cicéron à Benjamin*. (cf. 1992:11) On trouve cette même préoccupation chez Fedorov qui, peut-être de façon plus péremptoire ou dogmatique, l'exprime en ces termes:

“ Comme il n'existe pas de science qui puisse ne pas tenir compte et ne pas tirer parti de l'expérience du passé, des travaux des savants qui se sont déjà penchés sur les mêmes problèmes, en premier lieu, il est indispensable d'employer et de généraliser les données de l'histoire de

---

<sup>13</sup> Marcel Voisin, directeur de l'*Ecole d'Interprètes Internationaux*, Université Mons-Hainaut, Mons, Belgique, in Clas 1992:xv.

<sup>14</sup> Ballard 1992:11.

<sup>15</sup> Cf. *ibid.* p. 13, et voir bibliographie.

la traduction et les idées des traducteurs du passé, de dresser le bilan de la confrontation des vues et des opinions relatives aux problèmes de la traduction. Cela signifie que la théorie de la traduction doit comprendre un historique du problème. ”<sup>16</sup>

Si l'on ressent le besoin de rappeler que le passé est la condition *sine qua non* de l'actualité, c'est certainement parce qu'on a un peu oublié que d'une certaine manière, elle en recèle les clefs, et qu'en même temps on prend conscience de l'orientation que devraient suivre les recherches: l'étude de l'histoire d'un sujet donné (et la conception que l'on en a finalement) conditionne l'étude du sujet lui-même. Il apparaît donc indispensable d'esquisser les grandes lignes historiques de la traduction avant d'observer ses caractéristiques contemporaines, ce qu'Antoine Berman formule clairement et avec éloquence:

“ La constitution d'une histoire de la traduction est la première tâche d'une théorie moderne de la traduction. A toute modernité appartient, non un regard passéiste, mais un mouvement de rétrospective qui est une saisie de soi. ”<sup>17</sup>

Susan Bassnett-McGuire – avec bien sûr de nombreux autres auteurs comme Nida, Savory, Mounin, Kelly ou Steiner<sup>18</sup> – affirme elle aussi son engagement dans cette voie:

“ no introduction to Translation Studies could be complete without consideration of the discipline in an historical perspective ”<sup>19</sup>

En outre, en abordant le champ de la traductologie, on est d'emblée surpris par le foisonnement d'idées qui semblent être en perpétuelle ébullition, et l'on ressent inévitablement l'urgence qu'il y a à mettre de l'ordre dans ce qui apparaît encore comme un puzzle gigantesque. Il convient, pour y voir plus clair, de baliser pour soi-même le cheminement logique de l'évolution historique du phénomène à considérer. La documentation pléthorique, dont on se trouve presque assailli dès l'abord de cette discipline, s'impose dans toute sa brutalité et semble rappeler ainsi qu'il est indispensable de faire preuve d'assez de méthode et de rigueur pour introduire par des considérations historiques une étude de la traductologie contemporaine.

“ La multiplication des publications sur le thème de la traduction prouve bien à quel point aujourd'hui on a pris conscience que son

---

<sup>16</sup> Fedorov 1958:33, cité in Ballard 1992:13.

<sup>17</sup> Berman 1984:12, cité in Ballard 1992:12.

<sup>18</sup> Cf. *Towards a Science of Translating* (où Nida rassemble ses considérations sur l'histoire dans un chapitre), *The Art of Translation* (où Savory associe un chapitre chronologique à de multiples références éparses), et d'autre part les *Les Belles Infidèles* de Mounin, *l'Après Babel* de Steiner, et *The True Interpreter* de Kelly où des références historiques viennent à l'appui du texte au fil des pages.

<sup>19</sup> Bassnett-McGuire 1980:39.

étude était capitale (...) Face à cette reconnaissance, somme toute tardive, on peut s'interroger sur ce qui, dans les siècles passés, a pu en constituer les prémisses et en expliquer la relativement lente émergence. ”<sup>20</sup>

Le bilan que nous tâcherons d'établir à travers une chronologie des principales tendances traductologiques se voudrait suffisamment général pour inclure à la fois les aspects théoriques et pratiques de la traduction. La théorie, il est vrai, apparaît dans un premier temps quasiment indissociable de la pratique, qui semble, pour sa part, constituer toute la réalité de ce domaine qui ne porte pas encore le nom de *traductologie*. Il est donc difficile de traiter des premières tentatives théoriques; peut-être sera-t-il par conséquent préférable de parler de théorisation, plutôt que de théorie, en ce qui concerne l'émergence des réflexions de cet ordre. Nous avons voulu signaler cette difficulté par l'emploi de guillemets dans le titre de notre chapitre, et elle sera davantage mise en lumière par la suite.

### 3. La diversité des interprétations de l'histoire

Même si, comme le souligne Ballard, “ les études générales sur l'histoire de la traduction et de ses théories sont rares ”,<sup>21</sup> elles se développent néanmoins à un rythme croissant, ce que l'auteur précise en renvoyant à Van Hoof (1986), Horguelin (1981), Renner (1989), et d'autre part à Lefevre (1977), T.R. Steiner (1975) et Lieven D'Huslt (1990), avant d'enchaîner sur la classification de G. Steiner (1975). D'autres contributions de ce type continuent de voir le jour. Elles sont le fait de spécialistes déjà remarqués qui persévèrent dans cette voie, comme c'est le cas pour Van Hoof qui développe en 1991 son ouvrage de 1986, ou encore pour Lefevre qui publie en 1992 un ouvrage de référence sur la traduction, l'histoire et la culture. Elles émanent également d'autres chercheurs parmi lesquels nous pouvons mentionner à titre d'exemple Kittel et Frank, ou Delisle et Woodsworth.<sup>22</sup>

Dès 1975, Steiner propose de regrouper en quatre périodes les nombreux ouvrages relatifs à l'histoire, la pratique et la théorie de la traduction; celles-ci seront notamment reprises par Kelly, contrairement à Ballard qui, avec Berman, estime que:

“ Nous ne pouvons pas nous satisfaire des périodisations incertaines que Georges Steiner a échafaudées dans *After Babel* à propos de l'histoire occidentale de la traduction. ”<sup>23</sup>

---

<sup>20</sup> Ballard 1992:10-11.

<sup>21</sup> Ibid. p. 16.

<sup>22</sup> Cf. bibliographie.

<sup>23</sup> Berman 1984:12, cité in Ballard 1992:18.

Ces quatre périodes, “ dont les lignes de démarcation n'ont cependant rien d'absolu ”<sup>24</sup>, offrent une vision synthétique de l'histoire de la traduction, dont nous rappelons ici l'essentiel.<sup>25</sup> Leur auteur estime que la première débute en 46 avant Jésus Christ avec le “ célèbre précepte de Cicéron de ne pas traduire *verbum pro verbo* ”<sup>26</sup> et se termine vers 1813 avec “ le remarquable essai de Friedrich Schleiermacher ”<sup>27</sup>. Elle se caractérise essentiellement par le fait que “ c'est du travail effectif du traducteur que se dégagent analyses et conclusions marquantes. ” “ La deuxième étape est celle de la théorie et de la recherche herméneutique (...) d'abord lancée par Schleiermacher puis adoptée par A.W. Schlegel et Humboldt. (...) Cette ère de définition et de théorie philosophico-poétique (...) s'étend jusqu'à l'ouvrage brillant mais dénué de rigueur de Valéry Larbaud (1946). ”<sup>28</sup>

Le courant moderne naît ensuite avec les premiers articles sur la traduction automatique (T.A.) autour des années 40, et se distingue par l'intensité des recherches visant à introduire la logique formelle, la linguistique structurale, et les théories de l'information dans l'étude de la traduction. “ Par bien des côtés, cette troisième phase n'est pas terminée. ” La quatrième partie débute dans les années soixante; elle est marquée par le renouveau des “ interrogations herméneutiques, presque métaphysiques sur la traduction et l'interprétation. ” Alors que la T.A. déçoit, “ l'étude de la théorie et de

<sup>24</sup> Steiner (traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer) 1978:224.

<sup>25</sup> Cf. Steiner 1975:236-239: “ The literature on the theory, practice, and history of translation is large. It can be divided into four periods, though the lines of division are in no sense absolute. The first period would extend from Cicero's famous precept not to translate *verbum pro verbo* (...) This is the long period in which seminal analyses and pronouncements stem directly from the enterprise of the translator. (...) This epoch of primary statement and technical notation may be said to end with (...) Friedrich Schleiermacher's decisive essay *Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens* (1813). This second stage is one of theory and hermeneutic inquiry. (...) The hermeneutic approach --i.e. the investigation of what it means to 'understand' a piece of oral or written speech, and the attempt to diagnose this process in terms of a general model of meaning-- was initiated by Schleiermacher and taken up by A.W. Schlegel and Humboldt. (...) This age of philosophic-poetic theory and definition (...) extends to Valéry Larbaud's inspired but unsystematic *Sous l'invocation de Saint Jérôme* of 1946. After that we are fully in the modern current. The first papers on machine translation circulate at the close of the 1940s. (...) It is a period of intense, often collaborative exploration (...) In many ways we are still in this third phase. (...) Yet certain differences in emphasis have occurred since the early 1960s (...) [which] has caused a reversion to hermeneutic, almost metaphysical inquiries into translation and interpretation. Much of the confidence in the scope of mechanical translation, which marked the 1950s and early sixties, has ebbed. (...) the study of the theory and practice of translation has become a point of contact between established and newly evolving disciplines. (...) The adage (...) that all communication is translation, has taken on a more technical, philosophically grounded force. (...) However, despite this rich history, and despite the calibre of those who have written about the art and theory of translation, the number of original, significant ideas in the subject remains very meagre. (...) Over some two thousand years of argument and precept, the beliefs and disagreements voiced about the nature of translation have been almost the same. Identical theses, familiar moves and refutations in debate recur, nearly without exception, from Cicero and Quintilian to the present-day. ”

<sup>26</sup> Il semble cependant que ce célèbre précepte, selon lequel il convient de traduire “ *non verbum de verbo, sed sensum exprimere de sensu* ”, ait été formulé par Jérôme, si l'on en croit notamment le *Nouveau dictionnaire des oeuvres* (Laffont - Bompiani, 2ème éd. actualisée 1994, p. 695). Ce qui nous amène à émettre une critique plus générale à l'encontre de l'ouvrage de Steiner: s'il s'agit d'une somme d'érudition, on doit néanmoins déplorer que l'auteur cite si rarement ses sources, et qu'il soit trop souvent allusif.

<sup>27</sup> *Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens* (tr. A. Berman 1985: *Des différentes méthodes du traduire*).

<sup>28</sup> *Sous l'invocation de saint Jérôme*.

la pratique de la traduction s'installe à la charnière de disciplines confirmées et récentes (...) dans le but d'éclaircir l'acte de traduction et les mécanismes de la "vie entre les langues".<sup>29</sup>

Cette classification de l'histoire de la traduction est souvent citée et critiquée. Ballard regrette qu'elle ne soit ni développée, ni justifiée.<sup>30</sup> Comme Bassnett-McGuire, il souligne les difficultés inhérentes à une étude diachronique et dénonce l'inégale longueur de ces périodes dont la première couvre quelque dix-huit siècles, alors que la seconde en concerne un seul, et que les deux dernières s'étendent sur une trentaine d'années chacune. Même si Steiner avance des dates relativement précises, il sait conserver un certain flou et éviter le piège de la compartimentalisation de l'histoire dans des limites fixes qui excluent une conception dynamique de l'évolution de la traduction. Cependant, plusieurs caractéristiques réapparaissent à différents moments, et justifient, pour des auteurs comme Bassnett-McGuire notamment, le recours au vague de l'ordre chronologique comme toile de fond des approches pratiques et théoriques de la traduction. Elle pose en effet:

“ In trying to establish certain lines of approach to translation, across a time period that extends from Cicero to the present, it seems best to proceed by following a loosely chronological structure, but without making any attempt to set out clear-cut divisions. ”<sup>31</sup>

Cet auteur montre par ailleurs que la vision assez personnelle de Steiner ne fait cependant pas état de l'actualité de tendances qu'il range dans la première période. En déterminant des lignes d'approche, Bassnett-McGuire veut mettre en évidence la récurrence de phénomènes comme l'opposition *mot pour mot / sens pour sens* qui émerge par moments avec plus ou moins d'emphase. Elle s'en tiendra -et Ballard la suivra dans cette voie- au “ consensus sur la perception de périodes telles que: Antiquité, Moyen Age, Renaissance, XVIIe, XVIIIe siècle.”<sup>32</sup> Kelly complète pour sa part la classification de Steiner en reprenant sa première période, qu'il considère comme celle de l'empirisme, et qu'il divise en cinq parties: pré-classique, Moyen Age, classique, Renaissance, et XVIIIe siècle.<sup>33</sup>

A l'ordre chronologique, on préfère parfois une présentation thématique. C'est le cas par exemple du "*Sourcebook*" d'André Lefevre qui répertorie des textes historiques concernant (1) le rôle de l'idéologie dans la production des traductions, (2) le pouvoir du mécénat, (3) les contraintes poétiques, (4) l'univers du discours, (5) le développement du

---

<sup>29</sup> Cf. Steiner 1978:224-226.

<sup>30</sup> Ballard 1992:18.

<sup>31</sup> Bassnett-McGuire 1980:42.

<sup>32</sup> Ballard 1992:19.

<sup>33</sup> Kelly 1979:224.

langage et l'éducation, (6) les techniques de traduction, et présente aussi (7) des textes fondamentaux et (8) des extraits plus longs.<sup>34</sup>

“The texts have been arranged thematically, rather than chronologically. It is my conviction that translations are made under a number of constraints of which language is arguably the least important. I have therefore arranged the shorter texts according to the constraints they seem to address most obviously.”<sup>35</sup>

Cependant, ce type de démarche n'est pas le plus répandu; on trouve généralement, dans les approches historiques de la traduction, l'essentiel de la chronologie que retrace les bibliographies détaillées, comme par exemple celle établie par B.Q. Morgan qui commente ou cite des extraits des principaux écrits entre 46 avant Jésus-Christ et 1958, et que nous aurons l'occasion d'évoquer à nouveau.<sup>36</sup>

La synthèse historique que nous voudrions présenter a pour objet, en quelque sorte, d'installer le décor; il s'agit d'obtenir une vue panoramique de notre sujet d'étude. Aussi ne nous attarderons-nous pas sur le détail des controverses relatives aux périodisations de l'histoire de la traduction, que nous nous contentons de signaler avant de brosser à grands traits l'essentiel des mouvements et des articulations qui marquent les étapes historiques de la traductologie.

---

<sup>34</sup> Cf. *Translation/History/Culture, A Sourcebook*, ed. by A. Lefevere, 1992:vii-viii (contents): "1. The role of ideology in the shaping of a translation", "2. The power of patronage", "3. Poetics", "4. Universe of Discourse", "5. the development of language and education", "6. The techniques of translating", "7. Central texts and central cultures", "8. Longer statements".

<sup>35</sup> Ibid. p. xiv. L'auteur poursuit: "It is hoped that this arrangement will highlight the important topics that should be covered in any discussion of literary translation more effectively than any chronological arrangement could have done, even though the texts have been arranged chronologically within their respective sections, for reasons of historical continuity."

<sup>36</sup> "A Critical Bibliography of Works on Translation" (46 B.C.-1958, with an introductory note), in Brower(ed.), *On Translation*, Harvard Univ. Press, 1959:271-293.

## Chapitre II

### LE MOYEN AGE

#### L'ENRACINEMENT DE LA DUALITÉ DANS LES PRATIQUES ET LES THÉORIES DE LA TRADUCTION

#### Introduction

Ayant mis en évidence le caractère dyadique des fondements de la traductologie, et la prééminence du sens dans la dyade centrale qui oppose la traduction sémantique à la traduction littérale, nous nous demanderons si ce constat (qui peut encore être mis en doute) semble validé par la suite des événements historiques: le Moyen Age sera-t-il témoin de l'enracinement de la dualité dans les pratiques et les théories de la traduction, ou viendra-t-il infirmer notre hypothèse de départ?

Nous essaierons de retenir l'essentiel des éléments susceptibles d'apporter une réponse à cette question, en tâchant de donner une vision panoramique du Moyen Age à travers quelques uns de ses personnages les plus marquants: de Boèce (V<sup>e</sup> siècle) à Leonardo Bruni (XV<sup>e</sup>), en passant par Hunayn Ibn Ishaq (IX<sup>e</sup>), Grammaticus (X<sup>e</sup>), Gérard de Crémone (XII<sup>e</sup>) et John Wyclif (XIV<sup>e</sup>) notamment. Leurs prises de position semblent bien confirmer que la logique qui sous-tend l'approche des problèmes de traduction est foncièrement dualiste.

#### 1. De la chute de l'Empire romain au début du Moyen Age La prépondérance de la traduction des mots sur la traduction du sens.

L'empire ne résista pas aux Vandales: il s'effondre en 476, et nous ne possédons plus que des fragments de l'œuvre du "dernier des romains", Boèce (480?-524), "poète de la décadence".<sup>37</sup> On sait néanmoins que, suivant en cela la position de Philon le Juif et des traducteurs de la Bible en général, ce philosophe latin considère qu'il faut s'en tenir au mot à mot pour ne pas corrompre la vérité.<sup>38</sup> Le Moyen Age, dans son ensemble, est marqué par ce type d'attitude, et ceci de façon nette jusqu'au début de la Renaissance.

Il apparaît donc que dans un premier temps, c'est la traduction du sens qui compte le plus d'adeptes, et qu'ensuite au contraire, ce sont les partisans de la traduction des mots qui font entendre leur voix avec le plus de véhémence. Cela est vraisemblablement favorisé par le développement du travail des traducteurs dans le domaine des textes religieux. Quels qu'en soient les autres facteurs déterminants, on voit clairement se dessiner au fil des siècles une oscillation significative entre une démarche traductologique et son contraire, la prédominance de l'une sur l'autre variant selon les individus, les milieux et les époques notamment.

---

<sup>37</sup> Van Hoof 1991:16.

<sup>38</sup> Cf. Kelly 1979:71:"Manlius Boethius (...) demands word-for-word translation. His stand is reminiscent of the dictum on translation from Philo Iudaeus." (Cité in Ballard 1992:57)

Mais il semble qu'on ne puisse échapper à ce cadre dualiste qui fait qu'on adopte fatalement l'une à l'exclusion de l'autre. Cicéron, Horace et Jérôme ayant traduit le sens, Philon et Boèce traduisent les mots, jusqu'à ce qu'à nouveau, la tendance s'inverse. Et de fait, des sentiments contraires à ceux de Boèce se manifestent concurremment dès le sixième siècle.

“ It reaches its peak in the fulminations of Roger Bacon, whose rejection of even the possibility of translation may follow from the thirteenth-century condemnations of the Latin Aristotles translated from Arabic. ”<sup>39</sup>

Le latin étant la langue universelle des gens cultivés de l'époque, c'est vers les langues dites vulgaires que la traduction se développe. A un rythme relativement réduit, certes, puisque les temps sont troublés. Néanmoins, les diverses religions fournissent de puissantes motivations, de sorte que l'activité traduisante n'est pas aussi négligeable qu'on pourrait le croire a priori.<sup>40</sup> "Pour voir se développer une activité de traduction consciente et organisée, il faut toutefois attendre le IXe siècle."<sup>41</sup> Il convient de noter l'importance du travail de Jean Scot Erigène, dit aussi John Erigena ou Scotus, patronné par Charles le Chauve (roi de 843 à 877).

Par ailleurs, ce dernier est à l'origine, avec son frère Louis le Germanique, de la première traduction d'une langue vulgaire en une autre langue vulgaire, les deux frères ayant exigé une version tudesque du texte roman du *Serment de Strasbourg*.<sup>42</sup> On doit également souligner la démarche déterminante d'Alfred le Grand (849-899) dont témoignent les remarques consignées dans des préfaces comme par exemple celle-ci:

“ I began (...) to translate (...) sometimes word by word, and sometimes according to the sense. ”<sup>43</sup>

Bien entendu, il ne s'agit pas d'une théorie élaborée, mais l'on constate ici encore que les théorisations empiriques se développent sur un mode duel. Elles semblent principalement centrées sur la question de la fidélité ou de l'équivalence, à laquelle elles répondent par l'usage d'un littéralisme institutionnel que viennent infléchir certaines situations de traduction; on délaisse alors le mot pour lui substituer le sens, on traduit le fond aux dépens de la forme. "C'est une préoccupation constante dans la traduction de vulgarisation dès le Moyen Age."<sup>44</sup>

Le rôle d'Alfred en Angleterre, qui est comparable à celui de Charlemagne en France, est considérable pour la promotion de la traduction: le roi traduit et fait traduire. Il ordonne notamment que "toutes les œuvres poétiques antérieures, composées dans le

---

<sup>39</sup> Ibid.

<sup>40</sup> Cf. Ballard 1992:58-59 & Mounin (1967)1974:108-109.

<sup>41</sup> Van Hoof 1991:119.

<sup>42</sup> Cf. *ibid.* p. 205.

<sup>43</sup> Cf. Ballard 1992:61 & Bassnett-McGuire 1980:51: "*hwilum word by worde, hwilum andgiet of andgiete*".

<sup>44</sup> Ibid.

dialecte des Angles, soient mises dans l'idiome des Saxons. Sur le territoire britannique, c'est le premier exemple de traduction d'une langue vulgaire dans une autre langue vulgaire."<sup>45</sup>

De la mort d'Alfred jusqu'à la moitié du Xe siècle, les principaux travaux consistent à recopier les œuvres existantes, et il faut donc attendre le moine Aelfric, dit Grammaticus (955-1020), pour que s'élaborent les meilleures productions originales du moment. Dans un souci didactique de simplicité et de clarté, Aelfric soutient la traduction vers l'anglais pour un public plus vaste, et on retrouve chez lui l'exigence rigoureuse de fidélité en particulier pour les textes bibliques. Préfaçant sa traduction de la Genèse, il note:

“ we dare write no more in English than the Latin has, nor change the orders ”<sup>46</sup>

On recense alors relativement peu d'autres commentaires de ce type. Dans l'ensemble, on reste plongé dans une certaine obscurité du VIIe au XIIe siècle, à de rares exceptions près. "La connaissance restera surtout monastique"<sup>47</sup>, en dépit des efforts de Charlemagne notamment. Et il faut en outre souligner, comme le fait Ballard après Amos, que:

“ le simple fait de "redire en anglais" une histoire déjà contée dans une autre langue est souvent considéré comme un acte de composition originale. ”<sup>48</sup>

Au Moyen Age, les originaux sont donc souvent perçus comme une source dont on peut s'inspirer plus ou moins librement, l'acte de traduction se distinguant encore mal de l'écriture. La notion de texte "original" demeure elle aussi particulièrement floue, et il est courant de traduire à partir d'une traduction, ou même d'une traduction de traduction. De sorte que

“ when a writer in the twelfth century refers to an author like Aristotle, he may in fact be thinking of a Latin translation of an Arabic translation of the Syriac translation of the Greek. ”<sup>49</sup>

Le monde arabe donne à la traduction un rôle prépondérant d'intermédiaire visant à diffuser des documents devenus inaccessibles, et il donne à ce phénomène une ampleur à la mesure de sa grandeur.

---

<sup>45</sup> Van Hoof 1991:119.

<sup>46</sup> Cf. Amos 1920:55, cité in Ballard 1992:62.

<sup>47</sup> Van Hoof 1991:19.

<sup>48</sup> Ballard 1992:63 cite Amos 1920:7.

<sup>49</sup> Savory 1957:38.

## 2. Au coeur du Moyen Age L'enchaînement de cycles dualistes.

Quand l'empire romain disparaît en 395, il cède la place au déferlement de l'Islam sur le monde méditerranéen. Les érudits arabes s'empressent alors de traduire le précieux patrimoine qu'ils héritent de l'Antiquité. Outre le fait que "cette immense activité traduisante eut une influence prépondérante sur le développement de la science arabe",<sup>50</sup> il faut souligner l'importance significative de cet ensemble de traductions dans l'évolution historique des savoirs en Europe.

Savory rapporte qu'aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, le développement de la culture arabe se nourrit des connaissances puisées dans les textes traduits du grec, notamment dans les écrits d'Aristote, de Platon, et d'Hippocrate dont des érudits syriens auraient donné à Bagdad une version arabe. Il convient d'ailleurs de remarquer le rôle considérable des traducteurs réunis dans cette ville. A l'époque, Bagdad

“ became the site of what might almost be called a school of translation, to which Arabian scholarship was greatly indebted. ”<sup>51</sup>

La civilisation arabe dans son ensemble contribue largement au développement de l'activité traduisante qu'elle conçoit alors comme un moyen d'enrichir sa propre culture. Dans ses capitales jumelles, Bagdad et Cordoue, on traduit beaucoup de philosophie, mais aussi des ouvrages scientifiques de médecine, de mathématique, de chimie, d'astrologie, etc. De sorte qu'on peut en déduire que:

“ les Arabes, pour avoir compris et admis la supériorité culturelle des peuples soumis, y trouvèrent l'aliment nécessaire au développement de leur propre grandeur par le canal de la traduction. ”<sup>52</sup>

Dans la région de La Mecque, l'activité traduisante était déjà florissante avant le neuvième siècle, et le développement des écoles syriaques du VI<sup>e</sup> siècle mérite d'être relevé. Cependant, sous l'influence de l'Islam, la méfiance à l'égard de la traduction de documents sacrés s'affirme de façon plus prononcée encore que dans la tradition juive. Sachant que le Coran s'est transmis oralement jusqu'au neuvième siècle, où l'on a tenté de le figer sous une forme écrite pour renforcer l'unification de l'empire arabe, ce courant d'hostilité prend sa pleine mesure.

“ Aujourd'hui encore la traduction n'est pas le texte, c'est une paraphrase. ”<sup>53</sup>

---

<sup>50</sup> Cf. Van Hoof 1991:16-17.

<sup>51</sup> Savory 1957:38.

<sup>52</sup> Van Hoof 1991:18.

<sup>53</sup> Ballard 1992:65 renvoie à Juan Vernet, Ce que la culture doit au Arabes d'Espagne, 1978, tr. G.M. Gros, 1985:26. Savory (1957:38) précise qu'à Tolède, entre 1141 et 1143, Robert de Retines traduit le Coran pour la première fois.

Le domaine particulièrement sensible des textes religieux offre toujours en abondance des arguments qui remettent à l'honneur la dyade traduction-révélation/traduction-blasphème. D'une façon plus générale, Ballard rapporte que la traduction d'ouvrages philosophiques et scientifiques, développée surtout à l'époque abbasside, évolue en trois temps: de 753 à 813, de 813 à 833, et de 919 à la fin du Xe siècle. Hunayn Ibn Ishaq (809- ) fut l'un des principaux traducteurs formé à cette "sorte d'école de traduction" apparue sous l'impulsion du "rôle primordial joué par les bibliothèques publiques ou privées, et notamment la célèbre Bayt al-Hikma ou Maison de la Sagesse à Bagdad".<sup>54</sup>

La politique d'échanges culturels, que manifestement les califes pratiquaient de façon régulière, favorisa la spécialisation des membres de l'école de traduction de Bagdad. Celle-ci est réputée avoir réalisé

“ un effort certain pour établir avec soin un original fiable par la comparaison de plusieurs manuscrits. Ensuite un sérieux travail d'exégèse qui prenait la forme de commentaires, de paraphrases, de discussions scientifiques (...) Enfin le rendu en arabe s'efforce d'aboutir à une expression naturelle, respectant la langue d'arrivée ”<sup>55</sup>

Certains traducteurs exprimaient aussi des préoccupations d'ordre plus nettement théorique, comme par exemple Maimonides qui, vers la fin du douzième siècle, "insisted that word for word renderings generally make for a doubtful and confused translation".<sup>56</sup> Il est néanmoins des auteurs pour estimer que c'est sous Robert d'Anjou que les entreprises de Kalonymos ben Kalonymos (1287-1328) marquent l'apparition du "travail de traducteur au sens propre du terme."<sup>57</sup> Passons sur cette formulation plutôt vague, et partons pour Tolède.

“ Arab learning declined, to be succeeded by a European interest in intellectual matters, and three centuries later the Arabian texts are found possessed of no less vitality in Spain. Here Bagdad was replaced by Toledo, where a comparable 'college of translators' was busily occupied converting Arabic into Latin. ”<sup>58</sup>

Reprise en 1085 par les Espagnols, la ville de Tolède se fait le théâtre d'événements historiques en assumant un rôle de "lieu charnière entre monde musulman et monde chrétien, notamment grâce à la célèbre école de traducteurs".<sup>59</sup> Ayant succédé à Cordoue comme principal centre culturel islamique, elle devient alors notamment la scène d'un Collège de Traducteurs fondé dès 1135 par l'archevêque Raymond de Tolède (1125-

---

<sup>54</sup> Salama-Carr 1990:20, cité in Ballard 1992:66.

<sup>55</sup> Ballard 1992:67. L'auteur précise que "l'absence d'équivalents pour certains termes scientifiques oblige à l'emprunt (...) parfois accompagné[s] de notes."

<sup>56</sup> Cf. Nida (1964:14) qui renvoie à Luzzatto 1957:63.

<sup>57</sup> Cf. Ballard 1992:69.

<sup>58</sup> Savory 1957:38.

<sup>59</sup> Salama-Carr 1990:88, cité in Ballard 1992:70.

1151). Cette véritable école, patronnée par l'Eglise, regroupera pendant plus d'un siècle et demi d'illustres traducteurs comme par exemple Dominicus Gundisalvi, Johannes Hispanus ou Pierre le Vénérable.<sup>60</sup> Ou encore Adelard de Bath qui met en latin une version arabe des *Principes* d'Euclide, et Robert de Retine qui, en 1141-1143 traduit le Coran pour la première fois.

“ By 1200 A.D. copies of the original Greek texts were beginning to find their way to Toledo, and the desirability of making translations from them by direct study, instead of by way of a third, intermediate language began to be recognized. ”<sup>61</sup>

Le concept de texte original émerge donc progressivement, et les traducteurs réunis à Tolède affirment déjà sa nécessité: une traduction doit être réalisée directement à partir de l'original, celui-ci devant parfois être établi à partir de l'étude de diverses sources, et ce travail répond à des exigences nouvelles. D'autre part, Ballard dénonce le caractère pernicieux de cette appellation presque mythique d' *Ecole de Tolède* et suggère d'aborder l'histoire de façon peut-être moins enflammée et plus rationnelle ou rigoureuse. Il propose en effet de concevoir

“ la traduction des textes arabes en Espagne du X au XIIIe siècle, en distinguant trois périodes: celle des précurseurs (Xe et XIe siècles) celle où il y eut, à Tolède entre autres, un grand mouvement de traduction (XIIe siècle) et celle enfin où le roi Alphonse X géra, à Tolède encore (au XIIIe siècle), une grande entreprise de traduction ”<sup>62</sup>

C'est donc à partir du dixième siècle qu'on traduit d'Arabe en Latin, mais ce phénomène demeure restreint et les rares documents sont pour la plupart plongés dans l'anonymat. Dès le douzième siècle, les traductions se font plus rigoureuses et personnalisées, toujours essentiellement à Tolède, mais aussi dans d'autres centres. Ballard cite Platon de Tivoli (qui officia à Barcelone de 1134 à 1145), Hughes de Santalla, Jean de Séville, Domingo Gonzales, et Gérard de Crémone (1114-1187). Ce traducteur, qui est "non seulement le plus prolifique, mais aussi le plus grand de son siècle et, peut-être, de tous les temps", n'arrive à Tolède qu'en 1167.<sup>63</sup> On retiendra notamment que selon lui:

“ il faut qu'un bon traducteur, outre une excellente connaissance de la langue qu'il traduit et de celle en laquelle il s'exprime, possède le savoir de la discipline concernée. ”<sup>64</sup>

L'accent porte ainsi sur un élément nouveau: on avait déjà insisté sur la nécessité de maîtriser les langues source et cible; l'auteur souligne ici l'indispensable connaissance

---

60 Van Hoof 1991:19.

61 Savory 1957:38.

62 Cf. Van Hoof 1991:20.

63 Cf. *ibid.* p. 21.

64 Eloge rédigé à la mort de Crémone, cité par Jacquart 1991:185 & Ballard 1992:77.

du sujet traité. De sorte que les connaissances linguistiques ne suffisent pas, et doivent être associées à une certaine compétence dans la matière abordée. Il apparaît qu'une relative liberté par rapport au texte original est alors de mise; elle est rendue nécessaire par l' "occidentalisation" ou "christianisation" de l'écrit, qui motive diverses omissions et modifications.

“ Il s'agit encore une fois de phagocytter une culture ou de la rendre acceptable au public d'arrivée, comme les latins ont procédé avec les grecs et comme les français procéderont ultérieurement aux XVIe et XVIIIe siècles selon la méthode des "belles infidèles" ”<sup>65</sup>

Il semble par conséquent que l'on retrouve de nouveau un couple d'oppositions, dont chacun des deux pôles occupe tour à tour une position dominante tout au long de l'évolution historique des idées centrales en traductologie: on traduit tantôt en tenant le plus grand compte du public d'arrivée aux dépens du texte de départ, tantôt on accorde au contraire plus d'attention au texte de l'auteur qu'à la lecture qu'en fera le public ciblé.

Il apparaîtrait ainsi qu'après avoir souligné au premier chapitre l'omniprésence d'une philosophie d'approche des questions de traduction dont la principale caractéristique est d'être d'obédience dualiste, nous devons mettre en relief l'enchaînement cyclique d'un des termes d'une dichotomie à l'autre.

Il convient d'indiquer également que la liberté alors inhérente au rapport à l'original tient aussi pour beaucoup au fait que "ce n'est que vers l'an 1200 que des copies des originaux grecs commencèrent à arriver à Tolède".<sup>66</sup> Aussi Gérard de Crémone a-t-il traduit du grec par l'intermédiaire d'une version arabe, et ce n'est qu'au treizième siècle qu'Aristote est traduit directement du grec en latin notamment par le dominicain flamand Willem Van Moerbeke (1220-1286).<sup>67</sup>

Il faudrait encore mentionner Alvaro d'Oviedo ou Roger Bacon<sup>68</sup> au nombre des critiques de la traduction du moment, mais nous ne voulons qu'ébaucher l'ampleur du travail de traduction réalisé en Espagne et plus largement autour du bassin méditerranéen au cours des XIIe et XIIIe siècles. Il s'agit simplement de mettre en lumière le fait que:

“ Pour l'histoire de la traduction en Occident, le travail fourni par l'Ecole de Tolède est comme un travail d'enfantement: grâce à lui, la traduction sort enfin des limbes. ”<sup>69</sup>

En France, le phénomène est plus limité dans la seconde partie du Moyen Age, mais le champ de la traduction dépasse nettement le domaine des documents religieux, et les

---

65 Ballard 1992:79.

66 Van Hoof 1991:21.

67 Cf. *ibid.*

68 Lefevre (1992:49-50) présente un extrait de *De linguarum cognitio* ("On the Knowledge of Languages"), de 1267.

69 Van Hoof 1991:21.-22.

traducteurs livrent dans leurs préfaces les réflexions inspirées de leurs tâches. Ainsi s'exprime Jean de Meung vers 1300:

“ Si prie a tous ceulx qui ce lirunt si leur semble en aucuns lieulx que je me soye trop esloingnie des parolles que lacteur ne fait ou aulcunesfois mooyns quilz me pardonnent: car se jeusse declaire et expose mot à mot la latin par le francois le livre en fust trop obscura gens laiz et les clers mesme moyennement saichans lire ne pensent pas legierement entendre le latin par le francois. ”<sup>70</sup>

Récusant la nécessité de la littéralité en traduction, Jean de Meung (1250-1305) choisit de s'éloigner des paroles originales et semble justifier cette démarche comme s'il craignait qu'elle l'expose à d'acribes critiques. Notons que sa traduction de Boèce et celle de Tite-Live par Berchoire, qui composa en outre "un lexique d'environ soixante-dix mots qui risquaient d'être obscurs ou mal compris"<sup>71</sup>, sont deux des rares exceptions à la stérilité qui caractérise le début du XIVe siècle laminé par la guerre de cent ans.

### 3. De la fin du Moyen Age à la Renaissance *La confirmation de la primauté du sens sur les mots.*

Dès 1363, le futur Charles V favorise la traduction d'œuvres anciennes en attachant à son service des savants aussi réputés que Jean Golein, Raoul de Presles, Nicolas Oresme, ou Simon de Hesdin; et les principes du prince pour son programme de traduction sont reproduits dans la plupart des préfaces. Celle d'Oresme, en donnant le ton de l'époque, permet d'envisager le contexte global dans lequel on appréhende alors le phénomène de traduction. Parmi les diverses langues en présence, le latin occupe indéniablement une place prépondérante. Et de là, on infère sa supériorité sur les langues dites vulgaires et notamment le français:

“ De tous les langages du monde (Prescian le dit) latin est le plus habile pour mieux exprimer son intention. Or il a été impossible de traduire tout Aristote, car y a plusieurs mos grecs qui n'ont pas de mos qui leur soient correspondans en latin. Et comme il soit que latin est a present plus parfait et plus habundant langage que francois, par plus forte raison l'on ne pourroit transplanter proprement tout latin en francois. ”<sup>72</sup>

Passons sur la préface rédigée par Jean Golein qui semble moins riche de considérations théoriques que le prologue de Raoul de Presles daté de 1375 environ, et dont cet extrait nous permet de jauger la teneur:

---

<sup>70</sup> Préface à la *Consolation philosophique* de Jean de Meung, in Larwill 1934:8, cité par Ballard 1992:82.

<sup>71</sup> Horguelin 1981:31, in Ballard 1992:83.

<sup>72</sup> Oresme cité in Larwill 1934:12 & Ballard 1992:86 qui précise: "Dans sa préface à la traduction des traités d'Aristote (1370), Nicolas Oresme (1320-1382) montre que *certaines mots ne peuvent être traduits faute d'équivalents*"

“ Et si je ne ensuis en ceste translation les propres mos du texte et que je y voise aucune fois par une maniere de une circunlocution ou autrement il me sera pardonne pource que vous mavez comande pour la matiere esclaircir que je ensuive la vraye simple et clere sentence et le vraye entendement sans ensuyvir proprement les mos du texte. ”<sup>73</sup>

Là aussi, on voit s'affirmer une tendance de plus en plus généralisée qui consiste à dénoncer les pratiques littérales, et à travers elle, c'est encore l'opposition binaire *mot pour mot* vs. *sens pour sens* qui se fait jour. Par souci de précision et de rigueur sans doute, l'auteur tranche ce nœud gordien en faveur du sens, au détriment du mot qu'il veut tenir, lui-aussi, à une distance respectable. Or, en toute logique, opter pour l'une ou l'autre des alternatives implique qu'on les considère comme les seules possibles, ce qui vient confirmer l'hypothèse d'une approche dyadique des problèmes de traduction.

“ Ainsi donc se dessine en France dès la fin du Moyen Age une façon de traduire prédominante qui évite le mot à mot pour des raisons de clarté et d'élégance. (...) on voit ce genre de traduction se perpétuer et se développer jusqu'aux débuts de la Renaissance. Il participe du désir de rendre accessible au plus grand nombre, et en particulier aux profanes, des textes écrits en latin (ou en grec) et qui étaient jusque là réservés aux seuls érudits. ”<sup>74</sup>

Ballard explique que la traduction a permis une prise de conscience des différences entre les langues et très tôt, la faiblesse des langues vulgaires s'est fait jour, ce qui a eu pour conséquence de dévaloriser la traduction en la plaçant dans une situation d'infériorité par rapport à l'original. Emprunts et néologismes ont ensuite marqué la Renaissance, surtout en Italie et en Espagne qui étaient en avance, au XVe siècle, par rapport à la France où les traductions se faisaient plutôt rares\*

“ Aucune chose de celles qui ont été mises en harmonie par lien de poésie, ne peut se transporter de sa langue en une autre sans qu'on rompe sa douceur et harmonie, et c'est la raison pour quoi Homère ne doit pas être mis du grec en latin ... et c'est la raison pour quoi les vers des Psaumes sont sans douceur de musique et d'harmonie ... [quand on les fait passer] de l'hébreu au grec, et du grec au latin. ”<sup>75</sup>

Dans le domaine biblique, on considère que la parole de dieu concerne tous les hommes, et ne doit pas être confinée à la langue véhiculaire qu'est pour l'heure le latin, mais devrait au contraire être accessible à chacun dans sa langue vernaculaire. Cette position théorique est celle défendue par John Wyclif (ou Wycliffe) (1324-1384), le célèbre théologien d'Oxford, auteur de la première traduction intégrale de la Bible en

---

<sup>73</sup> Extrait du "prologue de Raoul de Presles à sa traduction de *la Cité de Dieu* de saint Augustin (réalisée de 1371 à 1375)."[Ballard 1992:85], cité par Larwill 1934:10-11.

<sup>74</sup> Ballard 1992:86.

<sup>75</sup> Cité par Mounin 1955:28 & Ballard 1992:88.

anglais, qui devait être la première d'une longue série.<sup>76</sup> Ce phénomène est d'autant plus important que la langue anglaise n'est alors guère utilisée pour écrire. De sorte que d'une façon générale, "plus que dans la littérature, c'est dans la traduction que la langue vulgaire s'affirme."<sup>77</sup>

Les ébauches théoriques qui jusqu'à lors surgissaient çà et là de façon ponctuelle et somme toute assez allusive, revêtent désormais un aspect relativement plus élaboré dans la mesure où les auteurs de traductions semblent vouloir mettre à plat les composantes essentielles de leur travail. C'est le cas de John Purvey, collaborateur et disciple de Wyclif, composant le prologue de la seconde édition vers 1395, décrit les quatre étapes du processus traductionnel:

- (1) a collaborative effort of collecting old Bibles and glosses and establishing an authentic Latin source text;
- (2) a comparison of the versions;
- (3) counselling 'with old grammarians and old divines' about hard words and complex meanings; and
- (4) translating as clearly as possible the 'sentence' (i.e. meaning), with the translation corrected by a group of collaborators. "<sup>78</sup>

Ainsi, établir un authentique texte source constitue la première démarche du traducteur, et cette affirmation donne une idée claire de l'importance désormais accordée à la notion d'original. En effet, lui donner la priorité est sans nul doute significatif d'un souci de rigueur, d'une volonté d'aborder l'opération traduisante de façon plus méthodique. Ce qui passe, cela va sans dire, par un véritable travail d'exégèse que motive la recherche du sens plutôt que celle des mots à proprement parler. Comme le précise justement Bassnett-McGuire, Purvey sait se détacher des mots eux-mêmes pour aller vers les idées en vue de toucher un vaste public. Tandis que les œuvres érudites n'atteignent qu'une élite, l'activité traduisante s'oriente ouvertement vers une audience de plus en plus large, s'adaptant ainsi aux nouveaux besoins caractéristiques de l'époque.

Van Hoof indique à ce propos que "c'est la renaissance, qui, éprouvant le besoin d'inventer des termes pour désigner des réalités nouvelles, façonne une notion entièrement neuve de la traduction."<sup>79</sup> Il signale également que "l'introduction du vocable *traducere* par les humanistes italiens, et en particulier par Bruni (...) met fin à la multiplicité synonymique qui a régné jusque là."<sup>80</sup>

Leonardo Bruni, dit Leonardo Aretino (1370-1444), expose un certain nombre de principes dans son *De interpretatione recta* en 1420. Gérard de Crémone a déjà soulevé

---

<sup>76</sup> Bassnett-McGuire 1980:46: "The first translation of the complete Bible into English was the Wycliffite Bible produced between 1380 and 1384, which marked the start of a great flowering of English Bible translations". Savory (1957:39) note que la traduction de Wycliffe, de même que celles plus tardives de Tyndale et Coverdale, ne sont pas comparables à la brillante version de Luther.

<sup>77</sup> Van Hoof 1991:121.

<sup>78</sup> Bassnett-McGuire 1980:47.

<sup>79</sup> Van Hoof 1991:31.

<sup>80</sup> Ibid.

ce point au XIII<sup>e</sup> siècle, et il sera repris par Dolet au XVI<sup>e</sup>, mais l'humaniste italien " est sans doute l'un des premiers théoriciens à avoir insisté sur la nécessité de bien connaître les deux langues sur lesquelles on travaille " <sup>81</sup>

Cet aspect, certes fondamental, est seulement l'un des préliminaires sur lesquels Bruni construit sa conception de la bonne façon de traduire. Aussi convient-il de mettre tout particulièrement l'accent sur le fait qu' " il semble avoir été l'un des premiers à aborder le problème de la fidélité et du littéralisme avec une certaine rigueur scientifique. " <sup>82</sup>

Comme nombre d'autres auteurs, il évoque lui-aussi la métaphore qui rapproche le traducteur du peintre. Mais contrairement à beaucoup, il ne considère pas que le traducteur traduit un texte original comme le peintre peint un 'objet réel'; il choisit plutôt de le comparer au peintre qui copie une oeuvre originale:

" Those who learn to paint by trying to copy an existing painting ponder the problem of how to transfer the shape, the stance, the gait, and the contours of the body not as they would make them, but as somebody else did make them. The same process occurs in translation: the translator transforms himself into the original author with all his mind, will, and soul, and he also ponders the problem of how to transform the shape, the stance, the gait, the style, and all the other features, and how to express them. The result will be a wonderful translation. " <sup>83</sup>

Ce serait donc vraisemblablement plutôt l'écrivain que Bruni comparerait au peintre, le traducteur apparaissant pour sa part sous les traits d'un réécrivain, c'est-à-dire quelqu'un qui réécrit un même texte avec d'autres matériaux. Dans une certaine mesure, il est libre de choisir parmi ces matériaux ceux qu'il juge les plus adéquats, mais contrairement à l'écrivain, il n'en fait pas ce qu'il veut: il se doit de respecter le texte de l'auteur. Ces nuances sont d'autant plus importantes qu'elles ne semblent pas figurer chez d'autres penseurs, et qu'elles sont le signe d'une approche subtile des questions de traduction. En effet, il ne s'agit pas ici d'opposer l'écrivain au traducteur, mais bien plutôt d'envisager leurs points communs et leurs différences, ce qui pourrait être l'annonce d'une démarche non plus dualiste, mais dialectique.

La question de savoir s'il faut traduire le sens ou les mots confirme à l'évidence ce que nous supposons: loin d'opter pour l'une ou l'autre priorité exclusivement -à l'instar de la grande majorité de ses prédécesseurs, de ses contemporains et de ceux qui viendront après lui-, Bruni estime que l'une ne peut aller sans l'autre, qu'elles sont complémentaires, et que c'est du tout qu'elles constituent dont nous avons besoin. Ce

---

<sup>81</sup> Ballard 1992:94. Lefevre (1992:81-86) propose une traduction anglaise d'un long extrait de "*The Right Way to Translate*".

<sup>82</sup> Ibid.

<sup>83</sup> Leonardo Bruni, extract from *De interpretatione recta* (" *The Right Way to Translate* "), 1420, in Lefevre 1992:84.

qu'il exprime avec tant de simplicité et de clarté qu'on se demande comment il est possible de voir les choses différemment:

“ Since all good writers (...) combine what they want to say about things with the art of writing itself, a translator worthy of that name must serve both masters (...) both style and substance ”<sup>84</sup>

L'écrivain exprime un certain sens dans un certain style, et le traducteur doit pour ainsi dire se mettre dans la peau de celui-ci afin de saisir toutes les subtilités de son texte (ce qui implique une compréhension sans faille de la langue de départ), et de tâcher d'en réexprimer la teneur à la fois sémantique et stylistique dans une langue d'arrivée qu'il maîtrise parfaitement. C'est bien sur la complémentarité de ces deux aspects que Bruni fait nettement porter l'accent. On peut supposer qu'il insiste d'autant plus que ce point n'a guère été soulevé, et il en fait pour ainsi dire sa règle d'or, ce qu'il affirme sans ambages:

“ For this is the highest rule of translation: that the shape of the original text should be kept as closely as possible, so that understanding does not lose the words any more than the words themselves lose brilliance and craftsmanship. ”<sup>85</sup>

Leonardo Bruni fait donc visiblement figure d'exception parmi les nombreux personnages qui participent de l'évolution historique de la traductologie: il semble que ce penseur soit parvenu, à contre-courant, à élaborer des conceptions fondamentalement dialectiques. Mais sa démarche, même si l'on peut en retrouver certains aspects plus ou moins sous-jacents dans les positions d'autres auteurs, demeure néanmoins relativement marginale.

Rome connaît alors l'un des premiers grands moments de traduction sous la papauté de Nicolas V (1447-1455). Dans l'ensemble, les préfaces montrent une même distance vis-à-vis du mot à mot, et l'on commence à s'intéresser au style, ou plus précisément aux étoffements, aux retranchements et autres modifications que l'on s'autorise désormais. Une traduction anonyme de 1490 en offre une illustration intéressante:

“ Le traducteur de "Lucan, Suetoine et Saluste" annonce qu'il a d'abord traduit ces trois auteurs séparément et puis réuni le tout en un seul ouvrage qui constitue une sorte de Lucain plus complet. ”<sup>86</sup>

Les limites de la traduction semblent encore bien vagues, et en général le souci de littéralité cède devant l'impératif du style et de la lisibilité: on ajoute, on retranche et on modifie en vue d'obtenir un texte clair parfaitement accessible aux lecteurs de langues dites vulgaires. Charles VIII (1483-1498) encourage de nombreuses traductions, ce qui n'est pas le cas de Louis XII (1498-1515) dont le règne promeut cependant la traduction poétique.

---

<sup>84</sup> Ibid. pp. 83-84.

<sup>85</sup> Ibid. p. 85.

<sup>86</sup> Larwill 1934:26, cité in Ballard 1992:97.

“ Ainsi donc, dès la fin du XVe siècle, tant par la reprise de traductions antérieures que par la perpétuation de leur méthode, on s'achemine vers un style de traduction qui culminera avec Amyot et qui parfois même annonce les libertés que Perrot d'Ablancourt prendra avec le texte pour le rendre accessible. Ce qui existe de théorisation à l'époque est généré essentiellement par la traduction de textes littéraires ou historiques. Les préfaces laissent paraître la perception d'un certain nombre de problèmes mais on ne rencontre pas de formulation théorique globale. ”<sup>87</sup>

En dépit de contributions originales comme celles de Léonardo Bruni, les méthodes de traduction les plus courantes consistent de plus en plus à privilégier le sens aux dépens du style, et cette tendance se confirmera par la suite.

### Conclusion

Ce second chapitre avait pour objectif de mettre en évidence l'enracinement de la dualité dans les pratiques et les théories de la traduction au Moyen Age. Cette époque a connu en quelque sorte, nous semble-t-il, un renversement de situation qui confirme la prépondérance d'une bipolarisation des thèmes fondamentaux. En effet, si pendant l'Antiquité Cicéron, Horace et Jérôme s'attachent à traduire essentiellement le sens plutôt que les mots, c'est aux mots plutôt qu'au sens que Philon et Boèce accordent le plus d'attention. Sous l'influence de leur travail sur les textes religieux qu'ils veulent rendre accessibles à un plus vaste public, ils donnent naissance à un courant de 'traduction-vulgarisation' qui prend pour ainsi dire le contre-pied du phénomène de 'traduction-érudition' de la période précédente.

Dès la chute de l'empire romain, au début du Moyen Age, on voit donc s'affirmer la prépondérance de la traduction des mots sur la traduction du sens. Et en fait, quels que soient les débats théoriques, il semble que ce soit toujours deux pôles qui s'opposent mutuellement, l'un excluant l'autre jusqu'à ce que le rapport de force s'inverse; ce qui conforterait l'analyse selon laquelle les problèmes de traduction seraient appréhendés dans une perspective dualiste. Les rares théorisations ont aussi un caractère empirique très marqué. D'autre part, les activités de traduction de vulgarisation ne sont pas aussi négligeables qu'on pourrait le croire à priori, et leur développement commence à s'organiser à partir du IXe siècle, même si l'on demeure plongé dans une relative obscurité du VIIe au XIIe siècles.

Dans l'ensemble, on distingue assez mal la traduction de l'écriture; et la notion de document original est encore bien floue: on traduit souvent à partir d'une traduction, elle-même réalisée à partir d'une traduction, et ainsi de suite. En outre, le simple fait de recopier un texte est souvent perçu comme un acte de traduction. Dans ce contexte, il

---

<sup>87</sup> Ballard 1992:103.

convenait de remarquer les traductions originales et les commentaires de Grammaticus aux Xe et XIe siècles.

Nous avons eu l'occasion de rappeler ensuite que, l'empire romain s'étant effondré, l'activité traduisante s'est vigoureusement développée dans le giron de la civilisation arabe qui était alors florissante. Bagdad et Cordoue en offrent toutes deux des témoignages convaincants. Les questions que soulève alors la traduction du Coran ravivent un courant de méfiance, voire d'hostilité, vis-à-vis de l'activité traduisante, et la dyade 'traduction-révélation/traduction-blasphème' affleure de nouveau. De sorte que l'on est amené à constater, au coeur du Moyen Age, que des perspectives dualistes s'enchaînent les unes aux autres de manière cyclique. Certains traducteurs, comme Hunayn Ibn Ishaq (IXe siècle) en particulier, contribuent à asseoir la réputation de l'école de Bagdad. Mais il est généralement admis que c'est au XIIe ou au XIIIe siècle qu'apparaît le travail du traducteur au sens propre du terme.

L'empire arabe décline à partir du XIe siècle, et Tolède assume dès lors un rôle de transition entre les mondes musulman et chrétien, ce qui se manifeste à travers le développement de la traduction de textes arabes en latin. Et au siècle suivant, cette même ville voit se réunir en son sein un véritable Collège de traducteurs dont les travaux et les méthodes rigoureuses ne se fondent plus seulement sur l'empirisme traditionnel, et permettent ainsi de donner à la traduction davantage d'assise. Un certain nombre d'exigences s'affirment, le concept d'original émerge, et à la maîtrise des diverses langues en présence vient s'ajouter la nécessité de connaître le sujet traité.

Qui plus est, une relative liberté par rapport au texte source est alors de mise: on s'efforce en effet de traduire pour le public de la langue cible, et cette priorité implique d'accorder une moindre importance, voire de négliger, les nuances propres à l'original. Texte source vs. texte cible, ou auteur vs. lecteur, on voit encore se dessiner là les deux pôles d'une dichotomie, à travers laquelle se profile la logique de la dyade qui semble informer l'essentiel des enquêtes traductologiques. A croire qu'indépendamment du thème en question, deux éléments se partagent les faveurs de l'opinion, la supériorité de l'un sur l'autre étant interchangeable selon les époques et les lieux. Et le pôle dominé deviendra sans doute dominant à son tour puisqu'ils s'inscrivent tous deux dans une succession apparemment sans fin. Il apparaît en effet que l'on puisse faire l'hypothèse d'un enchaînement continu de cycles dualistes.

Cette logique se verrait ensuite confortée – toujours, bien entendu, selon notre propre lecture de l'histoire – dans la période qui s'étend de la fin du Moyen Age à la Renaissance, où nous avons essayé de souligner la perpétuation de ces approches dyadiques. Nous avons cru bon, en particulier, de mettre l'accent sur la confirmation de la primauté du sens sur les mots, car il nous a semblé que cette dyade était l'une des plus récurrentes. Vers la fin du XIVe siècle, elle est au centre de nombreuses préoccupations, comme en attestent les préfaces qui se développent à l'époque.

Ces réflexions théoriques indiquent aussi la supériorité de l'original sur la traduction, qui s'en trouve ainsi dévalorisée, cette conception binaire reflétant vraisemblablement la suprématie du latin sur les langues dites vulgaires. Néanmoins, la traduction n'est plus un exercice de style pour érudits; elle participe nettement d'un courant de vulgarisation

qui compte de grands noms parmi ses défenseurs, comme celui de Dante par exemple. Ou de John Wyclif, auteur de la première traduction intégrale de la Bible en anglais. Son collègue, John Purvey, s'investira dans des réflexions théoriques assez élaborées, parmi lesquelles se distingue son étude des quatre étapes de l'activité traduisante.

Dans l'ensemble, les XIVe et XVe siècles prennent leurs distances vis-à-vis du mot à mot afin de privilégier le point de vue du lecteur de la langue cible. En s'éloignant ainsi de la littéralité pour faciliter la lecture, les traducteurs sont amenés à reconsidérer l'importance du style, mais pas au point que cet intérêt occulte celui qu'ils cultivent pour le sens. Il semble en effet que se trouve condensé dans ce terme l'essentiel des démarches pratiques et théoriques. Le sens sort victorieux de tous les duels: il parvient à vaincre les mots, et le style; et il a plus de poids que les autres polarisations (comme auteur/lecteur, ou langue source/langue cible) qui demeurent à l'arrière plan.

Nous avons tenu à souligner la position de Leonardo Bruni (1420), qui fait figure d'exception. Ses perspectives s'avèrent empreintes d'une certaine rigueur scientifique qui l'amène, semble-t-il, à se distinguer du courant dualiste dominant. Son originalité transparait de façon significative dans sa reformulation de la célèbre métaphore du peintre: contrairement à la plupart des penseurs qui dressent une analogie entre le traducteur et le peintre, il considère pour sa part qu'il est plus juste de comparer l'écrivain au peintre, dans la mesure où le traducteur peint, lui, à partir d'un original. Son exigence de rigueur le conduit en outre à envisager de façon radicalement différente le débat qui oppose le sens aux mots: loin de prendre position pour l'un aux dépens de l'autre, il met l'accent sur leur complémentarité, passant ainsi d'un point de vue dualiste à une conception dialectique que nous avons rapprochée de la philosophie triadique de Peirce.

## Chapitre III

### L'ÉPOQUE MODERNE

#### L'ÉVOLUTION DYADIQUE DE L'HISTOIRE DE LA TRADUCTION

#### Introduction

Nous allons voir que de la Renaissance au siècle des lumières, l'histoire des pratiques et des théories de la traduction poursuit son évolution de manière fondamentalement dualiste. Les tenants de la littéralité ont du mal à se faire entendre tant l'heure est aux imitations enjolivantes, que l'on connaît sous le nom de belles infidèles; mais les deux positions continuent à s'opposer l'une à l'autre.

En marge de ce courant dominant, nous serons amenée à repérer un certain nombre d'exceptions – et non des moindres – qui présentent la particularité de transcender les traditionnelles approches dyadiques, en leur substituant la volonté de rechercher un équilibre entre deux extrêmes. Nous essaierons de montrer en quoi les démarches d'Amyot, de Tytler, et de Dryden, peuvent être rapprochées de la philosophie de Peirce.

#### 1. Le XVIe siècle

##### *La fidélité à l'original s'oriente vers l'imitation créative*

Bien que certains problèmes soient abordés avec précision, les réflexions théoriques demeurent marginales. Néanmoins, les activités de traduction connaissent dans l'ensemble un développement remarquable. Alors qu'au début du Moyen Age elles étaient assez rares, elles évoluent au fil des siècles de façon significative, au point que d'après Ballard, on puisse étendre à l'Europe l'estimation de Savory selon laquelle:

“ The age of the first Elizabeth [1558-1603] was also the first great age of translation in England, even as the age of the second Elizabeth is the second such era of copious translation. ”<sup>88</sup>

Bien que ce premier essor considérable soit connu sous le nom de 'période Elisabéthaine', il s'étend en réalité du règne d'Henry VIII (1509-1547) jusqu'au milieu du XVIIe siècle.<sup>89</sup> Ballard souligne à juste titre que le phénomène de multiplication des textes traduits qui marque la Renaissance caractérisera plus tard l'après seconde guerre mondiale; ces deux périodes apparaissent comme la conséquence d'un même type d'événements historiques déterminants qui changent radicalement le cours de l'histoire.

L'auteur retient principalement "la chute de l'empire romain d'Orient, l'humanisme et la redécouverte de l'Antiquité, l'invention de l'imprimerie, et puis les controverses liées à

---

<sup>88</sup> Savory 1957:39, cité in Ballard 1992:91 qui note "translating" à la place de la seconde occurrence de "translation".

<sup>89</sup> Cf. Cohen 1962:9.

la Réforme"<sup>90</sup> au nombre des facteurs responsables du développement de la traduction au XVI<sup>e</sup> siècle. C'est en particulier sous l'effet d'une demande accrue de traductions en langues vulgaires que,

“grâce aux "translateurs", la Renaissance prend alors son vrai visage, celui d'une aire de vulgarisation massive rendue possible par l'avènement de la civilisation écrite.”<sup>91</sup>

Elle se présente aussi à cette époque comme un moyen d'accéder aux civilisations du passé, au point qu'elle est d'ailleurs conçue comme "l'horizon de toute écriture. Elle est la matrice de ce que l'on commence justement à appeler l'écrit"<sup>92</sup>. Au début du seizième siècle, Erasme (1466-1536) applique à sa manière "le principe de retraduction des originaux": il compare, comme le précise Ballard, les manuscrits grecs, les versions latines et les interprétations théologiques afin de reconstituer l'original.<sup>93</sup> Sa traduction anglaise du *Nouveau Testament*, qui paraît dès 1505, s'adresse à des érudits. Bien qu'il recommande aussi la lecture de la Vulgate -le texte latin de référence-, Erasme s'érige lui-même en défenseur de la traduction en langue vulgaire:

“Je ne suis donc pas du tout d'accord avec ceux qui voudraient empêcher la Sainte Ecriture d'être lue par les ignorants et traduite en langues vulgaires”<sup>94</sup>

Du Bellay prône quant à lui, dans *La Défense et Illustration de la langue française* (1549), “la création, l'invention”.<sup>95</sup> Si sa position se distingue de la conception particulièrement noire de 'traducteur paria' qui se développait concurremment, et à laquelle nous avons eu l'occasion de faire allusion, ce penseur se montre néanmoins très critique: il dénonce l'absence de créativité du traducteur, et relègue son activité à un rang subsidiaire (surtout en matière de poésie), lui préférant celle plus libre dévolue aux auteurs originaux.

On sent à nouveau chez Jacques Amyot (1513-1593), qui est sans doute l'un des traducteurs français les plus connus, une préoccupation d'ordre artistique:

“L'office d'un propre traducteur ne gist pas seulement à rendre fidelement la sentence de son auteur, mais aussi à adombrer la forme du style et manière de parler d'icelui.”<sup>96</sup>

Cet équilibre, qui est à recréer entre deux tendances aux antipodes l'une de l'autre, est rarement mis en évidence. Bien au contraire, l'usage qui fait la norme se limite pour

---

<sup>90</sup> Ballard 1992:91.

<sup>91</sup> Van Hoof 1991:31.

<sup>92</sup> Berman, "De la translation à la traduction", T.T.R. vol. 1/1 (1er semestre) 1988:25, cité in Ballard 1992:92.

<sup>93</sup> La position de Desiderius Erasmus est résumée dans l'extrait de lettre publié in Lefevre 1992:60.

<sup>94</sup> Erasme cité in Halkin 1978:162 & Ballard 1992:139.

<sup>95</sup> Ibid. p. 119.

<sup>96</sup> Cité in Cary 1963:17 & Ballard 1992:123.

l'essentiel à opposer le sens aux mots, quasiment sans envisager la situation de traduction autrement que de façon dyadique. Amyot semble faire figure d'exception en soutenant que le traducteur ne saurait se contenter d'être fidèle aux mots et de négliger le style. La fidélité consiste précisément à rendre compte à la fois du fond et de la forme, et revient donc à envisager la traduction comme résultant de cette complémentarité. Cette conception dialectique distingue le travail d'Amyot des perspectives dualistes traditionnelles:

“ Les théoriciens ont volontiers campé le traducteur en face de l'auteur tantôt comme un rival, tantôt comme un serviteur. Bien peu ont aperçu le terme complémentaire de l'équation, à savoir le rapport qui existe entre le traducteur et ses lecteurs. Cette dépendance, Amyot en était pénétré. Et c'est parce qu'il a traduit en pensant à son public autant qu'à l'auteur qu'il a fait œuvre non seulement plaisante mais vivante et, en fin de compte, durable. ”<sup>97</sup>

De Seyssel en 1509 et Du Bellay en 1549 veulent élever et enrichir la langue française grâce à la traduction de textes latins, mais cela donne lieu à une tendance à latiniser le français qui sera elle aussi critiquée, par Dolet entre autres. La méthode de de Seyssel est indirecte et relève du travail en équipe comme en témoigne le titre de la traduction de *l'Anabase*, publiée en 1529.<sup>98</sup> D'autre part, du Bellay s'insurge contre les "traditeurs"<sup>99</sup> :

“ La Pléiade, qui se propose de restaurer la poésie française en instaurant l'usage exclusif du français, qu'elle veut hisser au niveau du latin, s'érige un peu en tribunal. Joachim du Bellay, en particulier, dans sa *Défense et Illustration de la langue française* (1549), part en guerre contre les mauvais traducteurs. ”<sup>100</sup>

La traduction poétique se montre assez libre par rapport aux originaux, et l'on recourt fréquemment à la paraphrase. Car "traduire ne suffit plus, il faut imiter." On délaisse désormais "la copie servile" pour une "transposition plus (...) intelligente." Et Van Hoof souligne cette "orientation toute nouvelle que la Pléiade imprime à la traduction des Anciens dans la seconde moitié du [XVIe] siècle."<sup>101</sup> L'auteur précise que "dans leur aveugle imitation des Anciens", les "traducteurs-poètes" de la Pléiade introduisent

---

<sup>97</sup> Cary 1963:21, cité in Ballard 1992:124.

<sup>98</sup> Ce titre est le suivant: *Histoire du voyage que fait Cyrus à l'encontre du roi de Perse, Artaxerse, son frère*, contenue en sept livres écrits par Xenophon, auteur grec, traduit premièrement en latin par Jean Lascaris, homme docte consommé en la langue grecque et le restaurateur d'icelle, et de latin en vulgaire français par Cl. de Seyssel, cité in Van Hoof 1991:31.

<sup>99</sup>“ Mais que diray-je d'anciens, vraiment mieux dignes d'estre appelez traditeurs, que traducteurs? ” Du Bellay, cité in Horguelin 1981:58, et Larose 1989:121, lequel remarque qu'à cette époque il était plus facile de traduire en français la formule *traduttore, traditore*.

<sup>100</sup> Ibid. pp. 35.

<sup>101</sup> Cf. *ibid.* p. 36.

"quantité d'innovations archaïsantes" et de "néologismes ridicules". Cependant, ils ont le mérite d'avoir remis à l'honneur "la traduction d'après les originaux eux-mêmes."<sup>102</sup>

En 1556, Fausto da Longiano Sebastiano publie à Venise *Del modo de lo tradurre d'una lingua in altra seconda le regole mostrate de Cicerone* qui met en scène deux personnages, l'un partisan de la traduction mot à mot, et son adversaire soutenant la traduction de l'idée. Un spectateur intervient pour tenter de concilier les deux positions extrémistes en proposant un compromis: l'auditoire se trouve alors divisé en trois, les tenants du compromis entre le mot et l'idée venant s'ajouter aux défenseurs du mot et à ceux de l'idée.

En retravaillant les concepts apparus d'abord chez Cicéron et Horace, Sebastiano interprète à sa manière la situation traductionnelle: il estime "souhaitable de pratiquer un littéralisme dont les limites seront les normes de la langue d'arrivée",<sup>103</sup> et il insiste sur la nécessité de définir la traduction. Celle-ci se rapproche de l'herméneutique dès que le texte est difficile et demande à être interprété.<sup>104</sup>

William Tyndale (1494-1536) entreprend pour sa part de traduire le *Nouveau Testament* à Londres en 1523. Il veut réfuter l'assertion établie selon laquelle la langue vulgaire est incapable de rendre convenablement l'original, ce qui lui vaudra d'être pendu et brûlé. Cependant, il a fixé "à jamais le caractère de la traduction biblique anglaise." Sa traduction de l'*Ancien Testament*, achevée par le moine Augustin Miles Coverdale (1488-1568), est ensuite adoptée officiellement par Henri VIII, et une deuxième édition paraît en 1537.

D'autres traductions des textes sacrés sont données, et se caractérisent dans l'ensemble par "une langue simple, sans pédanterie mais aussi sans trivialité (...) créant une prose biblique dont l'influence sera prépondérante sur toute la littérature anglaise."<sup>105</sup> On traduit alors beaucoup d'ouvrages littéraires du latin et du grec, mais aussi directement du français, de l'italien et de l'espagnol, tandis que le domaine des langues germaniques n'attire que de rares traducteurs.<sup>106</sup>

En Allemagne, l'un des personnages les plus importants parmi ceux qui participent à l'évolution des perspectives théoriques sur l'activité traduisante est Martin Luther (1483-1546). Il est "undoubtedly the dominant figure in the field of translation during the 16th century".<sup>107</sup> En quelques mois seulement, il traduit le *Nouveau Testament* (1521) et prolonge jusqu'en 1534 sa traduction de l'*Ancien Testament*. Dès 1530, il compose *Ein Sendbrief vom Dolmetschen*, où il accorde en général une importance prépondérante à la langue cible même s'il préfère parfois, pour assurer la qualité de sa traduction, coller au texte source, comme en témoigne le passage suivant:

---

<sup>102</sup> Ibid.

<sup>103</sup> Ballard 1992:96.

<sup>104</sup> Cf. Renner 1989:102 & 121, cité in Ballard 1992:96-97.

<sup>105</sup> Cf. Van Hoof 1991:126-127.

<sup>106</sup> Cf. ibid. pp. 127-133.

<sup>107</sup> Cf. Nida 1964:14.

“ je ne me suis pas détaché trop librement des lettres, mais j'ai pris grand soin avec mes aides de veiller, dans l'examen d'un passage, à rester aussi près que possible de ces lettres sans m'en éloigner trop librement. (...) j'ai préféré porter atteinte à la langue allemande plutôt que de m'éloigner du mot ”<sup>108</sup>

C'est pour adapter son texte au public de la langue cible qu'il est amené à créer divers aménagements qu'on lui a reproché. Son objectif est de ne pas latiniser l'allemand, mais au contraire d'écrire dans cette langue de façon naturelle ou idiomatique.

“ Ce n'est pas aux mots de la langue latine que l'on doit demander comment il faut parler allemand, comme le font ces ânes; mais c'est à la mère dans son foyer, aux enfants dans les rues, à l'homme du commun sur la place du marché qu'il faut le demander en lisant sur leurs lèvres comment ils parlent, et c'est d'après cela qu'il faut traduire, car ainsi ils comprendront et se rendront compte qu'on leur parle allemand ”<sup>109</sup>

Mais si Luther souligne que c'est la langue d'arrivée (LA) qui doit guider le travail du traducteur, non pas la langue de départ (LD), ce choix semble en fait déterminé par un objectif qui transcende la dualité immédiate de l'activité traduisante, à savoir la création d'un équilibre entre LD et LA. C'est ce troisième terme qui permet de créer un lien entre les deux premiers, et qui par conséquent leur donne sens.

On peut estimer que l'auteur ne s'attarde pas sur ce troisième élément et s'attache à rappeler l'importance de la LA parce qu'on l'a certainement trop négligée au profit de la LD. Ses propos prennent ainsi un tour dyadique dans la mesure où il défend un élément en l'opposant à un autre; il apparaît indubitable qu'en prenant part à ce type de controverses, il contribue à les valider. Mais son œuvre témoigne sans conteste du fait qu'il avait conscience de la nécessité d'établir un équilibre dialectique entre les langues source et cible, et que c'est précisément pour rétablir cet équilibre qu'il fallait, à son époque, insister sur la LA.

Il appuie sa justification sur de solides arguments, et la qualité des résultats qu'il obtient dans le domaine biblique notamment est tout à fait remarquable. On a d'ailleurs “ beaucoup souligné le caractère fondateur de la *Bible* de Luther ”, qui est à l'origine non seulement d'un “ parler populaire généralisé ” mais aussi de “ la première grande œuvre allemande. ”<sup>110</sup> En tant que zone d'échanges interlinguistiques, la traduction apparaît comme le lieu de rencontre de langues étrangères les unes aux autres, et incite chacune à forger sa propre identité par comparaison, c'est-à-dire en se confrontant aux différences des autres. Parce qu'il consiste à développer une nouvelle relation entre le latin et

---

<sup>108</sup> Luther (1530) cité in Ballard 1992:143. Voir aussi l'extrait traduit en anglais par Lefevre (1992:16-17) où Luther explique qu'on lui a volé sa version du Nouveau Testament, qu'on en a interdit la publication et que, recopiée presque mot pour mot, elle fut vendue sous le nom d'un autre.

<sup>109</sup> Luther cité in Van Hoof 1991:214.

<sup>110</sup> Cf. Ballard 1992:143-144 qui cite Berman 1984:46-47.

l'allemand, le travail de Luther permet de conforter l'autonomie de la langue allemande: il contribue à son perfectionnement en s'engageant plus avant dans les voies qu'elle a esquissées avec une assurance encore trop défailante.

C'est donc dans le domaine de la traduction qu'on voit ici s'affirmer et s'affiner les caractères déterminant la spécificité intrinsèque d'une langue: en traduisant la Bible, Luther a contribué à améliorer et à fixer une forme acceptable d'allemand littéraire.<sup>111</sup> En résumé, "la qualité de la traduction luthérienne en a fait un monument d'une importance primordiale non seulement pour l'histoire de la traduction, mais aussi pour la littérature allemande toute entière."<sup>112</sup> Louant la valeur de ce travail, Cary en souligne néanmoins les limites:

“ Cette Epître de la traduction contient des affirmations tranchantes d'une haute importance. Cependant, il faut attendre Etienne Dolet pour voir formuler une véritable théorie de la traduction. ”<sup>113</sup>

En ce qui concerne la terminologie de la traduction, il convient de remarquer que le vocable *traduire* n'existait pas en français avant le XVIe siècle. Comme le rapporte Larose, il trouve son origine dans un "très vieux verbe latin irrégulier dont les formes à l'infinitif présent étaient *transfere*, et au participe passé, *translatus*."<sup>114</sup> *Interpres*, poursuit Larose, désignait le traducteur en latin courant, comme jadis *dragoman* en égyptien, *drogman* en italien (*drogomanno*) qui provient du *tardjouman* arabe, émanant lui-même de l'assyrien *ragamou*. Molière parlera quant à lui de *truchement*.

“ C'est en 1539 que l'humaniste, lexicographe et traducteur Robert Estienne a lancé le vocable "traduire"; l'année suivante, Etienne Dolet enchaînait sur "traduction" et "traducteur". ”<sup>115</sup>

C'est d'ailleurs à partir de cette même date que se répand avec force une conception négative de la tâche du traducteur qu'on se représente alors comme un labeur pénible et dégradant:

“ L'image de traducteur paria et tâcheron méconnu est repérable à partir des années 1540. ”<sup>116</sup>

On recense ainsi de nombreux exemples de commentaires plaintifs ou désabusés du type de celui-ci, rédigé en 1545 par Hugues Salel:

“ Car quoy que face ung parfaict traducteur,  
Tousjours l'honneur retourne à l'inventeur. ”<sup>117</sup>

---

<sup>111</sup> Cf. Savory 1957:39.

<sup>112</sup> Van Hoof 1991:214.

<sup>113</sup> Cary 1955:17.

<sup>114</sup> Larose 1989:3. Voir aussi Peraldi 1978:110-112.

<sup>115</sup> Cary 1963:6.

<sup>116</sup> Guillerm 1980:10, cité in Ballard 1992:118.

<sup>117</sup> Horguelin 1981:55, cité in Ballard 1992:118.

Estienne Dolet (1509?-1546) est un personnage mystérieux que Cary contribuera à faire connaître comme "traducteur martyr et père fondateur de la traductologie française".<sup>118</sup> S'appuyant sur Cary, Nida souligne que "the credit for the first formulation of a theory of translation must go to Etienne Dolet".<sup>119</sup>

Parmi ses travaux, qui jouent un rôle important au sein des efforts de théorisation jalonnant l'histoire, on retiendra son projet d'un ouvrage général sur la langue française<sup>120</sup> qui aboutira à la publication, en 1540, de *La manière de bien traduire d'une langue en aultre: davantage, de la Punctuation de la langue Françoise: plus des accents d'ycelle*, laquelle remporta un vif succès et connut plusieurs rééditions. "Dolet estime qu'il y a cinq principes à respecter pour bien traduire :

1. "Il faut que le traducteur entende parfaitement le sens et la matière de l'auteur qu'il traduit".
2. qu'il connaisse parfaitement les deux langues sur lesquelles il travaille.
3. "Il ne se fault pas asservir jusques à la que l'on rende mot pour mot (...) sans avoir esgard à l'ordre des mots, il s'arrestera aux sentences, et fera en sorte que l'intention de l'auteur sera exprimée, gardant curieusement la propriété de l'une et l'autre langue".
4. Eviter les néologismes, les emprunts. Se conformer à "l'usage commun"
5. "L'observation des nombres oratoires: c'est asscavoir une liaison et assemblément des dictions avec telle douceur, que non seulement l'ame s'en contente, mais aussi les oreilles en sont toutes ravies [...]".<sup>121</sup>

Bien qu'elles soient relativement générales et succinctes, les règles énoncées par Dolet concrétisent cependant "une prise de conscience plus synthétique des problèmes de la traduction que les simples préfaces qui l'ont précédé."<sup>122</sup> Ces cinq "commandements du traducteur", comme les dénomme G. Steiner, pourraient selon lui

---

<sup>118</sup> Ballard 1992:112. Voir aussi Boulmier 1857:1: "Le plus énergétique représentant de la renaissance intellectuelle en France, au seizième siècle, Estienne Dolet, l'imprimeur, l'humaniste, le cicéronien, naquit à Orléans en 1509, et peut-être le 3 août"; il fut brûlé avec ses livres le 2 août 1546 (cf. Ballard 1992:117).

<sup>119</sup> Nida 1964:15.

<sup>120</sup> *L'orateur français* devait traiter de "la grammaire, l'orthographe, les accents, la ponctuation, la prononciation, l'origine d'aucunes dictions, la manière de bien traduire d'une langue en autre, l'art oratoire, l'art poétique." Cf. Ballard 1992:110.

<sup>121</sup> Estienne Dolet 1540:13-19, cité par Ballard 1992:110-111 lequel précise entre parenthèses que "Les éléments qui ne sont pas entre guillemets sont notre formulation personnelle". Bassnett-McGuire (1980:54) rapporte elle aussi les principes de Dolet: "(1) The translator must fully understand the sense and meaning of the original, although he is at liberty to clarify obscurities. (2) The translator should have a perfect knowledge of both SL and TL texts. (3) The translator should avoid word-for-word renderings. (4) The translator should use forms of speech in common use. (5) The translator should choose and order words appropriately to produce the correct tone." Voir aussi les traductions de Lefevre 1992:27-28.

<sup>122</sup> Ballard 1992:111.

s'inspirer des réflexions du début du XVI<sup>e</sup> siècle, et même plus précisément de Leonardo Bruni.<sup>123</sup> Ballard y voit plutôt la filiation des idées de Cicéron. Il est clair en tous cas que la démarche de Dolet s'inscrit dans la logique de l'évolution historique des idées sur la traduction et de leurs réalisations pratiques: tout comme il se situe par rapport aux auteurs qui l'ont précédé (et qui, dans une certaine mesure, l'ont ainsi influencé), son comportement conditionne aussi celui de générations de traducteurs à venir, et certains se reconnaissent parfois dans ses premiers essais théoriques. Hurtado-Albir souligne à ce sujet que:

“ Les cinq règles d'Etienne Dolet sont indéniablement d'actualité et elles rejoignent en quelque sorte (...) les orientations de la "théorie du sens" de l'ESIT. ”<sup>124</sup>

Il convient de souligner que les cinq règles qu'établit Dolet font état, pour l'essentiel, de conceptions apparemment dualistes. Il oppose en effet le sens à la matière, la langue de départ (LD) à la langue d'arrivée (LA), le mot à l'intention, les nouveautés aux usages, et l'âme à l'oreille. Mais en mettant en évidence ces diverses dichotomies, l'auteur insiste sur les relations qui unissent leurs deux éléments, et sur le fait que le traducteur doit également les prendre en compte.

De sorte qu'il doit connaître à la fois le sens et la matière, la LD et la LA, et satisfaire tout autant l'âme et l'oreille. Il doit s'attacher à l'intention de l'auteur plus qu'aux mots qu'il emploie, et doit se conformer à l'usage plutôt que de créer des néologismes, mais les mots et les nouveautés ne sont pas à exclure des paramètres dont le traducteur tient compte. Même si elle n'apparaît pas franchement dialectique, la théorie de Dolet ne se confine pas non plus à des perspectives radicalement dualistes, ce qui explique peut-être que ses réflexions soient tenues pour la première théorie de la traduction.

Celui dont Cary dira qu'il "est notre plus grand théoricien de la traduction"<sup>125</sup> présente pour la première fois une description ordonnée des opérations de traduction qui, si elle n'est pas très détaillée, établit néanmoins une déontologie. Celle-ci se précise en effet à travers la dénonciation du mot à mot que viennent justifier explicitement les différences entre les langues.

“ Ce refus du mot à mot (au nom de la différence linguistique) déjà perceptible dans la pratique antérieure demeure sans aucun doute le facteur commun des traducteurs de ce siècle ”<sup>126</sup>

Dans ses aspects théoriques tout autant que dans ceux pratiques, la traduction est donc toujours sous le signe de l'opposition duelle du mot au sens. Cette tendance semble générale, et c'est dans ce contexte dualiste que s'inscrivent les travaux de Dolet. Cependant, s'il déconseille de s'asservir à la littéralité, il ne prend pas non plus le contre-

---

<sup>123</sup> Steiner:1978:246.

<sup>124</sup> Hurtado-Albir 1986:21.

<sup>125</sup> Cary 1963, cité in Ballard 1992:113.

<sup>126</sup> Ballard 1992:112. Ballard cite 4 auteurs du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle qui sont cités in Horguelin 1981:56-64.

ped de cette position, et son attitude semble ainsi relever davantage de la recherche compromissive d'un équilibre entre deux extrêmes. Sa démarche serait alors à rapprocher de celle des autres auteurs qui font exception en se détachant de la dualité pour tendre vers une mouvance dialectique que Peirce nommera la triadicité. Du point de vue de la théorie à proprement parler, les réflexions s'affinent, et les principes formulés par Dolet retiennent davantage l'attention des historiens que la démarche de Luther. Ainsi, s'appuyant sur un article de Cary, Nida considère que:

“ Despite the importance of Luther in the entire field of translation (...) the credit for the first formulation of a theory of translation must go to Etienne Dolet ”<sup>127</sup>

Bassnett-McGuire se montrera peut-être moins radicale ou plus nuancée en indiquant pour sa part que:

“ One of the first writers to formulate a theory of translation was the French humanist Etienne Dolet ”<sup>128</sup>

En conséquence, nous retiendrons l'importance généralement reconnue des travaux de Dolet dans le développement théorique des recherches sur la traduction. Son influence est si grande qu'on en oublierait presque les autres acteurs de l'histoire de la traduction. Ils sont nombreux en Europe à cette époque, et leur rôle est loin d'être négligeable, qu'il s'agisse de John Bourchier (Lord Berners, 1467-1553), de Sir Thomas More (1477-1535), de Juan Luis Vives (1492-1540), de Jean de la Brèche de Tours (1514-1583), de Jacques Pelletier du Mans (1517-1582), de Philemon Holland (1552-1637), ou de John Florio (1553-1625).<sup>129</sup> “ Le plus grand du siècle, cependant, reste incontestablement Jacques Amyot ”, au point que selon certains auteurs, “ les autres traducteurs de la seconde moitié du siècle font bien piètre figure. ”<sup>130</sup>

En effet, selon Van Hoof, Amyot traduit dans un langage dont la pureté et le naturel sont très appréciables, et il se montre fidèle à l'original qu'il suit pas à pas, au point, d'ailleurs, que “ cette fidélité même le fait tomber assez souvent dans la littéralité ”.<sup>131</sup> Dolet reste toutefois “ le premier à formuler de véritables règles dans un ouvrage entièrement consacré à la traduction ”, et à ce titre, il se révèle très influent. Ses principes sont notamment réitérés par George Chapman (1559-1634) selon lequel:

“ The work of a skilfull and worthy translator is to observe the sentences, figures and formes of speech proposed in his author, his true sence and height, and to adorne them with figures and formes of

---

<sup>127</sup> Nida 1964:15. Voir aussi Ballard 1992:114.

<sup>128</sup> Bassnett-McGuire 1980:54.

<sup>129</sup> Pour plus de détails sur ces auteurs, voir Savory 1957:39-40 et Lefevre 1992.

<sup>130</sup> Cf. Van Hoof 1991:37.

<sup>131</sup> Ibid.

oration fitted to the original in the same to which they are translated”<sup>132</sup>

Soulignant qu'il attache autant d'importance à l'intention présumée de l'auteur du texte original qu'à la compréhension du lecteur de la langue cible, Bassnett-McGuire résume ainsi les devoirs du traducteur selon Chapman:

“ (1) avoid word for word renderings;  
(2) attempt to reach the 'spirit' of the original;  
(3) avoid overloose translations, by basing the translation on a sound scholarly investigation of other versions and glosses. ”<sup>133</sup>

Chapman accorde beaucoup d'importance au caractère empathique de l'activité traduisante, et tourne en dérision la pratique du mot à mot en traduction littéraire, s'appuyant pour ce faire sur l'*Art poétique* d'Horace. Ballard dénonce précisément "le caractère spécieux de cette référence à Horace et à Cicéron" qui n'ont pas agit dans ce sens à proprement parler puisqu'ils considéraient alors la traduction essentiellement comme un exercice de rhétorique. Estimant que les natures distinctes des langues rendent impossible toute traduction littérale, Chapman propose

“ une position traductologique neuve, qui dépasse les problèmes formels de fidélité littérale et déplace le centre de réflexion vers le domaine de la création. ”<sup>134</sup>

Le souci de plus en plus prononcé de séduire un public en nombre croissant, associé à la conscience accrue des différences naturelles entre les langues, occasionne le rejet presque unanime du mot à mot, dont on retrouve encore la trace dans les écrits de Lalemant:

“ Si je l'eusse [l'auteur] voulu scrupuleusement tradlater et quasi de mot à mot, à peine eussé-je esté entendu ”<sup>135</sup>

Citons encore Brèche pour confirmer l'unanimité de cette position. En matière de fidélité, la littéralité s'avère une maladresse et cède le pas à une plus grande liberté qui permet précisément de rester fidèle à l'original:

“ De chascune langue on peut tradlater hors la contraincte de mot pour mot; mesme que, en ce ne faisant, on n'est pas moins fidelle interprete, mais moins lourd et rustic ”<sup>136</sup>

Par ailleurs, il faut signaler le développement des outils nécessaires à la traduction, et en particulier la parution de dictionnaires unilingues et bilingues. Notons également une

---

<sup>132</sup> Cité in Bassnett-McGuire 1980:55.

<sup>133</sup> Ibid. p. 55.

<sup>134</sup> Ballard 1992:131.

<sup>135</sup> Lalemant 1549, cité in Ballard 1992:112.

<sup>136</sup> Brèche 1550.cité in Ballard 1992:112.

diminution du volume des traductions réalisées à la fin du seizième siècle, lesquelles se font en outre l'écho des mêmes thèmes binaires d'une manière presque systématique. Ballard, s'appuyant sur l'ouvrage d'Horguelin, est ainsi amené à constater dans de nombreuses préfaces la répétition régulière de considérations relatives au dilemme du traducteur, au refus du mot à mot, à la distinction entre textes informatifs et esthétiques, ou encore à l'intraduisibilité.<sup>137</sup>

Outre Manche, après le travail considérable du grand translateur Geoffrey Chaucer (1340-1400), qui a le mérite d' "avoir le premier plié la langue anglaise à l'usage littéraire",<sup>138</sup> ou de John Bouchier (1467-1553) notamment, l'époque élisabéthaine se démarque par le caractère assez libre des traductions qui visent, dans l'ensemble, à transmettre un contenu informatif dans un style agréable, souvent pétri "des redondances sémantiques et rythmiques que l'on constate dans les traductions françaises dès le XIVE siècle."<sup>139</sup>

Parallèlement aux controverses sur le mot et l'idée, la conception que l'on a de ce qu'est un original évolue à travers des pratiques dont la traduction des *Vies* de Plutarque donne un exemple caractéristique: traduites en anglais par " Sir Thomas North (1579) non pas à partir du grec mais de la version française d'Amyot ", elles furent réutilisées par Shakespeare dans ses pièces romaines (*Coriolan*, *Jules César*, *Antoine*, et *Cléopâtre*).<sup>140</sup>

Ce genre de parcours s'avère typique des textes de la Renaissance, et nous induit par conséquent à croire qu'en ces temps là, la notion d'original (et a fortiori celle de traduction) était empreinte d'un flou artistique qui suffisait aux théorisations encore émergentes.

---

<sup>137</sup> Cf. Ballard 1992:124 & Horguelin 1981:68-74.

<sup>138</sup> Van Hoof 1991:122.

<sup>139</sup> Ballard 1992:126. Voir aussi Savory 1957:40.

<sup>140</sup> Ibid. pp. 127. Ballard s'appuie sur Cohen 1962:14-15.

## 2. Le XVIIe siècle

### Les "belles infidèles": des traductions libres, élégantes et inexactes

Si les "translateurs" du seizième siècle étaient soucieux d'instruire leurs contemporains, les traducteurs du dix-septième ont pour devise de plaire. Le grand siècle de Louis XIV, "imbu de sa supériorité, prétend mettre les Anciens au goût du jour."<sup>141</sup> Le domaine des textes religieux connaît un développement remarquable qui met un terme, pour ainsi dire, aux réticences de l'Eglise sur la traduction biblique, alors considérée dans l'ensemble comme une dégradation, voire une perversion du sens sacré. La méfiance à l'égard des Bibles en langues vernaculaires (dites vulgaires et tenues pour inférieures) était telle qu'au Moyen Age elle suffisait à rendre leurs possesseurs suspects d'hérésie. Cette position extrémiste se préparait sans doute depuis l'Antiquité où l'on défendait déjà la littéralité la plus rigoureuse en matière de traduction religieuse.

" Il faut attendre le pamphlet de du Bellay pour entendre proclamer et voir accepter l'idée que les langues ont des capacités égales ”<sup>142</sup>

Les libertés que nombre de praticiens et de théoriciens prennent désormais par rapport au document original à traduire, font des dix-sept et dix-huitième siècles " l'âge d'or d'un type de traduction qui fut baptisé "la belle infidèle". ”<sup>143</sup> L'Europe -et la France en particulier- se distingue en effet en adaptant " complètement les textes originaux aux exigences esthétiques de l'époque ",<sup>144</sup> et l'on traverse une certaine vogue des traductions en vers. Mais cette tendance dominante est contrebalancée par la position critique inverse que soutiennent les tenants de la fidélité.

Ballard cite entre autres Philippe Desportes, dont le travail met en évidence l'importance de la reconstitution de l'original pour la qualité de la traduction, et François de Malherbe qui, dans les années 1620, "a largement contribué à réformer la langue française ainsi que les critères officiels de la poésie". Comme du Bellay, Malherbe raille les "latineurs"; et dédaignant le modèle des Anciens, il investit la question des règles de traduction en se fondant sur l'usage. Prônant une langue "débarrassée des archaïsmes, des néologismes, des emprunts", ce "chef d'école autoritaire" exige des définitions précises qui donnent à l'usage davantage de rigueur.<sup>145</sup>

Dans son "*Discours sur les œuvres de M. Malherbe*" (1630), Antoine Godeau aborde plusieurs aspects intéressants que Ballard résume en huit points:

- (1) "La traduction n'est pas un art mineur par rapport aux activités de création",
- (2) elle est "la mère des littératures",

---

<sup>141</sup> Van Hoof 1991:48.

<sup>142</sup> Ballard 1992:147.

<sup>143</sup> Ballard (1992:132) précise que l'expression fut forgée par Gilles Ménage en 1740 pour décrire une traduction de Perrot d'Ablancourt.

<sup>144</sup> Fedorov 1968:48, cité in Ballard 1992:148.

<sup>145</sup> Cf. Ballard 1992:151-155.

- (3) et "peut être aussi bonne que l'original".
- (4) Elle "sert à répandre la culture", mais
- (5) traduire est difficile car cela repose sur "une prise de conscience des différences linguistiques".
- (6) Le sixième extrait significatif concerne "un renversement de position total par rapport à l'attitude traditionnellement complexée des auteurs ou des traducteurs face aux Anciens".
- (7) "Pour ce qui est de la fidélité, ce sont le sens et l'effet du texte qui constituent les critères supérieurs" de Godeau, qui termine sur
- (8) "une critique du style de Sénèque".<sup>146</sup>

Claude-Gaspard Bachet de Méziriac (1581-1638) s'est donné quant à lui pour objectif de "déduire les devoirs d'un bon traducteur"<sup>147</sup> à partir des fautes commises par Amyot dans sa traduction de Plutarque que l'on a coutume de tenir pour un modèle particulièrement réussi. Le "travail scientifique rigoureux" qu'il livre à la postérité peut être considéré comme "l'une des premières analyses d'erreur systématiquement présentées."<sup>148</sup> De Méziriac s'efforce d'établir des règles de traduction relatives au principe de fidélité à l'original, orientant ainsi la réflexion vers le domaine de la déontologie.

“Le discours de Méziriac est sans doute dans sa précision linguistique et didactique un des textes fondateurs de la traductologie.”<sup>149</sup>

Perrot d'Ablancourt (1606-1664), quant à lui, qualifie son travail comme étant non pas "proprement de la traduction, mais [selon lui] cela vaut mieux que la traduction, et les Anciens ne traduisaient point autrement".<sup>150</sup> Dans sa préface de 1654, il précise sa méthode:

“J'y ai retranché ce qu'il y avait de plus sale et adouci en quelques endroits ce qui était trop libre (...) Je ne m'attache donc pas toujours aux paroles et aux pensées de cet auteur, et demeurant dans son but, j'agence les choses à notre air et à notre façon. Les divers temps veulent non seulement des paroles, mais des pensées différentes.”<sup>151</sup>

Van Hoof écrit fort justement que Nicolas Perrot, sieur d'Ablancourt, "n'a pas volé son titre de chef de file de la traduction libre, c'est-à-dire élégante et inexacte."<sup>152</sup> Sous

---

<sup>146</sup> Cf. *ibid.* pp. 156-159.

<sup>147</sup> Méziriac, "De la traduction", 1635, cité in Ballard 1992:164.

<sup>148</sup> Cf. Ballard 1992:165.

<sup>149</sup> *Ibid.* p. 170.

<sup>150</sup> D'Ablancourt, "Epître dédicatoire", cité in Ballard 1992:171.

<sup>151</sup> *Ibid.* p. 172.

<sup>152</sup> Van Hoof 1991:49.

prétexte d'améliorer l'original, d'Ablancourt se permet toutes les libertés. Dans la préface à sa traduction d'Arien, il déclare que "cet auteur est sujet à des répétitions fréquentes et inutiles, que ma langue ny mon stile ne peuvent souffrir".<sup>153</sup> Cependant, il précise au sujet de sa version française de Lucien qu'elle "ne peut porter le nom de traduction qu'improprement". Et il insiste d'ailleurs sur ce point:

“ Que l'on ne croit pas que je veuille faire passer pour des règles de traduction les libertés que j'ai prises ”<sup>154</sup>

Malgré cela, les théories de Perrot d'Ablancourt font de nombreux émules, au point qu'on a pu parler d'une véritable "secte perrotine".<sup>155</sup> Nous verrons plus loin que ses adversaires n'ont pas attendu la fin du siècle pour se manifester.

A peu près à la même époque se distingue un dénommé Lemaistre de Sacy (1613-1684), issu d'une communauté religieuse, qui est loin d'être un défenseur du littéralisme absolu. Bien que dans l'ensemble les traducteurs de l'abbaye de Port-Royal soient particulièrement sensibles aux convenances morales qui siéent à l'époque, ils font preuve de suffisamment d'habileté pour rester fidèles à l'original. De Sacy,<sup>156</sup> en matière de fidélité, adhère en fait à une position médiane qu'il explicite en 1647 dans son avant-propos au *Poème de Saint-Prosper contre les Ingrats*:

“ j'ai tasché autant qu'il m'a esté possible, d'entrer dans l'esprit de ce grand Saint (...) de rendre en quelque sorte beauté pour beauté, et figure pour figure, lorsqu'il est arrivé que les mesmes graces ne se rencontroient pas dans les deux langues. C'est en cette manière que je me suis efforcé d'éviter également les deux extrémités, ou tombent aisément ceux qui traduisent, dont l'une est une liberté qui dégénère en license (...) et l'autre est un assujettissement qui dégénère en servitude ”<sup>157</sup>

Cet équilibre intermédiaire entre deux pôles contradictoires est rarement mis à l'honneur. On se contente en général, comme nous l'avons souligné, de considérer toute situation de traduction dans une optique manichéenne qui lui imprime un caractère fondamentalement dyadique, et en général, on ne s'embarasse pas d'un troisième terme. De Sacy est l'un des rares auteurs à dénoncer l'insuffisance d'une attitude partisane qui retient un aspect au dépend de l'autre, et à insister sur la nécessité d'un compromis entre deux positions extrémistes également critiquables. De sorte qu'il semble introduire une dimension troisième dans la conception du phénomène traductionnel, venant ainsi s'ajouter aux rares auteurs qui font figure d'exception parmi les théoriciens de la traduction.

---

<sup>153</sup> D'Ablancourt, cité in Van Hoof 1991:49.

<sup>154</sup> Ibid.

<sup>155</sup> Cf. Van Hoof 1991:49.

<sup>156</sup> Van Hoof orthographe ce nom différemment: de Saci, cf. 1991:54.

<sup>157</sup> De Sacy in Horguelin 1981:96, cité in Ballard 1992:175.

John Denham (1615-1669) déconseille au traducteur de rendre les textes poétiques de façon littérale, et met l'accent sur la nature artistique de l'activité traduisante en poésie. Il estime en effet que le traducteur doit dans ce cas non seulement se préoccuper des langues mais aussi et surtout de la poésie inhérente à l'esprit du texte:

“ for it is not his business alone to translate Language into Language, but Poesie into Poesie; and Poesie is of so subtile a spirit, that in pouring out of one Language into another, it will all evaporate; and if a new spirit be not added in the transfusion, there will remain nothing but a Caput mortuum. ”<sup>158</sup>

Dans son épître *To Sir Richard Fanshawe upon his Translation of Pastor Fido* (1658), Denham "esquisse une sorte d'art poétique du traducteur où il souhaite que celui-ci ne soit pas esclave, position que défend aussi Cowley."<sup>159</sup> D'après Bassnett-MacGuire, Abraham Cowley (1618-1667) va encore plus loin que Denham, et elle souligne que "he boldly asserts that he has 'taken, left out and added what I please' in his translation".<sup>160</sup> D'une façon plus générale, "le XVIIe siècle anglais, mis à part le nombre, n'offre rien de comparable avec la période élisabéthaine. A partir de 1625, la traduction sera bien souvent rabaissée au niveau d'un vulgaire travail de nègre pour les éditeurs."<sup>161</sup>

"En Allemagne, pas plus qu'en Grande-Bretagne, le XVIIe siècle ne fut propice au développement d'une vie intellectuelle intense",<sup>162</sup> et on va rechercher la nourriture spirituelle à l'étranger. "Ce que Luther avait préconisé de chercher dans le fonds national populaire en ce qui concerne la langue, d'aucuns voudront à présent le quérir chez les voisins pour ce qui est de la forme."<sup>163</sup> C'est notamment le cas de Martin Opitz (1597-1639) dont les théories seront reprises par la majorité des traducteurs allemands du XVIIe siècle, de même que par les auteurs d'écrits plus théoriques comme Schottel qui consacre un chapitre à la manière de bien traduire. Cependant, son travail "est avant tout une défense de la langue allemande qui se ressent encore de Luther."<sup>164</sup>

Mais si, en France, le travail de Huet (1630-1721) est loin d'être négligeable, c'est néanmoins à Gaspard de Tende (1618-1697), qui publie *Règles de la traduction ou moyens d'apprendre à traduire de latin en français* en 1660, que revient le mérite d'avoir rédigé "le premier traité véritable de traduction".<sup>165</sup> C'est donc à ce moment clef que Ballard situe la "fondation effective" de la traductologie.<sup>166</sup> Cette tentative de

---

<sup>158</sup> Denham cité in T.R. Steiner, in Bassnett-McGuire 1980:59.

<sup>159</sup> Van Hoof 1991:144.

<sup>160</sup> Cowley cité in Bassnett-McGuire 1980:59.

<sup>161</sup> Van Hoof 1991:136. Nous avons déjà signalé que selon Cohen (1962:9), l'essor de la traduction pendant la période dite élisabéthaine s'étend jusqu'au milieu du XVIIe siècle.

<sup>162</sup> Van Hoof 1991:217.

<sup>163</sup> Ibid. p. 218.

<sup>164</sup> Ibid. p. 221. Van Hoof cite " *Teutsche Haupt-Sprache* " (1663) de Schottel.

<sup>165</sup> Ballard 1992:186.

<sup>166</sup> Cf. ibid. pp. 224.

formalisation théorique demeure toutefois marquée par ses objectifs didactiques, et la traduction est surtout étudiée en tant que moyen d'aborder l'apprentissage des langues et la réflexion sur le langage qui en découle. On retrouve chez de Tende l'attitude compromissive de Lemaistre de Sacy: sa méthode a pour but d'éviter les extrêmes "où tombent la plupart de ceux qui traduisent", à savoir "la licence" et "l'assujettissement".<sup>167</sup>

La première règle proposée par de Tende recommande une bonne connaissance des deux langues, et il distingue les *paroles* du *sens* dans ses considérations sur la problématique de la fidélité. Il souligne la nécessité de:

“ bien entendre les deux langues, mais surtout la langue latine; de bien entrer dans la pensée de l'auteur qu'on traduit, et de ne pas s'assujettir trop basement aux paroles, parce qu'il suffit de rendre le sens avec un soin très exact, et une fidélité toute entière, sans laisser aucune des beautés ni des figures qui sont dans le latin. ”<sup>168</sup>

La seconde règle insiste sur la fidélité aux paroles de l'auteur, la troisième développe le thème de la fidélité à l'esprit et au génie de l'auteur, la quatrième concerne l'usage, et la cinquième souligne qu'il faut "rendre beauté par beauté".<sup>169</sup> Dans la sixième règle, de Tende met en garde contre l'étoffement, il justifie la segmentation dans la septième, et propose de compenser par l'opération inverse dans la huitième. La neuvième règle consiste à "tascher encore d'embellir la traduction par des graces et des figures qui sont bien souvent cachées, et qu'on ne découvre qu'avec grand soin"<sup>170</sup>, laissant poindre une réflexion sur l'interprétation des textes.

Dans sa conclusion, de Tende rappelle qu'il convient de "suivre la fidélité du sens, sans blesser l'élégance des paroles" afin de "rendre la copie plus belle que l'original".<sup>171</sup> Aussi l'effort de théorisation dans lequel il s'investit n'échappe-t-il pas à l'emprise des 'belles infidèles'. Même s'il élabore des règles assez précises, sa conception de la fidélité donne la priorité à l'élégance des mots plutôt qu'à l'exactitude du sens. Néanmoins, Ballard a rapporté en détail le travail de Gaspard de Tende qu'il considère à juste titre comme "la première étude scientifique de la traduction".<sup>172</sup>

Le "*De interpretatione*" (1661) de Pierre-Daniel Huet doit aussi être mentionné, d'autant que cet ouvrage général et rigoureux est plus nuancé qu'on a tendance à le croire. Même si, dans l'ensemble, Huet défend le littéralisme et promeut davantage l'image du traducteur comme copieur que comme créateur, il considère explicitement que les styles de traductions varient selon les genres de textes. Notons que contrairement à Ballard,

---

<sup>167</sup> Cf. de Sacy in Horguelin 1981:96, cité in Ballard 1992:175.

<sup>168</sup> Ibid.

<sup>169</sup> Ibid. p. x, cité in Ballard 1992:190.

<sup>170</sup> Ibid. p. xii.

<sup>171</sup> Ibid. p. xiii-xiv.

<sup>172</sup> Ballard 1992:195-196.

Kelly présente Huet "comme une sorte de prédécesseur de Meschonnic, qui aurait posé le littéralisme comme un absolu".<sup>173</sup>

Néanmoins, Huet doit figurer parmi les détracteurs des "belles infidèles", et son travail "est demeuré sans doute trop confidentiel, parce qu'il était écrit en latin, alors qu'il mérite sa juste place dans l'histoire des débats qui nous intéressent."<sup>174</sup> Huet distingue en effet l'imitation de la traduction, qu'il définit en ces termes:

“ Le meilleur modèle de traduction est celui où le traducteur s'attache très étroitement à la pensée de l'auteur, puis aux mots mêmes si les possibilités offertes par les deux langues le permettent, et enfin où il reproduit le style personnel de l'auteur autant que faire se peut, s'appliquant seulement à le présenter fidèlement, sans le diminuer par aucune suppression ni l'augmenter d'aucune addition, mais dans son intégrité et le plus ressemblant possible en tous points. ”<sup>175</sup>

En commentant les trois aspects de son modèle de traduction, il met l'accent sur la fidélité du traducteur qui, à l'instar du portraitiste, ne doit rien ajouter ni enlever, et en toute humilité, "doit faire taire sa propre éloquence pour laisser entendre celle de son auteur",<sup>176</sup> en tâchant de reproduire à la fois la pensée, les mots et le style de l'original. Huet résume lui-même:

“ Il y a en tout trois points nécessaires pour atteindre à la vraie gloire de la traduction: le scrupule (religio) dans l'exposé de la pensée, la fidélité (fides) dans la reproduction des mots, et le plus grand soin (summa sollicitudo) dans l'expression de la couleur de l'auteur. ”<sup>177</sup>

Huet prend ainsi le contre-pied de Gaspard de Tende dans la mesure où celui-ci cherchait à embellir le texte de départ; de façon plus radicale, il s'érige contre les vues de Perrot d'Ablancourt en soutenant qu'il s'agit de bien traduire, non pas de bien écrire. En effet, alors que

“ d'Ablancourt privilégiait l'art de la langue française aux dépens de l'original, grec ou latin, car il voulait faire un **beau livre**; Huet constate et veut démontrer qu'une **bonne traduction** n'est pas forcément un **bon livre**, car c'est le caractère de l'original qui doit l'emporter, quitte à nuire à l'élégance du français. (...) A l'aube du siècle suivant Anne Dacier et Houdar de la Motte s'opposeront dans les mêmes termes, qui se résument à savoir s'il faut "bien écrire" ou "bien traduire". ”<sup>178</sup>

---

<sup>173</sup> Cf. *ibid.* p. 185 & Kelly 1979:76.

<sup>174</sup> Emmanuel Burry in *Littératures classiques*, "Bien écrire ou bien traduire: Pierre-Daniel Huet théoricien de la traduction", 1990/13:251.

<sup>175</sup> Huet cité in *ibid.* p. 256.

<sup>176</sup> Burry in *Littératures classiques*, 1990/13:257.

<sup>177</sup> Huet cité in *ibid.*

<sup>178</sup> Burry in *Littératures classiques*, 1990/13:260.

En prenant davantage de recul dans son étude de l'histoire traductologique au dix-septième siècle, Ballard constate en particulier au sujet de cette bipolarité que:

“ les deux manières opposées de traduire continuent de coexister alors que l'une surtout, celle des belles infidèles, par ses excès et dans la mesure où elle exprime de manière exacerbée l'esprit d'un siècle, a été mise en avant comme la plus caractéristique. ”<sup>179</sup>

Il souligne aussi que l'application des divers principes de fidélité à l'original évolue du domaine religieux à celui littéraire, cet élargissement marquant ainsi l'émergence "d'une attitude critique envers la traduction dans son rapport à l'original" et "d'une théorisation à caractère scientifique".<sup>180</sup>

John Dryden (1631-1700) n'échappe pas à l'esprit d'imitation et d'adaptation qui fait du XVIIe anglais le siècle de l'infidélité. Avec beaucoup de ses contemporains, "le maître incontesté et le théoricien de la nouvelle poésie"<sup>181</sup> évoque la métaphore du traducteur comme peintre, et reconnaît en outre:

“ But slaves we are, and labour on another man's plantation; we dress the vineyard, but the wine is the owner's ”<sup>182</sup>

Dryden est considéré comme "the first to recognize and clearly to describe translation as an art, with definite principles and an underlying theory".<sup>183</sup> Alors même qu'il met l'accent sur ce point, Savory n'en retient que la distinction entre la paraphrase et la métaphrase, omettant le troisième terme envisagé. Car Dryden, qui "reste indubitablement le plus grand traducteur de son temps",<sup>184</sup> se distingue surtout par son approche de la traduction qui tranche par rapport à celles plus traditionnelles dans la mesure où elle semble délaissier les structures dyadiques au profit de conceptions triadiques.

En effet, et Ballard semble insister sur ce point, "la réflexion de Dryden ne s'organise plus selon les termes d'une opposition binaire entre littéralisme et liberté, mais sur un mode triadique que George Steiner rapproche de la démarche de Goethe."<sup>185</sup> Dryden montre en effet que toute traduction relève nécessairement de l'un des trois types qu'il s'est efforcé de mettre en évidence, et que Bassnett-McGuire résume en précisant qu'il préférerait le second:

“ (1) metaphrase, or turning an author word by word, and line by line, from one language into another;

---

<sup>179</sup> Ballard 1992:197.

<sup>180</sup> Ibid.

<sup>181</sup> Cf. Van Hoof 1991:138.

<sup>182</sup> Dryden cité in Van Hoof 1991:138 et Lefevre 1992:24.

<sup>183</sup> Savory 1957:41. L'auteur précise que "Dryden had been preceded by Earl Roscommon (?1633-85)".

<sup>184</sup> Van Hoof 1991:138.

<sup>185</sup> Ballard (1992:205) renvoie à Steiner (1975:253) qui présente effectivement les travaux de Dryden, Goethe et Jakobson comme des systèmes tripartites ou triadiques.

- (2) paraphrase, or translation with latitude, the Ciceronian 'sense-for-sense' view of translation;
- (3) imitation, where the translator can abandon the text of the original as he sees fit. ”<sup>186</sup>

On retrouve là les deux extrêmes que Lemaistre de Sacy dénonce lui-aussi. De fait, il refuse de se laisser aller à “ une liberté qui dégénère en license ”, ce qui correspond à la métaphore de Dryden, et d’autre part il tient également à éviter de tomber sous le coup d’un “ assujettissement qui dégénère en servitude ”, position que Dryden dénonce lui-aussi sous le nom d’imitation. Ces tendances excessives et néanmoins couramment pratiquées sont ici récusées au profit d’un équilibre subtil qui fait l’objet d’un troisième concept. Car en effet, nous sommes en présence de trois types de traduction, ce qui au demeurant suffit à distinguer cette approche des autres qui, dans l’ensemble, se contentent de distinctions bipolaires. Il convient cependant de se demander s’il s’agit bien d’une triade (et donc si les éléments s’organisent de façon triadique), ou si nous avons simplement affaire à une tripartition.

Notons qu’à la suite de Steiner, Ballard estime qu’il est question d’un modèle “ triadique ”, ce terme étant par ailleurs gommé dans la traduction de Lucienne Lotringer: là où Steiner emploie en anglais le mot “ triads ” (1975:253), la traductrice évoque “ le raisonnement en trois points ” (1978:238), et elle fait correspondre l’expression “ à trois volets ” (1978:242 & 244) aux termes originaux “ tripartite ” (1975:257) et “ triadic ” (1975:260) respectivement. Ballard ne souligne pas ce point, mais il se garde bien, semble-t-il, de reprendre les termes de la traduction: c’est à la source qu’il réfère directement, évitant ainsi de reproduire l’écart flagrant entre l’idée d’origine et sa traduction. Il semble d’ailleurs surprenant que Lotringer, dont le travail est remarquable, ait pris autant de liberté en des endroits où il est tout à fait possible de s’en tenir à une traduction littérale.

D’autant que les risques encourus sont considérables: la version française présente finalement le travail de Dryden comme un système à trois volets, ce qui ne permet pas de rendre compte du caractère triadique que Steiner met lui-même en avant. Au contraire, il semble qu’il s’agisse d’une simple tripartition, c’est-à-dire de trois éléments nullement liés entre eux par la logique triadique, alors même que c’est cet aspect philosophique que Steiner veut mettre en lumière: dans sa quête d’un équilibre entre le mot à mot et la re-création, Dryden s’investit dans une troisième voie, celle du compromis dynamique que génère la triadicité.

La démarche du poète anglais, dont Alexander Pope (1688-1744) se fera largement l’écho, est caractérisée par l’importance accordée à la lecture approfondie de l’original, et plus encore par la volonté de l’auteur de se situer “betwixt the two extremes”.<sup>187</sup> Dryden précise lui-même:

---

<sup>186</sup> Bassnett-McGuire 1980:60.

<sup>187</sup> Dryden cité in Bassnett-McGuire 1980:60.

“ I have endeavoured to make Virgil speak such English as he would himself have spoken, if he had been born in England, and in this present age. ”<sup>188</sup>

On voit ainsi se développer une prise de conscience des devoirs moraux du traducteur envers ses lecteurs, malgré la vogue dominante des belles infidèles. D'autre part, il faut noter avec Van Hoof qu'en Angleterre, "en dépit d'une activité de traduction intense, la moisson des ouvrages traitant de problèmes de traduction est franchement dérisoire"; l'auteur ne retient d'ailleurs parmi les écrits théoriques déterminants que ceux de Dillon - qui publie en 1684 *Essay on Translated Verse*, un essai rimé sur l'art de traduire en vers-,<sup>189</sup> de Denham, et de Cowley à sa suite.

La permissivité outrancière de Perrot d'Ablancourt et ses disciples est combattue en France dès 1654 par François Cassandre (?-1695), La Bruyère (1644-1695), et ouvertement par Amelot de la Houssaye (1634-1708) qui relève d'innombrables inexactitudes dans sa traduction de Tacite. Madame Dacier (1647-1720) est à mentionner au nombre des plus grands adversaires des théories perrotines. Elle est scrupuleusement fidèle à l'original, "mais verse toutefois dans un travers nouveau -celui de la paraphrase érudite."<sup>190</sup> Elle provoquera de vives discussions sur la prose en soutenant que "les poètes traduits en vers cessent d'être des poètes", et que:

“ seule la prose peut suivre toutes les idées du poète, conserver la beauté de ses images, dire tout ce qu'il dit; et si quelquefois elle est forcée de lui prêter, ce qu'elle ne peut faire que rarement, car cela est dangereux, c'est de lui-même qu'elle emprunte ce qu'elle lui prête ”<sup>191</sup>

En s'opposant à Perrot d'Ablancourt, Mme Dacier se démarque comme "le champion de la fidélité en cet âge d'or des "belles infidèles"". <sup>192</sup> Van Hoof souligne une nuance importante en rappelant qu'elle a toujours atténué les mots grossiers et autres expressions jugés plus ou moins crues selon les convenances alors de mise. Son travail reste cependant, à l'époque, sans comparaison en matière de littéralité, et ses prises de position théoriques viennent renforcer, en s'y inscrivant de plain-pied, la philosophie dualiste qui sous-tend vraisemblablement l'essentiel des réflexions traductologiques, à quelques exceptions notoires près. Il semble qu'il tombe sous le coup de la remarque plus générale de Steiner qui se veut synthétique:

“ Quel que soit le traité de la traduction consulté, la même dichotomie reparaît: celle qui existe entre “ la lettre ” et “ l'esprit ”, “ le mot ” et “ la signification ”. ”<sup>193</sup>

---

<sup>188</sup> Ibid.

<sup>189</sup> Cf. Van Hoof 1991:144.

<sup>190</sup> Cf. ibid. p. 51.

<sup>191</sup> Mme Dacier citée in Van Hoof 1991:51.

<sup>192</sup> Cf. Van Hoof 1991:51.

<sup>193</sup> Steiner (tr. Lotringer) 1978:245-246. Cf. Steiner 1975:261-262: “ Whatever treatise on the art of translation we look at, the same dichotomy is stated: as between ‘letter’ and ‘spirit’, ‘word’ and ‘sense’ . ”

Ces oppositions dyadiques réapparaissent de façon quasiment systématique dès qu'un effort théorique est produit. Nous avons vu que dans l'ensemble, on opte pour la traduction du sens aux dépens du mot, et on loue les vertus de cette prise de position théorique par rapport à l'autre qu'on estime erronée. Mais dans un camp comme dans l'autre, les partisans demeurent relativement modérés. En effet, précise Steiner, d'une part, "il n'a en fait existé que très peu de "littéralistes" sans concessions", et d'autre part, rares sont les tenants de la liberté mimétique qui vont aussi loin qu'Esra Pound.<sup>194</sup> Aussi Steiner estime-t-il que:

“ La plupart du temps on nous offre un plaidoyer en faveur du compromis né lui-même d'un compromis. L'idéal et la stratégie du moyen terme entre la lettre et l'esprit s'élaborent aux XVIe et XVIIe siècles aussi bien dans La manière de bien traduire d'une langue en aultre d'Etienne Dolet (1540), que dans le De interpretatione de Pierre-Daniel Huet dans la version revue et complétée de 1680. ”<sup>195</sup>

Ainsi, Steiner considère que dans l'ensemble la traduction est abordée sur un mode dichotomique, même si les membres de chacun des deux camps demeurent modérés. Mais de son point de vue, c'est de façon triadique que se déclinent les théories dès la première moitié du XVIe siècle. Nous ne le suivront pas entièrement sur ce point, estimant pour notre part que cette stratégie du moyen terme ne représente pas l'idéal de la majorité: nous l'avons constaté, c'est seulement dans quelques cas exceptionnels qu'une attitude compromissaire permet d'envisager une dialectique entre deux pôles apparemment contradictoires.

En outre, il nous semble que l'on peut distinguer les prémisses de cette mouvance dans les premières réflexions théoriques des auteurs latins, et en particulier, on en devine des traces chez Cicéron. De sorte que les développements triadiques n'occupent qu'une place marginale dans un panorama largement marqué par l'empreinte dyadique. Alexander Pope (1688-1744) fait partie de ces exceptions puisqu'on retrouve en effet chez lui le même choix compromissaire que chez Dryden pour une voie médiane entre la traduction de la lettre et celle de l'esprit.<sup>196</sup>

Qui plus est, ajoute Ballard, Pope donne dans la préface à sa traduction de l'*Illiade* (1715) des "remarques fort précieuses" qui constituent "l'un des premiers essais critiques de traduction."<sup>197</sup> Il n'hésite pas à entrer dans les détails techniques (traitant par exemple des épithètes ou des répétitions), et critiquant ses prédécesseurs, il insiste sur

---

<sup>194</sup> Cf. Steiner (tr. Lotringer, 1978:246) qui précise, en le citant, qu'Esra Pound "définit les poèmes de *Personae* comme "une longue série de traductions qui n'étaient que des masques plus raffinés".

<sup>195</sup> Ibid. pp. 245-246. Cf. Steiner 1975:261-262: " Almost invariably we are presented with an argument from and for compromise. The ideal, the tactics of mediation between letter and spirit are worked out in the sixteenth and seventeenth centuries, from Etienne Dolet's *Manière de bien traduire d'une langue en aultre* of 1540 to Pierre-Daniel Huet's *De interpretatione* in its second, expanded version of 1680. "

<sup>196</sup> Cf. Nida 1964:18.

<sup>197</sup> Cf. Ballard 1992:208. Voir aussi l'extrait reproduit in Lefevre 1992:64-66.

l'importance du travail préparatoire à la traduction qui va "de l'exégèse à une forme d'intertextualité".<sup>198</sup> Son œuvre sera diversement appréciée par la postérité: Savory estime qu'elle relève des belles infidèles, tandis que T.R. Steiner la trouve remarquable.<sup>199</sup>

Par ailleurs, le dix-septième siècle voit aussi se développer l'idée d'utiliser des dictionnaires mécaniques pour faciliter la tâche du traducteur. Les perspectives déjà fascinantes qu'ouvrent alors la mécanisation de dictionnaires en vue de maîtriser le passage d'une langue à une autre, retiendront notamment l'attention de Descartes et Leibniz, qui spéculèrent sur la création de dictionnaires basés sur des codes numériques universaux. Vers le milieu du siècle, Cave Beck, Athanasius Kircher et Johann Becher publient des ouvrages de ce type, qui puisent leur inspiration dans l'idée de créer un langage universel sans ambiguïté, fondé sur des principes logiques et des symboles iconiques.

Néanmoins, le concept d' 'interlangue' élaboré par John Wilkins a connu une plus grande diffusion à travers la publication en 1668 de son "*Essay towards a Real Character and a Philosophical Language*". Mais l'émergence de cet intérêt général pour les recherches sur l'automatisation des dictionnaires utilisés pour traduire ne donnera pas lieu à des investigations plus approfondies.<sup>200</sup>

“In subsequent centuries there were many more proposals for international languages (with Esperanto as the best known), but few attempts to mechanize translation until the middle of this century.”<sup>201</sup>

Avec la mécanisation des opérations de transfert d'une langue à une autre au XVIIIe siècle, c'est l'histoire de la traduction automatique qui commence. Ce domaine de recherches demeure toutefois relativement limité, et ses tentatives, succès ou échecs, passent quelque peu inaperçus en cette époque où tous les regards semblent rivés sur les "belles infidèles". Cette situation s'intensifiera au cours des décennies suivantes, masquée par l'opulence du dix-huitième siècle, qui accordera plus de place aux controverses très en vogue entre la lettre et l'esprit, ou le mot et le sens

### 3. Le XVIIIe siècle

#### *En quête d'un juste milieu entre deux extrêmes contradictoires*

"L'Europe du XVIIIe siècle voit une véritable révolution des idées."<sup>202</sup> Mais si le progrès affecte tous les domaines, les originaux classiques sont devenus difficiles d'accès, et "on ne juge plus les auteurs anciens qu'à travers les versions élégantes du

---

<sup>198</sup> Cf. *ibid.* p. 209.

<sup>199</sup> Cf. Savory 1957:42 & T.R. Steiner 1975:90, cités in Ballard 1992:210.

<sup>200</sup> Cf. Hutchins & Somers 1992:5, qui précisent que le mouvement du 'langage universel' s'inspirait aussi des caractères chinois que l'on concevait alors comme des symboles iconiques. Cf. pp. 5-9 pour une "*Brief history of MT*".

<sup>201</sup> Hutchins & Somers 1992:5. C'est bien entendu à notre XXe siècle que les auteurs font référence.

<sup>202</sup> Van Hoof 1991:57.

siècle précédent. Mais on imite sans scrupule ceux qui les ont imités".<sup>203</sup> L'importance désormais accordée à la création littéraire, conjuguée avec la raréfaction des études classiques de grec et de latin, se présente comme le signe d'un courant en profondeur:

“ la mission civilisatrice de la traduction prend fin. L'esprit s'affranchit de la tutelle de l'Antiquité et la littérature de celle de la traduction. Pour les rationalistes, il reste à progresser, à créer plus qu'à traduire. ”<sup>204</sup>

Dans l'optique de la bonne marche du progrès, on conçoit désormais la traduction comme une activité de second plan, qui fait piètre figure par rapport à l'écriture dont on exalte la créativité. Devenue l'un des "genres mineurs de la littérature"<sup>205</sup>, la traduction fait souvent l'objet de critiques dépréciatives, comme celle mise en scène par Montesquieu dans une de ses *Lettres persanes* (CXXVIII, 1719) où deux personnages dialoguent:

“ -J'ai une grande nouvelle à vous apprendre, je viens de donner mon Horace au public.

-Comment! il y a deux mille ans qu'il y est.

-Vous ne m'entendez point, c'est une traduction de cet ancien auteur que je viens de mettre au jour: il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

-Quoi! Monsieur, il y a vingt ans que vous ne pensez pas! ”<sup>206</sup>

La causticité de cette dernière tirade satirique n'est certainement pas étrangère aux conceptions les plus répandues du moment. Nonobstant, tandis que les traducteurs délaissent les textes grecs et latins, que ceux espagnols et italiens s'avèrent moins attrayants et que les traductions de l'allemand demeurent limitées, on traduit de plus en plus à partir de l'anglais et de langues jusque là délaissées comme le portugais, le russe, le persan ou le sanskrit.<sup>207</sup>

Notons qu'au siècle des lumières, on est dans l'ensemble davantage soucieux de rendre accessible au public des documents scientifiques, philosophiques ou littéraires qui sont susceptibles de contribuer au progrès social, que l'on ne se préoccupe de traduction religieuse. Aussi assiste-t-on au développement de traductions spécialisées, notamment dans le domaine des sciences, du droit, de l'histoire, des arts, et plus encore de la géographie.<sup>208</sup> Soulignons qu'il faut attendre le dernier quart du XVIIIe siècle pour voir

---

<sup>203</sup> Ibid.

<sup>204</sup> Ibid. p. 58.

<sup>205</sup> Cf. Ibid.

<sup>206</sup> Montesquieu, cité in Van Hoof 1991:58.

<sup>207</sup> Cf. ibid. p. 59-61.

<sup>208</sup> Cf. ibid. p. 62-65, qui donne de nombreuses références à l'appui.

la parution (entre 1776 et 1782) de l'intégralité des œuvres de Shakespeare en français grâce au travail de l'érudit Pierre le Tourneur (1736-1788).<sup>209</sup>

On écrit aussi sur la traduction; mentionnons au nombre des considérations théoriques les *Réflexions sur nos traducteurs* de Charles de Saint-Evremond (1610-1703), l'*Apologie des traductions* de l'académicien Nicolas Gédoyen publiée dès le début du siècle, ou encore les *Réflexions préliminaires sur le goût des traductions* (1738) qu'Etienne de Silhouette place en tête de ses traductions de Pope.<sup>210</sup> Avec William Guthrie (1708-1770), on voit par ailleurs apparaître nettement l'importance de la documentation pour le traducteur, et la publication de dictionnaires bilingues ou plurilingues, tant généraux que techniques, connaît un essor important au début du dix-huitième siècle.<sup>211</sup>

C'est aussi à cette époque que l'on prend nettement conscience du fait que la situation originale est perdue, expliquant ainsi l'échec de nombreuses traductions qui n'étaient pas motivées par la recherche d'équivalents actuels. Estimant que la traduction doit reposer sur des situations analogues, Guthrie se livre à "une véritable analyse pragmatique du fonctionnement des discours".<sup>212</sup>

A cette époque, "les grammairiens ont pris en main la question de la traduction", mais les règles qu'ils élaborent dépassent les frontières de leur propre discipline. En effet,

“ il n'y a pas de théorie unifiée de la traduction après 1750, mais des théories qui se côtoient ou se concurrencent plus ou moins ouvertement, au gré des alliances et des conflits entre grammairiens et rhétoriciens. Beauzée et Batteux sont les tenants majeurs de cette opposition ”<sup>213</sup>

Bien que des préoccupations théoriques soient développées chez divers auteurs, l'hétérogénéité dont elles sont empreintes fait obstacle à la cohérence globale de ces réflexions sur la traduction, et de ce fait, il n'y a pas de théorie traductologique unifiée. Cependant, passant outre les disparités entre ces théorisations parfois contradictoires, il convient de constater "que le terrain de la théorie est nettement délimité, et que ses questions doivent l'être autant. Le modèle épistémologique qui sous-tend la démarche théorique est, on le sait, de nature logique et typologique."<sup>214</sup>

---

<sup>209</sup> Cf. *ibid.* p. 60 cite aussi des traductions antérieures comme l'imitation de *La mort de César* par Voltaire en 1735.

<sup>210</sup> Cf. *ibid.* p. 65.

<sup>211</sup> Van Hoof (1991:57) en cite quelques uns, dont le *Dictionnaire de l'architecture* latin-français-anglais-espagnol-italien (1770-1771) de Roland de Virloyer.

<sup>212</sup> Cf. Ballard 1992:210.

<sup>213</sup> Hulst 1990:17-18. L'auteur précise que cela découle du fait que "chez Batteux et ses successeurs, des critères rhétoriques, comme le génie de l'auteur, les genres, l'harmonie, etc., viennent directement empiéter sur le domaine grammatical, et de ce fait installent la traduction dans une situation aléatoire, inégalement dépendante de la grammaire et de la rhétorique. "

<sup>214</sup> *Ibid.* p. 18, qui renvoie à Auroux, *La sémiotique des Encyclopédistes*, 1979, Paris, Payot.

Le *Cours de Belles-Lettres* (1747-1748) de l'abbé Charles Batteux (1713-1780), où il fait la synthèse de diverses analyses du langage, aura une influence considérable sur l'étude de la traduction. L'auteur postule "pour l'ensemble des productions artistiques une base uniforme, la notion d'imitation."<sup>215</sup> Il tient les critères grammaticaux pour une base solide dont il faut savoir s'écarter lorsque le goût le requiert. Dans sa "Troisième lettre, contenant les règles de la traduction, tirées, comme autant de conséquences, de la comparaison des deux langues, latine et française", Batteux met en évidence l'importance de l'ordre des mots et des idées, que l'on doit conserver au même titre que la longueur des périodes, la place des conjonctions (c'est-à-dire des articulations) et celle des adverbes.

Il considère par la suite que la symétrie des phrases doit être préservée, que l'éclat d'une écriture ne doit être ni amplifié, ni atténué, qu'il faut rendre avec soin les figures de rhétorique, et qu'à un proverbe doit correspondre un autre proverbe. Il se penche sur la paraphrase, qui relève, dit-il, du commentaire, mais qu'il faut bien se résoudre à l'admettre comme traduction quand il n'y a pas d'autre solution. La dernière règle énoncée concerne la prééminence du sens, auquel le style doit être sacrifié quand la clarté ou l'harmonie l'exige.<sup>216</sup> Ces préceptes simples et formulés avec clarté sont subordonnés à l'importante distinction qu'établit Batteux:

“ Je distingue deux sortes de traductions: la première est celle qui rend un auteur dans une telle perfection qu'elle puisse en tenir lieu, à peu près, comme une copie de tableau, faite d'une excellente main, tient lieu de l'original. La seconde ne tient pas lieu de l'auteur, mais elle aide seulement à en comprendre le sens, elle prépare les voies à l'intelligence du lecteur. Ce sera à peu près une estampe. ”<sup>217</sup>

Selon cet auteur, la poésie ne peut relever du premier type car "on ne peut traduire parfaitement les poètes en vers", tandis que la prose est à même de rendre "le ton poétique, qui fait le principal caractère du vers". Il conseille en outre de s'en tenir à la littéralité, qu'il distingue d'ailleurs de la servilité, et conclut que "c'est au goût à régler les limites entre la liberté et les lois."<sup>218</sup>

Les remarques théoriques consignées par Jean le Rond d'Alembert (1717-1783) dans ses "*Observations sur l'art de traduire en général*" (1759) sont elles-aussi fondées sur l'imitation et établissent que des expressions nouvelles doivent parfois être forgées pour permettre une meilleure traduction. Celle-ci a pour caractéristiques "l'air facile et naturel, l'empreinte du génie de l'original, et en même temps ce goût de terroir que la teinture étrangère doit lui donner."<sup>219</sup>

---

<sup>215</sup> Ibid. p. 25 précise que Batteux poursuivait ainsi le projet débuté en 1746 avec *Les Beaux-Arts réduits à un seul principe*.

<sup>216</sup> Cf. Ibid. pp. 27-29.

<sup>217</sup> Batteux cité in Hulst 1990:32.

<sup>218</sup> Cf. Ibid. pp. 33-34.

<sup>219</sup> D'alembert cité in Hulst 1990:40.

Nicolas Beauzée (1717-1789), qui a rédigé lui-aussi des articles pour l'Encyclopédie, se pose comme l'adversaire acharné de Batteux en soutenant des "conceptions linguistiques qui entendent rapprocher la grammaire de la logique". Il s'est en effet donné pour objectif de "réaliser la jonction entre la pensée encyclopédique, le langage et les langues",<sup>220</sup> et s'intéresse surtout à la version, dont la traduction est selon lui le simple complément. C'est en grammairien scrupuleux qu'il estime finalement:

“ Rien de plus difficile (...) et rien de plus rare qu'une excellente traduction, parce que rien n'est ni plus difficile ni plus rare que de garder un juste milieu entre la licence du commentaire et la servitude de la lettre. Un attachement trop scrupuleux à la lettre détruit l'esprit, et c'est l'esprit qui donne la vie; trop de liberté détruit les traits caractéristiques de l'original, on en fait une copie infidèle. ”<sup>221</sup>

Bauzée ne considère pas exclusivement qu'une traduction est de qualité en fonction de son appartenance à un pôle plutôt qu'à l'autre, et à ce titre il fait partie de ces auteurs qui s'expriment en faveur d'une troisième voie intermédiaire. Cette même quête pour un juste milieu entre la licence et la servitude semble aussi inspirer d'Alembert, notamment lorsqu'il retient comme critère l'air naturel et en même temps la teinture étrangère.

Mais il est plus courant, comme le note pertinemment Bauzée, de sombrer dans l'un ou l'autre travers que de parvenir à un équilibre entre les deux. Cette prouesse rarement réalisée est présentée comme un défi que le traducteur s'efforce de relever dans un nombre de cas assez considérables, quoique dans des proportions marginales par rapport à l'ensemble des opérations de traduction, généralement fondées sur des présupposés dyadiques.

Dans le panorama historique qu'il dresse de cette période, Hulst accorde une place importante aux travaux de Jean-François Marmontel (1723-1799) et Paul-Jérémie Bitaubé (1732-1808) qui rendent compte d'un parcours théorique spécifique qu'il range dans sa première catégorie. La seconde regroupe les préfaces,<sup>222</sup> et la troisième catégorie, qui constitue aussi la troisième et dernière partie de son ouvrage, rassemble les comptes rendus.<sup>223</sup>

On traduit beaucoup en Angleterre où "dès le début du siècle, les traductions abondent, en provenance exclusive ou presque des domaines gréco-latin et français."<sup>224</sup> Le rayonnement de la pensée française explique le peu d'attrait pour les autres langues,

---

<sup>220</sup> Hulst 1990:42 & 41 respectivement.

<sup>221</sup> Beauzée cité in Hulst 1990:45.

<sup>222</sup> Hulst cite notamment celles d'Antoine-François Prévost d'Exiles [1697-1763], de Pierre-Prime Félicien Letourneur [1737-1788], de Jacques Delille [1738-1813], ou encore de Maximilien-Henri, marquis de Saint-Simon [1720?-1799].

<sup>223</sup> Sont évoqués en particulier ceux de Jean-Baptiste Lavocat [1703-1765] et Julien-Louis Geoffroy [1743-1814] entre autres. Cf. Hulst 1990:13-14, qui regrette de ne pas prendre en compte les notes. Sur Prévost, Le Tourneur et Delille, voir aussi Lefevre 1992.

<sup>224</sup> Van Hoof 1991:145.

et dans l'ensemble, "peu d'études sont consacrées à l'art et à la technique de la traduction au cours de ce siècle".<sup>225</sup> Deux auteurs se distinguent néanmoins.

S'efforçant de ne rien ajouter ni retrancher, William Cowper (1731-1800) conçoit la fidélité comme une voie moyenne qu'il conseille de suivre même si cela est difficile. Sa traduction d'Homère se veut didactique: elle "est censée éclairer l'original."<sup>226</sup> George Campbell (1719-1796) traite quant à lui de l'histoire et de la théorie des traductions bibliques. Il propose trois critères de traduction: la fidélité au sens, le respect de l'esprit et du style de l'auteur dans la mesure où le permet la langue d'arrivée, et la lisibilité du texte d'arrivée, qui doit avoir le naturel et l'aisance d'un original.<sup>227</sup> Il résume ainsi les trois conditions que doit remplir une bonne traduction:

- “ 1. To give a just representation of the sense of the original.
2. To convey into his version, as much as possible, in a consistency with the genius of the language which he writes, the author's spirit and manner.
3. To take care that the version have, "at least so far the quality of an original performance, as to appear natural and easy ”<sup>228</sup>

Campbell examine ensuite les implications historiques et pratiques de ces principes. La fin du dix-huitième siècle voit aussi la parution de *Essay on the Principles of Translation* (1791, réimprimé en 1907) d'Alexander Fraser Tytler (1747-1814) qui reprend trois principes analogues à ceux de Campbell. Si bien que, "quite justifiably, Campbell accused Tytler of plagiarism, but the latter insisted that his was purely a parallel development."<sup>229</sup> L'ouvrage de Tytler, peut-être parce qu'il ne se limite pas au domaine des Ecritures, connaîtra finalement une diffusion plus grande. Son recours à de multiples références et citations atteste de son "caractère scientifique et novateur"; son influence tient aussi à son étonnante modernité.<sup>230</sup>

En se rattachant à une tradition préexistante, Tytler contribue au "creusement de la technique du commentaire de traduction en tant que moyen scientifique d'évaluer la performance du traducteur et de dégager des critères".<sup>231</sup> T.R. Steiner souligne la banalité des prises de position de Tytler, et G. Steiner considère que cet essai marque la fin de "l'époque où problèmes et notation technique restent à l'état d'ébauche".<sup>232</sup> Ballard note pour sa part qu'il a le mérite de "théoriser à partir du concret" de manière

---

<sup>225</sup> Ibid. p. 152.

<sup>226</sup> Cf. Ballard 1992:212.

<sup>227</sup> Ibid.

<sup>228</sup> Nida 1964:18-19 cite Campbell 1789:445-446.

<sup>229</sup> Nida 1964:19.

<sup>230</sup> Cf. Ballard 1992:213 & Nida 1964:19. Voir aussi le long extrait reproduit in Lefevre 1992:128-135.

<sup>231</sup> Ibid. p. 213.

<sup>232</sup> Steiner 1978:224.

systématique,<sup>233</sup> et en offre une présentation détaillée. Les trois principes de traduction traités par Tytler sont les suivants:

- “ 1. The translation should give a complete transcript of the idea of the original.
2. The style and manner of writing should be of the same character with that of the original.
3. The translation should have all the ease of the original composition.”<sup>234</sup>

Cowper, Campbell, et Tytler élaborent chacun de leur côté des réflexions fortement similaires, qui présentent la particularité de s'organiser sur un mode tripartite: le sens, le style, et le naturel doivent tous trois être conservés dans la traduction. Cette conception met en valeur la dialectique qui unit ces trois termes: c'est cet équilibre global qu'il faut retrouver dans la langue d'accueil, et à ce titre, cette perspective peut être qualifiée de triadique.

Tytler souligne en outre l'importance de la connaissance des langues et celle du sujet abordé, il n'admet les étoffements et les omissions que s'ils sont pleinement justifiés, et a une position bien arrêtée sur la question du sens:

“ When the sense of the author is doubtful, and where more than one meaning can be given to the same passage or expression, (which, by the way, is always a defect in composition), the translator is called upon to exercise his judgement, and to select that meaning which is most consonant to the train of thought in the whole passage, or to the author's usual mode of thinking and expressing himself. To imitate the obscurity or ambiguity of the original is a fault and it is still a greater one to give more than one meaning ”<sup>235</sup>

Contraint à éclaircir le sens, le traducteur se voit dans l'obligation de corriger l'original, comme si l'acte traductionnel avait pour objet de rendre un texte accessible, alors même que sa version d'origine ne le serait pas. Peut-être faut-il voir dans cet aspect des réminiscences des libertés auxquelles on s'est habituées au XVIIe siècle. Car même dans le domaine biblique, la littéralité ne saurait être le seul critère, son insuffisance étant justifiée par la diversité des langues naturelles. D'une façon plus générale, Tytler conçoit la fonction traduisante comme un processus au cours duquel le traducteur

“ uses not the same colors with the original, but is required to give his picture the same force and effect. He is not allowed to copy the

---

<sup>233</sup> Cf. Ballard 1992:215.

<sup>234</sup> Tytler, cité in Nida 1964:19. Le texte cité in Ballard 1992:216 n'est pas exactement identique. Voir aussi Bassnett-McGuire 1980:63: "In 1791, Alexander Fraser Tytler published a volume entitled *The Principles of Translation*, the first systematic study in English of the translation processes. Tytler set up three basic principles: (1) The translation should give a complete transcript of the idea of the original work. (2) The style and manner of writing should be of the same character with that of the original. (3) The translation should have all the ease of the original composition."

<sup>235</sup> Ibid. & Ballard 1992:217.

touches of the original, yet is required, by touches of his own, to produce a perfect resemblance (...) He must adopt the very soul of his author, which must speak through his own organs ”<sup>236</sup>

Par nécessité, la traduction sera donc différente de l’original dans sa matérialité, mais elle est tenue de produire le même effet: cette conception rappelle fortement la définition du pragmatisme peircien (ou plutôt du pragmaticisme) qui met elle aussi l’accent sur les effets que l’on conçoit qu’un objet peut produire. Par ailleurs, Tytler s’intéresse aux idiomatismes, à l’interprétation du sens par rapport au style, à la notion d’ambiguïté dans les domaines littéraire et poétique surtout, et il regrette la vogue libertine encouragée par Dryden qui n’accordait à la fidélité qu’une importance secondaire. Ballard estime que son travail est "aussi important que celui de Gaspard de Tende par son ampleur et son sérieux" (1992:224), et il adhère au point de vue de Nida selon lequel:

“ Tytler's caution marked the close of one period of translation and the beginning of another, for with the opening of the 19th century a type of supersophistication arose which spread the idea that "nothing worth translating can be translated" (Young 1941:209). The classical revival of the 19th century and the emphasis upon technical accuracy, combined with a spirit of exclusivism among the intelligentsia, conspired to make that century as pedantic in its attitudes toward translation as it was toward many other aspects of learning. ”<sup>237</sup>

Cette tendance dominante à traduire de façon pédante ou pédantesque – qui se fait jour aussi dans le *Discours sur la vraie manière de traduire* dont Jean-François Vauvilliers (1737-1801) fait précéder son essai sur Pindare en 1772 –<sup>238</sup> sera d’abord remise en question par des auteurs allemands. Alors qu’au dix-septième siècle, toujours sous l’influence de la tradition luthérienne, on s’efforçait de germaniser les textes traduits,<sup>239</sup> une réaction contre la tradition française s’affirme dès le milieu du dix-huitième. Dès lors, “ la théorie allemande de la traduction se construit consciemment contre les traductions à la française ”,<sup>240</sup> en s’opposant à cette étape de "supersophistication" dont parle Nida.

C’est ainsi que Johann Jacob Bodmer (1698-1783) estime que c’est le fond, non pas la forme, de l’original que l’on s’est jusqu’ici attaché à rendre, et il prend parti pour une

---

<sup>236</sup> Ibid.

<sup>237</sup> Ibid. pp. 19-20.

<sup>238</sup> Cf. Van Hoof 1991:65. La préface de Vauvilliers est à distinguer de celle du *Discours préliminaire à la traduction de l’Enfer* (1783) où Rivarol propose pour ses traductions de Dante, une nouvelle tendance de "traduction-reconstitution historique, que Leconte de Lisle développera au siècle suivant."

<sup>239</sup> Johann Christoph Gottsched (1700-1766) est certainement l’un des derniers à vouloir "épurer la littérature allemande en s’inspirant de la littérature française"; il donne "des arguments et des conseils pour la pratique de traduction dans l’enseignement qui ne manquent ni de justesse ni de précision", et il met notamment en évidence la notion de phrase comme unité de traduction. Cf. Ballard 1992:226-227.

<sup>240</sup> Berman, *L’épreuve de l’étranger, culture et traduction dans l’Allemagne romantique*, 1984:62, Paris, Gallimard; cité in Ballard 1992: 228-229.

traduction littérale qui rende compte du style de l'écriture de départ.<sup>241</sup> Johann Jacob Breitinger (1701-1776) considère également que le texte d'arrivée doit susciter des impressions analogues à celles éprouvées par le lecteur de l'original. Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781) soutient au contraire que Johann Christoph Gottsched (1700-1766) a francisé le théâtre allemand. Johann Gottfried Herder (1744-1803) fait partie lui-aussi des pionniers dont les idées seront reprises par Goethe et Schleiermacher.<sup>242</sup> Selon Ballard,

“ la traduction n'est plus simplement envisagée comme activité littéraire et linguistique, elle devient une métaphore, une catégorie de pensée ”<sup>243</sup>

Van Hoof retient pour sa part qu'en Allemagne, sur le plan théorique, "l'alternance des périodes de faveur et de disgrâce que la traduction connaît pendant le XVIIIe siècle opère comme un stimulant. Dans ce débat national pour ou contre la traduction, les esprits se sont aiguisés et les vues précisées", mais "le romantisme allemand (...) ne fournira pas d'apport propre sur le plan théorique avant le début du siècle suivant."<sup>244</sup>

### Conclusion

Le XVIe siècle se fait le théâtre d'un mouvement de vulgarisation: les pratiques s'y développent de façon considérable, tandis que les théorisations demeurent à l'arrière plan, ancrées autour des mêmes thématisations binaires que par le passé: au centre du débat sur la fidélité, règne l'opposition des idées aux mots, ces derniers étant les plus critiqués. L'impossibilité de traduire resurgit parfois, surtout en poésie, ce domaine étant en outre révélateur du degré de liberté auquel on s'habitue de plus en plus: loin de vouloir copier l'original, on pense que c'est en l'imitant qu'on lui sera le plus fidèle.

De Seyssel et du Bellay s'inscrivent dans cette mouvance; ils cherchent à enrichir la langue française en traduisant librement des textes du latin, mais ils aboutissent souvent à des néologismes archaisants, et on leur a reproché de latiniser le français. Dans l'ensemble, ces traductions libres visent à soigner le style, lequel accuse souvent certaines lourdeurs. En outre, la notion d'original n'est pas encore fixée, et on continue de traduire des traductions de traductions, en dépit de l'insistance d'Erasme sur l'étape préalable de reconstitution du texte d'origine. Ce latiniste s'est également illustré comme défenseur des langues vulgaires, de même que William Tyndale, à qui cela coûta d'ailleurs la vie.

Ce qui atteste de l'importance que l'on attachait alors à la distinction entre les grandes langues traditionnelles et celles dites vulgaires. D'autre part, le rôle subalterne du traducteur est souvent opposé à la noble entreprise de l'écrivain. Et les traductions

---

<sup>241</sup> Cf. extrait de Bodmer traduit en anglais in Lefevre 1992:124-128.

<sup>242</sup> Cf. Ballard 1992:229 & Lefevre 1977:1. Sur Gottsched et Herder, cf. Lefevre 1992.

<sup>243</sup> Ballard 1992:231.

<sup>244</sup> Cf. Van Hoof 1991:232-233.

tendent davantage à produire un texte agréable à lire, qu'à respecter les nuances originales. En marge des multiples manifestations du courant dualiste prédominant, nous avons remarqué que de plus en plus de comportements exceptionnels voyaient le jour. Nous citons notamment trois des principales figures de l'époque, à savoir Amyot, Luther, et Dolet.

La position d'Amyot, qui est le plus grand traducteur du siècle, semble originale dans la mesure où il refuse de prendre partie pour les mots aux dépens du style, ou inversement. Contrairement à cette traditionnelle approche dyadique, il conçoit la fidélité comme un équilibre entre le fond et la forme, et cette perspective dialectique semble informer l'ensemble de ses conceptions. Le traducteur, par exemple, n'est ni le rival, ni le serviteur de l'auteur: il assume une fonction de médiateur entre l'auteur et le lecteur.

Le rôle déterminant que joue Luther est fortement marqué par la prépondérance qu'il donne à la langue cible: c'est elle qui doit guider la traduction et lui permet d'être naturelle. Hostile à toute forme de latinisation, sa préférence ne découle pas forcément d'une conception duelle de l'opération traduisante: il apparaîtrait plutôt que ce soit pour rétablir l'équilibre dialectique entre les langues source et cible qu'il se voit dans l'obligation d'insister sur cette dernière. Néanmoins, ses réflexions théoriques ne sont pas aussi approfondies que celles de Dolet, dont on s'accorde à estimer qu'il est le premier à élaborer une théorie de la traduction.

Dolet serait donc (selon Cary notamment) le "père fondateur de la traductologie française", et nous avons mis l'accent sur ses cinq principes de traduction, qui a priori peuvent paraître dualistes, mais cherchent en fait vraisemblablement à souligner la complémentarité des diverses oppositions mentionnées. Sa démarche tendrait ainsi à établir un équilibre compromissaire entre deux extrêmes exclusifs, et elle s'engagerait donc, au même titre que celle d'Amyot et de Luther, dans une voie dialectique qu'on pourrait qualifier, en termes peirciens, de triadique. Car il ne s'agit plus, pour ces quelques auteurs, d'opposer deux à deux divers aspects théoriques, mais de montrer qu'en dépit de tous les écueils que cela implique parfois, l'un ne va pas sans l'autre: c'est d'un tout qu'il convient de rendre compte.

Par ailleurs, des dictionnaires sont compilés, et une terminologie spécifique s'élabore peu à peu. La Renaissance aborde la traduction sous le signe de la vulgarisation; ce phénomène s'avère décisif dans la formation de ces langues encore en gestation, et il est étroitement lié à l'élaboration des habitudes d'écriture. Si nous avons mis l'accent sur des auteurs dont les conceptions dialectiques semblent faire figure d'exception, nous n'oublions certes pas qu'ils s'inscrivent en marge de la philosophie dualiste dominante, qui est de plus en plus marquée, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, par une tendance à imiter assez librement les originaux afin d'en rendre la lecture plaisante.

Ce courant prend alors tellement d'ampleur qu'il fait des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles l'époque des "belles infidèles", dont le champion est Perrot d'Ablancourt, qui ne prétend d'ailleurs pas traduire: il pense qu'il rend mieux compte d'un texte en se permettant toutes les libertés. Et, retranchant, ajoutant, modifiant, beaucoup le suivront dans cette voie, comme Denham ou Cowley. D'autre part, cette attitude fait l'objet de

critiques acerbes de la part des adeptes d'une traduction plus littérale, comme Dacier ou Malherbe notamment.

De son côté, Lemaistre de Sacy adhère à une position médiane, de sorte qu'il semble introduire une dimension troisième dans la conception du phénomène traductionnel, et vient ainsi s'ajouter aux rares auteurs qui font figure d'exception parmi les théoriciens de la traduction. C'est également le cas de Huet, qui s'efforce de reproduire à la fois la pensée, les mots et le style de l'original. Et de Tende, auteur du premier véritable traité de traduction, s'intègre *ipso facto* au nombre des fondateurs de la traductologie. Ce qui est d'autant plus remarquable que le XVII<sup>e</sup> siècle s'avère assez limité du point de vue des recherches théoriques.

D'une façon plus générale, cette époque est marquée par deux approches opposées: celle des littéralistes, qui s'efforcent de "bien traduire", et celle des "belles infidèles" – qu'on pourrait presque qualifier de libertine (pour filer la métaphore) – qui consiste en fait à bien écrire. La troisième voie que nous nous sommes attachée à mettre en relief constitue somme toute une attitude relativement marginale, mais qui existe néanmoins, et qui apparaît en quelque sorte comme la position historique dans la lignée de laquelle nos propositions sémiotiques viendront s'inscrire.

Si le travail de Dryden s'avère marqué par les caractéristiques propres au siècle de l'infidélité, ce traducteur – le plus grand de son temps – est le premier à définir la traduction comme un art. Les principes théoriques qu'il précise semblent être ramenés à des conceptions dualistes par ceux qui l'interprètent en ne retenant que la métaphrase et la paraphrase alors que l'imitation joue aussi un rôle important. Parce qu'il essaie d'élaborer, entre les démarches littérale et libre, une position plus équilibrée, le poète anglais échappe à la binarité. Ses réflexions – et le qualificatif est de Ballard – sont d'ordre triadique. De même que celles de Pope, qui s'efforce lui aussi de trouver un compromis entre la lettre et l'esprit.

Mais dans l'ensemble, les recherches théoriques sont plutôt rares, et les pratiques paraissent relever largement de la dualité. Aux belles infidèles typiques des traductions de d'Ablancourt, s'oppose la littéralité de Mme Dacier, qu'elle juge bon d'atténuer par endroit en fonction des convenances du moment. Ce qui, au fond, ne change pas grand chose: elle prend en fait position par rapport aux dichotomies en vigueur qu'elle contribue à conforter en optant pour un extrême aux dépens de l'autre.

La plupart des attitudes sont relativement modérées, et nous avons souligné avec étonnement la conclusion de G. Steiner selon lequel l'idéal traductologique est de nature compromissaire, voire triadique, dès la contribution de Dolet au XVI<sup>e</sup> siècle. Nous croyons quant à nous que cela demeure un courant marginal dans un contexte fondamentalement dyadique, et qu'en outre son apparition est bien antérieure, puisqu'on en devine déjà les prémisses chez Cicéron.

Par ailleurs, il nous a paru intéressant de signaler ce qui constitue vraisemblablement les premiers pas de la traduction automatique, à savoir les essais réalisés autour de l'idée de dictionnaires mécaniques basés sur un langage universel non-ambigu. On se passionne également pour le concept d'interlangue, mais ces perspectives révolutionnaires s'essoufflent en fait assez vite. Elles se fondent néanmoins sur des

données déterminantes qui semblent désormais acquises, comme par exemple l'égalité des diverses langues (d'ailleurs validée par l'autorité de l'église qui finit par accepter les Bibles en langues vernaculaires). Peu à peu, le domaine religieux céderait ainsi le pas à ceux littéraire et philosophique, voire scientifique.

En outre, la traduction en général joue maintenant un rôle de deuxième plan en ce qui concerne l'identité des langues, qui s'affirme davantage à travers la création littéraire proprement dite. Le XVIII<sup>e</sup> siècle assiste au développement des dictionnaires, de même qu'à la parution d'un certain nombre de textes théoriques. Dans l'ensemble, les théoriciens sont des grammairiens (comme Beauzée), ou des rhétoriciens (comme Batteux), et si leurs recherches permettent de délimiter le domaine traductologique, leurs diverses oppositions empêchent d'édifier une théorie unifiée.

Batteux, qui fait reposer les productions artistiques sur l'imitation, propose une synthèse des analyses du langage qui l'amène à privilégier la traduction littérale du sens aux dépens d'une traduction plus libre du style. Beauzée se dresse contre cette position duelle, et s'engage pour sa part dans la quête d'un juste milieu entre servitude et licence. On constate donc que la constance des fondements dualistes de l'étude de la traduction ne parvient pas à réprimer les investigations en faveur d'une troisième voie intermédiaire. Celle-ci serait également choisie par Cowper, Campbell et Tytler, les trois critères de traduction de ce dernier (à savoir, le sens, le style, et le naturel) étant plus connus que ceux de Campbell qui s'est limité au domaine biblique.

Ces auteurs ont en commun, non seulement d'introduire un troisième élément (ce qui donne une dimension tripartite à leur perspective), mais aussi de les envisager comme un tout uni dans une relation dialectique: en estimant qu'il faut recréer un équilibre global, ils fondent sur leur tripartition une conception de l'ordre de la triadicité. Tytler soutient par exemple qu'avec des couleurs différentes de celles de l'original, le traducteur doit faire en sorte que son tableau produise le même effet. Et nous avons souligné le rapprochement qu'on ne saurait manquer de faire entre ce point de théorie et la maxime peircienne du pragmatisme – un rapprochement d'autant plus remarquable qu'il est assez inattendu dans le contexte général des belles infidèles qui domine tout le XVIII<sup>e</sup>. On assiste en revanche au siècle suivant à un net changement d'attitude.

**Chapitre IV**  
**L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE**  
*DES DYADES CONFLICTUELLES A LA DYNAMIQUE DE LA TRIADE*

Introduction

Dans la lignée des principaux courants pré-linguistiques qui marquent l'antiquité puis le Moyen Age et ensuite l'époque moderne, l'évolution contemporaine de la traductologie semble perpétuer elle aussi une philosophie dualiste. Néanmoins, les exceptions à cette règle générale atteignent de telles proportions que l'on peut se demander si l'on n'assiste pas à un changement en profondeur qui consisterait à envisager peu à peu les couples de contraires dans des relations de complémentarité.

C'est la question que nous tâcherons d'examiner au cours de ce dernier chapitre historique, qui nous guidera jusqu'au seuil du vingtième siècle. Nous pourrons alors aborder l'actualité de la traductologie en ayant une certaine idée des phénomènes dont elle résulte. En attendant, voyons ce que le XIXe siècle peut nous apprendre de la logique dans laquelle elle s'inscrit.

1. A l'aube du XIXe siècle

*A la recherche d'un équilibre associant fidélité à la forme et au fond*

C'est donc avec Herder qu'on voit se rapprocher les notions de pensée et de langage, élargissant le domaine de la traduction. Celui-ci serait, d'après Berman, coextensif au concept de "*Bildung*" dont l'importance est centrale dans l'Allemagne de la fin du dix-huitième siècle.<sup>245</sup> D'une façon plus générale, "le trait dominant du monde occidental au XIXe siècle et jusqu'à la veille du premier conflit mondial est la recherche d'un équilibre entre matérialisme et spiritualisme, entre progrès et tradition."<sup>246</sup> L'internationalisation croissante des relations et la multiplication diversifiée des échanges entre langues

---

<sup>245</sup> Berman 1984:96, cité in Ballard 1992: 233. Le terme '*bildung*' recouvre *grosso modo* l'idée de formation, de création, de culture et d'éducation.

<sup>246</sup> Van Hoof 1991:66.

donnent lieu à un essor remarquable: "le XIXe siècle plante le décor pour le rôle de plus en plus important que la traduction est appelée à jouer dans la société."<sup>247</sup>

Dans l'ensemble, les traducteurs littéraires s'intéressent encore aux auteurs de l'Antiquité, mais ce sont les littératures contemporaines qui exercent le plus d'attrait, notamment celles anglaise (avec Shakespeare en particulier) et allemande. En comparaison, les textes espagnols et italiens sont peu traduits, et par ailleurs on découvre les jeunes littératures russe, polonaise, scandinave, néerlandaise et hongroise,<sup>248</sup> tandis que les auteurs orientaux continuent d'attirer un nombre croissant de traducteurs. La traduction spécialisée poursuit son développement et atteint pour la première fois le domaine linguistique. Les textes religieux sont moins courus que par le passé mais font néanmoins l'objet de nouvelles traductions.<sup>249</sup> Le développement régulier des activités de traduction ne trouve cependant pas d'écho au niveau des recherches théoriques.

“ L'extension en largeur et en profondeur de l'activité traduisante, à laquelle on assiste sur le plan pratique, ne s'accompagne pas d'un développement parallèle sur le plan théorique. ”<sup>250</sup>

Tout en mettant en évidence l'écart qui sépare la théorie de la pratique, Van Hoof souligne avec justesse que pour l'essentiel, les considérations théoriques demeurent occasionnelles et ne font que des apparitions ponctuelles, comme dans la préface de Chateaubriand à sa version du *Paradis perdu* de Milton, ou dans celle de Nerval au *Faust* de Goethe. L'auteur estime qu' "au sens strict, seul l'ouvrage de Ferry de Saint-Constant, paru en 1808-1811 sous le titre *Rudiments de traduction*, est foncièrement consacré à la théorie."<sup>251</sup>

Reprenant à son compte les acquis des théories grammaticales de la traduction, Ferri de Saint-Constant (1755-1830) avance que "le latin diffère du français par les mots, par l'arrangement des mots, par le mécanisme de la langue et par le style."<sup>252</sup> Le traducteur doit tenir compte de ces quatre différences, et par conséquent,

“ pour traduire, il faut:

- 1) substituer aux mots latins les mots français qui paraissent les remplacer le mieux;
- 2) il faut arranger ces mots dans l'ordre que prescrit la construction française;
- 3) il faut substituer au mécanisme de la langue latine celui du français (...)

---

<sup>247</sup> Ibid. pp. 67-68.

<sup>248</sup> Cf. ibid. pp. 68-76.

<sup>249</sup> Cf. ibid. pp. 81 où Van Hoof note, concernant la linguistique, la francisation d'un manuel sur la *Langue internationale*.

<sup>250</sup> Ibid. p. 82.

<sup>251</sup> Ibid. p. 83.

<sup>252</sup> Ferri de Saint-Constant cité in Hulst 1990:64.

4) enfin il faut remplacer le style latin par le style français (...) ”<sup>253</sup>

Et sur cette base, Ferry de Saint-Constant distingue “ quatre espèces de traduction:

- 1) la traduction interlinéaire;
- 2) la traduction littérale;
- 3) la version [ou étude de ceux qui traduisent pour apprendre la langue latine];
- 4) la traduction proprement dite. ”<sup>254</sup>

Cette dernière forme est “ la seule qui mérite le nom de traduction, parce qu'elle est la seule qui rende les pensées d'un auteur telles qu'elles sont. On admet cependant la traduction libre qui ne s'assujettit qu'à une partie des règles de l'art de traduire. ”<sup>255</sup> Cette liberté permet au traducteur de s'adonner soit à la paraphrase, soit à l'imitation:

“ Souvent la traduction libre n'est autre chose qu'une imitation. Elle consiste tantôt à s'approprier les pensées d'un auteur, en les exprimant d'une manière nouvelle, tantôt à s'emparer d'un ouvrage ancien, et à le reproduire sous la même forme avec de nouvelles beautés, ou sous une forme nouvelle. Le traducteur libre ose se mesurer avec son modèle; sans cesser d'être copiste, il devient original. ”<sup>256</sup>

L'imitation pose à nouveau la question des limites et donc de la nature de l'opération traduisante qui, semble-t-il, se distingue encore mal de l'acte d'écriture. Quelque part à mi-chemin entre la traduction et l'écriture, le traducteur libre est un copiste qui produit des originaux. Cette situation paradoxale est rapportée par Van Hoof qui note aussi rapidement que Marie-Claude-Frédéric Vaultier (1772-1843) soutient en 1812 l'une des premières thèses de Belles-Lettres sous l'empire. *De la traduction* "dépassé par son envergure les traités ou théories classiques", et "entend établir la jonction entre langage et pensée."<sup>257</sup> Vaultier pose d'emblée que

“ Le mot traduction, dans son sens propre, devrait être à peu près synonyme de transport: il ne signifie étymologiquement que l'action de conduire ou de porter au-delà. ”<sup>258</sup>

La traduction a selon lui pour objectif d'opérer une sorte de transport entre deux langues, c'est-à-dire "de substituer les signes et les procédés de l'une aux signes et aux

---

<sup>253</sup> Ibid.

<sup>254</sup> Ibid.

<sup>255</sup> Ferri de Saint-Constant cité in Hulst 1990:67.

<sup>256</sup> Ibid. p. 68.

<sup>257</sup> Hulst 1990:69-70.

<sup>258</sup> Vaultier cité in Hulst 1990:70.

procédés de l'autre".<sup>259</sup> Mis à part le fait que cette définition présente la particularité d'être formulée en termes de signes, elle est somme toute relativement banale. Bien entendu, l'auteur ne précise pas de quel signe il s'agit, mais puisqu'il associe cette notion à celle de procédé, on peut supposer qu'il la conçoit de façon statique, comme un résultat. S'il traite de signe, il ne s'inscrit cependant pas dans le domaine de la sémiotique à proprement parler, puisque celle-ci est une logique dynamique et évolutive qui étudie le signe dans son développement triadique. Toutefois, le recours à ce concept met une certaine distance entre Vaultier et les réflexions antérieures dont il s'inspire, notamment celles de Charles Batteux (1713-1780), qui faisaient de la traduction un exercice d'imitation dont on recensait deux variantes.

La traduction a selon lui pour objectif d'opérer une sorte de transport entre deux langues, c'est-à-dire "de substituer les signes et les procédés de l'une aux signes et aux procédés de l'autre".<sup>260</sup> Mis à part le fait que cette définition présente la particularité d'être formulée en termes de signes, elle est somme toute relativement banale. Bien entendu, l'auteur ne précise pas de quel signe il s'agit, mais puisqu'il associe cette notion à celle de procédé, on peut supposer qu'il la conçoit de façon statique, comme un résultat. S'il traite de signe, il ne s'inscrit cependant pas dans le domaine de la sémiotique à proprement parler, puisque celle-ci est une logique dynamique et évolutive qui étudie le signe dans son développement triadique. Toutefois, le recours à ce concept met une certaine distance entre Vaultier et les réflexions antérieures dont il s'inspire, notamment celles de Charles Batteux (1713-1780), qui faisaient de la traduction un exercice d'imitation dont on recensait deux variantes.

La question de savoir si l'auteur se concentre en fait sur l'une et l'autre langues, c'est-à-dire sur une dichotomie, ou s'il met l'accent sur le processus de substitution qui permet de transformer la dyade LD/LA en triade (à savoir: LD---traduction---LA), reste posée. Peut-être trouve-t-on l'ébauche d'une réponse dans le fait que, partant de présupposés binaires, l'auteur semble s'engager sur la voie triadique d'une unification des couples de contraires élaborés par ses prédécesseurs. Batteux et la plupart des intéressés avaient en effet résumé la théorie de la traduction en deux règles fondamentales: d'une part, il faut traduire le sens de l'auteur, d'autre part il faut conserver son caractère.

Estimant que tout phénomène peut être ramené à un petit nombre de principes généraux, Vaultier fait un pas de plus en réduisant ces deux aspects à la seule loi de la fidélité: il faut être fidèle à la fois à la forme et au fond, et cette prise de position théorique apparaît bien comme une façon de dénoncer les approches duelles, ou du moins de montrer qu'on peut -et même qu'on doit- dépasser le niveau second des apparences contradictoires pour atteindre la dynamique logique qui en génère la complémentarité.

L'auteur n'opte donc pas pour le fond aux dépens de la forme, ni l'inverse d'ailleurs: il prend le parti de soutenir leur interdépendance, suggérant ainsi que loin de s'opposer, ces deux aspects existent l'un en fonction de l'autre. Et puisque l'un ne va pas sans l'autre, c'est le rapport entre les deux qui détient la clef du mystère d'une bonne traduction. Il ne s'agit

---

<sup>259</sup> Ibid.

<sup>260</sup> Ibid.

donc plus de mettre en évidence deux éléments mutuellement exclusifs, mais, semble-t-il, de souligner l'importance de la dialectique qui à la fois les unit et les rend tels qu'ils sont en eux-mêmes.

Mais peut-être cette conclusion prête-t-elle à Vaultier des intentions philosophiques dont on pourrait vraisemblablement douter. Lui faire crédit, sans aucune réserve, d'une approche triadique ouvertement revendiquée serait sans doute exagéré. Nous l'avons vu, son attitude oscille entre dyadicité et triadicité, mais celle-ci demeure relativement sous-jacente, alors que celle-là s'affirme souvent avec force. Comme c'est encore le cas lorsqu'il conclut que s'il faut traduire à la fois la pensée et le style, c'est en fait ce dernier qui pose problème:

“ Toutes les difficultés de la traductions sont dans le style, parce que le style, attaché aux signes et non à la pensée, ne passe point avec cette dernière dans une formule composée de signes nouveaux. ”<sup>261</sup>

L'auteur met en lumière les écueils de la traduction poétique; qu'elle soit effectuée en vers ou en prose, celle-ci conduit fréquemment à recourir à des équivalents et des compensations que la fidélité rend nécessaire mais dont on doit se garder d'abuser.<sup>262</sup> Notons que l'on retrouve aussi chez Vaultier un souci d'ordre déontologique. Il considère en effet que le style d'un original résulte tout autant des qualités de l'écriture que de ses défaillances, et soutient par conséquent que "le traducteur n'a pas plus de droit sur les défauts que sur les beautés".<sup>263</sup>

Les signes dont il est question dans la citation ci-dessus réfèrent vraisemblablement à une conception très générale qui découle, à n'en pas douter, de la philosophie d'Aristote (384-322 av. J.C.) et de ses développements par saint Augustin (354-430). L'hypothèse de cette filiation se trouve renforcée par la double dichotomie présentée ici, à savoir d'une part l'opposition du style au sens, et d'autre part celle du signe à la pensée. Ces couples d'antinomies traduisent l'inspiration fondamentalement dualiste des recherches de Vaultier, dont on peut raisonnablement supposer qu'elles émergent quelque part à mi-chemin entre les réflexions d'Aristote et celles de Ferdinand de Saussure (1857-1913), c'est-à-dire pour l'essentiel, entre la dyade aristotélicienne 'forme vs. matière' et celle saussurienne 'signifiant vs. signifié'.

De fait, il semble qu'on puisse assimiler d'une part la forme, le signifiant, et le signe -de Vaultier-, et d'autre part la matière, le signifié, et la pensée. On peut donc, pour synthétiser, retenir que si Vaultier fait un effort certain pour proposer autre chose que les traditionnelles dichotomies aporétiques de ses prédécesseurs, il retombe de plain-pied dans ces mêmes contradictions que génère le courant philosophique dominant du dualisme.

Hulst mentionne également, pour le début du dix-neuvième siècle, les contributions de Charles Loyson (1791-1820), auteur d'une thèse de Belles-Lettres intitulée *De la manière*

---

<sup>261</sup> Ibid. p. 74.

<sup>262</sup> Cf. ibid. p. 75-76.

<sup>263</sup> Ibid. p. 77.

*de traduire les poètes anciens* (1813), et l'influence du parcours théorique de la romancière, traductrice et critique Germaine de Staël (1766-1817).<sup>264</sup>

Il souligne l'importance de certains comptes rendus qui participent à l'évolution de la pensée traductrice, tel celui d'Etienne-Augustin de Wailly (1770-1821) sur une traduction de Pope par Ourry, ou la *Lettre à Carrion de Nisas sur la manière de traduire Dante* que Jean-Louis Bridel (1759-1821) publie en 1805, ou encore les comptes rendus de Jean-Joseph Dussault (1769-1824) réunis en 1818 sous le titre *Système de la traduction* qui ont déclenché une "vive polémique au sujet des fonctions et limites de la traduction."<sup>265</sup> On aura par ailleurs remarqué l'emploi du concept de signe dans un sens très général.

D'autres auteurs s'expriment plus volontiers dans leurs préfaces, et l'on peut retenir dans cette catégorie les remarques, interrogations et/ou commentaires de Paul-Louis Courier (1772-1825), de Frédéric-Albert Stapfer (1802-1892), d'Anne Bignan (1795-1861), ou encore de François-René de Chateaubriand (1768-1848).<sup>266</sup> La fin de la première moitié du siècle compte aussi, au nombre des protagonistes qui se distinguent par leur rôle influent sur le développement de la pratique et de la théorie de la traduction, un Alfred de Vigny (1797-1863) et un Paul-Emile Littré (1801-1881) dont les parcours théoriques sont loin d'être négligeables.<sup>267</sup>

S'y ajoutent des comptes rendus détaillés comme ceux du professeur et journaliste Henri-Joseph-Guillaume Patin (1793-1876), comme ceux du libraire genevois Joël Cherbuliez (1806-1870), comme le manifeste de Jean-Marie-Napoléon-Désiré Nisard (1806-1888), ou encore comme ce texte anonyme de 1836 dont l'originalité est à souligner.<sup>268</sup>

La traduction s'est aussi considérablement développée en Allemagne au cours du XIXe siècle où "de nouveaux théoriciens se penchent sur les problèmes de la traduction en essayant soit de ranger des phénomènes existants dans des concepts généraux -c'est ce que feront un Schleiermacher ou un von Humboldt, soit de faire de la traduction un lien entre les hommes -ce sera l'optique d'un Goethe ou d'un Rückert."<sup>269</sup> Wilhelm von Humboldt (1767-1835) met en lumière d'importantes considérations théoriques dans la préface à sa traduction de l'*Agamemnon* d'Eschyle (1816), qu'il présente d'ailleurs comme une œuvre intraduisible. Dès l'abord, il insiste sur cet aspect simplement pour souligner le fait que:

“ no word in one language is completely equivalent to a word in another language ”<sup>270</sup>

---

<sup>264</sup> Cf. *ibid.* pp. 79-83 & 85-89. Voir aussi Lefevre 1992:17-18 pour la traduction anglaise d'un extrait de *Mélanges* (1820).

<sup>265</sup> Cf. *ibid.* respectivement pp. 187-192, 193-197 & 199-203.

<sup>266</sup> Cf. *ibid.* pp. 151-172.

<sup>267</sup> Cf. *ibid.* pp. 91-101.

<sup>268</sup> Cf. *ibid.* pp. 205-230.

<sup>269</sup> Van Hoof 1991:250.

<sup>270</sup> Humboldt (1816) tr. Lefevre 1992:135.

Il précise que les objets purement physiques font cependant exception à cette règle générale, avant de conclure que dans cette optique, les différentes langues peuvent être conçues les unes par rapport aux autres comme des ensembles de synonymes. En outre, la traduction apparaît alors, surtout dans le domaine de la poésie, comme "one of the most necessary tasks to be performed in a literature".<sup>271</sup> Pour étayer ses remarques, il est ensuite amené à recourir à la notion de signe:

“ A word is not a mere sign for a concept since a concept cannot come into being, let alone be recorded, without the help of a word. ”<sup>272</sup>

Il emploie ce terme de façon générique et relativement vague -impression que vient conforter sa seconde occurrence:

“ All signs of a language are symbols; they are not the things themselves, nor signs agreed on, but sounds which, together with the things and concepts they represent, find themselves through the operations of the mind in which they originated and keep originating in a real and, so to speak, mystical connection which the objects of reality contain as it were dissolved in ideas. ”<sup>273</sup>

Il concentre l'essentiel de ses réflexions sur la notion de fidélité à l'original, et met en évidence les difficultés inhérentes au choix du texte source étant donné les nombreuses variantes qui affectent les documents très anciens. Par souci de simplicité et d'authenticité, il retient l'édition la plus proche de l'auteur, et accomplit sa tâche de traducteur en se laissant guider par sa conception de la fidélité, équilibre sans cesse remis en cause qui tend vers l'idéal de traduction suivant:

“ Translation has reached its highest goals as long as what is felt is not strangeness as such but merely a touch of the foreign. ”<sup>274</sup>

Ce travail particulièrement délicat peut parfois sembler vain, au point que Humboldt lui-même s'est laissé aller à écrire: "toute traduction m'apparaît tout simplement comme une tentative d'accomplir l'impossible."<sup>275</sup> Mais l'auteur a relevé le défi, et largement encouragé ces tentatives à la fois impossibles et indispensables.

Dans un autre des brillants fragments de son oeuvre, publié à titre posthume en 1883, Humboldt élabore de multiples hypothèses audacieuses; celle-ci par exemple, dont Steiner souligne l'intelligence: “ L'homme a adopté la station verticale non parce que ses ancêtres essayaient d'atteindre fruits et branches mais parce que la parole, *die Rede*, “ ne se laisserait en aucun cas assourdir et étouffer par le sol ”. ”<sup>276</sup>

---

<sup>271</sup> Ibid. p. 136.

<sup>272</sup> Ibid.

<sup>273</sup> Ibid. p. 137.

<sup>274</sup> Ibid. p. 138.

<sup>275</sup> Humboldt 1796 (cité par Morgan 1966:275).

<sup>276</sup> Steiner (1978:88, tr. Lotringer) cite *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, précisant que “ Même en traduction, ce titre

Avant tout, Steiner met en évidence un aspect important du point de vue épistémologique dans la démarche de l'érudit philologue prussien:

“ More than a century before the modern structuralists, Humboldt notes the distinctive binary character of the linguistic process: it shares, it mediates between, the crucial antinomies of inner and outer, subjective and objective, past and future, private and public. ”<sup>277</sup>

On pourra par conséquent, semble-t-il, mettre au crédit de l'auteur une conscience accrue du caractère duel du processus linguistique, et considérer qu'il occupe une place à part dans le débat traductologique de par la spécificité de ses points de vue. Il sait prendre suffisamment de recul par rapport à la dualité des antinomies de référence, dont quelques exemples sont cités ci-dessus, pour envisager le langage de façon dynamique et dialectique. Steiner rapporte que selon Humboldt:

“ Language is far more than communication between speakers. It is dynamic mediation between those poles of cognition which give human experience its underlying dual and dialectical form. ”<sup>278</sup>

Cette conception dynamique de médiation entre deux pôles résulte d'une démarche analytique critique vis-à-vis de la question de la dualité; les antinomies bipolaires gagnent à être saisies de façon dialectique, et l'auteur se situe ainsi au niveau de la tiercéité: son hypothèse de médiation dynamique se présente comme le troisième terme qui, s'associant au deux premiers entre lesquels il établit en outre un lien logique, permet à l'analyse de transcender la dualité traditionnelle en l'envisageant comme seconde par rapport à la tiercéité.

C'est sous le signe de la médiation, non pas en les faisant tomber sous le coup d'antinomies, qu'Humboldt aborde le langage et les questions de traduction, et à ce titre, on retiendra sa contribution à une remise en cause des approches dualistes, et à la promotion d'une démarche fondamentalement triadique. D'une façon plus générale, Humboldt occupe aux yeux de tous une place à part. Steiner, par exemple, n'hésite pas à écrire:

“ Humboldt is one of the very short list of writers and thinkers on language --it would include Plato, Vico, Coleridge, Saussure, Roman Jakobson-- who have said anything that is new and comprehensive. ”<sup>279</sup>

---

conserve toute son envergure: *Sur la structure différenciée du langage humain, et son influence sur l'évolution spirituelle de l'humanité.*” Cf. Steiner 1975:81: “ Even translated, that title retains its proud scope: *On the Differentiation of the Structure of Human Language, and its Influence on the Spiritual Evolution of the Human Race.* ”

<sup>277</sup> Steiner 1975:83.

<sup>278</sup> Ibid. Steiner poursuit: “ Here Humboldt clearly anticipates both C.K. Ogden's theory of opposition and the binary structuralism of Lévi-Strauss. ”

<sup>279</sup> Ibid. p. 79.

De son côté, August Wilhelm Schlegel (1767-1845) loue les mérites des exercices de traduction: loin d'asservir à la langue celui qui s'y adonne, ils permettent de développer la créativité. Il insiste, en se fondant sur sa propre expérience, sur le fait qu'une traduction est une création, et que traduire est une nécessité:

“ if it is maintained that you should not translate at all, you would have to reply that the human mind hardly does anything else, that the sum total of its activity consists of precisely that. ”<sup>280</sup>

Schlegel manifeste un intérêt certain pour les questions relatives au langage et à la formation des langues. Il fait des commentaires qui soulignent l'importance de la première traduction allemande de Shakespeare, et suggère, précisément à propos de cet auteur d'accès difficile, que si quelques notes peuvent éclairer la traduction, ce sont surtout les introductions qui permettent aux lecteurs de pénétrer dans un univers étranger.

Cette présentation est d'autant plus nécessaire dans le domaine de la poésie, auquel l'auteur porte une attention toute particulière. Il met en évidence le caractère essentiellement approximatif de la traduction poétique:

“ All poetic translation, which aims not just at meaning in general, but rather at the most intricate connotations, remains an imperfect approximation. ”<sup>281</sup>

Bien qu'il se soit intéressé toute sa vie à la traduction, Goethe (1749-1832) n'a pas vraiment consacré un ouvrage à ce sujet, sur lequel il s'est toutefois exprimé à maintes reprises.<sup>282</sup> On retrouve l'essentiel de ses idées concentrées dans *Le Divan occidental-oriental* (*Westöstlicher Divan*, 1819), qui constitue "l'expression la plus achevée de la pensée classique allemande sur la traduction".<sup>283</sup> Il distingue trois façons de traduire,<sup>284</sup> ce qui autorise Steiner à qualifier ses travaux de triadiques.<sup>285</sup> La première "nous fait

---

<sup>280</sup> Schlegel (1803) in Lefevre 1992:17.

<sup>281</sup> Ibid. pp. 54. Sur Shakespeare, voir Lefevre 1992:30-32; autres citations traduites: pp. 54-56, 66-67 & 78-80.

<sup>282</sup> Cf. Van Hoof 1991:250. Voir aussi l'extrait de *Schriften zur Literatur* ("Writings on Literature") traduit in Lefevre 1992:24-25.

<sup>283</sup> Berman 1984:96, cité in Ballard 1992: 233.

<sup>284</sup> Bassnett-McGuire (1980:62-63) les résume elle aussi: "Goethe (1749-1832) argued that every literature must pass through three phases of translation, although as the phases are recurrent all may be found taking place within the same language system at the same time. The first epoch 'acquaints us with foreign countries on our own terms', and Goethe cites Luther's German Bible (...) The second mode is that of appropriation through substitution and reproduction, where the translator absorbs the sense of a foreign work but reproduces it in his own terms (...) The third mode, which he considers the highest, is one which aims for perfect identity between the SL and the TL text, and the achieving of this mode must be through the creation of a new 'manner' which fuses the uniqueness of the original with a new form and structure."

<sup>285</sup> Rappelons que Steiner (1975:256-260), qui semble d'ailleurs employer "triade" et "tripartition" comme des synonymes, cite notamment trois des "nombreux systèmes triadiques": ceux de Dryden, Goethe, et Jakobson. Cf. Steiner 1975:257: "Goethe's scheme, like Dryden's, is tripartite."; Steiner 1978:242, tr. Lotringer: "Comme celui de Dryden, son schéma est à trois volets."

connaître l'étranger dans notre sens à nous"<sup>286</sup> ; la seconde, dite "parodistique", est typiquement française: "le Français, de même qu'il adapte à son parler les mots étrangers, fait de même pour les sentiments, les pensées et même les objets; il exige à tout prix pour tout fruit étranger un équivalent qui ait poussé sur son terroir".<sup>287</sup>

Le troisième type est le plus satisfaisant: il se donne pour objectif de "rendre la traduction identique à l'original, en sorte qu'elle puisse valoir non à la place de l'autre, mais en son lieu",<sup>288</sup> ce qui permet de mettre en évidence une relation dialectique entre le texte de départ et celui d'arrivée:

"Une traduction qui vise à s'identifier avec l'original tend à se rapprocher en fin de compte de la version interlinéaire et facilite hautement la compréhension de l'original; par là nous nous trouvons en quelque sorte involontairement ramenés au texte primitif, et ainsi s'achève finalement le cycle selon lequel s'opère la transition de l'étranger au familier, du connu à l'inconnu."<sup>289</sup>

Cette nouvelle conception de l'activité traduisante aura une influence considérable en Europe où elle constituera le courant central du dix-neuvième siècle. Mais si le respect de l'original demeure prépondérant, il faut souligner l'attitude parfois ambiguë de certains auteurs, de même que l'importance d'une tendance orientaliste d'une part, et de la censure imposée par le contexte de l'époque d'autre part.

Ainsi, Shelley (1792-1822) par exemple, considérerait la traduction comme une activité inférieure, à laquelle il est bon de s'adonner lorsqu'on manque d'inspiration. Ses métaphores sont significatives:

"It were as wise to cast a violet into a crucible that you might discover the formal principle of its colour and odour, as to seek to transfuse from one language into another the creations of a poet. The plant must spring again from its seed, or it will bear no flower -and this is the burthen of the curse of Babel."<sup>290</sup>

En insistant sur la recreation nécessaire à la traduction poétique, il s'inscrit davantage dans la lignée des traducteurs anglais du dix-huitième siècle.<sup>291</sup>

---

<sup>286</sup> Goethe trad. Lichtenberger (Paris, Aubier-Montaigne) 1963:430-433, cité in Berman 1984:95 & Ballard 1992:233.

<sup>287</sup> Ibid. p. 96. Cf. Ballard 1992: 234.

<sup>288</sup> Ibid. Goethe qualifie cette troisième étape de "suprême et dernière période", et il précise que "ce mode de traduction rencontre d'abord la plus grande résistance; car le traducteur qui serre de près son original renonce plus ou moins à l'originalité de sa nation, et il en résulte un troisième terme auquel il faut que le goût du public commence par s'adapter".

<sup>289</sup> Ibid.

<sup>290</sup> Percy Bysshe Shelley, *The Defence of Poesy* (1820) in *Complete Works*, V (London : Ernest Benn, 1965), pp. 109-43. Cité in Bassnett-McGuire 1980:64-67.

<sup>291</sup> Cf. Ballard 1992:235 & Bassnett-McGuire 1980:62.

## 2. Le XIXe siècle

### Fidélité et liberté: incompatibles ou complémentaires?

En Angleterre à l'époque Victorienne, les points de vue théoriques sur la manière de bien traduire prennent un tour particulier que Cohen qualifie d'erreur fondamentale: "the aim was to convey the remoteness both in time and place of the original work by the use of a mock-antique language".<sup>292</sup> L'un des principaux représentants de cette tendance est Thomas Carlyle (1795-1881), nom auquel il faut associer ceux de William Morris, J.H. Newman et A.J. Wyatt.<sup>293</sup> Carlyle, Dante Gabriel Rossetti (1828-1882), mais surtout Matthew Arnold (1822-1888) jouent un rôle important mais sont perçus différemment par la postérité.<sup>294</sup>

Arnold, qui publie *On Translating Homer* en 1861, se présente en effet comme un tenant du littéralisme pour Nida (1964:20), alors que Savory (1968:45) et Kelly (1979:116) le tiennent pour un défenseur de la traduction libre. Nonobstant, Van Hoof estime qu'Arnold présente "les vues les plus claires peut-être depuis Dryden."<sup>295</sup>

Ballard indique ces contradictions et met en lumière l'originalité d'Arnold. Celui-ci rappelle qu'il n'y a pas une manière de traduire qui fasse l'unanimité, et que la dichotomie classique englobe deux conceptions opposées de la fidélité. Cette problématique de la fidélité est traitée par Arnold en termes de *réception*: considérant que nous sommes dans l'impossibilité de connaître, et a fortiori de recréer, l'effet qu'avait un original grec sur les lecteurs de l'époque, il propose de s'en tenir au jugement d'un public cultivé pour évaluer le degré de réussite d'une traduction. A l'opposé, émerge la figure de Francis W. Newman qui fait de la séduction du grand public son critère de réussite.<sup>296</sup> Selon Ballard, ces deux auteurs pèchent par hétérogénéité, chacun faisant ses propres concessions à des principes essentiellement hérités de l'école allemande.<sup>297</sup>

En 1861, l'année où paraissent les *Homeric Translations in Theory and Practice* de Newman, J. Conington publie son essai critique sur les *English Translations of Virgil*, et "plusieurs préfaces, enfin, développent des considérations sur les problèmes théoriques et pratiques de la traduction, telle celle de C. Young à sa *Translation of Sophocles*

---

<sup>292</sup> Cohen 1962:24. L'auteur précise que ce type de langue "was called by William Morris "Wardour Street English", after the fake-antique and theatrical costumiers' shops which were to be found there."

<sup>293</sup> Cf. Ibid. pour de plus amples détails.

<sup>294</sup> Lefevre donne deux extraits de Dante (1992:67-68) et un d'Arnold (1992:68-69).

<sup>295</sup> Van Hoof 1991:167.

<sup>296</sup> Newman, qui venait de traduire *l'Iliade*, s'opposa à Arnold dans "Homeric Translation in Theory and Practice. A Reply to Matthew Arnold by Francis W. Newman", 1861, cité in Ballard 1992:239.

<sup>297</sup> Cf. Ballard 1992:245-246.

(1888), celle d'E. Ridley à sa *Pharsalia* (1896) de Lucain, ou celle encore de S.G. Tremenheere à sa *Cynthia* (1899) de Properce."<sup>298</sup>

Edward Fitzgerald (1809-1883), notamment dans son adaptation de poèmes persans, soutient que le traducteur doit assurer la pérennité de l'œuvre, même si la ressemblance à l'original doit en pâtir.<sup>299</sup> Succombant à la vogue de l'orientalisme, Richard Burton (1821-1890) s'investit dans une nouvelle traduction des *Mille et une nuits*. La notoriété de ces contes, qui n'ont jusque là été traduits que de façon expurgée, lui donne l'occasion de commentaires et polémiques qui échappent à la censure.

D'une façon plus générale, et en dépit de l'influence de Goethe en Europe, "c'est Friedrich Schleiermacher qui, sans conteste, donne à son époque l'étude la plus approfondie sur le sujet dans *Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens* (1813)",<sup>300</sup> qu'on ne pourra cependant lire en français qu'à partir de 1985 dans la traduction de Berman. Sur les traces de Schlegel -mais en bénéficiant d'une audience plus large- Schleiermacher [1768-1834] met en évidence le rôle central, voire l'omniprésence, de l'activité traduisante dans notre vie quotidienne:

“ N'avons-nous pas souvent besoin de traduire le discours d'une autre personne, tout à fait semblable à nous, mais dont la sensibilité et le tempérament sont différents? ”<sup>301</sup>

Schleiermacher aborde la traduction en philosophe et prend suffisamment de recul pour examiner son objet d'étude en des termes tout d'abord très généraux. Il s'agit de cerner un phénomène complexe et la rigueur impose dans un premier temps de le situer dans un contexte assez vaste. Car les activités de traduction sont très variées et il convient de les considérer dans leur ensemble pour tâcher d'en définir l'élément commun. L'auteur rappelle un phénomène qui peut paraître évident, mais qui est en fait loin d'être assimilé, alors même qu'il détermine l'ensemble des recherches traductologiques.

L'une des manifestations les plus omniprésentes de l'activité traduisante structure en effet notre quotidien en informant chacune de nos communications, et a fortiori tous nos échanges linguistiques: il nous faut traduire le discours de l'autre. L'activité traduisante

---

298 Van Hoof 1991:167.

299 Lefevre (1992:32-33 & 80) cite des extraits de cet auteur, et Bassnett-McGuire (1980:74-75) souligne que d'une façon générale "different concepts of translation prevail at different times, and (...) the function and role of the translator has radically altered. The explanation of such shifts is the province of cultural history (...) For the attitudes towards translation and the concepts of translation that prevail, belong to the age that produces them, and to the socio-economic factors that shape and determine that age."

300 Van Hoof 1991:250. Berman (1985) rend ce titre par: “ *Des différentes méthodes du traduire* ”.

301 Schleiermacher 1813, traduit par Berman (1985:281-283) qui propose la première version française de “*Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens*”, texte présenté par Friedrich Schleiermacher le 24 juin 1813 lors d'une conférence à l'Académie Royale des Sciences de Berlin. Lefevre (1992:141-166) propose une traduction anglaise d'un long extrait. Le passage que nous citons est explicité come suit: “ Lorsque nous sentons que les mêmes mots dans notre bouche auraient un sens tout à fait autre, ou, du moins, un contenu tantôt plus faible, tantôt plus vigoureux que dans la sienne, et que, si nous voulions exprimer exactement la même chose que lui, nous nous servirions, à notre manière, de mots et de tournures tout à fait différents, il semble, quand nous voulons plus précisément définir cette impression et en faisons un objet de pensée, que nous traduisions. ”

est donc déjà présente dans les phénomènes langagiers relevant d'une seule langue. Et Schleiermacher poursuit:

“ Plus encore: nous devons traduire parfois nos propres discours au bout de quelques temps si nous voulons de nouveau nous les approprier convenablement. ”<sup>302</sup>

Ayant d'emblée insisté sur la nécessité qu'il y a à traduire non seulement au plan intralinguistique, mais aussi au niveau "intra-individuel", le philosophe met en lumière des caractéristiques qui permettent de cerner l'essentiel des phénomènes de traduction. Cette perspective constitue une étape préliminaire déterminante sur laquelle il convenait de s'attarder avant d'aborder les manifestations interlinguistiques de ce même phénomène:

“ restons-en aux traductions d'une langue étrangère vers la nôtre; là aussi nous pouvons distinguer deux domaines différents, non certes avec une totale précision, car cela se produit rarement, mais avec des limites brouillées, et cependant assez claires si l'on considère les extrêmes. L'interprète, en effet, exerce son office dans le domaine des affaires, le véritable traducteur essentiellement dans le domaine de la science et de l'art. ”<sup>303</sup>

Il est important de souligner que la traduction interlinguale ou interlinguistique n'est qu'un des aspects de la traduction en général: l'objet qu'on veut étudier doit au préalable être saisi dans sa globalité avant de pouvoir être abordé dans le détail. Poursuivant son article par les généralités qui s'imposent, Schleiermacher établit la distinction entre l'interprète et le traducteur, distinction duelle qu'il rapproche d'une autre dichotomie, à savoir l'opposition de l'oral à l'écrit.<sup>304</sup> On est par conséquent amené à constater que la démarche de ce philosophe n'est pas elle non plus exempte de théorisations dyadiques. En effet, en distinguant la traduction intralinguistique de celle interlinguistique, la traduction "intra-individuelle" de celle "inter-individuelle", la traduction de l'interprétation, l'oralité de l'écriture, etc., il semble valider à son tour une approche dualiste des questions de traductologie.

Ou tout au moins s'en tiendrait-il à la secondéité de ce phénomène s'il ne considérait que ces oppositions. Mais il paraît parfois se démarquer de cette attitude, notamment lorsqu'il rappelle que la traduction écrite peut cependant avoir beaucoup en commun

---

302 Ibid.

303 Ibid. p. 283.

304 Cf. *ibid.* pp. 283-285: “ Si l'on trouve arbitraire cette définition des termes, étant donné qu'habituellement on entend plutôt par truchement la traduction orale, et par traduction la traduction écrite, que l'on excuse la commodité présente de cette définition, d'autant plus que les deux déterminations ne sont pas si éloignées l'une de l'autre. Au domaine de l'art et de la science convient l'écrit, par lequel seul ses œuvres perdurent; la transposition orale d'une production scientifique serait aussi vaine qu'impossible. Pour les affaires, en revanche, l'écriture n'est qu'un moyen mécanique; le commerce est ici primordial, et chaque transposition écrite ne doit être considérée, à proprement parler, que comme l'enregistrement d'une transposition orale. (...) mais la traduction d'écrits purement narratifs ou descriptifs (...) peut elle aussi avoir beaucoup de similitudes avec l'activité de l'interprète. ”.

avec l'interprétation orale. Cependant, il n'insiste pas sur cette dialectique, ce qui se reproduit d'ailleurs lorsqu'il pose que la traduction est une troisième voie, celle du juste milieu mais aussi d'un équilibre impossible entre deux manières de traduire qui s'excluent et entre lesquelles on doit se résoudre à choisir. C'est sur cet antagonisme que Schleiermacher met l'accent: il se concentre sur l'opposition dualiste de ces deux pôles, et n'envisage un troisième terme que pour renforcer la validité de cette dichotomie.

De fait, la traduction est fonction de tellement de paramètres qu'il est si difficile de concilier, que traduire s'avère désespéré: on doit alors se résoudre à paraphraser ou à imiter. Le rapport spécifique qui existe entre le texte de l'auteur et les lecteurs de la langue-culture originale ne peut pas être reproduit entre le texte traduit et les lecteurs de la langue-culture d'accueil.<sup>305</sup> Une question s'impose alors:

“ Ainsi considérée, la traduction n'apparaît-elle pas comme une entreprise un peu folle? C'est pourquoi, désespérant d'atteindre ce but, ou, si l'on veut, avant même d'être parvenu à le penser clairement, on a inventé, non par véritable sens de l'art de la langue, mais par habileté intellectuelle, deux autres manières de connaître les œuvres des langues étrangères, qui tantôt se débarrassent violemment de ces difficultés, tantôt les contournent, mais en abandonnant complètement l'idée de la traduction ici proposée; ce sont la paraphrase et l'imitation. ”<sup>306</sup>

Schleiermacher établit que l'imitateur est confronté à l'impossibilité de copier et doit donc s'efforcer de reproduire un discours dont les parties ne correspondent pas exactement à l'original, mais dont l'effet produit permet de tenir cette imitation pour la même chose que ce que le modèle était pour les lecteurs de la langue de départ. Il développe ce point assez longuement<sup>307</sup> avant d'en déduire:

“ L'imitateur ne veut donc pas réunir l'auteur et le lecteur de la reproduction, parce que tout rapport immédiat entre eux lui paraît impossible; il veut seulement produire chez le dernier une impression semblable à celle que les lecteurs directs et contemporains de l'original ont reçue. ”<sup>308</sup>

---

<sup>305</sup> Cf. *ibid.* p. 295: “ Pour que ses lecteurs puissent comprendre, ils doivent saisir l'esprit de la langue qui est la langue natale de l'écrivain, ils doivent pouvoir intuitionner sa façon de penser et de sentir, et pour parvenir aux deux choses, il [le traducteur] ne peut leur offrir que sa propre langue, qui ne coïncide jamais pleinement avec l'autre, et que lui-même, avec sa connaissance plus ou moins claire de l'auteur, avec l'admiration et l'approbation plus ou moins grande qu'il lui voue. ”

<sup>306</sup> *Ibid.*

<sup>307</sup> Cf. *ibid.* pp. 297-299: “ L'imitation (...) se plie à l'irrationalité des langues; elle reconnaît que l'on ne peut produire dans une autre langue la copie d'un chef d'œuvre du discours qui corresponde exactement dans ses parties individuelles aux parties individuelles de l'original, mais affirme qu'étant donné la différence des langues, à laquelle s'unissent essentiellement tant d'autres différences, la seule chose que l'on puisse faire, c'est d'élaborer une reproduction, un tout composé de parties nettement différentes de celles de l'original, mais qui, dans l'effet produit, se rapproche de celui-ci autant que la différence de matériau le permet. ”

<sup>308</sup> *Ibid.* p. 299. La reproduction en question, précise Schleiermacher, "n'est plus l'œuvre même, l'esprit de la langue n'y est plus présenté et agissant, et l'élément étranger que celle-ci a produit est remplacé par d'autres éléments; mais une œuvre de ce genre, en tenant compte de la différence des langues, des mœurs, du mode de

Confronté lui aussi à cette même irrationalité des langues dont il lui faut tenir le plus grand compte, le paraphrasseur prétend pour sa part atteindre un texte de valeur égale en ajoutant ou en retranchant des signes de la langue cible.<sup>309</sup> Cette méthode relativement laborieuse permettra au mieux de donner une idée du contenu de l'original, mais elle n'est pas capable de reproduire sur le lecteur un effet semblable à celui produit par l'original. Car

“ le paraphrasseur opère avec les éléments des deux langues comme s'il s'agissait de signes mathématiques qui, par addition et soustraction, pouvaient être ramenés à une valeur égale, et de cette façon, ni l'esprit de la langue transformée, ni l'esprit de la langue d'origine ne peuvent se manifester. ”<sup>310</sup>

Nonobstant, se limiter ainsi à ne rendre que le contenu, ou au contraire s'attacher à la similitude des impressions produites sur les lecteurs des langues source et cible, ne représente au bout du compte que deux extrémités d'une conception plus rigoureuse de la traduction.<sup>311</sup> Ce troisième terme se trouve ainsi remis à l'honneur, revalorisé par l'insuffisance de chacune des deux méthodes. L'imitation et la paraphrase n'apparaissent plus alors que comme les limites d'un domaine qui reste à cerner.

Mais si l'auteur semble dénoncer cette dichotomie largement répandue, ces textes demeurent cependant parcourus par une nette tendance à élaborer des théories dyadiques. En effet, dans ses investigations traductologiques, il est le premier à faire la relation entre la problématique de la traduction et celle de la communication, ce qui lui permet de distinguer "deux méthodes fondamentales de traduction véritable: amener l'auteur au lecteur ou conduire le lecteur vers l'auteur", distinction fondamentale elle aussi, qui sera

---

formation, doit dans la mesure du possible être simplement la même chose que ce que le modèle était pour ses lecteurs d'origine; dans la mesure où l'unicité de l'impression doit être sauvée, on renonce à l'identité de l'œuvre."

309 Cf. *ibid.* pp. 295: “ La paraphrase veut éliminer l'irrationalité des langues, mais de façon purement mécanique. (...) De cette manière, elle parvient peut-être à rendre le contenu avec une exactitude limitée, mais elle renonce complètement à l'impression, car le discours vivant est irrémédiablement tué, dans la mesure où chacun sent qu'à l'origine il n'a pu surgir sous cette forme de la sensibilité d'un homme. ”

310 *Ibid.* pp. 296. L'auteur précise que la paraphrase est mécanique en ce sens qu'elle “ prétend que, bien que je ne puisse trouver dans ma langue un seul mot correspondant à celui de la langue d'origine, je dois chercher à atteindre sa valeur en ajoutant des compléments amplifiants ou limitatifs. Ainsi avance-t'elle péniblement entre ce qui est trop gênant et ce qui est trop peu inquiétant, en accumulant des détails sans lien. ” Plus loin, il est indiqué: “ Si, en outre, la paraphrase cherche à signaler psychologiquement les traces de la liaison des pensées là où elles sont imprécises et semblent se perdre, grâce à des incisives qu'elle intercale comme des jalons, elle aspire en même temps, lorsqu'il s'agit de compositions difficiles, à prendre la place du commentaire et peut encore moins être ramenée au concept de traduction. ”

311 Cf. *ibid.* p. 297: “ La paraphrase est davantage utilisée dans le domaine des sciences, l'imitation dans celui des beaux-arts (...) Mais aucun des deux procédés ne peut satisfaire celui qui, pénétré de la valeur d'un chef d'œuvre étranger, veut étendre son cercle d'action à ceux qui parlent sa langue et garde présent à l'esprit le concept plus rigoureux de traduction. C'est pourquoi aucun des deux, à cause de la distorsion même de ce concept qu'il représente, ne peut être examiné ici plus en détail; ils ne figurent ici que comme des points limites du domaine qui nous concerne. ”

d'ailleurs largement reprise, et ceci dès 1827 par F.W. Willman dans *Von der Uebersetzungskunst*.<sup>312</sup>

S'interrogeant sur la tâche du traducteur, Schleiermacher envisage cette problématique en des termes visiblement dualistes dans la mesure où il ne considère que deux situations et exclut de manière explicite toute possibilité de dialectique entre elles:

“quels chemins peut prendre le véritable traducteur qui veut rapprocher réellement ces deux hommes si séparés: l'écrivain d'origine et son lecteur, et faciliter à celui-ci, sans l'obliger à sortir du cercle de sa langue maternelle, la compréhension et la jouissance les plus exactes et complètes du premier? A mon avis, il n'y en a que deux. Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre. Les deux chemins sont à tel point complètement différents, qu'un seul des deux peut être suivi avec la plus grande rigueur, car tout mélange produirait un résultat nécessairement fort insatisfaisant, et il serait à craindre que la rencontre entre l'écrivain et le lecteur n'échoue totalement.”<sup>313</sup>

Déchiré entre le texte source et le lecteur qui est sa cible, le traducteur n'a donc qu'une solution: il doit choisir de privilégier l'un des deux pôles à l'exclusion de l'autre. Mais ce choix n'a rien de définitif; au contraire, il faut décider au cas par cas.<sup>314</sup> toute traduction nécessite d'opter pour un procédé centré sur l'auteur aux dépens du lecteur ou inversement, et dans chaque cas c'est inéluctablement ce même choix binaire qui se représente. Il est hors de question d'envisager un quelconque compromis qui permettrait de trouver un équilibre entre les deux. D'ailleurs, cela va de soi puisque dans un système de pensée dualiste, il n'y a pas d'autre possibilité, comme l'écrit Schleiermacher, qui propose par la suite de reconnaître que, quels que soient les divers couples d'oppositions mis en évidence dans les études traductologiques, il est toujours fondamentalement question des deux mêmes positions théoriques:

“ je voudrais affirmer aussi qu'en dehors de ces deux méthodes, il ne peut y en avoir d'autre qui se propose une fin déterminée. Et c'est qu'il n'y a plus d'autres procédés possibles. Ainsi, donc, tout ce qui se dit encore à propos des traductions selon la lettre ou selon le sens, des traductions fidèles ou des traductions libres, ou toutes autres

---

<sup>312</sup> Cf. Van Hoof 1991:250.

<sup>313</sup> Schleiermacher (1813, tr. Berman 1985:299-303) note que: "dans le premier cas le traducteur s'efforce de remplacer par son travail la connaissance de la langue d'origine dont manque le lecteur. La même image, la même impression que lui, avec sa connaissance de la langue d'origine, a obtenue de l'œuvre, il essaie de la communiquer à ses lecteurs, en les faisant se mouvoir par conséquent vers le lieu qu'il occupe et qui leur est à proprement parler étranger. Mais si la traduction veut faire, par exemple, qu'un auteur latin parle comme il aurait parlé et écrit pour des Allemands s'il avait été lui-même Allemand, alors non seulement elle ne meurt pas, cette fois-ci, l'auteur jusqu'au lieu du traducteur (...) mais elle le place directement dans le monde des lecteurs allemands et le rend semblable à eux; et tel est précisément l'autre cas."

<sup>314</sup> Cf. *ibid.* p. 299: “ le procédé doit être différent dans chaque cas ”.

expressions entrées en vigueur, même s'il s'agit de méthodes différentes, doit pouvoir se réduire aux deux méthodes mentionnées<sup>315</sup>

Dans son étude de la traduction, le philosophe allemand cerne les dichotomies en vigueur et les aborde avec un regard critique. Il a le mérite de ramener à une seule dyade les nombreux couples d'oppositions qui jalonnent l'évolution historique de la traductologie. Mais cela ne semble cependant pas remettre en cause les fondements duels qui informent l'essentiel des réflexions en la matière: les problèmes de traduction semblent toujours être abordés en des termes binaires.

Alors même qu'il s'interroge sur la validité de conceptions duelles comme celles qui opposent la lettre au sens ou la fidélité à la liberté, et qu'il semble dénoncer ainsi la dualité des approches de la traduction en général, il renforce finalement lui-même cette conviction déjà unanime qui fait de la traductologie un domaine fondé sur des présupposés dyadiques. En empruntant cette même voie théorique, que cependant il remet en question, Schleiermacher valide par son adhésion une attitude philosophique qui revient à mettre en évidence des dichotomies que, paradoxalement, il dénonce:

“ aucun des deux procédés ne peut satisfaire celui qui, pénétré de la valeur d'un chef d'œuvre étranger, veut étendre son cercle d'action à ceux qui parlent sa langue et garde présent à l'esprit le concept plus rigoureux de traduction. ”<sup>316</sup>

La contribution de cet auteur éminent, et notamment sa distinction entre la traduction qui amène l'auteur au lecteur et celle qui conduit le lecteur vers l'auteur, a laissé des traces indélébiles dans l'histoire de la traduction, de sorte que son influence déterminante se distingue avec force dans l'ensemble des activités relatives à la traduction.

Par ailleurs, loin de ces préoccupations, nombre de traducteurs, tels Rückert, Bodenstedt, ou Jordan, ne visent qu'à "édulcorer l'original pour le rendre conforme à la langue et à la mentalité bourgeoises de l'époque."<sup>317</sup> Ce n'est qu'à la fin du siècle que les tenants de l'esprit contre la lettre se manifestent, et on assiste notamment à la parution des *Prinzipien der Uebersetzungskunst* (1879) de G. Weck, du texte de Wilamowitz-Moellendorff intitulé *Was ist übersetzen?* (1891), de *Grenzen der Uebersetzungskunst* où J. Keller définit les limites de la traduction, mais encore de *Die Kunst des Uebersetzens* (1894) dans lequel Paul Cauer (1854-1921) traite de l'art de traduire en général, et de l'essai de W. Münch *Zur Kunst des Uebersetzens aus dem Französischen* (1896).<sup>318</sup>

Des nombreux ouvrages qui contribuent au développement du champ traductologique au cours du XIXe siècle, la plupart s'engagent dans les voies ouvertes par leurs prédécesseurs, et confirment les orientations qui marquaient déjà l'histoire. La pratique

---

315 Ibid.

316 Ibid. p. 299.

317 Van Hoof 1991:251.

318 Cf. ibid. Sur Ulrich von Willamowitz-Moellendorff (1848-1931) voir aussi Lefevre 1992: 33-34 & 166-171.

de la traduction occupe, dans l'ensemble, une place bien plus importante que les considérations théoriques, mais celles-ci connaissent néanmoins une évolution remarquable, en particulier en Allemagne, comme en témoignent les travaux des nombreux auteurs que nous avons cités.

On traduit donc beaucoup plus qu'on ne réfléchit à cet exercice, et cet aspect se présente comme la confirmation du hiatus déjà ancien entre théorie et pratique, ces deux pôles paraissant s'opposer sur le même mode dyadique que les autres dichotomies dont nous avons relevé la pérennité. Nous avons également souligné qu'à l'instar des siècles passés, le XIXe compte lui-aussi un certain nombre de démarche théoriques qui semblent dans une certaine mesure se défaire de la dualité pour aborder les problèmes de traduction d'un point de vue moins tranché et plus englobant; autrement dit, d'un point de vue qui s'orienterait du côté de la triadicité peircienne. Mais d'une façon générale, ce type de démarche demeure implicite et marginal; comme par le passé, il occupe une place de second rang, tandis que la logique de la dyade informe l'essentiel des débats qui animent le devant de la scène.

### 3. Les débuts du XXe siècle: un essor considérable

#### A) En marge des recherches dualistes: l'exploration d'une troisième voie

L'évolution remarquable de la traduction, tant au plan théorique que pratique, se confirme au fil des temps. Le vingtième siècle accentue encore l'ampleur et la rapidité de ce phénomène qui est naturellement soumis lui-aussi aux tendances dominantes du moment. "Après la révolution industrielle du XIXe siècle, c'est une révolution technologique qui s'empare du monde",<sup>319</sup> et conditionne les développements culturels dont la traduction participe.

En tant que pratique sociale, celle-ci jouit désormais d'une reconnaissance qui fait l'unanimité; elle assume une fonction essentielle à la vie de la communauté internationale, et l'essor sans précédent qu'elle connaît alors achève de consacrer sa valeur. Aujourd'hui, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, "l'importance de la traduction n'est plus à souligner",<sup>320</sup> et s'impose d'elle-même avec force, en particulier aux yeux de ceux qui s'intéressent à ce domaine. Le rôle clef qu'elle joue au carrefour des civilisations occupe une place croissante dans nos sociétés modernes.

En effet, "on traduit de plus en plus",<sup>321</sup> et l'intense renouveau d'intérêt qu'a connu la traduction ces derniers temps s'accroît encore avec l'accélération des progrès techniques qui affectent de nombreux domaines. Au demeurant, les statistiques se font l'écho de cette évolution remarquable qui fait que, "comme on le dit souvent, nous

---

<sup>319</sup> Ibid. p. 84-85.

<sup>320</sup> Clas 1992:xix. André Clas est coordonnateur du réseau *Lexicologie, Terminologie, Traduction*, UREF, Université de Montréal.

<sup>321</sup> Evelyne Pisier, directeur du Livre et de la Lecture au ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, "Traduire l'Europe", in Barret-Ducrocq, 1992:15.

sommes à l'âge de la traduction".<sup>322</sup> Elle "est là, présente, dans mille aspects de la vie quotidienne"<sup>323</sup> et, "enfin, on semble vouloir reconnaître officiellement quelque peu cette importante activité humaine qui, on le sait, est une donnée fondamentale dans l'évolution politique, économique et culturelle mondiale".<sup>324</sup> A telle enseigne, d'ailleurs, que l'on avance par exemple au sujet de la traduction que "We have here indeed what may very probably be the most complex type of event yet produced in the evolution of the cosmos",<sup>325</sup> ou encore que "Western Europe owes its civilization to translators".<sup>326</sup>

Il semble que l'on prenne conscience de l'importance de la traduction, mais les développements que connaît cette discipline paraissent affecter davantage ses aspects pratiques que ceux d'ordre théorique. Nous avons déjà eu l'occasion de souligner l'opposition, devenue classique au fil des générations, entre la pratique et la théorie de la traduction, qui s'inscrit de plain-pied dans la logique dualiste qui marque l'évolution du phénomène traductologique. Dans cette optique duelle, on doit constater la prédominance des réalisations concrètes sur les théorisations abstraites.

Mais si Newmark considère que "in relation to the volume of translation, little was written about it",<sup>327</sup> Ballard soutient en revanche que "la réflexion sur la traduction n'a cessé de se développer à partir des débuts de la Renaissance."<sup>328</sup> Nous reviendrons sur cette opposition de la théorie à la pratique ainsi que sur d'autres dichotomies; notons pour l'instant le caractère récurrent des conceptions dyadiques au sein des publications toujours plus nombreuses, aussi bien en ce qui concerne les traductions elles-mêmes que les ouvrages théoriques relatifs à la traduction, lesquels, dans une large mesure, participent de la quête d'un fondement théorique unifié qui guide l'orientation des recherches en traductologie.

Dès le début du vingtième siècle, Walter Benjamin (1892-1940) développe des réflexions sur le langage qui bousculent les idées reçues. Il soutient en effet que le langage est le "principe qui sert à la communication", et qu'à ce titre il n'est pas exclusivement propre à l'homme, mais "s'étend, purement et simplement, à tout domaine." Cette conception n'est pas métaphorique, précise-t-il, "car c'est une connaissance pleine de contenu que rien ne se puisse représenter sans communiquer". La

---

<sup>322</sup> A. Clas in Larose 1989:vii (préface). En 1959, Rudolf W. Jumpelt écrit déjà que nous vivons au siècle de la traduction, comme le souligne Van Hoof (1991:294).

<sup>323</sup> Ballard (1992:10) précise que " Cette omniprésence est le témoignage d'une société où se multiplient les échanges internationaux dans tous les domaines ".

<sup>324</sup> Clas in Larose 1989:vii.

<sup>325</sup> Richards 1953:250, "Towards a Theory of Translating" in *Studies in Chinese Thought*, éd. Arthur F. Wright, Univ. of Chicago Press. Cité par G. Steiner, *After Babel*, 1975, et traduit par Lucienne Lotringer, *Après Babel*, (1978:57) : "Nous sommes là en présence de ce qui est, sans doute, le type d'événement le plus complexe qu'ait connu le cosmos."

<sup>326</sup> Kelly 1979:1.

<sup>327</sup> Newmark 1981:4, cité in Ballard 1992:268.

<sup>328</sup> Ballard 1992:268.

communication verbale n'étant qu'un cas articulier de la communication, toute expression (ou toute communication) appartient par voie de conséquence au langage.<sup>329</sup>

L'auteur distingue *l'essence spirituelle*, qui se communique dans un langage, de *l'essence linguistique* des choses communiquée par un langage. Cette distinction permet d'envisager que si le langage communique l'essence linguistique des choses, il ne véhicule pas forcément leur essence spirituelle (cf. p. 81). En d'autres termes, en avançant que l'essence linguistique communique (ou non) l'essence spirituelle, Benjamin s'éloigne de la conception bourgeoise du langage selon laquelle "le moyen de la communication est le mot, son objet est la chose, son destinataire est l'homme." (p. 83). Dénonçant son caractère intenable et vide, il propose une conception originale qui consiste à dire: "dans le nom l'essence spirituelle de l'homme se communique à Dieu." (ibid.)

Cette perspective philosophique laisse transparaître l'intérêt de l'auteur pour les questions théologiques,<sup>330</sup> et lui permet par ailleurs de mettre en lumière un concept clef à la charnière de la philosophie du langage et de la religion, à savoir celui de *révélation*. C'est en effet à ce concept que conduit l'identification de l'essence spirituelle avec l'essence linguistique, que du point de vue de la théorie du langage on aborde en ces termes:

" A l'intérieur de toute structure linguistique règne le conflit entre l'exprimé et l'exprimable d'une part, l'inexprimé et l'inexprimable d'autre part ”<sup>331</sup>

Essence linguistique et spirituelle, exprimé et exprimable, ou encore inexprimé et inexprimable, sont quelques unes des dyades qui ont retenu l'attention de l'auteur, et qu'il aborde parfois autrement que comme des contraires incompatibles, par exemple lorsqu'il fait surgir la notion de révélation, de l'identification de l'essence spirituelle à l'essence linguistique. En introduisant ce troisième terme, le philosophe délaisse une perspective duelle pour une approche plus dynamique que l'on peut rapprocher d'une démarche sémiotique fondée sur la logique triadique. La révélation crée un lien dialectique entre les deux types d'essences qui permet, semble-t-il, de dépasser l'optique dualiste du couple d'oppositions spirituel/linguistique, pour développer en revanche une dynamique triadique entre les trois éléments.

Par ailleurs, Benjamin exclut l'arbitraire du signe, ou plus précisément "la conception bourgeoise selon laquelle le mot n'aurait avec la chose qu'un rapport accidentel, et ne serait qu'un signe des choses (ou de leur connaissance) posé en vertu d'une quelconque convention."<sup>332</sup> D'autres occurrences de ce même terme " signe ", toujours sans qu'on

---

<sup>329</sup> Les citations précédentes sont extraites de " *Sur le langage en général et sur le langage humain* ", article de 1916 reproduit in *Œuvres vol. I, Mythe et violence*, 1916(1971):79, Paris, Denoël, tr. Maurice de Gandillac.

<sup>330</sup> Ballard (1992:252) signale qu'il renoue avec la tradition juive en 1915, puis s'initie à la Kabbale et aux traditions hassidiques.

<sup>331</sup> Benjamin, ibid. p. 88; cité in Ballard 1992:253-254.

<sup>332</sup> Ibid. p. 90, cité in Ballard 1992:254. Benjamin insiste sur ce point: " Le langage ne fournit jamais de *purs* signes. "

sache explicitement ce à quoi il réfère au juste, semble confirmer l'intérêt de l'auteur pour ce concept et la logique dont il participe:

“ Il est certain que le langage de l'art ne peut être entendu que dans sa relation la plus profonde avec la théorie des signes. Sans elle, toute philosophie du langage, quelle qu'elle soit, demeure tout à fait fragmentaire, car la relation est originaire et fondamentale entre langage et signe ”<sup>333</sup>

L'importance que Benjamin accorde vraisemblablement à la philosophie des signes renforce la spécificité de ses perspectives, bien que celles-ci paraissent se couler dans le moule du dualisme, ce que vient confirmer sa conception du langage (au sens étroit du terme) en opposition avec le signe, qui l'amène en outre à envisager le langage comme “ communication du communicable ” et “ symbole du non-communicable ”.<sup>334</sup> Mais même si sa réflexion se nourrit parfois de constructions dichotomiques (comme, en l'occurrence, langage/signe, et communicable/non-communicable), son approche très particulière lui permet au demeurant de définir la traduction d'une façon qui se distingue nettement de celles précédentes par son originalité, sa qualité, et son caractère philosophique:

“ La traduction est le passage d'un langage dans un autre par une série de modifications continues. La traduction parcourt en les mesurant des continus de modification, non des régions abstraites de similitude et de ressemblance. ”<sup>335</sup>

Dans la préface à son essai sur *"La tâche du traducteur"*,<sup>336</sup> l'auteur dénonce d'emblée le concept de "récepteur idéal" qui ne peut que nuire aux théorisations dans la mesure où la traduction n'a pas essentiellement pour objet de communiquer un message.<sup>337</sup> Selon lui,

“ Une traduction est une forme. Pour la saisir comme telle, il y a lieu de revenir à l'original. Car c'est lui qui contient la loi de cette forme, en tant qu'elle est enclose dans la possibilité même qu'il soit traduit. ”<sup>338</sup>

Finalement, son étude des relations entre original et traduction, entre langue source et langue cible, l'amène à considérer que la traduction “ a pour but d'exprimer le rapport le

---

<sup>333</sup> Ibid. p. 97. L'auteur poursuit en indiquant entre parenthèses: “ la relation entre le langage humain et l'écriture n'en étant qu'un exemple tout à fait particulier ”.

<sup>334</sup> Ibid.

<sup>335</sup> Ibid., p. 91, cité in Ballard 1992:255.

<sup>336</sup> Cet essai fut publié en 1923 en tête de sa traduction des *Tableaux parisiens* de Baudelaire; il est reproduit in *Œuvres vol. I, Mythe et violence*, 1916 (1971):261-275.

<sup>337</sup> Cf. ibid. p. 261.

<sup>338</sup> Ibid. p. 262, cité in Ballard 1992:255-256.

plus intime entre des langues (...) celui d'une convergence originale."<sup>339</sup> Conçue à la fois comme continuation de l'œuvre et comme relation entre les langues, la traduction permet ainsi de mettre en évidence cette recherche commune entre les différentes langues. D'ailleurs, il considère qu'

“ aucune traduction ne serait possible si, essentiellement et en dernier ressort, elle s'efforçait à la ressemblance de l'original. Car dans sa survie, qui ne mériterait pas ce nom si elle n'était mutation et renouveau du vivant, l'original se modifie. ”<sup>340</sup>

Au cœur de la philosophie de Benjamin, apparaît le concept de langage pur, qui joue un rôle central en matière de traduction. Envisagé comme un intermédiaire entre les langues, ce concept se présente comme le troisième terme qui autorise et justifie toute médiation entre les langues. Ce langage pur est en effet composé de l'ensemble des visées intentionnelles que les langues ont en commun, ce que l'auteur établit sans ambages:

“ Toute parenté supra-historique entre les langues repose bien plutôt sur le fait qu'en chacune d'elles, prise comme un tout, une chose est visée, qui est la même, et qui pourtant ne peut être atteinte par aucune d'entre elle isolément, mais seulement par le tout de leurs visées intentionnelles complémentaires; cette chose est le langage pur. ”<sup>341</sup>

Il insiste en particulier sur le fait que la possibilité de la traduction tient pour beaucoup à l'existence du *langage pur* qui est commun à toutes les langues et permet précisément au traducteur de procéder à la mutation d'un texte d'une langue dans une autre:

“ ce langage pur (...) ne vise plus rien et n'exprime plus rien, mais, comme parole non-expressive et créatrice, [il] est ce qui est visé en toutes langues (...) Racheter dans sa propre langue ce pur langage exilé dans la langue étrangère, libérer en le transposant ce pur langage captif dans l'œuvre, telle est la tâche du traducteur. ”<sup>342</sup>

Le traducteur semble ainsi devoir se donner pour objet d'élaborer une médiation troisième entre deux actualisations linguistiques secondes: il apparaît comme le médiateur d'une relation triadique qui s'organise autour du langage pur. Il ne s'agit pas de se concentrer sur un texte source d'une part, et un texte cible d'autre part, comme dans les approches dyadiques, mais bien d'accorder la plus grande attention au rapport entre ces deux éléments, ce qui confère sans nul doute à la démarche de Benjamin une dimension triadique. Nonobstant, il apporte des précisions vraisemblablement inspirées des notions de signifiant et signifié qui surgissent çà et là dans le texte, et incitent en

---

<sup>339</sup> Ibid. (1923) 1971:264.

<sup>340</sup> Ibid. p. 265.

<sup>341</sup> Ibid. p. 266.

<sup>342</sup> Ibid. p. 273.

toute logique à supposer son adhésion à une optique dualiste. Il souligne en particulier qu'“ il faut, dans la visée intentionnelle, distinguer ce qui est visé de la manière dont on le vise. ”<sup>343</sup>

Mais cette distinction binaire ne s'inscrit pas dans une liste d'oppositions du même type, et il semble par conséquent qu'elle ne constitue qu'une étape dans ses recherches. Car s'il faut bien entendu tenir compte du niveau second des phénomènes, il serait regrettable de croire qu'ils en constituent la totalité. Au contraire, l'auteur se démarque de ce genre de théorisations en dénonçant la dichotomie fidélité/liberté. En effet, dans cette logique où le traducteur a pour tâche de “ faire mûrir la semence d'un pur langage ”<sup>344</sup>, les notions de fidélité, de liberté, et de sens notamment sont abordées avec un regard singulier:

“ Fidélité et liberté (...) voilà les concepts qu'on évoque (...) Ils ne peuvent plus servir, semble-t-il, à une théorie qui, dans la traduction, cherche autre chose que la restitution du sens. ”<sup>345</sup>

Ayant distingué la fonction de traducteur de celle d'écrivain, il s'appuie sur Pannwitz pour justifier la traduction littérale, sur laquelle il se montre toutefois très prudent:

“ Car à quoi peut proprement servir la fidélité pour la restitution du sens? Une traduction qui rend fidèlement chaque mot ne peut presque jamais restituer pleinement le sens qu'a le mot dans l'original. ”<sup>346</sup>

Pour illustrer son propos, il donne d'ailleurs un exemple d'autant plus probant qu'il porte sur du vocabulaire de la vie quotidienne dont la force évocatrice permet de faire clairement la différence entre trois entités qui sont en réalité étroitement liées, à savoir le mot, l'objet qu'il représente, et sa signification:

“ Dans “ Brot ” et “ pain ”, le visé est assurément le même, mais non la manière de le viser. Car en raison de ce mode de visée les deux mots signifient quelque chose de différent pour l'Allemand et le Français, ne sont pas pour eux interchangeables et même, en fin de compte, tendent à s'exclure l'un l'autre, alors que, pour ce qui concerne le visé, pris absolument, ils signifient une seule et même chose. ”<sup>347</sup>

La note légèrement pessimiste qui semble se dégager de ce passage participe aussi de la philosophie de Benjamin, pour lequel l'objectif du traducteur n'est pas de transmettre fidèlement un contenu informatif:

---

<sup>343</sup> Ibid.

<sup>344</sup> Ibid. p. 270.

<sup>345</sup> Ibid. p. 271.

<sup>346</sup> Ibid.

<sup>347</sup> Ibid. p. 266-267.

“ Mais que “ dit ” une œuvre littéraire? Que communique-t-elle?  
Très peu à qui la comprend. Ce qu’elle a d’essentiel n’est pas  
communication ”<sup>348</sup>

Or pour traduire il faut aller à l'essentiel, ce qui implique que la notion de fidélité à l'original soit conçue comme une quête du langage pur lui-même. Et c'est donc naturellement en vue de se rapprocher de ce langage pur qu'il faut rester fidèle à l'original, ce que Benjamin précise en soulignant que la vraie traduction est celle qui relève de la littéralité:

“ ce que signifie la fidélité dont la caution est la littéralité, c'est que l'ouvrage puisse exprimer la grande nostalgie d'un complément apporté à son langage. La vraie traduction est transparente, elle ne cache pas l'original, elle ne se met pas devant sa lumière, mais c'est le pur langage que simplement, comme renforcé par son propre médium, elle fait tomber d'autant plus pleinement sur l'original. ”<sup>349</sup>

C'est donc le mot qui est au centre de l'opération traduisante, de sorte que c'est mot à mot qu'il faut traduire fidèlement pour atteindre le pur langage. Benjamin est très clair sur ce point: “ Si fidélité et liberté de la traduction ont passé jusqu'ici pour des tendances opposées, il semble aussi que cette exégèse plus profonde de la première, loin de la réconcilier, prive au contraire la seconde de tout droit. ”<sup>350</sup>

On pourrait se demander s'il la prive aussi du droit d'exister, ou si au contraire, il se contente de dénoncer sa validité pour renforcer celle de la première, contribuant ainsi à valider la traditionnelle approche dyadique des questions de traduction. Peut-être serait-il possible d'envisager par ailleurs qu'il s'agirait plutôt d'une tentative pour aborder la notion de fidélité de façon monadique, en considérant ce seul terme en dehors de tout rapport d'opposition à un second qui se trouve ici privé de tout droit.

Mais nous l'avons vu, la traduction en général, et la fidélité en particulier, sont envisagées en relation directe avec le concept de pur langage, qui apparaît clairement comme le troisième élément de la triade, c'est-à-dire comme la loi médiatrice qui relie les langues entre elles. La trilogie qui permet d'unir la langue source à la langue cible, semble-t-il, amène les théories de Benjamin du côté d'une philosophie triadique: le langage pur se donne comme l'expression même de cette triadicité authentique qui informe l'essentiel de l'approche benjaminienne en matière de traduction.

“ retrouver le pur langage structuré dans le mouvement langagier,  
tel est le violent et unique pouvoir de la traduction. ”<sup>351</sup>

---

<sup>348</sup> Ibid. p. 261.

<sup>349</sup> Ibid. p. 272, cité in Ballard 1992:257-258.

<sup>350</sup> Ibid. p. 272.

<sup>351</sup> Ibid. p. 273.

Nous retiendrons finalement la métaphore éclairante dont Benjamin illustre son propos, et qui fait apparaître la création originale et la recréation traductionnelle dans un rapport d'égalité relativement au troisième terme que constitue le langage pur:

“de même que les débris d'une amphore, pour qu'on puisse reconstituer le tout, doivent être contigus dans les plus petits détails, mais non identiques les uns aux autres, ainsi, au lieu de se rendre semblable au sens de l'original, la traduction doit bien plutôt, dans un mouvement d'amour et jusque dans le détail, faire passer dans sa propre langue le mode de visée de l'original: ainsi, de même que les débris deviennent reconnaissables comme fragments d'une même amphore, original et traductions deviennent reconnaissables comme fragments d'un langage plus grand.”<sup>352</sup>

L'approche de Benjamin -que résume d'ailleurs à elle-seule la dernière phrase de la conclusion: “la version intralinéaire du texte sacré est le modèle ou l'idéal de toute traduction.” (ibid. p. 275)- a été largement reprise et développée, aussi bien par des praticiens de la traduction comme Saint-John Perse, que par des théoriciens comme Meschonnic notamment,<sup>353</sup> mais elle compte sans aucun doute un certain nombre de détracteurs.

Dans l'ensemble, "l'histoire de la traduction est faite de la coexistence de contraires qui semblent s'alimenter réciproquement",<sup>354</sup> chacune des étapes traductologiques étant marquée par "une série de critiques et de propositions de critères, immédiatement désavoués par une opposition toujours présente".<sup>355</sup> Ceci se vérifie tout particulièrement dès les quatorze et quinzième siècles, puisqu'à partir de cette époque là, on constate un net développement de la réflexion sur la traduction.

### B) Evolution remarquable aux niveaux pratique, technique et théorique

Ce point de vue, exprimé en particulier par Ballard, n'offre bien entendu qu'une des interprétations possibles de l'histoire de la traductologie, et comme on peut s'y attendre, il diffère considérablement de l'analyse de Mounin, qui taxe d'empirisme tous les témoignages antérieurs à notre siècle, de celle de G. Steiner, qui limite à quelques rares auteurs les réflexions valables, ou bien encore de celle de Newmark, qui s'avère réductrice au dire de Ballard. A l'instar de ce dernier, nous estimons que la position soutenue par Garnier est moins partielle et plus proche de la réalité:

“L'observateur d'aujourd'hui est parfois tenté de croire que la réflexion théorique qui est menée sur la traduction est un phénomène nouveau qui daterait de ce siècle-ci. C'est une vue simpliste, qui n'est

---

<sup>352</sup> Ibid. p. 271-272.

<sup>353</sup> Cf. Ballard 1992:258.

<sup>354</sup> Ibid. p. 262.

<sup>355</sup> Ibid. p. 264.

pas sans en rappeler une autre, selon laquelle la linguistique serait née avec Saussure. Or la réalité, de mieux en mieux connue, est infiniment plus complexe; la réflexion linguistique (...) a commencé il y a deux millénaires et demi avec les philosophes grecs et elle s'est poursuivie sans interruption, avec des temps forts ici où là, jusqu'à nos jours. <sup>356</sup>

Bassnett-McGuire abonde elle aussi dans ce sens lorsqu'elle souligne à quel point l'histoire de la traduction en occident se confond avec l'histoire de l'occident:

“ different concepts of translation prevail at different times, and (...) the function and role of the translator has radically altered. The explanation of such shifts is the province of cultural history (...) For the attitudes towards translation and the concepts of translation that prevail, belong to the age that produces them, and to the socio-economic factors that shape and determine that age. <sup>357</sup>

Parmi les temps forts qui marquent l'évolution de la traductologie, Ballard distingue les remarques d'ordre théorique qui proposent "de la traductologie à l'état brut", de celles qui présentent "une amorce de vision synthétique" comme c'est le cas, par exemple, dans les préfaces de Dryden. <sup>358</sup> Mais même s'il considère que la traductologie naît véritablement au dix-septième siècle avec "la première étude d'erreurs systématique" de Méziriac, et "la première méthode de traduction à caractère contrastiviste et stylistique" de Gaspard de Tende, Ballard souligne que ce sont plutôt "un Georges Mounin ou (...) un Eugene Nida qui vont véritablement fonder l'étude scientifique de la traduction." <sup>359</sup> Par ailleurs, Bassnett-McGuire note que certains débats théoriques appartiennent à toutes les époques:

“ the distinction between word for word and sense for sense translation, established within the Roman system, has continued to be a point for debate up to the present <sup>360</sup>

Dès le début du siècle, l'expansion considérable de l'activité traduisante en France se renforce du fait que le français n'est plus la seule langue diplomatique, l'anglais jouant un rôle important au niveau international depuis la première guerre mondiale. En 1919, la Conférence de la Paix est l'occasion pour Paul Mantoux (1877-1956) de mettre en pratique une technique moderne de traduction orale où l'on rend des passages de discours consécutivement à leur énonciation. Jean Herbert, André et Georges Kaminker, Georges Mathieu, etc., figurent aussi parmi les pionniers de l'interprétation consécutive,

---

<sup>356</sup> Garnier 1985:14-15, cité in Ballard 1992:270.

<sup>357</sup> Bassnett-McGuire 1980:74-75.

<sup>358</sup> Cf. Ballard 1992:274.

<sup>359</sup> Cf. *ibid.* pp. 276 et 275 respectivement.

<sup>360</sup> Bassnett-McGuire 1980:39.

de même que leurs collègues anglais, en particulier les interprètes de conférence Evans et Lloyd.<sup>361</sup>

Cette technique se voit d'autant plus largement diffusée que dans les institutions, les congrès et autres lieux d'échanges internationaux, on a tendance à adopter plusieurs langues de travail. L'interprétation se perfectionne avec l'introduction de microphones et d'écouteurs qui permettent de traduire simultanément pour la première fois à la Conférence internationale du Travail en 1927. Définitivement adoptée, l'interprétation simultanée permet de répondre aux besoins urgents qui animent les relations internationales dans le monde moderne et contemporain.<sup>362</sup>

Parallèlement aux traductions orales, ou interprétations, se multiplient les traductions écrites qui, associées aux progrès que laissent présager les techniques modernes, incitent les chercheurs à s'investir dans la création d'une machine à traduire, dont les modèles précurseurs verront le jour dès 1946.<sup>363</sup> C'est parce qu'elle doit faire face au problème quantitatif de la traduction spécialisée que la communauté scientifique internationale est amenée à élaborer divers projets. Outre Manche, A.D. Booth suscite la "première discussion sur la praticabilité d'une traduction automatique".<sup>364</sup> En 1954, le français Léon Dostert fait une première démonstration de traduction électronique en collaboration avec IBM, et l'ingénieur J. Poulet donne une *Grammaire universelle pour machines à traduire* en 1957. Emile Delavenay dresse un bilan sur *La Machine à traduire* en 1959, puis Georges Mounin aborde ce domaine en linguiste dans ses textes de 1964 et 1965,<sup>365</sup> autant d'efforts qui témoignent de l'importance des recherches pendant cette première période de l'histoire de la traduction automatique (T.A.).

Le même phénomène se développe dans le reste du monde occidental, notamment en Angleterre où A.D. Booth, L. Brandwood et J.P. Cleave signent *Mechanical Resolution of Linguistic Problems* (1958) et *Machine Translation* (A.D. Booth et al., 1967) qui attestent du dynamisme des chercheurs dans ce secteur. L'Allemagne fédérale n'est pas en reste; on peut retenir entre autres les expériences menées par Siemens, et l'écho que trouve la T.A. dans diverses revues.<sup>366</sup> Cette activité intense, surtout entre 1957 et 1965, s'oppose aux déceptions, aux doutes et aux remises en cause caractéristiques de la seconde époque que distingue Clas, et qui s'étend jusqu'au début des années soixante-dix. A partir de ce moment là, "les perspectives euphoriques du début ont été ramenées à des proportions plus réalistes", et "l'ère du simple transcodage est terminée".<sup>367</sup>

---

<sup>361</sup> Cf. Van Hoof 1991:168.

<sup>362</sup> Cf. *ibid.* pp. 84-85.

<sup>363</sup> Clas 1992:xxi.

<sup>364</sup> Cf. Van Hoof 1991:168.

<sup>365</sup> *La Machine à traduire, histoire des problèmes linguistiques* (1964), et *Théorie et histoire de la traduction* (1965), cités in *ibid.* p. 86.

<sup>366</sup> Cf. *ibid.* pp. 252-253.

<sup>367</sup> Cf. *ibid.* pp. 253 & 86 respectivement.

La troisième période s'ouvre donc sur des recherches qui sont conduites "de façon peut-être plus réaliste" et donnent lieu à "des progrès sensibles".<sup>368</sup> Il semble néanmoins que ceux-ci gagneraient à être plus largement diffusés dans la mesure où ce domaine, encore assez mal connu, demeure généralement conçu de façon beaucoup moins optimiste:

“Après l'enthousiasme du début et malgré des résultats expérimentaux intéressants, on a dû admettre que l'utilité pratique de la traduction automatique reste à prouver.”<sup>369</sup>

Cependant, l'informatisation croissante des outils d'aide à la traduction offre d'ores et déjà des résultats probants. Le traducteur d'aujourd'hui est désormais inséparable de son micro-ordinateur, et l'accès à des systèmes informatiques (tels SYSTRAN, LOGOS, ou EUROTRA), à des banques de données terminologiques, à des dictionnaires automatiques et autres outils d'aide à la traduction, lui donne les moyens d'être de plus en plus efficace en améliorant à la fois la qualité et la rapidité (donc la quantité) de son travail.

La traductique (terme tout neuf et encore peu employé pour désigner l'ensemble des activités de traduction automatique et assistée par ordinateur) occupe ainsi une place considérable dans les recherches contemporaines en matière de traductologie. La traduction automatique (T.A.), et la traduction assistée par ordinateur (T.A.O.) constituent en effet un domaine de pointe à l'avant-garde des investigations les plus modernes, et ne concernent par conséquent qu'une élite, même si certaines applications sont relativement disponibles pour un public de plus en plus large.

Dans l'ensemble, c'est à la traduction humaine que l'on est redevable de l'essentiel de la production en français de textes d'origine étrangère, en ce qui concerne la littérature tout autant que les documents spécialisés, au point d'ailleurs que Cary a décrit le XXe siècle comme "l'âge de la grande traduction technique, l'âge des mille traductions spécialisées".<sup>370</sup> Si le genre littéraire constitue l'essentiel des ouvrages traduits -ce qui dkne la mesure du rôle culturel de la traduction littéraire-, c'est "par le biais de la traduction spécialisée (...) ou pseudo-littéraire" que

“la traduction occupe définitivement une place importante dans la société moderne. Contrairement à la traduction littéraire (...) elle remplit une fonction économique et sociale indispensable dans un monde "qui apparaît comme une immense machine à traduire, tournant à une vitesse sans cesse accrue" ”<sup>371</sup>

---

<sup>368</sup> Cf. Clas 1992:xxi.

<sup>369</sup> Van Hoof 1991:86.

<sup>370</sup> Cary 1956 cité in Van Hoof 1991:109.

<sup>371</sup> Van Hoof (1991:115) cite Cary.

La création de prix récompensant les meilleures traductions est significative de la reconnaissance du rôle artistique du traducteur.<sup>372</sup> Les professionnels en prennent conscience et s'organisent: ils se rassemblent dès 1947 dans la SFT, qui publie la revue trimestrielle *Traduire* à partir de 1954. L'Association des Traducteurs Littéraires de France (A.T.L.F.) est fondée en 1973, et les premières assises de la traduction littéraire en Arles sont instituées en 1978.

La multiplication des colloques, congrès et autres manifestations va de pair avec l'augmentation du volume des textes traduits, et le développement de la profession pose de façon aiguë la question de la qualification du traducteur. L'université de Genève est la première à proposer une formation dès 1941 dans son Ecole de Traduction et d'Interprétation.

“ En France, l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Paris installe en 1949 une section de traduction et d'interprétation, imitée en 1957 par la Sorbonne, avec son Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, et par l'Institut Catholique de Paris, avec son Institut Supérieur d'Interprétariat et de Traduction. ”<sup>373</sup>

La traduction suscite l'intérêt de nombreux auteurs issus de divers horizons, de sorte que "les publications se multiplient et deviennent avalanche après la seconde guerre mondiale."<sup>374</sup> Van Hoof souligne qu'elles sont d'abord essentiellement littéraires jusqu'à l'analyse des rapports entre traduction et linguistique par Mounin dans *Les belles infidèles* (1955). Dans cette catégorie littéraire on peut citer *l'Histoire de la traduction en France* (1903) de S. Bellanger, et *Sous l'invocation de saint-Jérôme* (1946) où Valéry Larbaud traite de traduction avec "amour, érudition et lucidité";<sup>375</sup> mais aussi *On Translation* (1931) de Hilaire Belloc,<sup>376</sup> ou *The Art of Translation* (1957, augmenté en

---

<sup>372</sup> Citons à titre d'exemples le Prix Halpérine-Kaminsky institué en 1937, et décerné l'année suivante à Pierre-François Caillé, futur président-fondateur de la Société Française des Traducteurs (S.F.T.), les Prix Denyse Clairouin (1945) et Marthe Fiumi-Leroux (1956), ou encore le Prix Pierre-François Caillé créé par la S.F.T. en 1980.

<sup>373</sup> Cf. *ibid.* p. 116.

<sup>374</sup> Cf. *ibid.*

<sup>375</sup> Cf. *ibid.* Hurtado-Albir (1986:31) note aussi que "Valéry Larbaud a été un grand écrivain et traducteur qui a lui-même aussi théorisé sur la traduction. Ses réflexions concernant la traduction ont été regroupées dans un volume intitulé *Sous l'invocation de Saint-Jérôme* (Larbaud, 1946)". Citons un extrait représentatif: "Quelles sont les obligations du traducteur? Comment, plein comme il doit l'être du sentiment de sa responsabilité se montrera-t-il à la hauteur de la très délicate et très noble tâche qu'il assume? Que devra-t-il faire pour ne pas trahir, et pour éviter, d'une part le mot à mot insipide et infidèle à force de servile fidélité et d'autre part la 'traduction ornée'? Bref, quels sont les droits et les devoirs du traducteur?" (Larbaud 1946:62).

<sup>376</sup> Bassnett-McGuire (1980:116-117) souligne que Hilaire Belloc, auteur de *On Translation* (1931, Oxford, the Clarendon Press) "laid down six general rules for the translator of prose texts : (1) The translator should not 'plod on', word by word or sentence by sentence, but should 'always 'block out' his work'. By 'block out', Belloc means that the translator should consider the work as an integral unit and translate in sections, asking himself 'before each what the whole sense is he has to render'. (2) The translator should render *idiom by idiom* 'and idioms of their nature demand translation into another form from that of the original'. Belloc cites the case of the Greek exclamation 'By the Dog!', which, if rendered literally, becomes merely comic in English, and suggests that the phrase 'By God!' is a much closer translation. [...] (3) The translator must render 'intention by intention', bearing in

1968) de Theodore Savory;<sup>377</sup> ou encore *Die Kunst des Uebersetzens* (1904) de Ludwig Fulda, et toujours à titre d'exemple pour insister sur la masse des publications, l'ouvrage publié sous le même titre par P. Cauer en 1914.<sup>378</sup>

Les débuts du vingtième siècle s'avèrent marqués par l'évolution considérable des activités de traduction, que révolutionnent les techniques d'interprétation consécutive et simultanée pour ce qui est de l'oral, et au niveau de l'écrit, l'informatisation nourrit les espoirs des chercheurs qui s'orientent vers la T.A. et la T.A.O. L'abondance des publications théoriques ou plus pratiques a été soulignée,<sup>379</sup> de même que leur appartenance au genre littéraire, qui exclut naturellement toute théorisation scientifique. Nous avons aussi relevé la dyadicité inhérente à la plupart des commentaires d'ordre théorique, et cette tendance presque systématique va se trouver renforcée par les investigations d'obédience structuraliste et post-structuraliste.

### C) Formalisation des recherches sous l'impulsion du structuralisme

L'une des principales caractéristiques de notre siècle consiste en un effort pour cerner l'objet de la traduction à l'aide d'un formalisme élaboré. Le développement de la linguistique par Ferdinand de Saussure, et d'une façon plus générale, l'expansion du structuralisme dans divers domaines, vont fournir les outils conceptuels qui permettront d'aborder l'opération traduisante avec une méthode rigoureuse. Celle-ci se pose cependant comme le prolongement de la philosophie dualiste jusque là dominante, et à ce titre, les perspectives qu'elle ouvre tombent toujours sous le coup de cette même logique. Nonobstant, la linguistique, qui connaît une diffusion considérable, s'affirme rapidement comme le nouveau moteur de l'étude de la traduction.

Les publications de Mounin sont significatives de l'introduction de la linguistique en traductologie, et cette nouvelle approche théorique donne une impulsion sans précédent aux recherches en matière de traduction.<sup>380</sup> De très nombreux ouvrages se font l'écho de

---

mind that 'the intention of a phrase in one language may be less emphatic than the form of the phrase, or it may be more emphatic'. By 'intention', Belloc seems to be talking about the weight a given expression may have in a particular context in the SL that would be disproportionate if translated literally into the TL. (...) in the translation of 'intention', it is often necessary to *add* words not in the original 'to conform to the idiom of one's own tongue'. (4) Belloc warns against *les faux amis*, those words or structures that may appear to correspond in both SL and TL but actually do not, e.g. *demander* - *to ask*, translated wrongly as *to demand*. (5) The translator is advised to 'transmute boldly' and Belloc suggests that the essence of translating is 'the resurrection of an alien thing in a native body'. (6) The translator should never embellish."

<sup>377</sup> Cf. Van Hoof 1991:203.

<sup>378</sup> Cf. *ibid.* p. 301.

<sup>379</sup> Citons encore Garnier (1985:16) sur ce point: " Il est vrai, c'est une constatation banale, que ce siècle et plus singulièrement sa seconde moitié sont marqués par une prolifération considérable d'études de traduction. Une telle explosion n'est d'ailleurs pas spécifique à ces études-là et on serait à même de la souligner également dans quantité d'autres domaines. "

<sup>380</sup> Garnier (1985:29) confirme que " s'il est arbitraire de croire que les préoccupations d'ordre théorique concernant la traduction sont nées avec la seconde moitié du XXème siècle (...) c'est depuis une trentaine d'années seulement que se multiplient les ouvrages théoriques à fondement linguistique. "

cette prise de position moderne dont l'objectif premier est une reconnaissance de l'importance de la traduction, et peut-être plus encore une reconnaissance du fait que la traduction doit être envisagée comme une discipline à part entière. Dans un élan auquel rien ne semble pouvoir faire obstacle, la traduction est alors conçue comme une opération linguistique, et de multiples voix s'élèvent pour faire connaître cette vérité.<sup>381</sup> Elle est notamment reprise et développée par J.C. Catford dans *A Linguistic Theory of Translation* (1965), et par Rudolf W. Jumpelt, auteur du "premier livre jamais consacré aux problèmes spécifique de la traduction technico-scientifique".

Presque simultanément à la revendication du statut d'étude de linguistique appliquée pour la traduction, ce domaine de recherche est abordé à l'aide d'outils issus de disciplines diverses. Mounin lui-même fait "éclater le cadre linguistique pour y insérer les notions d'ethnographie et d'anthropologie";<sup>382</sup> nous verrons qu'il s'oriente également vers des préoccupations d'ordre sémiologique, et que ce glissement d'intérêt de la science du langage vers la science des signes prend rapidement une ampleur considérable.

Cary prend lui-aussi une position déterminante dans ses écrits théoriques et historiques, que Van Hoof met en lumière, avec ceux de G. Steiner, Newmark et Holmes qui se sont distingués parmi nombre d'auteurs issus d'horizons assez diversifiés,<sup>383</sup> et à côté des ouvrages didactiques qui débute eux-aussi une croissance remarquable. La *Stylistique comparée du français et de l'allemand* (1944) d'André Malblanc inspirera l'ouvrage plus connu de Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet. Leur *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958), qui est généralement tenue pour la "première vraie méthode de traduction fondée explicitement sur les apports de la linguistique",<sup>384</sup> donne le ton des recherches à l'honneur au XXe siècle.

Le domaine de l'interprétation, consécutive ou simultanée, se développe parallèlement, et on voit paraître le *Manuel de l'interprète* de Jean Herbert en 1952, *La prise de notes en interprétation consécutive* de Jean-François Rozan en 1956, *Théorie et pratique de l'interprétation* de Van Hoof en 1962, et plus récemment Danica Seleskovich, et Marianne Lederer ont écrit plusieurs ouvrages importants.<sup>385</sup> Van Hoof note enfin la parution du premier "ouvrage traitant spécifiquement des problèmes de la traduction

---

<sup>381</sup> Ibid. Il est souligné qu' "il faut voir là un phénomène obligé: les recherches théoriques en linguistique explosent littéralement au cours de cette même période et il est normal que les études de traduction en reçoivent des retombées."

<sup>382</sup> Cf. *ibid.* p. 116.

<sup>383</sup> Cf. *ibid.* p. 204. Etkind (1982:68) souligne lui-aussi qu'Edmond Cary est "l'un des meilleurs théoriciens français de la traduction poétique".

<sup>384</sup> Cf. *ibid.* p. 117. L'auteur précise dans son *Histoire de la traduction en Occident* que l'ouvrage des deux canadiens est suivi, en 1961, de celui de Malblanc... Larose (1989:11) précise que "le titre original du livre était *Manuel de traduction (français et anglais)* et avait en sous-titre: "Traité pratique de stylistique comparée".

<sup>385</sup> Ibid. L'auteur cite *L'interprète dans les conférences internationales, Problèmes de langage et de communication* (1968) et *Langage, Langues et mémoire, Etude de la prise de notes en interprétation consécutive* (1975) de Seleskovich, et *Interpréter pour traduire* (1984) de Seleskovich et Lederer.

non-littéraire”, sous le titre *La traduction scientifique et technique* (1969), dont Jean Maillot livre aussi une édition augmentée en 1981.

En conclusion, Van Hoof répond positivement à Mounin qui s'interrogeait déjà en 1957: “ La traduction devient-elle un problème de premier plan? ”; et pour plus de précisions, il renvoie à *The Science of Translation: an Analytical Bibliography* (1970-1972, 2 vols.) de K.R. Bausch et à *International Bibliography of Translation* qu'il a lui-même publié en 1973.<sup>386</sup> S'appuyant sur le mot du Prix Nobel Isaac Bashevis Singer selon lequel la traduction restera "l'essence même de la civilisation", l'ouvrage de Van Hoof contribue à montrer que:

“ La traduction est de tous les temps. Orale d'abord, écrite ensuite, elle a toujours existé. Elle fait partie intégrante de la vie intellectuelle de tout peuple civilisé. ”<sup>387</sup>

Et le développement culturel intense de la période contemporaine n'est pas sans répercussions sur le monde de la traduction. Le travail détaillé que nous livre Bayard Quincy Morgan dans *A Critical Bibliography of Works on Translation*,<sup>388</sup> où il commente les principaux ouvrages publiés entre 46 avant J.C. et 1958, laisse apparaître clairement l'augmentation des écrits dès le XIXe et surtout au XXe siècle. On en retire une vue d'ensemble instructive, et cette perspective presque aérienne permet une rapide synthèse.

Parmi les multiples auteurs cités, Flora R. Amos côtoie T.S. Eliot et J.B. Postgate, Belloc, Matthiessen, Ortega y Gasset, Nabokov,<sup>389</sup> ou encore Gide<sup>390</sup> figurent sur cette

---

<sup>386</sup> Cf. *ibid.* p. 204.

<sup>387</sup> *Ibid.* p. 366. L'auteur développe ce point: “ On a traduit pour découvrir une culture, pour s'appropriier un savoir. On a traduit pour répandre ou défendre des idées religieuses, pour imposer ou combattre des doctrines philosophiques ou des systèmes politiques. On a traduit pour créer ou parfaire une langue nationale. On a traduit pour révéler une œuvre, par admiration pour un auteur. On a traduit même fictivement, faisant passer pour traductions des œuvres originales. On a traduit pour faire progresser les sciences et les techniques. On a traduit pour mille et une raisons. La traduction était tout à la fois arme et outil. Elle remplissait une mission. ”

<sup>388</sup> In Brower 1959:269-293.

<sup>389</sup> Soulignons brièvement ce que Morgan retient de ces ouvrages. *Early Theories of Translation* (Amos, 1920): “theory of translation cannot be reduced to a rule of thumb; it must again and again be modified to include new facts.” “*Euripides and Professor Murray*”, in *The sacred wood* (T.S. Eliot, 1920): “Greek poetry will never have the slightest vitalizing effect upon English poetry if it can only appear masquerading as a vulgar debasement of the eminently personal idiom of Swinburne.” *Translation and Translations, Theory and Practice*, (Postgate, 1922): “the prime merit of a translation is its faithfulness” “The Faithful Translator will give the letter where possible, but in any case the spirit.” “The Transfuser is only too prone to sacrifice the letter and the spirit as well.” *On Translation* (Belloc, 1931): “Two types: (1) tr. for instruction calls for exactitude; (2) literary tr. adds color. Three requirements: (1) tr. into native tongue; (2) command foreign tongue; (3) tr. must be free from restriction (a) of space, (b) of form.” *Translation. An Elizabethan Art* (Matthiessen, 1931): “Study of trs made from the Italian, French, Latin, and Greek. Careful comparison with the originals.” “*Miseria y esplendor de la traducción*” (1937, Ortega y Gasset (in *Obras completas*, 1947: 5:429-448): “only when we oblige the reader to move within the linguistic habits of the author will there be worthy trs.” “*The art of translation*” (Nabokov, New repub. 105:160-162): Three grades of evil: (1) errors; (2) slips; (3) wilful reshaping. (...)”

<sup>390</sup> Cf. la “*Lettre-Préface*” d'André Gide (1945, *Hamlet*: éd. bilingue, New York)

liste d'une concision remarquable. En 1944, l'ouvrage d'Alfred Malblanc<sup>391</sup> semble ouvrir définitivement une ère plus théorique, où la recherche d'un fondement scientifique cohérent tend à se formaliser, et il se pose comme l'un des premiers d'une longue série de travaux qui abordent la théorie de la traduction d'un point de vue linguistique.

C'est ce même formalisme des sciences du langage qui préside à la démarche, plus remarquée, de Nida, Mounin, Fedorov, Cary ou encore Savory. Sans doute faudrait-il citer aussi Marouzeau ou Betti, Booth, Jacobsen et Eettinger. Mais même la bibliographie de Morgan omet de recenser les contributions de Benjamin, de Larwill, et de Malblanc, pour ne citer que ceux-là. Il ne s'agit certes pas d'être exhaustif; simplement de donner une idée de l'ampleur des publications. Cette caractéristique est assortie d'une tendance généralisée à investir le champ traductologique dans des perspectives linguistiques qui se font de plus en plus nettes au fil des textes.

### Conclusion

Nous avons essayé de donner de l'époque contemporaine une vue d'ensemble qui souligne ses caractéristiques principales, à savoir essentiellement la tendance à passer de considérations dyadiques conflictuelles à des conceptions triadiques évolutives: au lieu d'opposer le mot à l'idée, les traducteurs s'attachent pour la plupart à rechercher un équilibre dialectique entre le matérialisme de la forme et le spiritualisme du fond. Cette quête d'harmonie pondératrice entre la fidélité à l'original et la liberté de recréer un texte d'arrivée consiste finalement à montrer que le rapprochement de ces deux éléments n'est pas inconcevable mais nécessaire dans la mesure où ils ne sont pas incompatibles mais bel et bien complémentaires.

On prend de plus en plus conscience du rôle considérable que la traduction est appelée à jouer, ce qui était pour ainsi dire inévitable étant donné le développement des activités, surtout au niveau pratique, car au XIXe siècle les aspects théoriques demeurent ponctuels, et l'écart entre théorie et pratique est toujours assez impressionnant. Nous avons vu que si les débuts du vingtième siècle étaient marqués par les progrès techniques et une formalisation théorique rigoureuse née sous l'impulsion du structuralisme, l'évolution remarquable que cela entraîne ne permet nullement de négliger les phénomènes en marge de cette mouvance dualiste, à savoir en particulier l'exploration d'une troisième voie qui transcende les contradictions dyadiques et s'oriente de façon manifeste – même si cela n'est pas revendiqué expressément – vers ce que Peirce désignera sous le nom de triadicité.

Cette tendance marque aussi le parcours d'un certain nombre de penseurs du XIXe siècle, bien qu'aucun d'entre eux ne le revendique ouvertement, et que d'inévitables zones d'ombre sèment parfois le doute; mais leurs travaux fournissent des éléments qui semblent faire état de ce type de démarche. C'est le cas de Vaultier, par exemple, qui définit la traduction en termes de signes, et soutient l'interdépendance du fond et de la

---

<sup>391</sup> *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, 1944, Paris, Didier.

forme. Il est vrai que d'autres paramètres nous conduiront finalement à retenir que s'il fait un effort certain pour proposer autre chose que les traditionnelles dichotomies aporétiques de ses prédécesseurs, cet auteur retombe néanmoins de plain-pied dans ces mêmes contradictions que génère le courant philosophique dominant.

La notion de signe surgit également chez Humboldt, qui fait preuve d'une conscience aiguë à la fois de la dualité et du caractère dialectique des problèmes relatifs au langage en général et à la traduction en particulier; de sorte que son attitude relèverait plus nettement de la tiercéité. Goethe distingue quant à lui trois façons de traduire que Steiner qualifie de triadiques; mais en Grande-Bretagne, Carlyle – l'un des principaux représentants de l'époque victorienne – se livre à des imitations qui tentent de reproduire les caractéristiques des époques et des lieux éloignés. Selon Arnold, ces imitations sont réussies si elles sont appréciées de l'élite, alors que Newman s'en remet pour sa part au jugement du grand public.

Tandis que ces controverses duelles occupent le devant de la scène, des investigations d'un autre ordre sont poursuivies. Comme celles de Schleiermacher qui, plus encore que Schlegel, souligne l'omniprésence de la traduction à tous les niveaux (notamment 'intra-individuel' et intralingual). Il semble néanmoins qu'il n'envisage une approche de type triadique que pour revenir avec plus de force à des conceptions duelles: car traduire met en jeu tellement de paramètres que l'entreprise s'avère hors de portée; et l'on doit en conséquence se résoudre à paraphraser le contenu du texte de l'auteur ou à imiter l'effet produit sur le lecteur original.

Ces deux positions constituent en fait les limites du domaine de la traduction à proprement parler, celle-ci étant en quelque sorte une troisième voie virtuellement impraticable. On ne peut donc faire autrement que de choisir entre ces deux possibilités puisqu'il n'y en a pas d'autre. Et au fond ce sont elles que l'on retrouve dans les diverses controverses dualistes, quelle que soit leur dénomination: on peut ramener toutes les dyades à celle-là, dans la mesure où à chaque fois le traducteur doit choisir de se concentrer sur tout ce qui est en amont de son travail, ou au contraire sur tout ce qui se trouve en aval.

Et Schleiermacher insiste sur l'incompatibilité de ces deux options, si bien qu'il paraît finalement approuver une philosophie dualiste tout en dénonçant sa validité. Nous avons tenu à mettre sa démarche en lumière car nous croyons qu'elle est représentative d'un courant marginal de réflexions d'obédience triadique qui surgit à contre courant des traditionnelles approches dualistes dont on ne peut que constater la pérennité.

Ces dernières ont vraisemblablement moins d'influence, au début du vingtième siècle, sur les recherches de Benjamin. Car s'il sait reconnaître l'importance de la dualité, dont il repère les diverses manifestations, cet auteur s'attache surtout à la dépasser en introduisant des liens dialectiques qui transforment les dyades en triades. Ainsi, sa contribution fait apparaître les textes source et cible comme des actualisations secondes d'une médiation troisième qui passe par ce qu'il appelle le langage pur. La fidélité à l'original n'est autre que cette quête du langage pur, et il décrit la traduction comme un passage, une série de modifications continues. D'où l'originalité de sa démarche, qui s'orienterait elle aussi du côté de la philosophie peircienne.

Alors que dans l'ensemble, l'histoire s'organise autour de la succession de positions contradictoires, dont les thèmes sont récurrents: à toutes les époques, les dyades mot/sens, littéralité/liberté, ou auteur/lecteur retiennent l'essentiel de l'attention. Si les réflexions théoriques se développent de façon croissante au fil des siècles, c'est surtout au XXe qu'elles prennent une dimension scientifique, notamment sous la plume de Mounin ou Nida. On note dans le même temps un essor sans précédent des pratiques et des techniques, en particulier dans les domaines de l'interprétation (grâce à Mantoux, Kaminker, Evans et Lloyd entre autres), de la traduction automatique (avec Booth, Dostert, Delavenay, etc.) et de l'informatisation des outils d'aide à la traduction.

Nous avons ensuite indiqué les principales caractéristiques que la formalisation des recherches prendra sous l'impulsion du structuralisme, lequel introduira davantage de rigueur mais renforcera la dualité des théorisations. En même temps qu'elle deviendra une opération linguistique, la traduction sera envisagée dans un cadre élargi à d'autres domaines, comme l'anthropologie, la sémiologie ou la sémiotique. Mais ce glissement de la science du langage vers la science des signes demeurera pour l'essentiel sous la coupe de la dualité. Les acteurs de ces scènes contemporaines auront pour nom Mounin, Nida, Malblanc, Vinay et Darbelnet, parmi d'autres.

Ils seront associés à des myriades d'autres auteurs dont les contributions participent, selon nous, de trois courants principaux, le premier faisant passer les investigations de l'empirisme à la linguistique, le second les guidant de la linguistique à d'autres sciences, et le troisième privilégiant une approche de type sémiotique. Tout au moins est-ce l'hypothèse que nous examinerons dans notre seconde partie.

## **Conclusion de la première partie**

Nous avons essayé de livrer ici l'essentiel de notre propre lecture de l'histoire de la traductologie, en mettant l'accent sur ce qui nous est apparu comme la dynamique de son évolution, à savoir son caractère fondamentalement dualiste. Nous nous sommes efforcée d'en retracer brièvement les origines, de montrer que cette logique duelle s'est ancrée en profondeur dans nos habitudes de pensée, et que par conséquent c'est elle qui informe la plupart des pratiques et des théories de la traduction. Au fil des siècles, elle s'est imposée en continu, sans jamais être remise en cause de manière déterminante.

Mais s'il est incontestable que la dualité n'a pas encore été détrônée, il n'en est pas moins vrai qu'un nombre croissant de voix s'accordent à en relativiser la portée: en marge du courant dominant, elles se font entendre avec une certaine force dès l'époque moderne, où d'aucuns soutiennent qu'entre deux extrêmes, il existe un équilibre plus juste. Le duel peut dès lors apparaître comme une étape dans un parcours qui demeure incomplet s'il n'intègre pas une troisième dimension.

Et ces convictions semblent se renforcer au cours de la période contemporaine, qui se ferait ainsi le théâtre d'une transition progressive entre des conflits dyadiques et une philosophie triadique. Une transition lente et difficile, certes, mais dont on peut néanmoins repérer des indices significatifs. C'est en tout cas ce que nous avons pour objectif de mettre en lumière dans ce bilan historique qui – nous l'espérons – présente un panorama relativement synthétique de cette évolution de la traductologie vers la logique peircienne.

## Deuxième partie

### LES THÈMES FONDATEURS DE L'ACTUALITÉ TRADUCTOLOGIQUE

#### Introduction

Sur les traces de ceux qui nous ont précédée, nous voudrions exposer notre propre interprétation de l'histoire récente et de l'actualité de la traductologie: montrer que dans sa quête d'un fondement théorique unifié, cette discipline semble se heurter aux approches dualistes qui sous-tendent le développement actuel et passé dans ce domaine.

Si l'essor propre à notre siècle est largement dû à l'impulsion que suscite la conception de la traduction comme branche de la linguistique appliquée, il apparaît cependant que la science du langage, presque simultanément à son avènement comme cadre d'étude pour la traduction, se voit quasiment remise en question par la nécessité de recourir à d'autres sciences pour aborder les questions de traduction.

Nous verrons qu'en dépit de l'optique duelle qui marque l'ensemble des recherches en traduction, celles-ci s'investissent dans de multiples voies, et les études linguistiques sont de plus en plus souvent assorties de remarques sémiologiques, voire sémiotiques. Il semblerait en effet que la traductologie aille dans ce sens: les dichotomies ont toujours marqué avec force son évolution historique, et les linguistes d'aujourd'hui semblent perpétuer des investigations qui n'offriront pas de réponses satisfaisantes aux attentes légitimes des traducteurs et traductologues.

Dénonçant ces insuffisances, les chercheurs s'orientent vers d'autres domaines: ethnologie, anthropologie, théorie du texte ou du discours, théorie interprétative, sémiologie, pragmatisme, ou sémiotique. Au sein de ces diverses approches théoriques, la sémiotique se distingue dans les publications, de plus en plus nombreuses à lui accorder une place croissante. Mais si elle s'offre, aux yeux de beaucoup, comme le cadre adéquat pour fonder l'étude scientifique de la traductologie, elle est encore trop souvent envisagée avec un regard dualiste.

L'importance que l'on accorde à cette interdisciplinarité transparaît peu à peu dans les écrits, mais demeure cependant assez marginale. Nous tâcherons de souligner, dans l'évolution contemporaine des théories et des pratiques de la traduction, l'orientation de plus en plus nette vers des réflexions sémiotiques dont nous essaierons de montrer la validité.

Nous retiendrons du vingtième siècle trois grandes tendances évolutives: (1) le développement sans précédent des activités de traduction sous l'impulsion des linguistes, et un intérêt déjà marqué pour des réflexions inspirées d'autres disciplines, et notamment de la sémiologie; (2) l'orientation sémiotique qui s'affirme dans un nombre croissant de publications: de la tendance générale à aborder la science des signes dans l'optique dyadique que les habitudes philosophiques ont profondément

ancrée en nous, on évolue progressivement vers des approches triadiques; (3) la reconnaissance encore timide d'un champ de recherches prometteur, dont l'interdisciplinarité n'est jusqu'ici défendue que par de trop rares articles et un seul ouvrage: la compilation d'articles de Dinda L. Gorfée parue en 1993 sous le titre *Semiotics and the Problem of Translation*.

Plutôt que de périodes chronologiques, il s'agit en fait de trois courants majeurs qui peuvent être tenus pour les étapes d'une évolution plus générale qui fait que les investigations traductologiques passent d'un empirisme artisanal à la linguistique, puis de la linguistique à d'autres sciences pour finalement privilégier une approche sémiotique.<sup>392</sup>

Cet ordre est général; ces trois tendances ne connaissent pas de frontières temporelles nettes, et elles cohabitent encore aujourd'hui: des perspectives linguistiques côtoient des démarches plus sémiologiques et d'autres franchement sémiotiques. Tandis que les secondes prennent peu à peu le pas sur les premières, on assiste à la lente émergence des troisièmes. Ce panorama de la traductologie à travers un nombre relativement significatif de publications représentatives se propose de mettre en évidence certaines caractéristiques essentielles du développement actuel de cette discipline.

---

<sup>392</sup> On peut d'ailleurs comparer les grandes lignes de cette évolution historique à la typologie des théories de la traduction de Nida que rapporte Garnier (cf. 1985:29): les *théories philologiques* se développent jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale, puis l'essor des recherches en sciences du langage donne naissance aux *théories linguistiques*, et finalement on envisage la traduction dans un contexte plus large qui suscite *des théories sociolinguistiques*.

## **Chapitre V**

### L'INTRODUCTION DE PERSPECTIVES LINGUISTIQUES

#### Introduction

Au XXe siècle, l'étude de la traduction est abordée dans une perspective plus rigoureuse, et sous l'impulsion du structuralisme, il est établi qu'elle relève de la linguistique. Mais les premiers chercheurs qui s'engagent dans cette voie tracée par Saussure sont rapidement amenés à repousser les limites des sciences du langage en ouvrant de plus en plus leurs réflexions sur d'autres disciplines, qui s'avèrent nécessaires pour mener à bien leur entreprise.

Nous allons donc, tout en constatant l'introduction de perspectives linguistiques en traductologie, essayer de mettre en évidence l'origine logique de ce phénomène, et nous nous interrogerons sur sa valeur et sa portée à travers un bref aperçu des contributions les plus marquantes du moment. Il s'agira en particulier de montrer que si la linguistique joue un rôle moteur en traductologie, ce champ d'application permet également d'attirer l'attention sur certaines de ses faiblesses ou inconsistances, qui pourraient bien remettre en cause non seulement son exclusivité, mais aussi sa validité.

#### 1. Une revendication nouvelle

##### A). Les premiers essais de linguistique appliquée à la théorie de la traduction

Le renouveau d'intérêt croissant qu'a connu la traduction au fil des siècles s'accroît encore avec l'accélération des progrès techniques qui affectent de nombreux domaines dès le début du vingtième siècle. Les activités et les publications relatives à la traduction se développent de façon foncièrement impressionnante et sont renforcées par l'apparition et le perfectionnement de l'interprétation (consécutive et simultanée) et de la traduction automatique et assistée par ordinateur.

Ce phénomène prend une ampleur sans précédent sous l'impulsion des linguistes. A ce titre, nous retiendrons en particulier *l'Introduction à la théorie de la traduction* d'Andrei Fedorov: c'est l'un des premiers à se manifester en faveur d'une approche linguistique de l'opération traduisante qu'il est désireux de systématiser.<sup>393</sup> En effet, afin de promouvoir l'étude scientifique de la traduction, il établit qu'il s'agit d'une opération linguistique, et il considère en conséquence que " toute théorie de la traduction doit être incorporée dans l'ensemble des disciplines linguistiques ".<sup>394</sup>

Cette proposition a tout d'abord suscité de vives réactions comme celle, souvent évoquée, de Cary selon lequel " la traduction littéraire n'est pas une opération

---

<sup>393</sup> Op. cit.

<sup>394</sup> Mounin 1963(1990):13, renvoie en note à Fedorov 1953:17-18 & 21-22.

linguistique, c'est une opération littéraire."<sup>395</sup> Cette position novatrice, qui veut que l'étude de la traduction soit une branche de la science du langage, s'affirmera néanmoins au fil des années avec de plus en plus de vigueur, notamment sous la plume de Vinay et Darbelnet, Mounin, et Catford. Ce dernier livre au public un titre éloquent: *A Linguistic Theory of Translation*, sur lequel nous nous arrêterons quelque peu.<sup>396</sup>

Son *Essay in Applied Linguistics* est centré autour de "the analysis of what translation is", et se donne pour objectif d'établir une théorie de la traduction qui ne concerne pas seulement certains aspects précis, mais qui soit au contraire suffisamment générale pour s'avérer pertinente dans chaque cas particulier.<sup>397</sup> Catford annonce, résume et justifie à la fois sa démarche théorique dès la préface:

“Since translation has to do with language, the analysis and description of translation-processes must make considerable use of categories set up for the description of languages. It must, in other words, draw upon a theory of language -a general linguistic theory.”<sup>398</sup>

La position de Catford semble couler de source, et sa légitimité se fonde presque dans un truisme: puisque la traduction est affaire de langage, la théorie de la traduction doit relever d'une théorie linguistique générale. Nous voudrions cependant remarquer que des trois occurrences du terme "*language*" qui apparaissent dans l'extrait ci-dessus, la seconde, celle qui est au pluriel, serait difficilement traduisible en français par "langage", contrairement aux deux autres.

Et ce point de détail relance, semble-t-il, le débat terminologique sur les définitions de termes relatifs à des concepts fondamentaux en traductologie. Que signifient au juste des vocables tels que: langage, langue, linguistique, science du langage, ou traduction? La linguistique est-elle la science du langage? La question qui se pose déjà et se fera plus pressante au fil des textes, s'articule autour de la validité de la linguistique comme cadre exclusif des études de traduction. Et nous serons amenée à discuter ce que Catford tient pour une évidence, à savoir que:

“the theory of translation is concerned with a certain type of relation between languages and is consequently a branch of Comparative Linguistics”<sup>399</sup>

La linguistique connaît alors un succès que nul ne récuse, et l'ouvrage de Catford en est une illustration significative. C'est en linguiste, et donc dans le cadre d'une théorie

---

<sup>395</sup> Cary cité in Garnier (1985:30) qui lui préfère l'appréciation plus nuancée d'Etkind (citée par Kelly 1979:66): “La traduction peut être considérée comme la création littéraire au second degré. Elle ne peut donc pas être exemptée des problèmes linguistiques.”

<sup>396</sup> 1965, third impression 1969, London, Oxford Univ. Press.

<sup>397</sup> Cf. *ibid.* p. vii.

<sup>398</sup> *Ibid.*

<sup>399</sup> *Ibid.* p. 20.

générale du langage, que l'auteur se situe de façon décisive pour aborder la traduction. Le premier chapitre s'ouvre d'ailleurs sur cette même précision:

“ Translation is an operation performed on languages: a process of substituting a text in one language for a text in another. Clearly, then, any theory of translation must draw upon a theory of language - a general linguistic theory. ”<sup>400</sup>

L'ambiguïté de l'anglais *language* par rapport au français *langue* et *langage* se ressent nettement là encore, et on pourrait, à la lumière de cette citation, se demander si la linguistique est une théorie de la langue ou du langage. En admettant qu'elle recouvre les deux concepts, on peut cependant noter que toutes les occurrences de *language(s)* dans les textes de Catford cités jusqu'ici réfèrent de façon vraisemblable aux diverses langues que la traduction met en jeu.

Même si à travers une langue il est forcément question de langage, il convient de souligner que l'anglais semble considérer davantage ce qui a trait à la langue, tandis qu'en français, c'est l'expression ‘sciences du langage’, et non science de la (ou des) langue(s), que l'usage a consacré pour désigner l'ensemble de ces préoccupations. La polysémie qui se fait jour quand on traduit *language* en français a des conséquences directes sur les débats traductologiques. Par exemple, lorsque Catford définit la linguistique comme “a theory about how languages work”,<sup>401</sup> il devient difficile de cerner précisément ce qu'il entend par ce terme, et on peut s'interroger sur l'objet réel des sciences du langage: la linguistique étudie-t-elle le langage ou les langues?

Saussure a déjà répondu à la question: “ Quel est l'objet à la fois intégral et concret de la linguistique? ” Selon lui, “ il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage. ”<sup>402</sup> Et il a, on le sait, poursuivi ses recherches plus loin:

“ qu'est-ce que la langue? pour nous, elle ne se confond pas avec le langage; elle n'en n'est qu'une partie déterminée, essentielle, il est vrai. C'est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus. ”<sup>403</sup>

L'objet de la linguistique, ou des sciences du langage, est bien la langue, et celle-ci ne se confond pas avec le langage, contrairement à ce que pourraient laisser croire les

---

<sup>400</sup> Ibid. p. 1.

<sup>401</sup> Ibid.

<sup>402</sup> Saussure 1968 (3<sup>e</sup> éd.): 23-25.

<sup>403</sup> Ibid. p. 25. Il est précisé: “ Pris dans son tout, le langage est multiforme et hétéroclite; à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social; il ne se laisse classer dans aucune catégorie de faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité. La langue, au contraire, et un tout en soi et un principe de classification. Dès que nous lui donnons la première place parmi les faits de langage, nous introduisons un ordre naturel dans un ensemble qui ne se prête à aucune autre classification. ” Par ailleurs: “ La matière de la linguistique est constituée d'abord par toutes les manifestations du langage humain ” (p. 20).

fluctuations que suggèrent les traductions d'une langue à l'autre.<sup>404</sup> Il est intéressant de noter que la science qui étudie les langues est précisément dénommée science du langage, et il pourrait sembler surprenant que l'on se soit habitué à cette espèce de paradoxe ou d'approximation au niveau des termes clés de ce domaine d'investigation scientifique. Progressons dans notre quête d'une définition de la linguistique:

“ La matière de la linguistique est constituée d'abord par toutes les manifestations du langage humain, qu'il s'agisse des peuples sauvages ou des nations civilisées, des époques archaïques, classiques ou de décadence, en tenant compte, dans chaque période, non seulement du langage correct et du "beau langage", mais de toutes les formes d'expression. ”<sup>405</sup>

Si Saussure s'était d'abord situé dans un contexte assez vaste, il se concentrera finalement sur les signes linguistiques. D'ailleurs, lorsqu'il souligne que “ la langue est un système de signes ”,<sup>406</sup> il ne fait pas de doute qu'il s'agit de signes linguistiques, qui constituent l'objet de la linguistique, laquelle est elle-même, comme le précise Saussure, une partie de la sémiologie. Retenons donc pour l'instant que la linguistique est la science des signes linguistiques: il semble cependant que cette évidence ne coule pas de source dans la mesure où l'on assimile généralement la linguistique à la science du langage.

Il conviendrait alors de se demander dans quelle mesure la science des signes linguistiques recouvre la science du langage, ou inversement. Ce serait là, semble-t-il, assumer que les signes linguistiques constituent la totalité du langage, et nier en quelque sorte l'importance des autres dimensions qui animent les signes. En d'autres termes, un signe linguistique n'est jamais exclusivement linguistique: il est d'abord signe, et ce qu'il a de linguistique n'en constitue qu'une partie.

Si ce que l'on se donne pour objet d'étude est le langage, il convient d'étudier tout autant les aspects proprement linguistiques des signes, que ceux non-linguistiques, extra-linguistiques, para-linguistiques, méta-linguistiques, etc. Nous reviendrons sur ce point; il s'agissait pour l'instant de souligner que si pour Catford, la théorie de la traduction se pose de plain-pied dans le cadre de la théorie linguistique générale, cette évidence ne demeure toutefois pas inébranlable.

L'impulsion que les linguistes génèrent en matière de traduction est très forte, et dans l'ouvrage de Catford, où sa légitimité ne fait pas l'ombre d'un doute, ses insuffisances sont encore occultées par tous les enrichissements qu'elle procure. Nanti de cette théorie encore nouvelle, Catford investit l'étude de la traduction, et met en évidence trois points que les diverses définitions de la traduction ont en commun:

---

<sup>404</sup> Saussure précise notamment plus loin que "la langue est une convention, et la nature du signe dont on est convenu est indifférente" (p. 26); "c'est la langue qui fait l'unité du langage" (p. 27).

<sup>405</sup> Ibid. p. 20.

<sup>406</sup> Ibid. p. 33.

“ Translation has been defined in various ways, but most definitions involve one or more of the following concepts (i) the transference of meaning, or content, from one language or text to another, (ii) the finding of equivalents and (iii) transcoding, or the transformation of symbols. ”<sup>407</sup>

C'est en se basant sur ce constat qu'il affirme sa propre position. Mais s'il retient trois concepts fondamentaux, il ne semble pas pour autant qu'il s'agisse d'une triade dans la mesure où il est question du transfert de symboles de sens équivalent. Le transfert du sens, la recherche d'équivalents, et la transformation des symboles ne semblent pas constituer des étapes logiquement ordonnées. Cette tripartition regroupe plutôt, semble-t-il, des aspects importants sur lesquels il met l'accent lorsque par exemple il revient sur la question du sens,<sup>408</sup> ou sur celle de l'équivalence qui joue un rôle central au sein de la théorie de la traduction:

“ The central problem of translation-practice is that of finding TL [target language] translation equivalents. A central task of translation-theory is that of defining the nature of conditions of translation equivalence ”<sup>409</sup>

Il accorde d'ailleurs à ce thème un intérêt tout particulier, et dans cette optique, il définit la traduction comme:

“ the replacement of textual material in one language (SL) by equivalent textual material in another language (TL). ”<sup>410</sup>

Il semble que ce soit sur les deux textes, c'est-à-dire sur les matériaux linguistiques source et cible, que l'auteur concentre son attention. Il considère que le texte d'arrivée est équivalent ou non, mais ne s'attarde pas sur l'équivalence elle-même. Il accorderait ainsi plus d'importance à la traduction en tant que résultat, qu'en tant que processus de substitution d'un texte à un autre. C'est donc sur la dichotomie texte source vs. texte cible (TS/TC) ou langue source vs. langue cible (LS/LC) qu'il se concentre, non pas sur le procès triadique qui permet la médiation entre ces deux pôles. Et il précise que:

“ A textual translation equivalent, then, is any TL form (text or portion of text) which is observed to be the equivalent of a given SL form ”<sup>411</sup>

---

<sup>407</sup> Catford 1967(1981):2. "Translation and Language Teaching" (1967), in *Übersetzen und Fremdsprachenunterricht*, ed. Karl-Richard Bausch & Franz-Rudolph Weller, Frankfurt am Main, 1981:1-20.

<sup>408</sup> Ibid. Catford ajoute: "If one takes the view, as I do, that meaning is a property of a language, then we cannot talk about transferring meaning from one language to another. A Russian text has a Russian meaning, and its English translation is an English text with an English meaning." Cette même idée est exposée dans son ouvrage de 1965, p.35.

<sup>409</sup> Ibid. p. 21.

<sup>410</sup> Ibid. p. 20. L'auteur précise [(1967) 1981:3] : "The use of the term 'textual material' underlines the fact that in translation it is never, or hardly ever, the *totality* of the source text which is replaced by *equivalents* in the target text." Voir aussi 1965, p. 20.

Notons que Catford s'inspire exclusivement de la linguistique: il n'exploite pas le fait que celle-ci relève de la sémiologie, et contrairement à la plupart des linguistes, il ne recourt pas au concept de signe qui semblerait cependant plus scientifique que celui de forme qu'il propose ici et qu'il est en outre amené à définir entre parenthèses. Une importance particulière est par ailleurs accordée à la différence entre "*textual equivalence*" et "*formal correspondence*", cette dernière étant plus approximative et plus abstraite. Ainsi, d'une façon générale:

“ A formal correspondent is any TL category which may be said to occupy, as nearly as possible, the 'same' place in the economy of the TL as the given SL category occupies in the SL. ”<sup>412</sup>

S'appuyant sur J.R. Firth et M.A.K. Halliday, mais aussi sur les travaux de Dostert, Catford souligne que “ the view that SL and TL texts 'have the same meaning' or that 'transference of meaning' occurs in translation is untenable. ” Il considère que “ meaning (...) is a property of a language ”,<sup>413</sup> et que par conséquent:

“ It is clearly necessary for translation-theory to draw upon a theory of meaning; ”<sup>414</sup>

Catford est de ceux qui conçoivent que “ an SL text has an SL meaning, and a TL text has a TL meaning ”, de sorte que "meaning" signifie selon lui un ensemble de relations formelles et/ou contextuelles:

“ we define meaning as the total network of relations entered into by any linguistic form ”<sup>415</sup>

S'opposant à l'idée d'un transfert de sens [*meaning*], l'auteur de ce premier *Essai de linguistique appliquée* montre que le phénomène de *transférance* relève du transcodage, non pas de la traduction à proprement parler.<sup>416</sup> Il réfléchit aux conditions d'équivalence en se basant sur ce constat: "the SL and TL items rarely have 'the same meaning' (...) but they can function in the same situation." Avec la problématique du sens, le débat traductologique s'inscrivait de plain-pied dans le champ sémantique, et a fortiori linguistique.

Mais, on le voit, Catford est amené à quitter le domaine des sciences du langage à proprement parler, pour trouver des éléments de réponse dans des approches plus

---

<sup>411</sup> Catford 1965:27.

<sup>412</sup> Ibid. p. 32. Cité par Hatim & Mason, 1990:26.

<sup>413</sup> Ibid. p. 35. Notons que: "Dostert defines translation as 'that branch of the applied science of language which is specifically concerned with the problem -or the fact- of the transference of meaning from one set of patterned symbols ... into another set of patterned symbols...' ".

<sup>414</sup> Cf. Ibid.

<sup>415</sup> Ibid. Cette définition s'inspire directement, comme le signale Catford, de J.R. Firth.

<sup>416</sup> Cf. ibid. p. 42.

pragmatiques. Il conçoit donc l'équivalence, non plus relativement au sens, mais relativement aux situations dans lesquelles elle peut fonctionner. Et il pose que:

“ SL and TL texts or items are translation equivalents when they are interchangeable in a given situation. ”<sup>417</sup>

D'une façon plus générale, les conditions d'équivalence en matière de traduction peuvent être résumées de la manière suivante:

“ translation equivalence occurs when an SL and a TL text or item are relatable to (at least some of) the same features of substance. ”<sup>418</sup>

Parmi les nombreux aspects que Catford a abordés, les notions d'équivalence et de sens occupent une place importante. Il faut souligner aussi que pour l'essentiel, les points qu'il met en évidence ont une structure dyadique: en définissant l'équivalence textuelle par rapport à la correspondance formelle, l'auteur met l'accent sur certains éléments théoriques comme "*full vs. partial translation*", "*total vs. restricted translation*", "*phonology/graphology*", "*formal meaning*" et "*contextual meaning*", '*transcoding*' (*transference of meaning*) vs '*translation*', '*translatability/untranslatability*', etc.<sup>419</sup> De multiples dichotomies surgissent ou se trouvent renforcées par les perspectives duelles de la linguistique: la question de la possibilité ou de l'impossibilité de la traduction, par exemple, voit ses arguments renouvelés à la lumière de la science du langage.

La théorie linguistique de la traduction que propose Catford semble synthétiser l'approche la plus répandue du moment; il essaie d'appliquer la linguistique générale aux questions de traduction,<sup>420</sup> et s'inscrit donc dans la logique dualiste d'un courant de pensée dont Saussure est l'un des fondateurs les plus notables. Les distinctions dyadiques qu'il établit et/ou discute viennent conforter cette analyse: même si sa contribution à la traductologie est loin d'être négligeable, ses réflexions théoriques sont structurées de façon dichotomique et se trouvent souvent en butte à des dilemmes aporétiques. Possible ou impossible? La traduction semble comme enfermée dans ce labyrinthe sans issue où chacun des deux pôles renvoie à l'autre, inlassablement. Nous verrons que ces insuffisances ont été relevées,<sup>421</sup> de même d'ailleurs que les qualités de cet opuscle ont été appréciées.<sup>422</sup>

---

<sup>417</sup> Ibid. p. 49.

<sup>418</sup> Ibid. p. 50.

<sup>419</sup> Cf. *ibid.*, respectivement p. 21, 22, 36, 42 et pp. 93-94.

<sup>420</sup> Cf. Hatim & Mason, 1990:26: “ Catford (...) attempts to build a theory of translation on the current state of 'linguistic science'. The work is, in fact, firmly based on the British linguistic tradition of J.R. Firth and M.A.K. Halliday, which differs from American structural linguistics in its emphasis on contextual meaning and the social context of situation in which language activity takes place. ”.

<sup>421</sup> Citons par exemple Bassnett-McGuire 1980:24: "Catford's distinction between 'literal' and 'free' translation does not take into account the view that sees translation as semiotic transformation."

<sup>422</sup> Notons à ce titre que Ladmiral (1979:18) "se rallie à la formulation de J.C. Catford pour qui la traduction réside dans l'identité du "sens contextuel" (dans l'acception excessivement élargie de l'anglais *context*, qui subsume à la fois l'environnement textuel et la situation référentielle), autrement dit dans l'équivalence linguistique et/ou "fonctionnelle" : l'énoncé-source et l'énoncé-cible ont le "même" sens quand "ils fonctionnent dans la même

Si l'ouvrage de Catford est caractéristique de l'impulsion linguistique en traductologie, il l'est surtout par sa revendication de la science du langage comme cadre exclusif de l'étude de la traduction. C'est pour cette raison que nous l'avons retenu comme illustration de la première tendance que nous avons distinguée. Bien que d'un point de vue chronologique la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* des canadiens Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet<sup>423</sup> lui soit antérieure, elle reflète une démarche moins exclusive: s'il s'agit toujours d'envisager la traduction dans une perspective linguistique, nous verrons que celle-ci se trouve d'ores et déjà nuancée par des préoccupations d'ordre sémiologique, qui apparaissent plus nettement encore que la tendance de Catford à s'orienter vers des perspectives pragmatiques.

### B). Revendications linguistiques et orientation vers la sémiologie

Dans cet ouvrage qui s'impose désormais comme un classique, les auteurs se basent sur le fait qu' "on lit trop souvent (...) que la traduction est un art", pour soutenir la position inverse: ils considèrent qu'il s'agit au contraire d'une "discipline exacte", et revendiquent son "inscription normale dans le cadre de la linguistique".<sup>424</sup> Ils se situent donc d'emblée dans le cadre du débat opposant des conceptions scientifiques d'une part, et artistiques d'autre part: à la question désormais traditionnelle de savoir si la traduction est une science ou un art, ils répondent qu'elle "devient un art une fois qu'on en a assimilé les techniques."<sup>425</sup> Il pourrait sembler à première vue que cette attitude compromissaire permette d'éviter une approche binaire presque manichéenne où le concept d'art s'oppose radicalement à celui de science. Cependant, s'il ne fait pas de doute que la traduction relève de ces deux domaines, les auteurs interviennent alors qu'on a pas encore assimilé les techniques de cette opération: ils refusent donc de la classer parmi les arts, et se concentrent sur ses aspects scientifiques.

Vinay et Darbelnet estiment que "la traduction est avant tout une discipline comparée" qui se pose comme un "auxiliaire de la linguistique."<sup>426</sup> Ils ont mis en évidence les termes de la controverse qui confronte des vues scientifiques et artistiques,

---

situation" (J.C. Catford, 1967:49). Ce parti pri de "sémanticien" appelle à vrai dire une linguistique de la parole et une théorie de l'énonciation." Soulignons au passage que la référence à Catford est erronée: son ouvrage date de 1965, non pas 1967. Le livre de Ladmiral contient d'autres erreurs de ce type (par ex. Malblanc 1966, cf. p. 21).

<sup>423</sup> 1958, Paris, Didier, éd. revue et corrigée 1977. Les auteurs sont, selon G. Mounin, "les premiers à s'être proposé d'écrire un précis de traduction se réclamant d'un statut scientifique." (Cf. Les problèmes théoriques de la traduction, p. 8) Ils proposent une comparaison systématique de la langue maternelle et celle étrangère. L'étude stylistique offre une approche nouvelle pour aborder les problèmes de traduction en mettant à profit les acquisitions de la linguistique et en appliquant l'esprit de l'école saussurienne. Il ne s'agit plus d'une traditionnelle collection de recettes à appliquer, mais de principes fondamentaux reflétant les cheminements qui président au passage d'une langue de départ vers une autre d'arrivée.

<sup>424</sup> Cf. Vinay & Darbelnet (1958)1992:23.

<sup>425</sup> Ibid. p. 24.

<sup>426</sup> Cf. ibid. p. 25.

et ont nettement tranché entre les deux points de vue antagonistes: loin d'être saisie exclusivement comme un art, la traduction est ici ramenée à "une application pratique de la stylistique comparée."<sup>427</sup> L'objectif de ce premier manuel de traduction est de dégager "une théorie de la traduction reposant à la fois sur la structure linguistique et sur la psychologie des sujets parlants".<sup>428</sup> Afin de déterminer les moyens qui permettent de passer d'une langue à une autre, les auteurs définissent les notions de base auxquelles ils recourront. Il faut souligner à ce sujet que leur ouvrage débute, avant même la préface et l'introduction, par un glossaire de termes techniques qui est certainement significatif: toute étude rigoureuse repose sur un ensemble de termes clairement définis. La terminologie apparaît ainsi comme un point fondamental dans une approche scientifique, cette reconnaissance n'atténuant d'ailleurs en rien sa complexité. Remarquons que les auteurs font un effort de définition tout à fait louable; cependant, les termes dont ils précisent le sens semblent choisis de façon aléatoire: on trouve en effet "retraduction" et "surtraduction", alors que, étrangement, "traduction" n'apparaît pas dans leur glossaire.

Dans le corps de l'ouvrage, "le **signe linguistique**"<sup>429</sup> est le premier des concepts qu'ils déterminent, et on peut voir là, en quelque sorte, un glissement de la linguistique à la sémiologie. De fait, traiter de signe ne relève pas de la linguistique à proprement parler, mais -cela va de soi- de l'étude des signes, à savoir en l'occurrence, de la sémiologie dont Saussure a jeté les bases, et dont Vinay et Darbelnet s'inspirent ouvertement. Aussi conçoivent-ils le signe comme l'union du signifiant et du signifié. Et ils reprennent beaucoup d'éléments du *Cours de Linguistique Générale* (signification et valeur, langue et parole, etc.), mais élaborent aussi leurs propres dichotomies: servitude et option, traduction et surtraduction, bon usage et langue vulgaire, ou, encore à titre d'exemple, préoccupations esthétiques et fonctionnelles.<sup>430</sup>

Nous sommes donc à même de constater que si la démarche de Vinay et Darbelnet relève de la linguistique, elle s'avère nettement colorée par des préoccupations d'un autre ordre qui sont surtout psychologiques et sémiologiques. Cette dimension vient s'ajouter aux réflexions linguistiques, et redonne une nouvelle impulsion aux recherches en traductologie. La tendance à s'orienter progressivement vers des disciplines qui se situent plus ou moins à la périphérie de la science du langage s'affirme au fur et à mesure de l'évolution des activités de traduction. Nous avons vu qu'elle ne s'assigne pas de bornes chronologiques figées: elle semble absente du cheminement de Catford en

---

<sup>427</sup> Cf. *ibid.* p. 20. Notons que la méthode proposée s'applique aux trois domaines de la traduction : le domaine **scolaire** (procédés d'acquisition et de vérification), le domaine **professionnel** (traduire pour faire connaître à d'autres), et le domaine de la **recherche** linguistique (comparer deux langues pour dégager les caractères et le comportement de chacune, réfléchir à la façon dont une langue procède pour rendre le sens de l'énoncé). Cf. pp. 24-25.

<sup>428</sup> Cf. *ibid.* p. 26. Pour ce faire, les auteurs s'efforceront de "reconnaître les voies que suit l'esprit, consciemment ou inconsciemment, quand il passe d'une langue à l'autre, et d'en dresser la carte." (*ibid.*) Ils étudieront sur des exemples les mécanismes de la traduction pour en dériver des procédés et retrouver les attitudes mentales, sociales et culturelles qui informent ces derniers.

<sup>429</sup> Cf. *ibid.* p. 28.

<sup>430</sup> Cf. *ibid.* pp. 30-33. Les auteurs semblent d'ailleurs s'inspirer tout autant de Bally, qui reprend la terminologie saussurienne dans son *Traité de stylistique française*, que du CLG de Saussure.

1965, mais apparaît clairement en 1958 dans la démarche des deux linguistes canadiens, sur laquelle nous reviendrons d'ailleurs plus amplement par la suite. Retenons pour l'instant que leur étude, où la notion d'unité de traduction (UT) est mise en évidence, comprend trois parties: le lexique, l'agencement, et le message, et que leur théorie de la traduction s'articule autour des sept procédés techniques dont ils nous livrent les détails théoriques ainsi que des applications pratiques.<sup>431</sup>

## 2. Ouverture de plus en plus nette sur d'autres disciplines

### A). La linguistique et les premières références à la sémiotique peircienne

Parmi les nombreuses publications qui voient le jour autour des années soixante, il convient de s'arrêter maintenant sur les articles réunis dans *On Translation* par Reuben A. Brower en 1959, articles qui sont signés par une vingtaine auteurs dont Eugene Nida, Vladimir Nabokov, Willard Quine, ou Anthony Öttinger. Nous retiendrons en particulier la contribution de Roman Jakobson dans la mesure où elle illustre la seconde tendance évolutive de la traductologie que nous avons distinguée.<sup>432</sup>

En effet, dans "*On linguistic aspects of translation*", l'auteur s'inspire explicitement de la sémiotique de Charles Peirce pour aborder les questions de traduction. L'intitulé ne laisse cependant pas deviner que l'accent porte aussi sur ce qui est non-linguistique, et l'on a de quoi être relativement surpris dès les premiers paragraphes où, en définissant le sens [*meaning*], Jakobson met en lumière l'orientation des recherches traductologiques: de sources d'inspiration linguistiques, on passe à des réflexions d'ordre sémiotique:

“ The meaning (...) of any word or phrase whatsoever is definitely a linguistic -or to be more precise and less narrow- a semiotic fact. ”<sup>433</sup>

La progression déjà constatée entre des investigations traductologiques fondées sur la science du langage, puis sur la science des signes trouve ici encore sa confirmation. Mais l'étude du signe qui est envisagée par ce linguiste de renom n'est plus subsumée sous l'appellation de *sémiologie*, mais de *sémiotique*. La distinction est significative: lorsque Jakobson traite de signe, il réfère aux travaux de Peirce, à la différence de Vinay et Darbelnet qui l'envisagent comme l'union d'un signifiant et d'un signifié à l'instar de Saussure.

Il est important de distinguer l'approche structuraliste dyadique, de la logique triadique du signe: la sémiologie et la sémiotique ne participent pas de la même philosophie, et les perspectives qu'elles ouvrent sur la traduction sont difficilement

---

<sup>431</sup> Vinay et Darbelnet distinguent 3 processus de traduction directs ou littéraux: l'emprunt, le calque, et la traduction littérale; et 4 processus obliques: la transposition, la modulation, l'équivalence, et l'adaptation.

<sup>432</sup> "*On linguistic aspects of translation*", in Brower 1959:232-239, traduit par Nicolas Ruwet in *Essais de linguistique générale*, "*Aspects linguistiques de la traduction*", Jakobson 1963:78-86.

<sup>433</sup> Jakobson 1959:232. Ruwet donne en traduction (1963:78): “ Le sens (...) de n'importe quel [autre] mot ou groupe de mots est décidément un fait linguistique -disons pour être plus précis et moins étroits, un fait sémiotique. ”

comparables, et a fortiori compatibles. Pour garder l'exemple de la problématique du sens, nous pourrions remarquer que si elle occupe une place importante dans le cheminement linguistique de Catford, elle semble assez secondaire dans les travaux des deux linguistes canadiens et n'apparaît pas dans leur glossaire qui précise cependant pour le terme *signification*:

“ Relève de la parole et s'oppose au signifié, qui relève de la langue. La signification est identique au signifié en traduction littérale, elle s'en écarte en traduction oblique. ”<sup>434</sup>

On aura remarqué là-aussi les oppositions systématiquement dichotomiques qui caractérisent les approches linguistiques et/ou sémiologiques. Il faut constater que si le *sens* n'est manifestement pas défini, la *signification* est présentée d'une façon qui peut laisser songeur: il ne semble pas qu'il s'agisse d'une définition à proprement parler, les auteurs s'appliquant davantage à insister sur certains points de détail très précis, qu'à identifier un concept fondamental. Jakobson est le premier à se fonder sur la sémiotique peircienne pour aborder la question centrale du sens, et l'inspiration qu'il y puise nourrit des réflexions tout aussi novatrices que pertinentes. Cependant, l'auteur puise aussi à d'autres sources qui, visiblement, ont accru la complexité de la tâche du traducteur de ce texte. De fait, le *signum* et le *signatum* que l'on trouve dans l'original, se présentent dans la traduction sous la forme d'une référence au *signe* et au *signifié* respectivement, le choix de ce dernier terme en particulier induisant une interprétation saussurienne qui, à la lecture de l'original, est beaucoup moins nette.

Le traducteur aurait pu, semble-t-il, garder en français les termes scolastiques *signum* et *signatum*, ou bien, en vue de souligner la référence à Saussure, retenir les termes consacrés, à savoir *signifiant* et *signifié*. Ruwet opte pour une solution intermédiaire, et l'on peut se demander s'il est convenable de traduire “ There is no *signatum* without *signum*. ” par “ Il n'y a pas de signifié sans signe. ”.<sup>435</sup> Au demeurant, nous croyons pour notre part que le français “ il n'y a pas de *signatum* sans *signum* ” aurait été plus fidèle à l'original. Si par ailleurs le traducteur juge nécessaire de mettre en évidence la filiation saussurienne (ce qui en outre n'est pas le fait de l'auteur mais relève en propre de l'interprétation du traducteur, et s'avère donc discutable), il semble alors justifié de traduire cette même phrase par “ il n'y a pas de *signifié* sans *signifiant* ”.

Un autre choix déterminant dans la traduction de Ruwet consiste à rendre de façon systématique l'expression “ verbal sign ” par “ signe linguistique ” (et l'expression “ nonverbal sign ” par “ signe non-linguistique ”). Ceci implique l'identité des concepts recouverts par les termes *verbal* et *linguistique* -identité qui ne semble pas faire l'unanimité au sein de la communauté linguistique. Mais laissons de côté ces deux

---

<sup>434</sup> Vinay & Darbelnet (1958)1992:14.

<sup>435</sup> Jakobson 1959:232 & 1963:79.

problèmes qui concernent plus précisément le travail de Ruwet, et auxquels pourraient d'ailleurs être associé d'autres remarques du même type.<sup>436</sup>

Retenons plutôt que Jakobson, que l'on tient pour l'introducteur de Peirce en France,<sup>437</sup> débute son article par des réflexions dualistes d'ordre linguistique, qu'il mêle à des considérations sémiotiques. Il semble considérer -nous l'avons constaté- que la sémiotique englobe la linguistique, qu'elle en est en quelque sorte le prolongement dans un contexte plus vaste. Mais cette première remarque, aussi brève qu'allusive, débouche sur une analyse du sens en termes de *signum* et *signatum*, qui se trouve elle-même suivie d'une citation de Peirce. On peut donc d'emblée s'étonner de la diversité des références de Jakobson, qui ne paraît pas embarrassé par la coexistence ou même l'association d'éléments dyadiques et triadiques. Apparemment insoucieux de la disparité des sources sur lesquelles il fonde sa démarche, l'auteur poursuit son étude du sens:

“the meaning of any linguistic sign is its translation into some further, alternative sign, especially a sign “in which it is more fully developed,” as Peirce, the deepest inquirer into the essence of signs, insistently stated.”<sup>438</sup>

Dès le début de son article sur les aspects linguistiques de la traduction, Jakobson oriente clairement ses recherches vers la science des signes, et va jusqu'à inclure une citation de Peirce, dont il résume le parcours de façon élogieuse, dans sa définition du sens. Il trouve dans ses travaux des perspectives théoriques qui s'appliquent avec bonheur au domaine encore en friche de la traductologie. La logique triadique lui permet notamment de distinguer trois types de traduction, ce qu'il ne présente pas explicitement ainsi, mais que l'on est logiquement en droit d'inférer dans la mesure où ces trois types sont présentés dans le prolongement de la référence révérencieuse au fondateur de la

---

<sup>436</sup> On pourrait par exemple se demander pourquoi “a linguistic acquaintance with “curds”” devient en français “une connaissance linguistique de “fermentation” et “lait caillé””, pourquoi “definitely” (dans la citation précédente) devient “décidément”, pourquoi le “cheddar” devient du “roquefort”, pourquoi “milk product” devient “produit lacté”, ou pourquoi “insistently” (dans la citation suivante) n'est pas traduit, ou encore pourquoi l'expression “For us, both as linguists and ordinary word-users” est rendue par “Pour le linguiste comme pour l'utilisateur ordinaire du langage”. Nous n'insisterons pas sur la traduction de “ominous gesture” par “geste de mauvaise augure” qui correspond sans doute à une faute de frappe -augure étant bien entendu un nom masculin. (Ces exemples sont extraits des trois premiers paragraphes et ne constituent pas une liste exhaustive des points qui, dans ce passage, nous semblent discutables, voire parfois contestables).

<sup>437</sup> Gorrée (1993:14) l'a d'ailleurs rappelé avec peut-être une certaine fermeté: “Jakobson must be considered as the originator of the semiotic approach to translation.”

<sup>438</sup> Jakobson 1959:233. Dans la même veine, Jakobson écrit plus loin (p. 234): “No linguistic specimen may be interpreted by the science of language without a translation of its signs into other signs of the same system or of another system.” C'est d'ailleurs pour souligner ce phénomène qu'il écrit cette phrase désormais célèbre: “Equivalence in difference is the cardinal problem of language and the pivotal concern of linguistics.” (p. 233) Cf. aussi Jakobson 1963:79, tr. N. Ruwet: “le sens d'un mot n'est rien d'autre que sa traduction par un autre signe qui peut lui être substitué, spécialement par un autre signe “dans lequel il se trouve plus complètement développé”, comme l'enseigne Peirce, le plus profond investigateur de l'essence des signes”. L'auteur renvoie en note à John Dewey, “Peirce's Theory of Linguistic Signs, Thought, and Meaning”, *The Journal of Philosophy*, XVIII (1946), 91. Par ailleurs, il peut être intéressant de comparer avec la définition de Catford (1965:35): “we define *meaning* as the total network of relations entered into by any linguistic form -text, item-in-text, structure, element of structure, class, term in system- or whatever it may be.”

sémiotique. En outre, c'est généralement de cette façon que le passage suivant a été perçu:<sup>439</sup>

“ We distinguish three ways of interpreting a verbal sign: it may be translated into other signs of the same language, into another language, or into another, nonverbal system of symbols. These three kinds of translation are to be differently labeled :

1) Intralingual translation or rewording is an interpretation of verbal signs by means of other signs of the same language.

2) Interlingual translation or translation proper is an interpretation of verbal signs by means of some other language.

3) Intersemiotic translation or transmutation is an interpretation of verbal signs by means of signs of nonverbal sign systems.”<sup>440</sup>

Nous ne serons pas la première à souligner les mérites et les insuffisances de cette tripartition jakobsonienne de la traduction. Bien qu'en l'occurrence il réfère nommément à Peirce, Jakobson ne cite ses écrits qu'à travers ce qu'en rapporte John Dewey, et on peut peut-être déjà voir là le signe de la distance qui sépare encore les deux penseurs. Notons qu'à la différence du logicien étasunien, Jakobson traite de ce qu'il dénomme "*verbal sign*". Cette expression pose un problème intéressant quant à sa traduction en français par Ruwet qui retient *signe linguistique* aux dépens de *signe verbal*. Ce choix implique de s'interroger sur les définitions de ces deux termes (*verbal* et *linguistique*), et de se demander dans quelle mesure ils peuvent être tenus pour synonymes. En tout état de cause, il aurait semblé plus prudent de rester au plus près du texte d'origine en traduisant fidèlement par “ signe verbal ”.

Mais même si l'on admet la synonymie des deux vocables, il convient de souligner que précisément parce qu'il ne saisi que l'aspect verbal ou linguistique du signe, Jakobson s'interdit de rendre compte de tous les cas de figures de la traduction; il le précise lui-même: sa tripartition concerne exclusivement les manières d'interpréter un

---

<sup>439</sup> C'est le cas de Steiner (1975:260 & 1978:244), Bassnett-McGuire (1980:13-15), Gorfée (1993:142-163), etc. Steiner écrit (1975:260): “ Among the many other triadic systems that of Roman Jakobson is worth noting. It is far more comprehensive in scope than either Dryden's or Goethe's scheme. But something of the old framework is visible under the new 'semiotic' universality. Adopting Pierce's theory of signs and meaning, Jakobson postulates that for us 'both as linguists and as ordinary word-users, the meaning of any linguistic sign is its translation into some further, alternative sign, especially a sign "in which it is more fully developed" (the phrase derives from Pierce). Translation, therefore, is the perpetual, inescapable condition of signification. (...) All definition, all explanation is, as Pierce's model shows, translation. ”

<sup>440</sup> Jakobson 1959:233 & 1963:79: "Nous distinguons trois manières d'interpréter un signe linguistique, selon qu'on le traduit dans d'autres signes de la même langue, dans une autre langue, ou dans un système de symboles non linguistique. Ces trois formes de traduction doivent recevoir des désignations différentes: 1) La traduction intralinguale ou reformulation (*rewording*) consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'autres signes de la même langue. 2) La traduction interlinguale ou traduction proprement dite consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen d'une autre langue. 3) La traduction intersémiotique ou transmutation consiste en l'interprétation des signes linguistiques au moyen de systèmes de signes non linguistiques."

signe verbal. En conséquence, il s'inspire de Peirce,<sup>441</sup> mais a une démarche radicalement différente dans la mesure où en tant que linguiste, il exclut de son champ d'investigation toute référence extra ou non linguistique en ce qui concerne la langue de départ. Janice Deledalle-Rhodes<sup>442</sup> s'est fait l'écho de ce phénomène remarquable:

“ Peirce was dealing with the translation of any sign into any other sign ”<sup>443</sup>

Dans cette optique, Deledalle-Rhodes est logiquement amenée à se démarquer des travaux de Jakobson, et nous la suivrons volontiers dans cette voie qu'elle est la première à tracer:

“ I shall not use Jakobson's term “ transmutation ” as applied to “ intersemiotic translation ” because he expressly states that the latter refers to the “ interpretation of verbal signs by means of signs of non-verbal systems ” (Jakobson 1971:261, italics mine), whereas the subject I wish to discuss involves the translation of signs of any system into signs of any other system ”<sup>444</sup>

On peut se demander pourquoi Jakobson, tant qu'à se limiter au domaine linguistique (par opposition au non-linguistique), ne considère pas simplement deux types de traduction, à savoir les deux premiers, sachant que le troisième dépasse le cadre linguistique, et par conséquent n'intéresse pas directement le linguiste, ou ne le concerne que partiellement. Et quand bien même cela aurait été le cas, on aurait pu en toute rigueur s'interroger sur le choix du verbe *interpréter*. Il est évident qu'en matière d'interprétation à proprement parler, c'est-à-dire en matière de traduction orale, d'autres modalités sont à prendre en compte, comme par exemple les aspects simultanés ou consécutifs de l'opération en question. Mais passons sur ce point puisqu'en général l'usage autorise à employer l'un pour l'autre les deux termes (interpréter et traduire) et leurs dérivés.

En admettant que la distinction de Jakobson recouvre tous les types de traductions de signes linguistiques de départ (c'est-à-dire recouvre toutes les formes que peut prendre une traduction dont le texte source est constitué exclusivement de signes linguistiques -

---

<sup>441</sup> Jakobson reconnaît l'influence de Peirce et loue la qualité de ses travaux “ to the point of arguing that ‘Peirce must be regarded as a genuine and bold forerunner of structural linguistics’ ” Jakobson II, 565, cité in Liszka 1981:41, cité in Deledalle-Rhodes 1991:102.

<sup>442</sup> Cf. Janice Deledalle-Rhodes, “ Translation: the Transposition of Signs ”, in *Cruzeiro Semiótico* (revista semestral da Associação Portuguesa de Semiótica), n°15, Julho 1991:101-110.

<sup>443</sup> Ibid. 1991:102. L'auteur poursuit: “ which includes verbal signs but does not imply that the verbal sign has precedence, nor that the behaviour of the verbal sign is, or can be, a paradigm for that of any other sign, except another verbal sign. ” Elle renvoie en outre à Deledalle 1972:29-49, et 1990:107-143; et à l'article de Joëlle Réthoré sur “ Benvéniste: lecture de Peirce? ” (in *Semiotik Interdesziplinär*, Vienna, Gesellschaft für Semiotik, 1986:27-52).

<sup>444</sup> Ibid. pp. 101-102. L'auteur précise: “ e.g. the translation of a musical score into sounds, or vice versa, a portrait, a description of a picture or even an account of an incident one has witnessed; admittedly, the two latter examples involve the use of verbal signs, but the case is not provided for by Jakobson, as they are examples of non-verbal signs being translated into verbal ones. ”

ce qu'en outre l'auteur ne précise pas clairement), il semble important de revenir sur l'intitulé de sa troisième catégorie. Il convient en effet de souligner qu'il fait intervenir le vocable *sémiotique* non pas pour lui-même mais associé au préfixe "inter" afin de forger le néologisme "intersémiotique", et référer ainsi aux rapports entre les systèmes de signes linguistiques et ceux non linguistiques. Ce qui pourrait donner à penser que la linguistique s'occuperait de la partie verbale des langues, tandis que la sémiotique aurait trait aux signes non linguistiques, ce qui, bien entendu, serait erroné.

D'autre part, lorsqu'il envisage la traduction de signes linguistiques [*verbal signs*], sa formulation, sans plus de précision, laisse penser qu'il existe d'une part des signes linguistiques (ou verbaux), et d'autre part, des signes non-linguistiques (ou non-verbaux), ce qui, là encore, semble contestable. Sans vouloir ergoter, car c'est un point important, nous croyons en effet qu'un signe ne peut pas être exclusivement verbal; il a toujours un aspect non-verbal, même lorsque son aspect verbal semble manifestement prédominant.

En revanche, il semble qu'un signe non-verbal n'ait pas nécessairement d'aspect verbal, mais on est en droit de supposer, sans trop prendre de risques, qu'en général les signes sont une composition équilibrée de verbalité et de non-verbalité. Ce point demeure particulièrement nébuleux dans le célèbre texte de Jakobson, et cette lacune est à rapprocher de l'usage qu'il fait du terme "sémiotique" et de ses dérivés. Deledalle-Rhodes avait déjà indiqué que la transmutation ne satisfaisait pas à toutes les exigences du chercheur en traduction; nous voudrions pour notre part et dans cette même optique, dénoncer la référence abusive et finalement impropre (d'autant plus que telle qu'elle est présentée, elle semble découler de l'enseignement de Peirce),<sup>445</sup> au concept de *sémiotique* dans la troisième distinction jakobsonienne.

Dans l'ensemble, la contribution novatrice de Jakobson nous est apparue comme une étape significative dans l'évolution des recherches en matière de traduction: elle peut être tenue pour un symbole de l'émergence d'approches traductologiques d'obédience triadique, et plus précisément, elle apparaît comme le signe de l'avènement de la sémiotique peircienne comme cadre de référence en traductologie. Par ailleurs, nous avons noté ses imperfections; elles-aussi sont caractéristiques des démarches qu'elle contribuera à motiver par la suite.

L'article de Jakobson permet de mettre en évidence un glissement du linguistique au sémiotique dans l'orientation des réflexions, et il nous amène aussi à souligner combien il est difficile d'aborder la logique triadique avec un regard empreint de références linguistiques: en bref, c'est en terme de signes linguistiques qu'il conçoit la traduction à proprement parler, et il ne fait intervenir la notion de sémiotique que pour exprimer une inter-relation entre linguistique et non linguistique. Sa tentative pour introduire la sémiotique est des plus louables, mais il faut reconnaître qu'elle peut paraître réductrice: l'abordant en linguiste, il ne se donne pas les moyens de considérer la sémiotique en tant que telle, ni, a fortiori, son application à la traduction.

---

<sup>445</sup> Certes, elle découle de l'enseignement de Peirce tel que l'a interprété Jakobson; ce qui revient à dire qu'elle ne découle pas de l'enseignement de Peirce, mais bien de son interprétation par Jakobson.

Ce phénomène peut passer inaperçu. Steiner, par exemple, présente la contribution de Jakobson “among the many other triadic systems” (1975:260), ce qui n’apparaît d’ailleurs pas dans la version française de son ouvrage où les trois types jakobsoniens sont mentionnés “ parmi les autres systèmes à trois volets ” (1978:244).<sup>446</sup> L’authenticité du caractère triadique des trois manières jakobsoniennes d’interpréter un signe linguistique n’est pas avérée.

Il semble a priori gênant -et nous avons déjà eu l’occasion d’en faire la remarque- qu’il n’ait pas précisé ce qu’il entendait au juste par “ verbal sign ”. On pourrait d’ailleurs se demander pour quelles raisons, ayant introduit la notion contraire de “ signe non-verbal ”, l’auteur n’envisage pas les manières d’interpréter un signe non-linguistique. Reprenant alors les mêmes critères, à savoir ceux qui constituent les quatre entrées du tableau ci-dessous (intra-linguistique / inter-linguistique, et verbal / non-verbal), nous serions ainsi en présence de quatre dichotomies respectivement représentées dans les quatre colonnes suivantes:

LS → LC	INTRALINGUISTIQUE		INTERLINGUISTIQUE	
VERBAL	<b>V → V ①</b>	<i>V → NV ②</i>	<b>V → V ③</b>	<i>V → NV ④</i>
NON-VERBAL	<b>N-V → V ⑤</b>	<i>N-V → N-V ⑥</i>	<b>N-V → V ⑦</b>	<i>N-V → N-V ⑧</i>

Il semble que de cette façon nous obtenions un panorama complet des formes que peut prendre une traduction respectivement aux paramètres auxquels recourt Jakobson. Ce tableau laisse en outre apparaître que les trois types de traduction considérés ici ne constituent nullement une triade. Il s’agit en fait de deux dichotomies, la première étant représentée en gras (et correspondant aux cases **①** et **⑤**), et la seconde, en italiques, n’étant présente que de façon lacunaire dans la tripartition de Jakobson qui ne précise pas si l’on se situe alors dans le domaine intralinguistique ou interlinguistique. Nous sommes donc dans l’impossibilité de déterminer si sa catégorie intersémiotique correspond au cas **②** ou au **④**.

L’incertitude dans laquelle il nous laisse vient s’ajouter au nombre des critiques déjà formulées à l’encontre de la transmutation, et nous amène en outre à contredire son affirmation selon laquelle “ nous distinguons trois manières d’interpréter un signe linguistique ”. Il semble en effet qu’en associant les deux dyades intralinguistique/interlinguistique, et verbal/non-verbal, on aboutisse à quatre façons de traduire un signe linguistique, ou plus précisément aux deux dyades verbal → verbal, et verbal → non-verbal envisagées d’une part dans le domaine intralinguistique, et d’autre part dans celui interlinguistique, ce qui correspond à la première ligne du tableau ci-dessus.

<sup>446</sup> A la décharge de la traductrice, il faut souligner que Steiner ne semble pas faire une différence fondamentale entre “ tripartition ” et “ triade ”: il emploie vraisemblablement les deux termes l’un pour l’autre, ce qui peut justifier le choix de traduction de Lotringer.

Retenons en conclusion que la tripartition jakobsonienne a beau être présentée juste après une citation de Peirce, ce n'est vraisemblablement pas de la logique triadique qu'elle découle, mais bien des perspectives duelles dont il était question dès le début du texte (avec notamment les notions de *signum* et *signatum*). En conséquence, nous adhérons totalement à la remarque fort pertinente de Gorlée selon laquelle Jakobson a fait rentrer Peirce dans une camisole de force structuraliste.<sup>447</sup>

Les trois types de traduction se présentent au bout du compte comme trois des quatre formes que peut prendre la traduction de signes linguistiques, et leur formulation tripartite ne devrait pas en toute logique être confondue avec une triade. Soulignons pour finir que si Jakobson est sans nul doute l'un des plus éminents introducteurs de Peirce en Europe, et s'il a ouvert la voie aux recherches sémiotiques en matière de traduction, il n'en reste pas moins que c'est en linguiste, et donc dans une optique essentiellement structuraliste, qu'il a abordé la théorie peircienne des signes.

Les trois publications que nous avons tenu à mettre en évidence jusqu'ici sont quasiment emblématiques de l'évolution des recherches en traductologie. L'ouvrage de Catford est représentatif de l'essor impulsé par la linguistique, et de la tendance -qui surgit d'ailleurs de façon presque simultanée- à s'inspirer d'autres disciplines connexes comme la pragmatique par exemple. Celui de Vinay et Darbelnet atteste de l'orientation sémiologique que prennent les réflexions des linguistes en matière de traduction, et l'article brillant de Jakobson témoigne pour sa part de l'intérêt que les chercheurs portent à la sémiotique peircienne, de même que des écueils qu'ils rencontrent. Ces trois démarches nous semblent caractéristiques des principaux courants qui animent les activités traduisantes au cours de notre siècle, et nous avons en conséquence choisi de les distinguer au sein de la masse impressionnante de textes publiés.

## B) Les perspectives linguistiques se combinent à des références sémiologiques

Il faudrait encore mettre en lumière parmi eux les contributions remarquables d'auteurs comme Arrowsmith et Shattuck, Jumpelt, Cohen, Cary aussi, Delavenay, et Mounin bien entendu.

Toujours dans le même élan presque euphorique, on voit paraître l'*Index Translationum* de l'UNESCO, et de nombreux ouvrages signés notamment Nida et Taber, Steiner, Bonnerot, ou encore Lyons. Nous dirons quelques mots des contributions déterminantes de Georges Mounin<sup>448</sup> et Eugene Nida,<sup>449</sup> qui eux aussi abordent la traduction en linguistes tout en manifestant un intérêt certain pour le concept de signe (qui, rappelons-le, n'appartient pas en propre à la linguistique, mais relève de la sémiologie et/ou de la sémiotique): on retrouve chez eux *grosso modo* le même type de

---

<sup>447</sup> Gorlée 1993:143: "forcing Peirce into a structuralist straightjacket (as has been done by Jakobson)".

<sup>448</sup> Mounin G., Les problèmes théoriques de la traduction, 1963, Paris, Gallimard, éd. 1990.

<sup>449</sup> Nida Eugene A., Towards a Science of Translating, with special reference to principles and procedures involved in Bible translating, 1964, Leiden, Brill.

démarche linguistique à orientation sémiologique que chez Vinay et Darbelnet, ces quatre auteurs traitant du signe en se situant, non pas dans le cadre de la sémiologie, mais dans le domaine de la linguistique.

*Les problèmes théoriques de la traduction* ont fait l'objet de la thèse de Louis Leboucher, éminent professeur de linguistique générale et de sémiologie à l'Université de Provence, plus connu sous le nom de Georges Mounin. Pour la première fois en France, un linguiste s'intéresse à l'opération par laquelle un texte écrit dans une langue est susceptible d'être lu dans une autre. Ayant établi que la traduction est "un contact de langues, un fait de bilinguisme",<sup>450</sup> l'auteur s'interroge: "l'étude scientifique de l'opération traduisante doit-elle être une branche de la linguistique?"<sup>451</sup> Il y répond positivement et de façon assez catégorique:

“ On peut, si l'on y tient, dire que, comme la médecine, la traduction reste un art -mais un art fondé sur une science. Les problèmes théoriques posés par la légitimité ou l'illégitimité de l'opération traduisante, et par sa possibilité ou son impossibilité, ne peuvent être éclairés en premier lieu que dans le cadre de la science linguistique. ”<sup>452</sup>

Mounin pose ainsi, avec cette même détermination que l'on a déjà vue chez d'autres penseurs, que seule la science du langage constitue un cadre conceptuel adéquat pour l'étude des problèmes de traduction.<sup>453</sup> Il souligne cependant lui-même que l'approche linguistique n'est qu'une première étape dans l'évolution des recherches: elle intervient "*en premier lieu*", et les italiques qui attirent l'attention sur l'importance de cette précision semblent indiquer que cette science est un préalable nécessaire mais insuffisant qui doit être doublé d'autres investigations théoriques. Et en effet, les réflexions de Mounin se fondent sur la linguistique, mais semblent s'orienter de façon décisive vers des horizons nettement sémiologiques, c'est-à-dire centrées autour de la notion de signe. Lorsqu'il traite de dénotation et de connotation par exemple,<sup>454</sup> il est amené à faire en quelque sorte un détour par une théorie du signe, presque comme si celle-ci était un prolongement ou un préalable, bref un complément indispensable à la linguistique:

---

<sup>450</sup> Mounin 1963 (1990):4.

<sup>451</sup> Ibid. p. 10.

<sup>452</sup> Ibid. pp. 16-17. L'auteur faisant lui-même un compte rendu de sa thèse principale souligne qu' "il revendique pour l'étude scientifique de la traduction le droit de devenir une branche de la linguistique." Cf. Mounin, *Linguistique et traduction*, 1976:273.

<sup>453</sup> Cf. Mounin 1976:273, où l'auteur précise que dans sa thèse, qu'il soutient le 10 juin 1963, il "étudie, à la lumière de la linguistique générale contemporaine, essentiellement structuraliste, les problèmes généraux de la traduction." Nous verrons plus loin la position de Janice Deledalle-Rhodes: "problems of translation can be solved satisfactorily only within the framework of a general semiotic theory." (1991:101)

<sup>454</sup> Mounin 1963 (1990):168: "la notion de connotation pose à la théorie de la traduction le problème, soit de la possibilité, soit des limites de la communication interpersonnelle intersubjective.

“ il apparaît plusieurs espèces de relations (...) entre les utilisateurs et les signes: soit des relations exclusives entre le locuteur et le signe, soit des relations exclusives entre l'auditeur et le signe, soit des relations communes au locuteur et à l'auditeur avec le signe. Ces trois sortes de relations pragmatiques existent, et permettent de distinguer trois espèces de connotations. ”<sup>455</sup>

Pour Mounin, la traduction est une opération linguistique, mais il recourt naturellement à des concepts issus d'autres sciences, et notamment au signe et à la théorie sémiologique dont, en l'occurrence, il est une émanation. Même s'il suggère que les problèmes théoriques de la traduction relèvent, à proprement parler et de façon prépondérante, voire exclusive, de la linguistique en tant que science comparative des (systèmes de signes linguistiques que constituent les) langues, on peut se demander, avec Maurice Pergnier entre autres, si les problèmes que la linguistique est susceptible de résoudre, ou du moins de poser correctement, sont les seuls ou même les plus importants d'une théorie de la traduction.<sup>456</sup> A ce propos, notons la récurrence des dispositions binaires dans l'ouvrage de Mounin qui s'organise en six parties: 1) Linguistique et traduction, 2) Les obstacles linguistiques, 3) Lexique et traduction, 4) "Visions du monde" et traduction, 5) Civilisations multiples et traduction, 6) Syntaxe et traduction.

Nous avons en outre déjà eu l'occasion de remarquer que la question de savoir si la traduction est un art ou une science occupe une place considérable dans les réflexions de Mounin, de même d'ailleurs que d'autres problématiques duelles du type: dénotation et connotation, langue et nomenclature, forme linguistique et sens (ou signification), linguistique et sémantique, prose et poésie, possibilité et impossibilité de l'opération traduisante, légitimité et illégitimité, etc., chacune de ces dichotomies recouvrant un débat traductologique important.

Au fil des théories linguistiques modernes qu'il passe en revue, Mounin s'achemine pas à pas vers la certitude que les questions de traduction relèvent aussi de la sémiologie. Dans ses recherches sur la notion de sens, l'auteur est notamment amené à conclure que:

---

<sup>455</sup> Ibid. pp. 159-160. L'auteur poursuit: "il existe des connotations qui sont l'expression de l'attitude affective du locuteur envers les signifiés de l'énoncé (...) D'autres connotations sont, au contraire, l'expression de l'attitude affective (individuelle ou sociale) de l'auditeur seul envers les énoncés du locuteur (...) pour d'autres connotations encore, les valeurs affectives de l'énoncé sont communes au locuteur et à l'auditeur (...) On comprend que cette diversité des "fonctions connotatives" n'ait pas facilité l'analyse d'une notion si controversée."

<sup>456</sup> Hurtado-Albir (1986:33-34) souligne à propos de l'"ouvrage fondamental" de Georges Mounin, qui "est déjà un classique de la théorie de la traduction": "Plutôt que de proposer une théorie de la traduction à proprement parler, il s'interroge tout au long du livre sur la possibilité de la traduction, explorant toutes les théories linguistiques modernes dans le but de légitimer la traduction en tant qu'opération linguistique qui doit dire la "même" chose que l'original. Ainsi il passe en revue les différentes théories relatives à la signification, les théories néo-humboldtienne; il analyse les problèmes posés par la structure du lexique, la recherche des "unités sémantiques minimales", la syntaxe, la connotation, la communication interpersonnelle, les universaux du langage ... Il s'agit là de questions essentielles qui touchent à l'analyse et la comparaison des langues, mais qui n'expliquent pas ce que traduire un texte veut dire."

“ Plusieurs grandes théories linguistiques modernes (...) ont montré combien la saisie des significations -pour des raisons non plus littéraires et stylistiques, mais proprement linguistiques, et même sémiologiques- est, ou peut être, très difficile, approximative, hasardeuse. (...) elles n'ont entamé, cependant, ni la légitimité théorique, ni la possibilité pratique des opérations de traduction. ”<sup>457</sup>

L'auteur se penche en particulier sur les travaux de Saussure, et *surtout*, souligne-t-il lui-même dans le compte rendu de sa thèse publié en 1976, il étudie en profondeur les textes de Bloomfield, de Z.S. Harris, de Hjelmslev, mais aussi les thèses néo-humboldtiennes, celles ethnologiques, et anthropologiques.<sup>458</sup> Plus loin, il s'inspire des réflexions de L.J. Prieto, de J.C. Gardin, ou encore de E. Wüster pour aborder les problèmes relatifs au lexique et à la syntaxe; il met l'accent sur la notion d'“ universaux ” linguistiques et anthropologiques, et sur le concept bloomfieldien de *situation*, qui, comme le montrent l'ethnographie et la philologie, constitue un élément linguistique fondamental.<sup>459</sup>

Si l'approche traductologique de Mounin s'inscrit avec force dans le domaine de la linguistique générale, essentiellement structuraliste, et demeure marquée par des perspectives dyadiques, l'auteur puise néanmoins à des sources suffisamment diversifiées et riches, pour intégrer à sa démarche des réflexions personnelles très nuancées qui laissent deviner l'importance d'une théorie du signe en matière de traduction.

Mais dans l'ensemble la sémiologie est évoquée de façon discrète, comme une sorte d'au-delà ou d'en-deçà de la linguistique, qui elle, joue le rôle principal dans le développement sans précédent des recherches en traduction. Celles-ci, nous l'avons vu, s'organisent généralement autour d'oppositions binaires, et il faut par conséquent saluer l'effort de Mounin pour échapper à ces duels:

“ Au lieu d'opposer à la vieille conviction commune (qu'on peut communiquer tous les messages et tout dans chaque message), une intuition nouvelle (qu'on ne peut rien communiquer d'aucun message), la linguistique contemporaine a donc opposé l'idée qu'on communique quelque chose ”<sup>460</sup>

---

<sup>457</sup> Mounin 1963 (1990):39-40. Les italiques, qui sont de nous, viennent mettre en relief une formulation singulière qui peut laisser croire que la sémiologie est un prolongement de la linguistique, une branche de l'étude de la langue ou une science complémentaire. Ce type d'allusions entre tirets semble cependant révélateur de la manière peu rigoureuse dont sont généralement conçues les relations entre linguistique et sémiologie.

<sup>458</sup> Cf. Mounin 1976:273-274.

<sup>459</sup> Cf. Ibid. p. 274.

<sup>460</sup> Mounin 1963 (1990):173. L'auteur précise (p.178): "il y a différents *niveaux* de réalisation de l'acte de communication (par conséquent aussi, des *niveaux de traduction*). Le solipsisme linguistique parle toujours de la communication comme d'un phénomène justiciable de la loi du tout ou rien. La linguistique contemporaine, au contraire, en séparant des fonctions distinctes dans le langage, mène à cette thèse que la communication est un phénomène dont le succès peut être approximatif, ou relatif, avoir des degrés."

Dénonçant l'opposition traditionnelle entre deux pôles contraires en matière de traductibilité, l'auteur refuse d'adhérer à cette vision duelle et manichéenne de deux extrêmes systématiquement opposés, qu'il transcende grâce à une attitude compromissive: il suggère en effet d'adopter une position médiane, de trouver un équilibre à mi-chemin entre les deux extrêmes décrits. Selon lui, "la traduction n'est pas toujours possible",<sup>461</sup> et la question doit être examinée au cas par cas: il faut chaque fois déterminer dans quelle mesure la traduction est possible ou impossible. Partisans et adversaires du solipsisme linguistique se trouvent ainsi réconciliés dans l'approche linguistique qui, selon les cas de figures, opte pour l'une ou l'autre position:

“ Au lieu de dire, comme les anciens praticiens de la traduction, que la traduction est toujours possible ou toujours impossible, toujours totale ou toujours incomplète, la linguistique contemporaine aboutit à définir la traduction comme une opération, relative dans son succès, variable dans les niveaux de la communication qu'elle atteint. ”<sup>462</sup>

Mais peut-on vraiment considérer cela comme une définition? Il semble plutôt que cette conclusion s'applique tout autant à la traduction qu'à la communication ou au langage en général, (ou même à la vie, bref, à n'importe quelle opération) et en ce sens, elle ne se concentre pas sur la spécificité de chacun de ces termes; mais elle a le mérite de mettre en évidence ce qu'ils ont en commun: c'est à un univers vivant que nous avons affaire, et il serait vain de continuer à l'appréhender comme un objet figé, dont les caractéristiques seraient définitivement fixées.

En bref, et pour prendre un exemple, la traduction n'est pas possible ou impossible, elle est parfois possible et parfois impossible selon les cas, et c'est sur cette dialectique que l'auteur met l'accent. Nous retiendrons donc de la démarche de Mounin cette volonté de dépasser un système de pensée dyadique qui ne permet pas de rendre compte de la réalité dynamique de l'activité traduisante. Mais si l'auteur puise manifestement hors du domaine de la linguistique pour progresser, c'est cependant cette même science qu'il conçoit comme le moteur de ses recherches. D'après lui:

“ Grâce à la linguistique contemporaine, nous savons et nous admettons:

1. Que "l'expérience personnelle est incommunicable dans son unicité".\*
2. Que, en théorie, les unités de base -phonèmes, monèmes, traits de syntaxe,- de deux langues ne sont pas toujours commensurables.
3. Mais que, par référence aux situations partagées par le locuteur et l'auditeur ou par l'auteur et le traducteur, la communication reste possible. ”<sup>463</sup>

---

<sup>461</sup> Ibid. pp. 273-274. Il poursuit: "Elle ne l'est que dans une certaine mesure, et dans certaines limites -mais au lieu de poser cette mesure comme éternelle et absolue, il faut dans chaque cas déterminer cette mesure, décrire exactement ces limites"

<sup>462</sup> Ibid. p. 278. Les italiques sont de nous; ils soulignent le caractère vague de cette définition.

\* Note de Mounin: "Martinet, *Eléments*, p. 18. La partie soulignée l'est par le citateur."

Néanmoins, le premier point ayant trait à l'incommunicabilité, le second aux langues, et le troisième à la communication, il convient de se demander si nos connaissances dans ces domaines sont exclusivement ou essentiellement le fait de la linguistique. Cette question permet au moins de souligner des incertitudes terminologiques dont nous avons déjà signalé l'importance. Et il faudra y revenir puisque la cohérence de l'ensemble des termes propres à une science en conditionne l'application et l'évolution, et que, au moins pour nous-même, nous avons besoin de clarifier la situation et de savoir, par exemple, ce qu'on appelle langage, science du langage, linguistique, traduction ou communication.

Nous avons vu qu'en introduisant des références à la théorie du signe dans la linguistique, Mounin n'en considère pas pour autant que sa démarche de linguiste se double de préoccupations sémiologiques qui la détermine. Il contribue ainsi, semble-t-il, en assimilant la théorie du signe à la science du langage, à la confusion ou à la moindre clarté des principaux termes et concepts fondamentaux en traductologie. Il reste très discret sur l'importance de la sémiologie en traduction, et même s'il traite du signe, c'est dans le domaine de la linguistique qu'il se situe, ce qui peut sembler, sinon incohérent, du moins surprenant. En effet, pourquoi faire de l'étude de la traduction une branche de la linguistique, si on doit finalement l'étudier avec les concepts d'une autre science, à savoir en l'occurrence, la sémiologie?

### 3. Les recherches linguistiques s'orientent vers la science des signes

#### A) La science du langage s'associe à l'anthropologie et à la science des signes

En écrivant *Toward a Science of Translating*, Nida se base lui aussi essentiellement sur la linguistique, même s'il reconnaît l'importance d'autres champs de recherches comme l'anthropologie et la psychologie. Ses textes, qui ont la particularité de concerner au premier chef la traduction de la Bible, s'articulent autour des dichotomies traditionnelles en science du langage: "form and meaning", "the letter vs. the spirit", "an art or a science", "practice and theory", etc.<sup>464</sup> Après avoir souligné que "practice in translation has far outdistanced theory",<sup>465</sup> l'auteur semble mettre l'accent sur la place de la linguistique parmi les autres sciences qui peuvent présider à des investigations traductologiques:

“the points of view are by no means narrowly linguistic, for language is here viewed as but one part of total human behavior, which in turn is the object of study of a number of related disciplines.”<sup>466</sup>

---

<sup>463</sup> Ibid. p. 278.

<sup>464</sup> Cf. Nida 1964:2-3.

<sup>465</sup> Ibid. p. 3.

<sup>466</sup> Ibid. p. 8.

Il semble que l'on puisse déduire de cet extrait que selon Nida, le point de vue linguistique est par trop étroit pour englober l'étude du langage dans son ensemble. L'auteur accorde par ailleurs une importance toute particulière à la question du sens, à laquelle il consacre d'ailleurs trois chapitres. Dans son *Introduction to the Nature of Meaning*, il établit tout d'abord que "meaning is expressed through language as a communication code", ce qui l'amène à préciser que "a code consists of symbols organized into a system." Il ajoute que "language (...) is precisely such a code", et que "the words of a language constitute what are generally called symbols (...) a special type of a much larger class of objects, namely, signs."<sup>467</sup> Nous sommes donc amenée à faire le même type de constat que pour les démarches de Mounin et de Jakobson: tout en privilégiant la linguistique comme cadre conceptuel pour l'étude scientifique de la traduction, les réflexions de Nida s'orientent vers une théorie du signe. Il enchaîne sur des précisions, et rappelle que:

“Reichenbach (1947), for example, sets up three basic types of signs: indexical, iconic, and conventional. The first (indexical) type may be either (1) nonhuman (...) or (2) human (...) Iconic signs have the special feature of participating in what they signal by means of their very form (...) Conventional signs are those we generally call symbols, for they are free from formal "contamination" with the objects to which they refer.”<sup>468</sup>

Nous avons vu que la science des signes peut référer à deux théories principales: celle binaire de la sémiologie, et celle triadique de la sémiotique. Toutes deux ont suscité l'intérêt des linguistes: nous avons retenu Mounin pour illustrer le premier cas, et Jakobson pour le second. Mais si Jakobson cite le fondateur de la science des signes à travers Dewey, et si d'une façon plus générale on associe l'*icône*, l'*indice* et le *symbole* au nom de Peirce, c'est en revanche à Reichenbach que Nida attribue la distinction de ces trois types de signes. Il est vrai que Reichenbach présente les notions de “*indexical sign*”, “*iconic sign*”, et “*conventional signs, or symbols*” d'une façon qui peut laisser croire qu'ils jouissent d'une reconnaissance générale. Il faut prendre la peine de lire la note pour découvrir que “this distinction originates from Charles Peirce”,<sup>469</sup> ce que Nida aura vraisemblablement omis de faire puisqu'il semble en attribuer la paternité à Reichenbach lui-même. Nida ne semble donc pas avoir un accès direct aux textes peirciens, de sorte qu'il n'est vraisemblablement pas à même d'apprécier la portée de l'*icône*, de l'*indice* et du *symbole*. Il rapporte les trois types de signes dans l'ordre erroné qu'utilise Reichenbach: même s'il n'est pas précisé de façon expresse que l'*indice* est premier, le présenter en premier lieu peut être trompeur.

---

<sup>467</sup> Cf. Ibid. p. 30.

<sup>468</sup> Ibid. pp. 30-31, renvoie à Reichenbach Hans, *Elements of Symbolic Logic*, 1947, New York, Macmillan.

<sup>469</sup> Hans Reichenbach, *Elements of Symbolic Logic*, 1947:4, note 2.

D'autre part, la dichotomie "*human/nonhuman*" n'existe pas en sémiotique, et cette précision: "Some linguistic signs, however, do have an iconic quality",<sup>470</sup> ne paraît pas très pertinente d'un point de vue peircien dans la mesure où la hiérarchie des catégories établit que la tiercéité subsume la secondéité, qui elle-même subsume la priméité: l'iconicité est ainsi logiquement présente dans l'indice, tout comme l'iconicité et l'indiciarité participent du symbole.

Toujours dans le même ordre d'idées, lorsque Nida présente le signe dollar et les symboles mathématiques comme des signes conventionnels qui ne sont pas linguistiques, on peut se demander ce que cela signifie au juste. Considère-t-il que ce type de symboles ne fait pas partie de l'objet de la linguistique ou science du langage, à savoir la langue? Il semble s'agir pour lui de codes secondaires qui se distinguent de la langue et n'intéressent donc pas directement le linguiste. Si celui-ci circonscrit son objet d'étude aux signes linguistiques, il faut souligner qu'il adopte par ailleurs assez fréquemment des perspectives à trois volets relativement inhabituelles en sciences du langage: outre de nombreuses dichotomies, ses travaux font aussi état de tripartitions comme les trois types de signes que nous avons vus, qui apparaissent dans trois types de contextes ["(1) immediate, (2) displaced, and (3) transferred"], comme les conceptions traditionnelles du sens selon des perspectives "(1) centripetal, (2) centrifugal, and (3) lineal", ou les trois dimensions dualistes du sens [(1) referential meaning: situational vs. behavioral meanings; (2) linguistic meaning: linguistic vs. extralinguistic meanings; and (3) emotive meaning: intraorganismic vs. extraorganismic meanings"], ou encore les trois parties de l'étude du sens, à savoir "(1) semantics, (2) syntactics, and (3) pragmatics."<sup>471</sup> Mais ces tripartitions, nous l'avons souligné, ne constitue pas nécessairement des triades: de fait, l'indice comme premier, l'icône comme seconde, et le symbole comme troisième ne remplissent pas les conditions de la triadicité.

En ce qui concerne la distinction entre la sémantique, la syntactique, et la pragmatique, Nida renvoie fort justement à Charles Morris, mais il signale en note que "a similar type of distinction was used by Charles Peirce (1934)", ce qui ne semble pas rigoureusement exact dans la mesure où cette distinction n'apparaît pas à proprement parler chez Peirce. Ce sont cependant ses travaux qui ont inspiré Morris, mais la triade sémantique, syntactique, et pragmatique ne semble pas avoir été utilisée par Peirce.

A propos de l'orthographe de ce nom, on peut croire que le 'i' placé avant le 'e' ("Peirce") dans la note de Nida soit une banale faute de frappe, mais il faut envisager d'autres hypothèses au regard de la bibliographie et de l'index où cette même erreur se trouve reproduite. Devrait-on en conclure que cet éminent traducteur de *L'American Bible Society* aborde la sémiotique avec aussi peu de rigueur qu'il orthographie le nom de son fondateur?

On peut retenir en tout cas qu'il n'approfondit pas ses recherches dans ce sens: si Nida s'intéresse au signe, et développe des concepts en trois points, il ne s'investit pas

---

<sup>470</sup> Cf. Nida 1964:31

<sup>471</sup> Cf. Ibid., respectivement pp. 31, 32, 41-43 & 34.

vraiment dans des recherches sémiotiques, et ne cite "Pierce" qu'une fois, en note. L'orientation sémiotique de ses préoccupations linguistiques est cependant bien présente, même si dans l'ensemble, c'est sur des thèmes essentiellement dyadiques que Nida insiste le plus.<sup>472</sup>

Tout au long de son ouvrage, on voit revenir les dichotomies traditionnelles qui constituent les thèmes classiques en traductologie, et il insiste particulièrement, en ce qui concerne l'importante question de l'équivalence, sur "Two Basic Orientations in translating":

“ There are fundamentally two different types of equivalence: one which may be called formal and another which is primarily dynamic. Formal equivalence focuses attention on the message itself, in both form and content. (...) In contrast, a translation which attempts to produce a dynamic rather than a formal equivalence is based upon "the principle of equivalent effect" (...) Between the two poles of translating (...) there are a number of intervening grades, representing various acceptable standards of literary translating. During the past fifty years, however, there has been a marked shift of emphasis from the formal to the dynamic dimension. ”<sup>473</sup>

Cette différence centrale entre équivalence formelle et dynamique, qui sera reprise par de nombreux auteurs, atteste une fois de plus de la structure dyadique des théories linguistiques. Même s'il envisage entre ces deux pôles un certain nombre de situations intermédiaires, cela ne semble pas entamer la dyadicité de son étude sur l'équivalence: il les signale rapidement, mais consacre l'essentiel de son effort à défendre l'équivalence dynamique aux dépens de l'équivalence formelle.

En forgeant cette nouvelle dichotomie, Nida semble participer lui aussi à la systématisation d'une approche duelle de l'étude de la traduction, même si son parcours, dans l'ensemble, laisse transparaître une tendance tripartite, voire plus ou moins sémiotique, et de façon plus prononcée encore, un intérêt général pour les disciplines qui gravitent plus ou moins à la périphérie des sciences du langage. Cela était déjà sensible dans ses textes dès 1959:

“ Though in many instances the principles underlying Bible translating are only partially recognized or formulated by those engaged in such work, nevertheless the results of any accurate translating reveal the following basic principles:

---

<sup>472</sup> Bien entendu, Nida est loin d'être le seul à citer Pierce (sic).

<sup>473</sup> Nida 1964:159-160, renvoie à Cary 1959, et à Rieu & Phillips 1954. Sur l'équivalence formelle, Nida ajoute: “ The type of translation which most completely typifies this structural equivalence might be called a "gloss translation", in which the translator attempts to produce as literally and meaningfully as possible the form and content of the original. ” Il poursuit: “ A recent summary of opinion on translating by literary artists, publishers, educators, and professional translators indicates clearly that the present direction is toward increasing emphasis on dynamic equivalences ”

1. Language consists of a systematically organized set of oral-aural symbols.<sup>474</sup>
2. Associations between symbols and referents are essentially arbitrary. (...)
3. The segmentation of experience by speech symbols is essentially arbitrary.(...)
4. No two languages exhibit identical systems of organizing symbols into meaningful expressions. (...)

The basic principles of translation mean that no translation in a receptor language can be the exact equivalent of the model in the source language. That is to say, all types of translation involve (1) loss of information, (2) addition of information, and/or (3) skewing of information. To understand clearly the manner in which such "distortion" takes place we must examine the ethnolinguistic design of communication."<sup>475</sup>

En travaillant sur les problèmes de traduction de la Bible, Nida aborde un domaine très vaste à travers un cas particulier qui présente l'intérêt de mettre particulièrement en évidence les phénomènes traductologiques. Les quatre principes élémentaires qu'il retient semblent s'organiser là-aussi de manière duelle: oralité et auralité (c'est-à-dire le son émis et celui perçu, l'oral s'opposant en outre à l'écrit), symbole et référent, découpage du réel et symbolique discursive (ces deux dernières dyades étant essentiellement arbitraires, c'est-à-dire parfois arbitraires, et parfois non arbitraires), puis pour finir, symbole et signification. Ces quatre thématiques principales paraissent représentatives des fondements dyadiques qui informent l'essentiel des recherches linguistiques en traductologie.

Cependant, Nida sait aussi, nous l'avons vu, se détacher des perspectives binaires pour proposer des distinctions tripartites (ce qui bien entendu ne signifie pas nécessairement triadiques). Nous avons constaté par exemple qu'en ce qui concerne l'étude du sens [meaning], Nida retient comme paramètres la référentialité, la linguistique, et l'émotivité. Or ces données ne sont ni choisies, ni organisées en fonction de la hiérarchie des catégories. En d'autres termes, si la première mentionnée se trouve être le sens, cela ne signifie pas pour autant que celui-ci relève de la priméité. Ces trois types de "distorsion", dont la Bible offre des exemples éloquentes, l'amène néanmoins à proposer une définition de la traduction qui témoigne une fois de plus de cette volonté de rendre compte du dynamisme d'un processus vivant que l'on peut concevoir en termes de signes, et de cette habitude presque systématique de théoriser la traduction dans des couples d'oppositions:

---

<sup>474</sup> Nida précise: "By oral-aural we are simply emphasizing the fact that such symbols not only are uttered by the vocal apparatus of the speaker but are also received and interpreted by the listener. The writing system of any language is a dependent symbolic system and only imperfectly reflects the "spoken-heard" form of language."

<sup>475</sup> Nida 1959:12-13.

“ a definition of translating which is in accord with the best traditions of Biblical scholarship could be stated as follow: "Translating consists in producing in the receptor language the closest natural equivalent to the message of the source language, first in meaning and secondly in style. (...) It is recognized that equivalence in both meaning and style cannot always be retained -in the acrostic pœms of the Old Testament, to cite an extreme example. When, therefore, one must be abandoned for the sake of the other, the meaning must have priority over the stylistic forms. ”<sup>476</sup>

Si cette définition de la traduction [*translating*] offre une illustration probante de l'essor des études traductologiques sous l'impulsion des linguistes, elle en manifeste également les limites. En effet, alors qu'on développe une approche scientifique, celle-ci semble aboutir de façon systématique à des polarisations contradictoires: en l'occurrence, l'équivalence du sens des messages source et cible prime l'équivalence de leurs formes stylistiques. Mais il ne s'agit pas de choisir une fois pour toutes entre le sens et le style. La question se repose dans chaque cas, et il est virtuellement impossible de retenir l'un des termes à l'exclusion de l'autre tant l'équilibre entre les deux conditionne l'identité de chacun.

Dans une certaine mesure, la forme stylistique participe du sens, et vice-versa, et à partir de là, on peut peut-être se demander s'il est vraiment possible de réfléchir à une théorie de la traduction en procédant à des rapprochements binaires de concepts présentés comme des extrêmes qui s'excluent mutuellement. La validité d'un fondement dyadique pour une science de la traductologie semble remise en cause par les apories sur lesquelles celui-ci débouche: on ne peut choisir une fois pour toute entre le sens et le style, et l'alternative sans issue qu'offre ce débat controversé ne fait que se répéter, oscillant inlassablement entre ces deux pôles.

L'œuvre de Nida est d'une importance majeure en traductologie, et a été consacrée par beaucoup des publications qui l'ont suivie. D'autre part, parallèlement aux recherches linguistiques, il convient de signaler le développement d'un courant original qui donnera le jour à la théorie interprétative de la traduction,<sup>477</sup> essentiellement sous l'impulsion de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, professeurs à l'E.S.I.T., comme nous le verrons ultérieurement.

---

<sup>476</sup> Nida 1959:19 précise que: "This type of definition recognizes the lack of any absolute correspondence, but it does point up the importance of finding the closest equivalence. By "natural" we mean that the equivalent forms should not be "foreign" either in form (except of course for such inevitable matters as proper names) or meaning. That is to say, a good translation should not reveal its nonnative source."

<sup>477</sup> Seleskovitch Danica, L'interprète dans les conférences internationales, *Problèmes de langage et de communication*, 1968, Paris, Minard Lettres modernes.

## B) Linguistique et sémiotique greimassienne

Mentionnons pour l'instant l'ouvrage de Ljudskanov: *Traduction humaine et traduction mécanique*,<sup>478</sup> qui, comme la plupart des autres linguistes, oriente ses recherches vers d'autres horizons scientifiques, et s'intéresse en particulier à la sémiotique. Mais la science des signes dans laquelle il s'investit est encore différente de la sémiologie saussurienne et de la sémiotique peircienne: c'est aux travaux de Greimas qu'il réfère.

Ljudskanov s'exprime d'emblée en terme de signes. Mais ce concept ne recouvre pas la même signification qu'en sémiotique peircienne puisqu'en effet d'après lui:

“ On peut déterminer la notion de signe, sous laquelle on entend généralement quelque chose qui désigne quelque chose qui diffère de cette chose désignante de la manière suivante: tout objet matériel /ses propriétés ou bien son apparition réelle/ devient un signe quand il est utilisé dans le processus de la communication dans le cadre de la langue acceptée pour transmettre certains renseignements sur certains faits, certaines pensées, états émotionnels et volontatifs, etc. (...) c'est-à-dire pour informer, pour transmettre une certaine information. ”<sup>479</sup>

On voit qu'il ne s'agit pas d'une définition du signe triadique, et que non seulement référer au signe en général peut être singulièrement ambigu, mais qu'en outre traiter du signe en sémiotique peut renvoyer à des concepts très différents. Ce constat, qui est aussi valable pour d'autres termes fondamentaux, renforce notre conviction de l'importance d'une terminologie rigoureuse pour toute démarche scientifique. Dans cet esprit de rigueur, Ljudskanov définit les principales notions auxquelles il recourt. Autant sa conception du signe semble l'éloigner des préoccupations peirciennes, autant son point de vue sur la signification de la signification paraît l'en rapprocher. Celui-ci est d'ailleurs "peut-être un peu inattendu", comme le souligne justement l'auteur:

“ la signification /ou bien la description de la signification/ d'un signe linguistique est sa traduction par un autre ou par d'autres signes ”<sup>480</sup>

Ljudskanov renvoie sur ce point à un ouvrage collectif russe que nous ne connaissons malheureusement pas.<sup>481</sup> Cependant, cette définition est manifestement très proche de celle que Jakobson a puisée chez Peirce, et il y aurait lieu de se demander si ces rapprochements sont à faire. La suite du texte de ce professeur bulgare de l'Université de Sofia est éclairante: il y établit en effet que la *signification* est "en

---

<sup>478</sup> Ljudskanov A., *Traduction humaine et traduction mécanique*, 1969, Documents de linguistique quantitative, Dunot, Paris.

<sup>479</sup> Ljudskanov 1969 (2m fasc.):6.

<sup>480</sup> Ibid. p. 7.

<sup>481</sup> Cf. O.S. Ahmanova, I.A. Meljucuk, E.V. Paduceva, et R.M. Frumkina, *Des méthodes exactes de la recherche linguistique*, 1961, Moscou.

d'autres termes, le contenu, la partie signifiée d'un signe linguistique",<sup>482</sup> ce qui suffit à déterminer l'orientation essentiellement dyadique de sa démarche inspirée de la linguistique saussurienne.

Il met d'ailleurs clairement en évidence la "nature linguistique de l'opération traduisante", même si dans les mêmes pages il est amené à définir la traduction comme *transformation sémiotique*.<sup>483</sup> Ayant traité divers phénomènes de traduction, Ljudskanov tente par abstraction d'analyser ce qu'il y a de commun entre eux, et met l'accent sur la notion d'*information invariante*:

“Cet élément commun revient à des transformation des signes d'un message d'entrée en signes d'un autre code, en conservant une information invariante. Ayant en vue que toutes ces transformations portent sur des signes, nous allons les désigner par le terme de transformations sémiotiques.”<sup>484</sup>

S'il aborde la traductologie en se fondant sur des perspectives linguistiques, Ljudskanov oriente nettement ses recherches vers un au-delà des sciences du langage qui se situe du côté d'une théorie du signe. Ce glissement très prononcé peut paraître paradoxal: dans quelle mesure peut-on soutenir à la fois la nature linguistique de l'opération traduisante, et l'importance du signe en traductologie? Cela semble possible si l'on considère, à l'instar de Greimas, que la sémiotique est une partie de la linguistique. Le linguiste bulgare adopte des positions très tranchées, à tel point d'ailleurs, qu'il va jusqu'à affirmer que la théorie de la traduction doit être une branche de la sémiotique:

“l'objet de la science de la traduction est notamment l'opération traduisante, vue comme un processus sémiotique de transformation. En partant de cette détermination de l'objet il n'est pas difficile d'établir la place de la science de la traduction parmi les autres sciences: la théorie de la traduction ou bien on pourrait dire encore, la théorie des transformations sémiotiques doit être une branche de la sémiotique.”<sup>485</sup>

Cette déclaration peut a priori paraître surprenante de la part d'un linguiste, et il conviendra en tout état de cause d'en faire une lecture attentive: il est clair que cette même phrase prononcée par un peircien n'aurait pas un sens équivalent, et pour l'école

---

<sup>482</sup> Ibid.

<sup>483</sup> L'auteur établit la nature linguistique de l'opération traduisante (ibid. p. 32), puis donne une définition sémiotique de la traduction (p.43): “la traduction ou plus exactement l'opération traduisante /Li → Lj/ est un ensemble de transformations /de substitutions/ des signes du message d'entrée en signes, appartenant à un autre code en conservant /autant que c'est possible à cause de l'introper / une information variante par rapport à un système de référence donné.” (“l'introper” correspond visiblement à l'entropie, mais nous avons recopié le passage tel quel.

<sup>484</sup> Ibid. p. 40.

<sup>485</sup> Ibid. p. 46.

greimassienne, elle se pose dans le prolongement de la science du langage, puisque fondamentalement la linguistique (post-) saussurienne et la sémiotique de Greimas développent le même type de structures dyadiques.<sup>486</sup> Nous retiendrons donc une certaine confusion terminologique, ou tout au moins l'ambiguïté latente de termes centraux comme *signe* et *sémiotique*. Mais les inconsistances sont assez généralisées, comme peut en témoigner encore la typologie qu'expose Ljudskanov. Il considère en effet que " la notion générique de traduction de n'importe quel code en n'importe quel autre code -Li → Lj (...) se subdivise en trois types:

traduction de n'importe quelle langue nonverbale en n'importe quelle autre langue nonverbale (...)

traduction de n'importe quelle langue verbale en n'importe quelle autre langue verbale (...)

et l'ainsi dite traduction intrasémiotique, c'est-à-dire la traduction de n'importe quelle langue nonverbale en n'importe quelle langue verbale ou bien vice-versa."<sup>487</sup>

Dans ses grandes lignes, cette tripartition s'apparente fort à celle de Jakobson, même si les deux linguistes aboutissent à des résultats finalement assez différents. On retrouve en particulier les notions de verbalité et de non-verbalité, et une troisième catégorie d'obéissance plus ou moins sémiotique qui fait le lien entre ces aspects verbaux et non-verbaux. Cependant, nous ignorons dans quelle mesure les travaux du chercheur d'origine russe ont influencé ceux du professeur bulgare, et nous ne pouvons donc pas affirmer que " l'ainsi dite traduction intrasémiotique " est une allusion évidente au type intersémiotique de Jakobson. En tout état de cause, si ces associations ne sont pas faites, elles sont visiblement à faire.

Poursuivant sur sa lancée, Ljudskanov se base sur cette classification des différents types de traduction pour établir le système de la science de la traduction, " c'est-à-dire le nombre, la nature et les rapports de ses branches ". Il distingue trois domaines:

" théorie universelle de la traduction ou encore théorie des transformations sémiotiques, théorie générale de la traduction et théories spéciales de la traduction."<sup>488</sup>

<sup>486</sup> La différence essentielle réside dans le fait que pour Saussure, la sémiologie inclut la linguistique, alors que pour Greimas, la linguistique inclut la sémiotique.

<sup>487</sup> Ibid. p. 45. L'auteur présente d'ailleurs un tableau détaillé de sa classification déductive des types de traduction. Il considère que le second type comprend (a) la traduction de n'importe quelle langue artificielle en n'importe quelle autre langue artificielle, (b) la traduction de n'importe quelle langue naturelle en n'importe quelle autre langue naturelle, et (c) la traduction de n'importe quelle langue artificielle en n'importe quelle langue naturelle ou vice-versa. Il pose aussi que ce type (b) comprend d'une part (i) la traduction de la forme orale de n'importe quelle langue naturelle dans la forme orale de n'importe quelle autre langue naturelle, (ii) la traduction de la forme écrite de n'importe quelle langue naturelle dans la forme écrite de n'importe quelle autre langue naturelle, et (iii) la traduction de la forme orale de n'importe quelle langue naturelle dans la forme écrite de n'importe quelle autre langue naturelle ou vice-versa; et d'autre part ce même type (b) recouvre la traduction des textes scientifiques, des textes de journaux, et des textes littéraires.

<sup>488</sup> Ibid. p. 47. Il résume d'ailleurs ces considérations sous forme de tableau (p. 48):

Type de code	Type de la traduction	Niveau de la:	Objet de la:
--------------	-----------------------	---------------	--------------

La pertinence de ces trois niveaux a notamment été soulignée par Garnier (1985:36); il est vrai qu'on y retrouve une progression intéressante qui va pour ainsi dire de l'universel au singulier, et cette démarche a ainsi le mérite d'appréhender l'ensemble des phénomènes de traduction. Sur le fond, nous adhérons donc au cheminement de Ljudskanov, mais bien entendu, nous ne pouvons pas le suivre jusqu'au bout puisque nous n'avons pas les mêmes références sémiotiques.

D'une façon plus générale, le domaine de la science des signes dans son ensemble semble manquer de cohésion, mais l'intérêt qu'il suscite chez la plupart des linguistes atteste d'ores et déjà de la nécessité d'un recours à une autre science que la linguistique pour rendre compte des phénomènes de traduction. C'est d'ailleurs sur cet aspect que Ljudskanov conclut son ouvrage:

“ Notre exposé montre que si la science de la traduction veut devenir vraiment une science au sens contemporain de ce mot et d'être en état de répondre de manière satisfaisante aux problèmes qui lui sont posés, elle devrait renouveler ses fondements et ses méthodes, traiter la traduction entre les langues naturelles en tant qu'un processus inter- et intrasémiotique ”<sup>489</sup>

La contribution originale de Ljudskanov permet de mettre l'accent sur l'urgence qu'il y a à établir la traductologie sur un fondement scientifique cohérent que la linguistique ne suffit pas à éclairer: les investigations semblent devoir s'orienter vers une théorie du signe que l'auteur appelle de ses vœux. La verve avec laquelle il préconise de s'engager dans cette voie distingue son ouvrage des multiples autres qui sont édités à la même époque. Il est bien entendu impossible de les citer tous, mais pour rendre compte de leur profusion, nommons rapidement Bausch, Klegraf et Wilss, Day-Lewis, Holmes, Finlay, Reiss, Partridge, Gouadec, Tur, Davey, Lefevere, T.R. Steiner, et Seleskovitch.

### Conclusion

Nous avons tenu à rappeler l'importance des premiers essais de linguistique appliquée à la théorie de la traduction, notamment celui de Fedorov qui soutient dès le début des années cinquante que la traduction est une opération linguistique, et que par conséquent, la théorie de la traduction doit relever de cette science. L'ouvrage de Catford nous a, lui aussi, paru représentatif de cette nouvelle revendication, qui semble s'inscrire dans la

L	$L_i \rightarrow L_j$	sémiotique générale	théorie universelle de la traduction
$L^n$	$L_i^n \rightarrow L_j^n$	linguistique / = sémiotique des langues naturelles/	théorie générale de la traduction
$L^{ns}$	$L_{ii}^{ns} \rightarrow L_{jj}^{ns}$	stylistique / = souscodes des langues naturelles/	théories spéciales de la traduction

(L = langue;  $L^n$  = langue naturelle;  $L^{ns}$  = langue naturelle spéciale -c'est-à-dire les trois genres traditionnels: textes scientifiques, de journaux, et littéraires- )

<sup>489</sup> Ibid. p. 126.

logique de l'évolution historique dans la mesure où, d'une part, on a toujours cherché à faire preuve d'une plus grande rigueur scientifique, et d'autre part, on a toujours eu tendance à accorder plus de poids aux philosophies dualistes.

La linguistique répondrait à ces deux critères puisqu'elle est une science, et qu'elle se fonde sur un certain nombre de présupposés dualistes. Ceux-ci donnent lieu à de nombreuses dichotomies, qui enferment souvent le chercheur dans des dilemmes aporétiques. Et c'est vraisemblablement lorsqu'il se retrouve dans ce type d'impasse qu'il est amené à se tourner vers d'autres horizons théoriques.

Ainsi, dans son *Essai de linguistique appliquée*, Catford établit la nécessité de fonder la théorie de la traduction sur une théorie du sens, mais il doit finalement sortir du cadre sémantique (et donc linguistique), en particulier dans son étude de l'équivalence qui s'appuie sur des données pragmatiques. Il semble donc que, simultanément à l'apparition des premières revendications linguistiques en traductologie, on s'oriente vers des disciplines qui permettent de transcender la logique duelle.

Tout comme il est question de pragmatique chez Catford, la linguistique est associée chez Vinay et Darbelnet à la psychologie et à la sémiologie. Il apparaît là encore que s'ils revendiquent l'inscription normale de la traductologie dans le cadre de la linguistique, ils n'en recourent pas moins à d'autres domaines scientifiques pour compléter leur méthode de traduction. Celle-ci – dont la réputation n'est plus à faire – comprend également de nombreuses dichotomies, mais présente en revanche l'intérêt de définir l'unité de traduction, et de distinguer sept procédés de traduction.

Par la suite, et pour la première fois, Jakobson adjoint aux perspectives linguistiques des références à la sémiotique peircienne. On pourrait considérer, comme Steiner, que ses trois manières d'interpréter un signe linguistique sont triadiques. Mais il nous semble plus juste de poursuivre la critique de Deledalle-Rhodes qui souligne les incohérences que suscite la combinaison de la linguistique et de la sémiotique. Nous proposons donc une analyse critique de cette tripartition en montrant qu'il s'agit en fait d'une dyade et demie (ou de deux dyades incomplètes).

Nous essayons aussi de mettre en lumière des problèmes de terminologie – inéluctablement liés, en outre, à des questions d'épistémologie – dont nous avons déjà souligné l'importance en abordant les travaux de Catford, puis ceux de Vinay et Darbelnet, et qui resurgissent d'ailleurs ensuite à plusieurs reprises.

Nous avons tenu à faire porter l'accent sur ces trois publications qui nous semblent pour ainsi dire emblématiques de l'évolution des recherches en traductologie. L'ouvrage de Catford est représentatif de l'essor impulsé par la linguistique, et de la tendance -qui surgit d'ailleurs de façon presque simultanée- à s'inspirer d'autres disciplines connexes comme la pragmatique par exemple. Celui de Vinay et Darbelnet atteste de l'orientation sémiologique que prennent les réflexions des linguistes en matière de traduction, et suggère déjà un glissement progressif de la science du langage à la science des signes.

L'article brillant de Jakobson sur les "*Aspects linguistiques de la traduction*" témoigne pour sa part de l'intérêt que les chercheurs portent à la sémiotique peircienne, de même que des écueils qu'ils rencontrent. Nous croyons que ces trois démarches sont caractéristiques des principaux courants qui animent les activités traduisantes au cours

de notre siècle, et nous avons en conséquence choisi de les distinguer au sein de la masse impressionnante de textes publiés.

Dans la même veine que les deux chercheurs canadiens, Mounin contribue à introduire la linguistique en traductologie, tout en ouvrant ses perspectives à des références sémiologiques. S'il fonctionne lui aussi sur un mode essentiellement binaire, il réalise néanmoins de remarquables efforts pour transcender la dualité, par exemple lorsque, à la question de savoir si traduire est possible ou impossible, il répond que cela dépend des cas.

Il nous semble qu'on retrouve chez Nida cette même volonté de rendre compte du dynamisme réel de ce processus vivant qu'est la traduction. En travaillant sur les textes de la Bible, il constate que la linguistique offre un cadre trop étroit, et il s'oriente vers d'autres théories comme l'anthropologie et la science des signes. Même si son travail est émaillé d'un certain nombre de dichotomies (du type équivalence formelle vs. équivalence dynamique), on y trouve aussi des tripartitions qui sont parfois triadiques.

Mais d'une façon générale, la validité d'un fondement dyadique pour une science de la traductologie semble remise en cause par les apories sur lesquelles il débouche: on ne peut choisir une fois pour toutes entre deux contraires qui s'excluent mutuellement, et l'alternative sans issue qu'offre ce type de controverse ne fait que se répéter, oscillant inlassablement entre ces deux pôles.

Par ailleurs, de façon beaucoup plus nette que chez Mounin et les auteurs précédents, on voit émerger à nouveau des problèmes de terminologie à l'occasion de références imprécises, voire erronées. Et ceux-ci sont assez courants: des approximations, et même une certaine confusion, imprègnent la plupart des recherches linguistiques qui s'orientent vers la science des signes. Les textes de Ljudskanov s'avèrent ambigus eux aussi, même si l'on sait qu'ils s'inspirent de la sémiotique greimassienne; et de ce fait, ils rappellent le manque de cohésion qui caractérise l'étude du signe dans son ensemble.

Ce chercheur élabore trois types de traduction que nous rapprochons de ceux de Jakobson, et, s'unissant à un nombre déjà considérable de voix, il refuse de prendre position en faveur d'une approche traductologique qui reposerait exclusivement sur la linguistique. Plus encore, sa démarche contribue à accentuer la transition déjà bien amorcée entre la science du langage et la science des signes.

## Chapitre VI

### DE LA SCIENCE DU LANGAGE VERS LA SCIENCE DES SIGNES

#### Introduction

Il semble désormais établi que la traductologie relève de la linguistique; mais si à l'origine celle-ci était envisagée comme le seul cadre d'étude adéquat, cette exclusivité se voit progressivement remise en cause par l'ouverture des recherches sur d'autres disciplines. Bien que celles-ci puissent être assez variées, elles ont pour objectif commun de mener l'enquête au-delà des écueils sur lesquels la linguistique paraît achopper.

Nous avons retenu un échantillon des plus représentatives de ces démarches, et nous allons essayer de montrer qu'elles s'accordent à récuser la validité de la logique dualiste comme fondement de la traductologie. Délaissant ces approches traditionnelles, les chercheurs s'orienteraient alors dans une large mesure vers une philosophie triadique, que l'on évoque de plus en plus sous le nom de sémiotique. Ce qui n'est pas sans soulever certains problèmes de terminologie, d'épistémologie, voire de déontologie.

#### 1. Vers un au-delà de la linguistique

##### A) D'une linguistique à une poétique de la traduction

Arrêtons-nous quelque peu sur le texte éminemment philosophique qu'Henri Meschonnic inclut dans *Pour la poétique II*, à savoir la seconde partie de l'ouvrage, consacrée à la " poétique de la traduction ".<sup>1</sup> Il convient de souligner tout d'abord que cette publication en trois tomes se voue dans une large mesure à dénoncer le dualisme, et à mettre en valeur les caractéristiques attractives de la poétique qu'il propose de lui substituer.<sup>2</sup> Le passage qui clôt la première partie de l'ouvrage, intitulé " Traduire ", rapporte que selon le Talmud " c'est parce que la pratique du traduire était dualiste que le ciel a pleuré " <sup>3</sup>

Et comme visiblement c'est toujours cette même pratique qui est à l'honneur aujourd'hui, l'auteur a raison de supposer " qu'il pleure sans doute encore chaque fois qu'on le traduit. " Mais, se rattachant notamment aux textes de Benjamin, il propose de remédier à cette situation en concevant " la traduction comme la pratique d'une théorie du signifiant ",<sup>4</sup> auquel cas

" Il n'y a plus, ici, antagonisme entre une activité réflexive et une pratique, mais une homogénéité dialectique. Traduire n'est pas détruire. C'est ici montrer qu'un texte continue. " <sup>5</sup>

---

<sup>1</sup> Meschonnic, *Pour la poétique II*, 1973, Gallimard.

<sup>2</sup> Cette dynamique anime l'ensemble des trois volumes. On en retrouve notamment une trace p. 22.

<sup>3</sup> Ibid. p. 300.

<sup>4</sup> Ibid.

<sup>5</sup> Ibid. p. 301.

Peut-être qu'effectivement cette homogénéité dialectique passe par une théorie du signifiant qui viendrait compenser la prééminence accordée jusqu'ici au signifié. Nous n'entrerons pas dans ces détails techniques, et soulignerons simplement la présence centrale d'une réflexion sur le signe dans la démarche de Meschonnic, qui indique ses sources et expose clairement ses points de vue en la matière dans un chapitre sur "sémiotique et poétique, partant de Benveniste".<sup>6</sup> C'est donc dans ce contexte qu'il situe ses "propositions pour une poétique de la traduction", c'est-à-dire des "principes systématiques d'une pratique théorique" qu'il énonce en trente-six points.<sup>7</sup>

Rappelons-en l'essentiel: l'auteur s'élève contre l'empirisme, et dénonce la conception dualiste de la traduction comme linguistique appliquée, qui repose sur l'opposition entre écrire et traduire aux dépens de ce dernier. L'idéologie qui sous-tend cette attitude impérialiste se prolonge dans le mépris du rôle historique de la traduction -lequel se trouve occulté par la sacralisation de la littérature-, et dans le développement de dichotomies du type 'forme vs. sens', qui donnent lieu à des approches duelles.<sup>8</sup>

---

<sup>6</sup> Cf. *ibid.* pp. 173-187.

<sup>7</sup> Cf. *ibid.* pp. 305-307 pour les propositions 1 à 10: "1. Une théorie de la traduction des textes est nécessaire (...) comme une translinguistique (...) incluse dans la poétique, qui est la théorie de la valeur et de la signification des textes. 2. L'empirisme ne peut pas théoriser l'expérience de la textualisation, ou de la non-textualisation (...) 3. Traduire un texte est une activité translinguistique comme l'activité d'écriture même d'un texte, et ne peut pas être théorisée par la linguistique de l'énoncé, ni par la poétique formelle de Jakobson. 4. (...) la poétique de la traduction ne peut pas être une linguistique appliquée (...) comme pratique théorique, [elle] est une poétique expérimentale. 5. Son importance épistémologique consiste dans sa contribution à la théorisation d'une pratique sociale non encore théorisée, à la critique des éléments idéologiques de la linguistique (...) 6. Une théorie du langage implique une théorie de la littérature. Une théorie de la littérature implique une théorie du langage. (...) 7. Une pratique théorique de la traduction des textes impose une analyse de l'opposition entre art et science (...) La théorie de la traduction des textes se situe dans le travail, fondamental pour l'épistémologie, sur les rapports entre pratique empirique et pratique théorique, écriture et idéologie, science et idéologie. 8. Traduire un texte se situe dans la pratique et la théorie des textes, qui se situent elles-mêmes dans une théorie translinguistique de l'énonciation. 9. Une théorie translinguistique de l'énonciation consiste dans l'interaction entre une linguistique de l'énonciation (...) et une théorie de l'idéologie. (...) 10. Si la traduction d'un texte est structurée-reçue comme un texte, elle fonctionne texte, elle est écriture d'une lecture-écriture (...)"

<sup>8</sup> Cf. *ibid.* pp. 307-310 pour les propositions 11 à 18: "11. La notion de transparence (...) appartient à l'opinion, comme ignorance théorique (...) On lui oppose la traduction comme ré-énonciation spécifique d'un sujet historique, interaction de deux poétiques, *décentrement*, le dedans-dehors d'une langue et des textualisations dans cette langue. 12. Le *décentrement* est un rapport textuel entre deux textes dans deux langues-cultures (...) *L'annexion* est l'effacement de ce rapport, l'illusion du naturel (...) 13. La proposition courante selon laquelle une traduction ne doit *pas donner l'impression d'être une traduction* a deux sens: dans le premier, on est dans l'illusion de la transparence (...) dans le second, on produit un texte original en langue d'arrivée, homologue au texte de la langue de départ. On peut montrer qu'il y a généralement confusion entre ces deux sens et que, désignant le second, on pratique le premier. Le premier domine, car il transpose l'idéologie dite dominante dans une pratique de *l'annexion*. 14. L'illusion de la transparence appartient au système idéologique caractérisé par les notions liées d'hétérogénéité entre la pensée et le langage, de génie de la langue, du mystère de l'art -notions fondées sur une linguistique du mot et non du système (...) Ces notions aboutissent à opposer texte et traduction, par une sacralisation de la littérature. (...) 15. (...) L'intraduisible est social et historique, non métaphysique (...) Tant que le moment de la traduction-texte n'est pas venu, l'effet translinguistique est un *effet de transcendance* et l'intraduisible passe pour une nature, un absolu. 16. Le statut sociologique contemporain de la littérature, fondé sur cette métaphysique et sur l'opposition entre le texte et la

Celles-ci se matérialisent de façon nette dans le domaine de la poésie, en particulier lorsqu'on traduit un poème mot à mot avant d'y plaquer des éléments littéraires, ou encore lorsqu'on définit la traduction comme transport du texte de départ dans la littérature du texte d'arrivée, ou inversement, transport du lecteur d'arrivée dans le texte de départ. Le statut inférieur du traducteur, contrebalancé par la traditionnelle valorisation sociale de l'écrivain, fait parti de ces dyades qu'on doit soumettre d'urgence à un examen critique.

De la même façon, l'opposition binaire entre art et science, et la notion de transparence (où l'*annexion* donne l'illusion du naturel) contre la ré-énonciation d'un sujet (ou *décentrement*, rapport textuel entre deux textes), ainsi que d'autres couples de contraires (dénotation et connotation, valeur et signification, etc.) appartiennent au système idéologique dominant fondé sur une logique dualiste qui préconise la résolution ponctuelle des problèmes philologiques.<sup>9</sup>

Prenant le contre-pied de cette situation, Meschonnic souligne que traduire un texte n'est pas traduire de la langue, mais traduire un texte dans sa langue, et qu'une théorie translinguistique de la traduction est nécessairement incluse dans la poétique, qui est la théorie de la valeur et de la signification des textes. Cette poétique expérimentale, qu'il propose comme pratique théorique de la traduction, est particulièrement importante d'un point de vue épistémologique puisqu'il s'agit de théoriser une pratique sociale, phénomène qui requiert au préalable une critique des éléments idéologiques de la linguistique.<sup>10</sup>

Cette démarche épistémologique amène l'auteur à considérer que la traduction se situe dans la pratique et la théorie des textes, elles-mêmes situées

traduction, l'écrire et le traduire, privilégie le texte et l'écrire. Même la théorie linguistique de la traduction, par son dualisme, ne théorise pas le même travail sur la langue, pour le texte et pour la traduction. (...) 17. Un impérialisme culturel tend à oublier son histoire, donc à méconnaître le rôle historique de la traduction et des emprunts dans sa culture. Cet oubli est le corrolaire de la sacralisation de sa littérature. 18 Chaque domaine culturel, chaque culture-langue, a son historicité, sans contemporanéité (totale) avec les autres. ”

<sup>9</sup> Cf. *ibid.* pp. 310-313 pour les propositions 19 à 29: “ 19. La polysémie est indissociablement langue et culture. Cette proposition mène à ne plus dissocier dénotation et connotation, valeur et signification. Elle mène à poser qu'une traduction qui se veut uniquement linguistique est une traduction culturelle qui se méconnaît comme telle. (...) 20. (...) La traduction, étant installation de nouveaux rapports, ne peut qu'être modernité, néologie, alors qu'une conception dualiste voit la traduction d'un texte comme forme et archaïsme. (...) 21. L'opposition dualiste entre forme (ou expression) et sens (ou contenu) est déplacée par une théorie des textes comme structuration translinguistique et inscription transnarcissique d'un sujet généralisé. (...) 22. (...) Lotman (...) a démontré la non-pertinence théorique de la notion de forme. 23. La notion béhavioriste de sens comme réponse participe de l'idéologie du naturel. (...) Elle privilégie l'exégèse et l'herméneutique aux dépens de l'épistémologie. (...) 24. L'opinion dualiste traite contradictoirement les textes à la fois comme langage véhiculaire (...) et comme distortion, violation, exception, surplus qu'elle oppose au langage véhiculaire pris comme norme. ” 25. Traduire un texte n'est pas traduire de la langue, mais traduire un texte dans sa langue (...) 26. Traduire de la langue seule est passer d'une structure à une autre. (...) 27. La “ poésie ” n'est pas plus “ difficile ” à traduire que la “ prose ”. La notion de la difficulté de la poésie, qui se présente aujourd'hui comme ayant toujours eu cours, est datée. Elle inclut une confusion entrer vers et poésie. (...) Le lieu de la pratique et de la théorie, pour la traduction de tout texte, est le lieu de sa pratique. 28. Selon l'historicité du traduire, une traduction est traduction-introduction, avant que soit produit, s'il peut l'être, le moment d'une traduction-texte. 29. Les définitions du texte comme combinatoire formelle ne théorisent pas le rapport de lecture qui est translinguistique, transnarcissique et qui impose une théorie du sujet. ”

<sup>10</sup> Cf. *ibid.* p. 325 où il insiste en particulier sur “ la critique d'une utilisation prétendument scientifique de la linguistique. ”

dans une théorie translinguistique de l'énonciation, laquelle consiste pour sa part dans l'interaction entre une linguistique de l'énonciation et une théorie de l'idéologie. Finalement, la traduction fonctionne comme un texte: "elle est écriture d'une lecture-écriture".

Alors qu'une conception dualiste voit la traduction d'un texte comme forme et archaïsme, privilégiant l'exégèse et l'herméneutique aux dépens de l'épistémologie, Meschonnic montre que la traduction est en fait installation de nouveaux rapports, modernité, néologie, travail dans la langue, décentrement, rapport interpoétique entre valeur et signification. Il souligne qu'on théorise un rapport de texte à texte, non de langue à langue, et que par conséquent le rapport interlinguistique vient par le rapport intertextuel, et non l'inverse.<sup>11</sup>

Sur ces bases, il est possible d'établir des critères de traduction et une typologie des traductions qui réservent au traducteur un statut homologue à celui de l'écrivain. Cette évolution se fonde ici sur l'idée qu' "une théorie linguistique est nécessaire pour que la traduction cesse de se continuer comme artisanat empirique".<sup>12</sup> Il convient en effet d'envisager la traduction de façon méthodique et de porter un regard synthétique, global, qui permette de situer l'objet à étudier dans un contexte général:

" La nécessité de l'analyse première de ce que fait un texte, avant de le traduire, situe la poétique comme préalable, et l'interaction inévitable de la poétique avec la théorie de la traduction. (...) La fonction de la traduction est d'être cette transformation poétique et culturelle. "<sup>13</sup>

---

<sup>11</sup> Cf. *ibid.* pp. 313-316 pour les propositions 30 à 36: " 30. La traduction n'est plus définie comme transport du texte de départ dans la littérature du texte d'arrivée ou inversement transport du lecteur d'arrivée dans le texte de départ (double mouvement, qui repose sur le dualisme du sens et de la forme, qui caractérise empiriquement la plupart des traductions), mais comme travail dans la langue, *décentrement*, rapport interpoétique entre valeur et signification (...) 31. La traduction n'est homogène à un texte que si elle produit un langage-système, travail dans les chaînes du signifiant (...) 32. (...) On construit et on théorise un rapport de texte à texte, non de langue à langue. Le rapport interlinguistique vient par le rapport intertextuel, et non le rapport intertextuel par le rapport interlinguistique. 33. La distinction traditionnelle entre le texte et la traduction (valorisation sociale du texte, caducité et statut inférieur de la traduction) apparaît alors pertinente seulement pour la pratique, courante (...) [elle] n'est plus pertinente pour la traduction-texte d'un texte. (...) 34. Le rapport poétique entre texte et traduction implique un travail idéologique concret contre la domination esthétisante (l' " élégance " littéraire) qui se marque par une pratique subjective (...) La *poétisation* (ou littérisation), choix d'éléments décoratifs selon l'écriture collective d'une société donnée à un moment donné, est une des pratiques les plus courantes de cette domination esthétisante. De même la *réécriture*: première traduction " mot à mot " par un qui sait la langue de départ mais qui ne parle pas texte, puis rajout de la " poésie " par un qui parle texte mais pas la langue. C'est la matérialisation du dualisme. (...) 35. Le rapport poétique entre un texte et une traduction implique la construction d'une rigueur non composite, caractérisée par sa propre concordance (...) et par la relation du marqué pour le marqué, non marqué pour non marqué, figure pour figure, non-figure pour non-figure. Cette correspondance théorisée remplace la notion subjective, variable extensible, de " fidélité ", caractéristique justement de l'idéologie esthétisante (...) Tout ce qui n'est pas cette correspondance ressortit diversement à la poétisation et participe de cette idéologie esthétisante. 36. Un établissement des critères de traduction et une typologie des traductions peuvent se faire non en fonction de la résolution ponctuelle des problèmes philologiques, mais en dégageant de chaque pratique sa théorie "

<sup>12</sup> *Ibid.* p. 318.

<sup>13</sup> *Ibid.* p. 319. Et p. 325: " Une théorie de l'écrire et du traduire implique une théorie du langage, une théorie du langage implique une théorie de l'écrire et du traduire. "

Il développe ce dernier point en s'appuyant notamment sur Heidegger, et il met clairement l'accent sur le fait que "cette notion de la traduction comme transformation transforme l'opposition empirique, métaphysique et esthétisante entre "écrivain" et "traducteur"."<sup>14</sup> Meschonnic nomme la notion historique de traduction, comme pratique idéologique courante, de plusieurs façons; selon les aspects à souligner, il l'appelle traduction-introduction, traduction-traduction, ou traduction non-texte, par opposition à la traduction-texte.<sup>15</sup> Du point de vue de l'histoire, l'auteur note une évolution générale de la traductologie en trois temps:

"L'historique européen du traduire est passé de l'unité-mot à l'unité-groupe puis à l'unité-texte. Du littéralisme théologique à la paraphrase culturelle puis à l'exactitude érudite."<sup>16</sup>

Mais en dépit de cette progression générale d'un artisanat vers des positions plus scientifiques, les chercheurs français font toujours preuve d'une certaine résistance:

"Le dédain culturel pour la traduction caractérise encore la France "littéraire", malgré le renouveau mondial de la théorie de la traduction par la linguistique, qui justement a failli à théoriser la traduction des textes."<sup>17</sup>

Il semble donc qu'il faille reconnaître l'importance de la linguistique en traductologie, et d'autre part il est nécessaire de situer ces deux disciplines l'une par rapport à l'autre, en faisant clairement apparaître leurs limites. C'est parce que la linguistique est manifestement dans l'incapacité de conceptualiser l'activité traduisante que l'on est conduit à reconsidérer sa place en traductologie. Selon Meschonnic,

"Une théorie et une pédagogie des textes, désesthétisés, désacralisés, travaillant à une sémantique théorique du langage poétique et aux rapports entre écriture et idéologie, peut transformer le statut théorique, la pratique et le statut sociologique de la traduction."<sup>18</sup>

L'auteur vise de ce fait une transformation du statut de la traduction et de son étude qui passe par une remise en question de références que l'on tenait désormais pour acquises. En bref, il veut franchir le pas "d'une linguistique de la traduction à la poétique de la traduction", et pour soutenir cette entreprise, il cite les *Essais* de Walter Benjamin sur Bertolt Brecht:

---

<sup>14</sup> Ibid. p. 320.

<sup>15</sup> Ibid. p. 321.

<sup>16</sup> Ibid. p. 322.

<sup>17</sup> Ibid.

<sup>18</sup> Ibid. p. 323.

“ nous nous trouvons au coeur d’un énorme processus de refonte des formes littéraires, d’un processus de refonte dans lequel de nombreuses oppositions, selon lesquelles nous étions habitués à penser, pourraient perdre leur vigueur. ”<sup>19</sup>

Afin de donner “ un exemple de la stérilité de telles oppositions et du processus de leur dépassement dialectique ”,<sup>20</sup> Meschonnic critique dans un premier temps l’approche linguistique de Nida, auquel il sait aussi rendre hommage, par exemple en considérant ses travaux comme “ l’effort le plus imposant des dernières années. ”<sup>21</sup>

Cependant, il estime de façon plus générale que sa conception béhavioriste et bloomfieldienne du sens comme réponse, n’est pas scientifiquement fondée, contrairement à ce qu’elle laisse penser: “ la théorie de Nida n’est pas scientifique ”, et Meschonnic montre notamment que “ l’opposition fondamentale chez Nida entre la forme et la réponse est inopérante en littérature ”. Il se montre même assez sévère en soutenant que la distorsion idéologique de la Bible à laquelle on assiste “ n’est que le perfectionnement avec des outils modernes de la plus vieille idéologie de la traduction. ”

On doit par conséquent, poursuit l’auteur, “ dialectiser ce qui est chez Nida les éléments d’une opposition stérile. ”<sup>22</sup> Ce qui revient à dire qu’

“ il faut, pour fonder la théorie et la pratique de la traduction des textes littéraires, critiquer les postulats et les techniques élaborés par Nida. ”<sup>23</sup>

Dans cet esprit, il faut accorder une importance spécifique à la terminologie, et débiter l’étude de la traductologie par un examen de ses principes élémentaires. De sorte qu’il convient de

“ montrer l’exigence épistémologique de concepts qui permettent de penser le fonctionnement des textes dans la langue comme une pratique spécifique parmi d’autres, non un plus. ”<sup>24</sup>

Or précisément, la linguistique ne permet pas de penser la traduction comme un exercice de médiation parmi d’autres, ce que requiert néanmoins une épistémologie rigoureuse. Et Meschonnic d’en conclure:

“ La théorie de la traduction n’est donc pas une linguistique appliquée. Elle est un champ nouveau dans la théorie et la pratique de la littérature. ”<sup>25</sup>

---

<sup>19</sup> Benjamin, *Essais sur Bertolt Brecht*, 1969:111-112, cité in *ibid.* p. 327.

<sup>20</sup> Meschonnic 1973:323.

<sup>21</sup> *Ibid.* p. 328.

<sup>22</sup> Cf. *ibid.* pp. 328-329.

<sup>23</sup> *Ibid.* p. 329.

<sup>24</sup> *Ibid.* p. 330. Il poursuit: “ Ainsi l’esthétique est remise en cause, car l’esthétique est, par son principe, liée à une linguistique idéaliste de la pensée et du langage comme hétérogènes l’un à l’autre. ”

<sup>25</sup> *Ibid.*

La traductologie relève donc de la littérature, pas de la linguistique, dont l'auteur critique les études. Celle sur le contenant et le contenu, en particulier, fait l'objet de commentaires corrosifs. En effet, Nida ayant suggéré que traduire, "c'est un peu comme ranger des habits dans des bagages différents",<sup>26</sup> Meschonnic peut souligner: "On est vendu par ses métaphores."<sup>27</sup> Il revient avec concision et efficacité sur l' "opposition simpliste établie entre connotation et dénotation", et il montre qu' "en fait, il y a interaction constante de la connotation et de la dénotation".<sup>28</sup> Il insiste aussi avec vigueur sur l'opposition injustifiée du sens et de la forme, qui nourrit chez Nida les concepts d'équivalence formelle et dynamique.<sup>29</sup>

Il s'agit donc dans l'ensemble de remettre en cause l'attitude philosophique traditionnellement dominante, et de donner aux recherches traductologiques une assise dynamique qui permette de coller au plus près les réalités translinguistiques. Dans cette logique, l'activité traduisante est envisagée dans un contexte qui transcende les habituelles références au linguistique:

"La traduction, si elle veut donner à lire le langage de ce texte dans la langue d'arrivée, doit être non seulement langue d'arrivée mais rapport entre langue d'arrivée et langue de départ, et rapport entre texte en langue d'arrivée et texte en langue de départ, le maintien de cette contradiction."<sup>30</sup>

Meschonnic ne retrouve pas ce rapport chez Nida. Il réproche l'empirisme de ses travaux, et plus généralement, il se montre très critique vis-à-vis des sociétés bibliques qui organisent cette science de la traduction. Sa position sur ce point tient en une phrase: "Vaste illusion pour naïfs que cet appareil scientifique."<sup>31</sup> Ayant très clairement dénoncé la validité de la linguistique en traductologie, l'auteur peut dès lors se consacrer à sa poétique de la traduction.

"La "langue"-la "littérature", —ou la langue-la culture, ou le sens-la forme: il n'y a pas deux choses dissociables, hétérogènes. Quand il y a un texte, il y a un tout, traduisible comme tout. La pratique et l'histoire de la traduction le montrent. Ni la théorie de la communication, ni une linguistique de la traduction (...) ne peuvent en rendre compte, car ce sont des conceptualisations dualistes. Seule une

---

<sup>26</sup> Cf. *ibid.* p. 332 où Nida compare le transfert d'un message d'une langue dans une autre au rangement des valises, et précise: "les habits restent les mêmes, mais la forme des valises peut varier beaucoup, d'où la façon dont les habits sont rangés doit être différente."

<sup>27</sup> *Ibid.* Meschonnic explicite: "Il est étrange mais logique de trouver ici une notion aussi naïve, archaïque et *théologique* dans son essence, des rapports entre forme et contenu. Non structurale, non dialectique."

<sup>28</sup> *Ibid.* p. 344.

<sup>29</sup> Cf. *ibid.* pp. 348-349: "Toute la catégorisation de Nida, qui oppose équivalence formelle à équivalence dynamique, repose sur une notion empirique et idéologique de la "forme" et du "sens"."

<sup>30</sup> *Ibid.* p. 345.

<sup>31</sup> *Ibid.* p. 347.

poétique de la traduction peut théoriser le succès ou l'échec des traductions.<sup>32</sup>

On doit dépasser les antagonismes classiques, mettre en évidence la dynamique qui en fait des complémentaires. “ Il faut que la théorie de la traduction soit la théorie d'une pratique du traduire homologue à l'écrire. ” Théorie et pratique, traduction et écriture, sont à saisir comme les éléments d'une dialectique qui remet en cause la dualité, et qui permet de traiter les concepts à un niveau plus synthétique. “ La poétique, soutient Meschonnic, peut mener cette théorisation. ” Cependant, elle ne se situe pas dans la linguistique; au contraire, elle “ est le questionnement des postulats de cette linguistique. ” Et cette démarche épistémologique passe par un traitement de la terminologie: “ il faut changer de langage. ”<sup>33</sup>

Cela est particulièrement manifeste dans le domaine de la traduction poétique où les concepts élémentaires ont besoin d'être rafraîchis. L'intraduisibilité de la poésie, par exemple, est un cliché récent, qui apparaît chez Coleridge en 1817, et aujourd'hui c'est un truisme, bien que l'histoire en démontre l'inanité.<sup>34</sup> Meschonnic avance quant à lui la distinction-paradoxe suivante:

“ un traducteur qui n'est que traducteur n'est pas traducteur, il est introducteur; seul un écrivain est un traducteur ”<sup>35</sup>

Car dans la mesure où “ la traduction est toujours ré-énonciation ”, on peut logiquement admettre que “ nous sommes tous des traducteurs. ”<sup>36</sup> Mais l'histoire tourmentée de la traductologie “ et son rôle sont masqués. ”<sup>37</sup> Dans l'ensemble, on peut retenir que:

<sup>32</sup> Ibid. p. 349.

<sup>33</sup> Cf. ibid. p.350. Sur ce thème, l'auteur précise plus loin (p. 358): “ les contradictions inhérentes au traduire (entre la langue de départ et d'arrivée, entre époque et époque, culture et culture, création et “ copie ”) étaient posées par l'esthétique et la linguistique idéaliste dans un absolu a-historique: la notion première de “ création ”, l'art comme inconnaissable, la traduction comme un compromis entre un idéal hors d'atteinte et les besoins de la communication menaient soit à la “ copie ”, soit à la paraphrase. ”

<sup>34</sup> Cf. ibid. p.351.

<sup>35</sup> Ibid. p. 354. Dans le même ton, on trouve à la page suivante: “ Ce n'est pas encore un truisme pour tous que de dire que traduire un poème est écrire un poème, et doit être cela d'abord. ”

<sup>36</sup> Cf. ibid. pp. 359-360. Ce point de vue vient contredire les perspectives habituelles en la matière. En effet, “ dire que l'écrivain va du réel au livre, et le traducteur d'un livre à un livre, c'était méconnaître ce qu'on sait aujourd'hui, qu'il y a toujours déjà eu des livres entre l'expérience et le livre. ”

<sup>37</sup> Ibid. p. 363. Citant Rabin, Meschonnic a précisé au préalable (p. 362-636): “ On a noté que, “ dans l'histoire de la traduction, à l'intérieur de notre culture européenne et proche-orientale, la paraphrase a précédé la traduction littérale presque partout ” [Rabin]. *Targoum*, “ traduction ”, était traduction et paraphrase mêlées. Puis, au Moyen Age, la traduction, étant religieuse, était littérale: la lettre était sacrée. La Renaissance, en se libérant, est allée vers l'équivalence dynamique, la paraphrase pour l'effet d'ensemble. L'Europe du XVIIe et du XVIIIe siècle récrivait les oeuvres étrangères selon les normes classiques, opposant l'exactitude à la “ beauté ”, -prolongement esthétique du dualisme occidental et chrétien entre la lettre et l'esprit, poursuite de la réaction antilittéraliste du XVIe siècle. Contre ces libertés, l'*Encyclopédie* commençait à réagir: “ ne rien ajouter, ni retrancher, ni déplacer. ” Ce que faisait Florian sur *Don Quichotte*. Le romantisme, allant vers l'individuel, la particularisation, est allé vers la traduction littérale, et la fin du siècle vers la traduction érudite, Matthew Arnold ou Leconte de

“ Quand se formaient les littératures nationales, traduire écrire étaient dans un même. Puis on a entendu que traduire parlait d’un autre. Puis est venue la notion goethéenne de “ littérature mondiale”. Puis la fermeture des histoires littéraires qui occultent l’étranger pour croire en elles-mêmes ”<sup>38</sup>

Dans cette évolution, nous avons donc atteint une étape de fermeture ou de replis sur soi-même qui fait obstacle au développement de la mouvance poétique. Mais la répétition de conceptions dichotomiques, et les piètres résultats théoriques et pratiques qu’elles génèrent, constituent aussi une excellente raison pour proposer autre chose, en l’occurrence une poétique qui réconcilie traduction et écriture, théorie et pratique:

“ La poétique de la traduction réalise la rencontre entre la théorie de la littérature (...) et la pratique de l’écriture dans la modernité. ”<sup>39</sup>

En réunissant dans une même dynamique des éléments jusqu’ici opposés, Meschonnic incrimine lui aussi la dualité qu’impose la linguistique: ce sont ces habitudes duelles qui empêchent d’appréhender le phénomène traductologique dans son ensemble. Il s’affranchit donc de ce carcan en proposant de concevoir la traduction d’un texte “ comme un langage-système, ” notion qu’il définit lui-même comme “ l’homogénéité de la pensée et du langage, du signifiant et du signifié. ”<sup>40</sup> On retrouve ici des traces de la sémiotique de Benvéniste, sur laquelle se fonde et s’ouvre à la fois la poétique qu’il élabore pour répondre aux problèmes actuels en matière de traduction. Fondamentalement, sa démarche s’articule selon une logique que l’on a déjà vue à l’oeuvre chez d’autres auteurs: comme beaucoup, Meschonnic resitue la problématique en relativisant le poids de la linguistique, qui se trouve compensé par des références plus dynamiques ou moins dualistes. En d’autres termes, c’est vers une philosophie triadique qu’on s’achemine progressivement, et cette perspective évolutionniste s’affirme ici sous les traits d’une poétique.

B) Face aux inconsistances linguistiques: le recours à l’herméneutique

Le même type d’orientation se fait jour dans le texte remarquable et remarqué que George Steiner publie sous le titre: *After Babel*.<sup>41</sup> S’inspirant

Lisle. On n’oppose plus aujourd’hui l’exactitude à la beauté. On vise plutôt la beauté par l’exactitude. Et plutôt même on vise un public ”.

<sup>38</sup> Ibid.

<sup>39</sup> Ibid. p. 364. L’auteur précise en outre que la théorie de la littérature est “ issue du formalisme russe et du structuralisme ”,et il poursuit: “ La poétique de la traduction ne sépare pas théorie et pratique. Elle se fonde par leur interaction. Elle pose l’homogénéité du traduire et de l’écrire. ”

<sup>40</sup> Cf. ibid. pp. 364-365. Il est précisé: “ Un langage-système (...) n’est pas un langage poétisé et factice comme *Le Cantique des cantiques* de Chouraqui. Il est la contradiction maintenue du texte étranger à la ré-énonciation. ”

<sup>41</sup> Steiner G., *After Babel, Aspects of Language and Translation*, 1975, Oxford Univ. Press. Traduit par Lucienne Lotringer, *Après Babel, Une poétique du dire et de la traduction*, 1978, Albin Michel, Paris.

essentiellement de Péguy, Heidegger et Benjamin, mais aussi de ses contacts avec divers auteurs comme Roger Shattuck, Octavio Paz, I.A. Richards, Claude Lévi-Strauss ou Thomas Sebeok, Steiner établit dans un premier temps que "comprendre, c'est traduire".<sup>42</sup> Sur cette base, il entend cerner "un nouveau terrain pour la pensée -celui d'une ontologie de la compréhension à partir d'une grammaire et d'une poétique du traduire".<sup>43</sup> La qualité, l'originalité, l'érudition de son ouvrage tiennent entre autres au fait qu'il aborde des aspects du langage, des langues, et de la traduction en général, d'un point de vue philosophique; ce qui apparaît d'ailleurs avec plus de clarté dans le sous-titre français que dans sa version originale: *Aspects of Language and Translation* semble en effet assez général et un peu fade comparé à la force évocatrice, originale et profonde, qui émane d'*Une poétique du dire et de la traduction*.

Le texte s'ouvre sur un extrait de Shakespeare qui permet de mettre en évidence un point spécifique de grande importance: préalablement à tout travail de traduction, il convient, en particulier pour les documents anciens, d'établir l'original, celui-ci n'ayant pas nécessairement une forme figée unique.<sup>44</sup> Le traducteur est donc amené, dans ce genre de cas, à faire "au sens plein des termes, œuvre d'interprétation et de création."<sup>45</sup>

La notion de texte original n'a pas toujours pour objet un support matériel déterminé, et peut ainsi référer à des documents divers auxquels il est nécessaire de donner une forme unique et définitive; il faut parfois trancher entre plusieurs versions, ce qui revient à décider, dans une certaine mesure, de la forme de l'original qu'on traduira. En conséquence, l'originalité en matière de traduction se présente comme un concept relativement vague: il ne renvoie pas forcément à un texte déterminé, et peut requérir l'intervention du traducteur pour son établissement. Auquel cas la tâche interprétative et créative du traducteur joue déjà un rôle considérable au niveau de l'original.

Par ailleurs, "il n'est pas prouvé que Shakespeare adoptait, pour tous les mots, le sens généralement reconnu",<sup>46</sup> ce qui vient renforcer la dimension subjective ou idiolectale inhérente à chaque terme pour tout usager du langage, et illustre la fondamentalité, relativement au langage et aux langues, du contexte individuel qui s'associe au contexte historique.<sup>47</sup> La première étape à laquelle se

---

<sup>42</sup> C'est d'ailleurs le titre du premier chapitre, pp. 15-57. Cf. Steiner 1975:1: "Understanding as translation".

<sup>43</sup> Steiner 1978:9. Cet avant-propos est traduit par l'auteur qui s'autorise quelques transformations: cette précision entre tirets ne figure pas dans l'édition de 1975.

<sup>44</sup> Dans le cas de *Cymbeline*, par exemple, le texte "parut pour la première fois dans le *Folio* de 1623 et les variations entre le "manuscrit" de Shakespeare et les premières versions imprimées continuent à donner du fil à retordre aux érudits." Steiner (tr. Lotringer) 1978:16.

<sup>45</sup> Cf. Steiner (tr. Lotringer) 1978:16; Steiner 1975:2: "The editor's task here is, in the full sense, interpretative and creative."

<sup>46</sup> Ibid. p. 17.

<sup>47</sup> Steiner (1975:197) souligne d'ailleurs: "Private connotations, private habits of stress, of elision or periphrase make up a fundamental component of speech. Their weight and semantic field are essentially individual. Meaning is at all times the potential sum total of individual adaptations." Ce qui l'amène en outre à considérer que: "there will be in every complete speech-act a more or less prominent element of translation. All communication 'interprets' between privacies." (1975:198).

trouve confronté le traducteur recouvre des épreuves d'interprétation dont les modalités sont si complexes qu'elles demeurent insaisissables; on retrouve ces mêmes éléments à l'oeuvre dans tout acte de lecture:

“Toute lecture approfondie d'un texte du passé d'une langue ou d'une littérature est un acte d'interprétation aux composantes multiples.”<sup>48</sup>

La teneur philosophique et la densité des réflexions de l'auteur, qui ne se réclame d'aucune école, ne se démentent pas tout au long de ses études sur le langage et la traduction, que certains qualifieront d'essais de philosophie du langage.<sup>49</sup> Fruit d'une enquête sur les questions que soulève le mythe biblique de la tour de Babel, *Après Babel* est un ouvrage particulièrement brillant qui retrace le cheminement logique des analyses érudites de Steiner consacrées au domaine de recherche qui nous intéresse. La spécificité de ses prises de position personnelles, étayées de nombreuses références, l'amène sans détour à des conclusions significatives qui permettent, ne serait ce qu'à en juger par l'extrait suivant, d'apprécier l'originalité de sa démarche:

“Language is in perpetual change. (...) It alters at every moment (...) no two statements are perfectly identical. (...) ordinary language is, literally at every moment, subject to mutation.”<sup>50</sup>

Ces remarques prélevées au fil du texte témoignent d'une méthodologie rigoureuse: il semble nécessaire de revenir sur la signification des concepts qui serviront à construire des hypothèses prospectives. Le sens du mot langage a des conséquences fondamentales en matière de traduction, et constitue l'une des pierres d'achoppement les plus en vue. Le terme est employé de façon finalement assez vague, et recouvre des nuances contrastées en fonction des options théoriques plus générales de l'utilisateur.

Il s'avère indispensable de clarifier quelque peu l'environnement terminologique, de s'arrêter sur les notions élémentaires dont se nourrit la recherche. Steiner semble y attacher une importance particulière, comme le montre par exemple le passage suivant où il définit la notion d'interprétation avant de comparer les significations respectives d'*interprète* en français et d'*interpreter* en anglais:

“‘Interpretation’ as that which gives language life beyond the moment and place of immediate utterance or transcription, is what I am concerned with. The French word *interprète* concentrates all the relevant values. (...) the English term *interpreter* is less strong. But it is congruent with French when

---

<sup>48</sup> Steiner (tr. Lotringer) 1978:28. Cf. Steiner 1975:17: “Any thorough reading of a text out of the past of one's own language and literature is a manifold act of interpretation.”

<sup>49</sup> Steiner publie *Language and Silence* en 1967, et *Extraterritorial* en 1971. Cf. Larose 1989:115.

<sup>50</sup> Steiner 1975:17-18. Cf. Steiner 1978:28-29, tr. Lotringer: “Les langues sont en perpétuelle évolution. (...) Chacune se modifie à tout instant (...) deux énoncés ne peuvent être parfaitement identiques. (...) une langue ordinaire est, littéralement à chaque seconde, sujette à mutation.”

reaching out in another crucial direction. *Interprète/interpreter* are commonly used to mean translator. This, I believe, is the vital starting point.”<sup>51</sup>

Il ne faut pas négliger de revenir sur des constats de base: s’il peuvent paraître élémentaires à première vue, ils n’en sont pas moins fondamentaux, et conditionnent l’ensemble des recherches ultérieures plus pointues. Aussi Steiner rappelle-t-il, au même titre qu’un certain nombre d’autres données, que “each reading, each translation differs”,<sup>52</sup> que “translation is constant and unfulfilled”,<sup>53</sup> ou encore que --et cela contribue à la richesse du texte auquel sont intégrées ces remarques-- “any model of communication is at the same time a model of translation”.<sup>54</sup> Ce dernier thème retient l’attention du philosophe, qui s’investit dans l’étude des rapports entre traduction, langage, et communication; il souligne à quel point ces trois champs conceptuels sont intrinsèquement liés. Dans la mesure où nous admettons que “a human being performs an act of translation, in the full sense of the word, when receiving a speech-message from any other human being”,<sup>55</sup> il s’ensuit, c’est logique, que les limites entre les trois termes s’avèrent floues, et que finalement, traduction, langage, et communication s’étendent dans une large mesure à des domaines communs:

“‘Translation’, properly understood, is a special case of the arc of communication which every successful speech-act closes within a given language. (...) inside or between languages, human communication equals translation. A study of translation is a study of language.”<sup>56</sup>

---

<sup>51</sup> Ibid. p. 27. L’auteur précise: “An actor is *interprète* of Racine; a pianist gives *une interprétation* of a Beethoven sonata. Through engagement of his own identity, a critic becomes *un interprète* --a life-giving performer-- of Montaigne or Mallarmé. As it does not include the world of the actor, and includes that of the musician only by analogy, the English term *interpreter* is less strong.”

<sup>52</sup> Ibid. p. 29. Cf. 1978:39, tr. Lotringer: “il n’est pas deux lectures, pas deux traductions identiques”.

<sup>53</sup> Ibid. p. 44. Cf. 1978:53, tr. Lotringer: “le travail de traduction est constant, toujours approximatif.”

<sup>54</sup> Ibid. p. 45. Le rappel de notions élémentaires et fondamentales est l’une des caractéristiques constante de cet ouvrage. Dans la même veine, l’auteur précise plus loin: “There can be no determination of *all* ‘the functions words can serve’ at any given time; ‘the whole range of communications that could have been conventionally performed’ can never be registered or analysed. The determination of the dimensions of pertinent context (what are all the factors that may have genuine bearing on the meanings of this statement?) is very nearly as subjective, as bordered by undecidability in the case of the historical document as in that of the poetic or dramatic passage.” (Steiner 1975:136) Notons encore à titre d’exemples: “Translation is fully implicit in the most rudimentary communication.” (Steiner 1975:471); et: “I believe that the communication of information, of ostensive and verifiable ‘facts’, constitutes only one part, and perhaps a secondary part, of human discourse.” (Steiner 1975:473).

<sup>55</sup> Ibid. p. 47.

<sup>56</sup> Ibid. Cf. Steiner 1978:56, tr. Lotringer: “Correctement interprétée, la “traduction” est une portion de la courbe de communication que tout acte de parole mené à bien décrit à l’intérieur d’une langue. (...) à l’intérieur d’une langue, ou d’une langue à l’autre, la communication est une traduction. Etudier la traduction, c’est étudier le langage.”

Sur ces bases clairement établies, l'auteur poursuit ses investigations en critiquant la notion de science dans le domaine du langage; de la même façon qu'il faut savoir reconnaître des champs communs à plusieurs concepts (comme par exemple entre traduction, langage, et communication), il convient aussi de s'abstenir d'élaborer des analogies abusives. Le caractère scientifique des recherches en sciences humaines ne réfère pas au même type de démarche que celle du chercheur en sciences exactes, mais on peut induire de l'utilisation de ce même terme, le rapprochement ou l'identité des démarches.

C'est un point sur lequel il faut sans doute être prudent; néanmoins, a priori, une authentique science du langage ne sera jamais une science exacte, et on peut se demander dans quelle mesure il s'agit d'une science à proprement parler. C'est une question dont Steiner souligne la difficulté:

“ The claims made for a scientific linguistics derive their substance from an assumed parallelism with formal logic and with the kind of experimental psychological and statistical investigation which are, in fact, susceptible of precise, quantifiable treatment. It may well be that human speech is not of this order. ”<sup>57</sup>

L'analogie entre la démarche scientifique du mathématicien et celle du linguiste ne résiste pas à l'analyse, et se présente, en fin de compte, comme une approximation peu fondée. Soulever ce point est sans doute encore une façon de rappeler qu'une certaine rigueur est la condition *sine qua non* de recherches de qualité. Cela est déterminant au niveau terminologique, et dans cette optique Steiner met l'accent sur la distinction entre la philosophie de la linguistique et la philosophie du langage, distinction pernicieuse, certes, mais justifiée d'un point de vue historique.

Pareil contexte ne laisse rien présager de très positif quant à l'avenir scientifique de l'étude de la traduction; en fait, le “ transfert d'un système de désignations cohérentes à un autre ”<sup>58</sup> est loin d'être l'objet d'une authentique science du langage:

“ there is historical and psychological justification for setting ‘linguistic philosophy’ apart from ‘philosophy of language’ (*Sprachphilosophie*). This separation is damaging. It is doubtful whether Austin's well-known prognostication can be realized so long as the gap remains: ‘Is it not possible that the next century may see the birth, through the joint labours of philosophers, grammarians and numerous other

---

<sup>57</sup> Ibid. p. 110. Il est précisé: “ Whether there is a genuine ‘science of language’ is a moot point. An extended, often unexamined analogy underlies the whole concept of scientific linguistics. We borrow the idiom and posture of sensibility of an exact science --in this case mathematics, clinical psychology, mathematical logic-- and transfer them to a body of perception, to a phenomenology, which lie essentially outside the natural limits of scientific hypotheses and verification. ”

<sup>58</sup> Steiner 1978:196-197, tr. Lotringer. Cf. Steiner 1975:205: “ translation -the transfer from one designative coherence to another- ”

students of language, of a true and comprehensive science of language?’<sup>59</sup>

La question de savoir si la traduction est une science, qui s’associe au fil des siècles et des pages à la question de savoir si au contraire il ne s’agit pas plutôt d’un art, constitue l’un des thèmes récurrents en traductologie.<sup>60</sup> Qu’elle soit tenue pour scientifique (au sens où les sciences humaines sont qualifiées de scientifiques) ou artistique, la traduction relève-t-elle de la linguistique? Dans quelle mesure la science du langage est-elle à même d’étudier le langage humain? Steiner s’interroge; ses réflexions semblent relativement pessimistes, et il ne conçoit pour la linguistique qu’un rôle modeste.

Ni totale, ni rigoureusement formelle, une linguistique authentique ne saurait engendrer une théorie générale capable de formaliser un système aussi complexe que le langage humain:

“In considering the principal dualities which characterize natural language (...) I have tried to suggest that a genuine linguistic will be neither exhaustive nor formally rigorous. (...) In short: we do not have until now any general theory equipped to formalize let alone quantify a dynamic, open-ended system of an order of complexity even comparable to human speech”<sup>61</sup>

L’importance des dualités dont il est question ici a déjà été soulignée (par l’auteur et par nous), de même que l’originalité de la position de Steiner à cet égard, qui se montre critique vis-à-vis de la dualité; sa philosophie, nous l’avons vu, relevant d’avantage de la dialectique. C’est sans doute sur cette différence que se fonde la spécificité du point de vue de l’auteur en matière de traduction:

“translation is no specialized, secondary activity at the ‘interface’ between languages. It is the constant, necessary exemplification of the dialectical, at once welding and divisive nature of speech.”<sup>62</sup>

Cette perspective dialectique de la dualité lui permet de prendre suffisamment de recul par rapport aux multiples dichotomies pour éviter de prendre parti pour un aspect à l’exclusion de l’autre.<sup>63</sup> En ce qui concerne la

---

<sup>59</sup> Steiner 1975:209.

<sup>60</sup> Ibid. pp. 294-295: “the study of language is not now a science. (...) Very likely, it never will be a science. (...) What we are dealing with is not a science, but an exact art. The logic comes after the fact.”

<sup>61</sup> Ibid. p. 233. L’auteur donne comme exemples de dualités: “the physical and mental, the time-bound and creator of time, the private and the public, truth and falsity”, et il précise dans le second passage que nous avons supprimé: “(and I hope to indicate in the next chapter that the very notion of such a general theory is most likely illusory).”

<sup>62</sup> Ibid. p. 235. De ce point de vue: “Ambiguity, polysemy, opaqueness, the violation of grammatical and logical sequences, reciprocal incomprehensions, the capacity to lie-- these are not pathologies of language but the roots of its genius.” (ibid.)

<sup>63</sup> Steiner prend toujours du recul par rapport aux dichotomies, qu’il aborde avec un regard critique comme par exemple ici: “A rough and ready division runs through the history and practice of translation. There is hardly a treatise on the subject which does not distinguish between the translation

problématique de l'objection préjudicielle, par exemple, Steiner se situe en dehors du débat qui oppose défenseurs et détracteurs de la possibilité de traduire. Il propose de dépasser cette binarité, puisque visiblement trancher en faveur de l'un des deux pôles n'a pas d'intérêt: depuis des millénaires, les protagonistes se heurtent sans relâche et en vain à la question de savoir s'il faut être fidèle au mot ou au sens. L'auteur envisage le problème autrement. Ce qui importe, selon lui, c'est le *degré* de fidélité à atteindre:

“ To dismiss the validity of translation because it is not always possible and never perfect is absurd. What does need clarification, say the translators, is the degree of fidelity to be pursued in each case, the tolerance allowed as between different jobs of work. ”<sup>64</sup>

Cette attitude philosophique est une réponse critique à une situation généralisée dont Steiner remet en cause la validité. Dans l'ensemble, et nous avons fait le même constat que lui, les praticiens et théoriciens de la traduction demeurent presque cloîtrés dans des perspectives dualistes qui se répercutent au fil des siècles:

“ the theory of translation -if there is one as distinct from idealized recipes- pivots monotonously around undefined alternatives: ‘letter’ or ‘spirit’, ‘word’ or ‘sense’.The dichotomy is assumed to have analysable meaning. This is a central epistemological weakness and sleight of hand. ”<sup>65</sup>

L'approche théorique des problèmes de traduction s'organise pour l'essentiel autour de dichotomies sur lesquelles elle se fonde sans prendre soin de les examiner attentivement au préalable. Ce manque notoire de rectitude, dans lequel semblent se complaire la plupart des intéressés, constitue l'un des points faibles de ce type de recherches. Cette défaillance est considérable du point de vue épistémologique: est-il bien raisonnable de s'investir dans une étude, quelle qu'elle soit, sans établir dans un premier temps une analyse critique de l'origine logique, de la valeur et de la portée des concepts élémentaires dont elle se nourrit? Faire l'économie de cette étape décisive a des conséquences désastreuses; en effet, les réflexions s'avèrent marquées du sceau de la naïveté, elles demeurent confinées à un niveau philosophique que Steiner qualifie de fictif:

---

of common matter --private, commercial, clerical, ephemeral-- and the recreative transfer from one literary, philosophic, or religious text to another. ” (Steiner 1975:251).

<sup>64</sup> Ibid. p. 251. Cf. Steiner 1978:236, tr. Lotringer: "Rejeter la validité de la traduction parce qu'elle n'est pas toujours possible et jamais parfaite est absurde. Ce qu'il faut tirer au clair, demandent les traducteurs, c'est le degré de fidélité qu'on doit se fixer en chaque occasion, le jeu toléré selon les différents travaux. Une démarcation claire et précise parcourt l'histoire et la pratique de la traduction. Il n'est pas un ouvrage consacré à la question qui ne distingue la traduction de documents courants: personnels, commerciaux, d'affaires, éphémères par définition, et la recreation qu'est le transfert d'un texte littéraire, philosophique ou religieux, à un autre." "La nuance figure déjà dans *Institutiones oratoriae* de Quintilien [mort v. 100]" (ibid.).

<sup>65</sup> Ibid. p. 276.

“ from Cicero and Saint Jerome until the present, the debate over the extent and quality of reproductive fidelity to be achieved by the translator has been philosophically naïve or fictive. It has postulated a semantic polarity of ‘word’ and ‘sense’ and then argued over the optimal use of the ‘space between’.”<sup>66</sup>

Cette faiblesse épistémologique mine le cœur même du débat, lequel, en se fondant sur des concepts dont on postule la légitimité sans s’interroger plus avant, reproduit de manière systématique des dichotomies similaires d’une époque à l’autre. De telle sorte que des couples d’oppositions mutuellement exclusives constituent l’essentiel des réflexions théoriques à ce jour. Tout au long de l’histoire, “ the classical polarities remain unchanged (...) the old and obvious dualism remains.”<sup>67</sup> Cette tendance générale affecte la plupart des écrits, et dans l’ensemble, rares sont les auteurs qui font exception à la règle:

“ List Saint Jerome, Luther, Dryden, Hölderlin, Novalis, Schleiermacher, Nietzsche, Ezra Pound, Valéry, MacKenna, Franz Rosenzweig, Walter Benjamin, Quine -- and you have very nearly the sum total of all those who have said anything fundamental or new about translation.”<sup>68</sup>

Cette liste paraît effectivement très restreinte par rapport à la multitude d’auteurs qui ont abordé les questions de traduction. Mais il est vrai que peu de voix se sont élevées pour exprimer des idées originales. En fait, “ the range of theoretic ideas, as distinct from the wealth of pragmatic notation, remains very small”.<sup>69</sup> Et pour cause: l’éventail des idées théoriques se cantonne dans les limites de la dualité, ne les enfreignant qu’exceptionnellement. Néanmoins, dans l’optique de Steiner, la philosophie duelle cède la place à la logique triadique dès que l’analyse atteint un certain degré de complexité:

“ When it is analysing complex structures, thought seems to favour triads. (...) The theory of translation, certainly since the seventeenth century, almost invariably divides the topic into three classes.”<sup>70</sup>

---

<sup>66</sup> Ibid. p. 277. Cf. Steiner 1978:260, tr. Lotringer: "de Cicéron et saint Jérôme jusqu'à nos jours, le problème de savoir quel degré et quelle qualité de fidélité sont requis du traducteur est demeuré une naïveté ou un mensonge philosophique. Il postule une polarité sémantique "mot"/"sens" et s'interroge ensuite sur la meilleure façon d'exploiter "l'espace qui les sépare". Cf. Hurtado-Albir 1986:55: "Le texte original en anglais dit ceci : "The debate ... has been philosophically naive or fictive" ; le traducteur français l'a traduit par "...mensonge philosophique" ; je remercie D.Seleskovitch qui m'a fait remarquer cette infidélité de la traduction française et qui m'a proposé de le rendre par "débat philosophique factice"."

<sup>67</sup> Ibid. p. 266.

<sup>68</sup> Ibid. p. 269.

<sup>69</sup> Ibid.

<sup>70</sup> Steiner 1975:253. Steiner 1978:238, tr. Lotringer: “ Quand elle se mesure à des structures complexes, la pensée semble préférer le raisonnement en trois points. (...) La théorie de la traduction, au moins depuis le XVIIe siècle, établit presque toujours trois catégories. ”

Nous avons vu que l'auteur illustre ce propos en se rapportant notamment aux travaux de Dryden, Goethe et Jakobson, qu'il qualifie de tripartites et/ou triadiques. L'emploi de ces deux termes l'un pour l'autre a lui aussi été souligné, et il est vrai que si l'on s'en tient à leur sens le plus commun, seule une nuance vient les distinguer, la notion de tripartition référant à une division, alors que celle de triade renvoie plutôt à l'idée de groupe ou d'ensemble. Mais les deux termes concernent trois éléments, et c'est cet aspect central qui est mis en évidence ici. Cette hypothèse se trouve confortée dans la traduction (qui figure en note) de " *triads* " par " le raisonnement en trois points ". La triade dont traite Steiner semble par conséquent d'ordre générique; il ne s'agit pas du concept peircien dont l'essence réside dans la logique évolutive qui crée une dynamique continue entre trois éléments.

L'accent ne portant pas sur ce point philosophique spécifique, le choix de la traductrice n'apparaît donc pas fautif outre mesure; il n'est cependant pas irréprochable puisqu'il est possible de faire preuve de davantage de fidélité au texte original en le traduisant de façon littérale. Triade ou raisonnement en trois points, ce que souligne l'auteur est la tendance de la théorie de la traduction à établir presque toujours trois catégories:

" The first comprises strict literalism (...) <sup>71</sup> The second is the great central area of 'trans-lation' by means of faithful but autonomous restatement. (...) <sup>72</sup> The third class is that of imitation, recreation, variation, interpretative parallel. (...) <sup>73</sup> The dividing lines between the three types are necessarily blurred. (...) Yet approximate though it is, this triple scheme has been found widely useful and it seems to fit broad realities of theory and technique. " <sup>74</sup>

Il ne semble pas que l'auteur ait distingué ces trois types de traduction expressément en fonction de la triadicité peircienne, mais nous croyons néanmoins qu'on y retrouve cette logique: la littéralité correspondrait ainsi au mode d'être de la priméité -première catégorie dans la hiérarchie phanéroscopique-, la " trans-lation " fidèle mais autonome serait la secondéité de la traduction, et l'imitation créative incarnerait la tiercéité.

<sup>71</sup> L'auteur poursuit: " the word-by-word matching of interlingual dictionary, of the foreign-language primer, of the interlinear crib. "

<sup>72</sup> L'auteur poursuit: " The translator closely reproduces the original but composes a text which is natural to his own tongue, which can stand on its own. "

<sup>73</sup> L'auteur poursuit: " It covers a large, diffuse area, extending from transpositions of the original into a more accessible idiom all the way to the freest, perhaps only allusive or parodistic echoes. "

<sup>74</sup> Ibid. p. 253. Steiner 1978:238, tr. Lotringer: " La première comprend la traduction strictement littérale, le couplage terme à terme des dictionnaires bilingues, du manuel de langue, de l'anti-sèche. La seconde est l'immense zone moyenne de la " trans-lation " à l'aide d'un énoncé fidèle mais cependant autonome. Le traducteur colle de très près à l'original mais compose un texte qui passe bien dans sa langue et se tient sans secours extérieur. La troisième catégorie est celle de l'imitation, la récréation, la variation, l'interprétation parallèle. Elle occupe une aire vaste et diffuse qui s'étend de la transposition de l'original en un parler plus accessible jusqu'à l'écho le plus libre d'allusions ou de touches parodiques. (...) Les lignes de partage entre ces trois classes sont, cela va de soi, assez floues. (...) Pourtant, bien qu'approximatif, ce modèle à trois volets a rendu bien des services et il semble épouser les grandes lignes de la théorie et de la technique. "

Mais en dépit des rapprochements que l'on peut envisager, l'auteur paraît avoir seulement pour objectif de mettre en évidence la récurrence de tripartitions, tout comme il a au préalable indiqué le foisonnement prépondérant de dichotomies. Il revient d'ailleurs à ce modèle d'approche à deux volets lorsqu'il définit l'objet de la théorie de la traduction:

“ A ‘theory’ of translation, a ‘theory’ of semantic transfer, must mean one of two things. It is either an intentionally sharpened, hermeneutically oriented way of designating a working model of all meaningful exchanges (...) The second usage – ‘translation involves two or more languages’ – has the advantage of obviousness and common currency; but it is, I believe, damagingly restrictive.”<sup>75</sup>

Il semble rigoureusement logique que l'une des premières tâches d'une théorie de la traduction consiste à définir son objet d'étude. En l'occurrence, dans la plupart des cas, on s'en tient à la seconde des deux acceptions distinguées ci-dessus, et seuls quelques auteurs prennent la peine de préciser que cette opération de transfert interlingual n'est que l'une des diverses modalités particulières (à savoir celle qui s'effectue entre deux langues) que peut emprunter l'exercice plus général de médiation entre deux signes quel qu'ils soient.

La dimension universelle inhérente à cette conception permet de situer la traduction, au sens dit propre du terme, dans un contexte plus vaste et englobant, qui rend mieux compte de ses singularités interlinguistiques. Le chercheur prend ainsi un recul suffisant pour saisir son objet dans ses grandes lignes, au plan “ macro-conceptuel ” pourrait-on dire en quelque sorte. Vu sous cet angle, il ne fait pas de doute qu'une théorie de la traduction présuppose nécessairement une théorie du langage:

“ The bare notion of a mature theory of how translation is possible and how it takes place, of a responsible model of the mental attributes and functions which are involved, presumes a systematic theory of language (...) I can see no evasion from this truism. But the fact remains that we have no such theory of language (here again there has been no sufficiently stringent investigation of just what this phrase entails). (...) On the crucial issues --crucial, that is, in regard to a systematic understanding of the nature of translation-- linguistics is still in a roughly hypothetical stage.”<sup>76</sup>

<sup>75</sup> Ibid. p. 279. L'auteur précise, dans le passage que nous avons remplacé par (...), :“ of the totality of semantic communication (including Jakobson's intersemiotic translation or ‘transmutation’). Or it is a subsection of such a model with specific reference to interlingual exchanges, to the emission and reception of significant messages between different languages. (...) The ‘totalizing’ designation is the more instructive because it argues the fact that all procedures of expressive articulation and interpretative reception are translational, whether intra- or interlingually. ”

<sup>76</sup> Ibid. p. 279-280. Les passages remplacés par des points de suspensions sont les suivants: “ with which it overlaps completely or from which it derives as a special case according to demonstrable rules of deduction and application. ” “ The evidence available on key matters which such a theory would have to axiomatize and define is far from being in any stable, statistical comprehensive, or experimentally

Dans l'ensemble, on le sait, les tentatives de théorisation en matière de traduction reposent pour une large part sur une conception du langage qui demeure implicite. Et peut-être ce caractère découle-t-il du fait que précisément, on ne dispose pas d'une théorie systématique du langage qui soit superposable aux conditions de possibilité et de réalisation de la traduction. A l'heure actuelle, la linguistique ne fournit pas une théorie du langage qui permette d'envisager sérieusement un modèle des fonctions mentales mises en jeu dans l'opération traduisante.

Steiner l'énonce sans ambages: " la linguistique en est encore au stade des hypothèses mal dégrossies en ce qui concerne les questions essentielles ".<sup>77</sup> Elle évolue au niveau de la dualité que l'auteur a dénoncé. Bien qu'il ait par ailleurs reconnu les mérites des schémas théoriques à trois volets, ce n'est pas la triadicité qui informe la conception steinerienne de la traduction comme parcours herméneutique. Bien au contraire, puisqu'au modèle tripartite (ou triadique), taxé de stérilité et proscrit sans autre forme de procès, il substitue un schéma quadripartite.

Le parcours herméneutique qu'il propose consiste d'abord en un élan de confiance par lequel débute toute compréhension. Puis vient le temps de l'agression, de l'incursion, de l'extraction. " La troisième phase est incorporation au sens fort du terme. " Et pour finir, l'acte herméneutique doit établir une compensation, " une réciprocité qui recrée l'équilibre ".<sup>78</sup>

" This view of translation as a hermeneutic of trust (*élancement*), of penetration, of embodiment, and of restitution, will allow us to overcome the sterile triadic model which has dominated the history and theory of the subject. "<sup>79</sup>

---

controllable state. In the main it consists of fragmentary data, rival hypotheses, intuitive conjectures, and bundles of images. " " We have some measurements, some scintillating tricks of the trade and far-ranging guesses. But no Euclidean Elements. "

<sup>77</sup> Ibid., tr. Lotringer.

<sup>78</sup> Ibid. pp. 277-281 (tr. Lotringer). Cf. 1975:298-302: " The hermeneutic motion, the act of elicitation and appropriative transfer of meaning, is fourfold. There is an initiative trust, an investment of belief (...) All understanding, and the demonstrative statement of understanding which is translation, starts with an act of trust. (...) After trust comes aggression. The second move of the translator is incursive and extractive. (...) The translator invades, extracts, and brings home. (...) The third movement is incorporative, in the strong sense of the word. The import, of meaning and of form, the embodiment, is not made in or into a vacuum. (...) The hermeneutic motion is dangerously incomplete (...) if it lacks its fourth stage, the piston-stroke, as it were, which completes the cycle. The a-prioristic movement of trust puts us off-balance. (...) The hermeneutic act must compensate. If it is to be authentic, it must mediate into exchange and restored parity. The enactment of reciprocity in order to restore balance is the crux of the métier and morals of translation. (...) Fidelity is ethical, but also, in the full sense, economic. (...) translation can be pictured as a negation of entropy "

<sup>79</sup> Ibid. p. 303. Cf. 1978:283, tr. Lotringer: " A considérer la traduction comme une herméneutique de l'élan, de la pénétration, de la mise en forme et de la restitution, on dépasse le modèle stérile à *trois volets* qui domine tout au long de sa théorie et de son histoire. " (C'est nous qui soulignons.) L'auteur poursuit: " The perennial distinction between literalism, paraphrase and free imitation, turns out to be wholly contingent. It has no precision or philosophic basis. It overlooks the key fact that a fourfold *hermeneia*, Aristotle's term for discourse which signifies because it interprets, is conceptually and practically inherent in even the rudiments of translation. "

En mettant l'accent sur le caractère interprétatif de la traduction, qu'il assimile à la découverte de la signification et à son appropriation par le biais d'un transfert interlingual en quatre étapes, Steiner veut proposer un modèle plus performant que ceux dualistes et triadiques. Mais les quatre moments qu'il distingue peuvent être, semble-t-il, ramenés à deux articulations fondamentales: la première se concentre sur le texte de départ, la seconde sur le texte d'arrivée.

Chacune aurait ainsi une constitution interne double: le travail sur le texte de départ comprend un élan de confiance associé à une incursion agressive; la deuxième étape, centrée sur le texte d'arrivée, consiste en un acte d'incorporation et de compensation. C'est le même type de démarche qui sous-tend l'élan et l'incursion: l'objectif est d'investir le texte source. De la même façon, on ne peut pas considérer que la mise en forme et la restitution de l'original dans la langue cible constituent deux étapes foncièrement distinctes: elles correspondent pour l'essentiel à la tâche du traducteur relativement au texte d'arrivée.

L'herméneutique quadripartite de Steiner, motivée par la volonté de dépasser les schémas à deux ou trois volets, se présente finalement comme une conception dualiste en ce sens qu'elle semble recouvrir deux étapes doubles. Bien que l'auteur prétende proposer une approche novatrice inspirée d'une dynamique en quatre temps, et en dépit de la référence à Aristote qui pourrait lui conférer quelque autorité, il est clair que d'un point de vue logique sa quadripartition est l'expression d'un raisonnement dyadique. Elle a d'ailleurs pour conséquence de l'amener à prendre parti, dans le cadre des débats traditionnels, pour la traduction littérale aux dépens d'une forme de créativité plus libre:

“ far from being the most obvious, rudimentary mode of translation, ‘literalism’ (...) is in fact the least attainable. The true interlinear is the final, unrealizable goal of the hermeneutic act. (...) it embodies that totality of understanding and reproduction, that utter transparency between languages which is empirically unattainable ”<sup>80</sup>

Le parcours herméneutique quadripartite a donc exactement le même type de conséquences qu'un schéma dualiste: confronté à la dyade traduction littérale vs. traduction libre, Steiner loue les mérites d'un mode d'approche que l'on a discrédité à tort. Selon lui, “ literalism is not, as in traditional models of translation, the naïve, facile mode but, on the contrary, the ultimate. ”<sup>81</sup> Sa manière d'aborder ce duel classique ne semble pas résulter d'une perspective originale fondée sur un modèle à quatre éléments.

En revanche, on y retrouve l'inéluctable dichotomie consacrée par des siècles d'histoire; et à l'instar de ses prédécesseurs, l'auteur tranche lui aussi la question

---

<sup>80</sup> Ibid. p. 308. Nous avons supprimé: “ Historically, practically, the interlinear and mot-à-mot may indeed be a crude device. But rigorously conceived ” Et l'auteur poursuit: “ and whose attainment would signal a return to the Adamic unison of human speech. ” A noter: Dryden désigne la littéralité sous le nom de métaphore.

<sup>81</sup> Ibid. p. 324. L'auteur insiste sur ce point: “ the most exalted vision we know of the nature of translation derives precisely from that programme of literalism, of word-for-word metaphor which traditional theory has regarded as most puerile. ” (Steiner 1975:333).

de façon manichéenne. Il opte cependant pour la tendance qui compte le moins d'émules, et semble y ajouter une touche personnelle en y intégrant une dimension dialectique. De telle sorte qu'il donne de la bonne traduction la définition suivante:

“ Good translation (...) can be defined as that in which the dialectic of impenetrability and ingress, of intractable alienness and felt ‘at-homeness’ remains unresolved, but expressive. ”<sup>82</sup>

Même si dans les faits, l'auteur ne s'émancipe pas totalement des réflexes dualistes qui dominent l'ensemble de l'histoire de la traduction, ses points de vue laissent transparaître des exigences qui lui sont propres. En particulier, il ne se satisfait pas de conceptions fixistes, auxquelles il préfère le dynamisme qu'engendre ses perspectives dialectiques. Il fait ainsi tendre ses efforts vers la recherche d'un équilibre entre l'étrangeté irréductiblement impénétrable, et le goût de terroir que l'on ressent en pénétrant un texte.

Dans sa quête de cette pondération harmonieuse, Steiner met en évidence les caractères fondamentalement polysémique, évolutif, et imprécis du langage.<sup>83</sup> Ces aspects sont déterminants, notamment en ce qui concerne la notion de traduction parfaite:

“ although the existence of a ‘perfect translation’ or ‘perfect exchange of the totality of intended meaning’ between two speakers are theoretically conceivable, there could be no way of verifying the actual fact. ”<sup>84</sup>

Etant donné le rapprochement opéré par l'auteur dès le début de son ouvrage entre la traduction et la communication, le problème se pose par conséquent dans des termes similaires pour ce qui est de la communication parfaite. L'opération de transfert interlingual se présente en effet comme un cas particulier qui relève du schéma général de la communication. A ce titre, les aspects problématiques au niveau interlingual sont déjà présents au niveau intralingual; on se pose le même type de questions linguistiques et épistémologiques à l'intérieur d'une seule langue, que lorsqu'il s'agit de la médiation d'une langue à une autre. Steiner montre que c'est précisément pour cette raison qu'une théorie de la traduction se doit d'être avant tout une théorie du langage. Il est nécessaire de comprendre le phénomène de la compréhension, et cette étude de la nature et de la transmission de la signification n'est autre

---

<sup>82</sup> Ibid. p. 392-393. Cf. 1978:362, tr. Lotringer: “ la bonne traduction se définit comme celle où la dialectique de l'impénétrable et de la progression, de l'étrangeté irréductible et du terroir ressenti n'est pas résolue mais demeure expressive. ” L'auteur poursuit: “ Out of the tension of resistance and affinity, a tension directly proportional to the proximity of the two languages and historical communities, grows the elucidative strangeness of the great translation. ”

<sup>83</sup> Cf. Ibid. p. 407: “ Natural language is not only polysemic and in process of diachronic change. It is imprecise, it has to be imprecise, to serve human locution. ”

<sup>84</sup> Ibid.

que l'étude des limites de la traduction.<sup>85</sup> C'est ce à quoi s'emploie l'herméneutique:

“ a ‘theory of translation’ (...) is necessarily a theory or, rather, a historical-psychological model, part deductive, part intuitive, of the operations of language itself. An ‘understanding of understanding’, a hermeneutic, will include both. ”<sup>86</sup>

L'étude de l'interprétation des textes revêt chez Steiner les atours typiques des approches duelles: c'est deux à deux que s'énoncent les caractéristiques du parcours herméneutique en matière de traduction. A la fois historique et psychologique, partiellement déductif et intuitif, le modèle proposé ici pour étudier les opérations du langage semble se conformer aux conceptions traditionnellement dualistes. Mais ce schéma philosophique s'avère si profondément ancré dans nos habitudes intellectuelles que l'on a peut-être pas réellement les moyens de le dépasser. Ne serait ce qu'au niveau lexical, le chercheur est amené à recourir à des termes empreints de ces mêmes colorations logiques, qui déterminent inéluctablement l'orientation des réflexions dans cet ordre duel. L'histoire pèse de tout son poids sur le vocabulaire dans lequel puisent les traductologues, et par voie de conséquence, il ne constitue pas nécessairement un outil irréprochable pour la recherche.

D'une façon générale, les problèmes de terminologie occupent une place considérable du point de vue épistémologique dès que l'on se donne pour objet l'étude de la traduction. Le terme langage lui-même atteste du manque notoire de cohérence et de rigueur au niveau terminologique. Evoquant le domaine musical, et plus largement celui des représentations artistiques, Steiner souligne à quel point un vocabulaire adéquat est la condition *sine qua non* d'une analyse méticuleuse:

“ Music is a language, but in saying so we use ‘language’ in a peculiarly unstable sense. (...) we lack an adequate critical vocabulary in which to analyse or even paraphrase rigorously the phenomenology of interaction between the language of the word and that of music. ”<sup>87</sup>

Ces incertitudes et insuffisances terminologiques mettent le chercheur dans une situation difficile, voire périlleuse. Nombre de mots clefs en matière de traductologie sont par trop indéterminés pour permettre des applications

---

<sup>85</sup> Cf. Ibid. p. 414: “ translation proper, the interpretation of verbal signs in one language by means of verbal signs in another, is a special, heightened case of the process of communication and reception in any act of human speech. The fundamental epistemological and linguistic problems implicit in interlingual translation are fundamental just because they are already implicit in all intralingual discourse. (...)To study the status of meaning is to study the substance and limits of translation. ”

<sup>86</sup> Ibid.

<sup>87</sup> Ibid. p. 423. Le passage supprimé est le suivant: “ We may be using it either at the most technical semiotic level (both are ‘sequential rule-governed sign systems obeying certain constraints’) or in a sense almost too large for proper definition (both can ‘communicate human emotions and articulate states of mind’). Most likely our reference to ‘the language of music’ points to the special and the general sense simultaneously and in varying proportion. It is, therefore, not astonishing that ”

scrupuleuses. Au contraire, ils recouvrent souvent un champ sémantique si vaste qu'il ne peuvent être employés que de façon nécessairement vague. Ainsi en va-t-il du traitement de la musique comme un langage; dans la même veine, Steiner donne d'autres exemples:

“ Like ‘transformation’ or ‘transcription’, ‘substitution’ is one of a number of main concepts and techniques in the general class of ordered metamorphosis. If we care to do so, we may describe every translation as an act of substitution. Equivalence is sought by means of the substitution of ‘equal’ verbal signs for those in the original. ”<sup>88</sup>

L'assimilation de l'opération traduisante à un acte de substitution conduit à envisager ce dernier terme, et un certain nombre d'autres, comme indiquant, dans une abstraction maladroite et fuyante, des relations ou des possibilités de relations métamorphiques. Cela permet de souligner un point essentiel, à savoir le rôle central que joue le processus traductionnel en tant que structure profonde sous-jacente de ce type de métamorphose. C'est d'ailleurs ce même processus, comme l'indique l'auteur, qui anime l'essentiel des transformations continues au cœur de notre civilisation, et qui détermine notre système d'héritage:

“ ‘Substitution’, ‘permutation’, ‘interanimation’ are no more than awkwardly abstract, elusive terms in a sequence of metamorphic relations and possibilities of relation. (...) the central point is that all these metamorphic relations have as their underlying deep structure a process of translation. It is this process, and the continuum of reciprocal transformation and decipherment which it ensures, that determine the code of inheritance of our civilization. ”<sup>89</sup>

La fonction essentielle qu'assume la traduction dans le développement culturel des sociétés est brillamment mise en valeur dans l'ouvrage érudit de George Steiner. Parmi les traits spécifiques qui contribuent à fonder l'originalité d'*After Babel*, nous avons voulu souligner l'importance de la distinction que fait l'auteur entre les systèmes “ monadistes ”, dualistes, triadiques, et le modèle quadripartite qu'il leur oppose.<sup>90</sup> Nous avons par ailleurs essayé de montrer que ce parcours herméneutique -qu'il propose en avançant que c'est en quatre étapes (non pas en une, en deux, ni en trois) que s'organise le processus de la traduction- ne comprend pas quatre parties, mais seulement deux, elles-mêmes divisées en deux phases, et que par conséquent, il relève de la dualité qu'il

---

<sup>88</sup> Ibid. p. 437.

<sup>89</sup> Ibid. p. 461. L'auteur a par ailleurs souligné le caractère topologique de la culture en général: “ there are invariants and constants underlying the manifold shapes of expression in our culture. It is these which make it possible and, I think, useful to consider the fabric of culture as ‘topological’. (...) Defined ‘topologically’, a culture is a sequence of translations and transformations of constants ” (ibid., pp. 425-426).

<sup>90</sup> Steiner (ibid. pp. 74-75) emploie le terme ‘*monadist*’ que Lotringer traduit par “ *monadiste* ” (1978:80-81).

dénonce, à ceci près qu'il y ajoute quelques touches personnelles, dont l'aspect dialectique est sans conteste un élément déterminant.

Croyant suggérer une nouvelle dynamique, l'auteur essaie finalement d'intégrer une dimension dialectique à la dualité, mais il semble se cantonner pour l'essentiel dans les limites que celle-ci paraît lui imposer malgré lui. Peut-être devrait-on hasarder qu'en dépit de son immense érudition, il ne serait pas suffisamment armé pour aborder ce type de questions, comme on pourrait le croire au vu de l'emploi, manifeste dans son texte original et mis en relief par la traduction, des termes *triadique* et *tripartite* l'un pour l'autre. Ils ne recouvrent vraisemblablement pour l'auteur que le sens de l'expression "à trois volets" à laquelle recourt la traductrice. Dans ce cas seulement, on peut considérer que le schéma de Jakobson, pour revenir sur un exemple déjà évoqué, est triadique: cela signifie qu'il comprend trois parties, non pas qu'il s'organise selon la logique évolutive de la triade.

Les incertitudes dans lesquelles semblent flotter ces deux termes constituent sans doute un indice des faiblesses qui peuvent affecter la rigueur méthodologique dont l'ouvrage dans son ensemble se trouve pourvu. Cette ambiguïté sur la signification de "triadique" et "tripartite" est d'ailleurs d'autant plus surprenante que Steiner accorde une importance considérable aux questions de terminologie. Nous avons vu que pour élaborer son herméneutique de la traduction, il a soin d'examiner les concepts fondamentaux dans une perspective épistémologique qui se présente comme la clef de voûte d'hypothèses de recherches constructives.

Il semble en effet qu'une démarche méthodique ne puisse faire l'économie de ce regard en profondeur sur elle-même dont participe l'analyse scrupuleuse de la signification des termes, de leur origine, de leur portée ou de leur valeur. Sur ce point, l'*Après Babel* de George Steiner ne laisse rien passer: il se fait le champion d'une déontologie de la traduction qui intègre une rigueur épistémologique dont la terminologie, notamment dans le domaine des sciences du langage, a un besoin aussi criant qu'urgent.

D'une façon plus générale, outre la qualité de cette docte contribution et l'accent qu'elle fait porter sur la nécessité d'établir des bases terminologiques saines, nous retiendrons la volonté qu'exprime l'auteur de transcender un modèle d'approche dualiste de la traduction, et la ténacité des écueils auxquels l'expose cette démarche quasiment prométhéenne. L'originalité du cheminement logique --du parcours herméneutique, pourrait-on dire-- dont son texte nous livre une trace, se distingue nettement dans l'ensemble des publications, et peut-être devrait-on à ce titre ajouter le nom de George Steiner à la liste fort brève où il a lui-même consigné tous ceux qui ont dit quelque chose de fondamental ou de nouveau sur la traduction.

En comparaison à ces quelques rares élus, la masse des auteurs qui publient sur la question est impressionnante. En conséquence, nous sommes à nouveau dans l'obligation de passer sous silence un nombre considérable de textes qui participent pleinement de l'évolution historique de la traductologie, et dont certains jouent parfois un rôle déterminant dans l'appréhension des phénomènes en question.

C'est le cas par exemple de *Linguistique et traduction*, où Georges Mounin réunit des articles qui mettent définitivement un terme à la période d'approche empirique et artisanale des problèmes de traduction, et qui consacrent l'avènement de la linguistique comme cadre conceptuel de référence pour l'étude du transfert inter-langue.<sup>91</sup> Nous devons aussi nous contenter d'indiquer l'*Introducción a la traductología* de Vazquez-Ayora, de même que nous n'aborderons pas les contributions remarquables de Gideon Toury, d'André Lefevre ni de Jean Delisle pour n'en citer que quelques uns. Il faut sans doute également regretter d'évoquer à peine la passionnante étude historique de L.G. Kelly, *The True Interpreter: A History of Translation Theory and Practice in the West*, ou les mérites, soulignés par Mounin lui-même dans la préface, de l'ouvrage de Jean-Claude Margot, *Traduire sans trahir*.

### C) Linguistique et sémiotique greimassienne

Nous devons en revanche mettre en évidence l'article que Ludskanov publie en 1975, et dans lequel il met au premier plan l'orientation sémiotique que nous avons soulignée dans ses recherches sur la traduction humaine et mécanique. Ce linguiste bulgare semble en effet être le premier à se consacrer explicitement à cette interdisciplinarité, qu'il met en lumière avec force en écrivant "A Semiotic Approach to the Theory of Translation".<sup>92</sup>

Les considérations historiques rappelées en introduction installent le décor: la notion de traduction adéquate, qui a dominé tout le siècle dernier, nécessite à la fois la reproduction du contenu et de la forme. Le principe est bon mais difficile à appliquer, et les problèmes, très débattus, n'ont pas été résolus.<sup>93</sup> En outre, de nouveaux domaines d'application (simultanée, doublage, etc.) posent des problèmes *pratiques*; d'autres plus *théoriques* surgissent avec la confrontation de la traduction en langues naturelles et artificielles. Et la traduction automatique, en changeant la nature du traducteur, soulève des questions d'ordre *métathéorique*.<sup>94</sup>

---

<sup>91</sup> Mounin G., *Linguistique et traduction*, 1976, Bruxelles, Dessart et Mardaga. Ce recueil d'articles publiés entre 1957 et 1974 a fait l'objet d'une étude détaillée dans le cadre de notre D.E.A. d'Etudes Anglophones. Notons que depuis sa thèse, Mounin a aussi publié une *Introduction à la sémiologie* en 1970.

<sup>92</sup> Alexander Ludskanov, "A Semiotic Approach to the Theory of Translation" in *Language Sciences*, 1975/35:5-8. Il est précisé: "The author is Director of the Machine Translation and Mathematical Linguistics Project, Institute of Mathematics of the Bulgarian Academy of Sciences, and teaches at the University of Sofia. This lecture text was taken down and translated from French by Brian Harris, School of Translators and Interpreters, University of Ottawa."

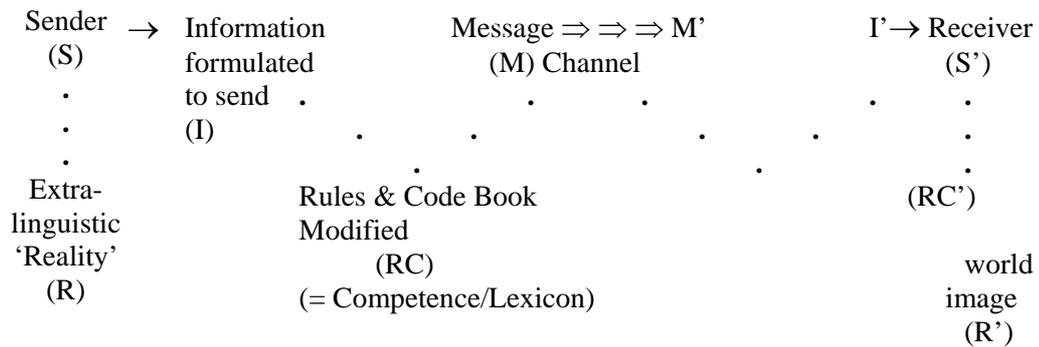
<sup>93</sup> Cf. Ludskanov (tr. Harris) 1975/35:5: "Throughout the past century the dominant principle in writings about translation has been that of 'adequate translation'. Adequate translation requires reproduction of both content *and* form. It is a good principle, but difficult to apply. (...) The problems were discussed but not solved."

<sup>94</sup> Ibid. "The problems can be discussed under three headings: practical, theoretical, and metatheoretical."

En se basant sur ce constat, Ludskanov tente une description du processus de la traduction, pour proposer quelques réponses. Puisqu'une analyse détaillée serait trop longue, il se limite à trois domaines:

- “ 1. A linguistic description of the surface of the translation process;
- 2. The semiotic concept;
- 3. The deep semiotic-semantic process. ”<sup>95</sup>

Ne tenant compte tout d'abord que des langues naturelles, il arrive dans sa première partie à des conclusions dont la trivialité ne cache pas l'importance, et qui se fondent sur le schéma classique de la communication unilingue, dont il propose la représentation suivante:



Il en conclut principalement que “ the translation process is a *linguistic* activity ”, et que la traduction automatique et humaine ont le même but: transmettre une information constante, transformer des symboles qui préservent l'information. Partant de là, il définit le processus de la traduction au niveau de surface de la linguistique:

“ Translation LN → LN' is a creative process, consisting of the transformation of the units of language RC, in which is encoded the sender's message M, into units of another language RC', reproducing so far as possible a constant information I=I' ”<sup>96</sup>

Selon lui, on peut donc parler de modèle général de la traduction, et les différents genres de textes en constituent des sous-classes, dans lequel le degré de fidélité à atteindre est toujours le même. Sa seconde partie sur le concept sémiotique pose la question de savoir si la traduction se limite aux langues naturelles, ou englobe également celles artificielles. “ It is the analysis of this question which has led me to the *semiotic* concept of translation. ” Il rappelle d'abord que la théorie générale de la sémiotique a introduit de nombreuses notions très abstraites, comme ‘signe’, ‘système de signes’ (= code), ‘information’, ‘message’, mais qu'en revanche elle présente une lacune importante et qu'il faudra combler:

<sup>95</sup> Ibid. p. 6.

<sup>96</sup> Ibid.

“ it does not provide the concept of semiotic transformation ”<sup>97</sup>

Cette remarque semble aberrante d'un point de vue peircien, mais tout à fait justifiée dans l'optique greimassienne pour laquelle Ludskanov a opté, et que nous avons signalée précédemment au sujet de son article. Nous avons donc ici encore un exemple de cas où le terme sémiotique, employé sans plus de précision, ne réfère pas à grand chose. Il faut mener l'enquête pour le resituer dans le contexte où il prendra tout son sens, ce qui donne une idée de la confusion qui règne dans l'ensemble du domaine des signes: sémiologie saussurienne, sémiotique peircienne, et sémiotique greimassienne constituent les trois courants majeurs, mais le terme sémiotique en particulier, auquel on recourt avec une fréquence accrue ces dernières années, est employé de façons très diversifiées.

On s'accorde surtout, semble-t-il, à parler de sémiotique dans le prolongement de la linguistique, ou plus précisément de la sémantique, c'est-à-dire pas forcément en échappant aux présupposés dualistes. C'est d'ailleurs cette fixité que l'auteur reproche aux théories greimassiennes, et on voit ici que les problèmes de terminologie prennent une dimension épistémologique: il ne s'agit pas simplement d'introduire des termes, mais des concepts qui sont de nature différente et n'ont donc ni la même portée, ni la même valeur. Il semble en fait que Ludskanov essaie de hisser la sémiotique de Greimas au niveau de la tiercéité en y introduisant le concept fondamental de *transformation sémiotique* (T<sup>S</sup>) qu'il définit ainsi:

“ TS's are replacements of the signs encoding a message by signs of another code, preserving (so far as is possible in the face of entropy) invariant information with respect to a given system of reference. ”<sup>98</sup>

Il est ensuite établi que “ 1. A science of translation *is* possible. 2. This science must be a general theory of semiotic transformations. (...) 3. Its place is in *semiotics*, not linguistics, literature, etc. 4. (...) since it is a matter of translation between codes, classification will be by type of code. Such a taxonomy looks like figure 2 ”:

---

<sup>97</sup> Ibid.

<sup>98</sup> Ibid. p. 7.

$L \rightarrow L'$		
$L^B \rightarrow L^B,$	$L^V \rightarrow L^V,$	$L^B \leftrightarrow L^V$
$L^A \rightarrow L^A,$	$L^N \rightarrow L^N,$ $L^N_S \rightarrow L^N_S,$	$L^A \leftrightarrow L^N$
$L^N_{SP} \rightarrow L^N_{SP},$	$L^N_{SG} \rightarrow L^N_{SG},$	$L^N_{SP} \leftrightarrow L^N_{SG}$

KEY:

- L The most general notion of code.
- $L^B$  The class of non-verbal codes.
- $L^V$  The class of verbal codes, natural or artificial.
- $L^A$  The class of artificial languages (e.g. programming, logic, math).
- $L^N$  The class of natural languages.
- $L^N_S$  The class of stylistic subcodes of  $L^N$ .
- $L^N_G$  The class of graphic realizations of  $L^N$ .
- $L^N_P$  The class of phonetic (oral) realizations of  $L^N$ .

Ludskanov estime qu'il a ainsi posé les bases d'une taxonomie des transformations sémiotiques par domaines, et poursuit son approche sémiotique de la théorie de la traduction, en montrant que le processus profond sémantique-sémiotique [*Deep Semiotic-Semantic Process*] se divise entre l'analyse -qui se divise elle-même en compréhension substantive et linguistique-, et la référence, pour sa part divisée entre l'identification référentielle et logique. L'auteur accorde visiblement une large place à la terminologie, mais de façon tout aussi nette, il l'appréhende dans un esprit dichotomique; les concepts se distinguent deux à deux en s'opposant, bien que parfois l'accent porte sur leur complémentarité.

Bien entendu, nous n'adhérons pas à cet esprit dualiste, et nous considérons que le processus sémantique-sémiotique n'a pas plus de rapport avec la sémiotique (peircienne s'entend) que la traduction intersémiotique de Jakobson par exemple. Nous croyons néanmoins, comme Ludskanov, même si dans le détail nos vues divergent largement, qu'il est fondamental d'un point de vue épistémologique d'établir une terminologie homogène:

“conceptual metalanguage is crucial to the theory of translation, since only in a nonambiguous metalanguage can we fix for study the I (...) that is being translated.”<sup>99</sup>

Il convient donc, selon l'auteur, de fixer l'information pour l'étudier, puisque c'est essentiellement elle qui est traduite, et nous ne le suivrions pas dans cette voie. Nous devons par contre rendre hommage à l'effort pionnier de Ludskanov, qui a aussi le mérite d'essayer d'intégrer une dimension troisième à la sémiotique greimassienne dans ses applications traductologiques.

---

<sup>99</sup> Ibid. p. 8. 'I' est mis pour information.

En outre, il nous semble important d'attirer l'attention sur les problèmes de terminologie concernant la traduction, et plus généralement le domaine des sciences du langage, voire des sciences humaines dans leur ensemble. Confusions et ambiguïtés dominent de loin la situation, et il faut honnêtement mettre en relief l'ampleur des dégâts, et l'urgence qu'il y a à se préoccuper de terminologie, dans une optique épistémologique, avec ce que cela implique de remise en cause et en forme de la déontologie.

A ce titre, nous dirons simplement quelques mots des *théorèmes pour la traduction* de Jean René Ladmira<sup>100</sup>, et plus précisément de sa position par rapport à la sémiotique, laquelle -cela va sans dire- ne préjuge nullement de la qualité du reste de son ouvrage.

#### D) Sémiologie ou sémiotique? Problèmes de terminologie

Philosophe, linguiste et traducteur, l'auteur réfléchit, dans une "perspective sémiotico-sémantiste" non plus seulement à la réception des traductions, mais à leur production.<sup>101</sup> Bien qu'il semble s'intéresser à la théorie des signes en général, et plus particulièrement à la sémiotique, la théorie plurielle qu'il élabore est étrangère à la philosophie triadique de Peirce et ne s'inspire pas non plus de Greimas. Sa contribution s'avère en fait marquée par les travaux sémiologiques auxquels Saussure a ouvert la voie. C'est en effet sur le signe duel qu'il fonde sa démarche, c'est dans le contexte structuraliste des recherches sémantiques que se situe ladite "perspective sémiotico-sémantiste".

En outre, il ne justifie pas cette appellation, et on a déjà lu plus de la moitié de l'ouvrage lorsqu'on a la surprise de découvrir en note que s'il traite de sémiotique plutôt que de sémiologie, c'est seulement parce que sémiotique rime avec sémantique! Or, il semble tout à fait aberrant, d'un point de vue épistémologique et déontologique en particulier, de choisir les concepts auxquels on recourt seulement par rapport à des appréciations stylistiques, en faisant fi des champs sémantiques qu'ils recouvrent et des réalités auxquelles ils correspondent.

C'est pourtant ce à quoi se livre résolument Ladmira, comme il le signale en toute simplicité dans cette note tellement choquante qu'on doit la relire tant on est persuadé d'avoir mal lu la première fois. Néanmoins, même à la deuxième lecture on a du mal à croire qu'il y est écrit noir sur blanc:

"Par goût et par culture, nous eussions préféré sémiologie, que l'on trouve chez Saussure, à sémiotique, plus moderniste et "anglo-saxon". Si nous avons finalement opté dans l'autre sens, c'est pour des raisons purement stylistiques, afin de camper l'opposition entre connotations sémantique et

<sup>100</sup> Ladmira Jean René, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, 1979, Paris, Payot.

<sup>101</sup> Cf. *ibid.* p. 189. L'expression "perspective sémiotico-sémantiste" figure note 41.

sémiotique, qui fait image par la grâce d'un jeu rhétorique d'allitération." <sup>102</sup>

Ce morceau d'anthologie vient souligner un aspect déterminant dans l'évolution des recherches traductologiques. En effet, on peut y voir une illustration typique, quasiment caricaturale, de la démarche d'une majorité de chercheurs qui, visiblement trop à l'étroit dans le cadre linguistique qu'ils revendiquent pour l'étude de la traduction, s'orientent vers les théories du signe de façon significative mais sans vraiment les approfondir. Ce type de contributions vient souligner l'émergence d'une prise de conscience de la nécessité logique du recours au signe comme référence centrale en matière de traduction, et plus largement en ce qui concerne le langage.

Mais si cette orientation se trouve ici attestée, ses limites n'en apparaissent pas moins clairement; à vrai dire, on ne voit presque qu'elles: sémiotique ou/et sémiologie se présentent sans conteste comme l'avenir des recherches en traductologie, comme une seconde impulsion qui relance la dynamique linguistique, mais si la voie est ainsi unanimement tracée, on en a guère qu'une vague indication. Dès l'abord, on est assailli par les ambiguïtés et les confusions, l'opacité qui caractérisent pour l'essentiel le champ assez complexe et souvent mal délimité de la science des signes.

Nous croyons qu'à ce titre les *Théorèmes* de Jean-René Ladmiraal, que l'on tient au demeurant pour un ouvrage de référence en matière de "réflexion pluridisciplinaire sur la traduction", <sup>103</sup> offrent un exemple significatif de l'orientation des recherches actuelles. Alors que la théorie du signe se présente comme un paramètre indispensable à l'évolution des investigations linguistiques appliquées à la traduction, les chercheurs n'y recourent dans l'ensemble qu'en papillonnant, en butinant pour ainsi dire, les fleurs sémiotiques et sémiologiques, mais sans jamais en approfondir réellement l'étude.

Aussi la confusion règne-t-elle, d'où le mérite relatif qu'a cet ouvrage de mettre l'accent sur l'urgence de mises au point terminologiques, épistémologiques, et finalement déontologiques dans le domaine interdisciplinaire de la traductologie, en particulier à la croisée des cheminements sémiotiques et linguistiques relativement au langage. La tâche est ardue, et en attendant de s'y mettre, la communauté scientifique accumule les déviations pernicieuses du type 'connotations sémiotiques vs. sémantiques'.

## 2. De la dualité vers la triadicité

### A) La science du langage devrait s'étendre de la sociologie à la biologie

Tout comme Ladmiraal se situe dans le domaine linguistique en s'orientant nettement vers des perspectives que nous pourrions qualifier de

<sup>102</sup> Ibid., p. 197, n. 42.

<sup>103</sup> Cf. bibliographie du Ciep-Belc, mai 1989.

“ sémiotologiques ”,<sup>104</sup> Maurice Pergnier aborde lui aussi en linguiste les fondements de la traduction, mais l’au-delà de la linguistique vers lequel il tend n’est pas spécifiquement relatif à la logique du signe: c’est d’un point de vue sociolinguistique qu’il se demande, dans la thèse qu’il soutient en 1976, si la traduction “ peut être l’objet d’une science particulière, autonome.”<sup>105</sup> Ce dont il a des raisons de douter; refusant d’emblée “ de prendre parti dans la vieille querelle: la traduction est-elle une science ou un art? ”, il met au premier plan les problèmes de terminologie qui se profilent à l’analyse des termes les plus usités en traductologie:

“ le phénomène recouvert par le terme de ‘traduction’ ne comporte pas, en dépit des apparences, de frontières nettes et bien définies. Une analyse même superficielle fera apparaître que ce terme, dans son usage courant, recouvre trois choses différentes ”<sup>106</sup>

Et l’auteur distingue à juste titre trois façons d’aborder cette problématique, en fonction du type de phénomène que recouvre le terme vague de ‘traduction’: on peut en effet considérer qu’il renvoie à “ un résultat, une opération (ou un ensemble d’opérations) mentale de reformulation d’un message, ou la comparaison de deux idiomes.”<sup>107</sup> Cette distinction semble pertinente, et, bien que Pergnier ne souligne pas ce point, elle paraît de surcroît correspondre aux trois catégories logiques de la sémiotique peircienne.

Le *résultat* pourrait en effet être tenu pour l’aspect essentiellement premier du phénomène de traduction dans la mesure où il serait envisagé comme une entité qui existe en elle-même, indépendamment de quoi que ce soit d’autre. La *comparaison* en serait l’aspect second puisqu’elle confronte deux éléments l’un à l’autre. Et l’*opération*, qui est avant tout un processus de médiation, correspondrait à son aspect troisième.

En précisant que “ si ces trois aspects se supposent les uns les autres et constituent trois facettes du même phénomène, ils n’en sont pas moins

---

<sup>104</sup> Cet affreux néologisme est composé des deux adjectifs “ sémiotique ” et “ sémiologique ”, et désigne un champ incohérent qui ne correspond ni à la sémiotique, ni à la sémiologie, mais en recouvre certains aspects hétérogènes, qui constituent souvent l’essentiel de ce sur quoi les linguistes se penchent lorsqu’ils investissent une théorie du signe. Dans la mesure où ce n’est ni sur la sémiologie, ni sur la sémiotique à proprement parler qu’ils se concentrent, mais sur une sorte de mélange hétéroclite, il nous semble important et opportun de suggérer la création d’un terme comme “ sémiotologie ” ou “ sémiotologie ” pour référer à ce concept particulier dont l’usage est avéré mais qui ne porte pas encore de nom. Ce qui a d’ailleurs pour conséquence dramatique dans la pratique de recourir aux mots sémiotique et/ou sémiologie lorsqu’on traite en fait de “ sémiotologie ” (inégalement puisque ce terme n’est pas disponible: il n’est pas défini par rapport aux autres, il n’existe pas, et sa signification virtuelle est donc assumée par les termes en présence qui se partagent le champ à couvrir). Sa création aurait au moins le mérite de souligner et de mettre en garde contre des aberrations terminologiques qui, nous l’avons vu, ont d’importantes répercussions aux niveaux épistémologique et déontologique.

<sup>105</sup> Maurice Pergnier, *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, 4 décembre 1976, Rennes II, dir. Jean Gagnepain. Atelier de reproduction des thèses de Lille III; diffusion librairie H. Champion, Paris, 1978. Cf. p. 2.

<sup>106</sup> Ibid.

<sup>107</sup> Ibid.

irréductibles aux mêmes modes d'approche",<sup>108</sup> l'auteur semble confirmer l'éventualité d'un rapprochement avec des perspectives peirciennes. Par ailleurs, il s'avère peu vraisemblable qu'une " science de la traduction trouve droit de cité parmi les sciences de l'homme ". Et il faut reconnaître avec Pergnier que:

“ ceux qui prétendent fonder une science de la traduction ne font rien d'autre la plupart du temps que d'étudier la traduction du point de vue d'une science plus vaste et comme application de cette science. C'est ainsi que, chez la plupart des auteurs, la traduction est traitée comme une branche de la linguistique ou -c'est le cas pour Ljudskanov- comme " une branche de la sémiotique "(1). ”<sup>109</sup>

Et l'auteur en conclut logiquement qu' " aucune science de la traduction n'a, à ce jour, développé des méthodes, et un objet spécifique. " Le problème de la définition de l'objet étudié n'est pas clairement posé; au contraire, il " est implicitement considéré comme donné par une sorte de définition tautologique. " De sorte que l'étude de la traduction semble se situer " au point d'interférence du champ d'application de plusieurs disciplines ", parmi lesquelles se distingue la sémiotique, et plus encore, la linguistique.

Mais même les contributions les plus importantes, comme celles de Jakobson, Mounin, Catford, Vinay et Darbelnet, " sont, en réalité, bien plus des théories de la langue appliquées à la compréhension des difficultés inhérentes à tout acte de traduction que des 'prolégomènes à une science de la traduction'. ”<sup>110</sup> Toujours dans un souci de clarté et de rigueur terminologique, Pergnier dénonce l'emploi restrictif de la linguistique:

“ S'il n'est pas possible de mettre en doute que la traduction relève bien de la linguistique, en tant qu'elle s'opère sur et par le langage, il faut souligner cependant que l'usage qui est fait du terme linguistique, s'agissant des problèmes de la traduction, est la plupart du temps restrictif. ”<sup>111</sup>

Se rattachant aux perspectives linguistiques développées par J. Gagnepain, et en s'inspirant notamment de sa théorie de la médiation, l'auteur pose que la problématique de la traduction couvre le même champ que celle du langage. C'est le même type de questions qui surgira donc dans l'un et l'autre cas, et toujours selon Pergnier, une science paraît susceptible de répondre à la majeure partie de ces questions:

“ c'est bien la linguistique, mais une linguistique qui se déploie dans toutes les directions que suggère son objet, jusqu'à ses confins où elle rejoint d'une part la sociologie et

<sup>108</sup> Ibid., p. 3.

(1) Trad. hum. et trad. mécanique, fasc. 2, p. 46.

<sup>109</sup> Ibid., p. 5.

<sup>110</sup> Cf. ibid. p. 6-7.

<sup>111</sup> Ibid., p. 7.

l'anthropologie et, à l'autre extrême, la neurologie et la biologie."<sup>112</sup>

La démarche de Pergnier vient ainsi illustrer la tendance assez généralisée qui consiste à aborder la traduction dans le cadre idoine désormais consacré par une écrasante majorité de chercheurs, à savoir celui de la linguistique. Mais presque immédiatement, étant confronté aux limites de ladite science du langage, dont l'objet est la langue, le linguiste est amené à élargir son horizon pour appréhender la traduction dans son ensemble.

Beaucoup font le constat implicite de l'insuffisance des outils conceptuels de la linguistique, dont on peut voir un écho manifeste dans l'ouverture quasiment systématique des travaux sur d'autres perspectives scientifiques qui prolongent ou complètent la science du langage. Du point de vue du sociologue, le phénomène traductologique souligne à l'évidence le caractère fictif et pernicieux des limites trop restrictives du carcan auquel on astreint la linguistique.

L'étude de la traduction, à moins d'être partielle et forcément partielle, nécessite d'élargir le champ traditionnellement réservé aux recherches linguistiques. C'est lorsque ses frontières se confondent avec celles de la sociologie et de la neurobiologie que la science du langage est à même d'assumer les investigations traductologiques.

Renforçant encore l'accent qu'il a déjà nettement mis sur la rigueur méthodologique et la cohérence terminologique de son analyse, l'auteur entend "être fidèle à la méthode introduite par Ferdinand de Saussure dans l'étude du langage",<sup>113</sup> et il s'inspire en effet abondamment des principes saussuriens, en particulier des notions de signifiant et signifié. Il s'attache, après avoir rappelé que "la traduction est -on l'a souvent dit- la meilleure 'lecture' qui puisse être faite d'un message",<sup>114</sup> à rapprocher la traduction de la communication pour soutenir leur possibilité et leur ambiguïté communes et irréductibles.

A ce titre, on peut considérer qu'il aborde la problématique de l'objection préjudicielle d'une manière originale, en associant les exigences linguistiques et sociologiques, en se situant en quelque sorte hors des limites traditionnelles de la controverse dualiste:

"on a pu souvent être tenté de reprendre l'adage selon lequel la traduction est trahison, et même de dire que toute traduction est en fin de compte impossible puisque tout texte traduit porte la marque (l'opacité) de sa traduction. Cela n'est cependant vrai que dans la mesure où l'on pourrait dire de même que toute communication par le langage est impossible puisque cette communication porte en elle une part opaque irréductible d'ambiguïté, de malentendu ou de réticence. (...) on ne saurait donc reprocher à la traduction de ne pas

---

<sup>112</sup> Ibid., p. 11.

<sup>113</sup> Ibid., p. 15.

<sup>114</sup> Ibid., p. 479.

répondre à un idéal de transparence universelle qu'elle seule contribue à créer. ”<sup>115</sup>

Cette dernière phrase vient clore la thèse développée par Pergnier dans la mouvance des concepts saussuriens qu'il a adaptés à ses recherches sociolinguistiques. Son approche très personnelle, tout comme celles précédemment évoquées de Ladmiral ou Mounin, s'inscrit donc dans le contexte dualiste de la linguistique structurale, mais d'une façon spécifique qui lui permet de prendre un certain recul et d'intégrer des nuances de l'ordre d'une dynamique dialectique à la dualité des phénomènes examinés. Loin d'opposer les notions d'opacité et de possibilité, Pergnier montre qu'en réalité la traduction est à la fois opaque et possible, et il réconcilie ainsi les deux pôles ennemis en introduisant une dimension dialectique dans la dualité.

On peut voir, dans la médiation qui est réalisée ici, les prémisses d'une attitude peircienne où la dynamique évolutive de la tiercéité rend compte de la continuité entre les divers éléments. De ce fait, l'enquête sociolinguistique que mène l'auteur contribue non seulement à conforter la prépondérance de la linguistique en matière de recherche traductologique, à en montrer les limites de même que la nécessité de recourir à d'autres perspectives scientifiques, mais aussi à indiquer, dans une certaine mesure, que l'avenir de la traduction réside dans des investigations triadiques qui permettent de transcender les traditionnelles apories dualistes.

Progressons dans la pile d'ouvrages qui nous entoure. On passe -c'est inévitable- sur quelques titres qui mériteraient sans doute qu'on leur accorde une plus grande attention; il convient néanmoins de noter au passage la récurrence des dichotomies dans la contribution fondamentalement structuraliste de Jacqueline Guillemin-Flescher, et l'originalité pertinente de la théorie interprétative qu'élaborent notamment Danica Séleskovitch et Marianne Lederer, sur laquelle nous reviendrons plus longuement par la suite.<sup>116</sup>

---

<sup>115</sup> Ibid., pp. 480-481. L'auteur ajoute: " Si on veut bien considérer qu'elle n'est pas seulement un support de la communication, mais qu'elle est en elle-même un des processus de la communication, il est normal qu'elle s'y insère avec une face opaque et une face transparente. "

<sup>116</sup> Cf. Guillemin-Flescher: *Syntaxe comparée du français et de l'anglais: problèmes de traduction* (1981), Lederer: *La traduction simultanée -expérience et théorie* (1981), et Seleskovitch & Lederer: *Interpréter pour traduire* (1984).

B) De la linguistique à la sémiotique. Mais quelle sémiotique? *Confusion terminologique et insuffisance épistémologique*

Soulignons pour le moment la concision de l'opuscule où Susan Bassnett-McGuire s'attache à déterminer le champ de la traductologie, à rendre compte des travaux réalisés jusqu'ici, et à suggérer des lignes directrices pour les recherches futures.<sup>117</sup> Justifiant le choix de son titre, l'auteur de *Translation Studies* circonscrit son sujet dès l'abord:

“ André Lefevere proposed [in 1976] that the name Translation Studies should be adopted for the discipline that concerns itself with 'the problems raised by the production and description of translations'. (...) Translation Studies is indeed a discipline in its own right: not merely a minor branch of comparative literary study, nor yet a specific area of linguistics; but a vastly complex field with many far-reaching ramifications. ”<sup>118</sup>

C'est donc sur une précision terminologique que s'ouvrent ses réflexions, comme par souci mettre l'accent sur la nécessité d'établir une terminologie rigoureuse et suffisamment claire pour permettre d'engager des recherches constructives. A l'heure actuelle, le domaine traductologique est pour ainsi dire en friche ou dans un état quasiment chaotique. Il n'est généralement pas perçu de manière unanime et cohérente; au contraire, il fait l'objet d'approches diverses et divergentes.

Il importe de clarifier la situation: il ne s'agit ni d'une branche mineure de la littérature comparée, ni d'une partie spécifique de la linguistique, mais d'une discipline à part entière, d'un champ complexe et autonome qui a trait aux problèmes soulevés par la production et la description des traductions. Bassnett-McGuire emprunte cette définition aux récentes propositions d'André Lefevere en vue de jeter le discrédit sur les perspectives traditionnellement dominantes:

“ What is generally understood as translation involves the rendering of a source language (SL) text into the target language (TL) so as to ensure that (1) the surface meaning of the two will be approximately similar and (2) the structures of the SL will be preserved as closely as possible but not so closely that the TL structures will be seriously distorted. (...) such a restricted concept of translation goes hand in hand with the low status accorded to the translator and to distinctions usually being made between the writer and the translator at the detriment of the latter. ”<sup>119</sup>

---

<sup>117</sup> Bassnett-McGuire Susan, *Translation Studies*, 1980: London, Methuen.

<sup>118</sup> Ibid. p. 1.

<sup>119</sup> Ibid. p. 2.

Parce que la terminologie n'est pas clairement établie, la valeur des concepts demeure incertaine, et dans l'ensemble, la traduction est envisagée de façon restrictive. Ce qui, surtout d'un point de vue épistémologique et déontologique, a des conséquences pernicieuses: fatalement, réduire la traduction au simple fait de rendre le texte d'origine dans la langue cible encourage une représentation dépréciative du rôle du traducteur. Bassnett-McGuire dénonce ce phénomène, remettant ainsi en cause la distinction habituelle entre le traducteur et l'écrivain qui se fait au détriment du premier. Toujours pour nier la validité des conceptions simplistes, et en vue de soutenir plus avant que la traductologie est l'étude de la production et de la description des traductions, l'auteur souligne un autre aspect saillant de l'actualité. Elle propose de considérer la traduction comme un processus créatif, non pas comme un résultat mécanique, ce qui se vérifie encore dans une trop large mesure:<sup>120</sup>

“ Translation has been perceived as a secondary activity, as a 'mechanical' rather than as a 'creative' process (...) in short, as a low status occupation. Discussion of translation products has all too often tended to be on a low level too (...) What is analyzed in such studies is the product only, the end result of the translation process and not the process itself. ”

Ayant pris soin de préciser que la traductologie, qui est profondément enracinée dans la pratique, doit explorer de nouveaux horizons théoriques aux frontières de la stylistique, de l'histoire littéraire, de la linguistique, de la sémiotique et de l'esthétique, Bassnett-McGuire divise le vaste champ traductologique en quatre domaines d'intérêt qui se recoupent partiellement, et qu'elle regroupe en deux catégories: d'une part l'*histoire de la traduction* et la *traduction dans la culture d'arrivée* se concentrent sur la traduction en tant que **résultat**, et d'autre part *traduction et linguistique* et *traduction et poétique* se chargent d'aborder le phénomène en tant que **processus**. Même si l'histoire et la linguistique donnent lieu à des investigations plus importantes que celles réalisées dans les domaines de la poétique et de la traduction dans la culture d'arrivée, il convient, pour étudier la traductologie, de considérer ces quatre parties dans une égale mesure étant donné qu'elles forment un tout.<sup>121</sup>

<sup>120</sup> Ibid. pp. 2-3.

<sup>121</sup> Cf. ibid. pp. 6-7: "Translation Studies (...) is exploring new ground, bridging as it does the gap between the vast area of stylistics, literary history, linguistics, semiotics and aesthetics. But at the same time it must not be forgotten that this is a discipline firmly rooted in practical application. (...) Although Translation Studies covers such a wide field, it can be roughly divided into four general areas of interest, each with a degree of overlap. Two are product-oriented, in that the emphasis is on the functional aspects of the TL text in relation to the SL text, and two of them are process-oriented, in that the emphasis is on analysing what actually takes place during translation. The first category involves the *History of Translation* and is a component part of literary history. The type of work involved in this area includes investigation of the theories of translation at different times, the critical response to translations, the practical processes of commissioning and publishing translations, the role and function of translations in a given period, the methodological development of translation and, by far the most common type of study, analysis of the work of individual translators. The second category, *Translation in the TL culture*, extends the work on single texts or authors and includes work on the influence of a text, author or genre, on the absorption of the norms of the translated text into the TL system and on the principles of selection operating within that system. The third category *Translation and Linguistics*

Avec la même rigueur méthodique, l'auteur poursuit ses mises au point terminologiques et épistémologiques. Dans son optique, l'opération traduisante répond aussi à tout un ensemble de critères extra-linguistiques, et de ce fait, elle relève bien moins de la linguistique, dont les vues s'avèrent souvent fort étroites, que de la sémiotique:

“ although translation has a central core of linguistic activity, it belongs most properly to semiotics, the science that studies sign systems or structures, sign processes and sign functions (Hawkes, *Spructuralism and Semiotics*, London 1977). Beyond the notion stressed by the narrowly linguistic approach, that translation involves the transfer of 'meaning' contained in one set of language signs into another set of language signs through competent use of the dictionary and grammar, the process involves a whole set of extra-linguistic criteria also. ”<sup>122</sup>

La démarche de Bassnett-McGuire consiste donc à remettre en cause la prééminence de la science du langage, à évaluer son importance de façon plus nuancée, et à revendiquer la reconnaissance de la traduction comme phénomène sémiotique. Ses remarques, qui s'orientent parfois vers des positions pragmatistes,<sup>123</sup> contribuent à montrer que l'impulsion linguistique ne suffit pas à l'enquête traductologique, et que celle-ci devrait en conséquence être reconsidérée dans une perspective sémiotique:

“ Dagut's distinction between 'translation' and 'reproduction', like Catford's distinction between 'literal' and 'free' translation does not take into account the view that sees translation as semiotic transformation. ”<sup>124</sup>

---

includes studies which place their emphasis on the comparative arrangement of linguistic elements between the SL and the TL text with regard to phonemic, morphemic, lexical, syntagmatic and syntactic levels. Into this category come studies of the problems of linguistic equivalence, of language-bound meaning, of linguistic untranslatability, of machine translation, etc. and also studies on the translation problems of non-literary texts. The fourth category, loosely called *Translation and Poetics*, includes the whole area of literary translation, in theory and practice. (...) Above all in this section come studies attempting to formulate a theory of literary translation. It would be fair to say that work in categories 1 and 3 is more widespread than work in categories 2 and 4 (...) It is important for the student of translation to be mindful of the four general categories, even while investigating one specific area of interest, in order to avoid fragmentation.”

<sup>122</sup> Ibid. p. 13.

<sup>123</sup> Cf. *ibid.* pp. 23-24: "Translated literally, the sentence *Giovanni sta menando il can per l'aia*. becomes *John is leading his dog around the threshing floor*. (...) the sentence correctly translated becomes *John is beating about the bush*. Both English and Italian have corresponding idiomatic expressions that render the idea of prevarication, so in the process of interlingual translation one idiom is substituted for another. That substitution is made not on the basis of the linguistic elements in the phrase, nor on the basis of a corresponding or similar image contained in the phrase, but on the function of the idiom. The SL phrase is replaced by a TL phrase that serves the same purpose in the TL culture, and the process here involves the substitution of SL sign for TL sign." Dans la même veine, l'auteur note plus loin (p. 119): "In the discussion of equivalence (...) it was shown that any notion of *sameness* between SL and TL must be discounted. What the translator must do, therefore, is to first determine the function of the SL system and then to find a TL system that will adequately render that function."

<sup>124</sup> Ibid. p. 24.

Tout en dénonçant les traditionnelles dichotomies structuralistes, l'auteur veut promouvoir une approche sémiotique de la traductologie. En dépit des précautions terminologiques qu'elle prend dans l'ensemble de son ouvrage, elle donne seulement ici une référence bibliographique comme précision sur la théorie des signes à laquelle elle réfère. Et l'on est en droit de trouver plus ou moins surprenant que ce soit chez Hawkes qu'elle puise, sans plus de justification, l'inspiration de ses revendications sémiotiques. La surprise va grandissant, et s'associe à un sentiment de déception mêlée d'inquiétude, lorsque soudain, au détour d'une page où elle traite pour l'essentiel des travaux de Neubert,<sup>125</sup> Bassnett-McGuire attribue à "Pierce" la fameuse distinction de Charles Morris entre la sémantique, la syntactique, et la pragmatique. Alors qu'elle cherche, à la suite de Neubert, à développer une conception sémiotique de l'équivalence comme catégorie, elle semble se perdre dans le labyrinthe chaotique de l'actualité multiforme que recouvrent les théories des signes:

"translation equivalence must be considered a semiotic category, comprising a syntactic, semantic and pragmatic component, following Pierce's categories. These components are arranged in a hierarchical relationship, where semantic equivalence takes priority over syntactic equivalence, and pragmatic equivalence conditions and modifies both other elements."<sup>126</sup>

Outre le fait qu'une fois de plus, le fondateur de la science des signes voit son nom écorché - *Pierce* au lieu de *Peirce*, erreur d'ailleurs reproduite dans la référence bibliographique page 139-, Bassnett-McGuire se figure à tort suivre ses traces, et rapporte des propos qui ne sont finalement ni ceux de Peirce, ni même ceux de Morris, puisque ce dernier, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, établit dans l'ordre hiérarchique: la sémantique, la syntactique, et la pragmatique. Les sources sémiotiques de *Translation Studies* semblent bien hasardeuses: si l'auteur indique la voie à suivre, elle se heurte cependant à des difficultés qui l'entraînent dans des impasses. Mais elle n'en perd pas son sens de l'orientation pour autant, et garde présent à l'esprit l'objet de la théorie de la traduction. Il ne s'agit pas de mettre au point la recette miracle pour une traduction parfaite, au contraire:

"The purpose of translation theory (...) is to reach an understanding of the processes undertaken in the act of

---

<sup>125</sup> Cf. *ibid.* p. 25: "Neubert (...) distinguishes between the study of translation as a *process* and as a *product*. He states bluntly that: 'the "missing link" between both components of a complete theory of translation appears to be the theory of equivalence relations that can be conceived for both the dynamic and the static model.'"; et p. 26: "Neubert is right when he stresses the need for a theory of equivalence relations, Raymond van den Broeck is also right when he challenges the excessive use of the term in Translation Studies and claims that the precise definition of equivalence in mathematics is a serious obstacle to its use in translation theory."

<sup>126</sup> *Ibid.* p. 27. L'auteur poursuit: "Equivalence overall results from the relation between signs themselves, the relationship between signs and what they stand for, and the relationship between signs, what they stand for and those who use them."

translation and, not, as is commonly misunderstood, to provide a set of norms for effecting the perfect translation. ”<sup>127</sup>

Dans la même veine, l’auteur sait prendre un recul ingénieux qui lui permet d’appréhender les habituelles dichotomies, du type ‘théorie vs. pratique’ ou ‘scientifique vs. créatif’, d’une façon non pas conflictuelle, comme cela est généralement le cas, mais dans la perspective d’une dynamique dialectique qui met leurs indissolubles liens en évidence. En tant que processus de création, et en tant que résultat, le phénomène traductologique ne doit pas être interprété en fonctions de valeurs duelles erronées, et Bassnett-McGuire estime que suffisamment de voix ont dénoncé les sempiternels couples d’oppositions pour que l’étude de la traduction s’en affranchisse. Désormais, cela ne fait plus de doute, la théorie et la pratique constituent deux aspects -conflictuels ou harmonieux, mais toujours en symbiose- d’un même tout:

“ Translation Studies (...) has moved beyond the old distinctions that sought to devalue the study and practice of translation by the use of such terminological distinctions as 'scientific' v. 'creative'. Theory and practice are indissolubly linked, and are not in conflict. Understanding of the processes can only help in the production and, since the product is the result of a complex system of decoding and encoding on the semantic, syntactic and pragmatic levels, it should not be evaluated according to an outdated hierarchical interpretation of what constitutes 'creativity'. ”<sup>128</sup>

Les vieilles distinctions terminologiques dualistes n’ont plus droit de cité; elles sont définitivement obsolètes même si, il faut bien le reconnaître, “ the distinction between *word for word* and *sense for sense* translation, established within the Roman system, has continued to be a point for debate up to the present ”.<sup>129</sup>

En deux mots, les approches duelles ont beau avoir été largement invalidées, elles récidivent en dépit des efforts prodigués par les partisans d’autres modes d’investigations. L’auteur met par ailleurs l’accent sur des notions centrales comme celle de lecteur, d’interprétation, ou de poésie,<sup>130</sup> et souligne plus ou

---

<sup>127</sup> Ibid. p. 37.

<sup>128</sup> Ibid. p. 38.

<sup>129</sup> Ibid. p. 39.

<sup>130</sup> Sur la notion de lecteur, voir p. 79: "One of the greatest advances in twentieth-century literary study has been the re-evaluation of the reader. So Barthes sees the place of the literary work as that of making the reader not so much a consumer as a *producer* of the text, while Julia Kristeva sees the reader as realizing the expansion of the work's process of semiosis. The reader, then, *translates* or *decodes* the text according to a different set of systems (...) Kristeva's notion of *intertextuality* (...) sees all texts linked to all other texts because no text can ever be completely free of those texts that precede and surround it (...) As Paz suggests (...) all texts are translations of translations and the lines cannot be drawn to separate Reader from Translator." Sur l’interprétation, voir par exemple p. 100: "It has often been argued (...) that *translation* and *interpretation* are two separate activities, and that it is the duty of the translator to translate what is there and not to 'interpret' it. The fallacy of such an argument is obvious -since every reading is an interpretation, the activities cannot be separated." Et sur la poésie,

moins longuement certaines contributions remarquables, parmi lesquelles se distinguent les sept types de traductions qu'établit Lefevre,<sup>131</sup> et le constat que fait Eagleton d'un des apports considérables des récentes enquêtes sémiotiques: "the notion that every text is in a sense a translation", à savoir la notion d'intertextualité.<sup>132</sup>

Remarquant qu'on accorde plus d'attention à la traduction de la poésie qu'à celle du théâtre, qui est l'un des domaines les plus négligés en matière de traduction, Bassnett-McGuire rappelle l'importance de la nature et de la fonction du texte à traduire. En bref, on ne traduit pas un texte poétique destiné à être lu, de la même façon qu'une pièce de théâtre dont on s'apprête à donner une représentation.<sup>133</sup> La visée pragmatiste de ces recommandations va quasiment de pair avec l'orientation sémiotique des recherches, laquelle permet de mettre en relief les limites de la linguistique dans l'étude des situations langagières:

---

voir p. 101: "There is no single *right* way of translating a poem just as there is no single right way of writing one either."

<sup>131</sup> Cf. *ibid.* p. 81-82: "Rarely do studies of poetry and translation try to discuss methodological problems from a non-empirical position, and yet it is precisely that type of study that is most valuable and most needed. In his book on the various methods employed by English translators of Catullus' *Poem 64*, André Lefevre catalogues seven different strategies: (1) *Phonemic translation*, which attempts to produce the SL sound in the TL while at the same time producing an acceptable paraphrase of the sense. Lefevre comes to the conclusion that although this works moderately well in the translation of onomatopoeia, the overall result is clumsy and often devoid of sense altogether. (2) *Literal translation*, where the emphasis on word-for-word translation distorts the sense and the syntax of the original. (3) *Metrical translation*, where the dominant criterion is the reproduction of the SL metre. Lefevre concludes that, like literal translation, this method concentrates on one aspect of the SL text at the expense of the text as a whole. (4) *Poetry into prose*. Here Lefevre concludes that distortion of the sense, communicative value and syntax of the SL text results from this method, although not to the same extent as with the literal or metrical types of translation. (5) *Rhymed translation*, where the translator 'enters into a double bondage' of metre and rhyme. Lefevre's conclusions here are particularly harsh, since he feels that the end product is merely a 'caricature' of Catullus. (6) *Blank verse translation*. Again the restrictions imposed on the translator by the choice of structure are emphasized, although the greater accuracy and higher degree of literalness obtained are also noted. (7) *Interpretation*. Under this heading, Lefevre discusses what he call *versions* where the substance of the SL text is retained but the form is changed, and *imitations* where the translator produces a poem of his own which has 'only title and point of departure, if those, in common with the source text'."

<sup>132</sup> Cf. *ibid.* p. 104: "Terry Eagleton notes that much discussion has centred on the notion that the text is a given datum and that 'contention then centres on the operations (free, literal, recreative?) whereby that datum is to be reworked into another.' He feels, however, that one of the great gains of recent semiotic enquiry is that such a view is no longer tenable since the concept of intertextuality has given us the notion that every text is in a sense a translation: "Every text is a set of determinate transformations of other, preceding and surrounding texts of which it may not even be consciously aware; it is within, against and across these other texts that the poem emerges into being. And these other texts are, in their turn, 'issues' of such pre-existent textual elements, which can never be unravelled back to some primordial moment of 'origin'." " Bassnett-McGuire cite Terry Eagleton, 'Translation and Transformation', *Stand*, 19(3), pp. 72-7. Plus loin (p. 118), elle poursuit: "Every prime text is made up of a series of interlocking systems, each of which has a determinable function in relation to the whole, and it is the task of the translator to apprehend these functions. "

<sup>133</sup> Cf. *ibid.* p. 120: "Whilst it seems that the bulk of genre-focused translation study involves the specific problem of translating poetry, it is also quite clear that theatre is one of the most neglected areas. (...) the dramatic text cannot be translated in the same way as the prose text. "

“ As work in theatre semiotics has shown, the linguistic system is only one optional component in a set of interrelated systems that comprise the spectacle. ”<sup>134</sup>

La linguistique ne constitue donc pas exclusivement le cadre d'étude des phénomènes de traduction: elle a un rôle important à jouer concurremment à la sémiotique, ce que Bassnett-McGuire contribue largement à confirmer. Avec ce même dynamisme, direct et franc, qui caractérise son écriture, elle a aussi le mérite de mettre en lumière l'urgence d'une révision terminologique. Cette étape semble en effet indispensable à toute investigation théorique constructive; elle se présente en outre comme l'occasion de dépasser les stériles controverses dualistes:

“ There is a need for a more theoretical discussion as to the nature of translation and a need for an accessible terminology with which to engage in such discussion. (...) One great benefit to be derived from a more accessible terminology would be that we could move away from the old vague conflict between free and literal translation ”<sup>135</sup>

De par l'originalité de sa position relativement au cadre dualiste traditionnel, et parce qu'elle soutient la prééminence de la sémiotique en traductologie - même si elle a du mal à définir cette orientation avec précision-, la contribution de Bassnett-McGuire est largement significative de l'une des tendances actuelles, dont on trouve aussi des manifestations dans les textes que publie Gideon Toury, notamment en 1980 dans *In Search of a Theory of Translation*.<sup>136</sup>

C. Vers une science des signes confuse et déroutante.  
*Problèmes de terminologie, d'épistémologie, et de déontologie*

Dans cette enquête, l'auteur se donne pour objectif principal de rendre compte des phénomènes traductologiques de façon systématique, dans un cadre unifié. Sa démarche consiste non pas à ajouter une théorie de plus à celles existantes, mais à dénoncer leurs disparités pour s'engager dans la voie d'une unification de la théorie générale de la traduction, qui demeure pour l'essentiel à l'état fragmentaire. Reprenant le constat que faisait Holmes au début des années 70, Toury confirme qu'une théorie générale fait toujours défaut à la traductologie:

“ "Most of the theories [of translation] that have been produced to date are in reality little more than a prolegomena

---

<sup>134</sup> Ibid.

<sup>135</sup> Ibid. p. 134. L'auteur poursuit: “ We could also move away from the dubious distinction between author-directed and audience-directed translation. ”

<sup>136</sup> Toury Gideon, *In Search of a Theory of Translation*, 1980, The Porter Institute for Poetics and Semiotics, Tel Aviv University. Cet ouvrage regroupe des articles écrits entre 1975 et 1980.

to [...] a general translation theory" (...) These hard words were said some seven years ago (...) In the years that have elapsed since, very much has been done in the young but rapidly developing discipline of translation studies; but, in spite of the growing number of publications on various aspects of the discipline and of its subject matter alike, the awaited general theory of translation is still very much wanted. ”<sup>137</sup>

C'est dans cet esprit que l'auteur part à la recherche d'une théorie de la traduction, et il organise son ouvrage autour de cet axe central, en se concentrant notamment sur la nature de la traductologie, sur la nature de la traduction, et sur la traductologie descriptive. S'il travaille au premier chef sur la traduction littéraire, il considère néanmoins que ses conclusions ne s'appliquent pas uniquement au domaine spécifique de la littérature, mais concernent "translation in general, as a type of *semiotic* activity and product. ”<sup>138</sup> Cette précision, soulignée par des italiques, donne d'emblée le ton de sa démarche: c'est dans la science des signes que Toury cherche les éléments d'une homogénéisation de la traductologie. Et comme toujours, ce même terme de 'sémiotique' traîne avec lui son inéluctable cohorte d'ambiguïtés que la rigueur épistémologique nous convie à dissiper. Mais dans l'immédiat, aucun indice révélateur n'est apporté, et un bref coup d'oeil sur la bibliographie permet de remarquer l'absence de références à Peirce, à Morris et à Greimas.

Désireux de stimuler la discussion plutôt que de résumer quoi que ce soit, il consacre sa première partie à une approche sémiotique de la traduction, et souligne tout d'abord qu'une des principales tâches de la sémiotique est sans aucun doute une étude systématique destinée à rendre compte de façon exhaustive des processus sémiotiques.<sup>139</sup> On aurait pu imaginer que l'auteur allait enchaîner sur les dix classes de signes élaborées par Peirce, mais c'est à Jakobson qu'il réfère en définissant le processus de la semiosis pour les signes discrets comme l'établissement de relations variables entre signans et signatum.<sup>140</sup>

Cette définition, qui est d'ailleurs présentée plutôt comme une explicitation (elle fait suite à 'i.e. '), peut sembler surprenante, mais elle n'arrête pas Toury pour autant, qui poursuit par des précisions sur sa démarche sémiotique. Il indique que c'est sur la coexistence des systèmes sémiotiques, non pas

---

<sup>137</sup> Toury 1980:7. L'auteur cite la communication de Holmes (1972:12-13) au troisième congrès international de linguistique appliquée à Copenhague.

<sup>138</sup> Ibid.

<sup>139</sup> Cf. ibid. p. 11: "One of the main tasks of semiotics is no doubt a systematic study aiming at an exhaustive account of semiotic processes, that is, the various possible manipulations of individual signs, their components, their combinations, etc. "

<sup>140</sup> Cf. ibid.: "(...) the efforts of the practitioners (...) should no longer be confined to the (...) process of semiosis in discrete signs, i.e., to the establishment of 'variable relationship between signans and signatum' (Jakobson, 1971:701) "

seulement sur leur existence, que l'accent portera, mais nous ignorons encore à ce stade ce que 'sémiotique' signifie au juste ici.<sup>141</sup>

D'un point de vue à la fois terminologique, épistémologique, et déontologique, cela s'avère gênant et regrettable, d'autant que l'auteur semble être le premier à se situer de plain pied dans la sémiotique pour aborder la traductologie, et que par conséquent la science des signes occupe une position déterminante dans son texte. Mais l'utilisation qu'il en fait, pour un lecteur non averti, demeure vague et énigmatique, comme par exemple lorsqu'il définit l'opération traduisante en ces termes:

“ The type of process which I have in mind involves *transfer* operations performed on one semiotic entity, belonging to a certain system, to generate another semiotic entity, belonging to a different system. In other words, this category of processes is *inter-* (or, rather, *cross-*) systemic. ”<sup>142</sup>

Sur ces bases, il établit que toute opération de transfert comprend d'une part “an invariant under transformation”, et d'autre part “three basic sets of relationships:

- (i) between each one of the two entities and the system within which it is situated (...)
- (ii) between the two entities themselves (...)
- (iii) between the respective systems ”<sup>143</sup>

Ces trois types de relations sont interdépendants, et permettent de définir cette sous-catégorie de transfert qu'est la traduction comme un transfert interlingual, ou plus précisément intertextuel, indépendant (pour sa classification dans la catégorie 'traduction') des relations entre les systèmes en présence, et tel qu'il retient ou établit certaines relations entre les deux textes.<sup>144</sup>

En bref, l'auteur suggère, en s'inspirant de la *Familienähnlichkeiten* wittgensteinienne, de “try and think of translation as a *class* of phenomena, the relations between the members of which are those of *family resemblance*”. Toury aborde ensuite les rapports entre la linguistique contrastive et la traductologie. Rappelant que l'insuffisance des dichotomies est avérée depuis longtemps, Toury élabore un modèle tripartite:

<sup>141</sup> Ibid.: “I wish to devote some thought to the basic principles of a further type of semiotic process, which is connected not with the mere *existence* of semiotic systems, but -more precisely- with the *co-existence* of various types of semiotic systems”.

<sup>142</sup> Ibid. p. 12.

<sup>143</sup> Ibid.

<sup>144</sup> Cf. ibid. p. 14: “that sub-category of transfer which traditionally (...) has come to be known as *translation* can be defined as follows:

(a) *interlingual* transfer (...) or, to be more precise, *inter-textual* since the actual entities involved are two messages (texts) encoded in these two languages and in some secondary modelling systems (religious, political, literary, etc.) imposed on them. Like the linguistic codes, which may be said to serve as primary modelling systems, the secondary modelling systems also differ from each other, at least on the basis of their being members of different cultural (poly)systems (...)

(b) *irrespective of the relationships between the underlying systems.* (...)

(c) *providing that some relationships between the two texts (...)* are retained or established. ”

“ For a long time now, the insufficiency of any dichotomy, such as langue / parole, competence / performance, system / text, etc., as a basis for an exhaustive account of the mechanism of any single natural language in action, has been acknowledged. In my opinion, the best solution to this insufficiency has been the insertion of the intermediate level of norm ”<sup>145</sup>

Dénigrant les théorisations dualistes, il propose de “ redistribute the entire domain as a *tripartite* structure ”, et plus précisément ce modèle tripartite est conçu comme “ an overall principle of modelling: system-norm-performance ”,<sup>146</sup> ces trois éléments servant de base à une approche de la traduction littéraire du point de vue du texte d’arrivée. La question de savoir si cette tripartition est aussi une triade plane dans l’ombre, mais l’on n’aura pas plus de précision sur ce point que sur la sémiotique dont il est traité.

Aussi cet ouvrage, et la démarche qu’il met en scène, semblent-ils grossir le flot de ce courant encore peu remarqué, qui consiste à minimiser le rôle de la linguistique, en en faisant quasiment un subalterne de la sémiotique, qui elle, est mise au premier plan dans les recherches traductologiques. Nous avons noté que si Toury s’engage dans la recherche d’une théorie sémiotique de la traduction, cette orientation n’est pas définie avec précision et demeure dans le vague. Ce type de parcours semble typique d’un nombre croissant de traductologues après l’impulsion linguistique, ou plus ou moins en même temps: la science du langage s’oriente de façon décisive vers une théorie du signe qui reste à définir.

#### D) Traduire un tout, c’est rétablir l’unité entre le fond, la forme et la fonction

Nous laissons à nouveau maintes publications de côté, pour nous arrêter sur *Un art en crise* d’Efim Etkind, un *essai de poésie de la traduction poétique*, traduit par Wladimir Troubetzkoy en collaboration avec l’auteur, et qui dénonce la crise de la traduction poétique:<sup>147</sup>

“ Comme si en poésie on pouvait séparer la raison de l’oreille, le sens des sons! Or, c’est très précisément cette

<sup>145</sup> Ibid. p. 22. L’auteur renvoie en particulier à Coseriu 1962 & 1971.

<sup>146</sup> Ibid. p. 34.

<sup>147</sup> Etkind, *Un art en crise*, 1982, Lausanne, l’Age d’Homme. Concernant les ouvrages sur lesquels nous passons, nous renvoyons à la bibliographie où l’on retrouvera notamment pour la même période: Serres, *La traduction* (1981); Garcia Yebra, *Teoría y práctica de la traducción* (2 vol., 1982), et *En torno a la traducción* (1983); Astington, *Equivalences, Translation Difficulties and Devices, French-English, English-French* (1983); Flamand, *Ecrire et traduire : sur la voie de la création* (1983); Ballard, *La traduction, de la théorie à la didactique* (1984 & 1986); Dierickx Jean, *Communiquer et traduire* (1984); Frawley (ed.), *Translation: Literary, Linguistic, and Philosophical perspectives* (1984); Scavee & Intravaia, *Traité de stylistique comparée. Analyse comparative de l’italien et du français* (1984).

distinction, entre le fond et la forme, qui est à l'origine de la crise traversée par la traduction poétique en France »<sup>148</sup>

Etkind constate la désaffection générale de la traduction poétique en France, depuis au moins un siècle et demi, et s'interrogeant sur ce phénomène de crise, il met en évidence la responsabilité des conceptions duelles du type 'fond vs. forme'.<sup>149</sup> De même qu'il sait prendre un recul judicieux vis-à-vis des traditionnelles dichotomies, il puise dans un corpus à la fois classique et original, et se rapporte à des auteurs dont certains sont rarement cités, comme c'est le cas de Robert Vivier qui, reprenant des idées assez fréquemment exposées, pousse le raisonnement plus loin: si toute activité verbale tient plus ou moins de la traduction, le phénomène est double. D'une part, on traduit du mental en verbal, et d'autre part on traduit aussi de la langue de l'émetteur dans celle du récepteur. C'est donc après cette double traduction que le transfert interlingual à proprement parler peut avoir lieu; il intervient ainsi dans un troisième temps, ce qui autorise Vivier à souligner que le vrai traducteur expose "l'oeuvre aux aventures d'une troisième naissance".<sup>150</sup>

Etkind fait lui aussi porter l'accent sur une plus grande rigueur déontologique: constatant l'inexistence de la critique, il "considère de son devoir d'en proclamer la plus impérieuse nécessité",<sup>151</sup> et il remet en cause la validité des multiples contributions théoriques récentes dont l'abstraction et la complexité terminologiques n'ont nullement développé la pratique.<sup>152</sup> Selon lui,

<sup>148</sup> Etkind (tr. Troubetzkoy) 1982:x-xi. L'auteur poursuit: " , et cette crise, par une évolution continue, est en train de tourner à la catastrophe. (...) La poésie, c'est l'union du sens et des sons, des images et de la composition, du fond et de la forme. Si, en faisant passer le poème dans une autre langue, on ne conserve que le sens des mots et les images, si on laisse de côté les sons et la composition, il ne restera rien de ce poème. Absolument rien. "

<sup>149</sup> Etkind (1982: 253) cite notamment Valéry (1968:207-208) pour invalider les perspectives dichotomiques: " la poésie, qui est *un art de contraindre continûment le langage à intéresser immédiatement l'oreille* (et par celle-ci tout ce que les sons peuvent exciter par eux-mêmes) *au moins autant qu'il ne fait l'esprit.* "

<sup>150</sup> Cf. *ibid.* p. xii: " On affirme toujours, et cette formule devient de plus en plus fréquente, que toute activité verbale tient plus ou moins de la traduction. (...) " Tout langage est déjà infidélité par rapport au mental (...) Lire un poème, c'est donc un peu le traduire... " La traduction est déjà là, et même elle est double: traduction du mental en verbal, traduction de la langue de l'auteur en celle du lecteur. D'après Robert Vivier, le vrai traducteur expose " l'oeuvre aux aventures d'une troisième naissance. " Etkind cite Robert Vivier, *Traditore...*, 1960:5. Et plus loin (p. xv): " la traduction n'est pas une technique de reproduction mais un art, c'est-à-dire une activité qui crée une chose à partir d'une autre [...] Le poète lui-même n'avait-il pas été déjà de la même manière le peintre de sa propre aventure mentale? Il l'avait mise en mots [...] il avait uni la vérité d'émotion à une beauté verbale. Le traducteur tentera à son tour une peinture de cette peinture en la transposant dans un coloris nouveau où il s'efforcera de conserver les relations et l'effet général de l'oeuvre primitive. " Cf. Vivier 1960:xv.

<sup>151</sup> Cf. Etkind 1982:xviii: " Si la traduction des vers est aujourd'hui en pleine crise, cela est dû, entre autre raisons, à l'inexistence de la critique. L'auteur considère de son devoir d'en proclamer la plus impérieuse nécessité. Tant qu'il n'existera pas de critique, continueront à paraître en toute impunité, les unes après les autres, des traductions qui trompent le lecteur. "

<sup>152</sup> Cf. *ibid.* p. xix: " Au cours de ces dernières années ont surgi -et ont disparu aussi vite- un grand nombre de théories fort abstraites; leur multitude comme la complexité sans cesse croissante de la terminologie employée n'ont rien fait pour améliorer la pratique de la traduction "

“ L’absence de fonction est le défaut le plus répandu de la littérature de la traduction. L’origine de ce phénomène, qu’on pourrait appeler défonctionnalisation, il faut la chercher dans la nécessité de publier ”<sup>153</sup>

Publier est évidemment nécessaire, mais lorsqu’on en fait une priorité absolue, au mépris des règles déontologiques les plus élémentaires, on tombe dans le cadre de la *défonctionnalisation*, et on se trouve alors à des lieux de la démarche pragmatiste d’Etkind. Ce travers malheureusement trop commun conditionne la suite des démarches du traducteur pressé, qui aboutira à peu près à l’inverse de ce qui est recommandé ici. “ Le mal dont souffre depuis longtemps la traduction poétique française porte un nom: c’est la *rationalisation systématique de l’original*, qui ignore l’unité irréductible de chaque poème. ”<sup>154</sup> Refusant de prendre parti pour l’un ou l’autre pôles des dichotomies classiques en matière de traduction, l’auteur met en évidence l’importance de l’union du sens et des sons, des images et de la composition, du fond et de la forme.<sup>155</sup> C’est au sein de ce tout harmonieux dont les parties sont intrinsèquement liées que le traducteur doit opérer son art. En deux mots, “ établir la dominante, choisir au plus juste ce qui doit être sacrifié, tels sont les principes premiers de l’art du traducteur. ”<sup>156</sup>

Cette conception n’est certes pas celle qui informe la plupart des applications, et on peut même considérer que la traduction du sens a été largement privilégiée; dans l’ensemble, “ les traducteurs français ont mis au premier plan un seul aspect: la pensée, le contenu sémantique. ”<sup>157</sup> Pour faire face à cette situation catastrophique, Etkind en appelle notamment à l’autorité de Paul Valéry, qui fait de la signification l’un des attributs subalternes du langage; il faut traduire l’essentiel, c’est-à-dire le *tout*, comme le rappelle le célèbre académicien:

“ Je m’assurais que la pensée n’est qu’accessoire en poésie et que le principal d’une oeuvre en vers, que l’emploi même du vers proclame, c’est le tout, la puissance résultante des effets composés de tous les attributs du langage. ”<sup>158</sup>

A l’opposé de cette position, Etkind critique l’attitude dualiste de Baudelaire selon lequel on peut traduire la poésie dans “ le moulage de la prose ” ou dans “ une singerie rimée ”. De ces deux maux, Baudelaire choisit le moindre, et traduit des poèmes en prose, ce qui, du point de vue de Valéry, s’apparente à les

<sup>153</sup> Ibid. p. 1. Il est précisé plus loin (p. 126): “ Son éclectisme est le trait caractéristique de l’actuelle crise de la traduction poétique, qui s’explique en l’occurrence par la perte de tout but défini. ”

<sup>154</sup> Ibid. p. 13. L’auteur rappelle (p. 115): “ La poésie et la prose, qui par la suite ont pris des voies différentes (...) ne faisaient qu’un au XVIIe siècle. ”

<sup>155</sup> L’auteur rappelle (p. 115) d’ailleurs que: “ La poésie et la prose, qui par la suite ont pris des voies différentes (...) ne faisaient qu’un au XVIIe siècle. ”

<sup>156</sup> Ibid. p. 12.

<sup>157</sup> Ibid.

<sup>158</sup> Paul Valéry 1968:216, cité in Etkind 1982:12 & 257.

réduire à néant.<sup>159</sup> Considérant l'ensemble des approches réalisées dans le domaine poétique, Etkind distingue six types de traductions:

I. - La Traduction-Information (T-INFO). Vise à donner au lecteur une idée générale de l'original. (...)

II. - La Traduction-Interprétation (T-INT). Combine la traduction avec la paraphrase (...)

III. - La Traduction-Allusion (T-ALLUS). Se propose seulement d'ébranler l'imagination du lecteur (...)

IV. - La Traduction-Approximation (T-APPROX). Elle apparaît quand l'auteur (...) s'est convaincu (...) qu'il n'arrivera pas à traduire. (...)

V. - La Traduction-Recréation (T-R). Elle recrée l'ensemble, tout en conservant la structure de l'original. (...)

VI. - La Traduction-Imitation (T-I). (...) La T-I apparaît parfois dans l'oeuvre de poètes authentiques, qui ne cherchent nullement à recréer l'original, et qui se soucient bien plutôt de s'exprimer eux-mêmes.<sup>160</sup>

---

<sup>159</sup> Cf. Charles Baudelaire (1859, cité in Etkind 1982:17 et 247): " Dans le moulage de la prose appliqué à la poésie, il y a nécessairement une affreuse imperfection; mais le mal serait encore plus grand dans une singerie rimée. " et Paul Valéry (1968:210-211, cité in Etkind 1982:17-18 et 253): " s'agissant de poésie, la fidélité restreinte au sens est une manière de trahison. Que d'ouvrages de poésie réduits en prose, c'est-à-dire à leur substance significative, n'existent littéralement plus! (...) Un poème au sens moderne (...) doit créer l'illusion d'une composition indissoluble de *son* et de *sens* ".

<sup>160</sup> Ibid. pp. 18-27: " on peut distinguer les six types suivants de traductions poétiques: I. - La *Traduction-Information* (T-INFO). Vise à donner au lecteur une idée générale de l'original. (...) la T-INFO est de la prose: elle reste en deçà de la prétention esthétique (...) II. - La *Traduction-Interprétation* (T-INT). Combine la traduction avec la paraphrase et l'analyse. (...) prose et commentaires. III. - La *Traduction-Allusion* (T-ALLUS). Se propose seulement d'ébranler l'imagination du lecteur qui n'aura plus qu'à "achever l'esquisse". (...) IV. - La *Traduction-Approximation* (T-APPROX). Elle apparaît quand l'auteur du texte français s'est convaincu, avant même de se mettre au travail, qu'il n'arrivera pas à traduire. (...) V. - La *Traduction-Recréation* (T-R). Elle recrée l'ensemble, tout en conservant la structure de l'original. La T-R n'est pas possible sans sacrifices, sans transformations, sans additions; mais tout l'art du traducteur consiste précisément à ne pas faire de sacrifices au-delà du nécessaire (...) S'il est vrai qu' " une oeuvre d'art reste un morceau de réalité vu à travers un tempérament " (E. Zola), alors, la traduction artistique, étant une oeuvre d'art, est soumise à la même loi: elle représente toujours " une oeuvre poétique vue à travers un tempérament ". (...) tout compte, le sexe, l'âge, l'état physique, le tempérament, l'expérience vécue, si le traducteur est amoureux, s'il est jaloux, gai ou sombre, s'il est dans son pays ou en exil, s'il réussit dans la vie. Un texte poétique véritable reçoit sa coloration de ces nuances. (...) je ne donnerais le nom de traduction qu'à ce seul type de travail: la *Traduction-Recréation*. (...) selon lui [Michel Deguy] la traduction ne doit pas rechercher l'identité avec l'original, elle doit, au contraire, souligner ses différences par rapport à celui-ci. (...) [selon Léon Robel] la traduction la plus fidèle à l'oeuvre originale est celle qui s'en rapproche le plus par sa polysémie. Léon Robel place au sommet de la hiérarchie des traductions non pas la plus précise, mais la plus créatrice: la *Traduction-Recréation*. (...) VI. - La *Traduction-Imitation* (T-I). (...) La T-I apparaît parfois dans l'oeuvre de poètes authentiques, qui ne cherchent nullement à recréer l'original, et qui se soucient bien plutôt de s'exprimer eux-mêmes. (...) Dans toute la masse des traductions poétiques éditées en France, comme en Belgique, en Suisse, au Canada, la T-R -mon type V- n'occupe qu'une place infime: à peine deux ou trois pour cent. Les T-INFO et les T-ALLUS représentent, par rapport aux autres, une majorité écrasante: ce fait, à lui seul, atteste la profondeur de la crise actuelle de la traduction poétique. "

Seule la traduction-recréation mérite en fait le nom de traduction,<sup>161</sup> mais cette catégorie de prédilection représente à peine deux ou trois pour cent des traductions poétiques, alors que la proportion de traductions-informations et de traductions-allusions, qui représente une majorité écrasante, illustre la profondeur de la crise actuelle. Les problèmes de terminologie y occupent une place importante,<sup>162</sup> mais ce sont surtout les rapports entre la poésie et la prose qui sont mis au premier plan à travers de multiples exemples.

Prenant notamment le contre-pied de Houdar de la Motte, Etkind estime que les différences entre la poésie et la prose sont “ purement formelles ”, et à ce titre il soutient que seul un vers rimé peut traduire un vers rimé.<sup>163</sup> Face à “ la question centrale de la traduction poétique -et de la traduction en général-, [à savoir] celle de la fidélité ”, le traducteur doit se situer; sa tâche ne consiste pas seulement à rendre le sens ni les sonorités: il doit en fait rétablir “ une unité *nouvelle* entre le son et le sens. ”<sup>164</sup>

Cette conception n'est pas celle de la tradition universitaire, que l'auteur critique vivement pour avoir “ conduit à sa perte l'art de la traduction en France. ”<sup>165</sup> Ne désespérant pas, Etkind propose de classer les traductions en quatre groupes:

- “ 1. - La (...) traduction en prose d'information.
2. - La (...) traduction en prose artistique.
3. - La (...) traduction versifiée d'information.
4. - La (...) traduction artistique en vers. ”<sup>166</sup>

<sup>161</sup> L'auteur précise en outre: (ibid. p. 255): “ si la création verbale est possible, alors la récréation l'est à coup sûr tout autant. La difficulté de la première est d'incarner le principe spirituel dans la matière du mot; la difficulté de la seconde, moins philosophique, est de trouver pour telle ou telle réalité spirituelle une autre enveloppe de mots. Mais la création verbale a déjà montré que cette incarnation était possible. ”

<sup>162</sup> Cf. ibid. pp. 48-49: “ Il [François Kerel] nomme traduction ce qui d'après moi n'est qu'un mot à mot pouvant servir de base pour une traduction. Il nomme transposition ou imitation ce qui pour moi est la seule forme de traduction poétique valable. ” L'auteur poursuit: “ le traducteur admet, même sur le plan théorique, trois types de traduction: 1/ une traduction littérale des vers en prose; 2/ une traduction qui, depuis la traduction littérale, tend vers l'oeuvre d'art autonome, et qui est donc un genre bâtard, un genre de compromis; 3/ une traduction réellement artistique, qui se rapproche de l'imitation. Ces trois aspects, il les a tous mêlés dans son recueil de poèmes de Mandelstam. (...) Mais le compromis, lui, est anti-artistique ”.

<sup>163</sup> Cf. Houdar de la Motte, cité in Etkind 1982:69: “ La prose peut dire plus exactement tout ce que disent les vers et les vers ne peuvent pas dire tout ce que dit la prose. ”; et à sa suite, Etkind 1982:70-71: “ les vers ne sont pas au fond différents de la prose (...) les différences entre la poésie et la prose sont purement extérieures, formelles (...) un vers digne de ce nom doit être rimé, sous peine de devenir prose amorphe. Ces disputes tournent autour de problèmes d'esthétique et de style, et n'ont rien à voir avec la linguistique. ”

<sup>164</sup> Cf. ibid., respectivement p. 108 et 104: “ La tâche du traducteur n'est donc pas seulement de reproduire le jeu sur les sonorités, elle est bien davantage: il lui faut transposer ce jeu en rétablissant une unité *nouvelle* entre le son et le sens. ”

<sup>165</sup> Cf. ibid. pp. 131-133: “ La tradition universitaire est le fléau de la littérature française: elle a conduit à sa perte l'art de la traduction en France. (...) Ceci dit, cette crise n'est pas désespérée, il est possible d'en sortir. Il faut absolument trouver des voies de renouvellement pour le vers français ”.

<sup>166</sup> Cf. ibid. pp. 211-212: [Les traductions] “ peuvent être classées en quatre groupes: 1. - La traduction en prose, qui ne prétend pas être une oeuvre d'art: elle se contente de transmettre le contenu sémantique. Je l'appellerai *traduction en prose d'information*. 2. - La traduction en prose, qui vise à reproduire le système artistique sans s'attarder aux difficultés particulières du rythme et de la rime. Je l'appellerai

Ces quatre types permettent de déterminer avec précision l'opération dont il est réellement question dans la pratique, mais ne se posent nullement en contradiction avec les emplois plus génériques du vocabulaire de la traduction, qui autorisent en particulier à considérer qu' "Écrire veut dire traduire", que "parler est traduire", ou encore que "Finalement, toute poésie est traduction".<sup>167</sup> Dans la même veine, Valéry soutient qu'

" écrire quoi que ce soit, aussitôt que l'acte d'écrire exige de la réflexion, et n'est pas l'inscription machinale et sans arrêts d'une parole intérieure toute spontanée, est un travail de traduction exactement comparable à celui qui opère la transmutation d'un texte d'une langue dans une autre "<sup>168</sup>

En comparant l'acte d'écrire à celui de traduire, on peut être amené, à l'instar de Robin, à avancer que finalement, " il n'y a pas de traduction, mais création - et création grâce à la littéralité absolue ".<sup>169</sup> La position de Bonnefoy semble lui faire écho: ayant d'abord posé qu'il est impossible de traduire un poème, cet auteur conclut que " le poème n'est rien ", et il rétablit la possibilité de l'opération traduisante en poétique: " ce n'est que la poésie, recommencée. "<sup>170</sup> A ce propos, il note avec beaucoup de pertinence:

" Qu'on sache voir [...] ce qui motive le poème; qu'on sache revivre l'acte qui à la fois l'a produit et s'y enlisse et, dégagées de la lettre qui n'en est comme telle qu'une trace, l'intention, l'intuition première (disons une aspiration, une hantise, quelque chose d'universel) pourront être recommencées dans un milieu nouveau "<sup>171</sup>

Cette vision pragmatiste peut être perçue comme une approche peircienne dans la mesure où une dynamique triadique semble sous-tendre ce propos: le poème est saisi comme la trace (2) d'une intuition première, d'une aspiration universelle (1) que l'on peut reproduire dans d'autres systèmes (3). On retrouve dans la logique inhérente à cette conception, l'enchaînement dialectique des

*traduction en prose artistique*. 3. - La traduction en vers de type intermédiaire. Elle ne prétend pas à une existence autonome, elle n'a de sens qu'"en regard" de l'original (...) Ce genre de traduction peut s'appeler *traduction versifiée d'information*. 4. - La traduction en vers, visant à remplacer l'original pour le lecteur ignorant de la " langue de départ ", à produire sur lui, en tout ou en partie, l'impression même que l'original produit sur un Anglais. Cela, c'est *la traduction artistique en vers*. "

<sup>167</sup> Cf. respectivement Marina Tsvétaïéva, Novalis et Hamann, cités in Etkind 1982: 255.

<sup>168</sup> Paul Valéry 1968:211, cité in Etkind 1982: 255. Etkind (1982:255) commente: " Paul Valéry (...) ne sort pas des catégories de la linguistique, il souligne seulement le fait que chaque homme dispose de nombreux langages: langage pour communiquer avec soi-même, avec les siens, pour s'adresser à son prochain, ou d'une tribune, pour l'amour, pour la colère, pour prier, pour la poésie et pour la prose. Écrire un poème est une opération semblable à la traduction d'une langue dans une autre "

<sup>169</sup> Cf. Robin 1958:164-165, cité in Etkind 1982: 255.

<sup>170</sup> Cf. Bonnefoy 1976, cité in Etkind 1982: 256: " Peut-on traduire un poème, non. (...) On ne peut traduire un poème. (...) Qu'on sache que le poème n'est rien, et la traduction est possible, ce qui n'est pas dire facile; ce n'est que la poésie, recommencée. "

<sup>171</sup> Ibid.

catégories phanéroscopiques de la priméité, la secondéité, et la tiercéité. De la même façon, c'est en tenant tête aux dichotomies dualistes qu'Etkind, oeuvrant à l'unification des contraires, découvre que:

“ Le secret de l'art de la traduction est dans l'union indissoluble de la métamorphose créatrice et de la pratique prosaïque du métier ”<sup>172</sup>

En conséquence, et Etkind insiste sur ce point, la tâche du traducteur ne doit être focalisée ni sur le sens, ni sur les sons, ni sur aucun autre des éléments en présence.<sup>173</sup> Il propose de prendre pour base de départ “ la prise de conscience que le texte forme un tout, et il [le traducteur] doit absolument redonner à ce tout, dans sa propre langue, sa fonction, en respectant la forme et la pensée ”.<sup>174</sup> C'est cette même idée que Valéry développe lui aussi, en marquant, semble-t-il, le caractère ‘vivant’ de la traduction, qui évolue de façon continue, et qu'il compare à un orchestre s'accordant avant de donner une interprétation:

“ Le travail de traduire, mené avec le souci d'une certaine approximation de la forme, nous fait en quelque manière chercher à mettre nos pas sur les vestiges de ceux de l'auteur; et non point façonner un texte à partir d'un autre; mais de celui-ci, remonter à l'époque virtuelle de sa formation (...) C'est de ce vivant état imaginaire qu'il faudrait redescendre, vers sa résolution en oeuvre de langage autre que l'originel ”<sup>175</sup>

Il ne fait pas de doute que la démarche traductologique qui consiste à façonner un texte à partir d'un autre répond à des préoccupations fondamentalement dualistes, tandis qu'en cherchant à mettre ses pas dans les traces de ceux de l'auteur, le traducteur envisage sa tâche de façon dynamique. Il se donne pour objectif de reproduire du vivant, de recréer une interprétation, qu'elle soit spécifiquement poétique ou relève d'un autre domaine d'application de la traduction.

Cette généralité, qui englobe à la fois l'universel et le singulier, et qui permet de saisir les phénomènes traductologiques dans leurs évolutions concrètes et leurs théorisations abstraites, permet de se situer à un niveau de réflexion

---

<sup>172</sup> Ibid. p. 257. L'auteur poursuit: “ Le traducteur qui s'est identifié à l'auteur de l'original éprouve non plus une sensation de paralysie mais, soudain, de liberté; de cette liberté de création, telle qu'en use le poète (...) dans la mesure où l'art de la traduction est avant tout l'art d'accepter tel sacrifice, de trouver telle compensation, de faire telle trouvaille, le traducteur-créateur se sent, dans les limites des obligations imposées, le maître de ces opérations, et donc du texte. ”

<sup>173</sup> Sur ce point, l'auteur (pp. 264-265) relève l'originalité de Pierre Klossowski qui explique “ qu'il faut conserver le tour syntaxique latin ”, et écrit lui-même: “ je voudrais donner la possibilité à des personnes qui ne connaissent pas le latin de lire Horace en latin. ”

<sup>174</sup> Ibid. L'auteur écrira également (p. 261): “ Voilà le problème: réincarner l'époque des paysans, quand on vit à l'époque des agriculteurs; c'est un passage plus complexe que celui du latin au français. La traduction devient un échange entre deux cultures, entre deux langues. ”

<sup>175</sup> Paul Valéry 1968:215-216, in Etkind 1982: 257-258. Valéry compare cet état imaginaire “ à la phase où l'état de l'esprit est celui d'un orchestre dont les instruments s'éveillent, s'appellent les uns les autres, et se demandent leur accord avant de former leur concert. ”

intéressant et qui n'est pas sans ressemblance avec la logique peircienne. On peut donc voir dans l'ouvrage d'Etkind une tentative de dépasser la philosophie dualiste de la linguistique structurale, et de lui substituer une dialectique triadique dont on retrouve, à défaut du terme lui-même, des indices probants.

Néanmoins, l'auteur précise en conclusion qu'il n'a entrepris cet essai de poétique que pour essayer d'établir ce à quoi il croit intimement, à savoir qu'  
 “ on ne peut, on ne doit traduire les vers qu'en vers. ”<sup>176</sup>

C'est grâce à cette prise de conscience que l'on pourra se donner les moyens d'enrayer la crise de la traduction poétique qui, en France, prend des proportions alarmantes. Parmi les autres investigations en matière de poésie, il faut mentionner notamment les contributions de Myriam Díaz-Diocaretz, et de Raffel Burton. Ce thème spécifique, comme on pouvait s'y attendre, suscite moins de travaux que le domaine plus vaste de la littérature, qui partage l'essentiel des publications avec les recherches sur la traduction en général.<sup>177</sup>

#### E) La théorie de la traduction au confluent de plusieurs disciplines

Et dans l'ensemble, c'est la linguistique qui donne le ton de la plupart des textes publiés, comme vient encore le confirmer l'ouvrage de Georges Garnier: *Linguistique et traduction*.<sup>178</sup> Après une première partie où sont présentées les problématiques contemporaines de la traduction, l'auteur s'inspire de la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume pour étudier des éléments de systématique verbale comparée du français et de l'anglais.

Critiquant le caractère limitatif des définitions classiques de la traduction, que l'on peut lire entre autres sous la plume de Littré, Garnier rappelle que “ les nombreux théoriciens qui se préoccupent des problèmes de la traduction depuis quelques décennies distinguent communément plusieurs types ”.<sup>179</sup> Ce constat, qui semble au demeurant un tant soit peu optimiste, est d'autant plus surprenant qu'il réfère en fait aux trois types mis en évidence par Jakobson. Or il est difficile d'admettre, en dépit du prestige et de l'influence du linguiste étasunien, que cette tripartition constitue le fondement des recherches contemporaines. Mais Garnier passe rapidement sur ce point, qu'il mentionne seulement pour indiquer que c'est de traduction interlinguale qu'il traitera principalement. Principalement, précise-t-il, car il sera amené à considérer la traduction intersémiotique pour rendre compte de la position de Ljudskanov, ce qu'il justifie par un raisonnement dont nous avons du mal à saisir la pertinence:

“ Il faut bien reconnaître que la traduction mécanique est un processus qui intègre des opérations de transformation

<sup>176</sup> Ibid. p. 276.

<sup>177</sup> Cf. bibliographie.

<sup>178</sup> Georges Garnier, *Linguistique et traduction, Eléments de systématique comparée du français et de l'anglais*, 1985.

<sup>179</sup> Cf. Garnier 1985:11: “ Traduire était pour Littré ‘faire passer un ouvrage d'une langue dans une autre’ ”.

sémiotique puisque la machine, sans qu'il puisse être dans son cas question d'interprétation, fait forcément passer des signes linguistiques à des signaux électriques ou électroniques. »<sup>180</sup>

Il est entendu que Ljudskanov se penche sur les rapports entre traduction humaine et mécanique, et qu'en outre il estime que le phénomène traductologique dans son ensemble relève de la sémiotique plutôt que de la linguistique. Mais il étudie les manifestations interlinguales des signes, et en ce sens, son travail concerne plutôt le second type jakobsonien, même s'il ne se limite pas au domaine verbal. Il semble d'ailleurs que le rapprochement entre le type intersémiotique de Jakobson, et les travaux de Ljudskanov, ne soit dû qu'à l'apparition du terme sémiotique dans ces deux contextes.

Cependant, nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, ce terme ne recouvre pas la même signification dans les deux cas: il renvoie pour l'un aux signes non-linguistiques, tandis que pour l'autre il englobe linguistique et non-linguistique. Ces incompatibilités rendent forcément périlleuse toute tentative de comparaison ou d'assimilation.

A en croire la citation de Garnier ci-dessus, l'auteur a adopté pour 'sémiotique' l'acception latente dans le texte de Jakobson; par contraste avec le champ que couvre la linguistique, la sémiotique se voit attribuer le domaine du non-linguistique. C'est vraisemblablement ce qu'il faut comprendre ici: la traduction automatique fait passer des signes linguistiques à des signes non-linguistiques, ce qui nous ramène de plain pied dans la catégorie intersémiotique.

Mais ces opérations de transformation non-linguistique ne sont pas davantage d'ordre sémiotique que les opérations linguistiques. Les signaux électriques ou électroniques ne constituent nullement l'objet principal de la sémiotique. Qui plus est, cette citation soulève un autre problème, toujours à la fois terminologique et épistémologique: en soulignant que dans le cadre de la traduction mécanique, on passe de signes linguistiques à des signes non-linguistiques, Garnier a l'air de postuler que la traduction humaine se limite pour sa part au passage de signes linguistiques à d'autres.

Ce qui revient à soutenir qu'entre le texte de départ et celui d'arrivée, toutes les opérations de transfert sont verbales. Or il est bien évident qu'il n'est rien, et loin s'en faut; ne serait ce qu'au niveau intralingual, et même 'intra-individuel', il est tout à fait possible de comparer le rôle du cerveau (ou du corps en général), que l'on assimile souvent à une boîte noire, à celui de la machine. La simple lecture d'un signe linguistique met en jeu des éléments divers dont la complexité n'est pas réductible à des données exclusivement verbales; qu'il s'agisse de traduction humaine ou mécanique, c'est toujours fondamentalement le même phénomène de traduction qui est en oeuvre.

Ayant précisé qu'il a délibérément choisi un titre pour ainsi dire éculé,<sup>181</sup> Garnier prend soin de poser une question élémentaire qui remet en lumière les problèmes de terminologie:

---

<sup>180</sup> Ibid.

“ la théorie de la traduction --les dénominations globales que l’on donne aux études dont l’objet est la traduction sont variables: outre théorie, on rencontre également science de la traduction ou encore traductologie-- fait-elle ou non partie de la linguistique? ”<sup>182</sup>

Ce n’est d’ailleurs pas tellement la question qu’il pose, mais plutôt les précisions qu’elle l’amène à apporter, qui replacent les incertitudes terminologiques au centre du débat. Théorie de la traduction, science de la traduction, ou traductologie? Garnier soulève ce point rapidement, entre tirets, et laisse la réponse en suspens. La traductologie est-elle une science?<sup>183</sup> N’aborde-t-elle que des aspects théoriques, ou s’occupe-t-elle à la fois de la théorie et de la pratique de la traduction? Il semble que pour l’auteur, les trois expressions ne varient que d’un point de vue formel.

Autrement dit, lorsqu’il traite de traductologie, c’est à la théorie de la traduction qu’il réfère, vraisemblablement à l’exclusion de la pratique, et on conçoit mal qu’il puisse obtenir là-dessus l’adhésion unanime de ses collègues. Remarquons en outre que s’il s’arrête quelque peu sur ces appellations, il ne fait pas cas des ambiguïtés qui peuvent affecter le terme ‘linguistique’ lui-même. Néanmoins, il met l’accent sur la diversité des réponses à la question qu’il pose, et cette hétérogénéité renvoie inéluctablement aux incohérences terminologiques qui se dressent sur la voie d’une unification homogène des recherches en traduction.

Des prises de position variées donnent en effet à la linguistique “ une part plus ou moins grande au sein de la science de la traduction. ”<sup>184</sup> A titre d’exemple, Garnier cite Nida, selon lequel la traduction est une branche de la linguistique comparative, Schmitt, qui en fait une partie de la linguistique appliquée, et Meschonnic, pour qui la théorie de la traduction est “ un champ nouveau dans la théorie et la pratique de la littérature ”.<sup>185</sup> Garnier choisit quant

<sup>181</sup> Ce choix est dû au fait que “ ce titre pose une question, plus qu’il ne la résout ” (ibid. p. 13), et que cette question est d’actualité, même si elle n’est pas nouvelle comme en témoignent de multiples contributions récentes, parmi lesquelles Garnier cite “ Linguistic analysis and Translation ” (Firth, 1956), “ Linguistic Aspects of Translation ” (Jakobson, 1959), “ Linguistique et traduction ” (Mounin, 1963 et 1976), “ Problématique linguistique de la traduction ” (Charaudeau, 1972), “ Traduction et linguistique ” (Kahn, 1972), “ Traduction et théorie linguistique ” (Pergnier, 1973), “ Traduction et théorie linguistique ” (Bastuji, 1974), “ Traduction et linguistique ” (Schmitt, 1981), etc.

<sup>182</sup> Ibid. p. 13.

<sup>183</sup> L’auteur spécifie plus loin (p. 28) qu’il laisse de côté une “ définition détaillée du statut de la science de la traduction ”, cette discussion épistémologique dépassant le cadre de son étude. Il note cependant qu’elle “ entretient un réseau serré de dépendances (...) envers [quasiment] toutes les sciences humaines ” et certaines sciences exactes. Et il conclue: “ La définition du statut de la traductologie devrait donc montrer comment cette science nouvelle, après avoir dépassé ce réseau de dépendances, trouvera son autonomie et sa spécificité. ” (p. 29).

<sup>184</sup> Ibid. p. 14.

<sup>185</sup> Cf. ibid. L’auteur cite Nida 1969:497, Meschonnic 1973, et Schmitt 1981:150. Il souligne plus loin (pp. 34-35) les positions énigmatiques de Miko (1970:61: “ la linguistique et la théorie de la littérature (...) se partagent la théorie de la traduction. ”), et de Kelly (1979:65: Translation theory has always been a branch of applied linguistics. (...) it is also a branch of literary theory or philosophy. ”).

à lui de mettre l'accent sur " les apports proprement linguistiques dont a bénéficié depuis environ trente ans la théorie de la traduction. " <sup>186</sup> Et il précise:

" Il doit néanmoins être clair que, même si c'est à mes yeux l'aspect fondamental de la théorie globale, ce n'en est qu'un aspect et tous les autres ont également leur importance. " <sup>187</sup>

Saluant les contributions de Mounin, de même que celles de Fedorov et de Vinay et Darbelnet dont Mounin s'inspire, Garnier adhère à leur analyse. Il reconnaît avec Mounin que " toute opération de traduction --Fedorov a raison-- comporte, à la base, une série d'analyses et d'opérations qui relèvent spécifiquement de la linguistique " <sup>188</sup> Et l'auteur refait ce constat qu'il dit lui-même banal:

" toute traduction (...) implique nécessairement des processus de transformation qui sont d'ordre linguistique. La conséquence est inévitable: la théorie de la traduction est l'application, à cet ensemble particulier de processus, de la théorie linguistique. " <sup>189</sup>

Dans une large mesure, la traductologie est ainsi tenue pour une application linguistique, et dans ce contexte, la notion centrale d'équivalence est conçue comme une identité sémantique. Et comme le note Garnier, " il y a, chez la plupart des auteurs, un très large accord sur cette question de la primauté du sens dans l'opération de traduction " <sup>190</sup> Distinguant diverses composantes du sens (à savoir le sens référentiel, relationnel, contextuel, situationnel, émotif ou affectif), il considère donc lui aussi qu'il faut mettre l'accent sur

" la nécessité d'une théorie sémantique solide, au sein d'une théorie linguistique générale, comme préalable à toute théorie de la traduction. " <sup>191</sup>

Nous verrons plus loin que c'est de cette tendance à privilégier la traduction du sens que naîtra la théorie interprétative de l'E.S.I.T. à Paris. Pour sa part, Garnier conclut que " la traduction est une affaire de *signification* ", et il enchaîne sur les critères de choix du texte de départ, et les fonctions du texte

---

<sup>186</sup> Ibid. p. 30.

<sup>187</sup> Ibid.

<sup>188</sup> Mounin 1963:16, cité in Garnier 1985:33.

<sup>189</sup> Garnier 1985:35. Nous avons remplacé par (...) le passage où il précise: " au sens défini plus haut de traduction interlinguale, c'est-à-dire transformation d'un texte énoncé en langue naturelle 1 en un autre texte énoncé en langue naturelle 2 ".

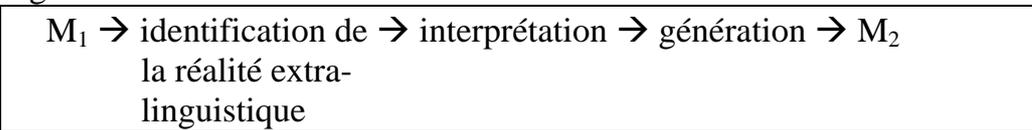
<sup>190</sup> Ibid. p. 40.

<sup>191</sup> Ibid. Cette conception, comme le signale Garnier (pp. 40-41) apparaît notamment chez Ivanov (cité par Ljudskanov 1969: " It is the transfer of meaning which is the aim of translation. " ), chez Vinay et Darbelnet (1968:37: " Le traducteur, répétons-le, part du sens et effectue toutes ses opérations de transfert à l'intérieur du domaine sémantique. " ), et chez Nida (1959:19: " When one must be abandoned for the sake of the other, the meaning must have priority over the stylistic forms. " ). Garnier juge ces dichotomies trop tranchées, et souligne (p. 42) l'évolution de la position de Nida (1976:49): " In reality, however, content cannot be divorced completely from form. Form and content often constitute an inseparable bond ".

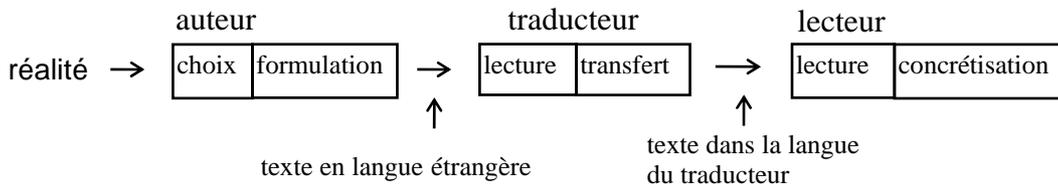
d'arrivée dans la culture d'accueil, avant de mettre en évidence les divers niveaux (phonologique, lexico-sémantique, morpho-syntaxique, typographique et stylistique) des procédures d'évaluation des traductions.

L'une de ses préoccupations constantes consiste à mettre en relief la différence capitale entre la traduction comme résultat et comme opération. Il insiste en particulier sur le fait que " on ne peut comprendre la nature du produit sans une compréhension de celle du processus ",<sup>192</sup> que précisément il s'apprête à étudier. Ce processus est unique, ce sont les buts assignés aux traductions qui varient, comme le montrent les analyses formelles qui ont débuté vers la fin des années 1940,<sup>193</sup> et dont Garnier donne un bref aperçu.

Il rapporte tout d'abord, parmi les modèles les plus significatifs, les approches antinomiques d'auteurs qui ont opposé l'interprétation à la traduction, considérant que le premier concept recouvrait le processus de compréhension, et qu'avec le second, qui concerne la génération, ils constituaient tous deux l'opération totale de la traduction interlinguale. Ce que Garnier résume en figure:<sup>194</sup>



Les analyses de Levý et Bonnerot sont issues de la théorie de la communication. Dès 1966, Levý met en évidence le rôle intermédiaire du traducteur qui permet d'établir un lien entre l'auteur original et les lecteurs d'autres cultures. Nous reproduisons ci-dessous la partie française du schéma bilingue (allemand-français) que présente Garnier (1985:100):



Dans la même veine, Bonnerot et Malblanc élaborent une analyse de l'opération traduisante dont le point de départ (SC) est la " Scène, l'objet de pensée ou le sentiment " qui anime le Cerveau de l'émetteur, et se matérialise sous la forme d'un Texte en Langue de Départ (T.LD). S' est l'objet de pensée perçu par le cerveau du traducteur (C'), qui devient alors un autre texte (T') dans la Langue d'Arrivée (LA). La case S''C'' représente l'objet pensé par le cerveau du récepteur:<sup>195</sup>



<sup>192</sup> Ibid. p. 88. Cette insistance répond à une situation de fait où l'aspect processuel est négligé, comme par exemple chez Mounin qui " n'analyse pas le processus lui-même. " Cf. ibid. p. 33.

<sup>193</sup> Cf. ibid. p. 95.

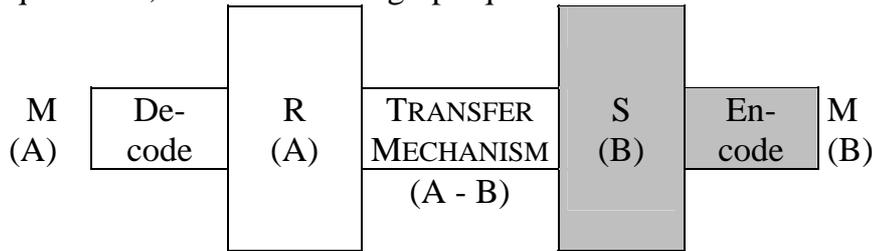
<sup>194</sup> Cf. ibid. pp. 96-97, où Garnier réfère à Revzin et Rosencveig.

<sup>195</sup> Cf. ibid. pp. 101-102.

S’inspirant de la cybernétique, Nida fait un usage abondant du terme ‘code’ et de ses dérivés, très employés en théorie de l’information. Il propose un modèle dans lequel

“ a message in language A is decoded by the receptor into a different form of language A. It is then transformed by a ‘transfer mechanism’ into language B, and the translator then becomes a source for the encoding of the message into language B. ”<sup>196</sup>

Ce qui donne, sous une forme graphique:



Plus marquée par la théorie du signe linguistique de Saussure, l’analyse de M.O. Houziaux reprend elle aussi les trois niveaux d’intervention (auteur, traducteur, lecteur), et, comme le souligne Garnier, elle complique singulièrement les choses pour aboutir en fin de compte à l’équation: idée en culture x  $\cong$  idée en culture x’.<sup>197</sup> Garnier mentionne ensuite un modèle inspiré de la sémiotique, celui de Ljudskanov, qui introduit en ces termes sa représentation graphique de l’opération traduisante:

“ /1/ c’est le message de départ, qui est la source de l’information donnée; le traducteur perçoit ce message /présenté dans la forme orale ou écrite de Ln1/, le décode et le comprend, c’est-à-dire extrait l’information qu’il porte /2/ en partant de certaines règles /5/; l’information extraite de /1/ peut exister seulement dans une certaine forme /3/ ensuite le traducteur substitue aux éléments de cette forme des éléments de la langue cible - Ln2, c’est-à-dire donne le résultat de l’opération traduisante /7/. ”<sup>198</sup>

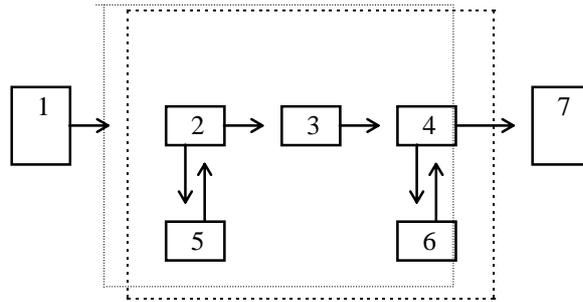
Ljudskanov représente schématiquement ces sept étapes de la façon suivante:<sup>199</sup>

<sup>196</sup> Nida 1964:146, cité in Garnier 1985:104. Nous reproduisons le schéma de Nida (pas celui légèrement transformé que donne Garnier) à ceci près que la case TRANSFER MECHANISM est à moitié ombrée, comme la partie de droite.

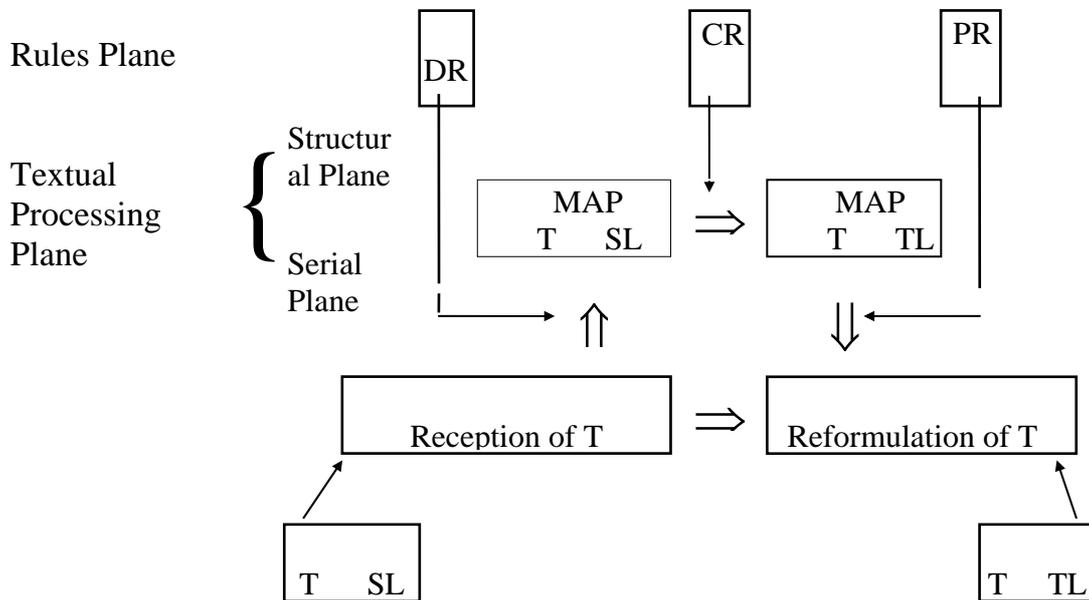
<sup>197</sup> Cf. Garnier (1985:106), qui reprend ce modèle de Houziaux (1965) tel qu’il est cité in Kelly (1979:41). Il faut noter que le signe  $\cong$  comprend une barre horizontale plate de trop.

<sup>198</sup> Ljudskanov 1969:33. Ce passage est cité, avec quelques modifications typographiques, par Garnier (1985:109).

<sup>199</sup> Cf. Ljudskanov 1969:34, reproduit de façon semblable in Garnier 1985:108.



Pour conclure son tour d’horizon des analyses du processus traductionnel, Garnier met en lumière la notion de ‘*mental conception*’ (‘MAP’) que le théoricien J.S. Holmes place au coeur de son modèle littéraire, et qu’il propose de traduire par *schème structurel*. Il rapporte ensuite ce “*Two-map two-plane text-rank translation model*”, qu’il tient pour l’un des plus élaborés:<sup>200</sup>



Two-map two-plane text-rank translation model.

- T SL : source-language text
- T TL : target-language text
- DR : derivation rules
- CR : correspondence rules
- PR : projection rules

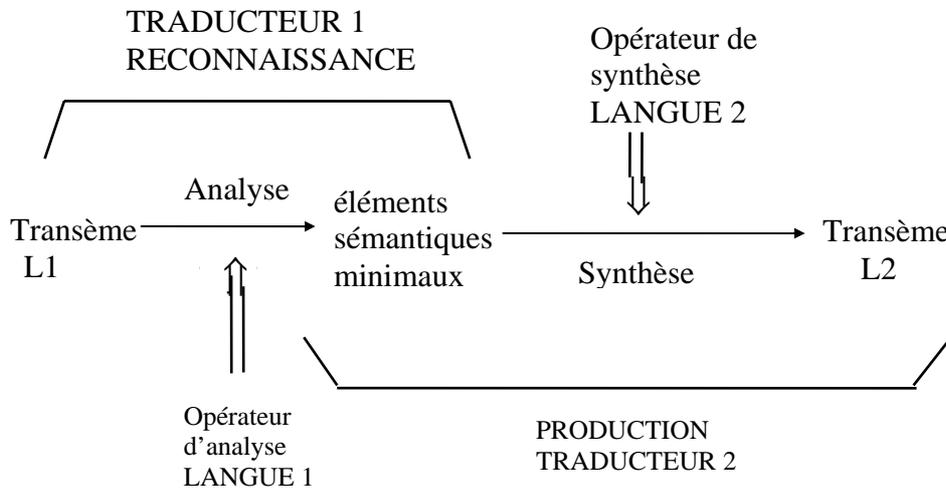
Garnier aborde enfin son approche psychomécanique des processus de traduction en se fondant sur la théorie du langage de Guillaume. Il établit dans un premier temps que le traducteur a une double activité de *reconnaissance* de la langue 1 et de *production* de la langue 2.<sup>201</sup> Poursuivant, il s’interroge sur l’unité de traduction. Ce n’est pas le mot, comme on s’accorde généralement à

<sup>200</sup> Garnier (1985:111) cite Holmes (1978:73). Il mentionne aussi (p. 113, en note) le modèle sophistiqué de Gerver (1976:192).

<sup>201</sup> Cf. *ibid.* pp. 112-113.

le reconnaître, ni l'unité de discours qu'est la phrase, mais, à un niveau intermédiaire entre le mot et la phrase, l'équivalent linguistique d'une unité conceptuelle, qu'il propose d'appeler le *transème*.<sup>202</sup> C'est en se basant sur cette unité de traduction qu'il développe son schéma du processus global de l'opération, que nous reproduisons après le commentaire par lequel il l'introduit:

“ Le traducteur, sujet entendant-percevant, prend donc son point de départ au transème, tel qu'il l'identifie dans l'énoncé réalisé qu'il entend ou qu'il lit. Ensuite, correspondant à ce que la plupart nomment “opération d'analyse”, il en démonte les mécanismes de structuration —c'est-à-dire, en termes psychomécaniques, les mécanismes incidentiels intraphrastiques— de manière à dégager les éléments sémantiques minimaux ”<sup>203</sup>



Bien entendu, les simplifications qu'impliquent une représentation graphique ne permettent pas de rendre compte pleinement de la complexité de la démarche traductologique. Néanmoins, Garnier estime qu' “ un vaste champ d'études est ouvert pour déterminer les règles d'équivalence du transème de départ au transème d'arrivée. ”<sup>204</sup> Et il conclut:

“ L'activité globale du traducteur apparaît donc faite, en alternance, d'une série d'actes de langage-reconnaissance, dans le système linguistique de départ, et d'actes de langage-production, dans le système linguistique d'arrivée. ”<sup>205</sup>

Il semble que se dégage nettement de cette conception la structure dyadique caractéristique des perspectives structuralistes. C'est aussi en deux temps que

<sup>202</sup> Cf. *ibid.* pp. 116-118. Garnier souligne que le transème ne doit pas être assimilé au syntagme, ce qu'il montre notamment grâce à l'exemple de la traduction de “ Blériot flew across the Channel. ” par “ Blériot a traversé la Manche en avion. ”. Les deux transèmes sont équivalents, alors que par exemple le syntagme verbal ‘flew’ n'est pas équivalent au français ‘a traversé’.

<sup>203</sup> *Ibid.* pp. 116-117.

<sup>204</sup> *Ibid.* p. 117.

<sup>205</sup> *Ibid.* p. 119.

l'auteur envisage l'élaboration d'une systématique comparée (c'est-à-dire d'une "méthode d'analyse qui peut s'appliquer (...) chaque fois qu'il y a effectivement système"),<sup>206</sup> d'abord dans le domaine nominal puis dans le domaine verbal. C'est à ce dernier qu'il consacre l'essentiel de son ouvrage, déterminé à s'engager dans la voie ouverte par Guillaume pour montrer à sa suite "comment s'opère la transition de l'observation sémiologique de la grammaire comparée traditionnelle à l'observation systématique d'une grammaire comparative à venir".<sup>207</sup>

En conclusion, Garnier rappelle l'importance des universaux, et la distinction guillaumienne entre universaux généraux et particuliers.<sup>208</sup> Critiquant la position de Guillemain-Flescher,<sup>209</sup> il pose que c'est au niveau phénoménologique qu'il faut aborder la traduction, et selon lui, il existe effectivement une (ou des) théorie(s) concernant ce phénomène, sa propre contribution étant d'ordre linguistique. Il adopte une attitude assez nuancée où la systématique apparaît comme l'un des éléments constitutifs d'un tout, puis semble se raviser en prévoyant l'avènement unanime d'une théorie psychomécanique de la traduction:

"une systématique comparée ne constitue pas le tout, même si elle en est un élément fondamental, d'une théorie de la traduction. Elle devrait s'associer à une sémantique comparée et à une syntaxe comparée, lesquelles trouveraient leur inscription dans une théorie sémantique et syntaxique unifiée. Les recherches menées activement aujourd'hui laissent bien augurer de ces développements futurs qui conduiront inévitablement à une théorie psychomécanique de la traduction."<sup>210</sup>

C'est en ces termes optimistes que Garnier termine son ouvrage, mais naturellement, ses conclusions ne suscitent pas l'adhésion sans réserve des traductologues qui, même au sein de la linguistique, ont toujours tendance à

---

<sup>206</sup> Ibid. p. 121.

<sup>207</sup> Guillaume (leçon du 21.03.57) cité in Garnier (ibid.). La démarche de Garnier se trouve aussi confortée par les prises de position de Goodall & Joly (1965:3): "on a souvent dit, non sans justesse, que traduire c'était *choisir*. (...) Dans le domaine de la traduction, le choix implique donc la connaissance et la comparaison de deux systèmes de langue. Ainsi pour être vraiment féconde et devenir une *science* —sans pour autant cesser d'être un *art* et une *technique*— la traduction devrait être précédée d'une analyse linguistique que nous appellerions volontiers la *systématique comparée*."

<sup>208</sup> Cf. ibid. p. 443, où les universaux très généraux, ceux que Guillaume appelle "les inévitables de la pensée commune" (comme par exemple le fait que nous ne sachions penser que par contrastes), sont opposés aux universaux très particuliers que l'on trouve en discours, au niveau parcellaire de l'expression, et qui fondent la possibilité effective de traduire. Garnier établit donc qu' "il y a des universaux d'expression, pas d'universaux de représentation."

<sup>209</sup> Cf. ibid. p. 443, où Garnier déclare ne pas partager l'opinion de Guillemain-Flescher (1981:540) selon laquelle: "La recherche en traduction est-elle légitime? Nous répondrons que non si on se propose comme but "la théorie de la traduction". Il n'existe pas, nous semble-t-il, une théorie de la traduction à proprement parler. Il existe, par contre, des problèmes de linguistique contrastive qui peuvent donner lieu à une recherche valable".

<sup>210</sup> Ibid. p. 444.

développer des points de vue personnels qui sont rarement homogènes. Celui de Garnier, cependant, nous a semblé, notamment de part son optique guillaumienne, répondre aux trois types de critères qui, d'après nous, font l'actualité de la traductologie, et de ce fait on peut estimer qu'il est représentatif ou emblématique d'une tendance significative de l'orientation des recherches.

De fait, il se situe dans le domaine de la linguistique, et d'autre part, il essaie d'adapter cette discipline de façon à ce qu'elle puisse mieux rendre compte des phénomènes de traduction. Cette démarche -et c'est le troisième aspect que nous voudrions éclairer- consiste à intégrer une dimension dynamique à la science du langage, et dans une certaine mesure, on peut voir là la volonté de substituer une logique évolutionniste d'ordre triadique à la philosophie dualiste qui informe aujourd'hui encore l'essentiel des réflexions en matière de traductologie.

Il nous semble en effet que ces trois éléments marquent avec force les travaux d'un nombre considérable d'auteurs, comme par exemple Elisabeth Lavault et Christine Durieux, mais aussi beaucoup d'autres.<sup>211</sup>

### 3. L'orientation sémiotique des recherches

#### A) Pour une linguistique du texte à base de sémiotisme et sémiotème

Cette même évolution transparaît également avec clarté à travers l'étude des *Théories contemporaines de la traduction*, qui constitue le "premier essai critique" dans ce domaine, et dans lequel le linguiste canadien Robert Larose analyse les éléments "constitutifs des discours sur la traduction au cours des vingt-cinq dernières années, en particulier ceux de Vinay et Darbelnet, Mounin, Nida, Catford, Steiner, Delisle, Ladmiral et Newmark."<sup>212</sup>

L'ouvrage de Larose "s'inscrit en linguistique du texte, champ privilégié de la traductologie."<sup>213</sup> Cette précision permet de situer sa démarche dans le contexte dominant depuis la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle; mais si ce type de formalisation se développe de façon nette, il n'en est encore toutefois qu'à ses balbutiements, ce dont attestent les fluctuations d'une terminologie à peine émergente que l'auteur rappelle en note,<sup>214</sup> de même que certaines réserves sur des termes clefs:

"la traductologie, c'est-à-dire le champ de réflexion prenant la traduction comme objet d'étude, est de nature

<sup>211</sup> Cf. E. Lavault, *Fonctions de la traduction en didactique des langues : apprendre une langue en apprenant à traduire* (1985), et C. Durieux, *Fondement didactique de la traduction technique* (1988). Voir aussi les nombreux autres ouvrages répertoriés dans la bibliographie.

<sup>212</sup> Robert Larose, *Théories contemporaines de la traduction*, 1989:xv. Cet ouvrage se fonde sur *A Model for Translation Quality Assessment* de Juliana House (1977) et *Factors in a Theory of Poetic Translating* de Robert de Beaugrande (1978). Cf. p. xxiii.

<sup>213</sup> Ibid. p. xxi.

<sup>214</sup> Cf. ibid.: "L'étude de l'opération traduisante et de son produit a été nommée de différente façon au cours des dernières années. La désignation la plus répandue aujourd'hui en français est sans doute "traductologie" que l'usage a préféré à "traductiologie", "traductionologie", "translatologie", "translatiologie" et "translatique"."

éclectique en ce sens qu'elle puise à diverses sources, notamment à la linguistique. ”<sup>215</sup>

C'est donc dans une optique fondamentalement linguistique, qu'il considère comme l'une des principales sources d'étude de la traduction, que Larose débute ses travaux. Mais aussitôt, il s'oriente vers d'autres disciplines: mettant tout d'abord l'accent sur ses préoccupations sémantiques, il passe rapidement outre les bornes de la science de langage pour s'investir dans la science des signes:

“ la traductologie ne se limite pas à la frontière des textes, ni à leur "dire". Elle porte sur le sémantisme et le sémiotisme des textes parolisés. Comme la forme et le contenu sont indissociables, la traduction doit simuler une pratique d'écriture où s'entrelacent sens et signe. ”<sup>216</sup>

Une fois souligné le rôle des linguistes, l'auteur se fait l'écho d'un courant de réflexion de type sémiotique qui, nous semble-t-il, est révélateur d'une situation généralisée. Les théories linguistiques imprègnent manifestement l'ensemble des questions de traduction, et l'approche de Larose ne fait pas exception à la règle. Mais c'est vers d'autres horizons que s'orientent les perspectives d'aujourd'hui, et notamment vers la science des signes, laquelle se présente d'ailleurs sous un jour que vient souvent troubler une attitude d'esprit traditionnellement dualiste.

Comme nous l'avons déjà remarqué pour d'autres auteurs, cette tendance à s'émanciper de la linguistique ne s'accompagne pas forcément d'une remise en cause des principes structuralistes. Bien au contraire, il semblerait plutôt que ce soit précisément en se fondant sur les mêmes principes philosophiques de la dualité que les chercheurs s'investissent dans la sémiotique. Dans le cas présent, Larose forge le néologisme 'sémiotisme' qu'il associe à 'sémantisme', et ces deux termes rappellent irrésistiblement l'opposition rhétorique des connotations sémiotiques et sémantiques de Ladamir, que nous avons évoquées précédemment. Il semble ainsi créer, sans autre précision ni justification, une dichotomie de plus. Ou du moins est-ce la conclusion à laquelle on peut se tenir jusqu'à ce que l'on découvre ces deux termes dans une citation de Benvéniste:

“ On peut transposer le sémantisme d'une langue dans celui d'une autre, “salva veritate”; c'est la possibilité de la traduction; mais on ne peut pas transposer le sémiotisme d'une langue dans celui d'une autre, c'est l'impossibilité de la traduction ”<sup>217</sup>

Larose précise que “ par sémantisme, Benvéniste entend le système des significances notionnelles et, par sémiotisme, la matérialité des instruments de

---

<sup>215</sup> Ibid. p. xv.

<sup>216</sup> Ibid. p. xvi.

<sup>217</sup> Benvéniste (1974:228), cité in Larose 1989:121.

communication présents dans une langue.”<sup>218</sup> Ce faisant, il adopte une nouvelle dyade, fondée sur l’opposition classique du signifiant au signifié, et la sémiotique à laquelle il réfère dévoile ainsi son obédience saussurienne, ou plutôt greimassienne puisque c’est Greimas qui est responsable de la sémiotique dualiste, Saussure ayant pour sa part développé la sémiologie. Cependant, Larose n’est pas de ceux qui se plaisent à diviser les concepts en deux pôles contradictoires. Au contraire, selon lui:

“ Il serait erroné de vouloir ramener la paire traduction littérale/traduction libre à une polarisation, plutôt qu’à une complémentarité. La question, en effet, n’est pas tant de savoir s’il faut traduire littéralement ou librement, mais celle de traduire exactement.”<sup>219</sup>

Sa position relativement à la controverse classique ‘traduction littérale vs. traduction libre’ s’apparente plutôt à une réfutation des dichotomies en vigueur, qu’il semble désireux d’envisager de façon dynamique comme des couples d’entités complémentaires. Néanmoins, en remplaçant les assertions exclusives “ il faut traduire littéralement ” et “ il faut traduire librement ”, par “ il faut traduire exactement ”, il ne fait visiblement que repousser le problème. Car ‘traduire exactement’ signifie-t-il traduire de façon littérale ou libre?

Nous n’avons pas plus de détail sur ce point que sur le sens qu’il donne au juste au ‘sémiotisme’: tout ce que nous savons pour l’instant est que Larose ne se satisfait pas de dichotomies, et qu’il évolue vers une sémiotique. Poursuivant son introduction, l’auteur établit qu’il est “ erroné de postuler a priori la priorité du fond sur la forme ”, et en vue de dépasser ce type d’approche binaire, il propose le concept de *traduction téléologique*:

“ L’exactitude d’une traduction se mesure à l’adéquation entre l’intention communicative et le produit de la traduction. C’est ce que nous avons nommé la traduction téléologique. Aucun idéal de traduction n’existe hors d’un rapport de finalité.”<sup>220</sup>

C’est donc la finalité de la traduction qui en conditionne la nature. En prenant ainsi du recul par rapport à la traduction pour en saisir toute la portée, l’auteur adopte une perspective pragmatique: dans chaque cas, il faut établir un équilibre entre l’intention originale et le texte traduit. En outre, ce rapport peut

---

<sup>218</sup> Larose 1989:121. L’auteur reprend aussi (pp. 160-161) la dichotomie connotation sémantique/connotation sémiotique de l’admiral, et souligne qu’il est “ parfois bien difficile de discerner avec précision la frontière entre ces deux sortes de connotation ” qui s’inscrivent “ dans un continuum de sémantisation qui va du sémiotique (choix de parole) à la sédimentation sémantique (choix de langue). ”

<sup>219</sup> Ibid. Cf. p. 4, où, comme nous l’avons déjà signalé, l’auteur précise que “ tout au long de l’histoire, la manière de traduire a été dictée en fonction de deux pôles conflictuels: le premier opposant la traduction littérale, donc fidèle, à la traduction libre, ou aux “belles infidèles”, et le second, la primauté du fond à celle de la forme.”

<sup>220</sup> Ibid.

être qualifié d'exact lorsque l'équivalence entre les entités source et cible préserve un invariant:

“ la traduction, telle que nous l'entendons, est une opération de transformation qui préserve un invariant, c'est-à-dire l'équivalence cognitive globale entre un texte de départ (TD) et un texte d'arrivée (TA) sous le double rapport langue-langue et texte-texte. ”<sup>221</sup>

Notons que la traduction fait ici encore l'objet d'évaluations duelles telles qu'en élaborent traditionnellement les divers courants linguistiques, et qu'en terminant son introduction sur ce double rapport *langue-langue* et *texte-texte*, l'auteur semble déjà prévenir le lecteur qu'il ne sortira pas des sentiers battus. Suite à un bref rappel historique général, Larose consacre un chapitre à chacun des auteurs précédemment nommés, en débutant par l'un des ouvrages récents qui “ a le plus marqué les études de traduction ”, à savoir la *Méthode de traduction* de Vinay et Darbelnet.<sup>222</sup>

De ses commentaires, nous retiendrons essentiellement ceux qui concernent le concept d'unité de traduction, dont il reconnaît l'importance dans un premier temps,<sup>223</sup> avant de se montrer plus critique. Les quatre types d'unités que distinguent Vinay et Darbelnet ne lui semblent pas irréprochables,<sup>224</sup> et c'est finalement le concept même qu'il remet en cause en proposant de lui substituer la notion d'unité sémiotique, ou “*sémiotème*”:

“ On ne traduit pas des unités d'une langue par des unités d'une autre langue mais, comme le fait remarquer Jakobson (1963:80), des messages d'une langue en des messages d'une autre langue (...) L'analyse en unités de traduction doit donc se libérer du signifiant. Et, bien qu'au niveau lexical l'analyse componentielle permettent de résoudre de nombreux

<sup>221</sup> Ibid. p. xxiii.

<sup>222</sup> Cf. ibid. p. 11. *Méthode de traduction* est en italique car il s'agit du sous-titre de la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer.

<sup>223</sup> Cf. Ibid. p. 23: "Cette notion, à la base du découpage des textes et d'importance considérable pour ces auteurs [Vinay et Darbelnet], sert d'empan en matière de comparaison des textes. En effet, bien que la traduction se ramène exceptionnellement au mot à mot, il est nécessaire de reconnaître les micro-unités textuelles (le mot? la phrase? etc.) et à l'inverse, les macro-unités qui serviront d'éléments de mesure des textes traduits. Dans la pratique, il est plutôt question de traduction "phrase à phrase" dont l'objectif est de parvenir, de proche en proche, à une traduction "texte à texte". En général, on peut dire que plus l'unité de traduction est grande, plus la traduction tend à être "libre", tandis que lorsque les micro-unités sont traduites pour elles-mêmes, la traduction est "littérale"."

<sup>224</sup> Cf. ibid. pp. 23-24: "Vinay et Darbelnet distinguent quatre types d'unités de traduction : a) les unités fonctionnelles (...) b) les unités sémantiques (...) c) les unités dialectiques (...) d) les unités prosodiques (...) Il semble que seuls b, c et d soient véritablement des unités de traduction au sens où l'entendent les auteurs, c'est-à-dire des syntagmes qui fonctionnent comme autant de lexèmes "au singulier". Les unités fonctionnelles semblent plutôt correspondre au découpage syntagmatique traditionnel en grammaire structurale. Et encore là, il est permis de se demander pourquoi le pronom "il", par exemple, n'est pas considéré une unité de pensée (?) au même titre que "Saint -Sauveur". De surcroît, on s'étonne de constater qu'un même élément linguistique puisse appartenir à plus d'une catégorie. La charnière "car", par exemple, d'après cette typologie serait tout aussi bien une unité fonctionnelle qu'une unité dialectique."

problèmes, c'est plutôt vers la découverte d'unités sémiotiques, de "sémiotèmes" pourrait-on dire, qu'il faudrait se tourner."<sup>225</sup>

Ce ne sont donc pas des unités linguistiques que l'on traduit, mais des messages, c'est-à-dire des unités sémantiques: en soulignant cet aspect, l'auteur veut dénoncer la prépondérance du signifiant, qui devrait céder la place au signifié: de la sorte, on s'acheminerait vers des unités sémiotiques. En faisant du 'sémiotème' l'unité signifiée ou l'unité du sens, c'est du côté de la sémantique que l'on s'oriente, mais certainement pas de la sémiotique, ou alors peut-être de la sémiotique greimassienne, puisque c'est à ce type de science des signes que Larose réfère, de façon —il faut bien le reconnaître— plutôt allusive. C'est là l'une des lacunes de cet ouvrage, par ailleurs remarquable, et qui a le mérite, entre autres, de mettre en évidence avec clarté et concision à la fois les qualités et les défauts des titres qu'il passe en revue.<sup>226</sup>

Dans le chapitre consacré à Mounin, le rôle influent de l'éminent linguiste est souligné: dans les années cinquante, il est l'un des premiers, après Fedorov notamment, à remettre en cause ce que Firth pouvait encore affirmer en 1956:

“the place of translation in linguistics has not been adequately studied”<sup>227</sup>

Mais cette assertion pourrait vraisemblablement être valide aujourd'hui de nouveau, avec un sens légèrement différent, pour dénoncer l'exclusivité de la référence linguistique en matière de traduction. En réalité, le rôle de la linguistique en traduction n'a pas encore été établi de façon adéquate: progressivement, nous semble-t-il, on a pris conscience de son importance, puis on l'a surestimé, et à l'heure actuelle on s'achemine vers des positions plus nuancées.

En particulier, la linguistique doit désormais partager ce domaine de recherches avec d'autres disciplines, et notamment avec la sémiotique, vers laquelle les réflexions de Larose s'orientent ostensiblement sans que cela constitue l'une de ses priorités. Il effleure donc la science des signes plus qu'il ne s'y plonge, et s'il s'inspire manifestement de Greimas, sa façon d'exploiter ses travaux demeure énigmatique, comme par exemple lorsqu'il écrit:

---

<sup>225</sup> Ibid. p. 26. L'auteur poursuit (p. 27): "Les unités de traduction doivent donc être élevées au niveau macrotextuel et s'inscrire dans une conception plus large de la segmentation des textes, qui ne doit pas être mesurée en termes de séquence linéaire puisque (...) le sens d'un texte, pris globalement, dépasse celui des éléments langagiers qui le composent."

<sup>226</sup> Cf. ibid. (p. 45) où Larose souligne les faiblesses de la méthode de Vinay et Darbelnet: "Dans l'exemple *He swam across the river*/"Il traversa la rivière à la nage", lequel a fait plusieurs fois le tour de la terre, pour reprendre l'expression de Pernier, Vinay et Darbelnet ont prétendu que *swam* était concret et que "traversa" était abstrait, selon justement l'hypothèse de la vision du monde (quoi de plus concret que de se faire "traverser" le cœur par une balle!). Cet exemple, de même que celui portant sur le "film de l'action" (p. ex. : *He gazed out of the open door into the garden*/"Il a regardé dans le jardin par la porte ouverte"), repose sur des bases fragiles."

<sup>227</sup> Firth cité in Larose 1989:34.

“ L’avantage du carré (de l’étoile!) sémiotique est de ne pas reposer sur un système binaire ”, ce qui laisse pour le moins perplexe.<sup>228</sup>

Mais l’objectif qu’il se donne en priorité consiste à établir un modèle intégratif de la traduction qui permette de faire “ apparaître le profil respectif des textes en présence ”. Il propose donc, sans perdre de vue la relativité et la subjectivité de toute évaluation —que, cependant, une démarche téléologique et textuelle réduit sensiblement—, “ de faire ressortir la concaténation et l’interrelation des niveaux du texte ”, de façon à mettre en évidence “ des bornes pouvant permettre de mesurer le *degré* d’adéquation d’une traduction à son original ”.<sup>229</sup> Il résume ses propositions (pp. 286-287) dans le tableau récapitulatif suivant qui présente son modèle intégratif de la traduction:

---

<sup>228</sup> Ibid. p. 253. La façon dont Larose conçoit la sémiotique semble d’autant moins claire que l’utilisation qu’il en fait le conduit à des conclusions essentiellement binaires, comme dans le cas des connotations par exemple (pp. 61-62): "les connotations publiquement observables et socialement partagées doivent être traduites, malgré la barrière pragmatique que pose Bloomfield lorsqu’il dit que jamais deux situations ne sont semblables. Les connotations posent non seulement le problème de la possibilité de traduire, de l’objection préjudicielle, mais aussi celui des limites de la communication personnelle *intersubjective*. [C’est la conclusion de Mounin en 1963 (p. 168), ce que Larose ne précise pas.] Deux postulats diamétralement opposés viennent alors à l’esprit : 1) le postulat d’outrecuidance, selon lequel tout est traduisible en raison de l’unicité de l’expérience humaine (cf. les Anciens) et 2) le postulat autistique du désespoir suivant lequel comme rien n’est communicable, rien n’est traduisible (cf. Kafka, Rilke, Ionesco)."

<sup>229</sup> Ibid. pp. 288-289.

*Conditions préalables*

- connaissance de la langue et de la culture de départ
- connaissance de la langue et de la culture d'arrivée
- connaissance de la matière
- connaissance des procédés de traduction

PÉRITEXTUEL

*Conditions d'énonciation*

(base d'une définition de la traduction)

- but des énonciateurs
- teneur informative
- composante matérielle
- arrière-plan socio-culturel

TEXTUEL

*Superstructure et macrostructure*

- organisation narrative et argumentative
- fonctions et typologies textuelles
- organisation thématique
  - structurateur général
  - trame isotopique
  - structure actantielle

*Microstructure*

- forme de l'expression

Niveau d'analyse \ Propriétés formelles	Structure des segments	Redistribution linéaire	Reclassification paradigmatique	Marques socio-historiques	Autres
1 Phonographémique					
2 Morphologique					
3 Lexicologique					
4 Syntaxique					

- forme du contenu

Niveau d'analyse \ Propriétés sémantiques	Dénotations	Surdétermination sémantique	Recodage sémantique	Références		Autres
				intra-textuelles	inter-textuelles	
1 Graphémique						
2 Morphologique						
3 Lexicologique						
4 Syntaxique						

C'est par rapport à ces paramètres, que le modèle intégratif met en évidence, que s'effectue l'évaluation des traductions, et ceci " *en fonction de l'adéquation entre le but du traducteur et celui de l'auteur* ".<sup>230</sup> La démarche qui a présidé à l'élaboration de ce schéma, lequel pourrait d'ailleurs, comme cela est suggéré en conclusion, servir de base à une traductométrie, permet à l'auteur de mettre l'accent sur trois aspects fondamentaux: le caractère asymétrique du concept d'équivalence, le caractère approximatif de la traduction, et le fait que " le rapport gain-perte en traduction (coût entropique du transfert) est textuellement et culturellement déterminé. "<sup>231</sup> Pour finir, Larose espère " avoir contribué à mettre en perspective le problème des unités de traduction, qui réside dans le fait que chaque unité de texte n'a de sens que si elle est insérée dans une totalité textuelle. "<sup>232</sup>

En proposant de substituer l'unité sémiotique totalisante à une unité de traduction mal définie, Larose réaffirme la nécessité de mettre au point une terminologie dont la précision et la clarté résultent d'un souci d'ordre déontologique, de respect des principes épistémologiques qui conditionnent la qualité des recherches. En dépit des difficultés auxquelles il se heurte pour rendre compte de l'adéquation entre l'intention communicative et le produit de la traduction, le *sémiotème* au centre de la *traduction téléologique* se présente lui aussi comme le symbole d'un effort pour ouvrir la linguistique, qu'il a par ailleurs adopté comme cadre de référence, aux perspectives d'une science des signes.

S'il ne s'agit pas de sémiotique peircienne, il est néanmoins question sur le fond de dépasser les approches statiques générées par les systèmes dualistes, d'aborder la traductologie comme une dynamique évolutive, de l'appréhender dans une logique continuiste qui rappelle, à n'en pas douter, la philosophie triadique de Peirce. Même si dans l'ensemble on peut considérer qu'en de nombreux endroits, Larose, parce qu'il se situe lui-même dans le domaine linguistique, ne prend pas suffisamment de recul par rapport aux approches habituelles, et qu'il se heurte de fait aux difficultés que rencontrent les linguistes en cherchant à appliquer la sémiotique à la traductologie.

Il faut souligner à leur décharge que la persistance des habitudes dualistes n'en est pas la seule responsable: la science des signes est conçue de manières diverses et parfois divergentes, et elle offre par conséquent un panorama général assez confus et difficile d'accès. Ces mêmes caractéristiques, cette même volonté d'investir la sémiotique en quête d'un fondement théorique qui puisse assumer la complexité vivante du phénomène traductologique, resurgissent peut-être plus encore dans le livre publié en 1990 par Basil Hatim et Ian Mason: *Discourse and the Translator*.

---

<sup>230</sup> Ibid. p. 288.

<sup>231</sup> Ibid. p. 289.

<sup>232</sup> Ibid. p. 291.

B) Tentatives d’incursions de linguistes dans le domaine de la sémiotique

Les auteurs expriment leur désir de contribuer à réduire le fossé qui sépare depuis trop longtemps la théorie et la pratique, et ils estiment que les récentes contributions inspirées de diverses disciplines permettent désormais d’envisager la traduction — “this important area of applied linguistics research”<sup>233</sup> — de façon globale et plus réaliste:

“the gap between theory and practice in translation studies has existed for too long. Now, thanks to work being done in several different but related areas, there is an opportunity to narrow that gap. Recent trends in sociolinguistics, discourse studies, pragmatics and semiotics, together with insights from the fields of artificial intelligence and conversation analysis, have advanced our understanding of the way communication works. The relevance to translation studies of all this is obvious as soon as translation is regarded not as a sterile linguistic exercise but as an act of communication.”<sup>234</sup>

Ils définissent le texte comme une transaction communicative,<sup>235</sup> et leur démarche se fonde sur “the notion of translation as communicative discourse”<sup>236</sup> La situation dominante en matière de recherche traductologique est d’emblée dénoncée: “we are looking at translation as **product** instead of translating as **process**”, et Hatim et Mason font précisément de ce dernier le principal objet de leur étude: “the central concern of this book: **translating as a communicative process which takes place within a social context.**”<sup>237</sup> Dans cette visée, leurs travaux recourent à un vocabulaire que l’on identifie immédiatement, mais qu’on ne s’attendait pas forcément à retrouver ici:

“Our ability to recognize texts as instances of a type -exposition, argumentation, instruction- depends on our experience of previous instances of the same type, in other words, on our ability to recognize texts as signs. The way we recognize and respond to these signs is (...) a regularity of language use which transcends boundaries of genre.”<sup>238</sup>

---

<sup>233</sup> Hatim & Mason 1990:xii.

<sup>234</sup> Ibid. p. xi. Il est précisé plus loin: “Translation is a useful test case for examining the whole issue of the role of language in social life. (...) Thus, much of what we shall have to say in this book about translating is equally applicable to other forms of language use, considered not in isolation but as part of social life.”

<sup>235</sup> Cf. ibid. p. 2: “once all texts are seen as evidence of a **communicative transaction taking place within a social framework**, the way is open to a view of translating which is not restricted to a particular field”

<sup>236</sup> Ibid. p. 3. Voir aussi p. 20: “translators are involved in communicative activity which takes place within a social context. The translator's purpose and priorities are to be seen within this context”.

<sup>237</sup> Ibid. Ils poursuivent leur critique: “we treat text merely as a self-contained and self-generating entity, instead of as a decision-making procedure and an instance of communication between language users”.

<sup>238</sup> Ibid. p. 2.

Cette fois-ci —une fois n'est pas coutume— la théorie des signes dont il est question est visiblement la sémiotique de Charles Peirce; même si le nom de l'auteur n'est pas encore mentionné dans le texte lui-même, ses *Collected Papers* figurent bien dans la bibliographie, et le type (ou légisigne) et ses instances (ou répliques) sont effectivement des concepts peirciens.<sup>239</sup> Leur utilisation souligne ici le caractère dynamique de la notion de texte que Hatim et Mason développent, selon laquelle: "texts can be seen as the result of **motivated choice**".<sup>240</sup> Parallèlement à cette ligne directrice, ils prennent en compte de nombreuses dyades (comme 'process vs. product', 'objectivity vs. subjectivity', 'form vs. content', 'formal vs. dynamic equivalence', etc., qui sautent aux yeux dans le sommaire) qu'ils abordent avec circonspection:

"The 'literal' versus 'free' controversy has been more or less a constant in translation studies, no matter how far back one goes."<sup>241</sup>

Bien qu'ils reconnaissent les mérites des travaux de Nida sur l'équivalence formelle et dynamique, ils préfèrent à ces concepts celui plus pragmatique d'équivalence d'effet intentionnel [*equivalence of intended effect*],<sup>242</sup> et ils suggèrent dans la foulée qu'il pourrait être utile de réfléchir aux problèmes de traduction en termes d'adéquation plutôt que d'équivalence.<sup>243</sup> Dans la même veine, ils soulignent l'émergence et la prépondérance de critères pragmatiques comme le type du discours de départ et l'effet sur le lecteur d'arrivée, puis reprennent la critique d'Henri Meschonnic qui reproche à Nida de séparer trop nettement le style du sens, et adhèrent à la métaphore de Steiner (1975:298) selon laquelle: "The translator invades, extracts, and brings home."<sup>244</sup>

Des considérations préliminaires générales introduisent ensuite une réflexion sur le thème de la traduction poétique, qui prend appui sur la position pessimiste de Jakobson

---

<sup>239</sup> On trouve aussi 'token' p. 58.

<sup>240</sup> Ibid. p. 4. Ils précisent: "the resulting translated text is to be seen as evidence of a transaction, a means of retracing the pathways of the translator's decision-making procedures. (...) the ST itself is an end-product and again should be treated as evidence of a writer's intended meaning rather than as the embodiment of meaning itself."

<sup>241</sup> Ibid. p. 5.

<sup>242</sup> Cf. ibid. p. 7: "Eugene Nida's (1964) reformulation of the problem in terms of types of equivalence appropriate to particular circumstances is a positive move. By distinguishing **formal equivalence** (closest possible match of form and content between ST and TT) and **dynamic equivalence** (principle of equivalence of effect on reader of TT) as basic orientation rather than as a binary choice, Nida shifts attention away from the sterile debate of free versus literal towards the effects of different translation strategies. it seems preferable to handle the issue in terms of equivalence of **intended effects**". Voir aussi p. 57: "As Widdowson (1979:105) points out, equivalence is not just linguistic and semantic; it is also pragmatic."

<sup>243</sup> Cf. ibid. p. 8: "the term 'equivalence' (...) implies that complete equivalence is an achievable goal (...) The term is, of course, usually intended in a relative sense -that of closest possible approximation to ST meaning- (...) But the concept of 'adequacy' in translation is perhaps a more useful one."

<sup>244</sup> Cf. ibid.: "For some modern theorists (e.g. Nida), the overriding criteria are type of discourse and reader response. (...) Henri Meschonnic (1973:349) is critical of Nida's willingness to detach style from meaning". Voir aussi p. 11: "The imagery is akin to that used by G. Steiner (1975:298) : 'The translator invades, extracts, and brings home.'", et p. 20: "As Kelly observes (1979:126), Meschonnic's (1973) criticism of Nida derives largely from the fact that, for the former, literary expression is the predominant function of language whereas for Nida, as a Bible translator, the passing of information is paramount. In other words, it is often the difference in function of translation which produces differences of outlook."

pour débiter un tour d'horizon des problèmes les plus saillants dans ce domaine.<sup>245</sup> Après quoi les auteurs concluent à l'impossibilité de résoudre le duel 'traduction littérale vs. traduction libre', et proposent de s'intéresser plutôt aux sept stratégies que Lefevere distingue pour traduire des vers. Il faut noter aussi la comparaison qui est établie entre les principes de Nida et ceux de Tytler,<sup>246</sup> et rapporter ici le bilan auquel aboutissent Hatim et Mason:

“Aids to translators are improving all the time, but the basic problems faced by translators in their work remain the same. In broad and general terms, these can be listed as follows:

1. Comprehension of source text :
  - (a) parsing of text (grammar and lexis)
  - (b) access to specialised knowledge
  - (c) access to intended meaning.
2. Transfer of meaning :
  - (a) relaying lexical meaning
  - (b) relaying grammatical meaning
  - (c) relaying rhetorical meaning, including implied or inferable meaning, for potential readers.
3. Assessment of target text :
  - (a) readability
  - (b) conforming to generic and discursal TL conventions
  - (c) judging adequacy of translation for specified purpose.<sup>247</sup>

---

<sup>245</sup> Cf. *ibid.* p. 12: "Translation is a matter of choice, but choice is always motivated : omissions, additions and alterations may indeed be justified but only in relation to intended meaning. (...)it is important to judge translating activity only within a social context. (...) The translator's motivations are inextricably bound up with the **socio-cultural context** in which the act of translating takes place." Et p. 13: "The view of translating as a part of the communication process between SL writer and TL reader may help to shed some light on an age-old debate within translation studies. It concerns the nature of poetic discourse and whether or not it is translatable from one language into another. The terms of the debate are familiar ones and do not seem to have changed very much over the centuries. In recent times, Roman Jakobson (1959:238) is one of those who, from a linguistic perspective, adopt a pessimistic view. In poetry, 'phonemic similarity is sensed as semantic relationship'; formal aspects of the linguistic code became part of the meaning so that translation proper is impossible; 'only creative transposition is possible'. In fact, the point is applicable, well beyond poetry, to all discourse in which properties of the form of the language code are brought to the fore and made to bear particular significance."

<sup>246</sup> Cf. *ibid.* pp. 15-16: "A.F. Tytler, whose *Essay on the Principles of Translation*, first published in 1791, was the first whole book in English devoted to translation studies, propounds three 'laws of translation': "I. That the Translation should give a complete transcript of the ideas of the original work. II. That the style and manner of writing should be of the same character with that of the original. III. That the Translation should have all the ease of the original composition." (Tytler 1907:9) The trouble with 'laws' such as these is that they imply that the three objectives are entirely compatible and achievable; whereas, if matter and manner are indeed separable entities, then I, II, and III are, at least in part, mutually exclusive. A more recent formulation of the 'basic requirements' of a translation are to be found in Nida (1964:164). The similarities are striking: 1. making sense; 2. conveying the spirit and manner of the original; 3. having a natural and easy form of expression; 4. producing a similar response. The fourth requirement is an addition to Tytler's list, reflecting modern concern with reader response. In other respects, however, the points are essentially the same".

<sup>247</sup> *Ibid.* p. 21.

Ils élaborent par ailleurs un modèle de la communication qui met en évidence trois variables: “ it involves the reader in a reconstruction of context through an analysis of what has taken place (field), who has participated (tenor), and what medium has been selected for relaying the message (mode). ”<sup>248</sup> C’est sur ce modèle tripartite qu’ils se fondent pour distinguer trois dimensions contextuelles, en réaction à l’analyse de la “ register theory ”:<sup>249</sup>

“ The problem with register analysis (...) is that the insights which it affords into the communicative dimension of context, valuable as they are, are not in themselves sufficient (...) a further dimension of context can be distinguished. It is the pragmatic dimension which builds into the analysis values relating to the ability to ‘do things with words’. There is, however, a third dimension which we call semiotic —treating a communicative item, including its pragmatic value, as a sign within a system of signs. ”<sup>250</sup>

Ces trois dimensions -communicative, pragmatique et sémiotique- du contexte sont étudiées en détail, et les auteurs démontrent leur interdépendance.<sup>251</sup> Bien que d’une part nous ayons affaire à une tripartition, et que d’autre part apparaisse le terme ‘sémiotique’, on ne retrouve pas, dans l’emploi qui en est fait, la logique triadique de la science des signes peircienne, ce que confirmera notre lecture de la suite de l’ouvrage. Mais, il convient de le souligner, les auteurs ne prétendent pas non plus explicitement appliquer la sémiotique à l’étude du contexte. Il semblerait plutôt qu’il s’agisse de proposer de nouvelles perspectives linguistiques qui ouvrent le domaine de la science du langage sur les réalités des transactions communicatives, des actions pragmatiques, et des interactions sémiotiques. Ces trois dimensions du contexte sont représentées dans le schéma récapitulatif suivant:<sup>252</sup>

---

<sup>248</sup> Ibid. p. 55. Les auteurs poursuivent: “ Together, the three variables set up a communicative **transaction** in the sense that they provide the basic conditions for communication to take place.” Ils fournissent en outre les définitions suivantes dans leur glossaire (pp. 239-244): “ **Field** Variation in language according to the use to which it is put in various professional and social settings, e.g. scientific discourse, legal discourse.”; “ **Tenor** The relationship between addresser and addressee, as reflected in use of language (e.g. levels of formality, relative distance). ”; “ **Mode** The medium selected for language activity; essentially the choice between speech and writing but such distinctions as monologue, dialogue are also seen as variables of mode. ”

<sup>249</sup> Cf. chapitre 3, où les auteurs réfèrent à Halliday, Gregory et Carroll notamment.

<sup>250</sup> Ibid. p. 57.

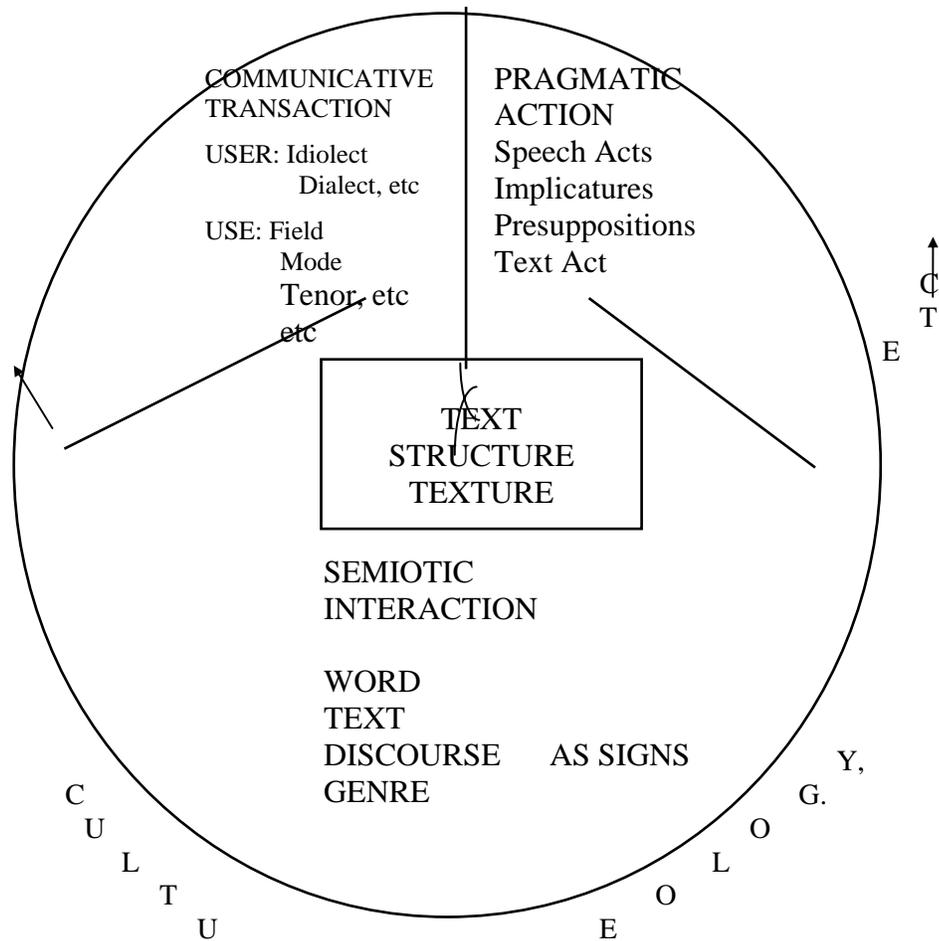
<sup>251</sup> Voir notamment p. 65 la partie intitulée: “ Communicative, pragmatic and semiotic interplay ”. .

<sup>252</sup> Ibid. p. 58. Voir aussi les définitions proposées dans le glossaire (pp. 239-244):

“ **Communicative Dimension** An aspect of context which subsumes all variables pertaining to field, mode and tenor. ”;

“ **Pragmatic Dimension** A dimension of context which regulates intentionality. ”;

“ **Semiotic Dimension** A dimension of context which regulates the relationship of texts to each other as signs. ”.



Lorsqu'ils s'engagent dans<sup>R</sup>l'examen détaillé de<sup>D</sup>la dimension sémiotique, Hatim et Mason font enfin toute la lumière<sup>E</sup>sur leur position en matière de théorie du signe. Cela se passerait presque de commentaire.<sup>253</sup>

“**Semiotics** or **semiology** is the science which studies signs in their natural habitat -society. Envisaged by Saussure as part of social psychology, and identified by Peirce as having a distinctly ‘logical’ bias, semiotics focuses on what constitutes signs, what regulates their interaction and what governs the ways they come into being or decay.”

N'est-il pas étonnant, voire aberrant, de constater que sans la moindre hésitation, et de façon assez sommaire, les auteurs assimilent purement et simplement la sémiotique à la sémiologie en en faisant deux synonymes? Postulant que l'objet qu'étudie Saussure et Peirce est le même, à savoir le signe, ils réduisent deux sciences à une seule et en mélangent impunément les concepts. Aussi retrouve-t-on pêle-mêle dans leur glossaire (pp. 239-244):

<sup>253</sup> Ibid. p. 67.

**Object** That part of a sign which serves as a vehicle of the sign itself (e.g. the product sample in an advertisement) -cf. initiator, interpretant.

**Initiator** That part of a sign which serves to identify it (cf object, interpretant).

**Interpretant** The effect a sign is meant to relay (cf object, initiator).

**Rheme** That part of a sentence which occurs last and which has most communicative importance.

**Sign** A unit of signifier + signified, in which the linguistic form (signifier) stands for a concrete object or concept (signified).

**Theme** That part of a sentence which occurs first and which normally has less communicative importance than the rheme.

Et c'est sur de telles bases, aussi invraisemblables puissent-elles paraître, que toute leur démarche repose. Or au vu de l'extrait ci-dessus, la question saute aux yeux: comment peut-on considérer à la fois qu'un signe est une unité 'signifiant + signifié' et que ses parties sont l'objet, l'initiateur et l'interprétant? Et pourtant, Hatim et Mason relèvent cette gageure en adoptant concurremment ces définitions; dans leur texte, ils réfèrent à Saussure comme à Peirce pour finalement en tirer des conclusions assez personnelles, développant ainsi une approche sémiotique de la traduction qui leur est propre:

“ Translation, then, primarily deals with signs and attempts to preserve semiotic, as well as other pragmatic and communicative, properties which signs display. ”<sup>254</sup>

Le sixième chapitre, entièrement consacré à “ **Translating Texts as Signs: The Semiotic Dimension of Context** ”, laisse d'abord apparaître une citation de Sebeok à l'appui de la sémiotique du contexte et de la notion d'interaction, puis s'inspirant de l'hypothèse de Sapir/Whorf, des travaux de Nida sur la traduction biblique, et de ceux de Lotman (et al.) sur la culture, une définition de la traduction est établie pour rendre compte d'un phénomène central, à savoir “ semiotics-conscious translating ”:

“ Translating can now be envisaged as the process which transforms one semiotic entity into another, under certain equivalence conditions to do with semiotic codes, pragmatic action and general communicative requirements. ”<sup>255</sup>

Dans cette optique, l'accent porte ensuite sur l'entité sémiotique comme unité de traduction qui découle logiquement de cette démarche centrée autour d'une traduction consciente de sa sémiotité. Après cela, les auteurs présentent un bref historique de la notion de signe qui débute avec Saussure, se poursuit par Peirce, et finit sur Barthes.

---

<sup>254</sup> Ibid. p. 69. Ils élaborent par la suite des “ semiotic categories such as genre, discourse and text. ”

<sup>255</sup> Ibid. p. 105.

Nous soulignerons simplement ici certains des traits qui marquent le passage sur Peirce, à commencer par le fait que les auteurs ne le citent à aucun moment, et ne renvoient même pas à ses textes. Ils présentent un compte rendu très dépouillé de ses recherches:

“ Charles Peirce’s approach (1931) advocates that we start with non-linguistic signs, then identify the status of language in them. ”<sup>256</sup>

Bien qu’ils n’approfondissent pas leur étude de Peirce -ce qu’au demeurant ne permettait pas la taille réduite de leur ouvrage-, ils estiment cependant qu’en matière de traductologie, l’approche sémiotique ouvrent des recherches d’avenir qui permettent de dépasser les limites de la linguistique:

“ we feel that Peirce offers a way forward. His approach takes semiotics out of the narrow confines of the linguistic sign. Of course, there is a problem for the analyst with this kind of non-linguistic meaning. But the problem (...) seems to stem from the imprecision of the linguistic terms we use to talk about non-linguistic meaning. ”<sup>257</sup>

Hatim et Mason soulignent ici avec justesse les graves conséquences épistémologiques que génèrent les problèmes de terminologie: l’inadéquation entre les outils conceptuels et les objets à étudier s’oppose de façon inexorable à la progression de l’enquête. Mais ne désespérant pas, les auteurs estiment que les théories peirciennes peuvent permettre à la sémiotique de sortir du cadre étroit dans lequel le signe linguistique la cantonne, et ils résument brièvement la démarche de Peirce, juste en une phrase pour situer le personnage; puis ils rapportent la définition triadique du signe en leurs propres termes, sans faire apparaître, comme on le note de suite, la notion de *representamen*, étrangement remplacée par ‘*initiator*’ (qui ne figure d’ailleurs pas ici):

“ In order to understand Peirce’s position and be able to work with it, we must first of all recall that for Peirce all human experience is organised in such a way as to lead to the emergence of signs. The sign in turn is a triadic relation:

1. Whatever initiates identification of the sign (...).
2. The object of the sign (...).
3. The interpretant or the effect the sign is meant to relay (...).

Generally speaking, the interpretant may be regarded as the meaning of the sign. ”<sup>258</sup>

Le terme ‘*initiator*’ surgira à deux reprises un peu plus loin dans le texte, mais il n’est pas fait mention du *representamen*. On pourrait admettre que cela ne soit pas dramatique dans la mesure où le sens du concept lui-même est à peu près respecté; néanmoins, il est

---

<sup>256</sup> Ibid. p. 108.

<sup>257</sup> Ibid. pp. 108-109.

<sup>258</sup> Ibid. p. 109. Ils donnent comme exemple “ [1] the colour gold (...) [2] the product sample (...) [3] the maxim (...) in a Benson and Hedges cigarette advertisement ”. Le terme ‘*initiator*’ apparaît seulement deux fois, aux pages 118-119.

surprenant de ne pas reprendre le terme d'un auteur pour présenter son idée, et presque déconcertant de lui en substituer un autre sans prendre soin de le préciser. Mais cela ne semble pas être l'avis des téméraires Hatim et Mason qui ont osé commettre cet acte significatif, et poursuivent leur aventures sémiotiques sur cette lancée. Ils s'avisent alors de mettre en évidence quatre hypothèses ou postulats de base de la sémiotique qui intéressent directement traducteurs et traductologues, et que nous traduisons comme suit:

1. les signes réfèrent aux structures culturelles
2. la sémiotique transcende le langage verbal
3. les mécanismes élémentaires de la signification sont universels
4. le contexte et le co-texte jouent un rôle crucial dans l'acte de signification<sup>259</sup>

Dans ce même esprit de synthèse, suit un bilan de la sémiotique en traduction dans lequel les auteurs insistent sur les trois types de relations que décrit la sémiotique. Ils considèrent que " semiotics deals with syntactic, semantic and/or pragmatic properties of the sign ", sans pour autant mentionner le nom de Charles Morris, qui ne figure pas non plus dans la bibliographie.<sup>260</sup> Pour conclure ce chapitre, ils récapitulent brièvement leur tentative de mettre en lumière les caractéristiques sémiotiques des textes qui sont les plus susceptibles d'intéresser les traducteurs:

" Taking the sign to be a triadic relation (initiator, object, interpretant, the latter being regarded as the meaning of the sign), we have seen how the sign involves connotative systems which ultimately lead to the development of myth as a cultural phenomenon. " <sup>261</sup>

Il semble cependant regrettable qu'ils n'aient pas davantage précisé cette conception du signe comme relation triadique entre un initiateur, un objet et un interprétant, dont ils ne donnent qu'un aperçu sommaire, quoique très concis. Ils préfèrent de fait s'investir dans l'étude de la dimension sémiotique de l'intertextualité, ou interaction sémiotique. Pour notre part, nous avons essentiellement retenu de leur démarche ses aspects sémiotiques qui prennent des proportions non négligeables, et même, disons-le, considérables.

Jusqu'ici, nous avons évoqué un certain nombre de textes où les références à la science des signes ou à la sémiotique jouaient un rôle plus ou moins important mais ne faisaient souvent l'objet que d'un traitement plutôt rapide et allusif. Sans préjuger des qualités que l'on peut par ailleurs reconnaître à l'ouvrage de Hatim et Mason, *Discourse and the Translator* rend compte de façon presque caricaturale des difficultés auxquelles les linguistes se trouvent généralement confrontés lorsqu'ils investissent la sémiotique.

---

<sup>259</sup> Cf. *ibid.* p. 114-116: " 1. Signs refer to cultural structures (...) 2. Semiotics transcends verbal language (...) 3. Basic mechanisms of signification are universal (...) 4. Context and co-text are crucial to the act of signification (...) ".

<sup>260</sup> *Ibid.* p. 116.

<sup>261</sup> *Ibid.* p. 118.

Il est vrai que , pour qui n’y prendrait pas suffisamment garde, le domaine de la science des signes se présente de façon très désordonnée, ou tout au moins les différentes écoles, et la communauté des chercheurs dans leur ensemble, ne s’accordent pas à lui donner une forme homogène, et continuent par exemple d’employer les mêmes termes dans des acceptions distinctes, de sorte qu’ils sont peut-être clairs pour eux, mais ne sauraient l’être pour un lecteur non averti. Aussi les deux auteurs, face à cette situation inextricablement chaotique, construisent-ils leur propre sémiotique en se fondant un peu sur tous les courants de pensée dominants dans ce domaine, ce qui bien entendu ne paraît pas très sérieux.

Leur terminologie s’en ressent et, nous l’avons souligné, elle fait état d’incompatibilités qui sont sans doute le fruit d’un manque de rigueur épistémologique. Il est d’ailleurs presque choquant de voir comment en trois mots, ils règlent un problème qui mériterait beaucoup plus d’attention: “ **Semiotics or semiology** ”, sans autre forme de procès, témoigne vraisemblablement des effets d’une déontologie qui ne suffit pas à préparer les chercheurs à un champ d’investigation dont l’accès est pour le moins difficile.

Il faut souligner que *Discourse and the Translator* a le mérite de s’engager plus profondément que ne l’ont fait la plupart des autres ouvrages dans l’étude de la science des signes, et on doit constater aussi qu’il se trouve très vite en butte à des difficultés qu’il ne parvient guère à surmonter. Les efforts des auteurs pour introduire la sémiotique en traductologie sont des plus louables, et on peut dire que d’une façon générale, ils s’orientent dans la bonne direction; mais le chemin est semé d’embûches... En essayant de réconcilier des théories trop différentes, ils élaborent avec éclectisme leurs propres conceptions, qui sont singulièrement marquées par un caractère hétéroclite et disparate, presque discordant. Ce type de démarche s’avère en outre assez commun, et à ce titre le fascicule de Hatim et Mason nous a semblé représentatif d’une tendance dont il convenait de souligner l’importance.

Il est par ailleurs de nombreux textes sur lesquels nous devons encore regretter de passer. Ceux de Laure Bataillon, de Jean-Charles Vegliante, de Valentín García Yebra, de Roger Ben Bell, de Lieven d’ Hulst, de Lawrence Venutti ou de Michel Ballard — nous ne résistons pas à en citer quelques uns!<sup>262</sup> Cependant, il nous faut progresser dans la jungle des publications contemporaines, et retenir l’essentiel des dynamiques qui s’y manifestent.

Dans cet esprit, nous abordons maintenant une mouvance encore quelque peu marginale en ce qu’elle ne jouit pas d’une reconnaissance unanime chez les linguistes, traducteurs et/ou traductologues, mais dont les développements subtils confirment sans nul doute l’importance. On y retrouve, plus encore que dans certains ouvrages abordés précédemment, la volonté de récuser le dualisme comme fondement théorique pour la

---

<sup>262</sup> Cf. notamment Bataillon: *Traduire, écrire* Travail sur un poème d’Arnaldo Calveyra, (1991); Vegliante: *D’écrire la traduction* (1991); Garcia Yebra: *Teoría y práctica de la traducción* (1992); Bell: *Translation and Translating* (1991); Hulst (d’), *Cent ans de théorie française de la traduction: de Batteux à Littré (1748-1847)* (1990); Venutti (ed.), *Rethinking Translation : Discourse, Subjectivity, Ideology* (1992); Ballard: *De Cicéron à Benjamin, Traducteurs, traductions, réflexions* (1992). Voir bibliographie.

traductologie -lequel est de ce fait responsable de l'évolution apathique des recherches-, d'envisager la dualité comme une étape vers la triadicité (même si le terme n'est pas mentionné), et de développer une dynamique continuiste qui est mieux adaptée à l'appréhension des phénomènes dans la réalité des langues vivantes.

### C) Démarches triadiques en marge de la sémiotique

Cette tendance, qui consiste à aborder les questions de traduction dans une perspective triadique -en faisant le lien entre des concepts qui jusque là s'excluaient, en saisissant le dynamisme des objets étudiés, en étant quasiment imprégné de la logique évolutive des trois catégories-, s'affirme de façon croissante dans de multiples ouvrages. Et c'est encore fondamentalement cette même orientation qui, nous en sommes convaincue, détermine la qualité et l'originalité tout à fait remarquables de la théorie interprétative de L'E.S.I.T., que nous devons notamment à Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, et qui compte aussi aujourd'hui de nombreux autres adeptes et promoteurs.<sup>263</sup>

Le livre le plus récent qu'elles aient publié nous rappellera l'essentiel de cette brillante approche: dans *La traduction aujourd'hui*, Lederer donne en effet une vue générale et structurée du modèle interprétatif.<sup>264</sup> Postulant au départ que " tout est interprétation ", qu' " on ne peut pas traduire sans 'interpréter' ", et que le dénominateur commun à toutes ces traductions est la recherche du sens et sa réexpression,<sup>265</sup> l'auteur résume les principales caractéristiques des conceptions de l'E.S.I.T.:

" La théorie interprétative (...) a établi que le processus [de la traduction] consistait à comprendre le texte original, à déverbaliser sa forme linguistique et à exprimer dans une autre langue les idées comprises et les sentiments ressentis. " <sup>266</sup>

On voit que nous avons affaire ici à une articulation en trois temps dont l'originalité réside visiblement dans la seconde étape de déverbalisation, qui est fondamentale. Au coeur de la théorie interprétative, elle incarne une conception dynamique de l'activité traduisante qui remet en cause les traditionnelles approches dualistes. La traduction ne se réduit pas à un phénomène double, contrairement à ce que laissent penser maintes

---

<sup>263</sup> A noter en particulier dans cette mouvance les ouvrages du canadien Jean Delisle *L'analyse du discours comme méthode de traduction* (1980), *L'enseignement de l'interprétation et de la traduction: de la théorie à la pédagogie* (1981), *La traduction raisonnée* (1993), la thèse sur les *Fonctions de la traduction en didactique des langues : apprendre une langue en apprenant à traduire* (1985) qu'Elisabeth Lavault dédie à Danica Seleskovitch et dont celle-ci rédige la préface, et la thèse d' Hurtado Albir: *La notion de fidélité en traduction* (1990).

<sup>264</sup> Marianne Lederer, *La traduction aujourd'hui, Le modèle interprétatif*, 1994, Paris, Hachette. Cf. bibliographie pour les autres ouvrages publiés par ces deux auteurs.

<sup>265</sup> Cf. Lederer 1994:9: " La recherche du sens et sa réexpression sont le dénominateur commun à toutes les traductions. (...) tout est interprétation. " et p. 15.

<sup>266</sup> Ibid. p. 11.

présentations.<sup>267</sup> En réalité, “ l’opération de traduction n’est pas la même selon que l’on traduit des mots, des phrases ou des textes ”,<sup>268</sup> et Lederer est par conséquent amenée à distinguer *la traduction interprétative* de la *traduction linguistique*:

“ J’englobe sous l’appellation traduction linguistique la traduction de mots et la traduction de phrases hors contexte et je dénomme traduction interprétative, ou traduction tout court, la traduction des textes. ”<sup>269</sup>

C’est donc pour prendre le contre-pied du courant dominant de la linguistique, pour proposer des réponses aux questions qu’elle ne semble pas à même de résoudre, pour élaborer des concepts visant à rendre compte des réalités vivantes de l’activité traduisante, que la théorie interprétative met en forme ses propres outils théoriques. Les précisions terminologiques constituent bien entendu un aspect crucial de cette démarche épistémologique. De façon déterminante, l’accent porte sur le sens, et comme en écho à ce choix, les notions de verbalisation et de vouloir dire occupent une position centrale. Peut-être pour souligner que cette caractéristique est fondatrice, et qu’elle prend sa pleine mesure dès l’origine, l’auteur cite un texte plus ancien de sa collègue Danica Seleskovitch, qui situe la notion de sens:

“ Le sens est un vouloir dire extérieur à la langue, antérieur à l’expression chez le sujet parlant, postérieur à la réception du discours chez le sujet percevant [...] L’émission de ce sens nécessite l’association d’une idée non verbale à l’indication sémiotique (parole ou geste, peu importe en soi le support qui se manifeste de façon perceptible!) ”<sup>270</sup>

Ainsi, il apparaît que c’est du côté d’une réflexion sémantique que s’oriente la théorie de l’E.S.I.T., considérant que “ la traduction doit être traitée sur un plan autre que linguistique. ”<sup>271</sup> A cette spécificité de la démarche interprétative semble s’ajouter ici implicitement une sorte d’opposition entre sémantique et sémiotique, qui ferait de ce dernier le domaine de la parole ou du geste, ou plutôt le domaine des indications non verbales qui s’associent aux idées non verbales pour permettre l’émission du sens.

<sup>267</sup> Cf. *ibid.* p. 13: “ Défini de façon sommaire, l’acte de traduire consiste à ‘comprendre’ un ‘texte’, puis, en une deuxième étape, à réexprimer ce ‘texte’ dans une autre langue. ”

<sup>268</sup> Cf. *ibid.*: “ il faut dès le départ faire le partage entre la langue, sa mise en phrases et le texte; car si l’on peut ‘traduire’ à chacun de ces niveaux, l’opération de traduction n’est pas la même selon que l’on traduit des mots, des phrases ou des textes. ”

<sup>269</sup> *Ibid.* p. 15. L’auteur précise (pp. 50-51): “ La traduction interprétative est une traduction par équivalences, la traduction linguistique est une traduction par correspondances. (...) la différence essentielle entre équivalences et correspondances: les premières s’établissent entre textes, les secondes entre des éléments linguistiques ”

<sup>270</sup> Seleskovitch 1976, cité in Lederer 1994:24, qui écrit elle-même p. 90: “ La théorie interprétative de la traduction, corroborée par l’expérience, pose que ce sont les désignations des ‘choses’ qui doivent être réexprimées. ” L’auteur précise en note: “ De nos jours, on dit plus volontiers ‘réfèrent’ que ‘chose’. ”

<sup>271</sup> Lederer 1994:87.

Il est bien entendu regrettable que ce terme soit entaché d'autant d'ambiguïté, et une fois de plus, on n'est pas sûr du sens qu'il recouvre. Il convient de noter par ailleurs la tendance pragmatiste qui s'affirme dans cette façon d'aborder la traduction: c'est en se situant directement sur le terrain de l'interprétation que les deux auteurs se donnent les moyens de saisir ce vouloir dire, avant qu'il soit exprimé et après sa réception. Le transfert du sens repose ainsi sur la transcendance du vouloir dire, et puisque c'est à ce niveau qu'a lieu l'essentiel du traduire, il convient de l'examiner avec attention:

“ Le sens d'une phrase c'est ce qu'un auteur veut délibérément exprimer, ce n'est pas la raison pour laquelle il parle, les causes ou les conséquences de ce qu'il dit. Le sens ne se confond pas avec des mobiles ou des intentions. Le traducteur qui se ferait exégète, l'interprète qui se ferait herméneute transgresseraient les limites de leurs fonctions. ”<sup>272</sup>

Le traducteur doit donc se concentrer sur ce que l'auteur exprime délibérément, et cette précision soulève bien des problèmes de terminologie, d'épistémologie et de déontologie: la tâche du traducteur doit être distinguée de celle de l'exégète, elle ne doit pas être une herméneutique. La saisie du sens à proprement parler peut être facilitée par la mise en évidence d'unités de sens qui résultent des points de capiton dont parlait Lacan:

“ les mots se succèdent et, à intervalles irréguliers, se produit une sorte de ‘déclat’ de compréhension. J. Lacan a parlé de point de capiton pour désigner l'instant où les connaissances supposées chez l'interlocuteur par celui qui parle se mobilisent chez ce dernier et constituent une unité mentale distincte, une idée. (...) J'ai appelé unité de sens le résultat du point de capiton, la fusion en un tout du sémantisme des mots et des compléments cognitifs. ”<sup>273</sup>

Ainsi définie, cette unité se présente comme un concept dynamique qui permet de réunir dans une visée dialectique des éléments apparemment contradictoires. On retrouve là encore la tendance actuelle à substituer une logique triadique à des théorisations dualistes. Comme fusion du sémantisme des mots et des compléments cognitifs, comme jonction d'un savoir linguistique et d'un “savoir extra-linguistique déverbalisé”, l'unité de sens incarne une philosophie de la continuité qui vise à réconcilier les contraires, à souligner leur complémentarité. En vue d'assumer ce rôle, elle peut s'adapter à toutes les situations textuelles, et se voit donc définie comme “ le plus petit élément qui permette l'établissement d'équivalences en traduction ”.<sup>274</sup> Ce

<sup>272</sup> Seleskovitch 1984:269, cité in Lederer 1994:25.

<sup>273</sup> Lederer 1994:27. Il faut noter en outre que cette notion de point de capiton est également utilisée par le psychanalyste peircien Michel Balat, de l'université de Perpignan.

<sup>274</sup> Cf. *ibid.* pp. 27-28: “ l'unité de sens est le plus petit élément qui permette l'établissement d'équivalences en traduction (...) Elle apparaît comme le résultat de la jonction d'un savoir linguistique et d'un savoir extra-linguistique déverbalisé ”.

concept permet ainsi de dépasser le niveau quasiment statique de l'opposition du signifiant au signifié, qui fait office d'unité de traduction dans la *Stylistique* de Vinay et Darbelnet par exemple.

En ce qui concerne les controverses dualistes dans leur ensemble, la théorie interprétative préconise toujours la même attitude critique, qui consiste à récuser la validité des diverses dichotomies, et à montrer que quels que soient les deux éléments en présence, il est généralement plus réaliste de les appréhender comme les complémentaires d'une dialectique, que comme des modalités exclusives. Lederer souligne notamment le caractère erroné du duel où fidélité et liberté s'affrontent à mort:

“ Le traducteur doit-il être libre ou fidèle? L'alternative ainsi posée est fautive car chacun de ces termes, ‘fidélité’, ‘liberté’, ambitionne de s'appliquer à l'ensemble d'un texte, alors que toute traduction comporte une alternance entre des correspondances (fidélité à la lettre) et des équivalences (liberté à l'égard de la lettre). ”<sup>275</sup>

C'est précisément dans cette alternance que prend naissance une conception dialectique qui remet en cause des fondements dualistes toujours très présents. En fait, la fidélité ne s'oppose pas à la liberté, les correspondances se mêlent aux équivalences: elles “ sont intimement liées dans le processus de la traduction ”, <sup>276</sup> au point de considérer qu'elles sont les manifestations secondes d'un phénomène troisième. Mais cette dynamique, qui se rapproche donc de la logique sémiotique, n'est pas celle qui informe la plupart des approches, et d'une façon générale, la linguistique sur laquelle se fonde les chercheurs ne semble pas être à même de saisir l'essentiel de l'activité traduisante:

“ Quels qu'aient été les mérites de la linguistique (...) elle ne peut prétendre expliquer la complexité de la traduction (...) les linguistiques structurales et génératives ont été mues par ce qui nous apparaît aujourd'hui comme un complexe d'infériorité à l'égard des sciences exactes. Elles se sont efforcées de façon quasi obsessionnelles de réifier la langue. En en faisant un objet observable de façon objective, elles se voulaient scientifiques. En se limitant au mesurable, quantifiable et prévisible, elles ont sacrifié l'essentiel du langage: son emploi en situation par un individu pensant. ”<sup>277</sup>

Marianne Lederer soulève ici la question de la scientificité de la traductologie, de la linguistique, et des sciences humaines en général. Mais elle n'entre pas dans les détails du débat qui oppose ceux qui les tiennent pour scientifiques à ceux qui les croient artistiques, et s'attache à avancer qu'en voulant se prendre pour une science exacte, la linguistique a pour ainsi dire tué le langage en lui ôtant toute vie. Plutôt que de le réduire

---

<sup>275</sup> Ibid. p. 83.

<sup>276</sup> Ibid. p. 86. L'auteur poursuit: “ Jamais les unes ne l'emportent intégralement sur les autres. ”

<sup>277</sup> Ibid. p. 92.

à une forme statique en prétendant l'étudier scientifiquement, plutôt que d'aborder les sciences humaines comme des sciences exactes, il conviendrait de leur donner les moyens d'appréhender le langage et la langue comme des phénomènes réels et vivants. Elle se rapporte sur ce point à un texte de Pierre Lévy, selon lequel

“ les sciences humaines ont besoin d'une théorie de la communication qui mette (...) la signification au centre de ses préoccupations. ”<sup>278</sup>

Au vu de cet extrait, on pourrait croire qu'il s'agit de sémiotique, dans la mesure où celle-ci peut être définie comme une théorie de la communication centrée sur la signification, mais ce n'est pas l'orientation que prend la théorie interprétative, qui fait porter l'accent sur le phénomène central du sens. Ce concept nodal résulte de préoccupations épistémologiques qui contribuent à prendre conscience du caractère déterminant de la terminologie, et de l'attention qu'elle mérite en conséquence. D'autant plus que -il faut le dire carrément-

“ La confusion terminologique étant extrême dans notre domaine, certaines définitions s'imposent. ”<sup>279</sup>

L'importance de la place accordée à la terminologie est en outre renforcée par le glossaire établi à la fin de l'ouvrage, dans lequel sont répertoriés les termes clés de la théorie interprétative de la traduction. On y retrouve ces définitions que la rigueur d'une certaine déontologie impose, et sur lesquelles se construit toute l'enquête traductologique. En particulier, poursuit Lederer, “ la différence que je fais entre ‘langue’, ‘parole’ et ‘texte’ (ou discours) est capitale. ”

Elle définit la langue comme “ la somme des éléments verbaux régis par des règles d'association et de changements morphologiques et sémantiques dont se sert une communauté, ” la parole étant la “ mise en oeuvre d'une langue ”.<sup>280</sup> Dans cette mouvance, “ le texte original peut être défini comme le produit d'une interaction entre le traducteur et la matérialité d'une chaîne graphique ou sonore. ”<sup>281</sup> On voit que ces définitions laissent transparaître une volonté de situer l'analyse à un niveau, non plus statique, mais dynamique, sur des bases plus constructives qui remettent en question les fondements linguistiques de la traductologie.

---

<sup>278</sup> Pierre Lévy 1990:80, cité in Lederer (1994:93), qui souligne que “ la communication humaine n'est pas la communication dont traite la théorie du même nom. ”

<sup>279</sup> Lederer 1994:94.

<sup>280</sup> Ibid. Il est intéressant de noter qu'à l'article **Langue**, l'auteur écrit: “ La ‘langue’ a fait l'objet d'un si grand nombre de définitions qu'il n'est pas nécessaire d'en ajouter une de plus. En traductologie, le niveau langue est celui de la traduction qui ne s'intéresse qu'aux mots, motivations, phrases, compte non tenu de compléments cognitifs. ”

<sup>281</sup> Ibid. p. 96. L'auteur précise qu'elle se situe au niveau troisième des textes, et s'appuie sur Coseriu et Pergnier qui distinguent “ trois niveaux de langage (...) Le premier est philogénétique, c'est le niveau universel, celui de la faculté de langage qui caractérise l'espèce humaine. (...) Le second, (...) c'est le niveau des différentes langues (...) le troisième est celui des textes ou des discours ”.

Ainsi, la perspective épistémologique de la théorie interprétative se construit sur une terminologie élaborée, et cette dialectique imprègne effectivement chacun des termes qu'elle met en jeu. La conception du texte source à traduire, par exemple, en rend compte de manière éloquente. De fait, ce concept

“ dépasse le cadre de la langue et de la parole, objets statiques de savoir; il est objet dynamique de compréhension. ”<sup>282</sup>

La démarche spécifique dont cet extrait se fait l'écho semble visiblement motivée par l'urgence qu'il y a à dénoncer la dualité, et à lui substituer une philosophie triadique comme fondement logique pour l'étude, homogène, et pragmatiste de la traduction. Considérer le texte comme un objet dynamique de pensée peut, en effet, être tenu pour une tentative de remplacement des formes post-structuralistes de la linguistique, par des modèles analytiques plus adaptés aux phénomènes vivants à observer. Cette tendance dialectique, qui fait la force de la théorie interprétative, s'apparente vraisemblablement à la dimension troisième qui fonde la logique peircienne.

Ou plus précisément, la dialectique interprétative semble introduire en traductologie une dynamique de l'ordre du mode d'être de la tiercéité, de cette loi qui préside habituellement à la médiation entre des éléments dont seules les manifestations secondes étaient envisagées jusque là. En conséquence, il apparaît que le modèle interprétatif vient s'ajouter à un nombre non négligeable de contributions qui revendiquent autre chose qu'un statut linguistique pour la traductologie, cette autre chose prenant en l'occurrence des allures foncièrement sémiotiques, même si dans le cas présent, l'auteur ne recourt pas explicitement à ce terme.

C'est “ dans un monde qui se rétrécit chaque jour ”, “ où les civilisations se rapprochent en s'uniformisant ”, et où “ la traduction joue un rôle méconnu ” que Marianne Lederer parachève *La traduction aujourd'hui*, en indiquant que la rigueur épistémologique requiert une union dialectique de la théorie et de la pratique, dont la teneur conditionne le rôle de gardiens, de protecteurs et de propagateurs des cultures du monde qui incombe aux traducteurs. Ce rôle, souligne-t-elle avec insistance,<sup>283</sup>

“ les traducteurs ne pourront le jouer avec efficacité qu'à condition qu'au talent que possèdent certains, s'ajoutent une réflexion et une formation qui guident le plus grand nombre. ”

Réflexions et formations, à en croire le bref aperçu que nous donnons de la théorie interprétative, s'orientent, et devraient s'orienter de manière plus décisive encore, vers des conceptions dynamiques; ce que l'on peut interpréter comme le signe de la nécessité urgente d'une approche triadique ou sémiotique de la traductologie. Cette orientation semble, en quelque sorte, indiquée par la démarche générale de Lederer, mais dans le détail, ce n'est pas précisément ce qu'elle se fixe pour objectif. Son modèle est

<sup>282</sup> Ibid.

<sup>283</sup> Ibid. p. 197. L'auteur cite Henri Béhar, Président de l'Université de Paris III, ouvrant le colloque de l'E.S.I.T. sur le thème “ Faut-il sauver les langues nationales? ” en 1983: “ *Les traducteurs sont les gardiens, les protecteurs et les propagateurs des cultures du monde* ”.

interprétatif et relève de la théorie du même nom; les accents sémiotiques que nous y percevons ne recueilleraient pas forcément l’approbation de l’auteur, et ils n’apparaissent pas sous ce nom dans son texte.

Par ailleurs, les conclusions sur lesquelles débouche la théorie de l’E.S.I.T. entraîneraient vraisemblablement une adhésion unanime de la communauté peircienne, moyennant certaines précisions néanmoins. La distinction, par exemple, entre le sens et la signification -notions clés du modèle interprétatif- susciterait sans doute des discussions dans la mesure où elle est inversée en sémiotique.<sup>284</sup> Mais il suffirait sans doute de s’entendre sur la terminologie, car au fond les concepts ont l’air d’être les mêmes. Au point que l’on pourrait se hasarder à avancer que la théorie interprétative participe de la sémiotique peircienne sans le savoir.

#### D) Le cheminement théorique d’un professionnel

Toujours en vue de montrer que la triadicité est la logique vers laquelle s’orientent les recherches traductologiques de façon de plus en plus prononcée – même si nous en sommes seulement aux prolégomènes hésitants d’investigations pseudo-sémiotiques qui empruntent parfois d’autres noms— nous voudrions nous arrêter quelque peu sur un texte dont on peut supposer qu’il n’a pas connu une très grande diffusion, et qui présente l’intérêt de rendre compte du type de cheminement propre aux traducteurs eux-mêmes, sur le terrain, quotidiennement.

Nous fournissons en annexe ce *Compte-rendu du séminaire de traduction de la Complutense, de mai 1991*, dans lequel l’hispaniste Claude Bleton dégage nettement, à partir de sa pratique, quatre “lignes de force permettant de nourrir une réflexion sur le travail de traducteur”. La première est “une certaine *connivence* entre le texte et son futur traducteur”, une complicité préalable indispensable qui peut aller jusqu’à la passion. “On ne peut traduire un texte qu’on aime pas” rappelle l’auteur, avant de souligner qu’il est “fondamental de montrer que l’approche d’un texte se fait en profondeur”:

---

<sup>284</sup> L’auteur note dans le glossaire: “**Sens** Mot clé de la théorie interprétative de la traduction. Pour le traducteur, produit de la synthèse des significations linguistiques et des compléments cognitifs pertinents d’un segment de texte ou de discours. Le sens résulte de la déverbalisation de la chaîne sonore (ou graphique) au moment où connaissances linguistiques et compléments cognitifs fusionnent. Le sens correspond à un état de conscience. Il est à la fois cognitif et affectif. **Signification** En français, ‘signification’ et ‘sens’ sont synonymes. En traductologie, nous les distinguons (...) ‘signification’ s’applique à des mots et à des phrases isolées. La signification des phrases résulte des significations lexicales et grammaticales. Les significations lexicales sont décrites dans les dictionnaires. Elles relèvent de la langue et représentent un ‘pouvoir signifier’ non actualisé. Dans les phrases, elles sont déterminées par le contexte verbal autant que par leur signification initiale au plan de la langue; dans les discours, elles le sont en outre par le domaine cognitif et par la particularité d’emploi d’un auteur. Les significations pertinentes des mots sont le produit de ces déterminations. Seules les significations pertinentes participent à la formation du sens.”

“ Les mots ne sont que la surface, l’écume du processus de l’écriture, et il faut savoir aussi remonter le bras qui guide la plume, et la force qui guide ce bras... ”<sup>285</sup>

Bleton établit en second lieu qu’ “ une traduction ne peut se passer d’être *pédagogique*. ” Parce qu’ “ elle doit aider le lecteur à saisir d’un seul regard une histoire et en même temps la réalité dans laquelle elle a été conçue et écrite ”, pour lui offrir “ un récit qui le dépayse sans le désarçonner. ” A la recherche de cet équilibre, une traduction —et c’est le troisième point qu’il soulève— “ doit sans cesse viser à la plus parfaite cohérence ”, en s’efforçant de se constituer “ en tout parfaitement autonome, dans les limites étroites offertes par la difficile transposition d’une culture dans une autre ”.

Dans cette optique, “ la qualité d’une traduction, toujours difficile à évaluer, dépend essentiellement du choix du registre et de la façon dont le traducteur maîtrise celui-ci. ” Enfin, la quatrième ligne de force qui se distingue est la complicité qui lie intimement les deux éléments du “ *couple* auteur/lecteur ”, et Bleton reconnaît qu’il aurait “ peut-être dû aborder ce point en préambule ”, pour mettre en relief le fait que “ la lecture est un pacte de confiance ” entre le lecteur “ et *son* auteur ”.<sup>286</sup> La traduction fait irruption dans cette intimité:

“ le traducteur vient s’insinuer dans ce couple indestructible, d’une façon étrange, à la manière d’un “ entremetteur ”, et il n’arrivera jamais à imposer à ses futurs lecteurs le même rapport de confiance: l’écrivain sait ce qu’il écrit. En revanche, le traducteur est perpétuellement soupçonné d’avoir mal traduit, et en ce cas on le remarque (...) si on ne le remarque pas, c’est qu’il a atteint son but, il a donné l’illusion d’avoir recréé ce fameux couple auteur/lecteur, et il reste cantonné dans sa “ non-reconnaissance ”. ”<sup>287</sup>

Le traducteur se présente ainsi comme un médiateur dont le rôle est généralement mal perçu, soit qu’on le néglige, soit qu’on remarque ses erreurs, et néanmoins il persiste dans ses efforts pour recréer ce même rapport de confiance qui unit le couple auteur/lecteur.<sup>288</sup> Plus précisément, Bleton considère que le but de la traduction est de donner l’*illusion* de recréer ce fameux couple, ou plutôt, il précise que c’est ainsi que le conçoivent ceux qui ne remarquent pas l’importance du traducteur dans la vie du langage.

L’illusion est nécessairement illusoire; en revanche, définir la traduction comme la *recréation du rapport de confiance entre le lecteur et son auteur* témoigne d’une démarche en profondeur qui se démarque des courants linguistiques dominants. Recréer

<sup>285</sup> Claude Bleton, *Compte-rendu du séminaire de traduction de la Complutense, de mai 1991*, document daté du mercredi 5 juin 1991, pp. 1-2; fourni par l’auteur lors de notre rencontre à Arles en novembre 1994.

<sup>286</sup> Cf. *ibid.* pp. 2-3.

<sup>287</sup> *Ibid.* p. 3.

<sup>288</sup> Avec succès, semble-t-il, dans le cas de Claude Bleton, si l’on en croit les articles parus récemment dans le cahier *Livres* du quotidien *Le Monde* sur des ouvrages traduits par cet hispaniste.

le même rapport en franchissant des frontières culturelles, ce même qu'on recrée dans un autre, est envisagé comme l'objectif que le traducteur se doit d'atteindre. Pour ce faire, poursuit l'auteur dans son compte rendu,

“ il est utile de s'interroger sur la traduction de la poésie, qui nécessite au plus haut point la complicité entre les mots, l'auteur et le lecteur. ”<sup>289</sup>

Peut-être aurait-on pu s'attendre à retrouver ici l'auteur, le traducteur et le lecteur, mais on peut aussi estimer que le traducteur à affaire aux mots, à l'auteur, et d'autre part au lecteur. C'est la notion de complicité qui est mise en évidence, comme pour souligner le caractère inextricable des liens qui unissent les divers paramètres de l'activité traduisante. La traduction est un tout, et Bleton semble insister sur ce point, comme si implicitement il récusait lui-aussi les dichotomies linguistiques en leur substituant des perspectives plus englobantes. Cette touche finale, et sa définition de la traduction, laissent penser que l'auteur se détourne sensiblement de la mouvance traditionnelle, pour orienter ses réflexions dans le sens dynamique d'une logique dialectique à rapprocher de la philosophie du signe triadique.

En effet, les trois lignes de forces qu'il distingue — nous en retenons trois puisque, comme il le précise lui-même, la quatrième est en fait un préambule à la première—, à savoir (1) la connivence texte/traducteur (qu'introduit la complicité auteur/lecteur), (2) le caractère pédagogique, et (3) la visée cohérente, peuvent raisonnablement être tenues pour la priméité, la secondéité, et la tiercéité du travail de traducteur, ou tout au moins pour les échos d'une démarche qui s'inspirerait d'une logique triadique semblable à la sémiotique peircienne. La première force caractéristique qu'il dégage semble bien relever essentiellement du mode d'être de ce que la traduction est indépendamment de toutes les particularités de son actualisation, qu'elle développe par la suite dans une pédagogie seconde, dont la visée pragmatiste s'inscrit en toute légitimité dans l'ordre cohérent de la tiercéité.

Nous retiendrons donc de ces quelques pages écrites par un traducteur de métier, la concision, la clarté et la perspicacité avec lesquelles Claude Bleton met en évidence la dynamique dialectique qui anime l'activité traduisante, et dont les linguistes ont tant de mal à rendre compte, souvent gênés à leur insu par les dichotomies que leurs outils conceptuels prédisposent.

En revanche, le professionnel sur le terrain à une vision plus réaliste de son objet, qu'il se décide cependant trop rarement à étudier pour avoir déjà bien en main ne serait ce qu'une terminologie adéquate. Mais dans un registre assez littéraire pour un compte rendu, et avec une certaine éloquence, Bleton a su mettre en lumière l'essentiel du phénomène traductologique, et ses perspectives semblent contribuer à établir définitivement l'orientation de plus en plus marquée des recherches en traduction vers autre chose que la dualité linguistique.

---

<sup>289</sup> Ibid.

Si ce formalisme structuraliste a donné à l'étude théorique de la traduction sa première impulsion remarquable, l'heure n'est plus aujourd'hui aux divisions statiques prétendues scientifiquement exactes, et les traductologues cherchent la solution à leurs énigmes dans des voies d'approche plus dialectiques, adaptées en souplesse aux complexités que recèlent, enchevêtrées, les réalités vivantes des phénomènes de traduction.

Aussi croyons-nous que ce dont la traductologie aurait besoin, ce serait d'une impulsion sémiotique qui lui permettrait d'établir les fondements théoriques sur lesquels elle pourrait, unifiée, se construire et se penser comme un tout homogène cohérent. Cette conclusion est du moins celle que nous tirons au vu d'un nombre relativement considérable de textes, qui laissent en effet apparaître une même tendance à récuser la linguistique pour lui substituer la sémiotique ou une philosophie approchante.

Poursuivant essentiellement cette ligne directrice de recherche, nous devons regretter de ne pas aborder les contributions de tous les auteurs que nous laissons encore dans l'ombre, comme notamment Octavio Paz, Ortega y Gasset, Charles Baudelaire, Paul Valéry, pour n'en citer, pêle-mêle, que quelques uns. Il nous faut malheureusement renoncer aussi à prendre en compte les ouvrages récents qui participent au renouveau actuel de la traductique, c'est-à-dire *grosso modo* de la traduction automatique et assistée par ordinateur (T.A. et T.A.O.) dont nous avons rappelé l'émergence plus haut.<sup>290</sup> Nous nous consacrerons ici à mettre en relief l'orientation sémiotique de la traductologie, qui prend au fil du temps une ampleur d'abord insoupçonnée.

### Conclusion

A travers un bref panorama des quelques ouvrages qui nous ont paru les plus représentatifs des principales directions dans lesquelles s'orientent les publications pléthoriques de ces dernières décennies, nous avons essayé de mettre en relief la transition qui semble s'opérer progressivement de la science du langage vers la science des signes. Cette transition comprendrait trois étapes majeures, entre lesquelles les frontières sont particulièrement floues: il ne s'agit pas de trois séries d'éléments bien distincts, mais d'une progression, d'un mouvement qui s'accroît peu à peu.

D'abord attirés par les théories susceptibles de fournir une base stable pour aborder les problèmes de traduction auxquels la linguistique n'a pas pu apporter un éclairage satisfaisant, les chercheurs investissent de plus en plus des perspectives qui délaissent manifestement la dualité pour s'orienter vers une dialectique de l'ordre de la triadicité peircienne. Cette ouverture se renforce encore au fil des années; et sous des noms variés, nous avons cru identifier cette même dynamique. De façon croissante, les regards convergent vers la sémiotique: parfois, le terme ne surgit pas, mais la démarche est reconnaissable; d'autres fois, le mot est employé, mais rarement de manière irréfutable.

---

<sup>290</sup> Nous aurions voulu tenir compte en particulier de l'ouvrage complet de John Hutchins et Harold Somers, *An Introduction to Machine Translation* (1992), mais également des contributions de Juan Sager, Clas et Safar, Bonnie Jean Dorr, etc. Cf. bibliographie où sont répertoriées quelques publications récentes à titre indicatif.

En fait, cela soulève en général de graves problèmes de terminologie, dont nous avons tenu à souligner l'importance, en indiquant en outre que cela n'était pas sans conséquence d'un point de vue à la fois épistémologique et déontologique. Ces préoccupations sont d'ailleurs présentes chez nombre d'auteurs. Chez Meschonnic, par exemple, qui dénonce les insuffisances de la linguistique et la stérilité des conceptualisations dualistes qu'il tient à envisager de façon dialectique: il leur substitue une poétique de la traduction inspirée de la sémiotique de Benvéniste.

D'après lui, la traduction est une transformation, elle est "écriture d'une lecture-écriture". Et la théorie de la traduction ne relève pas de la linguistique appliquée: c'est un nouveau champ de la littérature qui permet de concevoir le texte comme un tout, traduisible comme tout, et en ce sens ses options sont similaires à celles qui caractérisent la logique triadique, bien que par ailleurs, il se limite explicitement à la littérature.

De son côté, Steiner adopte une démarche dialectique qui l'amène à établir que "comprendre, c'est traduire". Il estime que l'on fait preuve de défaillance épistémologique en acceptant des présupposés dyadiques sans les examiner, comme cela est très souvent le cas tout au long de l'histoire, dans les méandres de laquelle il nous entraîne. Le tableau qu'il en brosse fait néanmoins ressortir qu'à l'occasion des analyses les plus complexes, la logique duelle est remplacée par la triadicité.

Dans une perspective synthétique, il identifie trois types de traduction: la littéralité, l'imitation (à l'autre extrême), et la "trans-lation" qui est une ré-énonciation fidèle mais autonome. Si on peut voir là une analyse triadique des types de traduction, il apparaît cependant que ce n'est pas l'objectif qu'il s'était fixé. Et il semblerait en outre que Steiner ne distingue pas '*triadic*' de '*tripartite*', ce que confirmerait la traduction de ces termes en français par l'expression 'à trois volets'.

Bien qu'il reconnaisse par ailleurs les mérites des théorisations organisées en trois étapes évolutives, ce n'est pas là ce qui informe sa conception du parcours herméneutique. Bien au contraire, puisqu'au modèle tripartite (ou triadique), taxé de stérilité, il substitue un schéma quadripartite comprenant un élan de confiance, une agression, une incorporation, et une compensation.

Nous avons tâché de montrer que ces quatre étapes constituent en fait deux dyades, et que par conséquent, si elle affiche sa volonté de dépasser les schémas à deux ou trois volets, l'herméneutique effectue finalement un détour qui nous ramène à la dualité. Il prend d'ailleurs position pour la traduction littérale, qui est selon lui la plus raffinée: c'est le but suprême, irréalisable. Mais en dépit de choix qui trahissent des conceptions duelles, ce travail érudit ne se contente pas de perspectives fixistes, et sa démarche s'engage pleinement dans des voies dialectiques. A n'en pas douter, poétique meschonnicienne et herméneutique steinerienne s'orientent vers un au-delà de la linguistique. Chez Ludskanov et Ladmiral, celui-ci prend le nom de sémiotique; ce qui n'est pas sans soulever des problèmes terminologiques, dans la mesure où ce terme appelle un certain nombre de précisions.

Or celles-ci semblent faire défaut à la contribution de Ludskanov, qui propose une approche sémiotique de la traductologie, au sein de laquelle le processus traductionnel est conçu comme une activité linguistique. Il nous a paru que ses références à Greimas

n'étaient pas suffisamment explicites pour éviter des confusions gênantes et regrettables. Car enfin que signifie 'sémiotique' en général? A peu près tout et rien, et il est nécessaire de rattacher ce terme à une théorie pour lui donner une cohérence. Sans quoi on s'expose à des problèmes épistémologiques, auxquels seule peut remédier une plus grande exigence déontologique.

Nous avons ensuite retenu le livre de Ladmiral qui illustre de façon quasiment caricaturale les problèmes de terminologie auxquels se trouvent confrontés les traductologues qui abordent la science des signes. Sa perspective sémiotico-sémantiste est en effet émaillée d'imprécisions et de confusions qui résultent vraisemblablement d'un manque de rigueur (peut être imputable à l'inextricabilité de la situation plus qu'à l'auteur lui-même, dont chacun (re)connaît les qualités) dans la mesure où il traite de sémiotique plutôt que de sémiologie pour des raisons " purement stylistiques ".

Pergnier indique quant à lui certaines difficultés terminologiques, et il souligne en particulier le caractère restrictif de la linguistique, qui devrait selon lui s'étendre de la sociologie à la biologie. S'il se situe essentiellement dans la lignée des travaux de Saussure, Pergnier prend néanmoins une certaine distance vis-à-vis des conceptions duelles.

L'enquête sociolinguistique qu'il mène contribue non seulement à conforter la prépondérance de la linguistique en matière de recherche traductologique, à en montrer les limites et la nécessité de recourir à d'autres disciplines, mais aussi à indiquer, dans une certaine mesure, que l'avenir des recherches réside dans des investigations triadiques permettant de transcender les apories habituelles.

La démarche de Bassnett-McGuire semble significative de cette même tendance actuelle. Elle établit que pour appréhender la traduction, il faut tenir compte de facteurs linguistiques tout autant que de facteurs non-linguistiques, de sorte que si la traduction concerne les linguistes, elle est avant tout l'affaire des sémioticiens. Néanmoins, ses références sémiotiques font état de quelques confusions notoires, ce qui par ailleurs, ne l'empêche pas de prendre du recul par rapport aux dyades traditionnelles qu'elle envisage dans leur complémentarité.

Nous avons ensuite relevé ces mêmes caractéristiques chez Toury, selon qui l'insuffisance des dichotomies étant avérée depuis longtemps, il convient d'intégrer un terme intermédiaire de façon à donner à l'ensemble une structure tripartite. Ou triadique, ce que des recherches plus poussées pourraient sans doute déterminer. En tous cas, l'auteur minimise le rôle de la linguistique, et il fait de la traduction un type d'activité et de produit sémiotique, sans vraiment préciser ce que ce terme recouvre pour lui. Ce qui se présente comme une lacune terminologique, épistémologique, et déontologique à la fois.

Par ailleurs, il met un point d'honneur à dénoncer les disparités entre les diverses théories existantes, et il cherche à contribuer au fondement d'une traductologie unifiée qui s'émancipe de la dualité. Mais la sémiotique qui l'inspire demeure imprécise. Après l'impulsion de la linguistique ou à peu près en même temps, ce type de parcours semble typique d'un nombre croissant de traductologues: la science du langage s'oriente de façon décisive vers une théorie du signe qui reste à définir.

C'est au nom de la poétique qu'Etkind récuse les dichotomies traditionnelles, et comme Paul Valéry, il prend position pour l'union des contraires, pour l'harmonie du tout. Car c'est un tout qu'il faut traduire, en rétablissant l'unité entre le fond, la forme, et la fonction. Il s'appuie en outre sur d'autres auteurs engagés dans la création littéraire, la reproduction dynamique de l'intuition dont l'original représente une trace.

Conçue – selon l'expression de Vivier – comme une troisième naissance, l'activité traduisante ne consiste pas à créer un texte à partir d'un autre, mais – ainsi que l'a montré Valéry – à reproduire le cheminement de l'auteur: le traducteur doit partir de la situation originale pour refaire le parcours qui a donné lieu à l'écriture. C'est ce même rapport au réel qu'il décrira dans les termes d'une autre langue, et il nous semble que cela répond tout à fait aux exigences d'une philosophie triadique.

Quant à Garnier, il s'intéresse surtout à la psychomécanique de Guillaume, et considère en outre que la linguistique ne couvre qu'un seul des divers aspects de la théorie de la traduction. A partir du transème – son unité de traduction –, il s'attache à définir une systématique comparée qui, associée à une sémantique et une syntaxe comparées, pourrait donner naissance à une théorie psychomécanique de la traduction. Dans l'ensemble, son ouvrage semble confirmer l'orientation actuelle des recherches en traductologie. De fait, il se situe dans le domaine de la linguistique, et il essaie d'adapter cette discipline afin qu'elle puisse rendre compte au mieux des phénomènes de traduction, en y intégrant une dimension dynamique: on peut voir là la volonté de substituer une logique évolutionniste d'ordre triadique à la philosophie dualiste en vigueur.

Cette tendance réapparaît dans la contribution de Larose qui, tout en se situant dans le champ de la linguistique, s'oriente vers une sémiotique plutôt duelle qu'il emprunte pour l'essentiel à Benveniste. Il associe notamment sa notion de sémiotisme au sémantisme, en prônant de manière plus générale une philosophie de la complémentarité. Au centre de sa conception téléologique de la traduction, il propose le *sémiotème* comme unité.

Ce qui nous renvoie aux problèmes de terminologie déjà évoqués, étant donné le manque de clarté de ses références en matière de sémiotique, et la récurrence des dichotomies dans son travail. Lequel, globalement, permet de montrer que si l'on a pris conscience de l'importance de la linguistique, on en a tout d'abord surestimé la portée, et on s'attache aujourd'hui à la relativiser, notamment en l'associant à la science des signes pour substituer une dynamique évolutive à une rigidité manichéenne.

Cette orientation est encore plus marquée dans l'ouvrage de Hatim et Mason, dont la terminologie s'inspire pour partie de la sémiotique peircienne, à laquelle ils ajoutent une touche personnelle, et qu'en outre ils associent à la sémiologie. Ce qui donne un ensemble assez hétérogène, et met en lumière les difficultés d'ordre épistémologique dont nous avons remarqué la ténacité. Nous avons néanmoins signalé l'originalité de leur "*semiotics-conscious translating*", qui s'attache en fait à récuser le dualisme comme philosophie d'approche des problèmes de traduction, ou plutôt à l'envisager comme une étape vers la triadicité, et à développer une dynamique continuiste qui paraît mieux adaptée à l'appréhension des phénomènes dans la réalité des langues vivantes.

C'est sur des expériences pratiques de traduction et d'interprétation que la théorie interprétative de l'E.S.I.T. fonde sa critique de la linguistique, et plus largement, de la dualité comme fondement pour la traductologie. Cette théorie, dont Seleskovitch et Lederer sont parmi les représentants les plus connus, décrit le processus de traduction en trois étapes: on doit tout d'abord comprendre le texte original, puis en déverbaliser la forme linguistique, afin d'en exprimer finalement le vouloir-dire dans une autre langue.

A n'en pas douter, on reconnaît dans cet enchaînement une logique de l'ordre de la triadicité peircienne, bien que cette philosophie ne soit pas évoquée en ces termes. Ce qui présente d'ailleurs l'avantage d'éviter les incertitudes et les confusions terminologiques si répandues, et dont Lederer a elle aussi souligné l'étendue. En outre, elle a pris soin de regrouper les principaux mots clés dans un glossaire, où la notion de sens figure en bonne place, et où l'on retrouve les éléments d'une dialectique qui, sur le fond, semble avoir beaucoup en commun avec la sémiotique peircienne.

En sa qualité de traducteur professionnel, Bleton dégage trois lignes de force qui semblent s'engager dans cette même direction théorique. A partir de sa pratique, il retient la connivence entre le traducteur et le texte source, le caractère pédagogique de la médiation, et la cohérence de la visée pragmatiste. Le traducteur apparaît comme un médiateur qui préside à la recréation du rapport de confiance entre le lecteur et l'auteur, et ces perspectives, nous semble-t-il, participent d'une philosophie que l'on pourrait rapprocher de la sémiotique peircienne.

## **Chapitre VII**

### TRADUCTOLOGIE ET SÉMIOTIQUE: L'ÉMERGENCE D'UNE INTERDISCIPLINARITÉ

#### Introduction

L'orientation sémiotique des recherches en traductologie, dont nous avons fait le constat au cours du chapitre précédent, va se trouver confortée au fil des publications à venir. Mais nous verrons que dans un premier temps, les chercheurs sont quelque peu déroutés par l'hétérogénéité inhérente au domaine de la science des signes dont les diverses écoles emploient les mêmes termes dans des sens divergents.

Une certaine confusion marque donc les ouvrages regroupés dans la première section, celui de Plaza jouant en quelque sorte un rôle charnière dans la mesure où s'il s'inspire directement de Peirce, il en fait néanmoins une interprétation à laquelle on n'adhère pas nécessairement.

On assiste ensuite à l'application plus rigoureuse des théories peirciennes aux problèmes de traduction, et ce phénomène se présente comme l'aboutissement de l'évolution historique dont nous avons rappelé les principales caractéristiques. Les auteurs qui contribuent à l'émergence de cette interdisciplinarité ne sont pas nombreux, mais il semble qu'ils parviennent à réaliser la jonction entre deux domaines que la plupart des chercheurs s'efforcent de rapprocher.

#### 1. La confirmation du courant sémiotique en traductologie

##### A) Des réflexions sémiotiques d'obédience greimassienne

Notons d'abord brièvement que le regard linguistique et sémiotique qu'Ivanov pose sur la traduction est surtout un regard linguistique sur la traduction poétique, la dimension sémiotique s'avérant relativement discrète: le terme n'apparaît que dans le titre, et émerge de façon allusive et ponctuelle, en particulier à travers l'évocation du signifiant et du signifié.<sup>1</sup> Nous avons déjà signalé l'approche sémiotique de la théorie de la traduction qui sous-tend les recherches de Ludskanov sur les processus mécaniques et humains, et qui fait plus précisément l'objet de son article de 1975.<sup>2</sup> Quelques années plus tard, Boguslaw P. Lawendowski écrit "On semiotic aspects of translation".<sup>3</sup>

Moins isolées, les "Réflexions sémiotiques sur la pratique et l'enseignement de la traduction" de Mehmet Rifat Güzelsen, paraissent en

---

<sup>1</sup> Cf. Vjaceslav V. Ivanov, "La traduction: regard linguistique et sémiotique" in *Meta*, 1992(XXXVII:1):9-17. Voir notamment p. 12: "le mot est le point où se croisent signifiant et signifié."

<sup>2</sup> Cf. Alexander Ludskanov, *Traduction humaine et traduction mécanique* (1969), et "A Semiotic Approach to the Theory of Translation" in *Language Sciences* (1975).

<sup>3</sup> In *Sight, Sound, and Sense*, T.A. Sebeok (ed.), 1978, Bloomington, Indiana Univ. Press.

1987, la même année que “ A medieval semiotics of translation ” de Jay Siskin, et “ A arte da tradução intersemiótica ” de Julio Plaza.<sup>4</sup> Rifat Güzelsen se situe clairement, dès ses remarques théoriques introductives, dans le champ de la sémiotique greimassienne, et remarque que “ faire revivre le ‘parcours génératif’ d’un texte dans une autre langue profondément différente ” est, de façon évidente selon lui, “ un problème beaucoup plus délicat que la traduction d’un texte (...) de l’italien au français, par exemple. ”<sup>5</sup>

La traduction, en tant qu’ “ activité humaine de caractère cognitif ” comprend trois phases: l’analyse du texte d’origine, le faire transformateur du sujet-traducteur, et le faire “ vraiment ” producteur qui vise la finition du texte. Selon l’auteur, “ ce faire interprétatif est en quelque sorte un travail de sémioticien. ” Et pastichant J.C. Coquet, il avance que “ tout traducteur est un sémioticien sans le savoir ”.<sup>6</sup> En d’autres termes, la traduction se présente comme une cheminement trilogique:

“ le parcours programmé du sujet-traducteur en quête de son objet-traduit comporte une analyse (le faire interprétatif), une transformation (le faire transformateur) et une finition (le faire producteur final) dont chacune comporte une suite ordonnée d’opérations cognitives et pragmatiques. ”<sup>7</sup>

Dans les domaines de la pratique et de l’enseignement, Rifat Güzelsen met l’accent sur les problèmes de terminologie qui peuvent surgir dans la traduction en turc de textes sémio-linguistiques de Propp, Barthes, Greimas et Courtés.<sup>8</sup> Sa démarche d’ensemble consiste à identifier “ toutes les unités ayant le statut de terme ”, c’est-à-dire d’ “ unités lexicales monosémiques ”, puis à les soumettre “ à une analyse componentielle pour pouvoir ensuite les “ transformer ” en turc. ”<sup>9</sup> Ce faisant, il insiste notamment sur la notion d’emprunt qu’il délaisse pour la création d’équivalences terminologiques, et souligne l’importance, en version, de l’analyse du texte de départ, et en thème, de la production du texte d’arrivée. Son article se clôt sur un rappel: “ c’est en apprenant à analyser un texte qu’on apprend à traduire, et réciproquement. ”<sup>10</sup>

---

<sup>4</sup> Cf. Mehmet Rifat Güzelsen, “ Réflexions sémiotiques sur la pratique et l’enseignement de la traduction ” in *Le français dans le monde*, n° spécial ‘Retour à la traduction’, août-sept. 1987; Jay Siskin, “ A medieval semiotics of translation ” in *Semiotica*, 1987/63 (1/2):129-142; et Julio Plaza, “ A arte da tradução intersemiótica ” in Oliveira & Santaella (eds.) 1987:161-167.

<sup>5</sup> Rifat Güzelsen 1987: ?1.?

<sup>6</sup> Ibid. p. 2.

<sup>7</sup> Ibid.

<sup>8</sup> L’auteur cite la *Morphologie du conte* de V. Propp, les *Eléments de sémiologie* de Barthes, et *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* de Greimas et Courtés.

<sup>9</sup> Cf. pp. 3-6.

<sup>10</sup> Cf. p. 7.

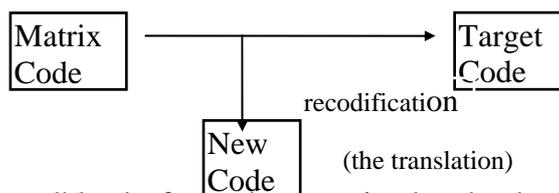
De façon globale, Rifat Güzelsen applique les théories greimassiennes, et dès lors, ses réflexions ne relèvent pas, comme on pourrait le croire a priori, de la logique triadique de Peirce.

### B) Contribution à une sémiotique de la traduction

Le doute se porte à nouveau sur la signification attribuée à *sémiotique* dans “ A medieval semiotics of translation ”, où Jay Siskin réfère tout d’abord au modèle sémiotique proposé par Frawley. Celui-ci, rapporte-t-il, définit la traduction comme un transfert de codes, et précise la relation réflexive entre le code d’origine et celui visé:

“ The matrix code provides the essential information to be recodified and the target code provides the parameters for the re-rendering of that information ”<sup>11</sup>

La traduction elle-même, ajoute Siskin, est un troisième code résultant des deux premiers, l’ensemble pouvant être représenté ainsi:<sup>12</sup>



Siskin modifie ce modèle de façon à pouvoir aborder la distinction de Nida entre équivalences formelle et dynamique, et celle de Catford entre correspondances formelle et textuelle. Il parle donc pour sa part, non pas de ‘code matriciel’ [*matrix code*] et de code d’arrivée [*target code*], mais de signe matriciel [*matrix sign*] et de signe d’arrivée [*target sign*]. Il adhère finalement d’avantage aux principes de Nida, et montre que dans une traduction dynamique, la relation entre signifiant et signifié au niveau du texte original est arbitraire et conventionnelle, l’accent portant sur l’équivalence entre l’original et la traduction au plan référentiel, social, culturel, ou affectif. Les rapports entre signifiants demeurent secondaires, alors qu’au contraire, on leur accorde une plus grande importance dans le cas d’une traduction formelle, où la relation signifiant/signifié est singulièrement motivée et contingente.

Ces remarques servent de base à l’étude d’un glossaire biblique du quatorzième siècle, comprenant des termes en hébreu et en ancien français. L’auteur met en évidence deux codes à l’oeuvre dans ce manuscrit, connu sous le nom de Parma 2780, à savoir celui de l’autorité personnelle et celui de la soumission au texte, ces deux codes reposant sur les principes de l’équivalence linguistique. Le travail qu’il accomplit est d’ordre nettement philologique, et c’est dans le domaine de la science du langage

<sup>11</sup> Frawley 1984:161, cité in Siskin 1987/63 (1/2):130.

<sup>12</sup> Cf. Frawley 1984:168, cité in Siskin 1987/63 (1/2):130.

qu'il se situe pour introduire sa théorie sémiotique de la traduction, laquelle s'articule par conséquent sur l'opposition du signifiant au signifié. S'il s'agit effectivement d'une théorie du signe, la signification du terme 'sémiotique' n'est pas clairement déterminée et demeure empreinte d'une certaine confusion; en revanche, on peut estimer sans risque que cette sémiotique n'est pas peircienne.

### C) Incertitude des termes sémiotiques appliqués à la théorie de la traduction

Ce même type de démarche, consistant à s'orienter de façon nette vers la sémiotique sans pour autant qu'il s'agisse précisément de la science des signes telle qu'elle a été fondée par Peirce, est illustré à nouveau dans l'article de Willis Barnstone: "Translation theory with a semiotic slant".<sup>13</sup> Barnstone y souligne tout d'abord les points communs aux définitions de la traduction proposées par Lawendowski, Catford et Jakobson, et en donne lui-même une version simplifiée: "*translation is the transposition of messages between tongues.*"<sup>14</sup>

Il s'appuie sur le schéma de la communication de Jakobson pour situer la traduction littéraire (dont les éléments ne sont pas réitérables) par contraste avec la traduction technique (qui cherche à reproduire une même méthode), et distingue à son tour les deux extrêmes de la pratique de la traduction littéraire, à savoir les modèles littéral et libre. Les développements qu'il élabore se fondent sur le formalisme russe et le structuralisme, et plus particulièrement sur "Jakobson's language of signs and objects",<sup>15</sup> ce qui lui permet de considérer que:

"In translation the relation between the source language text (A) and its receptor translation text (B) stands as the semiotic relation of sign (S) to object (O), or of signifier to signified."<sup>16</sup>

Ayant posé une équivalence entre les rapports 'texte source et texte cible', 'signe et objet', et 'signifiant et signifié', l'auteur peut indiquer que la traduction littérale ou technique, qui est fortement référentielle, met l'accent sur l'original plutôt que sur la traduction, et sur l'objet plutôt que sur le signe dans la mesure où elle a essentiellement pour but de transférer une information. Au contraire, dans le cas d'une traduction libre, c'est le texte cible et le signe lui-même qui sont privilégiés, comme l'illustre par

<sup>13</sup> In *Semiotica*, 1994:102 (1/2):89-100.

<sup>14</sup> Cf. Barnstone 1994:102 (1/2):89, qui cite les définitions de Lawendowski (1978:264): "the transfer of meaning from one set of language signs to another"; Catford: "a process of substituting a text in one language for a text in another"; et Jakobson: "the interpretation of verbal signs by means of some other language". Il retient comme point commun à ces définitions: "*verbal signs in A are interpreted and transferred into verbal signs in B.*"

<sup>15</sup> Cf. *ibid.* pp. 90-91 où l'auteur rappelle que selon Jakobson (1968:356), le langage de la poésie a ceci de remarquable qu'il "deepens the fundamental dichotomy of signs and objects".

<sup>16</sup> *Ibid.* p. 91.

exemple la traduction poétique. Ce qui revient tout bonnement à dire que “ *in literal translation the emphasis is on transposing content, in free translation it is on transposing form.* ”<sup>17</sup>

On est en droit de se demander ce que ce point de vue a de sémiotique, et il faudra vraisemblablement ici encore souligner l’hétérogénéité des concepts en présence. En assimilant le signe au signifiant, et l’objet au signifié -ce qui, bien entendu, est inconcevable dans une perspective peircienne-, Barnstone s’inscrit dans le domaine d’une sciences des signes dualiste que, précisément en raison de sa dualité, nous nommerions sémiologie plutôt que sémiotique. Mais c’est là un vœux pieux: il nous semblerait plus rigoureux d’un point de vue épistémologique de consacrer le terme sémiologie aux études dualistes des signes, et de réserver ainsi le terme sémiotique à la science du signe triadique. Cela est loin d’être le cas, et nous avons déjà eu l’occasion de constater à maintes reprises la confusion dont est imprégnée la terminologie dans ce domaine.

La tendance sémiotique dont cet article offre une illustration est particulièrement marquée par ces ambiguïtés terminologiques, et s’articule en fait autour de conceptions duelles, comme en atteste à l’évidence la citation ci-dessus. Traduction littérale vs. traduction libre, et contenu vs. forme recentrent le débat autour des dichotomies les plus traditionnelles, et le rapprochement que fait l’auteur entre ces deux couples d’oppositions a d’ores et déjà sa contrepartie négative.

Ne pourrait-on en effet soutenir à l’inverse que le mode littéral est celui qui tient le plus grand compte de la forme puisqu’il s’attache à rester au plus près des mots, tandis que les versions libres dénigrent la forme au profit du contenu qu’elles s’efforcent de transférer? Il semble décidément qu’une philosophie dualiste ne soit pas à même de générer autre chose que des dyades dont les éléments s’opposent sans parvenir à poser les premiers jalons d’une théorie constructive.

Toujours en s’inspirant essentiellement de la terminologie saussurienne, et en appliquant l’analogie structuraliste de Barthes qui conçoit le lecteur comme un co-auteur, Barnstone fait du traducteur le lecteur d’un écrivain et l’écrivain d’un lecteur:

“ the translator (or reader/translator) is either an ‘inert consumer’, transmitting (receiving as reader) the signified in a lisible (readerly) translation, or an active co-author of signifiers in a scriptible (writerly) translation. ”<sup>18</sup>

Il rapproche ensuite le premier de ces deux pôles à la traduction littérale et technique, dans lequel le traducteur “ has no role but as scribe ”;<sup>19</sup> le second, on l’aura deviné, est associé à la traduction littéraire. L’auteur

---

<sup>17</sup> Ibid. p. 92.

<sup>18</sup> Ibid. p. 93.

<sup>19</sup> Ibid. p. 94.

décrit finalement le processus traductionnel comme une opération en trois temps:

- “ 1. The writer provides a text for the translating reader
2. who then changes from reader to the second writer
3. who then provides the second reader with her own second text. ”

Ce qu’il résume par la formule suivante:

Writer → Reader  
 Reader → Writer<sup>2</sup>  
 Writer<sup>2</sup> → Reader<sup>2</sup>

Dans cette optique, il soutient qu’en théorie comme en pratique, la lecture et l’écriture d’une traduction sont comme toute autre lecture ou écriture: elles ont, comme c’est le cas pour chaque genre, leurs propres particularités.<sup>20</sup> En soulignant qu’aujourd’hui, et de façon croissante, la linguistique, la sémiotique et la philosophie trouvent dans la traduction leurs exercices paradigmatiques favoris, il redéfinit le rôle du traducteur en termes de lecture et d’écriture, et il le considère désormais comme “ one of those figures working under laws of a theory of language, a theory not confined to translation but embracing all language processes, of which translation is one ”.<sup>21</sup>

Barnstone poursuit en précisant que la traduction littéraire est un art, non pas une science, et met l’accent sur la distinction cruciale entre l’*activité* traduisante qui est fondamentalement artistique, et son *analyse* descriptive qui elle, est scientifique. Ou tout au moins,

“ its analysis and description -linguistic or semiotic- may be called a science insofar as linguistics and semiotics are language and communication sciences. ”<sup>22</sup>

En s’appuyant sur le fait que la peinture, la musique ou la poésie ne sont pas des activités scientifiques, il soutient que la traduction littéraire n’en est pas une non plus. D’autre part, et toujours sans avoir spécifié le type de sémiotique dont il traite, il inclue la linguistique dans la sémiotique, et fait de la traduction une propriété de la sémiotique. Ces précisions auraient évidemment plus de poids si elles reposaient sur une terminologie assainie, mais les incohérences épistémologiques encore en vigueur leur ôtent l’essentiel de leur valeur.

Aussi l’auteur a-t-il beau faire preuve de concision en situant sans ambages la traductologie dans la sciences des signes plutôt que dans la

---

<sup>20</sup> Cf. *ibid.* p. 95: “ In theory and practice, the reading and writing of translation is like any reading and writing, with its own peculiarities, as each genre has. ”

<sup>21</sup> Cf. *ibid.* p. 96.

<sup>22</sup> *Ibid.*

science du langage (qu'il tient pour un sous-ensemble de la sciences des signes), ses propos demeurent néanmoins relativement vagues et inconsistants:

“As to the proper place in science for translation analysis and description, much as linguistics, willingly or not, has been subsumed taxonomically under the general heading of semiotics, so despite translation's linguistic heart, translation too is properly a property of semiotics, which does not exclude linguistic analysis.”<sup>23</sup>

La précision qu'il apporte ensuite n'est guère plus éclairante. Citant Girodano Bruno (sic), selon lequel “the universe is everywhere and the circumference nowhere”, il enchaîne: “that nowhere circumference containing the universe is of course semiotics”, puis il aborde aussitôt la notion d'équivalence.<sup>24</sup> Sur ce thème, il critique l'opinion générale qui en fait la question centrale en matière de traductologie aux dépens des processus de traduction eux-mêmes.<sup>25</sup> Selon lui, “*at the far end of the translation process, literal and free, equivalence is not the goal*”,<sup>26</sup> et au bout du compte, c'est une notion toute relative d'équivalence dont certains se font un idéal, et que d'autres rejettent. De sorte que “we are left with three propositions in regard to equivalence in literary translation:

- (1) The equivalence of two texts defines the broad core of translation theory and practice. (...)
- (2) Literal translation's emphasis on word-for-word versions (...) [makes] equivalence secondary.
- (3) Free translation (...) has limited regard for equivalence.”<sup>27</sup>

C'est en ces termes que se clôt cet article sur la théorie de la traduction à tendance sémiotique, où Willis Barnstone se fonde sur une théorie des signes issue de Jakobson, Saussure et Barthes essentiellement, pour laquelle la dyade signe/objet correspond à la fameuse dichotomie saussurienne signifiant/signifié. Et qui arrive fréquemment à des conclusions duelles, trahissant ainsi une acception non peircienne (voire anti-peircienne!) du terme ‘sémiotique’; plus encore, elles laissent entrevoir un emploi assez hétéroclite de ce concept dans ses différentes

---

<sup>23</sup> Ibid. p. 97.

<sup>24</sup> Ibid. pp. 97-98.

<sup>25</sup> Ibid. p. 98. L'auteur critique notamment “Lawendowski's ‘replacement of the SL material by equivalent textual material in TL’ as the ultimate criterion of translation [which] accords the word ‘equivalence’ with exacting and magical semiotic powers.”

<sup>26</sup> Ibid. pp. 98-99, où il est précisé: “with rare exception it is fair to say that equivalence of form but not of content is foremost, and that general equivalence is certainly not the goal.”

<sup>27</sup> Ibid. p. 99. Pour le premier cas, Barnstone indique: “Translation ‘brings over’ the maximum semantic load.”; il précise que le second “slights connotative meaning and the hypersemanticity of poetic language”; et que le troisième se caractérise par “its autonomy, domination of source text, and self-referential bias”.

versions sémiotiques et sémiologiques. Ce que bien sûr la situation terminologique générale facilite largement, mais n'excuse pas totalement.

En résumant la tâche du traducteur par la formule *Reader* → *Writer*<sup>2</sup>, l'auteur a su mettre en évidence à la fois la banalité et la spécificité de l'activité traduisante, et il a en outre le mérite de concevoir ce *lecteur/écrivain*<sup>2</sup> comme un *scribe*, concept que Peirce utilise aussi, mais dans un sens différent puisque le scribe est ici tenu pour un consommateur inerte dont la passivité, manifeste dans les textes techniques, est récréée au profit de la conception dynamique du traducteur littéraire comme co-auteur.

Le scribe n'était donc pas peircien, pas plus que la sémiotique d'ailleurs, et le travail de Barnstone illustre avant tout les incertitudes terminologiques qui marquent l'actualité en matière de sémiotique appliquée à la traductologie. Et le laxisme épistémologique dont on a trop tendance à se contenter, en faisant comme si on se comprenait à demis mots, en négligeant la nécessité de fonder les investigations sur une terminologie cohérente. Déontologie oblige.

#### D) L'art de la traduction intersémiotique

Des regrets du même ordre devront être formulés à l'égard des contributions du brésilien Julio Plaza en ce qui concerne la traduction intersémiotique. L'article qu'il publie sur ce thème se prolonge dans son ouvrage *Tradução intersemiótica*, où l'on retrouve l'essentiel de la thèse inédite qu'il a soutenue en 1985 à l'université de Sao Paulo.<sup>28</sup> Bien qu'il soit écrit en portugais, et n'ait pas, à notre connaissance, été traduit à ce jour, il nous faut mettre l'accent sur ce livre qui est en fait le premier à se préoccuper à la fois de traduction et de sémiotique.

Comme son titre l'indique, il se fonde principalement sur les travaux de Jakobson, qui, à l'en croire, est le premier à avoir distingué et défini les différents types de traduction possibles. On peut déjà noter à ce niveau l'omission d'une précision qui paraît fondamentale: ce sont les trois manières d'interpréter un signe *verbal* que Jakobson détermine, et il envisage ainsi exclusivement les cas où le texte de départ est d'ordre linguistique, non pas tous les cas de traduction possibles, comme le laisse penser le texte de Plaza.

Poursuivant, il rappelle la définition de la traduction intersémiotique en rapprochant deux citations de Jakobson, qu'il présente comme si la seconde élargissait le sens de la première, alors qu'en réalité, la seconde semble plutôt reprendre la première de façon allusive; et c'est précisément cette incomplétude qu'il fait passer pour un élargissement de la notion de transmutation, dont par la suite il étend encore lui-même le domaine. En effet, il traduit en portugais la définition de Jakobson (1959:233:

---

<sup>28</sup> Julio Plaza, *Tradução intersemiótica*, 1987, Estudos 93, Sao Paulo:Perspectiva.

“ Intersemiotic translation or *transmutation* is an interpretation of verbal signs by means of signs of nonverbal sign systems.”), mais, cherchant vraisemblablement à apporter plus de précisions, il ajoute un passage de la conclusion (Jakobson 1959:238) en le coordonnant par une conjonction peut-être malheureuse: “ ou “de um sistema de signos para outro, por exemplo, da arte verbal para a música, a dança, o cinema ou a pintura”, ou vice-versa, poderíamos acrescentar.”<sup>29</sup>

Ce faisant, le type intersémiotique n’est plus dévolu au passage d’un signe verbal à un signe non-verbal, mais concerne la médiation d’un système de signes à un autre de façon générale, indépendamment de leur verbalité. Les exemples qui suivent indiquent pourtant clairement la transition du domaine verbal au non-verbal, mais Plaza ne semble pas prendre en compte cette donnée, et il continue d’en négliger la spécificité en faisant de la transmutation la catégorie du passage entre le verbal et le non-verbal *ou inversement*. En y ajoutant les phénomènes de traduction de signes non-verbaux en signes verbaux, l’auteur peut-il vraiment prétendre affiner le troisième type de traduction de signes verbaux?

C’est néanmoins l’entreprise dans laquelle il semble désireux de s’engager, en s’inspirant, souligne-t-il, “ de la théorie sémiotique de Charles Sanders Peirce sur laquelle s’appuie la Théorie de la Traduction Intersémiotique.”. Dans cette perspective, il devra éliminer autant que possible la relation dichotomique, hiérarchique et logocentrique, entre la théorie et la pratique, afin de s’investir dans une approche critique et créative qui est celle, pas nécessairement érudite, de l’homme sémiotique. Outre Jakobson et Peirce, Plaza convoque d’autres grands noms comme Benjamin, Valéry, Pound, Paz ou Borges, mais c’est surtout Haroldo de Campos qui l’a initié à la traductologie, et en particulier à l’étude des processus de la traduction poétique.<sup>30</sup>

En introduction, Plaza rappelle l’importance de l’histoire: “ on ne peut comprendre le présent que dans la mesure où on connaît le passé,” et celui-ci peut se transmettre de deux façons: en synchronie ou en diachronie -des concepts typiquement saussuriens. Dans ce contexte relativement bigarré, l’auteur envisage l’opération traduisante en termes de poétique synchronique, et fait ainsi de la traduction la forme de lecture la plus attentive qui soit.<sup>31</sup> Conçue non plus de façon linéaire, mais comme une monade, l’histoire s’intègre au présent par le biais de la traduction, c’est-à-dire de cet “ intervalle qui nous fournit une image du passé comme icône, comme monade.”<sup>32</sup>

Cette récupération de l’histoire, en tant que projet du traducteur, se situe dans une relation dialectique entre le passé et le présent, ou entre

---

<sup>29</sup> Plaza 1987:i.

<sup>30</sup> Cf. *ibid.* pp. i-ii. (C’est nous qui désignons ces pages par ‘i’ et ‘ii’, mais elles ne sont pas numérotées.)

<sup>31</sup> Cf. *ibid.* pp. 1-2.

<sup>32</sup> *Ibid.* p. 6.

l'ancien et le nouveau. A partir de la sémiotique de Peirce, Plaza suggère d'aborder cette catégorie de la nouveauté -qui n'est donc pas monadique, mais ambiguë et dialectique- en tant que "qualité productrice d'oeuvre d'art, c'est-à-dire "idée" comme icône, comme possibilité encore non actualisée, et ayant de ce fait même la qualité de l'origine, de l'original au sens primitif et fondateur du terme."<sup>33</sup>

La traduction se présente ainsi comme une dynamique évolutive au confluent de nos repères temporels. Elle permet de récupérer l'histoire en mettant en relation le passé, le présent et le futur, ce qui conduit Plaza à établir un parallèle entre ces trois moments et la célèbre trichotomie peircienne de l'objet, c'est-à-dire entre le *passé comme icône*, le *présent comme indice*, et le *futur comme symbole*. L'original à traduire est alors une icône du passé, soumise dans l'actualité à la tension créative de la traduction à l'oeuvre, et ceci en vue d'atteindre un futur lecteur.<sup>34</sup>

L'original passé, la traduction présente, et la réception future sont donc les trois éléments que Plaza distingue pour mettre en évidence la notion de traduction intersémiotique en tant que pratique critique et créative inhérente à l'historicité des moyens de production et de reproduction. La traduction s'affirme ici comme une lecture, une 'métacréation', un dialogue de signes, une synthèse, une réécriture de l'histoire: visiblement, l'accent porte sur la dynamique processuelle caractéristique de l'activité traduisante que l'on se refuse désormais à aborder comme un résultat *ex nihilo* figé pour les besoins de l'analyse.<sup>35</sup>

Il n'est pas question, comme cela est encore trop souvent le cas, d'assimiler la traduction à une entité monolithique; sur les traces de Peirce, Plaza montre au contraire que cette opération met en jeu tout un complexe de relations triadiques, de sorte que la traduction intersémiotique apparaît comme de la pensée en signes. Toute pensée est nécessairement traduction d'une autre pensée, et ce processus prend forme grâce à trois types de signes: l'icône, l'indice et le symbole, dont l'enchevêtrement au sein de la semiosis implique de mettre un terme à l'hégémonie symbolique.

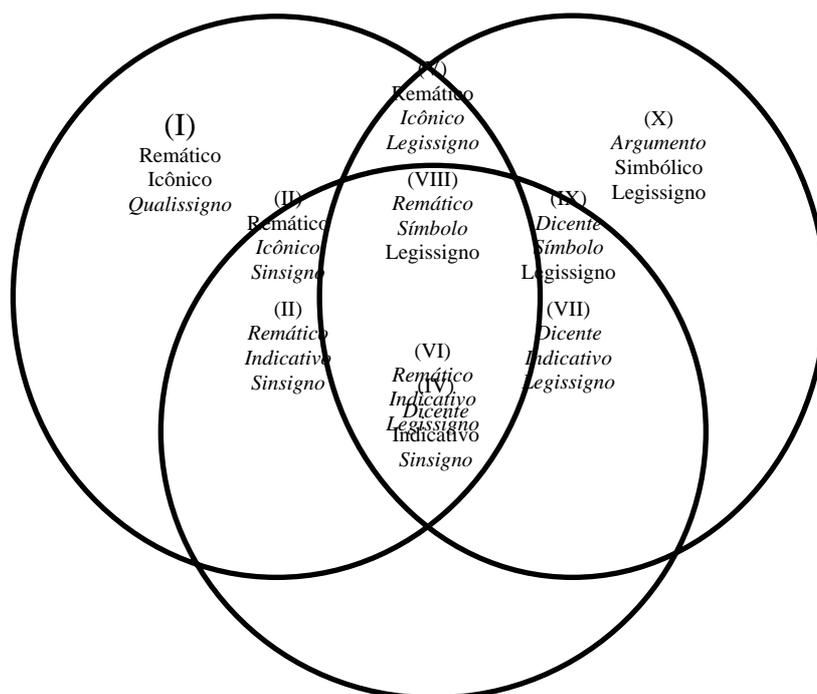
<sup>33</sup> Cf. *ibid.* pp. 7-8. "se poderia enxergar o novo a partir da semiótica de Peirce como sendo aquela qualidade produtora da obra de arte, ou seja, a "idéia" como ícone, como possibilidade ainda não atualizada, tendo, por isso mesmo, qualidade de oriência, do original no seu sentido primevo e instaurador."

<sup>34</sup> *Ibid.* p. 8: "Considerando a afinidade eletiva como forma de recuperar a história a mais sintonizada ao processo tradutor, assim a consideramos também porque é a forma que mais perfeitamente se acopla a uma visada sincrônica, esta que é conatural ao processo productivo-criativo. Isto porque na criação encontram-se inscritos os procedimentos da história em forma de palimpsesto, ou seja, é a própria criação que contém embutidas as relações dos três tempos, presente-pasado-futuro, modificando as relações de dominância entre eles. Na medida em que a criação encara a história como linguagem, no que diz respeito à tradução, podemos aqui estabelecer um paralelo entre o *passado como ícone*, como possibilidade, como original a ser traduzido, o *presente como índice*, como tensão criativo-tradutora, como momento operacional e o *futuro como símbolo*, quer dizer, a criação à procura de um leitor. (...) passamos a ver a tradução (forma privilegiada de recuperação da história) como uma trama entre passado-presente-futuro."

<sup>35</sup> Cf. *ibid.* pp. 11-14.

En ce qui concerne le signe esthétique, c'est en fait l'icône qui occupe une place dominante, parce qu'elle présente le degré le plus élevé de dégénérescence.<sup>36</sup> Ayant établi sa prépondérance en matière de traduction poétique, l'auteur poursuit ses investigations en soulignant l'importance des interactions entre les sens visuel, tactile et acoustique, qui produisent les objets immédiats du signe dans le processus intersémiotique de la traduction.<sup>37</sup>

En visant la transposition fondée sur l'équivalence dans la différence, Plaza étudie ensuite la traduction intersémiotique en tant que *transcréation* de formes. Celle-ci s'organise selon trois modalités: il convient de saisir premièrement la *norme* dans la forme, comme règle et loi structurante; deuxièmement, l'interaction des *sens* au niveau interne du code; et en troisième lieu, c'est à la *forme* qu'on s'attache en tant qu'effet esthétique entre un objet et un sujet. Afin de visualiser les divers éléments qui entrent en jeu dans la transcréation, l'auteur présente de la façon suivante " le graphique des interactions entre les dix classes de signes sémiotiques, à travers lequel on peut percevoir les différentes variétés de légisignes "<sup>38</sup>



Il est précisé sous ce schéma: " diagramme de Venn, des dix classes de signes (Peirce) ", et nous devons reconnaître que nous ne connaissons pas cette présentation, dont on peut au demeurant se demander dans quelle mesure il est justifié qu'elle remplace celle originale, ou du moins plus

<sup>36</sup> Cf. *ibid.* pp. 17-24.

<sup>37</sup> Cf. *ibid.* pp. 45-69.

<sup>38</sup> *Ibid.* pp. 74-75. Il va sans dire que l'expression " signes sémiotiques ", aussi surprenante par son caractère tautologique que pourraient l'être par exemple des 'mots linguistiques', conduit le lecteur à s'interroger sur le sens de cette précision. En outre, ces dix classes concernent tout autant les légisignes que les sinsignes et les qualisignes.

connue, qui figure au CP 2.264 (c. 1903).<sup>39</sup> Si elle reproduit fidèlement les dix classes de signes, en mettant en italique les désignations qui apparaissent en gras dans le texte de Peirce pour indiquer qu'elles sont nécessaires et suffisantes, on doit toutefois souligner qu'elle ne fait pas apparaître leurs affinités de façon aussi ostensible.

En effet, la table triangulaire de Peirce les met bien plus en relief, en séparant d'un trait gras les classes semblables à un seul point de vue, toutes les autres ayant deux aspects en commun. Les cases non adjacentes ont un seul point de vue semblable, à l'exception des trois extrémités du triangle qui, comme on peut le constater, diffèrent totalement les unes des autres:<sup>40</sup>

(I)	<i>I</i>	(V)	<i>V</i>	(VIII)	<i>VIII</i>	(X)	<i>X</i>
Rhematic Iconic <b>Qualisign</b>	<i>Qualisign</i> <i>e iconique</i> <i>rhématique</i>	Rhematic <b>Iconic</b> <b>Legisign</b>	<i>Légisigne</i> <i>iconique</i> <i>rhématique</i>	Rhematic <b>Symbolic</b> Legisign	<i>Symbole</i> <i>rhématique</i> <i>e légisigne</i>	<b>Argumen</b> Symbolic Legisign	<b>Argument</b> <i>légisigne</i> <i>symbolique</i>
	<i>e</i>		<i>e</i>				
	(II)	<i>II</i>	(VI)	<i>VI</i>	(IX)	<i>IX</i>	
	Rhematic <b>Iconic</b> <b>Sinsign</b>	<i>Sinsigne</i> <i>iconique</i> <i>rhématique</i>	Rhematic <b>Iconic</b> <b>Legisign</b>	<i>Légisigne</i> <i>indiciaire</i> <i>rhématique</i>	<b>Dicent</b> <b>Symbol</b> Legisign	<i>Symbole</i> <i>dicent</i> <i>légisigne</i>	
		<i>ue</i>		<i>e</i>			
		(III)	<i>III</i>	(VII)	<i>VII</i>		
		Rhematic <b>Indexical</b> <b>Sinsign</b>	<i>Sinsigne</i> <i>indiciaire</i> <i>rhématique</i>	<b>Dicent</b> <b>Indexical</b> <b>Legisign</b>	<i>Légisign</i> <i>e</i> <i>indiciaire</i> <i>dicent</i>		
			<i>ue</i>				
		(IV)	<i>IV</i>				
		<b>Dicent</b> Indexical <b>Sinsign</b>	<i>Sinsigne</i> <i>indiciaire</i> <i>dicent</i>				

Non seulement les affinités ci-dessus ne sont pas mises en évidence par Plaza, mais en outre sa présentation s'avère fallacieuse. Si les classes I, IV et X sont bien séparées, on a néanmoins du mal à voir ce qui fait l'unité de chacun des trois cercles. L'auteur prétend que ce diagramme topologique de Venn illustre les relations d'interpénétration entre les catégories de la priméité, de la secondéité et de la tiercéité. Cependant, le cercle où apparaît la classe I semble regrouper tous les signes rhématiques, et celui de la classe X réunit tous les légisignes, mais le cercle du bas comprend les autres classes alors qu'aucun élément commun à toutes ne s'en dégage. Et de toutes façons, il semble que ces regroupements n'aient pas de raison

<sup>39</sup> Pas plus d'ailleurs, que l'ouvrage de Peirce *Semiótica e Filosofia*, 1975, Sao Paulo, Cultrix, auquel renvoie Plaza (p. 108). Pour une traduction française du texte de Peirce sur les dix classes de signes, voir Deledalle 1978:179-184.

<sup>40</sup> Nous avons intégré à cette table les traductions françaises de Gérard Deledalle (1978:184).

d'être. Ou en tous cas, ils n'ont manifestement rien à voir avec la démarche peircienne visant à mettre en lumière les affinités des dix classes de signes.

Qui plus est, les classes I et VIII, I et VI, V et X, II et VI, VI et IX, III et VII, sont semblables d'un seul point de vue, contrairement à ce que suggère le schéma de Plaza. De la même façon, on ne peut pas considérer par exemple que les deux éléments communs aux classes I et II, II et III, III et IV soient mis en évidence. Dans l'ensemble, ce diagramme, qui peut sembler a priori rendre compte de façon plus imagée de l'enchevêtrement des dix classes, n'est pas en mesure de représenter correctement ces relations. En dépit de ses prétentions, ce qu'il nous livre ne saurait être tenu pour une exposition satisfaisante des travaux de Peirce dans ce domaine.

Avec la même approximation regrettable, l'auteur souligne l'importance du " légisigne comme signe Transducteur ", qui est l'un des aspects dominants de l'opération traduisante, et il distingue trois groupes de légisignes, le premier comprenant les légisignes iconiques rhématiques (311), le second les légisignes indiciaires rhématiques (321) et indiciaires dicents (322), le troisième les légisignes symboliques rhématiques (331), dicents (332) et argumentaux (333).

Ce premier groupe privilégie les relations de ressemblance et la fonction poétique; il est marqué du sceau de l'ambiguïté. Le second fournit les conditions de l'organisation sémantique. Le dernier groupe réunit les légisignes dont l'aspect prépondérant réside dans la reconnaissance comme " transducteurs " d'universaux ou de concepts représentatifs; ils recherchent l'invariance dans l'équivalence.<sup>41</sup> Ayant différencié les trois types de traduction que délimitent ces groupes de légisignes, et croyant de ce fait s'inspirer du même esprit que celui qui a guidé la typologie peircienne des signes, il établit une typologie des traductions intersémiotiques qui lui permet de distinguer la traduction iconique, la traduction indiciaire, et la traduction symbolique.<sup>42</sup>

La traduction iconique se fonde sur le principe de similitude structurelle. L'analogie entre les objets immédiats, l'équivalence entre le même et le semblable, démontrent le caractère vivant des transformations de signes. Ce type de traduction, qui est apte à produire des significations sous forme de qualités et d'apparences, essaie fondamentalement de faire face à l'intraduisibilité de l'objet immédiat de l'original à travers un signe de loi de l'activité traduisante. Plaza emprunte ensuite des concepts de chimie et de physique pour faire la différence entre les traductions iconiques à

---

<sup>41</sup> Cf. *ibid.* pp. 76-78. Les groupes de trois chiffres que nous avons mentionnés entre parenthèses correspondent respectivement à la première trichotomie (celle du mode d'appréhension du signe lui-même), la quatrième (point de vue de la relation du signe à l'objet dynamique), et la neuvième (relation du signe à l'interprétant final). Le chiffre 3 correspond bien entendu à la tiercéité, le 2 à la secondéité, et le 1 à la priméité, de sorte que par exemple 321 indique la tiercéité de la première trichotomie (à savoir le légisigne), la secondéité de la quatrième (l'indice), et la priméité de la neuvième (le rhème).

<sup>42</sup> Cf. *ibid.* pp. 89-94.

caractère isomorphique d'une part, et paramorphique d'autre part. Il signale également l'existence de la traduction iconique *ready-made*.<sup>43</sup>

La traduction indiciaire se base sur le contact, la continuité entre l'original et la traduction. Ses structures sont transitives: on s'approprie l'objet immédiat de l'original afin de le transporter dans un autre milieu, et sa qualité s'en trouve transformée, totalement ou en partie. De sorte que l'on peut distinguer là encore deux types de traduction, selon que le processus suit un mouvement 'topologique-homéomorphique', ou 'topologique-métonymique'. Quant à la traduction symbolique, elle se fonde sur la contiguïté déjà instituée dans les métaphores, les symboles et autres signes conventionnels. Elle définit a priori des significations logiques, mais plus abstraites et intellectuelles que sensibles. En faisant de la référence symbolique l'élément prépondérant, on élude les caractéristiques de l'objet immédiat, qui est l'essence même de l'original. Plaza donne pour ce troisième type l'exemple de la traduction d'un mot dans un système binaire.<sup>44</sup>

Comparant ces trois types de traduction, l'auteur indique que la traduction iconique tend à augmenter le taux d'information esthétique. Par conséquent, elle est dépourvue de connexion dynamique avec l'original qu'elle représente, ses qualités matérielles rappelant simplement celles de cet objet, en réveillant des sensations analogues. La traduction comme icône est donc une *transcréation*, tandis que la traduction indiciaire est une *transposition*, déterminée par une relation de cause à effet que l'on interprète à travers l'expérience concrète. Dans le cas de la traduction symbolique, la relation à l'objet étant conventionnelle, il s'agit de *transcodification*.<sup>45</sup>

La traduction, qui n'est donc pas représentation au sens plein du terme, se présente ainsi comme une opération qui comprend la pensée en signes, l'interrelation des sens, et la transcréation des formes. La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à des exemples de traduction poétique, le premier d'entre eux portant sur le poème d'Haroldo de Campos "nascemorre":

---

<sup>43</sup> Cf. *ibid.* pp. 90-91.

<sup>44</sup> Plaza cite Waldemar Cordeiro qui traduit le mot " arte " par: 110001

101001

100110

110101 (*ibid.* p. 93).

<sup>45</sup> Cf. *ibid.* pp. 93-94.

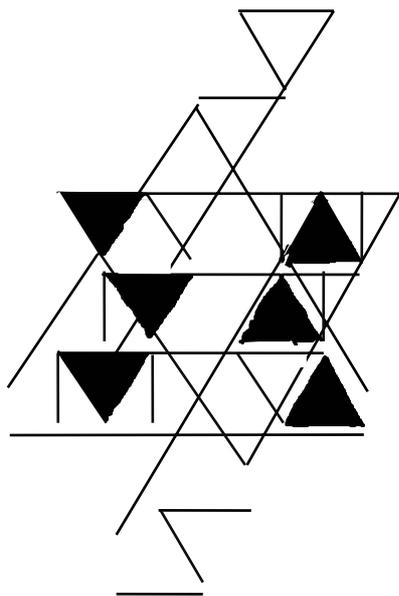
**se**  
**nasce**  
**morre nasce**  
**morre nasce morre**  
**renasce remorre renasce**  
**remorre renasce**  
**remorre**  
**re**

**re**  
**desnasce**  
**desmorre desnasce**  
**desmorre desnasce desmorre**  
**nascemorrenasce**  
**morrenasce**  
**morre**  
**se**

Afin d'en proposer une traduction intersémiotique, Julio Plaza procède par convention en établissant des équivalences entre '*nasce*' et un triangle blanc pointé vers le bas, entre '*morre*' et un triangle blanc pointé vers le haut, entre '*renasce*' et le même triangle que pour '*nasce*' mais séparé en deux par une barre verticale, entre '*remorre*' et un triangle noir pointé vers le haut, entre '*desnasce*' et un triangle noir pointé vers le bas, et pour finir entre '*desmorre*' et le même triangle que pour '*renasce*' mais orienté vers le haut. Ce qui l'autorise à présenter la traduction symbolique suivante<sup>46</sup> :

---

<sup>46</sup> Cf. *ibid.* pp. 100-104.



*Tradução intersemiótica:*  
Julio Plaza (1984)

Pourquoi pas!? Les autres illustrations qu'il expose, s'agissant de traduction iconique, indiciaire ou rhématique, sont du même ordre, qu'elles s'inscrivent dans les domaines assez variés de la littérature, de la vidéo, de la photographie, du cinéma, de l'holographie, etc. Et dans l'ensemble, cela semble bien fantaisiste, d'autant plus que Plaza prétend se fonder sur la sémiotique de Peirce: le fossé qui sépare la traduction intersémiotique de la démarche peircienne est à peu près aussi impressionnant qu'effrayant ou aberrant.

En conclusion, Plaza souligne que dans la mesure où traduire implique de faire des choix, le traducteur est amené à s'engager dans un projet à la fois poétique et politique. Il termine son ouvrage sur le fait qu'en tant que pratique intersémiotique, la traduction dépend beaucoup plus de la sensibilité créative du traducteur, que de l'existence de normes théoriques, même si la théorie, comme il s'est efforcé de le montrer, peut aussi éclairer la pratique.

Mais si la théorie sémiotique sur laquelle se fonde la démarche de Julio Plaza s'inspire incontestablement des réflexions de Peirce, l'interprétation qu'il en donne et les applications qu'il en propose nous entraînent bien loin de la rigueur propre à la science des signes. A tel point que d'une façon générale, cet ouvrage apparaît finalement comme une nouvelle tentative avortée d'introduction de la sémiotique en traductologie.

Nous l'avons constaté: c'est dès l'origine que l'entreprise s'engage sur une voie sans issue en abordant les théories peirciennes pour développer la notion jakobsonnienne de traduction intersémiotique. Etant donné le caractère erroné de ce concept sur lequel se construit ensuite tout l'édifice, la démarche de Plaza, soutenue notamment par Maria Lúcia Santaella

Braga, semble venir s'ajouter à ces autres contributions qui s'engagent de façon décisive dans la science des signes, en l'indiquant comme une voie d'avenir pour la traductologie, mais sans toutefois se donner pleinement les moyens d'investir la sémiotique peircienne à proprement parler.

## 2. L'émergence des recherches peirciennes

### A) Les premiers jalons

Ce qui donne d'autant plus d'importance à l'intervention de peirciens dans le domaine traductologique, dont la première contribution remarquable est signée Janice Deledalle-Rhodes.<sup>47</sup> Nous avons déjà eu l'occasion de souligner les mérites avant-gardistes des positions novatrices que l'auteur développe dans deux articles; on devra par ailleurs déplorer le fait qu'elle n'ait pas poursuivi ses recherches dans un ouvrage plus approfondi sur l'interdisciplinarité en question.

Néanmoins, "La traduction dans les systèmes sémiotiques", marque un pas décisif en matière de traductologie: cette étude survient en effet à la suite de maintes tentatives linguistiques, ou plus généralement structuralistes, pour aborder la science des signes, qui se sont avérées relativement peu satisfaisantes. La parole est désormais à une sémioticienne, dont la priorité consiste à mettre en lumière les caractéristiques les plus saillantes d'une approche peircienne de la traduction.

Il lui faut donc rappeler pour commencer que "la traduction est une activité quotidienne, spontanée",<sup>48</sup> alors que d'habitude elle est limitée à cette partie de la linguistique appliquée à la traduction d'une langue dans une autre. Or cette attitude est réductrice, elle obscurcit les problèmes au lieu de les éclairer, et on doit par conséquent en dénoncer la pérennité. Car dans les manifestations les plus diverses de la traduction, ce sont toujours les mêmes principes élémentaires qui sont à l'oeuvre.

En réalité, "tout discours est traduction", et lorsqu'on parle, on essaie de traduire des sentiments affectifs, des sensations physiques, et des idées mentales en termes linguistiques. Traduire ces phénomènes en paroles verbales est particulièrement difficile et requiert des champs d'interprétants communs pour franchir cette sorte de barrière qui est au coeur de la traduction. L'auteur montre qu'il est aussi question de traduction dans les domaines du théâtre, de la peinture et de la musique notamment, où les principales problématiques de la traductologie se posent avec vigueur. Il apparaît clairement que:

" le texte écrit n'est que le representamen; l'objet est la représentation [théâtrale, picturale, musicale] (...) Que les champs d'interprétants qui produisent cet objet

<sup>47</sup> "La traduction dans les systèmes sémiotiques" in *Etudes Littéraires*, 1988-89(21/3):211-221.

<sup>48</sup> Deledalle-Rhodes 1988-89(21/3):211.

puissent être très divers est prouvé par le nombre de versions très différentes, voire divergentes ”<sup>49</sup>

Les différences partielles ou totales entre ces champs d’interprétants d’une langue à une autre rendent compte de “ l’impossibilité d’une traduction adéquate ”, traduire des langues très éloignées étant en outre plus difficile que traduire par exemple de l’italien en espagnol. Nonobstant ces incontournables incompatibilités, la tâche du traducteur consiste essentiellement à “ produire dans son texte la même impression, le même sens, que ceux produits par le texte original. ”<sup>50</sup> En termes sémiotiques, la traduction est la production d’

“ un representamen B qui déclenchera les mêmes interprétants que le representamen A, créant ainsi un objet B qui, toutes proportions gardées, correspondra à l’objet A. ”<sup>51</sup>

Traduire recouvre donc un concept d’adéquation relative entre deux signes (à l’intérieur d’un même système ou entre plusieurs) dont le processus consiste à substituer au representamen original un autre representamen qui tiendra lieu du même objet en déclenchant des interprétants équivalents dans le système de signes d’accueil. Cette logique triadique permet de rendre compte de la dynamique, de l’universalité, de l’omniprésence banale des phénomènes de traduction, dont on retrouve l’essentiel à l’oeuvre dans tout acte de langage, au sens large du terme entendu comme langage de signes.

La définition de Deledalle-Rhodes s’inspire pleinement et directement de la philosophie peircienne (cela tombe sous le sens bien qu’aucune référence à Peirce ne soit mentionnée, aussi étrange cela puisse-t-il paraître...), et de ce fait tranche nettement sur les habituelles tentatives dualistes, en même temps qu’elle éclaire dans une perspective triadique, un domaine de recherche sur lequel jusqu’ici les linguistes s’étaient penchés en vain.

Sa démarche, qui se fonde, on l’aura remarqué, sur une terminologie scientifique et répond à des critères épistémologiques exigeants, n’est pas entachée de ces incohérences conceptuelles dans lesquelles se fourvoient les spécialistes en sciences du langage qui confondent diverses écoles sémiotiques. La traductologie se voit pour ainsi dire propulsée du niveau de la secondéité à celui de la tiercéité: les problèmes de traduction ne sont plus appréhendés sur un mode duel, mais de façon triadique, ce qui permet de s’affranchir des multiples dichotomies traditionnelles.

---

<sup>49</sup> Ibid. p. 212. Voir pp. 217-218 où l’auteur souligne que dans ces domaines, les champs d’interprétants relèvent surtout de la priméité et de la secondéité. “ Mais tout comme dans un texte linguistique, il y a dans la musique des champs d’*interprétants* qui relèvent de la tiercéité. ”

<sup>50</sup> Cf. *ibid.* pp. 218-219.

<sup>51</sup> *Ibid.* p. 219.

Dans ce contexte en effet, la question de savoir par exemple s'il faut traduire le sens ou la forme n'a pas de sens. Elle a sa place dans une perspective dualiste, mais s'avère incongrue dans une approche sémiotique, où la traductologie se présente dans une lumière originale, éclairée par des concepts qui permettent de l'aborder scientifiquement. Sa problématique, envisagée en termes peirciens, s'articule autour de concepts qui ne sont plus marqués du sceau de la dualité, et participent en revanche de la logique triadique. Comme la notion d'interprétant, dont l'importance en matière de traduction est ici soulignée:

“ le seul et unique problème de la traduction, celui de l'interprétant, problème essentiellement sémiotique, et linguistique d'une manière seulement accessoire. ”<sup>52</sup>

Ce faisant, l'auteur indique que la traductologie relève de la sémiotique plus que de la linguistique, et elle est la première à le faire en donnant à sémiotique un sens peircien. Qu'elle ne s'attarde d'ailleurs pas à préciser, recourant elle-aussi à ce terme comme si sa signification était évidemment univoque, alors que nombre d'auteurs l'emploient de façons très différentes. Mais ce terme est bien entendu tout à fait clair pour un peircien, et il faut croire que l'auteur n'a pas jugé utile, dans le peu de pages qui lui étaient imparties, de mettre en relief ce qui va déjà de soit.

Il était en effet préférable de s'en tenir à l'essentiel en esquissant les lignes directrices d'une interdisciplinarité encore à peine émergente, tâche dont Deledalle-Rhodes s'acquitte brillamment. Avec concision et clarté, elle a su montrer que les recherches en traductologie, même si elles restent confinées à la médiation d'une langue dans une autre, s'inscrivent de plain-pied dans le domaine sémiotique: s'il s'agit de traduire des signes linguistiques, c'est avant tout de signes qu'il est question, et cette étude relève par conséquent de la sémiotique.

### B) Analyse sémiotique des types de traductions

Les perspectives ainsi ouvertes trouveront un prolongement dans la contribution de Gérard Deledalle qui -faut-il le rappeler?- n'est autre que l'introducteur de Peirce en France, et le fondateur de l'Institut de Recherche en Sémiotique, Communication et Education (IRSCE) de l'université de Perpignan.<sup>53</sup> Ce philosophe américaniste a traduit de nombreux textes de Peirce, et dans le domaine théorique, il faut souligner son analyse sémiotique selon laquelle “ Il y a trois types de traduction au sens classique de transposition d'une langue dans une autre ”:

“ 1) On traduit le representamen ”

<sup>52</sup> Ibid. p. 221.

<sup>53</sup> Gérard Deledalle, “ *Traduire Charles S. Peirce. Le signe: le concept et son usage* ”, in Traduction, Terminologie, Rédaction, 1990 (3/1):15-29. Voir bibliographie pour ses ouvrages sur la sémiotique.

“ 2) On traduit les objets du discours. ”

“ 3) On traduit les interprétants des representamens de la langue de départ. ”<sup>54</sup>

Dans le premier cas, on traduit le representamen en donnant un décalque du texte original, ce qui requiert beaucoup de notes; Chouraqui en donne une illustration avec sa version française de la Bible. Il faut connaître la civilisation de départ pour traduire les objets, et en outre la méthode n'est pas très heureuse. En traduisant les interprétants, on est par exemple amené à substituer à la tasse de thé des ouvriers anglais, le ballon de rouge des français. Ces trois types de traduction ont leurs propres spécificités, et dans l'ensemble

“ L'idéal serait de conjuguer les trois manières. ”<sup>55</sup>

Décrivant sa propre expérience, Deledalle explique que lorsqu'il a traduit Peirce, il s'est efforcé de tendre vers cet idéal, en essayant de

“ ne trahir ni le “ texte ”-representamen de la langue de départ, ni les concepts-objets exprimés par les representamens, ni les representamens-interprétants de la langue d'arrivée. ”<sup>56</sup>

Si l'on doit à Deledalle de nombreux ouvrages sur la sémiotique, dans lesquels les questions relatives au langage sont fréquemment abordées, il faut cependant déplorer que cet éminent spécialiste de philosophie américaine et de sémiotique peircienne en particulier, n'ait consacré que l'espace d'une conclusion à des réflexions sémiotiques pour une typologie de la traduction. La densité de ces remarques est à souligner: en quelques lignes, alors qu'il traitait principalement d'un autre sujet, l'auteur met en lumière les trois types de traduction qui découlent de la constitution triadique des signes, et souligne leurs interdépendances. Un signe étant la relation qui unit un representamen premier à un objet second pour un interprétant troisième, c'est la totalité du signe qu'il convient de traduire, en respectant son évolution triadique et ses divers caractères qui peuvent s'avérer prépondérants selon que l'on s'attache plutôt aux representamens, aux objets, ou aux interprétants. C'est donc en tenant compte des diverses caractéristiques du signe qu'on tâchera de le traduire dans sa globalité.

---

<sup>54</sup> Ibid. p. 29.

<sup>55</sup> Ibid.

<sup>56</sup> Ibid.

### C) Approfondir la voie indiquée

L'entrée de la sémiotique peircienne en traductologie se trouve encore confortée par la publication plus fournie dans laquelle Janice Deledalle-Rhodes réaffirme ses prises de position avec force.<sup>57</sup> D'emblée, elle situe clairement sa démarche, qui ne se fonde pas sur une théorie de la traduction particulière, mais sur "the triadic conception of the sign-process as formulated by Peirce". Dans cet esprit, elle rappelle des points importants qu'elle avait déjà signalés,<sup>58</sup> et elle revendique en particulier l'inscription de la traductologie dans une théorie sémiotique générale, sur la base d'un constat irréfutable:

"it would appear to the semiotician that this process of sign-substitution is a common occurrence, and that problems of translation can be solved satisfactorily only within the framework of a general semiotic theory."<sup>59</sup>

Cette théorie générale permet d'appréhender l'activité traduisante dans un contexte suffisamment vaste pour en saisir l'essence à travers ses multiples manifestations, de sorte que l'on est amené à redéfinir la traduction en des termes qui jettent une nouvelle lumière sur cet objet d'étude:

"What is called "translation" is in fact only the linguistic aspect of a semiotic activity in which human beings are continually engaged: the transposition of signs of one phenomenon into those of another."<sup>60</sup>

A ces précisions liminaires s'ajoute une note sur la notion jakobsonnienne de traduction intersémiotique, ou transmutation, que l'auteur, comme nous l'avons signalé, n'utilisera pas, puisqu'elle se limite à l'interprétation de signes verbaux en signes non-verbaux, alors que la sémiotique peircienne s'intéresse à la traduction de signes en d'autres signes, quels qu'ils soient, et indépendamment de leurs caractères verbaux ou non-verbaux.<sup>61</sup> Poursuivant, l'auteur rappelle que:

---

<sup>57</sup> Deledalle-Rhodes, "Translation: the transposition of signs" in *Cruzeiro Semiotico*, 1991/15:101-110.

<sup>58</sup> Cf. Deledalle-Rhodes 1991:101, "The activity habitually known as translation has for aim the substitution of one sign, or set of signs, for another, ideally in exact correspondence with it, in order to enable a reader in possession of one set of signs to understand fully what is intended by the use of a set of signs which is unfamiliar to him. It is often assumed by the translator that this kind of activity is confined to language, and moreover concerns only translation from one language to another, and that thus the problems it raises are of a specific nature which has no parallel in other domains, and that these problems consequently require specific solutions."

<sup>59</sup> Ibid.

<sup>60</sup> Ibid.

<sup>61</sup> Cf. *ibid.* pp. 101-102. Il n'est pas inutile de rappeler à nouveau que "Peirce was dealing with the translation of any sign into any other sign; which includes verbal signs but does not imply that the verbal sign has precedence, nor that the behaviour of the verbal sign is, or can be, a paradigm for that of any other sign except another verbal sign." (p. 102)

“ all discourse is translation. Discourse translates affective phenomena : feelings; physical phenomena : sensations; and mental phenomena : ideas. (...) The translation of all these phenomena into terms of language can obviously be only approximative”<sup>62</sup>

Ce caractère approximatif de la traduction, qui est aussi propre au langage et à la communication en général, est d’autant plus important qu’il passe trop souvent inaperçu tellement il est évident. Aussi Deledalle-Rhodes a-t-elle raison de le souligner, et de mettre en lumière l’évolution récente de la notion de texte, et la reconnaissance du rôle crucial que joue le lecteur:

“ the reader plays a vital part in the creation of a text by the sum of the interpretants he brings to bear upon it. All reading is in this sense "translation". ”<sup>63</sup>

Toute traduction est approximative, et le lecteur lui-même en est pour partie responsable. Au fond, la dynamique qui anime les phénomènes de traduction est plus complexe qu’on pourrait le croire a priori, et elle intègre des facteurs qu’on avait jusque là plutôt négligés, bien qu’ils ouvrent cependant sur des conclusions significatives. Deledalle-Rhodes montre par exemple que “ in any representational art translation is the central activity ”,<sup>64</sup> et elle s’appuie sur des illustrations particulièrement éloquentes pour souligner l’importance des problèmes symboliques en matière de traductologie.<sup>65</sup> En effet, la notion de symbole est fondamentale dans ce type d’étude:

---

<sup>62</sup> Ibid. p. 102, où elle poursuit: “ owing to the frequent absence of common fields of interpretants in the two or several interlocutors, and may even become impossible if the only common field of interpretants is purely linguistic. Communication is not always guaranteed by the fact that the interlocutors speak the same language. ”

<sup>63</sup> Ibid. p. 103, où il est précisé: “ Indeed it would appear that it is now admitted by a growing number of critics, and not necessarily Peircean ones ”. Sur la notion de ‘texte’, on peut relever: “From something relatively stable ("the text must be respected") the notion of text has paradoxically become in recent years much less easy to grasp, as it has increasingly been subjected to closer examination and to a multiplicity of efforts to define it. ”

<sup>64</sup> Ibid. p. 105; l’auteur précise: “ Even in non-figurative art of any kind the object produced is of necessity a translation into visual terms of an impression or a feeling (one of revolt or horror for instance) or of an idea or a theory (a different conception of the aesthetics of plastic art), although the apparent absence of iconicity in the latter case may leave the observer in some doubt about this fact. (...) In painting, another problem of a similar kind is encountered : that of the translation of colour. (...) as all linguists know, the perception of color or rather the linguistic expression of this perception, is a matter of habit and convention. ”

<sup>65</sup> Cf. *ibid.* pp. 104-105: “ The musical transposition of signs is effected in several different ways (...) the signs used by the composer are mainly icons and indices. But just as in a literary text symbols may be used : when Beethoven quotes a folk-dance this quotation may be perceived simply as a dance-rhythm by some listeners (and thus, relatively indexical) whereas others who are versed in folk-music may recognize it as belonging to this repertory; thirdness is then more present and the quotation become a symbol. A striking example of this kind of symbolism was the systematic use by the B.B.C. of the opening bars of the Fifth Symphony during the Second

“ The symbol necessarily constitutes one of the most formidable problems for the translator ”<sup>66</sup>

C'est probablement parce que le symbole comprend à la fois l'indice et l'icône qu'il présente un intérêt tout particulier pour l'étude des manifestations langagières interlinguales. Mais l'auteur n'explicite guère ce point et s'attache surtout à mettre en évidence l'universalité des problèmes de traduction, dont les singularités propres à chaque cas ne devraient pas cacher une essence commune. En fait, qu'il s'agisse de peinture ou d'une version française de Shakespeare, la problématique de la traduction est fondamentalement la même:

“ Indeed, the problems raised by the type of transposition of signs which I have hitherto been examining are no different in nature from those present in linguistic translation proper, that is what Jakobson calls "interlingual translation". ”<sup>67</sup>

C'est là un point tout aussi élémentaire que capital, et on peut y voir l'une des premières conséquences d'une approche sémiotique de la traductologie. En outre, la tâche du traducteur peut être définie en termes de signes, ce qui lui donne une assise théorique plus scientifique, fondée sur la triadicité de la semiosis, comme le montre Deledalle-Rhodes:

---

World War to signify the inevitability of the victory of the Allies. Owing to the modification of historical interpretants what was then universally perceived as a symbol is no longer so today. ”

<sup>66</sup> Ibid. p. 105. L'auteur poursuit: “ as what is a symbol for one culture or period may not be so for another. An instructive instance of this kind of transposition of signs can be found in Chaim Potock's novel, *My Name is Asher Lev* in which the eponymous hero, a Hassidic jew, having studied painting in Europe, will portray his beloved mother transfixed upon what appears to be a cross, this being the only way in which he can adequately express his consciousness of the sacrifices his mother has made and the suffering she has endured. The resulting scandal is inevitable and the artist will be rejected by his family and his community. The interest of this example lies in the fact that the Hassidic jew, not finding in his own culture a sign enabling him to express his feelings, has used a representamen charged with interpretants of another, traditionally hostile, culture which he himself has partially assimilated; but those who have not accompanied him in his cultural itinerary can perceive only a part of the sign-potential of the cross : the symbol of Christianity and persecution. (...) in Potock's novel this "translation" of the painter's feelings into an alien sign (...) may serve as a cautionary tale for all those who, like translators, are engaged in the cross-cultural transposition of signs. ”

<sup>67</sup> Ibid. Il est précisé: “ Any language A differs physically from any other language B : it does not possess the same sounds (an essential point when dealing with poetry, one has only to hear a Russian reading Pushkin to realize the impossibility of an adequate translation); neither does it possess the same structures nor the same mechanisms, so that what can be said forcefully and succinctly in language A can be said only by periphrasis in language B. And finally, language A does not originate in the same culture as language B, so that what may be understood implicitly in language A, has to be explicited in language B. At all levels, one language has fields of interpretants which are partially or totally different from those of another language. Partially, for it is of course relatively easy to translate Spanish into Italian or vice versa, given their common Latin origin; but this relative facility will be seen to concern the level of semantics and structure, as the phonemes of Spanish are very different from those of Italian (whence again the difficulty of translating poetry) as are the cultural referents. Translating into French or English (for instance) a non Indo-European language such as Japanese (or vice versa) presents however major obstacles at all levels. ”

“If, as is generally recognized, the aim of the translator is to produce the the same impression in language B as that produced by the text in language A, he must try to find a representamen B which will set off a semiosis implicating the same kind of interpretants as in language A, to create an Object B which will, as far as it is possible, correspond to Object A.”<sup>68</sup>

On retrouve ici la définition de la traduction que l’auteur a proposée dans son précédent article, et toujours en suivant la même démarche, elle met l’accent sur le fait qu’un signe est avant tout un signe, qu’il soit verbal, poétique, littéraire, ou autre. Cette précision est primordiale, d’autant plus qu’elle surgit en réponse à l’attitude traditionnelle selon laquelle la traduction concerne exclusivement des signes linguistiques. Mais en réalité, “no linguistic sign should be considered as a sign purely linguistic.”<sup>69</sup>

En effet, un signe linguistique est d’abord un signe, son aspect linguistique n’étant précisément qu’un de ses aspects. Et cette prise de conscience est indispensable au traducteur qui veut se donner les moyens de situer son objet d’étude, et par là-même, d’en saisir l’essentiel en termes de signes:

“The only way in which translators can begin to understand the nature of their problems would appear to be by recognizing that the linguistic or literary sign is only part of a general sign-system, the most inclusive to date being that of Peirce. When the vital role played by the Interpretant in the process of sign-transposition known as translation has been recognized, the problems encountered by translators will be reduced to the level of mere technicalities.”<sup>70</sup>

Envisagés d’un point de vue sémiotique par une spécialiste de Peirce, les problèmes de traduction sont exposés d’une façon qui se distingue nettement des approches habituelles. En passant de la dualité à la triadicité, la recherche en traductologie semble dépasser les innombrables difficultés de surface sur lesquelles achoppent les traducteurs, et se concentrer davantage sur les problèmes de fond qui les génèrent.

En l’occurrence, l’auteur a mis en évidence la notion centrale de symbole, et avec l’étude de l’interprétant, qui joue un rôle déterminant dans l’évolution triadique de l’opération traduisante, la recherche prend plus de recul par rapport à son objet, se situant ainsi à un niveau supérieur. Les questions traditionnelles apparaissent alors comme de simples détails techniques, ce que Deledalle-Rhodes n’avance pas à la légère. Elle est

---

<sup>68</sup> Ibid. p. 106.

<sup>69</sup> Ibid. p. 107.

<sup>70</sup> Ibid. p. 108.

consciente des objections qu'on peut lui adresser, et a de solides arguments à leur opposer:

“ It will certainly be objected that by so saying I am making light of the practical difficulties which beset the translator. However, I do not think this is so, as a number of practical conclusions can be drawn from what has been said.

Firstly, a translator should never be a "solitary navigator" (...)

Secondly, the resort to the "native speaker" is often illusory(...)

Thirdly, (...) the reader should be given the possibility of modifying or amplifying his own fields of interpretants by means of notes. (...)

Finally, no translation can ever be perfect from all points of view ”<sup>71</sup>

Peut-être pourrions-nous suggérer que dans l'ensemble, la démarche de Deledalle-Rhodes se ramène à trois lignes directrices principales. La première concernerait le mode d'être du signe en lui-même, qui se présente comme une *émotion* [*feeling*] au niveau de la priméité, comme un *sensation* [*sensation*] au niveau de la secondéité, et comme une *idée* [*idea*] au niveau de la tiercéité.<sup>72</sup> La seconde prendrait en compte la relation du signe à son objet dynamique telle qu'elle se manifeste *physiquement* dans la priméité, *structurellement* dans la secondéité, et *culturellement* dans la tiercéité.<sup>73</sup>

---

<sup>71</sup> Ibid. pp. 108-109. Pour chaque cas respectivement, l'auteur apporte les précisions suivantes: (1) “ his interpretants are of necessity personal ones, however they may relate to a general cultural context, and he is producing his translation for a multiplicity of readers. thus a translated text should always be submitted to several readers, and discussed in public, in order to ensure a general level of adequate comprehensibility. ”; (2) “ the native speaker is often not only ignorant of the subject discussed, but, having been resorted to in extremis, is often ignorant also of the context in which the translated text will be read. The recourse to the native speaker can be effective only if the latter is a regular and active member of the team of researchers and/or translators undertaking the task. ”; (3) “ Thirdly, if the transposition of the sign is rendered difficult by its high degree of cultural content, the reader should be given the possibility of modifying or amplifying his own fields of interpretants by means of notes. These are supplied by all translators of learned texts, but unfortunately not by those of more "commercial" ones, particularly of novels. There appears to be no other solution. ”; (4) “ this kind of perfection should thus not be aimed at. The impossibility of transposing one field of cultural interpretants into terms of another is such that any translation, however satisfying it may be for one group of readers, will not be so for another. Translation is the creation of a new text, and although the transpositions of signs thus effected may convey a varying degree of information to its readers, it must perforce remain what, for lack of an exactly corresponding expression in English, we can only call a *pis-aller*. ”

<sup>72</sup> Cf. *ibid.* p. 102: “ Discourse translates affective phenomena: feelings; physical phenomena: sensations; and mental phenomena: ideas. ”

<sup>73</sup> Cf. *ibid.* p. 105: “ Any language A differs physically from any other language B (...) neither does it possess the same structures (...)language A does not originate in the same culture as language B ”.

La troisième s'intéresserait à la relation du signe à son interprétant final, et permettrait de distinguer trois types de systèmes de signes: singulier, particulier, et général. On pourrait ainsi classer les quatre points qu'éclaire l'auteur en conclusion, en considérant le fait qu'un traducteur ne devrait jamais être un 'navigateur solitaire' comme relevant d'un système de signes singulier. Les deux recommandations suivantes (concernant le recours à un locuteur natif, et l'emploi de notes) s'inscrivent dans le domaine des systèmes de signes particuliers. Et finalement, avancer qu'une traduction ne peut jamais être parfaite à tous points de vue est une conception qui semble participer des remarques générales sur les systèmes de signes.

Et le tableau suivant résume ces considérations:

	<b>R</b>	<b>R-O</b>	<b>R (O-I)</b>
<b>3</b>	ideas	cultural	general sign system
<b>2</b>	sensations	structural	particular sign system
<b>1</b>	feelings	physical	singular sign system

En conséquence, nous pouvons retenir que la traduction est présentée ici comme un phénomène triadique concernant au premier chef des signes, et dont l'étude relève logiquement de la sémiotique. La science des signes permet d'ores et déjà d'établir que la tâche du traducteur consiste à trouver dans le système d'arrivée un représentamen capable de déclencher une semiosis dont les interprétants reconstruiront l'objet original du système de départ. D'où l'importance prépondérante de la notion d'interprétant, et par suite, de celle de symbole, qui se présentent dès lors comme des termes clés de la problématique de la traduction.

D'où, aussi, notre lecture de l'article fondateur de Janice Deledalle-Rhodes: traduire est un processus qui met en jeu les trois modes d'être phanéroscopiques, dans la mesure où il s'agit finalement de traduire à la fois les émotions physiques singulières, les sensations au niveau des structures particulières, et les idées d'une culture en général. Ces trois points de vue sur le signe en matière de traduction soulignent le caractère évolutif du phénomène en question, et l'importance de la logique triadique pour en rendre compte.

Suivant le tableau ci-dessus, considérer les émotions comme des qualisignes, les sensations comme des sinsignes, et les idées comme des légisignes permet de cerner l'essentiel des multiples présentations de la traduction. Préciser que ces trois types de représentaments peuvent entretenir avec leur objet une relation physique, de structure, ou culturelle, revient à souligner le rôle fondamental de concepts comme l'icône, l'indice, et surtout le symbole en matière de traductologie. La recherche a également beaucoup à gagner en envisageant ces phénomènes spécifiques comme participant de systèmes de signes dont la priméité est singulière, la secondéité particulière, et la triadité générale ou universelle.

C'est l'ensemble de ces facteurs qu'il conviendra de respecter scrupuleusement, comme l'a par ailleurs souligné lui-aussi Gérard

Deledalle, et cet impératif permet d'aborder les problèmes relatifs à l'opération traduisante sur les bases scientifiques de la sémiotique peircienne. Cette nouvelle approche de la traductologie semble désormais à la pointe des recherches, et nous espérons avoir mis en évidence le rôle novateur et fondateur de Deledalle et Deledalle-Rhodes dans l'émergence et l'affirmation de cette voie prometteuse. Ce domaine interdisciplinaire compte cependant peu de contributions relativement au nombre considérable des publications sur la traduction. Outre l'ouvrage de Julio Plaza mentionné précédemment –qui est tiré de sa thèse, la seule, à notre connaissance, qui traite pour ainsi dire de 'sémio-traductologie'–, les investigations qui conjuguent sémiotique et traductologie ne semblent pouvoir ajouter à leur actif que l'ouvrage de Dinda L. Gorlée, lequel est en fait une compilation d'articles.

### 3. Le développement de la mouvance sémiotique en matière de traduction

#### A) Le premier ouvrage consacré à cette interdisciplinarité

En effet, *Semiotics and the Problem of Translation*, dont le sous-titre précise *With special reference to the semiotics of Charles S. Peirce*, se présente à l'heure actuelle comme l'unique ouvrage en langue anglaise disponible à ce jour en ce qui concerne ces questions interdisciplinaires.<sup>74</sup>

Pour l'essentiel, Gorlée y reprend ses essais de 1985 à 1992 qu'elle révisé ou réécrit partiellement de façon à leur donner une unité d'ensemble, ce qui d'ailleurs n'exclut pas d'inévitables répétitions. Elle y ajoute une introduction et une conclusion, et -consciente des critiques que son entreprise pourrait susciter- elle estime qu'elle livre ainsi au public "a sequence of articles now expanded and consolidated into a book."<sup>75</sup>

Dans la voie tracée par les Deledalle,<sup>76</sup> Gorlée entreprend, en se fondant explicitement sur la sémiotique peircienne, de montrer que la science des signes et la traductologie peuvent mutuellement s'éclairer, chacune de ces disciplines mettant en lumière les zones d'ombre de l'autre:

"On the one hand it is assumed here that Peirce's semiotic theory and method is a mode of clarifying the phenomena commonly but broadly referred to as translation. Yet, conversely, understanding of the various aspects of translation also elucidates Peirce's sometimes dense "semiotic"."<sup>77</sup>

<sup>74</sup> Dinda Liesbeth Gorlee, *Semiotics and the Problem of Translation, With special reference to the semiotics of Charles S. Peirce*, 1993, Offsetdrukkerij Kanters B.V., Alblasterdam, Amsterdam.

<sup>75</sup> Gorlée 1993:25.

<sup>76</sup> Cependant, Gorlée réfère seulement à un article de Deledalle sur les rapports entre "Epistémologie, logique et sémiotique" (in *Cruzeiro Semiótico* 8:13-21).

<sup>77</sup> Gorlée 1993:6, qui poursuit: "Therefore I hope that by showing how each acts in turn as interpretant for the other, a discussion of translation from a semiotic perspective will contribute

Ayant ce double objectif en vue, Gorrée entreprend méthodiquement de rappeler les caractéristiques générales de cette interdisciplinarité. En bref, elle veut montrer que la recherche dans ces domaines relatifs au langage a beaucoup à apprendre des conjonctions virtuelles entre sémiotique et traductologie, en dépit du fait que ces deux disciplines se soient pour ainsi dire mutuellement ignorées jusqu'à une époque récente, comme elle le signale avec un rien de surprise dans le ton:

“ Semiotics and translation theory have until recently virtually ignored each other's existence (...) This neglect is somewhat surprising because both translation studies and semiotic studies address, albeit from different methodological vantage-points, aspects of communication, and both are concerned with the use, interpretation, and manipulation of messages or texts, - that is of signs. ”<sup>78</sup>

Mettant ainsi l'accent sur la sémiotique peircienne, l'auteur en rappelle l'essentiel,<sup>79</sup> et souligne en particulier le contraste entre son homogénéité scientifique et l'éclectisme des recherches traductologiques qui, il faut le déplorer, ne sont pas encore à même de poser les bases d'une théorie unifiée, capable de fournir une réponse cohérente aux problèmes de traduction les plus aigus. Face à cette situation de crise, Gorrée propose d'envisager le processus traductologique dans la perspective évolutionniste de la sémiotique triadique de Peirce,<sup>80</sup> et afin d'en souligner

---

to Peirce scholarship as well as throwing a new, peircean light upon central problems in translation theory. ”

<sup>78</sup> Ibid. pp. 7-8.

<sup>79</sup> Cf. *ibid.* p. 8: “ Semiotics studies the production, transmission, exchange, and interpretation of messages consisting in one or more signs. Its general theoretical branch has developed a sophisticated conceptual and terminological apparatus serving again as methodological tools to analyze and describe, in applied semiotics, any discrete phenomenon (visual, auditory, plastic, etc.) in the physical and mental world which is considered to be a sign. In translation, the situation is rather the reverse and translation practice has preceded and dominated translation theory. Indeed, it would seem that the empirical nature of the translational discipline has long discouraged the harmonious evolution of a tradition of serious theoretical approaches to the phenomenon of translation. ”

<sup>80</sup> Cf. *ibid.* pp. 8-9: “ Whereas general semiotics has been successful in developing a coherent set of concepts of its own, more often than not created ex novo, translation studies is marked by an eclectic attitude, displaying a syncretism of "borrowed" methods, paradigms, and models, often with a linguistic (sociolinguistic, psycholinguistic, ethno-linguistic, etc.) bias. This language-based transdisciplinarity, in addition to contributions from such disciplines as information theory and mathematics, has unfortunately not (yet) been able to put forth one unified theory of translation, or even to provide consistent answers to the fundamental questions translation-theoreticians have time and again asked themselves -such as questions concerning translatability, equivalence, and fidelity vs. infidelity. In this study it will be extensively argued that this situation can be remedied if translation, both as a process and as a product of this process, is seen as a phenomenon which, at least on an abstract level, may be dealt with more fruitfully in the framework of a general theory of signs than with research methods -semiotic or otherwise- which are language-based. (...) my project will concentrate upon semiotics in the American tradition -that is, following the philosophical thought of Charles Sanders Peirce. ”

la pertinence, elle établit également une série d'analogies entre cette perspective et celles de Ludwig Wittgenstein, de Walter Benjamin, et de Roman Jakobson. Elle met par ailleurs l'accent sur les importantes contributions des chercheurs dont les écoles, peut-être parce qu'elles sont situées (géographiquement) plus à l'est, connaissent une diffusion moindre.<sup>81</sup>

Dans un premier temps, elle brosse un panorama général des recherches sémiotiques en traductologie:

“ At present many writings that discuss translation theory and translation practice are classified, or classify themselves, as semiotic in nature. Yet such a wide use of the term tends to trivialize it and obscure the singularly distinctive contribution which semiotics, as a radically general method, is able to make to theoretical and applied scholarship in translation studies as a multidisciplinary and interdisciplinary endeavor. ”<sup>82</sup>

Nous croyons avoir nous-mêmes mis cet aspect en relief, et il semble au demeurant indéniable qu'en matière de traductologie, mais aussi dans de nombreux autres domaines, le terme 'sémiotique' est employé dans des acceptions très variées qui nuisent à son intégrité.<sup>83</sup> Même si Gorlée revendique la filiation peircienne de ses travaux, certains des points qu'elle met en évidence nous semblent loin d'être indiscutables. Comme par exemple son appréciation de l'approche traductologique de la Bible par Nida qui, d'après elle, “ points away from Saussure's static concept of text and toward Peirce ”.<sup>84</sup>

Elle considère qu'il faut ainsi rendre justice au linguiste américain en reconnaissant l'orientation “pseudo-sémiotique” de ses contributions.<sup>85</sup> Et elle lui donne d'ailleurs d'autant plus de poids que jusqu'ici, les chercheurs en traductologie n'ont pas abordé leur objet d'étude du point

---

<sup>81</sup> Cf. *ibid.* pp. 16-18: “ Unsurprisingly, considering the semiotic and translation-theoretical traditions there, early moves into the field of a semiotic approach to translation have typically come from the Slavic tradition of Saussurean linguistics. ” Elle cite de nombreux auteurs, parmi lesquels se trouvent Lotman, Levy, Popovic, Toury, Even-Zohar, Ivanov, Marcus, Ludskanov, Lawendowski, Petöfi, Wilss, etc.

<sup>82</sup> *Ibid.* pp. 13-14.

<sup>83</sup> Cf. *ibid.* p. 14, n. 10, où Gorlée critique la démarche de Hatim et Mason qui, dans leur ouvrage de 1990, “ squeeze several sign-theoretical schools, and hence several approaches to translation (...) the result of which is a loosely argued, chaotic text which, plagued by factual errors and vital omissions, fails to be convincing. ” Dans la même veine, elle remet en cause l'intérêt de l'article de Jeanne Martinet, “ Why do we know how to translate what? ”, paru in *Semiotica* 1985, 55-1/2:19-42.

<sup>84</sup> *Ibid.* p. 11, où elle précise que “ Nida's 'dynamic dimension' in which 'equivalent messages' are produced refers to translation as a series of events approaching Peirce's continuous process through which a sign stands in a certain dynamic relation to the sign(s) preceding it and the sign(s) following it, thereby forming a system of signs. ”

<sup>85</sup> Cf. *ibid.* p. 14 où Gorlée évoque le “ pre-semiotic (or pseudo-semiotic) ring ” de l'approche théorique de Nida.

de vue de la sémiotique triadique.<sup>86</sup> Ce qui n'est pas scrupuleusement exact dans la mesure où les articles de Janice Deledalle-Rhodes constituent une exception notoire à cette règle générale; mais Gorrée ne semble pas en avoir eu connaissance puisqu'elle n'y réfère pas. Et il est vrai que si l'on en fait abstraction, il est légitime de considérer que dans l'ensemble:

“ Charles Sanders Peirce's philosophy of signs has recently enjoyed increasing attention among humanists in the United States, Europe and various other parts of the world (particularly in South America). Yet this patriarch of modern semiotics has been all too often misinterpreted, mis-represented, or altogether ignored ; and the profound differences separating his and Saussure's theories of signs have frequently been misconstrued. This has for many years unduly harmed the reputation of this semiotic pioneer. This may be illustrated by (...) Hawkes, in his *Structuralism and Semiotics* ”<sup>87</sup>

Cet auteur offre en effet un exemple d'autant plus navrant qu'il est représentatif d'une situation généralisée de confusion relativement à l'étude des signes. En effet, selon Hawkes, il ne fait pas de doute que “ the notion of a ‘science of signs’ (...) has become one of the most fruitful concepts deriving from the general structuralist enterprise of the last two decades, and not easily distinguishable from it. ”<sup>88</sup> Assimilant la science des signes au structuralisme, il poursuit sur sa lancée, et toujours avec une assurance visiblement inébranlable:

“ The terms semiology and semiotics are both used to refer to this science, the only difference between them being that semiology is preferred by Europeans, out of deference to Saussure's coinage of the term, and semiotics tends to be preferred by English speakers, out of deference to the American Peirce. ”<sup>89</sup>

Nous avons déjà eu l'occasion de relever chez d'autres auteurs le même type d'imbroglio alarmant où apparaissent pêle-mêle des concepts que la rigueur interdit de confondre. La récurrence de ces méprises grossières a néanmoins une raison d'être: elle traduit et trahit l'actuel désordre apparent qui afflige l'étude des signes. De fait, aux yeux d'un lecteur non

---

<sup>86</sup> Cf. *ibid.* p. 11: “ Translation has as yet not received such a study based upon Peircean semiotics. To fill this gap (or, at least, to embark upon this project) will be the main objective of this study. ” L'auteur signale néanmoins le récent article lucide de James Jakób Liska, “ Peirce's interpretant ”, in *Transactions of the Charles S. Peirce Society* 1990:26/1:17-62.

<sup>87</sup> *Ibid.* p. 28.

<sup>88</sup> Hawkes (*Structuralism and Semiotics*) 1977:124.

<sup>89</sup> *Ibid.*

averti, ce domaine se présente de façon si chaotique qu'il est tentant, voire irrésistible, de faire fi de toutes les nuances que l'on pourrait par ailleurs y pressentir. En les réduisant à néant, on peut en effet obtenir une illusion d'homogénéité. Mais il faut vraiment s'en tenir à une approche très superficielle pour ne pas apercevoir à quel point il est incohérent de faire de la sémiologie et de la sémiotique la même science des signes.

Dénonçant cette assimilation abusive, Gorlée se fonde directement sur la sémiotique de Peirce, qu'elle est la première à citer dans le domaine traductologique. Ce faisant, elle se donne pour objectif de prouver que:

“ the old controversies on translation can be overcome if, following Peirce, linguistics is (re)defined semiotically. ”<sup>90</sup>

Nonobstant, cette entreprise s'avère fortement périlleuse, et d'autant plus rarement tentée que la théorie saussurienne du signe demeure dominante, et informe en conséquence l'essentiel des recherches relatives à la science du langage, qui par la suite conditionnent la plupart des investigations traductologiques.<sup>91</sup> Il est surprenant que l'auteur ne mentionne pas ici la thèse de Joëlle Réthoré sur “La sémiotique linguistique de C.S. Peirce”, qu'elle signale néanmoins dans sa bibliographie, et qui demeure à ce jour la seule démarche entreprise pour investir ce domaine commun à la sémiotique et la linguistique.<sup>92</sup> En revanche, Gorlée relève l'influence notoire de Charles Morris, et reprend sa fameuse distinction entre les aspects syntactique, sémantique, et pragmatique du signe tels que les définit la sémiotique morrissienne.<sup>93</sup>

Poursuivant, elle précise les différences entre la démarche sémiologique de Saussure et la logique sémiotique de Peirce, qui, écrit-elle, permet

---

<sup>90</sup> Ibid. p. 9.

<sup>91</sup> Cf. *ibid.* p. 10: “Linguistic semiotics is at this time still mainly based upon Saussure and, to some degree, Morris, the latter the behaviorist psychologist who was again inspired by Peirce's triadic thought. Peirce's impact on the work of semiotic linguists has mostly remained indirect. Point of departure of semiotic linguistics is the Saussure-based claim that all language is a system, a coherent semiotic structure, and that, consequently, all texts can be described and analysed semiotically. Whereas for Saussure, the founder of linguistic semiology (or structuralism, as it is more commonly called), the basic linguistic unit was still the word, structuralist analysis after him takes as its object the text considered as a structural and significant whole.”

<sup>92</sup> Cf. Joëlle Réthoré, *La sémiotique linguistique de C.S. Peirce: propositions pour une grammaire phanéroscopique*, 1988, dir. G. Deledalle, Univ. Lille III.

<sup>93</sup> Cf. *ibid.* p. 10: “Following and expanding Saussurean thought, textual analyses have been developed at three hierarchically organized levels : sentential, trans-sentential, and textual. Methodologically, the analyses have focussed on three aspects of the sign introduced by Morris, who distinguished between the syntactic, semantic, and pragmatic aspects of a semiotic sign. The relation between signs themselves is syntactic; the relation between signs and their *denotata* is semantic; and the relation between signs and sign users is pragmatic. (...) Text linguistics considers the text as the product of a three-dimensional (syntactic, semantic, pragmatic) interactive process.”

d'envisager les trois types de traduction que Jakobson distingue.<sup>94</sup> Se proposant d'investir cette interdisciplinarité, elle prend appui sur le constat suivant:

“ Jakobson must be considered as the originator of the semiotic approach to translation. ”<sup>95</sup>

En effet, la plupart des approches sémiotiques de la traduction se fondent sur la typologie désormais classique de Jakobson, selon laquelle on peut interpréter un signe verbal de façon intralinguale, interlinguale, et/ou intersémiotique. Parce que cette conception a été largement reprise, on peut admettre que Jakobson a joué un rôle pionnier dans ce domaine, en dépit du fait que ses réflexions soient dans l'ensemble “ afflicted with the traditional bias for linguistic translating ”.<sup>96</sup> On retiendra donc que Jakobson est le premier à introduire la sémiotique peircienne en traductologie, même si, comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner en reprenant une formule de Gorlée, sa démarche consiste essentiellement à circonscrire Peirce dans un carcan structuraliste.

En réaction à ce phénomène, Gorlée suggère au contraire de redéfinir les trois types de traduction jakobsonniens en termes peirciens, ce qui revient vraisemblablement à les faire rentrer de force dans la sémiotique, mais elle estime que cette entreprise est enrichissante.<sup>97</sup> Au préalable, elle rappelle les différences fondamentales entre la dualité de la sémiologie et la triadicité de la sémiotique,<sup>98</sup> et elle insiste en particulier sur le fait que

<sup>94</sup> Cf. *ibid.* p. 9: “ As opposed to Saussure's language-orientedness, which subordinates the non-verbal to the verbal, Peirce gave equal epistemological status to verbal and non-verbal signs and sign systems. Unless used metaphorically, the former, logocentric approach will be a useful method to deal with problems in translation in the narrow sense only -referring, that is, to natural language. The latter, general approach -Peirce's "method of methods" (CP:7.59,1882)- will, however, enable translation theory to address adequately Jakobson's all three types of translation -intra-lingual, inter-lingual, and inter-semiotic translation-, thereby stretching its domain beyond the exclusively linguistic. ”

<sup>95</sup> *Ibid.* p. 14. Voir aussi p. 17: “ early moves into the field of a semiotic approach to translation have typically come from the Slavic tradition of Saussurean linguistics. ”

<sup>96</sup> On doit cette remarque pertinente à Toury 1986:113, cité in Gorlée 1993:14.

<sup>97</sup> Cf. Gorlée 1993:143: “ the three kinds of translation put forth by Jakobson (1959:233 ; 1971b:261) can be construed and (re)defined in terms of Peirce's three ontological categories, or modes of being. While this aspect of Jakobson's thought will here be traced back to Peirce, it is at the same time wholly an extrapolation from Peirce's thought. (...) instead of forcing Peirce into a structuralist straightjacket (as has been done by Jakobson) it is more fruitful to broaden the structuralist concept of "sense" into what Peirce, the evolutionary pragmatist, understood by "meaning". ”

<sup>98</sup> Cf. *ibid.*: “ The binary paradigm is the epistemological postulate of semiology (or, as it is more commonly known, structuralism). It was no invention of the so-called Paris School of semiotics; before Greimas (and his colleagues Lévi-Strauss, Kristeva, Todorov, among others) it had been a leading feature of classical European structuralism, building on Saussure, Hjelmslev, Jakobson, and others (...) Saussure's binary concepts (signifier/signified, langue/parole, paradigm/syntagm, matter/form, sound/meaning, synchrony/diachrony) are echoed in Hjelmslev's dichotomies (expression/content, form/substance) and in Jakobson's binarism (code/message, selection/combination, metaphor/metonymy, etc.). (...) Outside French semiotic theory it is found, for example, in Sebeok's mutually opposite categories (inner/outer, vocal/nonvocal, verbal/nonverbal, witting/unwitting, etc.) and in Lotman's distinction between primary and

“Jakobson availed himself of Peirce to strengthen the case of structuralism (...) thereby reducing the scope of Peirce’s semiosis to two-sided processes only.”<sup>99</sup> A ce sujet, elle précise notamment que selon Jakobson (1987:451), la triade peircienne “is based on two binary oppositions: contiguous/similar and factual/imputed”, alors qu’en réalité, comme l’indique Gorrée, elle est “intrinsically incompatible with structuralism’s concentration upon binarism”<sup>100</sup>.

Ce point nous semble singulièrement important, et l’auteur a tout à fait raison de le mettre en relief: “Triadic relations are for Peirce irreducible to dyadic ones.”<sup>101</sup> Ce faisant, elle manifeste sa volonté de fonder sa propre enquête traductologique sur les textes peirciens. Elle se situe donc clairement dans la sémiotique triadique, qu’elle aborde en critiquant la sémiologie dualiste, ou la linguistique structurale puisque ces deux expressions sont en fait tenues ici pour synonymes.<sup>102</sup> Ayant mentionné les principales divergences et incompatibilités entre Jakobson et Peirce, elle met alors l’accent sur leurs points communs, et notamment sur le fait que:

“Translation is, for Jakobson as well as for Peirce, the essence of semiosis, or triadic sign-action.”<sup>103</sup>

Dans cet esprit, l’auteur établit un rapprochement entre la typologie jakobsonienne et les catégories phanéroscopiques peirciennes, en considérant “intralingual, interlingual, and intersemiotic translation as different configurations of Peirce’s ‘genuine’ vs. ‘degenerate’ sign-activity”<sup>104</sup>. Elle rappelle brièvement l’essentiel de la phanéroscopie, et explicite les notions d’authenticité et de dégénérescence,<sup>105</sup> de façon à pouvoir avancer que:

“genuine semiosis is perhaps best manifested by intralingual translation; semiosis degenerate in the first

---

secondary modeling systems, internal and external communication, closed and open cultures, etc.”

<sup>99</sup> Ibid. p. 144-145.

<sup>100</sup> Ibid. En conséquence, “to blur the boundaries between the two notions of the sign, ignoring the details of their radically different logical properties, is to make a purely artificial construct.”

<sup>101</sup> Ibid. p. 145, où l’auteur précise: “Peirce’s triads include and build upon dyads and monads, so that Thirds build upon Seconds and Firsts. Peirce’s thinking model is no rejection of the binary principle; it places it within a broader conceptual framework.”

<sup>102</sup> Cf. ibid. p. 146: “semiology and linguistics, are in modern French structuralism two branches from one linguistic tree”

<sup>103</sup> Ibid. p. 147. L’auteur a également précisé leurs divergences, en indiquant par exemple (p. 143) que “For Jakobson, and in contradistinction to Peirce, translation is a metalinguistic process always involving language.”

<sup>104</sup> Ibid. p. 152.

<sup>105</sup> Cf. ibid. p. 153: “In Peirce’s terminology, genuine sign-action manifests Thirdness (that is, rationality, the symbolic) as its main governing element. This reduces sign-action where Secondness and/or Firstness have a strong impact, to degenerate forms of semiosis. In Peirce’s parlance, the former is singly degenerate, or degenerate in the first degree; the latter is doubly degenerate, or degenerate in the second degree.”

degree, by interlingual translation; and semiosis degenerate in the second degree, by intersemiotic translation.”<sup>106</sup>

Elle établit donc que la traduction intralinguale relève de la symbolique authentique, tandis que la traduction interlinguale relève de la symbolique indiciaire (indexicale?),<sup>107</sup> ou dégénérée au premier degré, et que la traduction intersémiotique relève de la symbolique iconique, ou dégénérée au second degré.<sup>108</sup> De sorte que la traduction intralinguale présuppose les deux autres formes, et correspond au mode d'être de la tiercéité. Tandis que la traduction interlinguale est l'incarnation de la secondéité, et inclut la traduction intersémiotique, laquelle, bien qu'elle soit présentée comme la plus accessoire, s'avère finalement constitutive des trois types puisqu'elle relève de la priméité.<sup>109</sup>

La lecture de Gorlée permet ainsi de montrer que, loin d'être une catégorie de moindre importance qui concernerait seulement la médiation de signes verbaux à des signes non-verbaux, la transmutation est au contraire présente dans tous les types d'interprétation, et elle revêt ainsi une importance que Jakobson avait lui-même manifestement minimisée. Néanmoins, il conviendrait d'explicitier ce que cela signifie au juste d'avancer que la médiation d'une langue dans une autre présuppose la médiation à l'intérieur d'une même langue de même que la médiation de signes verbaux à des signes non-verbaux. Il semblerait plutôt que ce soit parce qu'on traduit sans cesse au niveau intralingual qu'on peut envisager ce même phénomène au niveau interlingual. Et on voit mal le rapport entre ces deux activités et le passage du verbal au non-verbal...

D'autre part, on peut se demander dans quelle mesure le texte de Gorlée n'assimile pas la tiercéité à la symbolique, ou plutôt la semiosis authentique à ce qu'elle appelle la symbolique authentique. C'est en effet l'impression qui ressort, nous semble-t-il, à la lecture de passages comme “genuine semiosis is perhaps best manifested by intralingual translation” (p. 153), suivis de “intralingual translation concentrates upon genuine

---

<sup>106</sup> Ibid. p. 153.

<sup>107</sup> Voir p. 152 où Gorlée traite de “icons and indexes”, alors que Peirce utilise “indices” comme pluriel de “index”. La traduction française de “indexical” a suscité quelques remous, mais ‘indiciaire’ fait l'unanimité aux dépens d'‘indexical’.

<sup>108</sup> Cf. *ibid.* p. 155: “While intralingual translation concentrates upon genuine symbolicity, interlingual translation embodies indexical (that is, context-sensitive) symbolicity, or symbolicity degenerate in the first degree”; et p. 158: “Intersemiotic translation is iconic symbolicity, or symbolicity degenerate in the second degree”.

<sup>109</sup> Cf. *ibid.* p. 161: “Intralingual translation presupposes and includes both interlingual and intersemiotic translation, and interlingual translation involves and builds upon intersemiotic translation. Interestingly, this makes intersemiotic translation, which is the most tentative and fragmentary of the three kinds of translation, into the very foundation of all translational operations, -- Peirce's "beginning and end of all conception" (CP 1.548, 1867).” L'auteur précise (p. 160): “Intersemiotic translation generates Peircean rhemes. A rhematic sign is a sign of possibility, that is not true nor false, gives no real information about the object, and can thus only have a very slight truth-value.”

symbolicity” (p. 155), où l’on croit comprendre que la semiosis authentique a pour équivalent la symbolique authentique.<sup>110</sup>

En dépit de cette ambiguïté, l’auteur souligne le caractère imprécis de la traduction intersémiotique,<sup>111</sup> et elle remet en cause l’opposition verbal/non-verbal sur laquelle se fondent les trois catégories typiques de Jakobson.<sup>112</sup> La troisième, en particulier, fait l’objet d’une critique qui amène finalement l’auteur à en repousser les limites:

“Jakobson's still relatively narrow concept of intersemiotic processes has been stretched to include not only the transmutation of verbal signs into nonverbal sign systems, but also the reverse operations.”<sup>113</sup>

On doit ici encore constater que le texte de Jakobson a été mal lu: l’éminent linguiste a explicitement proposé de distinguer trois façons d’interpréter un signe *verbal*, et l’élargissement que suggère Gorlée s’avère alors hors de propos puisqu’il concerne un objet différent, à savoir les signes non-verbaux. On comprend cependant son souci d’intégrer à la fois les aspects verbaux et non-verbaux des signes en vue d’établir une théorie générale de la traduction,<sup>114</sup> mais cette démarche sémiotique est radicalement distincte de celle linguistique (même lorsqu’elle tend, comme celle de Jakobson, à s’inspirer de la sémiotique), et de ce fait il semble incohérent d’amender le texte de Jakobson.

Plutôt que de pareils rafistolages, qui défigurent l’approche jakobsonienne et ne permettent pas de s’investir dans des recherches sémiotiques, il conviendrait peut-être de laisser à Jakobson sa tripartition, et de se tourner du côté des études peirciennes.

Bien qu’il n’ait pas approfondi les problèmes de traduction à proprement parler, Peirce a néanmoins mis en lumière, au cours de ses recherches sur les signes, des concepts dont la pertinence est incontestable en ce qui concerne la traduction de signes par d’autres signes.<sup>115</sup> Dès qu’on essaie d’appliquer la sémiotique peircienne à la traductologie, un premier rapprochement s’impose quasiment de lui-même:

<sup>110</sup> Ce parallèle est déjà plus ou moins sous-jacent p. 153: “genuine sign-action manifests Thirdness (that is, rationality, the symbolic) as its main governing element”.

<sup>111</sup> Cf. *ibid.* p. 199: “Jakobson's intersemiotic translation is by its very nature imprecise and impressionistic ; from linguistic signs, Thirds, it produces rhematic signs, i.e., Thirds in their aspect of Firstness, a slackened, softer version of language's primary Thirdness;”.

<sup>112</sup> Cf. *ibid.* p. 220: “verbal signs are accompanied by, and built upon, nonverbal ones, so that a constant interaction takes place between them.”

<sup>113</sup> *Ibid.*

<sup>114</sup> Et la médiation du verbal au non-verbal et inversement se laisse mieux penser comme étant constitutive de toute autre forme de traduction, qu’elle soit intra ou interlinguale.

<sup>115</sup> Cf. *ibid.* p. 24: “Though Peirce himself was no linguist, yet he was a polyglot endowed with an unusual gift for, and insight in, language and linguistic problems. His work abounds with references to language and linguistics. (...) Peirce was also a professional translator himself, one who made remarks and commentaries , both practical and theoretical, on the subject of translation;”

“the process of translation may be described and analysed as strategic habit-taking. In short, this study affirms that translation is and may be logically assimilated to, semiosis, or sign activity, in Peirce's sense of the concept.”<sup>116</sup>

La démarche de Gorlée consiste pour l'essentiel à montrer que le processus de la traduction peut logiquement être assimilé au processus de la semiosis dans la mesure où la loi de la tiercéité, ancrée dans nos habitudes, fait que tout signe est un representamen tenant lieu d'un objet pour un interprétant, et où d'autre part, c'est ce même processus triadique qui informe l'essentiel de l'activité traduisante.<sup>117</sup> En faisant ce rapprochement pertinent, l'auteur montre que toute traduction est semiosis, de même que toute semiosis est traduction, soulignant ainsi l'universalité de la communication et la banalité des problèmes d'interprétation.

Elle plonge ensuite au coeur de la problématique traductologique en utilisant le concept de semiosis pour définir l'équivalence en matière de traduction:

“Source text and target text are semiotically equivalent only if and when their respective analysis are largely congruent with one another and, their bilinguality notwithstanding, only permit one semiosis.”<sup>118</sup>

Bien entendu, il n'est pas évident que ce point de vue fasse l'unanimité. On peut en effet se demander s'il est vraiment exact qu'un texte original et sa traduction soient équivalents dans la mesure où ils donnent lieu à une même semiosis. Car une semiosis est unique, et s'il se peut qu'elle ait un équivalent, celui-ci est néanmoins autre, même s'il est le même en tant qu'on peut logiquement le tenir pour substitutif d'un representamen renvoyant au même objet pour des interprétants similaires. Il nous faut par

---

<sup>116</sup> Gorlée 1993:7. L'auteur précise sa démarche: “Intended as exercises in pure translation theory, they [the essays presented here] do not pretend to solve practical problems. (...) in Peirce's philosophy of signs, theory and practice are never mutually exclusive (...) the difference between them is merely a difference in relative hierarchy (Niklas 1988). For Peirce, the theoretical presupposes the practical in the same way as culture presupposes, and builds upon, nature. Both must be thought of as different stages or "forms" of thought, yet placed on a continuum with beginning nor end.” Voir aussi p. 24: “Both semiosis and translation must be understood and approached as dynamic, goal-directed processualities occurring between a (verbal or non-verbal) sign, its object (or referent in reality, or "reality"), and what Peirce called the interpretant, or better the (infinite) series of interpretants (signs interpreting the primary sign).”

<sup>117</sup> Voir aussi p. 66, où il est précisé: “The interpretant as a sign interpretative of another sign implies that interpretation is a generative process of signification. The idea that the meaning of a sign is always another sign generates an endless series of interpretative signs. This unlimited process of making sense heuristically is called, in semiotic parlance, semiosis ; and translation (that is, any translational process in the semiotic sense) is semiosis because it produces interpretant signs”.

<sup>118</sup> Ibid. p. 11.

conséquent signaler notre désaccord avec la citation ci-dessus, qui serait cependant tout à fait acceptable moyennant quelques légers aménagements.

Car c'est en effet le même genre de semiosis que doivent déclencher les representamens de départ et d'arrivée (non pas la même semiosis puisque, par définition, cela est impossible); nous sommes ainsi en présence, non pas d'une seule sémiuse, mais de deux signes équivalents, ou de deux semiosis correspondantes lorsque deux representamens distincts tiennent lieu d'un même objet. En fait, il s'agit d'un même type (au sens peircien du terme) de semiosis qui se manifeste dans deux instances distinctes, et dans la mesure où cette précision est sous-entendue, on peut admettre que deux signes sont équivalents quand ils déclenchent la même sémiuse.

Considérant la relation d'équivalence qui unit le texte source au texte cible, l'auteur semble d'abord mettre essentiellement en évidence les deux étapes qui participent de l'élaboration d'une traduction. Elle se concentre pour ainsi dire sur l'intériorité de l'original avant d'aborder un mouvement d'extériorisation, qui constitue à proprement parler la traduction elle-même:

“ the gaining of insight into the text's "inner world", is followed by, and alternative to, a second interpretative move which is outwardly focused. This creative, or reproductive, interpretation constitutes translation proper and consists of the actual transfer of the text from source language into target language. ”<sup>119</sup>

La notion de transfert qui vient préciser la conception de Gorfée permet de réintroduire le troisième terme qui faisait peut-être défaut aux propos élaborés autour du couple interne vs. externe, un seul de ces deux mouvements étant en outre retenu, comme si finalement la dyade se réduisait à une monade. Il apparaît néanmoins que définir la traduction comme un transfert qui consiste en une interprétation créative permet d'introduire une dimension herméneutique qui nous ramène sans aucun doute du côté de la triadicité.

Nous soulignerons plusieurs aspects de l'ouvrage de Gorfée, et en particulier sa conception de la traduction comme un jeu, ses investigations proprement sémiotiques, son traitement de la notion centrale d'équivalence, ses réflexions sur le rôle du traducteur, et ce qu'elle retient finalement en ce qui concerne la traduction de façon spécifique.

---

<sup>119</sup> Ibid. p. 65, où l'auteur précise: “ interpretation is inherent in any mode of translation ”.

## B) La traduction conçue comme un jeu

S’inspirant pour l’essentiel de la notion de jeu de langage élaborée par Wittgenstein dans son *Tractatus Logico-Philosophicus*, Gorlée s’engage dans l’étude de ce qu’elle appelle le jeu de la traduction. Elle établit en effet qu’on peut aborder la traduction comme un jeu, la comparer à un puzzle ou un jeu d’échec,<sup>120</sup> dans la mesure où

“ the game of translation is a one-person decision game based on rule-regulated, reasonable choices between alternative solutions ”<sup>121</sup>

Bien entendu, certaines différences demeurent incontournables,<sup>122</sup> mais dans l’ensemble, un jeu a toujours essentiellement pour but de trouver une solution pertinente, de créer la situation la plus satisfaisante relativement aux règles du jeu en question. D’une façon générale, l’objet recherché consiste à “ maximizing the player's expected payoff. ”<sup>123</sup> Cette approche permet de mettre en lumière non seulement les points communs entre le jeu et la traduction, mais aussi -et peut-être plus encore- le fait que tous deux ont une dimension générique. En d’autres termes, ils ont pour caractéristique de couvrir un champ sémantique vaste, ou plutôt vague. Et cette imprécision amène Gorlée à constater à la fois les avantages et les inconvénients de l’analogie qu’elle établit: “ game theory explains translation, yet flattens it ”<sup>124</sup>

Poursuivant sa comparaison, l’auteur semble se limiter aux aspects dyadiques sur lesquels elle met l’accent, notamment en ce qui concerne les objectifs que se donnent l’un et l’autre domaine:

“ In translation, this aim can hardly be specified in terms of straightforward gain or loss, because in this solitary game there are no real points to score. Instead comes the gratification provided by the game itself and by its concrete result, measured in terms of success vs. failure. ”

La dyade qui oppose le fait de gagner à celui de perdre à un jeu comme les échecs, est remplacée par la dyade ‘réussir vs. échouer’ au jeu de la traduction. Il semble que seule une nuance de moindre importance distingue ces deux couples d’oppositions: il serait difficile de cerner la différence entre le fait de gagner et celui de réussir, et d’autre part entre le

<sup>120</sup> Cf. *ibid.* pp. 73-74: "translation may be considered as a game, comparable to the jigsaw puzzle". Voir aussi p. 64.

<sup>121</sup> *Ibid.* p. 75. Voir aussi p. 82 où la traduction est définie comme “ a heuristic one-person trial-and-error language-game dealing with the generation of moves based on tentative decisions about detail problems, global problems, and the interplay of both. ”

<sup>122</sup> Cf. *ibid.* p. 76 où il est noté que: " the jigsaw puzzle (...) aims at finding the one pre-specified solution ”.

<sup>123</sup> *Ibid.*

<sup>124</sup> *Ibid.* p. 77.

fait de perdre et celui d'échouer. Nous voudrions en conséquence suggérer que le caractère dyadique relevé ici est lui-même plus significatif que le détail des distinctions qu'il sert à éclairer. Il reste néanmoins à déterminer si cet aspect, qui s'avère récurrent, est envisagé comme une fin en soi, c'est-à-dire dans une perspective dualiste, ou s'il est plutôt conçu comme la secondéité d'un processus triadique.

Dans l'extrait suivant, cette même question se repose sans qu'on puisse trouver d'éléments de réponse. En effet, l'auteur considérant la traduction comme une activité de l'ordre du jeu, elle se propose de la saisir dans le cadre d'une théorie générale des signes de façon à pouvoir

“recapture the play element in translation that had been lost in the labyrinths of rationality.”<sup>125</sup>

Il semblerait que la traduction soit présentée comme un jeu au dépens des aspects rationnels qu'elle peut présenter. Ainsi, l'un des deux termes de la dichotomie prendrait sa revanche sur l'autre, ce qui contribuerait en fin de compte à assurer la pérennité de l'approche dyadique pour elle-même. Peut-être aussi que le jeu vient simplement faire contrepoids à la domination du rationnel, en vue de rétablir l'équilibre second qui permet d'évoluer vers la triadicité. Néanmoins, il n'est pas aisé de trouver des éléments pour conforter cette hypothèse, et la question n'est pas clairement tranchée.

Au contraire, on retrouve la même ambiguïté lorsque Gorrée distingue d'une part, le jeu des règles qui le régissent, et d'autre part, le jeu de langage qu'est la traduction des codes dans lesquels il s'inscrit. Elle note en effet:

“it is wholly possible to practice translation without consciousness of the rules, which are implied in the game itself. The language-game of translating is embedded in rules, customs, codes, and grammar, but not reducible to them.”<sup>126</sup>

Là encore, on ne sait pas vraiment s'il s'agit de souligner les éléments d'une opposition ou d'une complémentarité, l'accent portant davantage sur les éléments eux-mêmes. Ceux-ci débouchent d'ailleurs sur la définition suivante:

“Translation is a form of cross-cultural human communication.”<sup>127</sup>

Cette conception présente un tel degré de généralité qu'elle permet d'englober les divers sens auxquels le terme peut renvoyer. Un peu moins vagues, les précisions rapportées ci-après réintroduisent vraisemblablement une dimension binaire:

---

<sup>125</sup> Ibid. p. 82.

<sup>126</sup> Ibid. p. 101.

<sup>127</sup> Ibid.

“The game of translating consists in the transformation of an uneconomical source-code into a more economical target version.”<sup>128</sup>

Mais peut-être conviendrait-il de donner à l'étape de transformation toute sa portée? Celle-ci passe plus ou moins inaperçue dans la définition précédente où les textes de départ et d'arrivée occupent une place importante. Sans doute cette ambiguïté virtuelle est-elle levée lorsqu'est rappelé le point nodal de l'ouvrage de Gorlée, à savoir:

“Translating is semiosis.”<sup>129</sup>

Bien que l'auteur ait souligné antérieurement le caractère triadique de la semiosis, il semble que l'on puisse se demander dans quelle mesure elle donne à ce terme clef un sens réellement proche de celui qu'il revêt pour nous. En effet, elle le définit comme “l'action triadique du signe”.<sup>130</sup> Or le concept d'action paraît référer davantage au mode d'être de la secondarité qu'au processus troisième qu'elle s'attache à préciser. De la même manière, l'importance de la dynamique des trois éléments de la sémiologie n'a pas l'air d'être vraiment prise en compte. A croire, au vu de conclusions comme la suivante, que seul l'interprétant présente un intérêt pour l'étude de la traduction:

“Semiosis in the language-game of translation means that the interpreter/translator interprets and translates in fact his or her own interpretants.”<sup>131</sup>

L'attrait qu'exerce la notion d'interprétant peut vraisemblablement s'expliquer par le fait qu'il constitue le troisième terme d'une logique vers laquelle on se tourne essentiellement parce qu'elle est triadique, et qu'en cela elle offre un cadre théorique différent du structuralisme et susceptible de présenter les problèmes relatifs au langage de façon éclairante. Mais bien entendu, ce n'est pas le troisième terme qui constitue à lui seul le caractère triadique d'une théorie donnée, ce que l'on pourrait être tenté de croire en assimilant les deux premiers éléments de la sémiologie au signifiant et au signifié respectivement.

La triadicité, qui réside surtout dans l'enchaînement évolutif des éléments les uns aux autres, ne semble pas être envisagée par Gorlée comme une caractéristique fondamentale non seulement de la semiosis, mais aussi de l'ensemble des travaux de Peirce. Nous en voulons pour preuve la remarque suivante:

“The translator embodies the sign user or interpreter which Peirce did not include as an explicit fourth

---

<sup>128</sup> Ibid. pp. 101-102.

<sup>129</sup> Ibid. p. 102.

<sup>130</sup> Cf. *ibid.* p. 147.

<sup>131</sup> Ibid. p. 102.

component of semiosis, in addition to the interpretant.”<sup>132</sup>

Gorlée ayant elle-même précisé que la sémiologie est fondamentalement triadique,<sup>133</sup> il est difficile de comprendre comment elle peut suggérer d’y introduire un quatrième terme. Cela nous induit à penser que sa conception de la triadicité ne correspondrait pas à un trois authentique, mais bien plutôt à deux éléments (le représentamen et l’objet, vraisemblablement assimilés au signifiant et au signifié) auxquels se joindrait un troisième. L’interprétant ainsi conçu comme une monade paraît incomplet, et Gorlée y remédie en l’associant à l’interprète.<sup>134</sup>

De sorte que nous sommes en présence de deux dyades,<sup>135</sup> ce qui vient corroborer l’hypothèse d’une conception dualiste de la traduction comme jeu de langage, et qui, en outre, nous laisse sceptique quant aux développements ultérieurs de l’ouvrage dans lequel nous progressons. Il est à craindre que nous ne devions finalement reprocher aux travaux de Gorlée le travers qu’elle dénonce elle-même chez Jakobson, à savoir le fait que celui-ci “availed himself of Peirce to strengthen the case of structuralism (...) thereby reducing the scope of Peirce’s semiosis to two-sided processes only.”<sup>136</sup>

Si bien qu’elle aussi viendrait se joindre aux auteurs qui, s’efforçant d’aborder la science des signes, contribuent en réalité à donner plus de poids à ce constat d’actualité: “semiotics has been all too often misinterpreted, mis-represented”<sup>137</sup>

---

<sup>132</sup> Ibid.

<sup>133</sup> Cf. *ibid.* p. 145, que nous avons déjà citée: “Triadic relations are for Peirce irreducible to dyadic ones. (...) Peirce’s triads include and build upon dyads and monads, so that Thirds build upon Seconds and Firsts. Peirce’s thinking model is no rejection of the binary principle; it places it within a broader conceptual framework.”

<sup>134</sup> Cf. *ibid.* p. 103: “in the language-game of translating there is commonly some individual interpreter at work ; accordingly, reference to the interpreter is in this connection a practical necessity. This interpreter is either a human being or a computer”.

<sup>135</sup> Conception que Peirce dénonce notamment au CP 5.484 (1906): “by “semiosis” I mean (...) an action, or influence, which is, or involves, a coöperation of three subjects, such as a sign, its object, and its interpretant, this tri-relative influence not being in any way resolvable into actions between pairs.”

<sup>136</sup> *Ibid.* p. 144-145. Nous avons déjà signalé ce passage.

<sup>137</sup> *Ibid.* p. 28. Nous avons déjà signalé ce passage.

C) Les références à la sémiotique peircienne

Peut-être comprend-t-on déjà mieux l'intitulé de l'ouvrage de Gorlée, et en particulier le fait que la référence à Peirce n'apparaisse que dans le sous-titre. Ce choix de présentation, qu'on ne remarque pas au premier abord, est vraisemblablement significatif: en effet, ce pourrait bien être l'indice de la relativité, voire de l'insuffisance, de l'investissement de l'auteur dans la philosophie peircienne.

Car même si elle en reprend de nombreux aspects pertinents en matière de traduction -comme par exemple lorsqu'elle souligne la complémentarité de l'original et de sa (ou ses) traduction(s)-,<sup>138</sup> il semble qu'inéluctablement elle ait tendance à ramener à des constructions dichotomiques les éléments mêmes qui devraient servir à élaborer des conceptions triadiques. Dans le passage suivant, elle met en évidence la dynamique de la créativité, mais, de façon surprenante, elle en tire des conclusions qui se réduisent à des contrastes dyadiques:

“translation demonstrates the ongoing and open-ended process of continuity, or semiosis, the habitual and sustained effort which may (or may not) in the end result in the problem's final resolution. (...) In this sense the language-game of translating proposes workable solutions and is to be regarded more definitely as a process-oriented than as a result-oriented activity.”<sup>139</sup>

Notons que Peirce a lui-même peu utilisé les notions d'interprétant émotionnel, énergétique et logique, et on peut s'étonner que le recours à cette triade débouche sur une dyade. Mais celle-ci est toute relative, puisqu'en fait Gorlée s'est fixé pour objectif d'envisager la traduction “both as a process and as a product of this process”<sup>140</sup> Il apparaît néanmoins que par endroits l'auteur perde cette dialectique de vue, au point que ses lecteurs parviennent à l'oublier. En effet, dans le compte rendu que Dan Shen fait de *Semiotics and the Problem of Translation*,<sup>141</sup> il retient que:

“the aim of translating is no longer the reproduction of meaning but the embodiment and deployment of the sign's meaning potential. Translation, that is to say, is no

<sup>138</sup> Cf. *ibid.* pp. 105-106, n. 34. "In addition to its basic symbolcity, a translation (that is, the actual translated text) displays a strongly indexical and iconic character. The information provided by the individual translation as well as the text itself refer directly back to the object, so that the translation is in that sense complementary to the original."

<sup>139</sup> *Ibid.* p. 110. Gorlée précise: “The absence of a final logical interpretant is thereby not a weakness in semiosis, but a living and constant appeal to the interpreter's (that is, in this case, the translator's) creative resources ; for the latter enable and invite man to engage himself in the never-ending pursuit of generating what is an infinite series of energetic, nonfinal interpretants.”

<sup>140</sup> *Ibid.* p. 8. Nous avons déjà signalé ce passage.

<sup>141</sup> In *Babel* 42/1:53-57 (1996).

longer viewed as a product-oriented but as a process-oriented activity ”<sup>142</sup>

Le même type de problème émerge à nouveau dans le titre du chapitre qu'elle consacre tout particulièrement à Peirce. En effet, en l'intitulant "Peirce and the problem of translation: Soul and body", elle met l'accent sur une dichotomie qui ne surgit qu'à de rares occasions dans les textes les plus anciens. Et Peirce n'envisage nullement ces deux termes comme deux extrêmes mutuellement exclusifs. Il soutient au contraire que "The soul *without the body* is simply an impossibility and an absurdity." <sup>143</sup> Le titre de Gorlée suggère en outre que les théories du logicien étasunien auraient un fondement dyadique, alors qu'il n'en est rien. C'est néanmoins ce qui ressort de la recension du professeur de l'université de Pékin qui souligne l'incompatibilité entre deux conceptions de la traduction comme sémiotique, à savoir "object-oriented (equivalence-oriented) and interpretant-oriented (development-oriented)". <sup>144</sup>

Les insuffisances que l'on peut relever dans la contribution de Gorlée n'occulent nullement les éléments dignes d'intérêt qu'on y trouve par ailleurs. Soulignons à ce propos la chronologie qu'elle établit en ce qui concerne l'évolution du concept de traduction chez Peirce:

"chronologically, Peirce addressed the phenomenon of translation in three configurations which correspond, coincidentally or perhaps not, to the three universal categories and reflect Peirce's "regular progression of one, two, three" ”<sup>145</sup>

Cette remarque nous semble tout à fait judicieuse, et nous croyons qu'effectivement Peirce a envisagé la traduction sous ses différentes facettes en fonction des préoccupations qui ont marqué les diverses périodes de son existence. Il s'y intéresse tout d'abord en donnant à ce concept un sens particulièrement vague: il en fait en quelque sorte la condition *sine qua non* du sens, la qualité même du mode d'être de la priméité. Aussi adhérons-nous au point de vue de Gorlée selon lequel:

"in his earlier, semiotic thought, in which representation (the sign-object relation) took center stage, Peirce held that signs are meaningless unless translated (back-translated) into other, already familiar sign-systems. This is a matter of Firstness." <sup>146</sup>

---

<sup>142</sup> Shen 1996:54.

<sup>143</sup> Peirce, MS 298:15, 24, 1906.

<sup>144</sup> Shen 1996:54.

<sup>145</sup> Gorlée 1993:128. Pour la citation de Peirce, l'auteur renvoie au CP:2.299, c. 1895, et elle précise à la suite de ce passage: "a sequence, it would seem, which runs from the body to the soul."

<sup>146</sup> Ibid. p. 127.

Par la suite, et notamment au cours de la dernière décennie du XIXe siècle, Peirce s'est davantage focalisé sur la traduction en tant qu'application pratique, en tant que résultat tangible. Ce concept réfère alors sous sa plume à la réalisation concrète de l'acte de traduction, à sa matérialisation dans l'univers de la secondéité.<sup>147</sup>

“ In his later years particularly, translation was fully identified by Peirce with interpretation, or Thirdness. ”<sup>148</sup>

On retrouve donc dans l'oeuvre du logicien les éléments qui permettent d'appréhender la traduction de façon globale, en tenant compte de ses caractéristiques relativement à chacun des trois modes d'être qui fondent la philosophie peircienne.

#### D) La notion d'équivalence

Gorlée aborde ensuite un concept fondamental en traductologie, auquel Peirce a par ailleurs accordé une place importante dans ses recherches. De fait, la notion d'équivalence joue un rôle central en matière de traduction notamment, et peut-être est-ce pour cette raison qu'il s'avère difficile de la définir avec précision. Dans le présent ouvrage, il est souligné à juste titre que “ different translation scholars use the notion of equivalence in different senses. ”<sup>149</sup> Et comme le note l'auteur, ce problème de terminologie se trouve en outre exacerbé par l'adjonction de qualificatifs qui sont censés préciser le sens du terme 'équivalence'. En effet, “ The varieties of equivalence which have been put forth in translation criticism is indeed truly astonishing ”.<sup>150</sup>

Si bien que Gorlée est amenée à indiquer le sens qu'elle donne elle-même à ce terme:

“ by equivalence will be meant here the stipulation (...) that there be between source text and target text identity across codes. ”<sup>151</sup>

---

147 Cf. *ibid.*: “ in the 1890s, Peirce, the practising scientist and laboratory man, was concerned with translation mainly in a different, mathematical sense, as relevant to geometry. In this framework, translation refers to motion of rigid bodies --an affair of degenerate Thirdness or, in other words, Secondness including Firstness and approaching (at least on Peirce's pioneering view) Thirdness. ”

148 Cf. *ibid.* où l'auteur poursuit : “ In being transmitted from past to future, embodied in an endless sequence of interpretants (forward-translated), signs grow, thereby realizing their meaning-potentiality. ”

149 *Ibid.* p. 165.

150 *Ibid.* Gorlée précise: “ besides "translation equivalence", the seemingly most general term, one finds "functional equivalence", "stylistic equivalence", "formal equivalence", "textual equivalence", "communicative equivalence", "linguistic equivalence", "pragmatic equivalence", "semantic equivalence", "dynamic equivalence", "ontological equivalence", and so forth ”.

151 *Ibid.* Gorlée souligne que cette spécificité est “ recurrent in any text in the theory of translation ”.

On peut constater là-encore à quel point il est difficile de dégager une définition satisfaisante pour un concept aussi complexe. En dépit des précautions qu'elle prend, Gorlée établit finalement une analogie entre *équivalence* et *identité* qui atteste à l'évidence d'un manque de rigueur. Qui plus est, concevoir une équivalence entre un texte de départ et un texte d'arrivée comme une identité à travers deux codes distincts, cela ne permet vraisemblablement pas d'appréhender cette notion avec une plus grande aisance. Il semble plutôt que les mêmes problèmes se reposent à travers d'autres termes.

Au bout du compte, il apparaît plus judicieux de délaissier ostensiblement toute tentative de clarification qui requerrait l'exactitude des recherches mathématiques, pour s'en tenir à des considérations plus réalistes. De sorte qu'à la définition précédente, nous préférons celle-ci:

“equivalence must be understood in a broad sense, as the kind of "loose" sameness created through any kind of semiotic interpretation.”<sup>152</sup>

Néanmoins, le caractère vague de ce point de vue ne permet pas de le considérer comme une définition à proprement parler. En revanche, l'idée de *vague ressemblance* constitue certainement un point de départ digne d'intérêt pour l'étude de l'équivalence. En effet, celle-ci se laisse peut-être mieux saisir dans le cadre de la philosophie peircienne. Etant donné qu'une équivalence est toujours forcément une équivalence entre deux signes, il semble pertinent de considérer que:

“in Peirce's semiotics, two signs are logically equivalent whenever their dynamical objects are interpreted to be identical, although their immediate objects would be different.”<sup>153</sup>

Ce détour par la science des signes permet en effet d'envisager l'importance de l'objet pour la notion d'équivalence. Si deux signes peuvent être tenus pour équivalents, c'est précisément du fait de la relation d'équivalence établie entre leurs objets dynamiques, c'est-à-dire entre leurs objets réels tels qu'ils existent effectivement dans le monde. Par contre, ces objets tels qu'ils sont représentés dans le signe, en d'autres termes ces objets immédiats, peuvent être très variables du moment qu'ils sont en relation avec un même objet dynamique.<sup>154</sup>

Mais le rôle crucial de l'objet ne suffit pas à expliquer la notion d'équivalence. D'autant que deux objets immédiats ne peuvent apparaître comme équivalents que dans la mesure où ils sont interprétés comme tels.

---

152 Ibid. p. 171.

153 Ibid. p. 139.

154 Ou tout au moins avec un objet dynamique qui soit à peu près le même, comme l'indique Gorlée (p. 173): “Now even if the primary sign and the translated interpretant-sign have different immediate objects, their dynamical objects will always need to be identically the same, at least ideally. Even their sameness is, however, relative, since it is to some degree always the result of an interpretation, of an inferential procedure.”

Autrement dit, nous ne saisissons l'objet qu'à travers l'interprétant, et il convient, à l'instar de Peirce, de ne pas négliger ce troisième élément. Gorrée ayant rappelé cet état de fait, ("Peirce himself used the term "equivalence" with special reference to the interpretant."<sup>155</sup>), elle retient en conséquence les aspects suivants:

“Equivalence does not lie in the way a sign represents its object, to wit, its likeness to the object. It obtains whenever a sign is interpreted, and thereby produces an interpretant (or rather a series of interpretants). Two signs which are thus equivalent can be derived logically (that is, for Peirce, semiosically) from one another.”<sup>156</sup>

De même que la définition du signe ne repose pas exclusivement sur l'objet, ni sur aucun de ses constituants en particulier, mais bien sur le processus évolutif qui fait que l'ensemble de ces trois éléments constitue un signe, de même les tentatives d'éclaircissement de la notion d'équivalence ne sauraient se contenter de certains aspects du signe aux dépens des autres.

En revanche, la conclusion que Gorrée en tire nous semble devoir être nuancée, ce rapport logique entre deux signes équivalents qui permet d'aller de l'un à l'autre étant tout à fait relatif et approximatif: les expériences de retraduction (*back-translation*) d'un texte d'arrivée dans la langue de départ ont largement montré qu'on ne retrouve pas exactement le même texte de départ. Néanmoins, si les représentations diffèrent de façon presque inéluctable, les objets sont relativement identiques, et cette ressemblance vague permet d'interpréter les deux textes comme des signes équivalents.

Au sein de la notion d'équivalence, on peut distinguer trois aspects relatifs aux catégories céno-pythagoriciennes. Gorrée propose de les nommer respectivement (1) équivalence qualitative -ou équivalence de qualités-, (2) équivalence référentielle -ou de références-, et (3) équivalence significationnelle -ou de significations-, selon qu'ils relèvent pour l'essentiel de la priméité, de la secondéité, ou de la tiercéité:

“the sign and its equivalent interpretant-sign may only be considered as one another's counterparts to the extent that their signhood in its aspect of Firstness is under inquiry. I propose to call this equivalence referred to the signs-in-themselves "qualitative equivalence". (...) The aspects of sign equivalence yielded by Secondness and Thirdness will be called respectively "referential

<sup>155</sup> Ibid. p. 168, où l'auteur poursuit: “This shows that for him equivalence was synonymous not with one-to-one correspondence, as in Firstness (iconicity) and, in a different modality, in Secondness, but with the kind of one-to-many correspondence that obtains whenever a sign "gives birth" to an interpretant (or rather a series of interpretants).”

<sup>156</sup> Ibid. pp. 139-140.

equivalence" and "significational equivalence". the three aspects of equivalence together may then be named semiotic (or more accurately, semiosic) equivalence. ”<sup>157</sup>

En outre, nous croyons qu’il n’est pas superflu d’ajouter une nouvelle qualification à la liste des diverses variétés d’équivalences que Gorrée indiquait précédemment. Il semble en effet qu’en matière de traduction, la science des signes soit amenée en toute logique à forger sa propre terminologie. En traitant d’équivalence sémiotique ou sémosique, le chercheur rappelle l’optique qui est la sienne: la notion d’équivalence à laquelle elle ou il réfère prend en compte aussi bien les qualités des représentations en eux-mêmes, que les références dont les objets tiennent lieu, et les significations que les interprétants mettent en lumière.

Poursuivant son analyse de l’équivalence, Gorrée rappelle que:

“ Peirce argued (...) that a word (or any other symbol) has two different logical dimensions (...) One of these logical dimensions is "extension", "denotation", or "breadth"; the other is "comprehension", "connotation", or "depth". ”<sup>158</sup>

Une fois ces deux notions réintroduites, l’auteur est à même d’affiner son approche. Elle pose donc que “ when two signs are equivalent, they denote the same things and have the same logical breadth. ”<sup>159</sup> Et bien entendu, ceci nous entraîne vers des réflexions d’ordre tautologique: deux signes qui dénotent le même objet sont tout simplement le même signe. Autrement dit, un signe n’a pour équivalent que lui-même. Ce qui amène Gorrée à en déduire que:

“ equivalence, in the strictest sense, between sign and interpretant is therefore logically impossible ”<sup>160</sup>

Il nous aurait paru plus légitime de conclure qu’une équivalence entre deux signes est impossible; mais il est davantage intéressant de s’arrêter sur la précision suivante: il s’agit ici d’équivalence au sens strict. C’est-à-

---

<sup>157</sup> Ibid. p. 170.

<sup>158</sup> Ibid. p. 174. Gorrée précise: “ Despite the fact that these concepts have been standard expressions since the Port Royalists, they have been lacking in precise designation. Peirce proposed to adopt as the most serviceable designations, logical breadth and depth. (...) The logical breadth, or denotation, of a term relates the term to the world. It indicates the (real) individuals or objects to which the term applies and which occasion its use. Logical depth, or connotation, refers to a term's meaning-content, the attributes or qualities that can be predicated to it (...) Whereas both aspects of the word are essential, depth, as referring to sign-enriching action, thus has priority over breadth, the indicative aspect of the sign. (...) Logical breadth refers backwards to the object, and logical depth forward to the interpretant. The dual elements in the sign produce what Peirce called "information". ”

<sup>159</sup> Ibid. p. 176.

<sup>160</sup> Ibid. L’auteur explique: “ it would stifle the growth of knowledge, which growth is exactly the point of sign production and sign use. (...) In the final analysis, translation, linguistic and otherwise, is about our own life-world, real and imagined, and the myriad ways in which we make sense of it by creating significational equivalents of it and its parts. ”

dire, peut-être, d'identité? En tous cas, cela laisse entendre que l'équivalence au sens large est possible. Elle s'apparente à une ressemblance vague des objets dynamiques tels que les interprétants en rendent compte.

Cette équivalence que la traduction permet d'établir entre deux textes s'inscrit dans l'enchaînement des semiosis, et dans cette optique, on doit prendre en considération sa visée pragmatiste. Ce que Goriée ne manque pas de faire:

“ Translation, at least in its lingual varieties, deals with signs interpretable by logical interpretants ; it is a "pragmatic" process of making sense of intellectual concepts, or signs of Thirdness. ”<sup>161</sup>

Ayant ainsi défriché le champ traductologique, l'auteur s'intéresse alors plus particulièrement à la tâche qui incombe au traducteur lui-même.

### E) Le rôle du traducteur

Une traduction qui aurait pour ambition de se présenter comme *la* traduction, ou la meilleure traduction, trahirait de ce fait une conception de son objet qui irait à contre-courant des principes sémiotiques les plus élémentaires. Car en effet, comme le souligne Goriée à juste titre, la semiosis étant définie comme un processus *ad infinitum*, il semblerait incohérent de vouloir à tout prix y mettre un terme. Cela reviendrait ni plus ni moins à un arrêt de mort.<sup>162</sup> Et la meilleure traduction s'opposant à la plus mauvaise, nous retrouvons là le cadre dualiste qui accompagne traditionnellement les recherches traductologiques.

La conception que l'on se fait du traducteur n'échappe pas à cette binarisation, et d'une façon générale, il offre une double identité:

“ The technical translator has essentially been seen as a craftsman (...) At the other end of the scale, the literary translator, and in particular the poetic translator, has been elevated (...) to the interesting status of creative artist in his or her own right. This dichotomy has created a potent mythology around the figure of the translator ”<sup>163</sup>

De la même façon, la traduction technique s'oppose à la traduction poétique, la première pouvant être confiée pour une large part à des ordinateurs, la seconde requérant au contraire le talent d'un poète. La

---

<sup>161</sup> Ibid. p. 181.

<sup>162</sup> Cf. ibid. p. 183: “ A translation which would pretend to give final answers is, however, an alarming oxymoron, a sure sign that culture itself has, for instance by some irreversible catastrophic final event, come to an end. This would make the actual production of a truly final ultimate translation a terminal matter, or sign of the death of the sign. ”

<sup>163</sup> Ibid.

traduction est ainsi perçue de deux manières contradictoires, à savoir d'une part comme une mécanique qui plaque des mots sur d'autres en fonction d'un code donné, et d'autre part comme la création d'un génie littéraire. Mais, on s'en doute, au lieu de s'exclure mutuellement, la machine et l'homme pourrait bien associer leurs compétences, comme cela se pratique d'ailleurs de plus en plus à l'heure actuelle avec l'introduction d'outils d'aide à la traduction. Ces O.A.T. se présentent comme un compromis satisfaisant entre deux situations extrêmes et non-viables.

Cependant, alors même qu'elle dénonce la dichotomie mythique qui mine la figure du traducteur, Gorfée souligne le caractère duel du rôle qu'il doit jouer: il est à la fois l'interprète du texte original et l'énonciateur de la version en langue d'arrivée.<sup>164</sup>

“ In semiotic terms, the translator is charged with both the standing-for and the standing-to relation, and thus he or she monopolizes the whole sign-manipulative process in which translation consists. The following statements, from Peirce, seem to point by implication to the translator's situation : “ ...two separate minds are not requisite for the operation of a sign ... [T]wo minds in communication are, insofar, 'at one', that is, are properly one mind in that part of them ” (MS283:107, 1905-1906.) ”<sup>165</sup>

C'est donc dans le mode d'être second de la dualité que l'auteur situe le traducteur. Celui-ci est à la fois destinataire et destinataire, interprète et énonciateur, patient et agent: il se trouve en ce lieu charnière qui fait qu'il doit prendre en charge à la fois la réception de ce pour quoi le texte de départ est mis, et l'émission de ce dont le texte d'arrivée doit tenir lieu. Cette double relation qui le rend responsable de l'opération par laquelle un TA tient lieu de ce pour quoi un TD est mis constitue, selon Gorfée, ce qu'on a coutume d'appeler la traduction.

Néanmoins, les extraits de Peirce qu'elle cite pour étayer son propos ne semblent pas lui donner raison tout à fait, dans la mesure où ils indiquent clairement que les deux éléments considérés n'en constituent en réalité qu'un seul. S'il s'agit bien ici d'une dyade, celle-ci n'en constitue pas moins qu'un seul mode d'être: celui de la secondéité. Aussi, plutôt que l'essence fondamentalement duelle du rôle du traducteur, Gorfée aurait décrit l'un des (trois) aspects de cette tâche: celui qui ressortit à la deuxième catégorie.

---

<sup>164</sup> Cf. *ibid.* p. 184: “ The translator as communicator has a dual role. He or she embodies both the addressee (or one of the addressees) of the original message, and the addresser of the translated message ; both interpreter and utterer ; both the patient interpreting the primary sign, and the agent uttering the translated meta-sign. ”

<sup>165</sup> *Ibid.* Gorfée cite aussi le CP 4.551, 1906: “ In the Sign they are, so to say, welded ”

Ayant mis l'accent sur cet aspect, l'auteur s'attache ensuite à mettre en évidence les conséquences du pragmatisme peircien pour la traduction. Elle indique en particulier la réévaluation du concept d'interprète:

“ the presence of an interpreter is somehow subsumed but at the same time de-emphasized. This means that the active mediating role in the kind of semiotic action ordinarily called translation is played not by the translator, as is commonly thought; but by the autonomous action itself through which the sign gets to realize its meaning. ”<sup>166</sup>

Le traducteur n'apparaît donc plus comme le maître d'une situation dont il doit réguler les éléments. En fait, il participe lui-même de cette situation, qu'on peut désormais envisager de façon radicalement différente, au point de poser que, contrairement aux conceptions habituelles:

“ the translator is merely instrumental in making sign-action possible ; he or she is used (that is, acted upon, influenced) by the sign. ”<sup>167</sup>

Dans cette optique novatrice, Gorlée revient sur l'adage italien '*traduttore traditore*'. Elle en souligne tout d'abord un aspect assez négligé: en général, cette formule est associée à l'idée que le traducteur est un traître, ce qui contribue à nous faire perdre de vue l'étymologie très proche des deux termes. En effet, le latin *trado* correspond d'abord à l'idée de 'mettre entre les mains ou en la possession, livrer', avant de signifier dans une seconde acception 'remettre ou livrer par trahison, trahir'. Son premier sens est donc relativement proche de celui de *traduco* qui évoque l'idée de 'conduire au delà ou à travers, faire traverser, faire passer d'un lieu à un autre, d'un sens à un autre, traduire'.<sup>168</sup>

Mais dans la plupart des cas, le *traduttore* n'est associé au *traditore* qu'en vue de mettre en relief leurs incompatibilités paradoxales: même si traduire consiste justement à ne pas trahir, la traduction la plus fidèle qui soit tombe inéluctablement sous le coup de la trahison. Gorlée souligne pour sa part les rapprochements qu'on peut faire entre ces deux termes, entre ces deux aspects du rôle du traducteur, et elle suggère de s'engager plus avant dans cette voie. Pour ce faire, elle propose:

---

<sup>166</sup> Ibid. pp. 185-186.

<sup>167</sup> Ibid. p. 186. L'auteur poursuit: “ Therefore it would be a misconstrual of the facts to hold, as is generally done, that the sign is translated by the translator, because it really translates itself. The translator does not address the text-sign ; the text-sign addresses the translator. And the translator is not addressed as a flesh-and-blood person but as a mind (that is, as a sign). The sign addresses, in the interpreter's memory, "a particular remembrance or image" which is "the mental equivalent" of that sign --in short, its interpretant (W1:466, 1866). ”

<sup>168</sup> Cf. ibid. p. 190: “ Perhaps traditore may be taken (...) positively, in its etymological sense -- which would make the translator a neutral transmitter of the message. ”

“ *traduttore abductore* as a new adage suited to reflect what should, in a peircean philosophy of signs, be the primary concerns of the translator. ”<sup>169</sup>

Dès lors, la tâche du traducteur ne se confond plus avec une trahison.<sup>170</sup> Loin de là, puisque ce qui était jusqu’ici conçu comme un écart, une déperdition ou un ajout, semble en fait participer d’une logique sur laquelle on se méprenait: la logique de l’abduction permettrait en effet d’appréhender pleinement la démarche propre à ceux qui traduisent, en justifiant de manière logique ce qui paraissait contradictoire. En passant ainsi de l’oxymore classique *traduttore traditore* à l’aphorisme peircien *traduttore abductore*, Gorrée procède à la réconciliation des contraires. Et l’association du traducteur à l’abducteur indique l’orientation que pourraient prendre les recherches en traductologie fondée sur la sémiotique.

#### F) Pour une sémio-traduction

En se fondant sur le fait que “ Peirce offered the contract as the paradigm of triadic sign-processes ”,<sup>171</sup> Gorrée analyse le phénomène de traduction comme une transaction contractuelle. Elle juxtapose les notions de contrat, de semiosis et de traduction pour montrer que:

“ translation is a communicative act which possesses a contractual nature and must be considered as a degenerately semiotic act. ”<sup>172</sup>

Avant de nous pencher sur la notion de dégénérescence, notons que le contrat est envisagé comme un acte de langage, et qu’à partir de là, l’auteur établit des correspondances entre les actes de langage et les catégories phanéroscopiques, ou plus précisément entre les actes de langage et la neuvième trichotomie de Peirce, à savoir celle qui envisage la relation du signe à l’interprétant final. Il convient de mentionner cette analyse qui la conduit à considérer que les actes locutionnaires relèvent de la priméité de la tiercéité (c’est-à-dire de la tiercéité dégénérée au second degré, ou légisignes rhématiques), que les actes perlocutionnaires relèvent de la secondéité de la tiercéité (c’est-à-dire de la tiercéité dégénérée au premier degré, ou proposition), et que les actes illocutionnaires relèvent de la tiercéité de la tiercéité, c’est-à-dire de la tiercéité authentique, ou argument.<sup>173</sup>

---

<sup>169</sup> Ibid. p. 190.

<sup>170</sup> Ou tout au moins la notion de trahison prend-elle une tout autre signification.

<sup>171</sup> Ibid. p. 191.

<sup>172</sup> Ibid. pp. 191-192.

<sup>173</sup> Cf. ibid. pp. 200-201: “ In speech-act theory, "locutionary acts" (such as saying or writing "It's raining") limit themselves to the mere uttering of a verbal message, regardless of whether it produces an intended effect upon the (possible) receiver of the message or not. "Perlocutionary

La pertinence de ces correspondances contribue à montrer que si les travaux de Peirce ne concernent pas au premier chef le langage, ils peuvent néanmoins s’y appliquer avec bonheur, la rigueur avec laquelle le logicien a conçu sa science des signes éclairant alors les divers signes auxquels on l’applique.

En ce qui concerne la traduction à proprement parler, Gorlée a fait un rapprochement entre la sémiuse, le contrat et la traduction. Elle souligne alors leur principale différence, qui tient à la dégénérescence caractéristique de la traduction: cet acte ne saurait en effet atteindre à l’authenticité, contrairement à la sémiuse et au contrat qui peuvent relever de la tiercéité authentique.<sup>174</sup> Tout au moins cette restriction s’applique-t-elle à la traduction interlinguale, puisque, comme l’auteur l’a déjà souligné, la traduction intralinguale est l’une des manifestations les plus représentatives de la sémiuse authentique.

Mais il est désormais établi que le passage d’une langue dans une autre ressortit nécessairement à une catégorie dégénérée. Ce que Gorlée justifie en ces termes:

“ the reason for the degenerate nature of translation is that the contracting parties not only lack individuality and performative power : also, there is no real bargain, no economic aspect, no exchange in which things of value are being put at stake, no gain or loss of capital (material and/or spiritual), and hence no penalties in case of default. ”<sup>175</sup>

Dans cette perspective, l’activité traduisante ne semble pas mettre en jeu tous les éléments que l’on retrouve dans la sémiuse ou le contrat. De telle sorte qu’elle se présente finalement comme un ‘contrat tronqué’,<sup>176</sup> ou comme une sémiuse incomplète dans la mesure où “ pragmatically,

---

acts" (such as commands, promises, and questions) aim at causing any contingent practical consequence of the message, in the form of an action or reaction by the speaker or hearer. Last in this division come illocutionary acts (for instance, "hereby I baptize you in the name of the Father, the Son, and the Holy Spirit", "This is to appoint you as sales manager of our Amsterdam branch office"), which communicate the special intention underlying the utterance and are aimed at making the hearer recognize this intention. The triad of speech-acts fits the various configurations of Peirce's theory of signs, and is prefigured in peirce's own application of it to linguistic signs. The simple declaration or spontaneous utterance would then, in its sign-interpretant relation, correspond to a rhematic sign, representing the Firstness of Thirdness. The two-sided directive speech-act, focused on the immediate effect it produces upon the hearer, would correspond to a proposition, or Secondness of Thirdness. And the cooperative language-act through which the hearer is made to perceive and believe the purpose or mediate effect with which the speaker has endowed his utterance, would correspond to a Peircean argument, or genuine Third. ”

<sup>174</sup> Cf. *ibid.* p. 216: “ Translation is analogous to both semiosis and contract --without, however, ever achieving the status of genuine Thirdness which is common to both genuine semiosis and the full-blown legal contract. ”

<sup>175</sup> *Ibid.*

<sup>176</sup> Cf. *ibid.* pp. 216-217: “ In the absence of a quid pro quo, translation must be thought of as a truncated contract, one in which the translator makes a promise to him -or herself : (...) letting the sign's intended meaning be transferred through his or her skillful mind. (...) This means that its intentional component (its Thirdness) is underdeveloped. ”

translation is a private, non-enforceable promise ”.<sup>177</sup> D’après Gorlée, le contrat qui lie le traducteur à sa tâche n’est pas construit autour d’un *quid pro quo*, si bien qu’il ne s’engage en fait pour l’essentiel que vis-à-vis de lui même. Elle en conclut donc:

“ if it [translation] has a semiotic structure, it is definitely a degenerate semiosis, one in which the interacting elements (sign, object, interpretant) lack the Thirdness of explicit combined will, purpose and intention. ”<sup>178</sup>

C’est la dimension de la tiercéité qui fait défaut; le rôle du traducteur se fonde dans la priméité pour se développer surtout dans la secondéité: “ it is thus a semiotic activity based upon observation and experience and motivated by desire and feeling. ”<sup>179</sup> L’importance de ces deux premiers niveaux relativement au troisième se répercute dans le domaine de la logique où il apparaît que

“ translation is governed by (speculative) abduction and (experimental) induction, rather than by a (fully rational) deduction ”<sup>180</sup>

Nous retiendrons ici l’importance de la logique de l’abduction qui est fondamentale pour le traducteur, et qui n’avait pas encore été mise en évidence. En revanche, il semble que l’auteur présente l’induction comme relevant de la secondéité, et la déduction de la tiercéité, alors qu’en réalité c’est l’inverse. Toujours est-il qu’elle précise clairement que le traducteur n’investit pas pleinement la sphère de la tiercéité, qui demeure hors de portée:

“ The final translation, equivalent to a full-blown contractual argument as well as genuine semiosis, is destined to remain an idealized model. ”<sup>181</sup>

Et il est clair qu’il serait illusoire de prétendre établir la traduction définitive d’un texte.<sup>182</sup> La meilleure équivalence est toujours l’objectif que l’on cherche à atteindre, et on s’en approche sans doute plus ou moins selon les cas; mais dans une certaine mesure, même les résultats les plus satisfaisants sont remis en cause à un moment ou un autre. Traduire est par conséquent un de ces exercices qui tombent sous le coup du faillibilisme peircien.<sup>183</sup>

---

<sup>177</sup> Ibid. p. 216.

<sup>178</sup> Ibid. p. 217.

<sup>179</sup> Ibid.

<sup>180</sup> Ibid.

<sup>181</sup> Ibid.

<sup>182</sup> Gorlée reprend cette idée en conclusion (p. 220): “ a Peircean player/translator appears to have resources which enable him or her to indefinitely continue the game. ”

<sup>183</sup> Cf. *ibid.* “ In contradistinction to the security provided through full contractual semiosis, translation is fallible : it engenders a series of evolving, revisable signs.

Un autre aspect des théories de Peirce qui trouve sa place en traductologie concerne la recherche de la vérité. Afin d'en montrer l'importance, Gorré cite le paragraphe 4:553 des *Writings* (1883-1884), selon lequel:

“chance in its action tends to destroy the weak & increase the average strength of the objects remaining.”

Elle s'appuie sur cette remarque pour poser que “the same is true for semiotranslation”,<sup>184</sup> et elle développe cette idée de la façon suivante:

““good” translations (translations with good habits) will engender other, “better” translations which will again engender other translations, with better habits, and in the long run what shall ideally emerge from this stream of semiosis is a translation fulfilling the conditions of truth.”<sup>185</sup>

L'enchaînement des états de croyance et de doute permet de mener à bien l'enquête destinée à distinguer le vrai du faux, ce qui nous rapproche de façon asymptotique de la vérité. Ces notions peirciennes sont loin d'être étrangères à ce qui préoccupe le traductologue, ce qui, vraisemblablement, conforte Gorré quant à la validité de son étude sémiotique du problème de la traduction. A ses yeux, la pertinence de cette interdisciplinarité ne fait d'ailleurs pas l'ombre d'un doute. Loin de là, puisqu'elle propose même (entre parenthèses) un nouveau terme pour désigner ce qu'elle appelle la ‘sémiose translationnelle’ (“*translational semiosis*”): elle suggère en effet de nommer *sémiotraduction* l'étude sémiotique de la traduction.<sup>186</sup> D'autres néologismes viennent en outre s'associer à celui-ci: il est question plus loin (p. 220) d'*intersémoses* et de *sémiotisation*.

Personnellement, nous pensons qu'il est indispensable que toute discipline spécifique forge les termes nécessaires pour désigner les objets qui lui sont propres. Mais cette démarche doit être assortie de suffisamment de rigueur pour éviter de sombrer dans une pléthore de mots qui ne seraient ni justifiés, ni définis avec précision. Peut-être d'ailleurs est-ce pour ce motif que Gorré n'introduit la sémiotraduction qu'entre parenthèses. Car si ce terme a des raisons d'être, il semble que du même coup des tas d'autres *sémiodisciplines* auraient droit de citer. On pourrait traiter de ‘sémioarchitecture’, de ‘sémioéducation’ ou de ‘sémioanthropologie’. On serait même justifié à faire des ‘sémioanalyses’, à adopter des ‘sémio Perspectives’, bref à plaquer le préfixe *sémio* sur un nombre infini de vocables, ce qui ne semble pas présenter un intérêt particulier.

<sup>184</sup> Ibid. p. 221 où elle explique: ““bad” translations (translations with Peirce's bad habits) represent falsity and will be lost in the game”.

<sup>185</sup> Ibid.

<sup>186</sup> Cf. ibid. p. 219: “translational semiosis (which I will now rename "semiotranslation")”

Il n'est donc pas indispensable de recourir au terme *sémiotraduction* pour aborder la traduction d'un point de vue sémiotique. En revanche, cette étude se présente comme une étape incontournable dans l'évolution des recherches en traductologie. Elle éclaire d'un jour nouveau des éléments fondamentaux, et permet de mieux comprendre comment ils se situent les uns par rapport aux autres, ce qui ne se fait pas toujours sans heurts, comme le prouve le passage suivant où Gorfée se sent obligée de préciser que cette évolution est constructive:

“ The decentering of language and linguistics within semiotics should, in my view, be interpreted positively, meaning that verbal signs are accompanied by, and built upon, nonverbal ones, so that a constant interaction takes place between them. ”<sup>187</sup>

D'une façon plus générale, cette dialectique est la clef qui permet de dépasser les conceptions dyadiques dans lesquelles s'enfermaient jusqu'ici les recherches en traduction. En s'inscrivant dans le cadre de la sémiotique, la traduction franchit un pas décisif: elle passe de la dualité à la triadicité. Pour l'essentiel, Gorfée en retient que:

“ the generation of active interpretants is the very essence of semiosis, and hence of semiotranslation. ”<sup>188</sup>

Elle souligne ainsi, à travers l'analogie semiosis/traduction, l'importance du troisième aspect de la triade sémiotique, à savoir l'interprétant. Car celui-ci peut être tenu pour l'incarnation ou le symbole de ce que la sémiotique propose de différent par rapport à la linguistique ou la sémiologie: non seulement il introduit une troisième dimension, mais celle-ci a en outre la particularité de s'ouvrir sur des processus *ad infinitum*. Cette dynamique évolutive nous donne une autre idée de la traduction, de telle sorte que finalement,

“ the image of translation that emerges from a Peircean semiotics is one of change and growth, of expansion through transformation. ”<sup>189</sup>

Il n'est pas possible de rendre compte de ce changement perpétuel en se fondant sur des unités de traduction trop étreintes pour permettre d'en cerner l'essentiel. C'est le point de vue que Gorfée émet en se fondant sur Holmes, selon lequel:

“ No adequate general theory of translation can be developed before scholars have turned from a sentence-

---

<sup>187</sup> Ibid. p. 220.

<sup>188</sup> Ibid. p. 222.

<sup>189</sup> Ibid. p. 223. Cette même idée est reprise plus loin: “ Nothing is fixed in sign translation : the translating text-sign, the translated text-sign, the (non)linguistic codes, the translator, the translational and general-cultural norms, all are subject to continual interaction and change, even to a minute degree. ”

restricted linguistics to produce a full theory of the nature of texts. ”<sup>190</sup>

C’est donc précisément dans cette voie que Gorfée entend orienter ses recherches afin d’établir les bases qui permettront de développer la sémiotraduction. Ainsi, elle termine son ouvrage en indiquant la direction à suivre, consciente du fait que

“ a (Peircean) theory of texts should precede the development of a full and coherent translation-semiotics. ”<sup>191</sup>

Mais elle n’a pas forcément su convaincre de l’intérêt que la sémiotique peircienne présente pour l’étude de la traduction, comme le laisse penser le récent compte rendu de Dan Shen dans *Babel*. Si cet universitaire chinois pointe avec concision le thème central de l’ouvrage,<sup>192</sup> il ne semble pas pour autant qu’il en saisisse réellement toute la portée:

“ what Gorfée proposes seems to be, so to speak, a vague matter of semiosis for semiosis’ sake. ”<sup>193</sup>

Il faut savoir en outre que d’après lui, “ Peirce’s semiotic model is marked (...) by a kind of linear progression ”<sup>194</sup>, alors que la notion de linéarité peut difficilement rendre compte du processus triadique de la semiosis. Celle-ci ne saurait d’ailleurs se réduire à ce que Shen qualifie de “ linear “interpretant upon interpretant” model ”. C’est néanmoins ce qu’il retient manifestement de la contribution de Gorfée, qui a peut-être trop mis l’accent sur la notion d’interprétant à l’exclusion des autres aspects qui font la triadicité de la sémiologie.

Si bien que lorsqu’elle se fonde sur “ translation is semiosis ” pour décrire finalement l’activité traduisante comme un phénomène de “ translation upon translation without end ”, Shen y voit l’application d’un modèle linéaire qui représenterait la traduction interlinguale ainsi:

“ the original text produces translation 1, which in its turn produces translation 2, which in its turn produces translation 3 and so on ”<sup>195</sup>

Ce qui l’amène à souligner qu’en général un traducteur ne traduit pas la traduction d’un traducteur précédent, mais bien le texte original lui-même.

<sup>190</sup> Gorfée cite Holmes 1988:100, à savoir “ his paper on “The future of translation theory: A handful of theses”, first presented in Moscow in 1978 ”.

<sup>191</sup> Ibid. p. 224.

<sup>192</sup> Cf. Shen 1996:54: “ The central theme running throughout this book can be boiled down to three words: translation is semiosis. ”

<sup>193</sup> Ibid. p. 55.

<sup>194</sup> Ibid. p. 56 où il développe cette idée: “ the primary sign gives rise to the first interpretant, which in its turn gives rise to the second interpretant, and so on ”, ce qui l’amène logiquement à parler de “ linear “interpretant upon interpretant” model ”.

<sup>195</sup> Ibid.

Cet auteur a-t-il vraiment pu croire un seul instant que Gorlée voulait démontrer le contraire? Toujours est-il qu'il estime nécessaire de réviser l'apport de la sémiotique à la traductologie:

“ the semiotic model may have to be reformulated like this: the original text-sign gives rise to the first translated interpretant-sign; again, the original text-sign (having been translated once) gives rise to the second translated interpretant sign; and so on. ”<sup>196</sup>

Mais Gorlée a déjà souligné le fait que c'est toujours l'original qui sert de point de départ, a ceci près qu'elle l'a exprimé en termes sémiotiques et de façon plus précise, en soulignant que les objets dynamiques des signes source et cible doivent toujours être les mêmes, au moins dans l'idéal.<sup>197</sup>

Le professeur Shen relève ensuite un certain nombre d'incohérences, notamment en ce qui concerne la description du processus de la traduction. Selon lui, Gorlée l'analyse de manière contradictoire en en faisant d'abord “ a single semiosis ”, puis au chapitre 4 “ a dual incidence of semiosis ”, et enfin au chapitre 9 “ a threefold reasoning process ”. Peut-être n'a-t-elle pas suffisamment mis en lumière la complémentarité de ces trois perspectives. Si bien qu'il en conclut:

“ Gorlée's dual-semiosis model is undoubtedly more in keeping with translation practice than her triple-semiosis model. ”<sup>198</sup>

Cette remarque semble ramener doublement au niveau de la dualité: d'une part parce que seulement deux des trois points de vue cités apparaissent ici, et d'autre part parce que c'est le modèle de la sémiotique duelle qui emporte son adhésion. En outre, il est pour le moins surprenant de parler de sémiotique duelle ou triple, d'autant plus que ce processus évolue *ad infinitum*.

D'autres critiques du même type pourraient être formulées à l'encontre de cette recension, qui est néanmoins vraisemblablement significative de la façon dont la philosophie triadique de Peirce peut être perçue: il semble que la triadicité se heurte à une telle incompréhension qu'on la ramène sans cesse à la dualité à laquelle on est si habitué. Et peut-être cette tendance est-elle déjà présente dans l'ouvrage de Gorlée.

Pour finir, Shen souligne “ the unpracticalness of Peirce's semiotic theory ”,<sup>199</sup> qui d'ailleurs ne justifie guère les limitations du livre de Gorlée. “ The book is meant to be theoretical rather than practical ”,<sup>200</sup> écrit le professeur chinois, qui n'hésite pas à aller plus loin:

---

<sup>196</sup> Ibid.

<sup>197</sup> Cf. Gorlée 1993:173.

<sup>198</sup> Shen 1996:56.

<sup>199</sup> Ibid. p. 57.

<sup>200</sup> Ibid. p. 55.

“Gorlée’s triple-semiosis model, which does not tally with translational practice, is unpractical and therefore misleading.”<sup>201</sup>

Après une aussi grave accusation,<sup>202</sup> on se demande comment il peut encore écrire en conclusion que ce livre est “of importance to translation specialists”. Cette critique est toutefois atténuée par les mérites qui lui sont par ailleurs reconnus.

Bien entendu, Gorlée fait elle-même état des limites de ses travaux. Elle admet notamment qu’il soit difficile de comprendre les conclusions qu’elle tire de sa conception de la traduction comme semiosis, ou du rôle et de la valeur de l’interprétant par exemple (p. 218). Nous croyons qu’il faudrait relativiser l’idée que toute traduction est semiosis, et expliciter la dégénérescence qui serait inhérente à cette opération.

En outre, bien qu’elle ait cherché à se distinguer de Jakobson en abordant les théories peirciennes pour elles-mêmes et non pas de manière structuraliste, il semble que finalement elle tombe dans les mêmes travers que lui. Car bien souvent, comme nous l’avons indiqué, ses analyses se ramènent à des dichotomies qui ne rendent guère justice à Peirce, le penseur de la tiercété.

Il convient de souligner également les vertus de *Semiotics and the Problem of Translation*, dont on retiendra avant tout le rôle pionnier dans l’évolution des recherches, dans la mesure où il marque de manière nette une orientation de plus en plus sensible en traductologie, à savoir l’émergence d’une interdisciplinarité. Shen note d’ailleurs dans son compte rendu que “the most prominent merit of the book lies in its radically interdisciplinary approach.”<sup>203</sup> Et Gorlée a su montrer la pertinence d’une approche sémiotique des problèmes de traduction, en insistant en particulier sur les catégories phanéroscopiques, sur une définition de la traduction comme processus *ad infinitum*, et sur la tâche du traducteur qui se fonde sur la logique de l’abduction.

---

<sup>201</sup> Ibid. p. 57. Shen précise: “I have used the term “unpractical” not so much in the sense of “lacking practical usefulness” as in the sense of “not in keeping with practice”.”

<sup>202</sup> Même s’il la nuance quelque peu en indiquant (p. 57): “Gorlée has offered a more practical view than Peirce, pointing out that “semiosis, or sign translation, brings now success now failure, gain and loss, erosion and growth”.”

<sup>203</sup> Ibid. p. 57. Shen précise: “I have used the term “unpractical” not so much in the sense of “lacking practical usefulness” as in the sense of “not in keeping with practice”.”

## Conclusion

Nous avons assisté à la confirmation du courant sémiotique en traductologie à travers des contributions se réclamant toutes de la sémiotique, mais qui donnent à ce terme des acceptions différentes. Güzelsen fait référence à Greimas, et selon lui la traduction, qui vise à faire revivre le parcours génératif d'un texte, est d'abord analyse, puis transformation, et enfin finition. Siskin se base sur le modèle sémiotique de Frawley, qui reprend les notions de signifiant et signifié, et il définit la traduction comme un transfert de codes.

S'appuyant notamment sur Jakobson, Saussure, et Barthes, la sémiotique de Barnstone repose sur une terminologie qui manque souvent de clarté, et qui tend à associer des concepts hétérogènes. Ces insuffisances, qui sont aussi épistémologiques et déontologiques, n'épargnent pas non plus le travail de Plaza, qui se fonde sur la traduction intersémiotique de Jakobson, et plus encore sur les théories de Peirce. Mais celles-ci reçoivent un traitement auquel nous avons du mal à adhérer, et en particulier, les exemples de traductions intersémiotiques qu'il propose nous paraissent assez fantaisistes. Au point qu'il se creuse un fossé entre ses applications et les principes peirciens.

En revanche, ceux-ci sont repris de façon rigoureuse dans les articles de Deledalle-Rhodes, qui est en fait la première à aborder la traductologie dans la perspective sémiotique de Peirce. Elle doit donc établir un certain nombre de constats fondamentaux, comme le fait que la traduction est une activité quotidienne spontanée qui relève avant tout de la science des signes. Elle montre que nous avons affaire à un processus unique qui informe chaque occurrence singulière, et elle définit la traduction en s'appuyant directement sur les textes de Peirce.

De sorte qu'elle décrit l'activité traduisante comme un phénomène triadique qui consiste à trouver dans le système d'arrivée un representamen capable de déclencher une semiosis dont les interprétants reconstruiront l'objet original du système de départ. Elle est ainsi amenée à mettre en lumière les principales notions sémiotiques qui joueront un rôle déterminant en traductologie, et elle indique la voie que pourront prendre les recherches futures dans ce domaine interdisciplinaire.

Si les publications sémiotiques de Deledalle traitent essentiellement d'autres sujets, la traduction fait néanmoins l'objet de réflexions pour une typologie. Ce philosophe distingue en effet trois types de traductions, selon que l'on traduit le representamen, l'objet, ou l'interprétant; l'idéal étant de conjuguer les trois, dans la mesure où il convient de traduire le signe comme un tout.

Les sémioticiens ont donc posé les bases pour investir un domaine de recherche dans lequel il y a encore beaucoup à faire. Mais la voie est ouverte, et il ne reste plus – si l'on peut dire – qu'à la suivre. C'est l'aventure dans laquelle se lance Gorlée, qui publie le premier ouvrage

consacré à cette interdisciplinarité. Dans l'ensemble, on y trouve beaucoup d'aspects enrichissants, mais bien entendu, il a aussi ses points faibles.

En particulier, nous avons dû relever certaines insuffisances dans sa critique des trois types de traduction de Jakobson, qu'elle aurait tendance à faire rentrer de force dans une perspective sémiotique. Elle les rapproche en effet des catégories phanéroscopiques en soutenant que les formes intralinguale, interlinguale, et intersémiotique de la traduction sont respectivement de l'ordre de la semiosis authentique, de la semiosis dégénérée au premier degré, et de la semiosis dégénérée au deuxième degré. De ce point de vue, la médiation d'une langue dans une autre n'atteint donc jamais l'authenticité.

Sur les traces de Jakobson et de Peirce, elle établit que la traduction est l'essence même de la sémiologie, et elle s'attache à éclairer l'analogie entre ces deux termes au point de les concevoir comme des synonymes. S'inspirant aussi de Wittgenstein, elle parle du jeu de la traduction, qu'elle assimile par ailleurs à un contrat tronqué. Lorsqu'elle aborde plus précisément les textes de Peirce, elle montre son intérêt pour la notion de traduction, qu'il a envisagée à la fois dans sa priméité, dans sa secondéité, et dans sa tiercéité.

Néanmoins, elle interprète parfois certains aspects d'une façon qui nous semble surprenante. Il apparaîtrait notamment qu'elle aurait tendance à ramener à une logique dyadique ce qui chez Peirce relève de la triadicité. Comme par exemple quand elle propose d'intégrer l'interprète comme quatrième élément de la sémiologie. Ou encore lorsqu'elle décrit le rôle du traducteur (qui interprète le TS et énonce le TC) en s'appuyant sur des citations de Peirce qui montrent que ces deux aspects n'en font qu'un.

Mais nos réticences n'occultent nullement notre approbation en bien des endroits. Sa version revue et corrigée de l'adage *traduttore-traditore*, qui indique traditionnellement une contradiction dans les termes, et dont elle souligne la complémentarité en lui substituant *traduttore-abduttore*, nous laisse plutôt admirative. Elle insiste d'ailleurs sur l'importance de l'abduction, de même que sur un certain nombre d'autres thèmes fondamentaux: l'interprétant, les catégories phanéroscopiques, le caractère faillibiliste de la traduction, sa dimension pragmatique, le fait que ce processus évolue *ad infinitum* et participe de la recherche de la vérité, etc.

La notion d'équivalence occupe elle-aussi une place considérable. Elle est définie comme une identité à travers des codes, de sorte que deux signes sont équivalents dans la mesure où leurs objets dynamiques sont équivalents, ou plutôt dans la mesure où ils déterminent un interprétant à renvoyer au même objet dynamique. Trois types d'équivalences sont distingués (qualitative, référentielle, significationnelle) et regroupés dans l'équivalence sémiotique, qui, au sens strict, s'avère impossible.

De façon plus générale, on retiendra avant tout le rôle pionnier de Gorfée dans l'évolution des recherches, dans la mesure où sa contribution marque de manière nette une orientation de plus en plus sensible en traductologie, à savoir le développement de la mouvance sémiotique dont

elle a su montrer la pertinence. Et en laquelle elle croit au point de proposer de lui donner le nom de sémiotraduction, ce qui ne nous paraît pas indispensable à l'émergence de cette interdisciplinarité.

### **Conclusion de la deuxième partie**

Nous espérons avoir mis en évidence les principales directions dans lesquelles s'investissent les recherches actuelles, à commencer par l'introduction des revendications linguistiques en traductologie, qui s'imposent avec force tout en s'ouvrant peu à peu sur d'autres disciplines. En particulier sur la sémiologie et la sémiotique. Ce qui permet de passer progressivement de la dualité de la science du langage à la triadicité de la science des signes.

Progressivement, car – nous l'avons souligné – le parcours est semé d'embûches qui sont pour l'essentiel d'ordre terminologique, et *ipso facto*, épistémologique et déontologique. Mais on assiste néanmoins au fil des pages à la confirmation d'une mouvance sémiotique en traductologie, dont les acteurs sont relativement nombreux si l'on fait abstraction des écueils sur lesquels la plupart achoppent. En revanche, on compte sur les doigts de la main les auteurs qui contribuent en toute rigueur à l'émergence de cette interdisciplinarité.

Mais l'important, c'est qu'ils franchissent un pas en avant dans l'évolution des recherches, un pas que beaucoup d'autres avant eux ont essayé de franchir en vain. Leur intervention semble donc découler logiquement de celles qui l'ont précédée, et elle répondrait ainsi aux attentes de l'ensemble de la communauté.

## Troisième partie

### PERSPECTIVES INTERDISCIPLINAIRES

#### Introduction

Considérant que nous avons esquissé à grands traits l'émergence progressive d'un champ de recherche commun à la traductologie et à la sémiotique, il convient désormais d'essayer de contribuer à l'évolution des recherches dans cette voie.

Nous nous attacherons dans un premier temps à montrer que certaines études sémiotiques, qui ne concernent pas la traductologie au premier chef, permettent néanmoins d'éclairer des aspects fondamentaux. Puis nous présenterons l'essentiel des réflexions de Peirce sur la traduction, en tâchant dans la mesure du possible de les classer selon qu'elles relèvent de façon prépondérante de la première, la seconde, ou la troisième catégorie phanéroscopique.

Cette présentation a pour objectif de mettre en lumière des généralités aussi élémentaires que fondamentales, à partir desquelles nous essaierons de dégager des éléments pour une définition peircienne de la traduction: fondements de la traductologie, nature et processus de la traduction sont les principaux aspects que nous nous appliquerons à observer.

## Chapitre VIII

### LES TEXTES PEIRCIENS ET LEUR APPLICATION À LA TRADUCTION

#### Introduction

Nous nous apprêtons à aborder les textes de Peirce, et en particulier les passages qui présentent le plus d'intérêt de par l'application qu'on peut en proposer dans le domaine de la traductologie. Mais avant d'examiner ces quelques extraits, il convient de porter notre attention sur les recherches qui ont permis de mettre en évidence l'intérêt du logicien pour le langage et les langues, de même que la pertinence de ses réflexions en la matière. Ces conclusions sont le fruit du véritable travail d'exploration dont s'est brillamment acquittée Joëlle Réthoré, qui, comme nous allons le voir, est parvenue à mettre au jour ce qu'elle a appelé la sémiotique linguistique de C.S. Peirce.

Il semble indispensable de rendre compte de l'importance de ces investigations pour les études qui ont trait au langage de façon plus ou moins directe. Nous indiquerons l'essentiel des aspects qui y sont soulignés dans la mesure où ils sont susceptibles d'exercer une influence notable en traductologie. Nous pourrions alors nous consacrer aux réflexions sur la traduction dans les textes de Peirce, en essayant de montrer, à travers quelques morceaux choisis, que sémiotique et traductologie ont beaucoup en commun, et qu'il serait regrettable que les richesses potentielles de cette interdisciplinarité demeurent à l'état latent.

Nous nous attacherons à distinguer trois sortes de remarques afférentes à la traduction: celles empreintes du vague typique de la première catégorie phanéroscopique, celles plus pratiques qui relèvent de la secondarité, et celles qui sont marquées du sceau de la tiercéité. D'une façon générale, il nous faudra retenir les éléments les plus significatifs de l'interdisciplinarité qui nous intéresse, et nous insisterons sur les caractéristiques communes à la traductologie et à la sémiotique.

Nous serons ainsi amenée à revenir sur le concept de signe, et cette démarche aura pour corollaire d'attirer notre attention sur un certain nombre d'autres termes comme le representamen, l'interprétant et la semiosis, ou la traduction, l'interprétation et la signification. Bien entendu, nous ne pourrions pas non plus passer sous silence la problématique de l'équivalence, mais nous devons néanmoins nous contenter de l'effleurer.

Au fil des extraits que nous citerons, Peirce illustrera ses réflexions d'exemples probants qui mettent souvent plusieurs langues en jeu. Ce qui contribue encore à témoigner de son intérêt pour la traduction, mais aussi, et avant tout, est un signe de son intérêt pour les langues et le langage.

## 1. La sémiotique linguistique de C.S. Peirce

Nous nous sommes précédemment étonnée du fait que Goriée n'ait pas accordé davantage de place aux travaux de Joëlle Réthoré, qui est l'une des premières à aborder les relations entre la sémiotique et la linguistique. Dans sa thèse sur *La sémiotique linguistique de C.S. Peirce*,<sup>204</sup> elle souligne que s'il n'était à proprement parler ni philologue ni grammairien, Peirce n'en a pas moins abordé des questions relatives au langage et aux langues. Elle montre à quel point il est regrettable que les disciplines dont ce sont les objets d'étude n'aient pas tiré "quelque parti de ses méthodes descriptives et de ses analyses sémiotiques".<sup>205</sup> Cela est d'autant plus déplorable que, comme ses recherches le prouvent amplement, "Peirce avait par avance répondu à des questions qui n'ont été posées que dans les années 1950".<sup>206</sup>

Elle cite l'exemple de Benveniste qui, bien qu'il ait connaissance de l'oeuvre de Peirce, "n'en retient pas le bien-fondé pour la linguistique"<sup>207</sup>, alors même qu'il indique la nécessité d'un recours aux procédés de la logique pour poser les bases d'une théorie générale de la structure linguistique.<sup>208</sup> Ayant mis en évidence le caractère injuste et peu cohérent de cet état de fait, Réthoré s'emploie à y remédier, en contestant la position de Benveniste à laquelle elle oppose précisément sa thèse d'une linguistique sémiotique de Peirce. Elle ira même plus loin, en mettant en lumière la présence d'une

"véritable théorie linguistique dans l'oeuvre de Peirce"<sup>209</sup>

Il n'est bien entendu pas de notre propos de reprendre en détail cette contribution majeure, qui ne s'inscrit d'ailleurs pas à proprement parler dans notre domaine de recherche, mais plutôt – pour ainsi dire – en amont de celui-ci. De sorte qu'en montrant l'importance des recoupements possibles, voire nécessaires, entre sémiotique et linguistique, Réthoré éclaire un certain nombre de concepts qui jouent un rôle fondamental relativement à l'interdisciplinarité qui nous intéresse.

En particulier lorsqu'elle s'interroge sur l' "adéquation de la doctrine pragmatiste de Peirce à l'objet de la linguistique", elle met en lumière le fait que le signe doit non seulement être envisagé dans la dynamique de la sémiologie, mais aussi relativement à "la notion plus large de quasi-esprit",

---

204 Joëlle Réthoré, *La sémiotique linguistique de C.S. Peirce: propositions pour une grammaire phanéroscopique*, 1988, dir. G. Deledalle, Univ. Lille III.

205 Réthoré 1988:10. L'auteur note en particulier que Benveniste a rejeté l'oeuvre de Peirce alors même qu'elle contient des outils ou des solutions qu'il appelait de ses vœux.

206 Ibid. Voir aussi p. 14 pour d'autres arguments allant dans le même sens.

207 Ibid. p. 12.

208 Cf. ibid. p. 11.

209 Ibid. p. 13. L'auteur souligne en outre que "Peirce doit être reconnu comme un précurseur incontestable de deux grands mouvements de la pensée linguistique du vingtième siècle: de la théorie de l'énonciation comme de la pragmatique linguistique". Voir aussi p. 199.

dans lequel s'inscrivent le quasi-énonciateur et le quasi-interprète.<sup>210</sup> D'autre part, ses réflexions sur l'indétermination du signe,<sup>211</sup> sur le temps comme modalité objective,<sup>212</sup> ou encore sur l'efficacité de l'icône, de l'indice et du symbole dans la poursuite de la vérité,<sup>213</sup> sont autant d'éléments qui nous paraissent incontournables dans le cadre d'une étude sémiotique de la linguistique, et à n'en pas douter, ils constituent également des aspects dignes d'intérêt dans le cadre des recherches sémiotiques en traductologie.

La première partie de la thèse de Réthoré, centrée sur le pragmatisme peircien – ou *pragmaticisme* –, approfondit l'analyse de concepts fondamentaux comme le signe, les graphes existentiels, ou la proposition. Ces concepts sont bien évidemment au cœur des recherches sémiotiques sur le langage, de même que les aspects phénoménologiques – ou *phanéoscopiques* – qu'elle aborde dans sa seconde partie, où il est question notamment des caractéristiques des catégories pérythagoriciennes et de leur dégénérescence. Il y est en particulier fait état de l'analogie peircienne entre l'univers logique (de la monade, la dyade et la triade), et l'univers métaphysique (de la priméité, la secondéité et la tiercéité).<sup>214</sup> On pourra en retenir entre autre que

“ les ‘idées’ de qualité, de fait et de loi (...) sont les conditions de possibilité de la communication intersubjective dans et par le langage. ”<sup>215</sup>

La troisième partie, qui est consacrée à la sémiotique, met l'accent sur un certain nombre de points dont une étude peircienne du langage ne saurait faire l'économie. On retrouvera parmi eux les concepts clés de tiercéité, de médiation, de représentation, de répétition, d'interprétation, de vérité et de réalité.<sup>216</sup> Ils contribuent en particulier à établir que “ l'interprétant n'est rien qu'une nouvelle représentation, qui bénéficie des lumières de la vérité. ”<sup>217</sup> Ils permettent aussi de conclure que la sémosis peut être définie comme “ une ‘période’ d'interprétation ”.<sup>218</sup> Et ils s'accordent à

“ montrer comment la représentation verbale repose[e] fondamentalement sur la possibilité de se reproduire qui

---

210 Cf. *ibid.* p. 196: “ la notion plus large de quasi-esprit, qui est la généralité dans laquelle s'inscrivent nécessairement les données théoriques de la communication par signes que sont les quasi-énonciateur et quasi-interprète. ”

211 Voir notamment p. 199 pour un résumé des principaux points développés.

212 Voir p. 200.

213 Voir notamment p. 200 et suivantes.

214 Cf. *ibid.* p. 335.

215 *Ibid.* p. 335. Réthoré renvoie aux CP 1.293 et 1.452.

216 Voir notamment pp. 338-348.

217 *Ibid.* p. 348.

218 *Ibid.* p. 518.

est spécifique des signes qui sont des representamens, et qui est une idée typique de tiercéité. ”<sup>219</sup>

Ces quelques exemples nous semblent significatifs de la démarche de Réthoré, qui repère et développe l’essentiel des thèmes peirciens ayant des conséquences importantes sur les procédures de la description des signes linguistiques. Elle poursuit cette enquête dans sa quatrième partie, où elle aborde la théorie des grammaires. L’accent porte alors sur la notion d’inférence, sur la nature de l’assertion, sur le sujet, le prédicat et la copule, sur ‘*sense, meaning, significance*’, ou encore sur la notion d’unité en linguistique et en sémiotique. Certains de ces thèmes sont en rapport direct avec la traduction – même si ce sujet n’est pas abordé –,<sup>220</sup> ce qui apparaît nettement par endroits, comme lorsqu’il est question de l’ “interprétation comme passage ”,<sup>221</sup> ou encore lorsqu’on lit:

“ ce qui fonde le légisigne – et cette idée est au coeur d’une conception peircienne du langage – est sa capacité de répétition. ”<sup>222</sup>

La notion de répétition est sans aucun doute l’un des points nodaux en matière de traductologie, puisqu’il s’agit en fait d’étudier ce phénomène par lequel un même signe est pour ainsi dire répété dans une autre langue. Et si Réthoré se situe a priori dans le domaine intralingual, il n’empêche que très souvent, les remarques qu’elle est amenée à formuler sont tout aussi valables d’un point de vue interlingual, puisqu’elles concernent le langage ou les langues au premier chef (qu’il s’agisse de transmettre un énoncé à l’intérieur d’une même langue ou d’une langue dans une autre).

Ainsi, toujours à propos du légisigne, l’auteur souligne l’importance des indices linguistiques qui tiennent lieu de ce dont l’esprit interprétant a fait l’expérience antérieurement. Elle précise alors:

“ ce ‘pouvoir’ du signe (...), Peirce ne déclare nullement qu’il le possède en lui-même: tout ce qu’il dit est que le signe ré-actualise une fonction passive-active chez l’interprète, une fonction qui doit être un ‘déjà-là’. Ainsi, connaître une langue n’est pas avoir des mots de cette langue à l’esprit, ni même un seul. C’est la possibilité de renvoyer au ‘bon’ objet, si un mot de la langue en question vient à être utilisé, parce qu’il a alors le ‘pouvoir’, en partageant une forme avec l’interprète,

219 Ibid. p. 517. L’auteur poursuit: “ De ce moment, il est possible de dire du langage verbal qu’il s’inscrit, en totalité, dans l’univers des troisièmes catégoriels. ”

220 Le terme surgit néanmoins à plusieurs reprises, la plupart du temps dans un sens vague, à l’exception des passages qui traitent du CP 5.427, notamment p. 197, où l’on peut lire: “ Le sens d’une proposition n’est guère qu’une traduction de la proposition, et elle est aussi une proposition. La meilleure traduction sera celle qui s’applique à l’auto-contrôle, non dans telle situation particulière, mais pour toute situation et tout but donnés. ”

221 Ibid. p. 621.

222 Ibid. p. 622.

de solliciter ce dernier, en le déterminant à renvoyer au même objet que celui que lui-même représente ”<sup>223</sup>

Il apparaît très nettement que ce processus de signification est propre au langage en général, qu’il s’incorpore dans une seule langue ou en mette plusieurs en jeu. Le caractère intra ou interlingual n’est donc pas pertinent ici: c’est du renvoi du signe à son objet qu’il est question, et ce phénomène est indépendant du contexte de sa réalisation. En d’autres termes, ce ‘pouvoir’ du signe – dans les limites du sens que peut prendre cette expression – est propre au signe quel qu’il soit.

Cette même généralité englobante caractérise la sémiotique peircienne dans son ensemble, de sorte qu’en ce qui concerne la linguistique, on peut retenir que

“ la pensée linguistique de Peirce est une pragmatique générale qui se donne, d’emblée, comme organisatrice du champ le plus vaste que l’on puisse concevoir pour l’étude du langage, grâce à ses possibilités exploratoires. ”<sup>224</sup>

Outre sa thèse, Réthoré est l’auteur d’un certain nombre d’articles relatifs à ces domaines de recherche.<sup>225</sup> Néanmoins, il ne nous est pas possible de leur accorder ici toute l’attention qu’ils méritent: cette démarche appartiendrait à un doctorat de sémiotique sur l’étude du langage; or ce n’est pas la voie dans laquelle nous nous sommes engagée. En revanche, ces investigations apparaissent à la fois comme un préalable et un prolongement de la présente étude, et à ce titre, il convenait d’en signaler l’importance. A défaut de pouvoir entrer dans les détails, il nous faut indiquer certains aspects de son dernier article: “ Division du sujet et énonciation revisités à la lumière de la théorie des graphes existentiels ”.<sup>226</sup>

A la suite du professeur Réthoré, nous reprendrons quelques éléments de cette théorie, dont Peirce dit qu’elle est son chef d’oeuvre. Nous retiendrons seulement certains des principaux concepts indispensables, à commencer par le suivant:

---

223 Ibid. p. 623.

224 Ibid. p. 625. Voir aussi p. 624: “ Peirce définit la réalité comme possibilité, actualité et nécessité tout à la fois. Tous les rapports de la langue (ou compétence) à la parole (ou performance) s’y trouvent conjugués, du moment que l’on conçoit la compétence comme virtualité et potentialité; la virtualité est à l’origine du langage, la potentialité invente la langue. Quant au discours (intimement lié à notre capacité d’inférence, sous ses trois facettes abductive, inductive et déductive), il est le signe de notre rapport et au langage, et à la langue. ”

225 Notamment “ La linguistique pragmatique de Peirce ” (in *Etudes Littéraires*, vol. 21, n°3, hiver 1988-89, pp. 49-58), “ A few linguistic concepts revisited in the light of Peirce’s semiotics ” (in *Semiotica* 97-3/4 (1993), 387-400), “ A survey of the use and usefulness of Peirce in linguistics, in France in particular ” (in G. Debrock and M. Hulswit (eds.), *Living Doubt*, 1994:275-288, Kluwer Academic Publishers), etc.

226 Réthoré, “ *Division du sujet et énonciation revisités à la lumière de la théorie des graphes existentiels* ”, à paraître in *Cruzeiro Semiotico* en 1997.

“ A *graph* is the propositional expression in the System of Existential Graphs of any possible state of the universe. ”<sup>227</sup>

C’est sur le caractère général du graphe en tant qu’il est un symbole que se focalise notre attention, car c’est à ce titre que le concept de graphe peut intéresser directement la recherche en sciences du langage (au sens le plus large), son objectif étant de rendre “ literally visible before one's very eyes the operation of thinking *in actu*. ”<sup>228</sup> La théorie des graphes existentiels est donc un système bien spécifique, pour lequel Peirce a élaboré des conventions particulières, mais les conditions de son application atteignent un tel degré de généralité que rien ne s’oppose à des rapprochements entre les données élémentaires relatives à l’inscription d’un graphe et les éléments à la base de toute situation de communication ou de production de sens. Tout au contraire, puisqu’en réalité:

“ every mathematician and every logician will tell the linguists that they are in possession of quite other systems of signs into which they are accustomed to translate words and forms of words and so to render them more intelligible. One such system, equivalent to a syntax (...) is called the system of Existential Graphs. ”<sup>229</sup>

Parce qu’elle est à la fois linguiste et sémioticienne, Réthoré est à même d’envisager les enrichissements mutuels que ces deux spécialités peuvent se procurer. Ce qui nous intéresse tout particulièrement dans son article, c’est qu’elle y affine le concept d’énonciation en se fondant sur les travaux de Peirce et sur leur exploitation par Michel Balat – mathématicien, psychanalyste et sémioticien de l’université de Perpignan.<sup>230</sup> En se plaçant dans cette perspective sémiotico-linguistique, elle démontre que

“ le surgissement, dès les années soixante, du concept d’énonciation dans la théorie linguistique, trouve un écho, dans le texte peircien, dans deux (sur trois) des places de l’acte qui donne lieu à un signe ”<sup>231</sup>

Il semble que la dénomination de ces dernières soit relativement fluctuante. D’après Peirce, ces places sont celles du *grapheur* [‘*grapeus*’

---

227 Peirce, CP 4.495, 1903.

228 Ibid., CP 4.6, 1906.

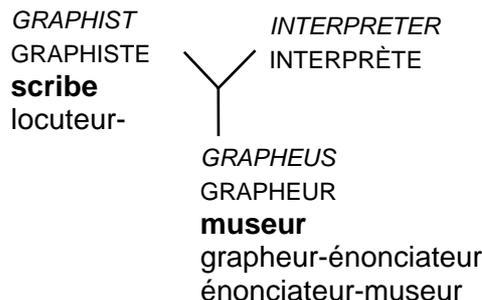
229 Peirce, MS 654:5-6, 1910.

230 Réthoré cite en particulier deux recueils d’articles ronéotés de Michel Balat: *Sémiotique et psychanalyse* (1993), et *Le musement du scribe* (1995).

231 Réthoré 1997:5.

en anglais] (2), du *graphiste* (1) et de l'*interprète* (3).<sup>232</sup> Réthoré souligne quant à elle l'absence de l'interprète (3) dans la théorie de l'énonciation, et fait un rapprochement d'une part entre celui qu'elle appelle le *grapheur-énonciateur* ou l'*énonciateur-museur* (2) et l'énonciateur (tel qu'il est défini chez Ducrot notamment), et d'autre part entre le *locuteur-scribe* ou *graphiste* (1) et le locuteur.<sup>233</sup> Balat recourt pour sa part aux termes de *scribe* (1), *museur* (2) et *interprète* (3) pour désigner ces trois "personnages".<sup>234</sup>

Pour plus de clarté, présentons ces diverses appellations sous une forme schématique:<sup>235</sup>



Les expressions employées par Réthoré situent nettement leur auteur dans un domaine de recherche commun à la linguistique et la sémiotique, et qui s'inspire à la fois de Peirce et de Balat.<sup>236</sup> Dans la terminologie peircienne, la ressemblance relative entre les vocables *graphiste* et *grapheur* peut éventuellement s'avérer gênante. Par souci de clarté, il semble préférable de choisir des appellations plus faciles à distinguer. Nous proposons donc de conserver le premier aux dépens du second,<sup>237</sup> pour lequel nous retiendrons le terme employé par Balat, à savoir celui de *museur*, que par ailleurs l'on trouve chez Peirce dans divers textes.<sup>238</sup>

Le troisième 'personnage' ne pose aucun problème: Peirce, Balat et Réthoré s'accordent à lui donner le nom d'*interprète*. Néanmoins, il nous semble que ce terme peut s'avérer ambigu lorsqu'on se situe dans le cadre de la traductologie, où il couvre déjà une acception particulière, distincte

232 Cf. Peirce, CP 4.431, c. 1903. Précisons que (1) indique que le graphiste est du côté de la priméité du representamen, (2) renvoie à l'autre, à l'objet dynamique, et (3) correspond à la tiercéité de l'interprétant.

233 Cf. Réthoré 1997:5 et 15.

234 Cf. Balat, "Le scribe, le museur et l'interprète", in *Le musement du scribe*, 1995:234-240 et 272-283.

235 Les termes en majuscules sont de Peirce (avec les originaux anglais en italique), les termes en gras sont ceux employés par Balat, et les autres sont de Réthoré.

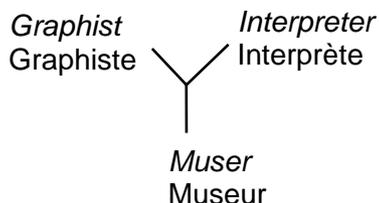
236 L'énonciateur et le locuteur proviennent de la linguistique, le graphiste et le grapheur sont peirciens, et le scribe et le museur sont les termes employés par Balat. Réthoré semble se situer aux confins de ces trois mouvances.

237 Par ailleurs, nous préférons le terme de 'graphiste' (qui n'existe pas en français courant, et semble ainsi couvrir un champ plus vaste) à celui de 'scribe' (que l'on trouve dans les dictionnaires et dont la fonction semble se limiter au domaine de l'écriture), même s'il est vrai qu'au fond ils diffèrent essentiellement de par leur étymologie, le premier découlant du grec *graphein* "écrire", et le second du latin *scribere* "écrire".

238 Cf. notamment CP 6.458 à CP 6.467 (1908), CP 6.486 (c. 1910), et CP 6.488 (c. 1910).

de celle qu'il revêt d'un point de vue sémiotique. Aussi croyons-nous qu'il serait préférable de recourir à une autre dénomination, ou à tout le moins de signaler cette différence en utilisant des majuscules. On pourrait ainsi associer le Graphiste et le Muser à l'Interprète, sans que cela n'altère en rien la trilogie peircienne.<sup>239</sup>

Pour évoquer des situations de traduction, nous retiendrons donc la triade suivante:



Il est bien entendu que s'il nous semble opportun, à l'instar des sémioticiens Balat et Réthoré, d'adapter quelque peu les dénominations originelles au contexte spécifique qui nous intéresse actuellement, nous ne cherchons à les modifier qu'au niveau des representamens. Et, comme ceux qui nous ont précédé dans cette voie, nous référons toujours aux concepts de Peirce, dont les définitions font autorité en la matière. Rappelons-en l'essentiel:

“ the *grapheus* (...) creates the universe by the continuous development of his idea of it ”<sup>240</sup>

“ the graphist (...) is occupied during the process of creation in making successive modifications (...) of the entire graph. ”<sup>241</sup>

“ there must be an interpreter, since the graph, like every sign founded on convention, only has the sort of being that it has if it is interpreted; ”<sup>242</sup>

On retrouve sous des noms quelque peu différents ces idées de grapheur, de graphiste et d'interprète dans les travaux de Balat; il distingue effectivement:

“ les trois “personnages” qui contribuent au graphe en appelant celui qui l'inscrit le “scribe”, celui qui en permet l'inscription, le “museur”, et celui qui efface, insère et conclut, l'“interprète”. ”<sup>243</sup>

239 Le recours aux majuscules est d'ailleurs très prisé par Peirce qui en fait un usage fréquent et toujours raisonné pour indiquer la spécificité d'un concept.

240 Peirce, CP 4.431, c. 1903.

241 Ibid.

242 Ibid.

243 Balat 1995:234. L'auteur rappelle en outre la terminologie peircienne.

L'auteur précise que ces trois "personnages" sont en fait "les sujets respectifs des trois fonctions que sont:

- l'inscription d'un graphe (...)
- la création continue des faits (...)
- l'interprétation des graphes, c'est-à-dire leur modification jusqu'à une conclusion ”<sup>244</sup>

Et Réthoré développe elle-aussi ce point de vue en expliquant qu' "à un moment donné de son activité de *musement* dans la continuité", le "personnage-**énonciateur**" est contraint d'abandonner sa rêverie par une "compulsion à s'arrêter sur un objet", compulsion qui détermine un acte de représentation. Pour assumer cette fonction qui consiste à "*poser* une représentation", l'"**énonciateur**-être du monde" doit "se transformer en scribe", et à ce moment seulement intervient l'interprète, dont la tâche est de "clôturer le procès, en en proposant une *traduction*." <sup>245</sup>

C'est ce même scénario interprétatif que nous voudrions adapter à la traductologie en considérant à la fois l'interprétation de l'Interprète, le *musement* du Museur, et l'inscription du Graphiste. Mais avant d'en arriver à cette étape là, voyons ce que Peirce lui-même a écrit sur des thèmes relatifs à la traduction.

---

244 Ibid.

245 Cf. Réthoré 1997:2. Voir aussi p. 14: "La division tripartite du sujet (...) met le scribe, si l'on en croit M. Balat, au centre de la configuration, un scribe qu'il décrit comme "floculant", au sens où il écrit des "morceaux" discontinus, produisant de la discontinuité. Le travail du scribe serait de brancher des points d'identité (...) sur des rhèmes: autrement dit, (...) d'opérer des "greffes de rhèmes" (...) Cette discontinuité qui apparaît avec son intervention produit un clivage avec la continuité caractéristique du museur (...) Ce clivage est une ouverture, l'ouverture à la signification conçue comme au-delà du simple sens donné par l'usage lexicologique hors contexte. Quant à l'interprète, il lui revient de remonter des conclusions jusqu'aux prémisses de l'argument (...) Il doit, pour livrer une interprétation correcte des signes, retrouver l'accointance partagée (souvent intime) entre le museur et le scribe"; on trouve également p. 15 une explicitation du travail de création commun à l'énonciateur-museur, au locuteur-scribe et à l'interprète.

## 2. Les réflexions sur la traduction dans les textes de Peirce

Nous ne traiterons pas ici des traductions que Peirce a lui-même effectuées, ni des remarques qu'il a pu émettre à ce propos,<sup>246</sup> mais de certains aspects théoriques de ses textes qui concernent les questions relatives à la traduction. Bien entendu, l'auteur indique clairement qu'il avait "no pretension to being a linguist",<sup>247</sup> mais cela ne l'a pas empêché, comme l'a souligné J. Réthoré, de s'intéresser de très près aux problèmes posés par le langage et les langues.<sup>248</sup> Afin d'aborder la traduction à proprement parler, il nous faut cerner le contexte de sa réalisation: nous évoquerons donc, dans un premier temps, les protagonistes de l'acte traduisant. Peirce part d'un constat élémentaire:

---

<sup>246</sup> Citons-en néanmoins quelques exemples: "Upon the principle that translations too deep are to be avoided, the translator would prefer to insert a direct translation from Russian if any exists. Otherwise, it would be a small matter to get the requisite translation." (MS 1517:76, 1896); "you hinted that some error or errors had been found in some translation of mine. You would oblige me most particularly, when such a thing happens, if you would please communicate the whole thing to me; and if you can without trouble do so about the former criticism I should be obliged to you. In the first place justice to me requires it. I have always got the best aids possible & that fact would very likely come out in regard to any doubtful case. German writers frequently express themselves so loosely that an accurate translation sometimes reverses their meaning. At least, I took the trouble to ascertain that such was the case on one occasion. However, after having done all the work I have on dictionaries I know very well how absurd it would be to maintain that any translation of mine were impeccable" (SW:275, 1905).

<sup>247</sup> Cf. Peirce, CP 2.328 (c. 1902), que nous reproduisons ci-après à titre d'exemple de son intérêt pour les questions relatives à la linguistique: "Any symbol which might be a direct constituent of a proposition is called a *term* (*terminus*, Boëthius). The logicians usually say that a categorical proposition has "two terms", its *subject* and its *predicate*, wherein, by a carelessness of expression, or by copying Aristotle, they stumble upon the truth. Their usual *doctrine* is (though often not directly stated in one sentence), that such a proposition has three terms, the subject, predicate, and *copula* (Abelard). The correct designation of the subject and predicate, in accord with their doctrine, is the *extremes*, which is translated from the same Greek word as *term* (...). The ordinary doctrine makes the copula the only verb, and all other terms to be either proper names or general class-names. The present author leaves the *is* as an inseparable part of the class-name; because this gives the simplest and most satisfactory account of the proposition. It happens to be true that in the overwhelming majority of languages there are no general class names and adjectives that are not conceived as parts of some verb (even when there really is no such verb) and consequently nothing like a copula is required in forming sentences in such languages. The author (though with no pretension to being a linguist) has fumbled the grammars of many languages in the search for a language constructed at all in the way in which the logicians go out of their way to teach that all men think (for even if they do so, that has really nothing to do with logic). The only such tongue that he has succeeded in finding is the Basque, which seems to have but two or three verbs, all the other principal words being conceived as nouns. Every language must have proper names; and there is no verb wrapped up in a proper name. Therefore, there would seem to be a direct suggestion there of a true common noun or adjective. But, notwithstanding that suggestion, almost every family of man thinks of general words as parts of verbs. This seems to refute the logicians' psychology."

<sup>248</sup> A titre d'exemple, cf. notamment CP 7.494 (c. 1898), ou CP 2.354 (c.1895): "There are many languages in which the simplest assertions which we make in categorical form, take, as far as we can comprehend the psychical process, hypothetical forms. There is one of these tongues a smattering of which is not an uncommon accomplishment -a smattering sufficient to carry the student into the spirit of the language- I mean the Old Egyptian. There are few words in this language which are distinctively common nouns. Every general word excites a pictorial idea. Even to the modern student, the pictorial ideograph becomes a considerable part of the idea it excites; and the influence of the hieroglyphics, the modes of expression, etc., is to make "a

“ The action of a sign generally takes place between two parties, the *utterer* and the *interpreter*. ”<sup>249</sup>

Néanmoins, ces concepts fondamentaux d'*énonciateur* et d'*interprète*, – dont l'analyse a été approfondie par Réthoré – revêtent un sens particulier dans la mesure où l'on conçoit que, d'une part, “ they need not be persons ”;<sup>250</sup> et d'autre part, ni l'un ni l'autre ne sont “ essential to a sign, characteristic of signs as they both are ”.<sup>251</sup> En fait, si Peirce accorde de l'importance aux acteurs de la communication, c'est essentiellement en tant qu'ils sont eux-mêmes des signes,<sup>252</sup> car c'est bien cette notion là qui prime dans sa logique, comme en atteste encore le passage suivant:

“ A sign is whatever there may be whose intent is to *mediate between an utterer of it and an interpreter of it*, both being *repositories of thought* ”<sup>253</sup>

L'énonciateur et l'interprète sont donc à prendre en considération parce qu'ils participent de la médiation du signe: ils sont les dépositaires de la pensée, non pas seulement des individus en chair et en os. Attendu qu'il convient de marquer cette nuance dans le choix des termes employés, Peirce parlera de préférence du *quasi-énonciateur* et du *quasi-interprète*, qui sont tous deux conçus comme des *quasi-esprits*.<sup>254</sup>

“ signs require at least two Quasi-minds; a *Quasi-utterer* and a *Quasi-interpreter*; and although these two are at one (*i.e. are one mind*) in the sign itself, they must nevertheless be distinct. In the Sign they are, so to say, welded. ”<sup>255</sup>

---

composite of pictures" particularly expressive in describing the idea conveyed. Now our word "is", the copula, is commonly expressed in Old Egyptian by a demonstrative pronoun. It is evident that this demonstrative has in such sentences the force of a relative. Where is the verb? We feel that it is contained in the general words. In short, "man is mortal" is expressed in Old Egyptian in a form which expresses the following psychological process of thinking, "What is spoken of is man, which what is spoken of is mortal." ”

249 MS 318:205 (1907). La même idée est développée au CP 3.433, 1896: “ When an assertion is made, there really is some speaker, writer or other sign-maker who delivers it; and he supposes there is, or will be, some hearer, reader, or other interpreter who will receive it. ”

250 Ibid. p. 206, où Peirce explicite: “ for a chameleon and many kinds of insects and even plants make their livings by uttering signs, and lying signs at that. Who is the utterer of signs of the weather, which are not remarkably veracious, always? However, every sign certainly conveys something of the general nature of thought, if not from a mind, yet from some repository of ideas, or significant forms, and if not to a person, yet to something capable of somewhat "catching on" (...) that is of receiving not merely a physical, nor even merely a psychical dose of energy, but a significant meaning. ”

251 Ibid. p. 58.

252 Rappelons que selon Peirce (CP 5.314, 1868 & 1893): “ man is a sign ”.

253 Peirce, MS 318:206 (1907).

254 Réthoré a souligné ces nuances. Peirce précise: “ I am using *mind* (...) as synonym of Representation; and mind that this mind is not the mind that the psychologists mind if they mind any mind. I think they mainly talk about consciousness, in the sense of the first category, and hypothetical arrangements in the brain. ” (Peirce, MS 478:157, 1903).

255 Peirce, CP 4.551 (1906). Peirce développe le même thème relativement à la notion de ‘*meaning*’ (MS 318:206-207, 1907): “ We may say that the *sign* is moulded to the *meaning* in the

Les concepts que nous venons de repérer sont présents dans toute situation de communication; que celle-ci inclue le passage d'une langue dans une autre ou non, il s'agit toujours de la médiation d'un signe à un autre entre deux quasi-esprits (qui, en réalité, n'en font qu'un): le quasi-énonciateur et le quasi-interprète.<sup>256</sup> Ce schéma général est à la base de toute manifestation ou échange langagier, et en conséquence, il est également applicable aux phénomènes de traduction, même s'il conviendrait de l'adapter pour qu'il réponde de manière spécifique à ce contexte précis.

### A) La priméité de la traduction

La traduction semble en revanche directement concernée dans un certain nombre de passages, comme par exemple celui-ci dont la concision est aussi remarquable que sa portée est vaste:

“ Everything may be comprehended or more strictly translated by something ”<sup>257</sup>

On est d'emblée frappé par le caractère vague de l'emploi du verbe traduire, qui est néanmoins présenté comme une précision. C'est vraisemblablement la logique du vague caractéristique de la priméité qui préside ici à l'usage de ce terme. Ce que semble d'ailleurs confirmer la suite du texte, où il est indiqué que dans une certaine mesure “ everything is a medium between something and something. ”<sup>258</sup> L'universalité de ce phénomène de médiation donne une idée de son envergure, et Peirce ne manque pas de lui accorder de l'importance, ce qu'il confie dans une de ses lettres à Lady Welby: “ that word translating seems to me to contain profound truth wrapped up in it. ”<sup>259</sup>

---

*quasi-mind* that utters it, where it was, *virtually* at least (...) already an ingredient of *thought*. But *thought* being itself a *sign* the *meaning* must have been *conveyed* to that *quasi-mind*, from some anterior *utterer* of the *thought*, of which the *utterer* of the *moulded sign* had been the interpreter. The *meaning* of the *moulded sign* being *conveyed* to its *interpreter*, became the *meaning* of a *thought* in that *quasi-mind*; and as there *conveyed* in a *thought-sign* requires an *interpreter* of the *moulded sign* becoming the *utterer* of this new thought-sign. (...) Enough of the italics! ”

256 Cf. Peirce, PW 197 (1906, March 9) ou Peirce dénomme ‘commens’ ce quasi-esprit dans lequel le quasi-énonciateur et le quasi-interprète sont pour ainsi dire soudés: “ the *Cominterpretant*, which is a determination of that mind into which the minds of utterer and interpreter have to be fused in order that any communication should take place. This mind may be called the commens. It consists of all that is, and must be, well understood between utterer and interpreter at the outset, in order that the sign in question should fulfill its function. ”

257 Peirce, W1:333 (1865). L'auteur précise: “ that it has something which is capable of such a determination as to stand for something through this thing; somewhat as the pollen-grain of a flower stands to the ovule which it penetrates for the plant from which it came since it transmits the peculiarities of the latter. In somewhat the same sense, though not to the same degree ”

258 Ibid.

259 Peirce, PW 111 (1909 March 15). Cette remarque surgit dans le contexte suivant: “ When you speak (...) of Man as translating vegetal and Brute strength into intellectual and spiritual vigor ”.

Et cette vérité se fonde sur l'universalité du vague de la priméité: dans cet esprit, la traduction apparaît alors comme la médiation d'un signe à un autre. Cette transition est indispensable à la recherche de la vérité, puisque dans cette quête, on évolue toujours en passant du doute à la croyance ou à la certitude, cette évolution étant conditionnée par le passage d'un signe à un autre. Peirce note à ce sujet:<sup>260</sup>

“ the intellectual characters of beliefs at least are dependent upon the capability of the endless translation of sign into sign. An inference translates itself directly into a belief. A thought which is not capable of affecting belief in any way, obviously has no signification or intellectual value at all. If it does affect belief it is then translated from one sign to another as the belief itself is interpreted. ”

Cette idée de traduction d'un signe à un autre à l'infini englobe – semble-t-il – les différentes acceptions que ce terme peut recouvrir. Ainsi, quel que soit le contexte, elle serait toujours présente, omniprésente, voire sous-jacente: la qualité de médiation, la possibilité même de traduire un signe par un autre, ce serait cela la priméité de la traduction. Mais bien entendu, il est difficile d'évoquer la priméité, et il va de soi que le concept de médiation relève de la tiercéité. Il n'est pas aisé de distinguer ces deux niveaux d'analyse, qui de toutes façons, sont intimement liés, l'idée de traduction en tant qu'elle est une possibilité qualitative n'étant accessible qu'à travers l'actualisation du concept de traduction. C'est le résultat de ce processus qu'il nous est donné de connaître, et son fondement premier reste à l'état de vague intuition.

Il apparaît donc qu'une pensée qui produit un certain effet sur nos certitudes est une pensée qui est traduite d'un signe à un autre et participe ainsi de l'évolution sémiotique. Par contre, sans ce phénomène de traduction ou d'interprétation, une pensée ne pourrait pas avoir de sens; d'où le rôle majeur, d'un point de vue sémiotique, de ce phénomène qui se trouve inscrit dans la définition triadique du signe. Ce que le logicien étasunien rappelle en ces termes:

“ A *sign* must have an interpretation or signification or, as I call it, an interpretant. This interpretant, this signification is simply a metempsychosis into another body; a translation into another language. This new version of the thought received in turn an interpretation, and *its* interpretant gets itself interpreted, and so on, until an interpretant appears which is no longer of the nature of a sign ”<sup>261</sup>

---

<sup>260</sup> Peirce, W 3:77 (1873).

<sup>261</sup> Peirce, MS 298:15, 24 (1906).

Ce paragraphe nous ramène à des considérations aussi fondamentales qu'elles sont élémentaires, et en particulier, il permet de mettre en relief l'importance de la notion d'interprétant pour la traductologie, et l'analogie que l'on peut envisager entre l'interprétant et la traduction. En fait, d'autres termes clés sont mentionnés ici, et Peirce semble faire un rapprochement entre l'interprétant, la signification, la métépsychose, et la traduction dans une autre langue (ou un autre langage).

Ces éléments ont beaucoup en commun, au point, d'ailleurs, que l'on n'éprouve aucune difficulté à assimiler pour une large part l'interprétation à la traduction, au changement de forme ou à la production de sens. Sans doute l'essentiel de leurs convergences réside-t-il dans cette spécificité que représente l'évolution triadique de la semiosis, et plus encore dans la tiercéité de l'interprétant, pour lequel un representamen (R) tient lieu d'un objet (O), et qui, dès qu'il interprète cette relation R-O, devient à son tour representamen, et ainsi de suite. Ce serait cette logique triadique propre à l'évolution continue de la sémiologie (de la priméité à la secondéité puis à la tiercéité) qui serait commune aux processus de traduction et de signification.

Les caractéristiques évoquées jusqu'ici ont la particularité de demeurer relativement vagues, et en ce sens, elles ressortissent à la priméité.

### B) La secondéité de la traduction

On trouve aussi chez Peirce des références à la traduction qui accordent davantage d'attention à la secondéité,<sup>262</sup> voire qui placent nettement l'accent à ce niveau là, comme par exemple dans cette définition:

“ Translation is an infinitely slow rotation about an axis infinitely distant. ”<sup>263</sup>

Bien qu'il soit vraisemblablement possible d'entrevoir des similitudes entre le type d'activité décrit ci-dessus et la traductologie (la rotation autour d'un axe pouvant sans doute être comparée à la quête d'un objet), les textes de Peirce ont certes davantage à offrir aux traducteurs et traductologues quand ils investissent la dimension troisième de la théorie.

---

<sup>262</sup> Voir par exemple CP 2.315 (c. 1902): “ every kind of proposition is either meaningless or has a real Secondness as its object. This is a fact that every reader of philosophy should constantly bear in mind, translating every abstractly expressed proposition into its precise meaning in reference to an individual experience. ”

<sup>263</sup> Peirce, NEM 2:442 (1894).

### C) La tiercéité de la traduction

Peirce a émis un certain nombre de réflexions relatives à la tiercéité de la traduction qui s'avèrent beaucoup plus générales, ce qui permet, semble-t-il, d'aller droit à l'essentiel; comme dans l'extrait ci-dessous:

“ Thought (...) is in itself essentially of the nature of a sign. But a sign is not a sign unless it translates itself into another sign in which it is more fully developed. (...) Thought must live and grow in incessant new and higher translations, or it proves itself not to be genuine thought. ”<sup>264</sup>

On voit que la traduction semble se situer au coeur même de la sémiotique. Car la définition du signe se fonde précisément sur ce phénomène: un signe qui ne se traduit pas dans un autre signe n'est pas un signe; et ces traductions doivent se succéder indéfiniment, sans quoi il n'y a plus d'évolution, plus de vie, c'est-à-dire plus de signes. Là encore, l'étendue du domaine considéré est remarquablement vaste, mais cette fois-ci, nous ne sommes plus dans le vague de la priméité: il ne serait donc plus question de l'idée de médiation en tant que condition de possibilité, mais du concept de médiation en tant qu'habitude processuelle. Il s'agirait dès lors d'une loi générale qui règlemente l'ensemble des multiples cas particuliers (nous avons évoqué l'exemple d'une application mathématique) dont la virtualité relève de la priméité.

Nous laissons donc à l'arrière plan le vague de la priméité pour nous concentrer sur la tiercéité qui, elle, est générale.<sup>265</sup> Nous avons vu que l'importance de la traduction était établie en sémiotique, puisqu'un signe doit se traduire dans un autre, cette médiation étant d'autant plus fondamentale que toute la fonction de l'esprit consiste à l'effectuer. Peirce insiste en effet sur cette loi d'interprétation ou de traduction: “ The whole function of the mind is to make a sign interpret itself in another sign ”.<sup>266</sup> Cette règle générale serait tout aussi importante en ce qui concerne plus particulièrement la question de la genèse du sens, où elle joue encore un rôle prépondérant. Peirce note à ce sujet:

“ The meaning of a proposition is itself a proposition. Indeed, it is no other than the very proposition of which it is the meaning: it is a translation of it. ”<sup>267</sup>

<sup>264</sup> Peirce, CP 5.594 (1903). Il est précisé: “ Thought requires achievement for its own development, and without this development it is nothing. ”

<sup>265</sup> Sur l'indétermination, voir notamment CP 5.447 et 5.448, n. 1 (1905).

<sup>266</sup> Peirce, MS 1334:44 (1905).

<sup>267</sup> Peirce, CP 5.427 (1905). L'auteur poursuit: “ But of the myriads of forms into which a proposition may be translated, what is that one which is to be called its very meaning? It is, according to the pragmatist, that form in which the proposition becomes applicable to human conduct, not in these or those special circumstances, nor when one entertains this or that special design, but that form which is more directly applicable to self-control under every situation, and to every purpose. This is why he locates the meaning in future time; for future conduct is the only conduct that is subject to self-control. But in order that that form of the proposition which is to be

On retrouve la généralité de ce phénomène de médiation en de nombreux endroits du texte peircien. La question de savoir, “when we think, to what thought does that thought-sign which is ourself address itself?”<sup>268</sup> fournit à nouveau l’occasion de mettre en évidence l’enchaînement des signes les uns aux autres. Le philosophe répond en effet sur ce point:

“It may, through the medium of outward expression (...) come to address itself to thought of another person. But whether this happens or not, it is always interpreted by a subsequent thought of our own.”<sup>269</sup>

Cette idée d’une règle en vertu de laquelle les interprétations ou traductions se succèdent semble être une idée incontournable en sémiotique.<sup>270</sup> Elle jouerait un rôle capital dès qu’il s’agit d’étudier quelque signe que ce soit, ce qui peut être résumé de la façon suivante:

“There is no exception (...) to the law that every thought-sign is translated or interpreted in a subsequent one.”<sup>271</sup>

L’auteur ayant insisté sur la relation entre la pensée pensante (*thinking*) et la pensée pensée (*thought*), note que pour l’essentiel, la pensée se

taken as its meaning should be applicable to every situation and to every purpose upon which the proposition has any bearing, it must be simply the general description of all the experimental phenomena which the assertion of the proposition virtually predicts. For an experimental phenomenon is the fact asserted by the proposition that action of a certain description will have a certain kind of experimental results; and experimental results are the only results that can affect human conduct. No doubt, some unchanging idea may come to influence a man more than it had done; but only because some experiment has brought its truth home to him more intimately than before. Whenever a man acts purposively, he acts under a belief in some experimental phenomenon. Consequently, the sum of the experimental phenomena that a proposition implies makes up its entire bearing upon human conduct. Your question, then, of how a pragmatist can attribute any meaning to any assertion other than that of a single occurrence is substantially answered.”

<sup>268</sup> CP 5.284 (1868 & 1893).

<sup>269</sup> Ibid. Il est précisé: “If, after any thought, the current of ideas flows on freely, it follows the law of mental association. In that case, each former thought suggests something to the thought which follows it, i.e., is the sign of something to this latter. Our train of thought may, it is true, be interrupted. But we must remember that, in addition to the principle element of thought at any moment, there are a hundred things in our mind to which but a small fraction of attention or consciousness is conceded. It does not, therefore, follow, because a new constituent of thought gets the uppermost that the train of thought which it displaces is broken off altogether. On the contrary, from our second principle, that there is no intuition or cognition not determined by previous cognitions, it follows that the striking in of a new experience is never an instantaneous affair, but is an event occupying time, and coming to pass by a continuous process. Its prominence in consciousness, therefore must probably be the consummation of a growing process; and if so, there is no sufficient cause for the thought which had been the leading one just before, to cease abruptly and instantaneously.”

<sup>270</sup> Cf. *ibid.*: “if a train of thought ceases by gradually dying out, it freely follows its own law of association as long as it lasts, and there is no moment at which there is a thought belonging to this series, subsequently to which there is not a thought which interprets or repeats it.”

<sup>271</sup> Ibid. Peirce précise: “unless it be that all thought comes to an abrupt and final end in death.”

compose de signes.<sup>272</sup> Mais il précise aussitôt qu'il ne faut pas confondre ce qui est pensé avec ce qui le représente. De fait,

“One selfsame thought may be carried upon the vehicle of English, German, Greek, or Gaelic; in diagrams, or in equations, or in graphs : all these are but so many skins of the onion, its inessential accidents.”<sup>273</sup>

Les multiples façons dont un objet de pensée peut être représenté constituent autant de supports qui peuvent servir à sa matérialisation. Et cette incorporation matérielle est relativement indépendante de l'objet lui-même, de telle sorte qu'une même pensée peut s'actualiser à travers divers matériaux, comme par exemple une langue, un diagramme, ou une équation. Ainsi, une expression anglaise correspondant à une expression française ne différerait de cette dernière qu'au niveau de la mise en forme; le concept est vraisemblablement le même, seul varie le médium qui permet de le véhiculer.

La matérialité du signe semble donc accidentelle, tandis que l'objet dont celle-ci tient lieu revêt pour sa part un caractère essentiel: il demeurerait en dehors de la contingence de ses représentations, égal à lui-même, identique. Ainsi, la vérité de l'objet de pensée s'avère irréductible à ses actualisations. Peirce prend l'exemple du mot 'six', et note qu'il implique qu'en règle générale 'deux fois trois égale cinq plus un' soit vrai. Cette vérité est indépendante de la manière dont elle peut être exprimée, autrement dit:

“this *truth* IS the word, six; if by six we mean not this chalk line but that wherein *six*, *sex*, (...) *sechs*, *zes*, *seis*, *sei* agree.”<sup>274</sup>

On pourrait sans doute repérer ici une idée similaire à celle de langage pur élaborée chez Walter Benjamin. Il est en tout cas très clair que selon Peirce, quelle que soit la langue ou le langage dans lequel un objet est représenté, ce dernier conserve la même identité indépendamment de la forme qu'il revêt.<sup>275</sup> Et c'est au niveau de cette identité qu'on pourrait

<sup>272</sup> Cf. CP 4.6 (1906). “Not that the particular signs employed *are* themselves the thought! Oh, no; no whit more than the skins of an onion are the onion. (About as much so, however.)”

<sup>273</sup> Cf. *ibid.*, où l'auteur poursuit: “Yet that the thought should have *some* possible expression for some possible interpreter, is the very being of its being....”

<sup>274</sup> CP 7.593 (c. 1867). Cette citation est précédée de: “The principle that the essence of a symbol is formal, not material, has one or two important consequences. Suppose I rub out this word (Six) and write Six. Here is not a second word but the first over again; they are identical. Now can identity be interrupted or ought we to say that the word existed although it was unwritten? This word *six* implies that *twice three is five and one*. This is eternal truth; a truth which always is and must be; which would be though there were not six things in the universe to number, since it would still remain true that *five and one* would have been *twice three*.” Voir aussi CP 4.537 (1906) où Peirce donne l'exemple du morphème 'the'.

<sup>275</sup> Ce qui implique en outre que: “One and the same proposition may be affirmed, denied, judged, doubted, inwardly inquired into, put as a question, wished, asked for, effectively commanded, taught or merely expressed, and does not thereby become a different proposition.” (NEM 4.248, c. 1904).

déceler quelque chose de l'ordre du langage pur. En d'autres termes, il apparaît que l'objet d'une pensée, ou le sens d'une proposition, disposerait d'une certaine autonomie due à son caractère réel et, partant, universel:

“ the meaning of a sentence (...) remains the same in whatever language it is expressed ”<sup>276</sup>

Là encore, nous sommes dans l'ordre de la logique du général, c'est-à-dire que nous nous situons dans le domaine de la tiercéité. Les énoncés en langue (ou sous d'autres formes significatives) que nous pouvons être amenés à considérer, nous sont présentés dans une matérialité donnée, mais nous concevons cette dernière comme leur secondéité. Et à travers ces répliques, ou instances, nous avons accès à la proposition générale dont elles ne seraient en fait qu'une manifestation singulière. Peirce résume cette perspective et en donne un exemple qui relève directement de la traductologie:

“ Note that a proposition is nothing existent, but is a general model, type or law according to which existents are shaped. Here, for instance, are half a dozen existent writings :

Solomon built himself an house.

Σολομων οικοδομησυν αντωσικον

Solomon built him a house.

Salomon aedificavit illi domum.

Solomon built a house for himself.

Solomon a adeiladodd dy iddo ef.

But they are all existing singular *instances* of one self-same proposition. ”<sup>277</sup>

Ces instances de légisignes, qu'elles relèvent du domaine de la traduction intralinguale ou interlinguale, sont des représentations existentielles d'un même objet. Cette identité de sens est possible en vertu du fait que “ sameness is a general (...) relation. ”<sup>278</sup> Et la généralité de cette relation, qui est à la base de la mêmeité de l'objet, joue aussi un rôle fondateur relativement à la nature du signe puisque le representamen et l'interprétant doivent entretenir (à peu près) la même relation avec

<sup>276</sup> Peirce, MS L75b:396 (1902). Plus précisément, Peirce écrit: “ the meaning of a sentence (...) not only remains the same in whatever language it is expressed, but is also the same whether it be believed or doubted, asserted (by somebody's making himself responsible for it,) commanded (by somebody's expressing that he holds another responsible for it,) or just as a question (when somebody expresses an attempt to induce another to make himself responsible for it.) ”

<sup>277</sup> Ibid., MS 280:29 (c. 1905).

<sup>278</sup> Peirce, CP 2.341 (c. 1895). Cette remarque surgit dans le contexte suivant: “ Every symbol, as involving an assertion, or rudimentary assertion, is general, in the sense in which we speak of a general sign. That is, the predicate is general. Even when we say "Boz was Charles Dickens", what we mean is that "Boz was the same as Charles Dickens", and sameness is a general, even a hemilogical, relation. For a predicate is of an ideal nature, and as such cannot be a mere hecceity. In fact in the proposition "Boz is Charles Dickens", the Subjects are Boz and Charles Dickens and the predicate is "identical with". ”

l'objet.<sup>279</sup> C'est également parce que la même est une relation générale que l'interprétant peut alors se faire représentamen du même objet pour un autre interprétant, et ainsi de suite.<sup>280</sup> Si bien que Peirce est amené à en conclure que:

“ the sign involves the idea of a possible endless series of interpretations. ”<sup>281</sup>

Cette particularité de la définition du signe en sémiotique peircienne ne doit pas être négligée, et on peut constater qu'elle est tout à fait en accord avec la réalité traductologique. De fait, quel que soit le texte original que l'on prenne comme signe de départ, il peut toujours donner lieu à une série infinie d'interprétations. Ou de traductions. Mais quelle différence Peirce fait-il au juste entre ces deux termes? Sa réponse à la question “ what does it mean to speak of the "interpretation" of a sign? ” débute en ces termes:

“ Interpretation is merely another word for translation ”<sup>282</sup>

Nous sommes toujours dans l'ordre des généraux, et c'est du point de vue de cette logique que le phénomène de l'interprétation des signes est envisagé ici. Ce qui explique que selon Peirce, interpréter et traduire réfèrent également à l'enchaînement sémiotique des signes, et en particulier à la fonction troisième de l'interprétant. C'est donc la généralité de leurs points communs qu'il met en évidence, ce qui ne saurait vraisemblablement suffire au traductologue, mais cela permet néanmoins à ce dernier de revenir sur des constats élémentaires qu'il a peut-être trop négligés alors même qu'ils constituent ce sur quoi se fonde l'ensemble de son travail.

Il convient en particulier de fixer l'analogie entre le signe (ou la semiosis dans la mesure où le signe ne se conçoit pas en dehors de ce continuum qu'est la semiosis) et la traduction en insistant sur le caractère triadique de cette dernière, que l'on pourrait représenter sous la forme schématique suivante, après avoir rappelé la représentation traditionnelle de la triade représentamen (R), objet (O), interprétant (I):<sup>283</sup>

---

<sup>279</sup> Sur l'emploi de 'même', cf. CP 2.228 (c. 1897): “ we say that when a man recalls what he was thinking of at some previous time, he recalls the same idea, (...) when a man continues to think anything, say for a tenth of a second, in so far as the thought continues to agree with itself during that time, that is to have a *like* content, it is the same idea, and is not at each instant of the interval a new idea. ”

<sup>280</sup> Des myriades de définitions du signe que Peirce a rédigées, citons encore: “ A sign is anything, A, in a relation, *r*, to something, B, its *object*, this relation, *r*, consisting in fitness to determine something so as to produce something, C, the *interpretant* of the sign, which shall be in the relation *r* to B, or at least in some analogous relation. ” (MS 107:25, 1904).

<sup>281</sup> Peirce, MS 107:26 (1904).

<sup>282</sup> MS 283:97 (1905-1906).

<sup>283</sup> TD est mis pour 'texte de départ', O pour 'objet' (c'est-à-dire le monde réel (l'objet dynamique) tel qu'il nous est livré (objet immédiat) dans la combinaison du sens et du style), et TA pour 'texte d'arrivée'.



Le sémioticien permettrait donc ainsi au traductologue de fonder sa démarche sur de solides bases scientifiques, ce qui, bien entendu, offrirait une garantie de qualité et de fiabilité pour les recherches plus pointues qui en découleraient. Car il semble que ce soit avec des règles générales adéquates que l'on est à même d'appréhender au mieux la multiplicité des cas réels particuliers. Peirce envisage l'exemple de la traduction automatique, dans laquelle la fonction des signes, qui est de communiquer des idées, est perdue:

“ if we had the necessary machinery to do it, which we perhaps never shall have, but which is quite conceivable, an English book might be translated into French or German without the interposition of a translation into the imaginary signs of human thought. Still, supposing there were a machine or even a growing tree, which, without the interpolation of any imagination, were to go on translating and translating from one possible language to a new one, would it be said that the function of signs would therein be fulfilled? ”<sup>284</sup>

Nous avons suffisamment évoqué le concept de signe pour que sa triadicité ne fasse plus l'ombre d'un doute. En conséquence, il va de soi que la fonction du signe concerne l'ensemble des trois catégories, et chacune d'entre elles doit remplir son rôle. Or, dans le cas dont il est question ici, il apparaît que la traduction se ramène à un exercice pratique consistant à remplacer les éléments d'un système linguistique par ceux d'un autre, sans que l'imaginaire humain ne soit sollicité en aucune façon.

Ce qui reviendrait à dire que la machine agit ou réagit en ne tenant compte que de la matérialité des signes, au mépris des sensibilités sur lesquelles se fonde nécessairement un discours cohérent. Puisqu'elle est pour ainsi dire tronquée de tout fondement mental et spirituel, elle n'a pas non plus la capacité de donner lieu à des habitudes d'actions, c'est-à-dire de susciter une série infinie d'interprétations. Peirce répond donc par la négative à sa question sur la fonction des signes:

---

<sup>284</sup> Ibid., p. 98. L'auteur poursuit: “ What are signs for anyhow? They are to communicate ideas, are they not? Even the imaginary signs called thoughts convey ideas from the mind of yesterday to the mind of tomorrow into which yesterday's has grown. Of course, then, these "ideas" are not themselves "thoughts", or imaginary signs. They are some potentiality, some form, which may be embodied in external or internal signs. But why should the idea-potentiality be so poured from one vessel into another unceasingly? Is it a mere exercise of the World-spirit's Spiel-Trieb, -mere amusement? ideas do, no doubt, grow in this process. It is a part, perhaps we may say the chief part, of the process of the Creation of the World. If it has no ulterior aim at all, it may be likened to the performance of a symphony. The pragmaticist insists that this is not at all [text unreadable] ”

“ signs which should be merely parts of an endless viaduct for the transmission of idea-potentiality, without any conveyance of it into anything but symbols, namely, into action or habit of action, would not be signs at all, since they would not, little or much, fulfill the function of signs; ”<sup>285</sup>

En fin de compte, il serait vérifié que la traduction automatique opère pour l’essentiel au niveau de la secondéité. Les actions accomplies dans ce domaine sont virtuellement coupées de la priméité, ce qui se répercute au niveau troisième. Et très souvent, un texte traduit par une machine achoppe en certains endroits: on constate alors que c’est sur des representamens qu’elle travaille, en faisant abstraction des objets, de sorte qu’elle n’est pas capable de livrer des interprétants.

La fonction des signes n’est alors pas remplie, et il faut associer l’intervention humaine à la machine pour reconstruire la relation du representamen à l’objet, de façon à ce que le representamen puisse tenir lieu de l’objet pour l’interprétant, lequel pourra à son tour devenir le representamen du même objet pour un autre interprétant, et ainsi de suite. On atteint alors la dimension interprétante, et les trois fonctions peuvent s’enchaîner les unes aux autres, assumant ainsi la mission qui incombe au signe. Et c’est d’ailleurs dans cette voie que s’oriente la recherche en ce qui concerne l’automatisation, puisque les résultats les plus satisfaisants sont obtenus en alliant les capacités des ordinateurs à celles des hommes.

Cela permet d’une part d’optimiser les tâches qui relèvent avant tout d’un mécanisme brut d’action/réaction (comme par exemple la substitution de representamens en langue cible à des representamens source), et d’autre part cela donne les moyens de vérifier que cette secondéité se fonde sur une priméité qui génère une tiercéité. Ce qui est l’assurance de la continuité sémiotique; autrement dit, de cette façon là, on est sûr d’avoir affaire à un signe qui remplit sa fonction, c’est-à-dire un signe qui est un representamen qui tient lieu d’un objet pour un interprétant, lequel devient un representamen du même objet pour un autre interprétant, et ainsi de suite *ad infinitum*.

---

<sup>285</sup> Ibid., p. 100. Qui plus est, “ without embodiment in something else than symbols, the principles of logic show there never could be the least growth in idea-potentiality. ”

D) D'autres généralités élémentaires et fondamentales

Un representamen n'est donc pas simplement un support matériel, loin s'en faut. L'une de ses principales caractéristiques est de participer de la semiosis, ce qui entraîne un certain nombre de conséquences. Dans l'extrait suivant, Peirce met l'accent sur la plus importante d'entre elles, et illustre son propos par la traduction d'un proverbe:

“ The mode of being of a representamen is such that it is capable of repetition. Take, for example, any proverb. “Evil communications corrupt good manners.” Every time this is written or spoken in English, Greek, or any other language, and every time it is thought of it is one and the same representamen. ”<sup>286</sup>

Quelle que soit la forme dans laquelle elle s'actualise, cette vérité est un même objet de pensée. Que je dise “ Evil communications corrupt good manners ”, ou que j'écrive “ φθειρουσιν ηθη χρησθ ομιλιαι κακαι ”, je réfère toujours à la même réalité. En vertu de l'identité de cet objet, il faut considérer que c'est le même representamen qui surgit dans les diverses répliques (ou instances de légisignes) imaginables. Et cette propriété spécifique est définitoire du representamen dans la mesure où

“ a representamen which should have a unique embodiment, incapable of repetition, would not be a representamen, but a part of the very fact represented. This repetitory character of the representamen involves as a consequence that it is essential to a representamen that it should contribute to the determination of another representamen distinct from itself. ”<sup>287</sup>

Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer cette capacité de répétition propre au representamen, et il convient ici d'en rappeler l'importance. Au fond, ce serait cette ‘répétabilité’ qui serait à l'origine – et la garantie peut-être – de la continuité dans le langage si chère à la sémiotique. Car si un signe est toujours précédé et suivi d'un autre signe, c'est bien parce qu'un representamen est capable de susciter un autre representamen, ou plus précisément parce qu'un representamen est capable de tenir lieu d'un objet pour un interprétant qui devient representamen par rapport au même objet, etc. On voit bien que la répétition du representamen fonde la logique sémiotique de l'enchaînement continu des signes. Peirce en donne l'illustration suivante:

<sup>286</sup> Peirce, CP 5.138 (1903). Peirce poursuit: “ It is the same with a diagram or picture. It is the same with a physical sign or symptom. If two weather-cocks are different signs, it is only in so far as they refer to different parts of the air. ”

<sup>287</sup> Ibid. Peirce insiste sur ce point: “ For in what sense would it be true that a representamen was repeated if it were not capable of determining some different representamen? ”

““Evil communications corrupt good manners” and φθειρουσιν ηθη χρησθ ομιλαιοι κακοι are one and the same representamen. They are so, however, only so far as they are represented as being so; and it is one thing to say that “Evil communications corrupt good manners” and quite a different thing to say that “Evil communications corrupt good manners” and φθειρουσιν ηθη χρησθ ομιλαιοι κακοι are two expressions of the same proverb. Thus every representamen must be capable of contributing to the determination of a representamen different from itself. Every conclusion from premisses is an instance in point; and what would be a representamen that was not capable of contributing to any ulterior conclusion? I call a representamen which is determined by another representamen, an *interpretant* of the latter.”<sup>288</sup>

On pourrait se poser la question de savoir si “Evil communications corrupt good manners” et “φθειρουσιν ηθη χρησθ ομιλαιοι κακοι” sont deux representamens (voire un seul) qui tiennent lieu d’un même objet, ou s’il convient plutôt de considérer l’un comme le representamen source et l’autre comme l’interprétant cible. Mais si l’on définit l’interprétant comme un representamen déterminé par un autre representamen, la question n’a plus lieu d’être posée. En revanche, ces considérations élémentaires sont fondamentales, et il ne faut pas les négliger. Aussi ne peut-il être que bénéfique de méditer une fois de plus sur l’une des multiples définitions du signe:

“A sign, or *representamen*, is something which stands to somebody for something in some respect or capacity. It addresses somebody, that is, creates in the mind of that person an equivalent sign, or perhaps a more developed sign. That sign which it creates I call the *Interpretant* of the first sign. The sign stands for something, its *object*.”<sup>289</sup>

Ainsi, l’interprétant est un representamen déterminé par un autre representamen, et il présente en outre la particularité d’être équivalent à ce representamen (puisque’il en est la traduction), ou à peu près équivalent puisque’il se peut qu’en fait il soit plus développé. Cette relation d’équivalence entre le representamen et l’interprétant semble toute relative,

---

<sup>288</sup> Ibid. (Les proverbes grecs sont retranscrits de façon imparfaite: il manque notamment tous les signes diacritiques.) Il est précisé: “Every representamen is related or is capable of being related to a reacting thing, its object, and every representamen embodies, in some sense, some quality, which may be called its *signification*, what in the case of a common name J.S. Mill calls its connotation, a particularly objectionable expression.”

<sup>289</sup> CP 2.228 (c. 1897).

voire approximative. Cela découle sans doute du fait que lorsque l'interprétant devient representamen, il doit alors tenir lieu du même objet que celui dont le representamen tenait lieu pour lui.

Mais cet objet n'est le même que dans l'idéal: il s'agit certes du même objet dynamique dans la réalité, mais l'objet immédiat est pour sa part vraisemblablement modifié (si peu que ce soit) ne serait-ce qu'en vertu du fait qu'il n'est pas considéré du même point de vue. La même chose, nous l'avons souligné, est une relation générale, et c'est aussi sur ce plan là que l'on peut traiter d'identité ou d'équivalence, ou que l'on aborde les notions de sens ou de proposition. Comme l'indiquent plus ou moins en filigrane les divers exemples tirés des textes de Peirce que nous avons présentés précédemment,

“an equivalent of a proposition is the same proposition, differently materialized”<sup>290</sup>

On retrouve ici le thème philosophique du même et de l'autre: une proposition qui est équivalente à une autre est la même tout en étant autre; elle est autre du point de vue de sa matérialité, et elle est la même en ce qui concerne le reste de ses caractéristiques. En termes peirciens, on pourrait dire que deux propositions équivalentes sont identiques du point de vue de leurs objets et de leurs interprétants, tandis que leurs representamens diffèrent.

Il serait sans doute inexact de supposer qu'il puisse s'agir strictement du même objet, du même interprétant, et de deux representamens différents dans la mesure où ces trois éléments participent d'un tout qui est le signe: c'est au sein de cette relation triadique que chacun d'entre eux assume sa fonction, et le fait que cette relation diffère a nécessairement des répercussions sur ses constituants.

Ces remarques sont bien générales, et c'est avec ce recul-là que nous voulons retenir l'essentiel de quelques questions qu'autant de thèses ne suffiraient pas à épuiser. Nous nous appliquons donc à souligner que, dans une perspective peircienne, deux signes équivalents se trouvent dans une relation d'identité telle que le second est l'interprétant du premier. Autrement dit, le premier est un representamen capable de produire un autre representamen (appelé interprétant) du même objet. Peirce écrit encore à ce sujet:

“the process of getting an equivalent for a term, is an identification of two terms previously diverse. (...)Each of these equivalents is the explication of what there is wrapt up in the primary -they are the surrogates, the interpreters of the original term.(...) I call them the interpretants of the term.”<sup>291</sup>

<sup>290</sup> Peirce, MS 599:62 (c. 1902).

<sup>291</sup> Peirce, W 1:464-465 (1866). Il est indiqué dans le premier passage supprimé: “It is, in fact, the process of nutrition of terms by which they get all their life and vigor and by which they put

Ces interprétants permettraient ainsi d'identifier deux termes ou deux propositions, c'est-à-dire deux signes, comme étant équivalents. Bien entendu, cette relation est réciproque:

“ Two propositions are equivalent when either might have been an interpretant of the other. This equivalence, like others, is by an act of abstraction (in the sense in which forming an abstract noun is abstraction) conceived as identity. ”<sup>292</sup>

Comme chacun sait, l'équivalence est une notion capitale en traductologie; elle présente aussi la spécificité d'être particulièrement complexe, et nous avons estimé que s'il était indispensable de l'évoquer, il n'était pas pour autant de notre propos d'entrer dans les détails. Il y aurait cependant, dans les textes de Peirce, matière à approfondir non seulement ce thème là, mais également d'autres aspects théoriques qui ont leur place en traductologie. Et dont certains sont considérables, comme par exemple les questions relatives à l'étude de la triade “ *Sense, Meaning and Significance* ” que nous avons d'ailleurs abordée dans notre D.E.A.<sup>293</sup>

D'autres thèmes de moindre envergure, de même que certaines remarques plus ponctuelles, mériteraient également qu'on leur accorde quelque attention. Cela pourrait notamment être le cas en ce qui concerne la latitude d'interprétation,<sup>294</sup> ou l'observation (ou expérience) collatérale,<sup>295</sup> ou encore la notion de transposition.<sup>296</sup> D'autre part, nous croyons qu'en outre il serait bénéfique de tenir compte des principes de Peirce en matière de terminologie. Car il va sans dire que le choix des termes propres à un domaine d'étude (et les critères qui président à ces choix) conditionne la qualité des recherches que ces outils contribueront à mener à bien. Pour tout dire,

---

forth an energy almost creative -since it has the effect of reducing the chaos of ignorance to the cosmos of science. ” Et dans le second: “ They are new bodies, animated by the same soul. ”

<sup>292</sup> Peirce, CP 5.569 (1901).

<sup>293</sup> D.E.A. d'Etudes Anglophones réalisé en 1992 sous la direction de M. Jean-Claude Barat, professeur à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux III, intitulé: “ *La sémiotique peircienne: présentation et application à la traductologie* ”. Voir notamment sur ce point p. 149 et suivantes.

<sup>294</sup> Cf. en particulier CP 5.448, n. 1 (1906): . “ The incidental remark [CP 5.447] to the effect that words whose meaning should be determinate would leave "no latitude of interpretation" is more satisfactory, since the context makes it plain that there must be no such latitude either for the interpreter or for the utterer. The explicitness of the words would leave the utterer no room for explanations of his meaning. (...) and the latitude of interpretation which constitutes the indeterminacy of a sign must be understood as a latitude which might affect the achievement of a purpose. For two signs whose meanings are for all possible purposes equivalent are absolutely equivalent. This, to be sure, is rank pragmaticism; for a purpose is an affection of action. ”

<sup>295</sup> Voir notamment CP 8.179 (undated) où l'on peut lire: “ by collateral observation, I mean previous acquaintance with what the sign denotes. ”

<sup>296</sup> Cf. CP 3.644 (1901 & 1911) où Peirce donne une définition: “ Transposition consists in transferring a term from the subject to the predicate, or the reverse, with no change in the character of the connection ”; et des exemples.

“ it is wrong to say that a good language is *important* to good thought, merely; for it is of the essence of it. ”<sup>297</sup>

Or nous avons eu l’occasion de constater à maintes reprises que des négligences à ce niveau-là entraînaient de fâcheuses confusions et de graves inconséquences. Il semble donc nécessaire de mettre l’accent sur cette exigence de rigueur terminologique, sans laquelle on ne saurait avoir les idées claires. Peirce insiste sur ce point:

“ The first rule of good taste in writing is to use words whose meanings will not be misunderstood (...) This is particularly true in logic, which wholly consists, one might almost say, in exactitude of thought. ”<sup>298</sup>

Peut-être pourrait-on estimer que si la terminologie peircienne est rigoureusement définie, elle pêche néanmoins quelquefois par la lourdeur des options lexicales de leur auteur. Mais on connaît la réponse du logicien à ce sujet. Il l’a notamment rappelée à l’occasion des critiques suscitées par le terme *pragmaticisme*, et d’une manière générale, il considère que:

“ it is good economy for philosophy to provide itself with a vocabulary so outlandish that loose thinkers shall not be tempted to borrow its words. ”<sup>299</sup>

Cela semble être efficace: jusqu’ici, personne n’a traité de *pragmaticisme* dans un sens autre que celui peircien. En revanche, on trouve l’*icône*, l’*indice* et le *symbole* dans des contextes variés, ce qui tendrait à indiquer que leur spécificité n’est pas assez marquée. Ils devraient sans doute être plus exotiques, plus barbares, plus originaux ou plus laids pour conserver leur authenticité... L’*interprétant* surgit lui-aussi en dehors de son cadre d’origine, comme l’a souligné Réthoré.<sup>300</sup>

En revanche, il faut croire que le mot *representamen*, “ qui est une sorte de “schibboleth” des peirciens ”,<sup>301</sup> est suffisamment étrange pour que personne n’ait songé à lui donner une autre acception. Sa terminaison en ‘*amen*’ peut cependant paraître d’autant plus lourde qu’elle fait penser au domaine religieux. Et peut-être cela a-t-il conforté Balat dans sa préférence pour le terme “*représentement*”.<sup>302</sup>

<sup>297</sup> CP 2.220 (1903).

<sup>298</sup> Ibid. Peirce ajoute: “ if a reader does not know the meaning of the words, it is infinitely better that he should know he does not know it. ”

<sup>299</sup> CP 2.223 (1903). Peirce donne un exemple: “ Kant's adjectives "objective" and "subjective" proved not to be barbarous enough ”.

<sup>300</sup> Cf. Réthoré 1997:5: “ Cet interprète a été curieusement dénommé *interprétant* par Ducrot, sans autre explication ”.

<sup>301</sup> L’expression est de M. Balat (cf. Balat 1995:273).

<sup>302</sup> Cf. Balat 1995:273: “ Ayant un petit faible pour le vieux français, j’aimerais l’appeler le “*représentement*”, je trouve cela plus joli. ”

Bien entendu, ces questions de terminologie vont de pair avec des préoccupations épistémologiques et déontologiques dont l'envergure est vertigineuse. Nous avons simplement cherché à donner une idée de leur importance en les effleurant tout au plus.

### Conclusion

En abordant l'étude des textes peirciens et de la façon dont on peut les appliquer aux questions de traductologie, nous avons cherché à rassembler l'essentiel des principaux aspects théoriques pertinents. Cela impliquait tout d'abord de rendre hommage aux travaux de ceux qui nous ont précédée dans cette voie, et en particulier à la contribution novatrice de Réthoré, à laquelle revient le mérite d'avoir mis en lumière la philosophie du langage de C.S. Peirce. Nous avons vu que cette investigation, qui fait porter l'accent sur la problématique du langage telle qu'elle est conçue dans une perspective peircienne, s'impose d'elle même comme le préalable incontournable à une étude sémiotique de la traductologie.

Nous nous sommes ensuite concentrée sur les textes de Peirce qui présentent des réflexions relatives à la traduction, et nous avons tâché d'en souligner les principaux aspects en indiquant ceux qui ressortissent respectivement à la logique du vague de la priméité, à la logique des existants de la secondéité, et à la logique du général de la tiercéité. Nous avons surtout tenté de poser les jalons les plus déterminants, en retenant par exemple le fait que la traduction est la médiation d'un signe à un autre *ad infinitum*, c'est-à-dire la médiation d'un representamen à un interprétant et ainsi de suite. Nous avons voulu montrer que le phénomène de la traduction est à ce point fondamental en sémiotique, qu'un signe qui ne se traduit pas dans un autre signe n'est pas un signe: telle est la loi de la traduction.

Peirce se situe à un niveau suffisamment général pour ne pas avoir besoin de distinguer la traduction de l'interprétation; il s'attache au contraire à mettre en valeur leurs points communs, et en adoptant cette démarche, le logicien contribue à établir les fondements scientifiques de la traductologie. Nous avons vu que ces deux termes clés (traduction et interprétation) sont assimilés à l'interprétant, de même que la signification et la métempyscose, autant de concepts qui ont en commun la logique triadique propre à l'évolution sémiotique continue.

De sorte que le sens d'une proposition est présenté comme une traduction de cette proposition, le sens étant lui-même indépendant de la langue dans laquelle il est exprimé. Cela revient à dire que l'objet du signe est distinct du representamen, ce que l'exemple de la traduction automatique vient conforter. Ce domaine est en effet confiné au niveau superficiel de la secondéité (l'ordinateur ne tient compte que des matériaux bruts); étant pour ainsi dire coupé de la priméité, il est dans l'incapacité d'accéder à la tiercéité. D'où la nécessité d'associer les performances informatiques aux ressources humaines.

Cette illustration nous a aussi permis de mettre en relief les caractéristiques du representamen: il n'est pas un simple support matériel, il participe d'une logique triadique dont il tire notamment sa capacité de répétition. De fait, le representamen doit contribuer à la détermination d'un autre representamen distinct de lui-même, que Peirce appelle l'interprétant. Tous deux sont (plus ou moins) équivalents, c'est-à-dire qu'ils se trouvent dans une relation réciproque d'identité, qui n'est ni plus ni moins que ce que nous avons désigné plus haut sous le nom de *loi de la traduction*.

Celle-ci jouant un rôle décisif au sein des théories peirciennes, il semble qu'elle contribue à montrer non seulement le caractère latent, mais aussi la richesse de l'interdisciplinarité entre sémiotique et traductologie. C'est d'ailleurs cette même loi sémiotique que nous serons amenée par la suite à envisager relativement aux fonctions de Graphiste, de Museur, et d'Interprète. Il sera nécessaire au préalable de préciser dans quel domaine se situe cette démarche.

## **Chapitre IX**

### ELÉMENTS POUR UNE ÉTUDE SÉMIOTIQUE DE LA TRADUCTOLOGIE

#### Introduction

Nous allons tenter de rassembler ici quelques éléments afin de contribuer à l'élaboration d'une étude sémiotique de la traductologie, ce qui nous conduira à traiter tout d'abord de ses fondements, puis de la nature et du processus de la traduction. Nous aborderons alors brièvement les procédés de traduction. L'examen de ces thèmes devrait logiquement permettre de poser les jalons théoriques sur la base desquels nous pourrions ensuite tâcher de définir sémiotiquement le concept de 'traduction'.

Nous constaterons dans l'examen de ses fondements, que la traductologie délaisse l'empirisme pour la linguistique, dont on mettra d'ailleurs parfois en doute la validité. Ce qui aura pour conséquence de transformer l'objet de la science du langage, et *ipso facto* la nature même de cette discipline. Ce serait sans doute une véritable petite révolution si cette métamorphose ne s'effectuait d'une façon tellement progressive qu'elle passe presque inaperçue.

Indépendamment de ces évolutions en cours, nous remarquerons que si l'on ne peut négliger l'importance de la linguistique en matière de traduction, on peut néanmoins s'interroger sur la place qu'elle devrait occuper dans le domaine qui nous intéresse. Nous suivons sur ce point le cheminement de Janice Deledalle-Rhodes et de Dinda Gorfée, qui contribuent à établir que la traductologie se fonde sur la sémiotique.

Nous essaierons ensuite de montrer que la traduction est de la nature du signe, et nous nous attarderons d'ailleurs quelque peu sur ce thème pour lequel, en conséquence, nous avons cru bon de rédiger une introduction spécifique au début de cette deuxième partie. Nous aborderons alors la description du processus de traduction, en mettant l'accent sur les trois rôles que le traducteur doit remplir pour assumer sa tâche: nous verrons en effet qu'il doit être à la fois Interprète, Museur et Graphiste.

A ce moment là, nous aurons donc exploré quelque peu les fondements, la nature, et le processus de traduction, autant de perspectives qui nous permettront d'essayer de définir la traduction d'un point de vue sémiotique.

### 1. Les fondements de la traductologie

Dans quel domaine se situe l'étude de la traduction? Nous avons constaté que jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, elle puise à diverses sources de manière plutôt artisanale et empirique. C'est à partir de ce moment-là que certains chercheurs en sciences du langage – notamment Fedorov, Vinay et Darbelnet, Catford– revendiquent “ son inscription normale dans le cadre de la linguistique ”.<sup>303</sup> Mounin emprunte à son tour la même voie,

---

303 Vinay & Darbelnet 1958:23. Ces deux célèbres linguistes considèrent plus précisément que la traduction se ramène à “ une application pratique de la stylistique comparée ” (p. 20), tandis que d'après Catford (1965:20) “ the theory of translation is concerned with a certain type of relation between languages and is consequently a branch of Comparative Linguistics ”.

mais peut-être avec plus de circonspection puisqu'il met d'ores et déjà en doute son exclusivité, même si les réserves dont il fait état demeurent discrètes. Il estime en effet – rappelons-le – que les problèmes de traduction

“ ne peuvent être éclairés *en premier lieu*, que dans le cadre de la science linguistique. ”<sup>304</sup>

Cette position théorique traduit une ouverture raisonnable sur d'autres disciplines, auxquelles la linguistique doit s'associer pour tenter d'embrasser tout le champ de la traductologie. D'où ce constat que personne aujourd'hui ne songerait à désavouer:

“ ce n'est pas la linguistique contemporaine qui, à elle seule, peut permettre d'élaborer une théorie, une "science" de la traduction : elle fournit une méthodologie, des outils de conceptualisation; mais il faudra bien se garder de tout terrorisme "théoriciste". ”<sup>305</sup>

Il semble en conséquence que la linguistique ne suffise pas à fonder la traductologie. Pour l'essentiel, les critiques qui lui sont adressées tiennent au fait qu'elle prétend étudier la langue, alors qu'elle exclut explicitement de son domaine de recherche tout ce qui n'est pas de l'ordre du verbal. Il paraît indéniable que l'objet de la linguistique est une partie de la langue; mais l'autre partie fait cruellement défaut dès qu'il est question d'appliquer cette science. Celle-ci ne permettrait donc pas d'aborder la traduction dans son ensemble, en tant qu'elle est une manifestation langagière: elle peut seulement traiter de sa partie verbale.

Il serait même légitime de se demander dans quelle mesure le verbal peut vraiment être étudié sans qu'on envisage jamais sa relation au non-verbal. Puisqu'en réalité, l'un ne va pas sans l'autre; il n'y a pas de verbal sans non-verbal. On peut sans doute se concentrer sur l'un en laissant l'autre à l'arrière plan, mais est-il possible d'en faire totalement et définitivement abstraction? En d'autres termes, on peut certes *prescindre* le verbal du non-verbal (c'est-à-dire les séparer au niveau de la secondarité), mais est-il vraiment possible de les *dissocier* (c'est-à-dire les séparer au niveau de la priméité)?<sup>306</sup>

Il semble bien que non: il n'est pas concevable d'avoir conscience de l'un sans avoir simultanément conscience de l'autre. Et les linguistes eux-mêmes sont souvent amenés à évoquer le non-linguistique,<sup>307</sup> au point

304 Mounin 1963:17. C'est nous qui avons mis en italique l'indication de ses réserves.

305 Ladmiral, 1979:8.

306 En termes peirciens, on considère que l'on peut séparer le verbal du non-verbal au niveau de la secondarité, mais pas de la priméité. En effet, on peut concentrer notre attention sur l'un aux dépens de l'autre, mais pas avoir conscience de l'un sans avoir simultanément conscience de l'autre. Autrement dit, on peut les *dissocier*, mais il est impossible de les *prescindre*. On peut en outre distinguer ces deux termes par leur sens, cette séparation mentale (la plus faible) consistant à les *discriminer*.

307 De nombreux autres préfixes sont associés à ce terme pour désigner, avec plus ou moins de nuances, ce qui, tout en se distinguant de la linguistique, s'y associe.

qu'il paraisse que l'objet de la linguistique intègre à la fois le linguistique et le non-linguistique, ou du moins le linguistique en tant qu'il se définit par rapport au non-linguistique.<sup>308</sup>

Il apparaît donc que la linguistique tend elle-même à dépasser les limites qu'elle s'était fixées. De la sorte, elle se donne les moyens de mieux rendre compte des réalités qu'elle examine, et cet effort pour repousser ses frontières, ou plutôt pour s'adapter à ses propres exigences, est bien entendu des plus louables. Néanmoins, il convient de garder présent à l'esprit que cette tendance est relativement récente, et que par conséquent la plupart des concepts dont cette discipline dispose sont empreints de références désormais remises en cause, voire discréditées.

On devra donc faire preuve d'une certaine méfiance à l'égard de ceux-ci, sans pour autant négliger l'importance de la linguistique en traductologie, qui s'affirme avec une vigueur renouvelée compte tenu des réajustements actuels. En effet, il est aujourd'hui évident pour l'ensemble des chercheurs en traduction que

“beyond the notion stressed by the narrowly linguistic approach (...) the process involves a whole set of extra-linguistic criteria also.”<sup>309</sup>

De sorte que même en veillant à “bien se garder de tout terrorisme "théoriciste"”, il est tentant de récuser à la linguistique son titre de domaine de prédilection pour l'étude de la traduction. Ce à quoi Bassnett-McGuire ne résiste pas lorsqu'elle estime:

“although translation has a central core of linguistic activity, it belongs most properly to semiotics”<sup>310</sup>

La linguistique joue en effet un rôle central dans l'examen des questions relatives au langage et aux langues, mais son incapacité, ou à tout le moins ses difficultés, à rendre compte du phénomène de la traduction dans son ensemble, incite les chercheurs à se tourner vers des disciplines qui pourraient couvrir tout le champ de la traductologie. Et puisque la linguistique ne s'intéresse qu'à la partie verbale du signe langagier, c'est vers la science qui étudie le signe dans sa globalité que l'on s'oriente de façon de plus en plus nette. Si Bassnett-McGuire ressent

---

308 Voir par exemple Hurtado-Albir (1986:74) qui traite de la “nécessité d'un double savoir pour pouvoir comprendre : un savoir linguistique (connaissance de la langue), mais aussi un savoir extra-linguistique (connaissances générales, connaissances spécifiques sur le sujet, la situation, le locuteur ...) Ce savoir n'est pas une liste de concepts, mais il forme un réseau complexe de relations cognitives. Tous ces "compléments cognitifs" qui accompagnent le savoir linguistique sont indispensables à la compréhension d'un texte ou d'un discours.”

309 Bassnett-McGuire (1980:13), qui explique dans le passage supprimé que cette approche élargie revient à considérer: “that translation involves the transfer of 'meaning' contained in one set of language signs into another set of language signs through competent use of the dictionary and grammar”.

310 Ibid., où l'auteur définit la sémiotique comme “the science that studies sign systems or structures, sign processes and sign functions (Hawkes, *Structuralism and Semiotics*, London 1977).”

encore le besoin de conserver à la linguistique une place de choix, Deledalle-Rhodes insiste pour sa part davantage sur l'importance de la sémiotique.<sup>311</sup> D'après elle, c'est dans ce cadre théorique que doit se situer l'étude de la traduction, comme elle l'énonce sans ambages:

“ problems of translation can be solved satisfactorily only within the framework of a general semiotic theory. ”<sup>312</sup>

Autant cette revendication paraît s'inscrire en toute logique dans l'évolution de la traductologie, autant on pourrait être tenté d'y déceler les prémises d'un acte de “ terrorisme "théoriciste" ” qui s'appuierait en outre sur une logique dualiste. Bien entendu, cela est très loin d'être le cas, et l'auteur l'a amplement démontré. Mais on pourrait néanmoins dénoncer cette position théorique comme le résultat d'une nouvelle dichotomie: celle qui opposerait la linguistique à la sémiotique, et que l'on aurait tranchée en faveur de cette dernière.

La démarche de Deledalle-Rhodes est tout autre, comme en atteste les positions qu'elle soutient dans ses articles. Son choix de donner la primauté dans ce domaine à la sémiotique répond simplement à la nécessité de rendre compte de la réalité de la traduction. En outre, il est vrai que dans une certaine mesure, la science des signes s'impose dès lors qu'il s'agit d'aborder l'étude de quelque domaine que ce soit. Peirce se confie d'ailleurs sur ce point dans une de ses lettres à Lady Welby:

“ it has never been in my power to study anything (...) except as a study of semeiotic ”<sup>313</sup>

Le logicien aurait pu inscrire la traduction au nombre des exemples qu'il cite, mais c'est Deledalle-Rhodes qui est la première à mettre en lumière les fondements sémiotiques de la traductologie, son constat apparaissant en outre comme l'aboutissement de remarques éparses allant dans ce sens. Après l'empirisme et la linguistique, l'étude de la traduction doit désormais se fonder sur la science des signes.

Ayant elle-aussi cet objectif en vue, Gorlée considère à son tour qu'il est indispensable de penser le signe linguistique en fonction de ce que l'on sait sur le signe lui-même. En d'autres termes, il semble que nous soyons arrivés à un moment de l'histoire où il s'avère capital de repenser la linguistique à la lumière de la sémiotique. Et les recherches actuelles en traductologie ramènent sans cesse à cette exigence méthodologique, dont Gorlée a su se faire l'écho, en particulier lorsqu'elle écrit:

---

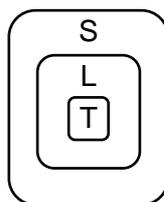
311 Ce n'est cependant pas à la même sémiotique que ces deux auteurs réfèrent, puisque Bassnett-McGuire renvoie à Hawkes, alors que Deledalle-Rhodes traite de la logique peircienne.

312 Deledalle-Rhodes 1991:101.

313 Peirce, PW:85-86 (1908). Peirce donne des exemples dans le passage que nous avons supprimé: “ mathematics, ethics, metaphysics, gravitation, thermodynamics, optics, chemistry, comparative anatomy, astronomy, psychology, phonetics, economic, the history of science, whist, men and women, wine, metrology ”.

“ the old controversies on translation can be overcome if, following Peirce, linguistics is (re)defined semiotically. ”<sup>314</sup>

Dès lors que cela sera le cas, dès que la linguistique aura su s’adapter aux exigences triadiques du réel, il sera possible d’estimer sans aucune réserve que l’étude de la traduction relève fondamentalement de la médiation de signes d’un système linguistique dans un autre, cette médiation s’inscrivant elle-même dans le domaine de la science des signes. Autrement dit, on pourra alors considérer que la traductologie relève de la linguistique, qui relève elle-même de la sémiotique. Ce que l’on pourrait représenter par le schéma suivant:<sup>315</sup>



Cette diagrammatisation permet d’indiquer avec concision et clarté que le fait de concevoir que la traductologie se fonde sur la sémiotique est nécessaire et suffisant pour situer cette discipline et le cadre théorique dans lequel il convient de l’aborder. C’est en tout cas un point de vue qui ferait sûrement l’unanimité chez les peirciens. Que les signes concernés par le phénomène de traduction concernent le langage ou la langue au premier chef ne fait pas l’ombre d’un doute. Ce que recouvrent ces deux derniers termes semble en revanche plus problématique, de même que la nature de la science qui les étudie, et ses rapports avec la sémiotique.

De sorte que l’on est justifié à établir, comme l’a fort justement fait Deledalle-Rhodes, que la traductologie relève de la sémiotique. ‘Sémiotique’ au sens peircien du terme, bien entendu, c’est-à-dire définie comme étant

“ the quasi-necessary, or formal doctrine of signs. ”<sup>316</sup>

En conséquence, c’est en nous fondant sur ce constat que nous allons aborder la nature de la traduction.

314 Goriée, 1993:9.

315 où T est mis pour traductologie, L pour linguistique, et S pour sémiotique.

316 Peirce, CP 2.227 (1897), qui précise: “ Logic, in its general sense, is, as I believe I have shown, only another name for semiotic ”. Peirce écrira aussi (CP 5.488, 1906): “ I call semiotic (...) the doctrine of the essential nature and fundamental varieties of possible semiosis ”

## 2. La nature de la traduction

Puisque la traductologie se fonde sur la sémiotique, il va de soi que la traduction est de la nature du signe. Un signe — rappelons-le brièvement — est un representamen premier qui tient lieu d'un objet second pour un interprétant troisième, lequel devient à son tour representamen par rapport au même objet pour un autre interprétant, et ainsi de suite à l'infini. Peirce définit notamment ce concept de la manière suivante:

“ A Sign, or Representamen, is a First which stands in such a genuine triadic relation to a Second, called its Object, as to be capable of determining a Third, called its Interpretant, to assume the same triadic relation to its Object in which it stands itself to the same Object. ”<sup>317</sup>

Tout signe s'inscrit dans une continuité, c'est-à-dire qu'il est précédé par et précède lui-même d'autres signes, cet enchaînement continu étant désigné par Peirce sous le nom de semiosis. La logique de cette évolution doit également tenir compte des trois catégories pérythagoriciennes, en fonction desquelles Peirce a élaboré trois trichotomies principales (sur un total de dix).<sup>318</sup> Ces dernières, conjuguées à la hiérarchie des catégories, donnent naissance à dix classes de signes.<sup>319</sup> Le tableau suivant donne un bref aperçu de l'ensemble de ces considérations:<sup>320</sup>

---

317 Peirce, CP 2.274 (1902). L'auteur propose un certain nombre de définitions du signe, parmi lesquelles on trouve notamment: “ Anything which determines something else (its interpretant) to refer to an object to which itself refers (its object) in the same way, the interpretant becoming in turn a sign, and so on ad infinitum. ” (CP 2.303, 1902.)

318 CP 2.243 (c.1903): “ Signs are divisible by three trichotomies; first, according as the sign in itself is a mere quality, is an actual existent, or is a general law; secondly, according as the relation of the sign to its object consists in the sign having some character in itself, or in some existential relation to that object, or in relation to an interpretant; thirdly, according as its interpretant represents it as a sign of possibility or as a sign of fact or as a sign of reason. ” Peirce précise: “ According to the first division, a Sign may be termed a Qualisign, a Sinsign, or a Legisign. ” (CP 2.244, c.1903); “ According to the second trichotomy, a Sign may be termed an Icon, an Index, or a Symbol. ” (CP 2.247, c.1903); et “ According to the third trichotomy, a Sign may be termed a Rheme, a Dicisign or Dicient Sign (that is, a proposition or quasi-proposition), or an Argument. ” (CP 2.250, c.1903).

319 Nous nous en tiendrons à ces considérations là bien que Peirce ait finalement mis en évidence dix trichotomies et soixante-six classes de signes, sur lesquelles des controverses subsistent.

320 Cf. notamment CP 2.243-264 (1903). La plupart des traductions sont de G. Deledalle. Exemples de Peirce (CP 2.254-262, c. 1903) traduits par Deledalle (1978: 179-183) de signes typiques de ces classes: 1: *a feeling of "red"* (un sentiment de rouge); 2: *an individual diagram* (un diagramme individuel); 3: *a spontaneous outcry* (un cri spontané); 4: *a weathercock* (une girouette); 5: *a diagram* (un diagramme); 6: *a demonstrative pronoun* (un pronom démonstratif); 7: *a street cry* (un cri de la rue); 8: *a common noun* (un nom commun). La classe 9 correspond à la proposition, et la 10e au syllogisme.

Les trois trichotomies qui donnent lieu aux dix principales classes de signes:

*(Tableau 1)*

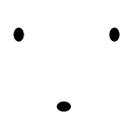
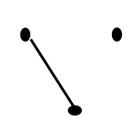
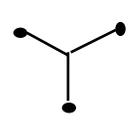
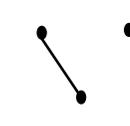
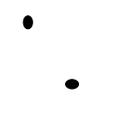
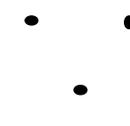
	1st trichotomy	1e trichotomie	4th trichotomy	4e trichotomie	9th trichotomy	9e trichotomie	10 CLASSES OF SIGNS 10 CLASSES DE SIGNES
	Mode of Apprehension of the Sign itself	Mode d'Appréhensi on du Signe lui-même	Relation of the Sign to its Dynamical Object	Relation du Signe à son Objet Dynamique	Relation of the Sign to its Normal Interpretant	Relation du Signe à son Interprétant Normal	
THIRDNESS S TIERCÉITÉ	Legisign  (Type)	légisigne  (type)	Symbol	symbole	Argument	argument	(X) <b>Argument</b> Symbolic Legisign X <b>Argument</b> légisigne symbolique (IX) <b>Dicent Symbol</b> Legisign IX <b>Symbole dicent</b> légisigne (VIII) <b>Rhematic Symbol</b> Legisign VIII <b>Symbole rhématique</b> légisigne (VII) <b>Dicent Indexical Legisign</b> VII <b>Légisigne indiciaire dicent</b> (VI) <b>Rhematic Indexical Legisign</b> VI <b>Légisigne indiciaire rhématique</b> (V) <b>Rhematic Iconic Legisign</b> V <b>Légisigne iconique</b> rhématique
SECONDNESS ESS	Sinsign	sinsigne	Index	indice	Dicisign	dicisigne	(IV) <b>Dicent Indexical Sinsign</b> IV <b>Sinsigne indiciaire dicent</b> (III) <b>Rhematic Indexical Sinsign</b>

TRADUCTOLOGIE ET SÉMIOTIQUE PEIRCIENNE

SECONDÉI TÉ	(Token) (occurrence)				III <b>Sinsigne</b> indiciaire <b>rhématique</b> (II) Rhematic <b>Iconic Sinsign</b> II <b>Sinsigne iconique</b> rhématique
FIRSTNESS PRIMÉITÉ	Qualisign (Tone) qualisigne (ton)	Icon icône	Rheme rhème		(I) Rhematic Iconic <b>Qualisign</b> I <b>Qualisigne</b> iconique rhématique

Nous mentionnons les dix classes de signes à titre informatif, car nous allons concentrer notre attention sur les trois trichotomies. Comme l'indique le tableau précédent, la première concerne le mode d'appréhension du signe, c'est-à-dire *grosso modo* le representamen en lui-même. La deuxième trichotomie considérée (qui est en fait la quatrième sur dix) traite de la relation du representamen à l'objet dynamique, autrement dit, l'accent porte ici sur l'objet du signe, sur les existents du monde réel.

Nous sommes ainsi passés d'un mode d'être monadique à un mode d'être dyadique, et nous atteignons le mode triadique avec la dernière trichotomie mentionnée, dans laquelle trois éléments entrent en jeu. Cette constitution logique en monade, dyade et triade peut être représentée ainsi:

	R	OD (R)	IF (R - OD)
3			
2			
1			

La constitution logique des signes en monade, dyade et triade  
(Tableau 2)

La troisième trichotomie ci-dessus est consacrée à la relation du signe à l'interprétant final: dans la triade R-O-I, c'est donc l'interprétant qui a cette fois-ci le plus de poids. De sorte que pour simplifier le tableau 1 sur les trois trichotomies, nous pourrions retenir la présentation suivante:<sup>321</sup>

321 Cette présentation permet de montrer que la classe 10 (333) correspond à R3, O3, I3; la classe 9 (332) à R3, O3, I2; la 8 (331) à R3, O3, I1; la 7 (322) à R3, O2, I2; la 6 (321) à R3, O2, I1; la 5 (311) à R3, O1, I1; la 4 (222) à R2, O2, I2; la 3 (221) à R2, O2, I1; la 2 (211) à R2, O1, I1; et la 1 (111) à R1, O1, I1.

	<b>R</b>	<b>O (R)</b>	<b>I (R - O)</b>
<b>3</b>	R 3	O 3	I 3
<b>2</b>	R 2	O 2	I 2
<b>1</b>	R 1	O 1	I 1

*Les trois trichotomies simplifiées  
(Tableau 3)*

En ne retenant que l'essentiel des trois trichotomies, ce tableau offre l'avantage de mettre en évidence les particularités propres à chacun des neuf principaux signes. Il est en quelque sorte une traduction du tableau 1, lequel est bien entendu plus développé. Mais l'intérêt d'avoir représenté les deux réside dans le fait de mettre en évidence leur complémentarité. En lisant le tableau 3 à la lumière du tableau 1, on prend davantage conscience du fait que, par exemple, le qualisigne est le mode d'être du representamen dans sa priméité, ou que l'indice est une référence à l'objet dans son actualité, ou encore que l'argument est un signe qui privilégie la saisie de l'interprétant dans la tiercéité.

Ce détour est d'autant plus utile qu'il permet de fixer des idées aussi élémentaires que fondamentales, et on peut maintenant considérer que la version suivante (tableau 4) présente un compromis plus satisfaisant, puisqu'il apparaît désormais de façon très claire que le légisigne se trouve à la case R3, l'indice à O2, le rhème à I1, etc.

	<b>R</b>	<b>O (R)</b>	<b>I (R - O)</b>
<b>3</b>	légisigne	symbole	argument
<b>2</b>	sinsigne	indice	dicisigne
<b>1</b>	qualisigne	icône	rhème

*Les neuf principaux signes*  
(Tableau 4)

En conséquence, c'est en nous fondant sur cette présentation des neuf principaux signes identifiés par Peirce que nous allons tâcher d'envisager comment ils peuvent être appliqués au domaine de la traductologie. Nous avons vu que celle-ci se fonde sur la sémiotique, et que la traduction – prenons le terme tel quel, sans plus de précision – peut être saisie comme un signe. C'est précisément cette équivalence entre la traduction et le signe qui nous autorise à adapter le tableau 4 à la traductologie, de telle sorte que dans le tableau 5 ci-dessous, nous considèrerons d'abord la traduction comme un representamen, puis dans son rapport à son objet, et enfin relativement à son interprétant.

Se concentrer sur la traduction en tant qu'elle est un representamen, c'est l'observer telle qu'elle est en elle-même; tandis que mettre l'accent sur son objet revient à l'examiner dans son rapport au réel; et focaliser l'analyse sur l'interprétant consiste à aborder la visée pragmaticiste de la traduction. Dans un premier temps, les cases à l'intérieur du tableau pourront demeurer identiques, ce qui permettra d'insister sur les similitudes entre les divers éléments.

Ainsi, on gardera présent à l'esprit que la priméité du mode d'être de la traduction en elle-même est celle du qualisigne; ou que dans la secondéité, le rapport de la traduction à son objet est de l'ordre de l'indiciarité; ou encore à titre d'exemple, qu'au niveau troisième, l'interprétant comme visée pragmaticiste donne à la traduction les caractéristiques propres à l'argument. On retrouve l'ensemble de ces considérations dans le tableau 5:

	<b>La traduction en elle-même</b>	<b>La traduction dans son rapport au réel</b>	<b>La visée pragmaticiste de la traduction</b>
<b>3</b>	légisigne	symbole	argument
<b>2</b>	sinsigne	indice	dicisigne
<b>1</b>	qualisigne	icône	rhème

*Les trois trichotomies de la traductologie  
(Tableau 5)*

Nous serons bien entendu amenée à envisager le contenu de ce tableau en fonction des exigences propres à la traductologie, mais il est important de ne pas perdre de vue que ce sont les données fondamentales qu'il comprend qui serviront de base théorique aux spécifications à venir. Il convient donc d'accorder toute l'attention qu'elle mérite à cette source d'inspiration scientifique, afin d'en tirer le plus grand bénéfice pour l'étude de la traduction.

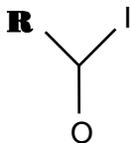
Les adaptations auxquelles il nous faudra procéder consisteront d'ailleurs essentiellement en des précisions qui viendront ajuster les concepts sémiotiques définis par Peirce à ce cadre disciplinaire spécifique à la traductologie. Ces ajustements permettront de préciser qu'en elle-même, la traduction est l'idée de médiation dans la priméité, l'occurrence de cette médiation dans la secondéité, et qu'elle en est la loi dans la tiercéité. Dans son rapport au réel, la traduction évolue sur un mode iconique, indiciaire, ou symbolique. Et toujours en suivant le même ordre catégoriel, sa visée pragmaticiste peut être fondamentalement rhématique, dicente, ou argumentale.

En approfondissant ces considérations, nous constaterons de façon nette que si l'on est justifié à soutenir que la traduction est de la nature du signe, ou encore, à l'instar de Gorfée, que toute traduction est semiosis, il n'en demeure pas moins que cette assertion apparaît comme une donnée nécessaire mais insuffisante. Car il convient de fournir une analyse plus fine de cet état de fait en précisant ce que cela signifie au juste relativement, d'une part, au point de vue de chacune des trois trichotomies, et d'autre part, au mode d'être des catégories céno-pythagoriciennes.

Aussi allons-nous reprendre plus en détail chacune des colonnes du tableau 5 dans les trois parties qui vont suivre, où nous aborderons donc respectivement la traduction en elle-même, puis dans son rapport au réel, et enfin dans sa visée pragmaticiste.

A) La traduction en elle-même

L'examen de la première trichotomie nous conduit à considérer, en fonction des catégories phanéroscopiques, les trois aspects de la traduction telle qu'elle est en elle-même. Nous concentrons donc notre attention sur le mode d'appréhension de ce signe, à savoir sur la traduction en tant qu'elle est un representamen. Nous ne tenons pas encore vraiment compte des deux autres fonctions, qui demeurent pour l'instant à l'arrière plan. De sorte que l'analogie que l'on peut établir dans un premier temps entre la traduction et le signe donne plus de poids au representamen au sein de la relation triadique dont il participe, ce que l'on pourrait indiquer en gras dans une représentation schématique:



En tant que representamen, la traduction “is a mere quality, is an actual existent, or is a general law”; autrement dit, elle est de la nature du qualisigne, du sinsigne, ou du légisigne.<sup>322</sup> Ainsi envisagée en elle-même, la priméité de la traduction serait l'idée de médiation, ou plutôt sa virtualité, c'est-à-dire en fait la propriété qualitative de la médiation d'un signe à un autre. En bref, en tant qu'elle est un qualisigne, la traduction est une qualité.<sup>323</sup> Cette définition est logiquement empreinte du vague caractéristique de la première catégorie, sur lequel se fondent les autres catégories, et donc également les autres formes que peut prendre la traduction.

A commencer par celle qui est l'actualisation du representamen dans la secondéité: en passant du règne de l'imaginaire, de l'originalité,<sup>324</sup> à celui du réel, de l'obsistence, le representamen transcende son état virtuel pour s'incorporer dans une réelle occurrence de médiation. On pourrait dire que c'est l'instanciation de la virtualité précédemment évoquée. Son mode d'être est celui de l'incorporation existentielle. Elle est matérialisation tangible, résultat effectivement actualisé.<sup>325</sup>

Il semble bien que ce soit dans son mode d'être second que nous ayons accès à la traduction: en tant qu'elle est un signe, elle ne serait ainsi accessible que sous la forme d'un résultat. Serait-ce le résultat second d'une qualité première? Pas exactement. Ce serait plutôt le résultat d'une médiation troisième qui repose

322 Cf. Peirce, CP 2.243-244 (c.1903).

323 Cf. CP 2.244 (c.1903): “ A *Qualisign* is a quality which is a Sign. ”

324 Au sens peircien de la triade *originalité, obsistence, et transuasion*.

325 Cf. CP 2.245 (c.1903): “ A *Sinsign* (where the syllable *sin* is taken as meaning "being only once", as in *single, simple*, Latin *semel*, etc.) is an actual existent thing or event which is a sign. ”

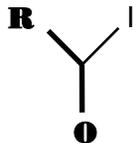
sur des qualités de l'ordre de la priméité. Comme tout sinsigne, la traduction en elle-même au plan de la secondéité relève de la logique des existants, et se présente donc sous les traits d'un résultat brut.

Lorsqu'on l'envisage ensuite dans la tiercéité, ce representamen qu'est la traduction en elle-même acquiert les propriétés de règle générale: nous atteignons alors le mode d'être de la relation, du processus habituel qui érige le concept de traduction en loi de médiation.<sup>326</sup> Et bien entendu, la traduction en tant qu'elle est un representamen nous apparaît sous sa forme seconde de sinsigne, c'est-à-dire de réplique de légisigne. Autrement dit nous n'avons affaire qu'à des occurrences de médiation, qui résultent de l'actualisation de la loi de médiation, laquelle ne saurait être conceptualisée sans se fonder sur la virtualité de la médiation.

En d'autres termes, la traduction en elle-même ne nous est donnée à connaître que sous la forme d'un résultat existentiel qui est l'actualisation d'un processus ayant force de loi, et dont les fondements reposent sur un mode d'être qualitatif. Bref, la traduction est tout à la fois occurrence, idée, et loi: elle est le résultat du concept de traduction fondé sur la qualité de traduction.

### B) La traduction dans son rapport au réel

La seconde trichotomie des signes concerne la relation du representamen (R) à son objet dynamique (Od). La traduction est donc surtout considérée ici dans son rapport au réel, ce que l'on pourrait schématiser ainsi:



Ce rapport R - Od peut se fonder essentiellement sur (1) les caractères propres au signe lui-même, ou sur (2) sa relation existentielle avec son objet, ou encore sur (3) sa relation avec son interprétant.<sup>327</sup> C'est-à-dire qu'il ressortit à la priméité de l'icône, à la secondéité de l'indice, ou à la tiercéité du symbole.<sup>328</sup>

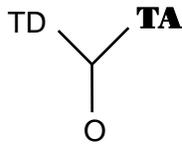
Dans le cas de l'icône, il semblerait que l'on se focalise sur le texte d'arrivée: la traduction serait alors conçue comme un representamen qui réfère à son objet seulement en vertu de ses propres caractères.<sup>329</sup> Nous pourrions marquer cette spécificité monadique en gras dans le schéma de la traduction que nous avons proposé précédemment:

326 Cf. CP 2.246 (c.1903): " A *Legisign* is a law that is a Sign. "

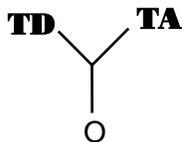
327 Cf. Peirce, CP 2.243 (c.1903).

328 Cf. CP 2.247 (c.1903).

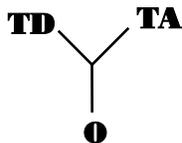
329 Cf. *ibid.*, où Peirce décrit l'icône comme un signe qui réfère à l'objet qu'elle dénote seulement en vertu de ses propres caractères.



Lorsque la relation du representamen à l'objet se fait indiciaire,<sup>330</sup> le texte d'arrivée (TA), qui investit le mode d'être de la secondéité, est alors sans doute envisagé relativement au texte de départ (TD); et ainsi ce rapport dyadique TA (TD) reviendrait en quelque sorte à considérer que la traduction est dans la position de l'interprétant, tandis que l'original assume la fonction de representamen. Seuls ces deux aspects semblent être pris en compte dans cette relation existentielle, ce que l'on peut indiquer dans un schéma:



Au plan de sa relation avec son interprétant, la traduction dans son rapport au réel est caractérisée par la tiercéité du symbole.<sup>331</sup> Le texte d'arrivée est alors conçu comme un interprétant, en fonction de sa relation à l'objet – cet objet étant le monde réel (l'objet dynamique) tel qu'il nous est livré (objet immédiat) dans la combinaison du sens et du style – du texte de départ. On pourrait résumer ce point par la formule:<sup>332</sup>  $T^{\circ} = TA (TD-SS)$ , laquelle a bien entendu pour équivalent I (R-O), ce qui est manifeste dans une représentation schématique:



De sorte que lorsque la traduction entretient une relation symbolique avec son objet réel, elle met en jeu la logique triadique: le texte d'arrivée doit entretenir avec son objet la même relation que celle qui lie ce dernier au texte de départ. TA et TD doivent ainsi rendre compte du même objet, tout comme R et I lorsqu'il est question de la dynamique sémiotique. Il semble donc que l'on retrouve la même loi interprétative dans l'analyse du signe et dans l'étude de la traduction.

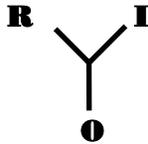
330 Sur l'indice, voir CP 2.248 (c.1903): "An *Index* is a sign which refers to the Objects that it denotes by virtue of being really affected by that Object."

331 Cf. CP 2.249 (c.1903): "A *Symbol* is a sign which refers to the Object that it denotes by virtue of a law, usually of association of general ideas, which operates to cause the Symbol to be interpreted as referring to that Object."

332  $T^{\circ}$  est mis pour 'traduction', et SS pour 'sens & style'.

C) La visée pragmaticiste de la traduction

La troisième trichotomie peircienne traite de la relation du signe à l'interprétant final (If), ce dernier pouvant être défini comme l'interprétation à laquelle tout interprète aboutirait si le signe était suffisamment considéré. L'If est donc ce vers quoi l'interprète (ou le traducteur) tend absolument.<sup>333</sup> C'est l'horizon lointain vers lequel il dirige son regard, l'objectif ultime qui guide chacun de ses pas, et que nous avons dénommé la visée pragmaticiste de la traduction. Cette référence au pragmaticisme<sup>334</sup> s'impose d'ailleurs d'elle-même étant donné qu'en abordant cette trichotomie, nous sommes enfin à même d'appréhender le signe dans sa globalité triadique, ce que représente le schéma suivant:



C'est donc la triade dans son ensemble qui est concernée par cette visée pragmaticiste de la traduction. Et cette ligne directrice, qui informe l'ensemble de la démarche du traducteur, s'inspire des caractéristiques propres à la fonction interprétative telles que la priméité, la secondéité, et la tiercéité les déterminent au sein de la logique triadique. L'interprétant peut ainsi représenter le signe comme un signe de possibilité, comme un signe de fait, ou comme un signe de raison.<sup>335</sup> C'est-à-dire comme un rhème, un dicisigne, ou un argument.<sup>336</sup>

Lorsqu'elle est fondamentalement rhématique, l'interprétation nous laisse dans le vague. Elle apparaît tout au plus comme le signe d'une possibilité qualitative, c'est-à-dire qu'on comprend qu'elle représente seulement les

---

333 Cf. Peirce, notamment CP 8.315 (April 1, 1909); et PW 111 (1909 March 15): "My Immediate Interpretant is implied in the fact that each Sign must have its peculiar Interpretability before it gets any Interpreter. My Dynamical Interpretant is that which is experienced in each act of Interpretation and is different in each from that of any other; and the Final Interpretant is the one Interpretative result to which every Interpreter is destined to come if the Sign is sufficiently considered. The Immediate Interpretant is an abstraction, consisting in a Possibility. The Dynamical Interpretant is a single actual event. The Final Interpretant is that toward which the actual tends. "

334 Rappelons brièvement l'essentiel de cette doctrine: " Pragmaticism was originally enounced in the form of a maxim, as follows : consider what effects that might *conceivably* have practical bearings you *conceive* the objects of your *conception* to have. Then, your *conception* of those effects is the whole of your *conception* of the object. I will restate this in other words, since ofttimes one can thus eliminate some unsuspected source of perplexity to the reader. This time it shall be in the indicative mood, as follows : The entire intellectual purport of any symbol consists in the total of all general modes of rational conduct which, conditionally upon all the possible different circumstances and desires, would ensue upon the acceptance of the symbol. " (CP 5.438, 1905).

335 Cf. CP 2.243 (c.1903).

336 Cf. CP 2.250 (c.1903).

caractères de quelque objet possible, mais elle ne nous donne pas davantage d'information sur cet objet.<sup>337</sup>

Au niveau de la secondéité, la visée pragmaticiste de la traduction ressortit au mode d'être du dicisigne, lequel, relativement à son interprétant, est un signe d'existence réelle.<sup>338</sup> Autrement dit, cette visée dicente conçoit la traduction comme l'instanciation spécifique du passage d'un système de signes dans un autre. Il s'agit d'un résultat, de l'actualisation d'un second signe qui se donne comme l'équivalent d'un premier.

En troisième lieu, la visée argumentale envisage la traduction dans la perspective des caractéristiques propres à l'argument, qui est un signe de loi dans la mesure où il représente de son objet les caractéristiques qui font qu'il est un signe.<sup>339</sup> La tiercéité de cette visée traductologique nous hisse au niveau général de la médiation comme règle de genre, si bien que la traduction est conçue comme un processus d'interprétation *ad infinitum* qui tend à rendre compte au mieux d'un objet commun à au moins deux signes.

#### D) Conclusion

Nous avons essayé de mettre en évidence la pertinence des catégories phanéroscopiques et de la triade R-O-I pour cerner les principales caractéristiques de la traduction. Nous avons vu qu'en tant qu'elle est un representamen, celle-ci participe de la virtualité de la priméité. Cette qualité vague s'incorpore dans une multitude d'actes ou de faits existentiels qui sont régis par une loi générale. Ces trois modes d'être de la traduction constituent l'essentiel de sa nature, que l'on peut ensuite affiner en introduisant son rapport à l'objet. Celui-ci peut être iconique, indiciaire ou symbolique. Reste à intégrer la dimension interprétante, qui donne à la visée pragmaticiste de la traduction son caractère rhématique, dicent, ou argumental. Ces diverses précisions sont rassemblées dans le tableau suivant:

---

337 Cf. *ibid.*: "A *Rheme* is a Sign which, for its Interpretant, is a Sign of qualitative Possibility, that is, is understood as representing such and such a kind of possible Object." Voir aussi CP 2.252: "a *Rheme* is a sign which is understood to represent its object in its characters merely".

338 Cf. CP 2.251 (c.1903): "A *Dicent Sign* is a Sign, which, for its Interpretant, is a Sign of actual existence." Voir aussi CP 2.252.

339 Cf. CP 2.252 (c.1903): "An *Argument* is a Sign which, for its Interpretant, is a Sign of law."

	<b>La traduction en elle-même</b>	<b>La traduction dans son rapport au réel</b>	<b>La visée pragmatiste de la traduction</b>
<b>3</b>	loi générale	symbolique	argumentale
<b>2</b>	fait existentiel	indiciaire	dicente
<b>1</b>	qualité vague	iconique	rhématique

*Les trois trichotomies définitives de la traduction  
(Tableau 6)*

On retrouve ici l'essentiel des neuf principaux signes peirciens, qui conviennent parfaitement pour décrire la traduction. L'impact de chacune des trois catégories au niveau du representamen, de son rapport à l'objet, et de leur relation à l'interprétant, permet de mettre en lumière divers niveaux d'analyse, et de dégager des repères fondamentaux. Ainsi, la première ligne du tableau (celle du bas) fait de la traduction une possibilité qualitative, la seconde ligne indique son caractère résultatif, qui est, comme le signale la dernière ligne, règlementé par une loi générale.

En d'autres termes, la traduction est premièrement le signe de la virtualité d'une médiation, deuxièmement elle en est le résultat observable, et troisièmement, elle est la loi de transition qui régit les opérations de traduction. En tant qu'elle est de la nature d'un signe, la traduction se présente finalement comme le résultat second d'un processus troisième fondé sur une virtualité première. C'est bien à des résultats pratiques — et uniquement à des résultats pratiques — que nous avons affaire en matière de traduction, mais il ne doivent pas être considérés en eux-mêmes, indépendamment de ce dont ils résultent.

Nous retiendrons donc que toute traduction est de la nature d'un signe. Autrement dit, toute traduction est un representamen premier qui tient lieu d'un objet second pour un interprétant troisième, lequel se fait representamen par rapport au même objet pour un autre interprétant, et ainsi de suite. Nous avons vu qu'il était possible de référer à ce phénomène en insistant en particulier sur sa priméité, sur sa secondéité, ou sur sa tiercéité. Mais quel que soit l'aspect privilégié, c'est toujours au résultat second d'un processus troisième fondé sur une virtualité première que nous avons affaire, sans que cela implique pour autant — loin de là — d'accorder plus d'importance au niveau second.

Adopter la définition du signe pour définir la traduction permet de poser des bases stables pour l'étude d'un phénomène qu'il reste à préciser. Mais d'ores et déjà, nous espérons avoir montré que toute traduction met en jeu les trois

catégories phanéroscopiques et la triade sémiotique R-O-I, ce qui permet d'établir que ce terme recouvre à la fois:

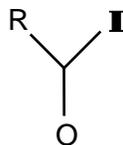
- (1) l'idée, la qualité de médiation en tant qu'elle est la condition de possibilité de toute transition d'un signe à un autre;
- (2) le résultat de toute médiation (d'un signe à un autre);
- (3) la médiation dans sa généralité comme règle de genre, processus habituel, loi qui préside aux multiples actualisations secondes.

Ceci découle directement d'une application catégorielle. D'autre part, en ce qui concerne plus précisément les trois points de vue sur le signe (c'est-à-dire en lisant le tableau colonne par colonne), on peut retenir qu'envisager la traduction comme un representamen permet d'en décrire la nature. Lorsqu'on se concentre sur la relation de la traduction au réel, on aborde les questions relatives aux procédés techniques de passage d'un signe à un autre. Et la visée pragmaticiste tend plutôt à définir les bases d'une théorie de la traduction.

Mais on ne saurait se contenter d'assimiler la traduction au signe: s'il est désormais établi qu'elle est fondamentalement de la nature du signe, c'est-à-dire qu'elle est à la fois qualité, fait, et loi, et que l'étudier requiert de considérer aussi bien sa nature que ses aspects techniques ou sa conceptualisation, il convient néanmoins de décrire maintenant la spécificité de son processus. Pour ce faire, nous recourons aux fonctions de Graphiste, de Museur, et d'Interprète que nous avons introduites précédemment, en essayant de les adapter à la problématique de la traductologie.

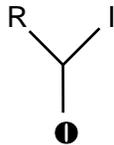
### 3. Le processus de traduction

Nous nous situons donc dans le cadre sémiotique de l'enchaînement continu de signes les uns aux autres pour constater que dans toute situation de traduction, un traducteur est confronté à un signe de départ qu'il doit transformer en signe d'arrivée. La spécificité de ce signe de départ est d'abord d'être soumis à une étape de lecture: le traducteur le lit, c'est-à-dire qu'il interprète l'objet dont tient lieu le representamen qui lui est présenté. Cette lecture interprétative s'inscrit bien entendu en termes sémiotiques du côté de l'interprétant, et c'est donc lui qui, dans un premier temps, est au coeur du processus traductologique, ce que l'on peut schématiser ainsi:

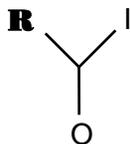


Le rôle du traducteur consiste d'abord à se faire l'Interprète — au sens de lecteur ou d'herméneute — du signe de départ, et partant de cette tiercéité (qui est par ailleurs l'aboutissement d'un processus d'écriture, ou plus généralement

de création libre), il lui faut ensuite reconstruire l'objet second, la réalité existentielle de laquelle cet interprétant est dérivé. Pour ce faire, le traducteur doit se laisser aller à un certain musement; il devient ce Museur qui se plonge dans la priméité de son activité mentale pour laisser se dessiner en lui-même le sens de l'original, indépendamment des representamens qui ont participé à sa matérialisation. Le schéma suivant pourrait rendre compte du musement comme seconde étape du processus de traduction:



Le rôle du traducteur consiste en troisième lieu à donner une nouvelle matérialité au signe dont il vient d'interpréter l'objet. Il lui faut fournir une autre représentation qui tiendra lieu du même objet que celui qui suscitait l'interprétant original. Cette dernière facette du traducteur et du processus dont il est l'acteur, est celle qui ressortit au Graphiste, ou scribe. C'est lui qui procède à la mise en forme du signe d'arrivée, à son écriture, en bref, à la production d'un autre representamen, ce qui se présente sous la forme schématique suivante:



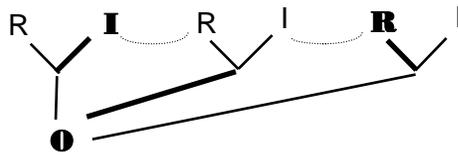
Dans le processus de la traduction, nous avons circonscrit trois moments fondamentaux qui s'organisent respectivement autour (1) de l'interprétant, (2) de l'objet, et (3) du representamen dans cet ordre là. Relativement au rôle du traducteur, cela fait entrer en scène trois personnages (qui sont généralement joués par le même acteur), à savoir (1) l'Interprète, (2) le Museur et (3) le Graphiste, le premier prenant en charge l'interprétation du signe de départ (1), le second la reconstruction du sens (2), et le troisième la production du signe d'arrivée (3).

En d'autres termes, (1) l'Interprète est confronté à l'interprétant qu'est le signe de départ qu'il (lit au sens large ou plutôt) interprète; (2) le Museur appréhende (reconstruit ou muse) l'objet original qui devra être commun aux deux signes (celui de départ et celui d'arrivée); et (3) le Graphiste (inscrit, écrit au sens large ou) produit le representamen du signe d'arrivée.

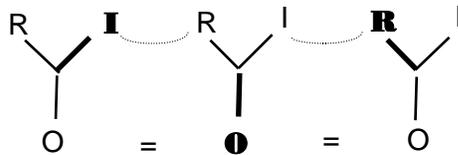
En résumé, le processus traductologique comporterait trois étapes:

- (1) l'Interprète 'lit' l'interprétant;
- (2) le Museur reconstruit l'objet;
- (3) le Graphiste inscrit le representamen.

Ce processus pourrait être représenté dans le continuum des signes de la manière suivante:<sup>340</sup>



Mais cette représentation n'étant pas très pratique, on peut lui substituer celle-ci:



On distingue mieux l'enchaînement des trois triades qui constituent les étapes respectives du processus de traduction. La première triade représente le signe de départ, et correspond donc au travail de l'Interprète sur l'interprétant. La troisième triade représente le signe d'arrivée, et elle correspond au travail du Graphiste sur le representamen. Quant à la triade intermédiaire, elle représente le coeur du processus dans l'enchaînement sémiotique, c'est-à-dire le travail du Museur sur l'objet.

Il est intéressant de constater que ces trois étapes s'apparentent de façon surprenante aux trois phases que la théorie interprétative de l'E.S.I.T. a circonscrites, à savoir la compréhension, la déverbalisation et l'expression.<sup>341</sup>

#### 4. Les procédés de traduction

Une fois que l'Interprète a pour ainsi dire 'lu' l'interprétant, et que le Museur a reconstruit l'objet, le Graphiste doit inscrire le representamen. C'est-à-dire qu'il a pour rôle de produire un representamen qui tienne lieu du même objet que celui du signe original: il doit reproduire ce rapport R-O de façon à ce qu'il puisse produire le même effet dans un système de signes différent. Il semble qu'il puisse procéder essentiellement de trois façons: selon le type de rapport au réel qu'il veut recréer (ou que des conditions indépendantes de sa volonté lui imposent), il peut opter pour une traduction iconique, indiciaire ou symbolique.

Dans le premier cas, il s'agit de rester au plus près du signe source afin d'établir un rapport de ressemblance entre celui-ci et le signe cible. On est ainsi

340 Les moments clés repérés séparément plus haut sont indiqués en gras, sachant que la première étape se centre sur l'I, la seconde sur l'O, et la troisième sur le R. Notons que ce type de schéma est directement inspiré (voire issu) des cours de sémiotique de Michel Balat à l'université de Perpignan. Cf. sa thèse sur "La triade en psychanalyse: Peirce, Freud et Lacan", 1986.

341 Cf. Lederer 1994:11. "La théorie interprétative (...) a établi que le processus [de la traduction] consistait à comprendre le texte original, à déverbaliser sa forme linguistique et à exprimer dans une autre langue les idées comprises et les sentiments ressentis."

amené à conserver le plus possible certains éléments d'origine, en les empruntant carrément, en calquant leur structure ou leur expression, ou encore en traduisant mot-à-mot. Le lecteur n'aura pas manqué de reconnaître ici les procédés de traduction directs distingués par Vinay et Darbelnet, à savoir l'emprunt, le calque, et la traduction littérale.

Ces trois procédés ont d'ailleurs fait l'objet de critiques, un certain nombre d'auteurs s'accordant à reconnaître qu'ils "restent en deçà de ce qu'est véritablement l'activité traduisante", et que de ce fait, ils "ne sont pas encore de la traduction".<sup>342</sup> Cette position théorique semble découler d'une conception selon laquelle il n'y aurait procédé de traduction qu'à partir du moment où la traduction poserait problème. Nous croyons que le tout est de s'entendre sur le sens à donner à cette notion, mais il ne semble pas que Vinay et Darbelnet l'associent à celle de difficulté.

Il apparaît plutôt qu'ils essaient de répondre à la question: "Face à un texte à traduire, comment procéder?", et il est des cas où l'on procède bel et bien de façon littérale; ce que d'ailleurs personne ne songerait à nier. Nous pensons quant à nous que ces trois procédés semblent relever fondamentalement de la même démarche, ce que l'on peut mettre en évidence du point de vue sémiotique en les regroupant sous l'appellation de traduction iconique.

Le Graphiste reproduit parfois le rapport du représentamen à l'objet de façon indiciaire, c'est-à-dire en indiquant le même objet, en le pointant du doigt, non plus en le produisant tel quel. De telle sorte que sa démarche se situe à mi-chemin entre le signe original et le lecteur visé. Il retient moins la spécificité du signe source et du système dont il participe, mais il fait un pas vers le système cible en adoptant à l'intérieur de celui-ci ce qui lui permet d'établir une relation existentielle.

Il semble que ce soit la voie dans laquelle on s'engage lorsqu'on est amené à changer de catégorie grammaticale ou de point de vue, c'est-à-dire lorsqu'on procède à une transposition ou à une modulation, la plupart du temps parce qu'on s'y trouve contraint pour respecter à la fois le signe source et le signe cible. Ces contraintes existentielles d'ordre syntaxique et sémantique paraissent être celles qui ont le plus retenu l'attention des chercheurs, et H. Chuquet et M. Paillard leurs réservent le terme de procédés de traduction.<sup>343</sup> Notons que d'après eux, "l'équivalence n'est pas autre chose qu'une modulation lexicalisée",<sup>344</sup> et gageons – sans trop prendre de risques – qu'ils seraient d'accord avec Ladmiraal pour soutenir que "l'adaptation n'est déjà plus une traduction".<sup>345</sup>

---

342 Ladmiraal 1979:20.

343 Cf. 1987:10.

344 Ibid. Ladmiraal (1979:20) estime pour sa part que "le concept d' "équivalence" a une validité extrêmement générale et il tend à désigner toute opération de traduction. "

345 Ladmiraal 1979:20. Chuquet & Paillard (1987:10) considèrent qu' "il paraît difficile de l'isoler en tant que procédé de traduction, dans la mesure où elle fait entrer en jeu des facteurs socio-culturels et subjectifs autant que linguistiques. "

Il se peut également que le traducteur s'investisse dans une traduction symbolique, auquel cas la relation qu'il crée entre les signes source et cible est régie par des habitudes qui ont force de loi. Tout imprégné de la conception de l'objet pour lequel il doit trouver un signe qui puisse y renvoyer, il situe cette quête au niveau des symboles de la langue d'arrivée. Et dans une perspective pragmaticiste, il cherche un signe dont on concevrait qu'il produirait le même effet que (celui qu'on conçoit que) le signe original (produit).

Nous classerions dans cette catégorie les procédés que Vinay et Darbelnet ont appelés équivalence et adaptation. Et nous dirions que le fait de traduire (comme ils le font) '*baseball*' ou '*cricket*' par 'cyclisme' relève de la traduction symbolique dans la mesure où l'objet auquel renvoient les termes américain et britannique n'est pas pris ici pour lui-même mais pour ce qu'il représente, autrement dit pour sa valeur symbolique. Et le Graphiste est donc amené à inscrire un signe qui produise le même type d'effet dans le système cible. On peut supposer que, le contexte aidant, le cyclisme puisse symboliser le même engouement populaire que celui que suggéraient les vocables d'origine.

D'autre part, si '*baseball*' ou '*cricket*' surgissent dans une scène où ils n'ont pas cette dimension symbolique, il ne sera pas nécessaire de leur substituer un terme adapté à la culture cible qui pourra déclencher toutes ces associations d'idées. En effet, il y a des cas pour lesquels on pourra préférer s'en tenir à une simple indication générique, en traduisant de façon indiciaire par 'sport'. Et dans certaines situations, on prend conscience qu'il est en fait indispensable de reproduire précisément le terme d'origine, sans quoi le texte dans son ensemble ne fait pas sens.

Pour prendre un autre exemple, on pourrait imaginer un document dans lequel il serait question de '*fish and chips*', où l'expression apparaîtrait telle quelle parce que dans le contexte précis de l'original, il est trop investi de toute une charge culturelle spécifique pour qu'on puisse trouver une solution plus satisfaisante que celle de la traduction iconique.

En revanche, si '*fish and chips*' n'a qu'une valeur indiciaire, on pourra envisager de renvoyer à l'objet qu'il désigne en recourant, selon le contexte, à des formules qui pourraient remplir la même fonction, comme 'manger un morceau' par exemple, ou même 'quelque chose' dans l'expression 'avaler quelque chose'. Et il convient parfois de songer à un symbole de la culture d'arrivée qui pèserait lui aussi de tout son poids sur les habitudes de ses usagers. Auquel cas on peut raisonnablement envisager de rendre un '*fish and chips*' par un 'steak frites'.

Il semble donc que la traduction iconique, la traduction indiciaire, et la traduction symbolique, en tant qu'elles constitueraient trois façons de reproduire le rapport du représentamen à l'objet, offrent des pistes de recherche qu'il serait intéressant d'approfondir. Elles permettraient en particulier de mettre en évidence des lignes directrices fondamentales qui ramèneraient à trois les sept

procédés de Vinay et Darbelnet, dont beaucoup d’auteurs ont critiqué les trois premiers et les deux derniers.

Trois lignes de force qui ne récusent nullement la validité des détails donnés par les deux stylisticiens, mais qui contribuent peut-être à en souligner l’essentiel en les ramenant à des principes élémentaires, sans doute plus facilement maniables. On peut résumer ce parcours dans le tableau suivant.<sup>346</sup>

LES PROCÉDÉS DE TRADUCTION					
Vinay & Darbelnet		Critiques	Approche sémiotique		
7	Adaptation	Adaptation	3	Adaptation	T° symbolique
6	Equivalence	Equivalence		Equivalence	
5	Modulation	Modulation	2	Modulation	T° indiciaire
4	Transposition	Transposition		Transposition	
3	T° littérale	T° littérale	1	T° littérale	T° iconique
2	Calque	Calque		Calque	
1	Emprunt	Emprunt		Emprunt	

*Les procédés de traduction*  
(Tableau 6)

### 5. Définition de la traduction

On ne saurait nier que le terme *traduction* (et les autres mots de la même famille) réfère à des réalités distinctes. Ses diverses acceptions sont vraisemblablement déterminées par les multiples paramètres qui peuvent entrer en ligne de compte. Comme par exemple le fait qu’elle concerne un seul, deux, ou plusieurs individus, langues, ou cultures; le fait que le traducteur soit un être humain, une machine, ou les deux; le type de texte à traduire, le temps imparti et les moyens techniques disponibles, l’objectif à atteindre, les conditions matérielles de sa réalisation, etc.

Mais qu’il s’agisse de la traduction simultanée d’un discours scientifique, du sous-titrage d’une pièce de théâtre filmée, ou d’une version d’Agrégation, il semble que ce soit toujours fondamentalement au même phénomène que nous ayons affaire. En dépit de l’infinité de paramètres qui peuvent venir en modifier les caractéristiques, on retrouve les mêmes éléments essentiels.

A savoir que la traduction est de la nature du signe. C’est un *representamen* qui tient lieu d’un *objet* pour un *interprétant*, lequel devient un representamen du même objet pour un autre interprétant, et ainsi de suite *ad infinitum*. C’est un signe qui, en lui-même, est le *résultat* brut d’un *processus* habituel fondé sur une *possibilité qualitative*. Ce representamen tient lieu d’un objet: ce rapport au réel est reconstruit par le *Museur* qui se fonde sur le travail de l’*Interprète* (sur

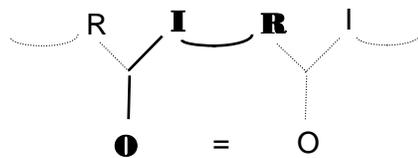
<sup>346</sup> ‘T°’ est mis pour ‘traduction’.

l'interprétant, c'est-à-dire sur un representamen déterminé par un autre representamen) pour rendre possible l'action du *Graphiste* (à savoir, l'inscription du representamen).

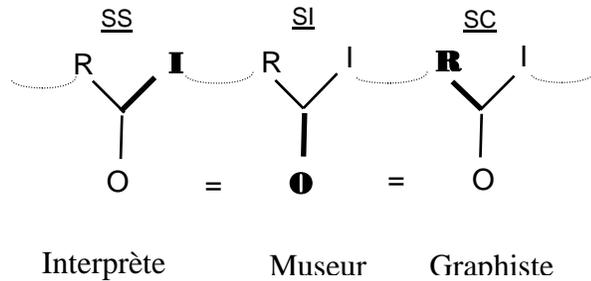
Cet objet, le representamen en tient lieu pour un interprétant, et c'est sur cette visée pragmaticiste que se fonde la théorie de la traduction, en intégrant une approche *monadique* centrée sur l'interprétant (c'est-à-dire sur un representamen déterminé par un autre representamen), une approche *dyadique* qui passe pour ainsi dire d'un representamen à un autre representamen (ou d'un representamen à un interprétant), et une approche *triadique* fondée sur les exigences évolutives de la *logique sémiotique*, selon laquelle l'interprétant (pour lequel un representamen tient lieu d'un objet) peut devenir un representamen du même objet pour un autre interprétant, et ainsi de suite indéfiniment.

En bref, la traduction est composée de trois phases successives qui se chevauchent cependant plus ou moins: elle est le passage (ou le processus de médiation des signes intermédiaires engendrés par le retour à la priméité du musement pour reconstruire l'objet brut dans sa secondéité) d'un signe source (dont l'Interprète saisit la qualité représentative grâce à son travail sur l'interprétant dans la tiercéité) à un signe cible (à savoir le representamen que le Graphiste présente comme un résultat).

La traduction est donc ce travail sur les signes que le traducteur accomplit en se faisant tour à tour Interprète, Museur et Graphiste, c'est-à-dire en s'investissant dans la logique évolutive de la sémiotique peircienne, selon laquelle l'interprétant (saisi dans le signe source: SS) est suscité par l'objet (original saisi dans le signe intermédiaire: SI) avec lequel un autre representamen (saisi dans le signe cible: SC) peut entretenir la même relation R-O (que le representamen d'origine, pour un autre interprétant, etc.). Cette philosophie triadique peut être schématisée comme suit:



Cette représentation assez ramassée permet de rendre compte de l'homogénéité de ce phénomène, et suggère également la rapidité avec laquelle il peut se produire, n'occupant parfois que l'espace d'un éclair. Mais son éventuelle instantanéité étant soulignée, nous préférons proposer un schéma qui marque davantage l'enchaînement cohérent des trois moments de la traduction dans le continuum des signes:



Bien qu'elle soit tout autant une qualité qu'un résultat ou un processus, la traduction est parfois envisagée de façon réductrice sous un seul (ou deux) de ses aspects. En revanche, nous avons eu l'occasion de constater, avec une fréquence croissante au fil du temps, l'affirmation d'une tendance à aborder les questions de traduction de manière non plus dyadique, mais triadique. Bien que les trois fonctions du traducteur n'aient pas – à notre connaissance, bien entendu – fait l'objet d'autres recherches en traductologie, les phases auxquelles elles correspondent ont été distinguées par l'ES.I.T.. Cette Ecole, dont la réputation n'est plus à faire, semble confirmer ainsi l'orientation triadique des approches, de même, d'ailleurs, que la non-reconnaissance de la triadicité en tant que telle et comme l'un des pilier de la sémiotique peircienne.

Si donc nous aboutissons à des conclusions similaires à celles de la théorie interprétative de l'ES.I.T., ce n'est certes pas pour avoir emprunté les mêmes voies théoriques: les références à la sémiotique semblent en effet absentes des ouvrages de Seleskovitch et Lederer, et le caractère triadique de leurs recherches n'est pas revendiqué en tant que tel, ni même – semble-t-il – fondé épistémologiquement. Nos démarches diffèrent également en de nombreux points, ne serait-ce que parce que ces auteurs se concentrent sur la traduction interlinguale, alors que d'un point de vue sémiotique, ce domaine est abordé comme un aspect possible d'un champ plus vaste, les théories peirciennes permettant de regrouper sous le terme 'traduction' tout type de médiation d'un signe à un autre.

Et les éléments théoriques sur lesquels nous fondons notre approche traductologique présentent en outre l'avantage de participer du système scientifique d'un chercheur réputé. D'où l'assise ainsi conférée aux concepts que nous empruntons à Peirce. Comme celui de signe – pour prendre un exemple significatif. Ce concept nodal de la science des signes est défini avec précision; de sorte qu'y référer est lourd d'implications. Ainsi, avancer que l'unité de traduction ne serait autre que le signe ouvre de large pans de la sémiotique; l'équation  $UT = \text{signe}$  regorge de sens, et il serait intéressant d'en approfondir les implications.

Sans rentrer dans les détails, on peut néanmoins souligner que cela présente l'avantage d'avoir une UT qui s'adapte à toutes les situations, et qui, selon les besoins de l'analyse, correspondra aussi bien aux éléments les plus petits qu'aux

plus grands. Ainsi, il est possible de considérer un texte à traduire comme un signe ou une unité de traduction, mais on peut aussi envisager que l'unité pertinente dans tel cas spécifique est plutôt de l'ordre de la proposition, du syntagme, du mot, du morphème, etc. De la même façon, il est parfois nécessaire de situer le texte et ses limites linguistiques dans un contexte plus vaste et distinguer ainsi des signes plus étendus.

### Conclusion

Nous avons cherché tout au long de ce chapitre à réunir quelques éléments pour une étude sémiotique de la traduction, ce qui nous a amenée dans un premier temps à traiter des fondements de la traductologie. Nous avons constaté que celle-ci passe d'un empirisme artisanal à des références linguistiques. Mais il apparaît presque aussitôt que la science du langage ne suffit pas à fonder l'étude de la traduction dans la mesure où elle ne peut en aborder que l'aspect verbal.

Nous nous sommes par ailleurs interrogée sur la validité d'une analyse du verbal qui ne tiendrait aucun compte du non-verbal; et nous nous sommes réjouie du fait qu'à l'heure actuelle, les linguistes tendent à considérer les aspects linguistiques aussi bien que non-linguistiques. S'il nous semble que cette évolution va dans le bon sens, nous n'en exprimons pas moins nos réticences à l'égard des concepts traditionnels qui demeurent marqués par une vision réductrice de la linguistique.

D'une façon générale, l'importance de la linguistique en matière de traduction est difficilement contestable, mais on peut néanmoins lui reprocher de n'envisager que la partie verbale des phénomènes langagiers. Pour cette raison, il apparaît, comme le montre Janice Deledalle-Rhodes, que la traductologie se fonde sur la sémiotique, qui, elle, ne se limite pas à l'examen d'une partie du signe mais l'étudie dans sa globalité.

Dans cette même veine, Dinda Gorfée établit la nécessité de repenser la linguistique à la lumière de la sémiotique. De sorte que lorsqu'on dira que la traductologie relève de la linguistique, cela impliquera nécessairement qu'elle relève de la sémiotique puisqu'il sera établi que la linguistique relève de la sémiotique. Tant que cela ne sera pas le cas, il conviendra d'opter pour la position plus prudente qui consiste à fonder la traductologie dans le champ de la théorie sémiotique.

Dans un second temps, nous avons essayé de montrer que la traduction est de la nature du signe. Nous avons examiné ce point assez longuement, en faisant certains rappels théoriques qui s'imposaient. Sur des points élémentaires, comme les dix classes de signes ou la hiérarchie des catégories. Notre objectif était de rappeler l'essentiel des trois principales trichotomies, et de réfléchir à l'application de ces neuf signes en traductologie.

Notre travail s'organise en trois parties: la première envisage la traduction comme un representamen, c'est-à-dire en elle-même; la seconde traite de son rapport au réel, autrement dit le rapport R-O; et nous intégrons enfin le point de vue de l'interprétant, à savoir la visée pragmatiste de la traduction. Chacune de ces parties comporte trois points qui correspondent aux catégories phanéroscopiques. Pour plus de détails, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à la conclusion que nous avons rédigée spécialement sur cette question de la nature de la traduction.

Nous nous penchons ensuite sur le processus de traduction, en essayant de montrer que le traducteur doit remplir trois types de fonctions qui correspondent à la fois aux éléments du signe et aux catégories: il semble en effet qu'il doit assumer les rôles d'Interprète, de Museur et de Graphiste pour mener à bien sa tâche. Il est ensuite question des procédés de traduction, qui permettent de produire un objet commun au representamen source et à l'interprétant cible sur un mode iconique, indiciaire et/ou symbolique.

Nous avons donc abordé les fondements, la nature, le processus, et les procédés de traduction afin de réunir quelques éléments pour proposer une définition peircienne de la traduction. Celle-ci se voulant relativement complète et générale, il nous a été difficile d'en donner une version abrégée qui ne soit pas trop dense. Mais nous croyons – et nous espérons vivement – que dans la mesure où elles résultent d'un cheminement exposé pas à pas, les conclusions auxquelles nous parvenons sont assez limpides pour sembler couler de source.

### **Conclusion de la troisième partie**

Nous avons essayé de poursuivre l'enquête traductologique dans laquelle se sont engagés certains spécialistes de sémiotique qui en ont ressenti la nécessité. Et nous espérons avoir contribué à montrer que l'application de la logique peircienne aux problèmes de traduction confirme l'intérêt que présente le développement de ces perspectives interdisciplinaires.

Dans une certaine mesure, cette rencontre peut d'ailleurs paraître inéluctable tant ces deux domaines ont de points communs. En effet, nous avons vu que le concept de traduction joue un rôle central en sémiotique, et d'autre part le signe triadique est lui-même appelé à occuper une place déterminante dans l'étude des questions qui préoccupent les traductologues. Il en résulte un éclairage mutuellement bénéfique dont nous avons voulu préciser les caractéristiques en insistant en particulier sur l'enrichissement possible de la traductologie à la lumière de la sémiotique.

Ayant cet objectif en vue, nous nous sommes efforcée d'appliquer certains textes fondateurs de Peirce à la problématique de la traduction, de façon à mettre en évidence l'omniprésence virtuelle de la science des signes dans ce domaine. Nous croyons ainsi avoir mis l'accent sur le caractère sémiotique des fondements de la traductologie et de la nature de la traduction; de même que nous souhaitons

avoir décrit de façon convaincante le processus triadique de l'opération traduisante. Ces divers éléments nous ont permis de tenter un essai de définition de la traduction en terme de signe.

---

Source : <http://www.mshs.univ-poitiers.fr/Forell/CC/00Sommaire.html>